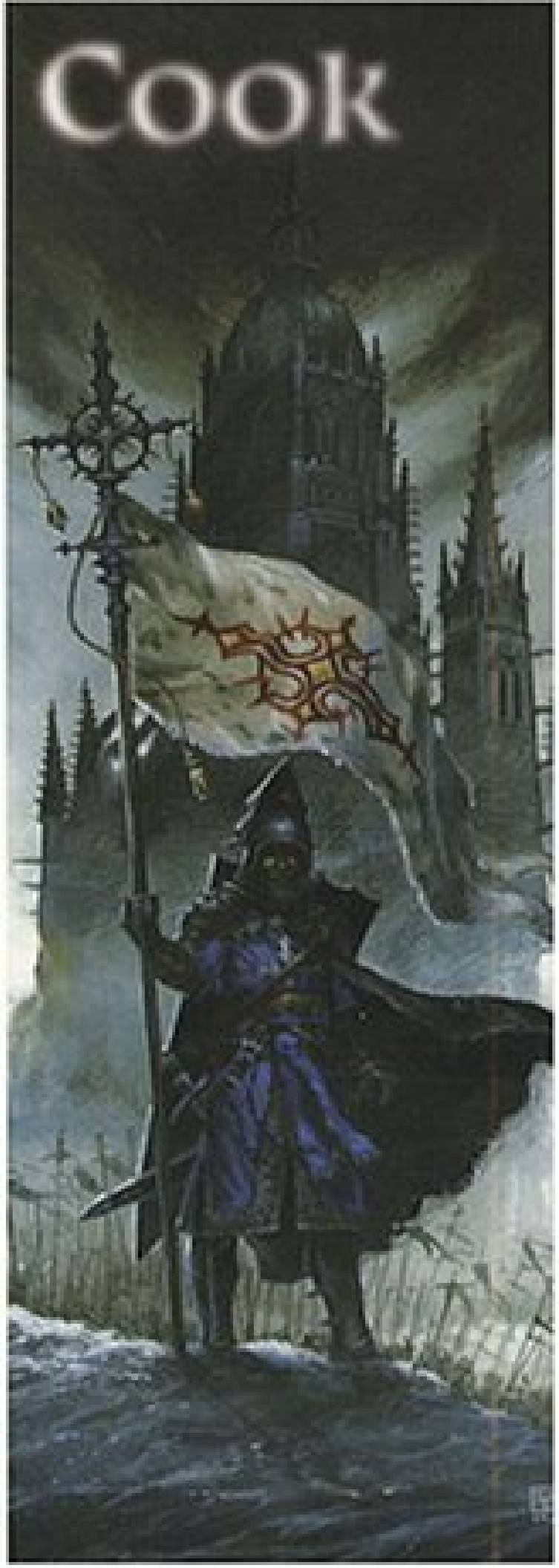
Glen Cook

La tyrannie de la Nuit



Les Instrumentalités de la Nuit

livre premier

L'Atalante

Glen Cook

La tyrannie de la Nuit

Les Instrumentalités de la Nuit
livre premier

L'Atalante

Glen Cook

LES INSTRUMENTALITÉS DE LA NUIT

LA TYRANNIE DE LA NUIT

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR FRANK REICHERT

L'ATALANTE
Nantes

C’est une époque

C’est une époque qui vacille au bord d’un abîme ténébreux et, comme fascinée, plonge frileusement le regard dans les yeux vitreux du chaos, tel le rat étourdi s’efforçant de toiser le cobra affamé. Les dieux s’affairent inlassablement, sans répit, se tournent et se retournent dans leur sommeil, se réveillent par intermittence pour tramer de nouveaux forfaits. Leur progéniture bâtarde, les centaines de millions d’esprits de la roche, des ruisseaux et des arbres, de l’espace, du temps et des émotions, découvrent que les vieilles serrures sont vermoulues. La poterne du Destin est entrebâillée. Le monde affronte un âge de terreur, de conflits, de haute sorcellerie, de grands bouleversements et d’un désespoir encore plus profond parmi les mortels. Et les falaises de glace continuent de progresser centimètre par centimètre.

De grands rois arpentent la surface de la terre. La collision est inévitable. Des idées fortes balaient la surface d’un monde habitable qui rétrécit comme peau de chagrin. Elles ne peuvent qu’attiser la haine et la peur parmi ceux qui adhèrent, sous une pression sans cesse croissante, à des dogmes et des doctrines.

Comme toujours, ceux qui travaillent en ce monde paient le plus chèrement sa souffrance.

Le chaos gribouille sans aucun respect pour la construction linéaire ni la narration. Les événements d’Andoray, dans le crépuscule de la zone du Sturlanger, alors que les murs de glace ne sont encore qu’une curiosité éloignée, précèdent de deux siècles ceux de Firaldie, du Calzir, de Dreanger, des Terres Saintes et de la Fin du Connec.

De prime abord, ceux des puits d’Ihrian ne semblent que très rarement reliés à autre chose. La région est en constante fermentation. La question présente autant de facettes qu’il existe de cités-États capables de lever une milice.

Toute « juste cause » prend racine dans une religion. Que la motivation initiale soit la cupidité, la soif de pouvoir ou de pillage, voire une revanche sur la « sainte » expédition menée l'année précédente par un ennemi héréditaire, les princes et primats belliqueux sont toujours de vrais croyants.

Les querelles entre l'empereur du Graal et le patriarche ne sont pas chose nouvelle. Le penchant du second à prêcher la sainte croisade non plus. Le conflit fratricide entre Santérin et l'Arnhand bout à nouveau. Leurs grandes familles ont des obligations féodales envers ces deux monarchies. Les liens de suzeraineté embrouillés engendrent des situations absurdes. Père et fils peuvent se retrouver face à face sur le champ de bataille.

La conspiration divine n'a rien d'une vaste machinerie dont les rouages bien huilés tourneraient sans à-coups ; c'est une tarentelle ivre sur une place publique, dont les danseurs oublieraient fréquemment à quoi ils s'adonnent et sortiraient d'un pas titubant de la ronde pour se cogner à tous les obstacles avant de recouvrer le souvenir de leur dessein premier.

Et, comme des fourmis œuvrant sur le terrain communal, ceux qui travaillent à la construction du monde n'auront que trop souvent l'occasion de jouir d'un coup de sabot aviné, aussi brutal qu'imprévisible.

1
Skogafjordur, Andoray

Les tambours marmottaient comme un cercle de vieilles pies. Leur mission dans ce rituel était surtout d'éviter que les enfants ne se fourrent dans les jambes de leurs parents pendant que ceux-ci procédaient aux funérailles. La nuit tombait. Des torches s'allumèrent. Le vieux Trygg plongea son fer rouge dans les brasiers. En partant de l'extrémité gauche de l'alignement. Des flammes s'élevèrent dans la nuit comme un défi. Des cors mugirent sur les hauteurs dominant les deux rives du Skogafjord. D'autres leurs répondirent des tours de guet de l'arrière-pays.

Un grand homme allait prendre la mer pour la dernière fois.

Briga, le barde, se tenait au bord de l'eau glacée et chantait son chant pour la mer, rappelant à la marée qu'il était temps pour elle de redescendre.

La mer connaissait son rôle. Chaque vaguelette retombait un peu plus loin des pieds nus de Briga.

Pulla le prêtre fit signe aux jeunes hommes debout jusqu'aux genoux dans l'eau froide.

Le battement des tambours changea. L'équipage du drakkar d'Erif Erealsson, dernier du grand Sturlanger, entreprit de pousser la longue barque dans les flots noirs.

Une brise s'engouffra dans l'unique voile, rayée de rouge et de blanc. Les participants retinrent leur souffle et le silence s'instaura. On n'aurait pu trouver meilleur augure que cette brise, qui porterait le bateau vers l'embouchure du fjord sur l'échine de la marée.

Les cors se remirent à gémir. Les tambours reprirent leur dialogue avec la nuit. Les marins d'Erif expédièrent des flèches embrasées vers le drakkar, qui dérivait à présent dans un brouillard qui n'existait pas quelques instants plus tôt.

Un warech creva la surface, ses longs cheveux verdâtres brillant à la lueur des brasiers.

Les flèches ardentes semblaient avoir été tirées par les plus piètres des archers. Seule une poignée atteignit le drakkar dont la figure de proue était une tête d'ours hurlant. En dépit des tonnelets de naphte qu'on avait déversés sur toute sa carcasse et du petit-bois qui recouvrait le cadavre d'Erif, elles ne parvinrent pas à y bouter le feu.

Mauvais signe.

Une douzaine de membres du peuple de la mer entouraient le vaisseau. Était-ce leur sorcellerie qui lui interdisait de prendre feu ? Elle seule pouvait empêcher les flèches de toucher les warechs.

« Cessez ! rugit Pulla. Voulez-vous réveiller la malédiction des Rois de la mer ? »

Les archers renoncèrent.

Le drakkar continuait de dériver. On allait regretter Erif Erealsson. Son génie de la guerre et de la diplomatie avait permis de rassembler sous une seule bannière les familles, clans et tribus factieux des fjords et îles andorayennes pour la première fois depuis l'avènement de Neche.

« Tout le monde chante ! cria Briga. Le *Priga Keda.* Du cœur ! » Il avait l'air terrifié.

Les gens entonnèrent le chant. C'était le seul qu'ils connaissaient pour implorer les Instrumentalités de la Nuit d'oublier Skogafjordur lorsqu'elles décidaient de se mêler des affaires des mortels.

Les anciens dieux, ceux des forêts, du ciel et du Nord, n'étaient pas de ceux qui répondent aux prières des hommes. Ils existaient, certes. Régnaient. Mais indifférents à leurs souffrances et tribulations. À la différence de certains dieux du Sud, ils avaient peu d'exigences. Mais ils savaient ce qui se passait dans le monde. Ils remarquaient qui vivait dans la droiture et qui s'en dispensait. Il leur arrivait parfois d'envoyer la chance ou la guigne à ceux qui, selon eux, l'avaient mérité.

Mais les temps changent. Même pour les Anciens.

Le premier d'entre eux, le Père de Tout, Celui-qui-prête-l'oreille-au-son et qu'on appelle parfois Celui-qui-marche ou le Gris-qui-marche, s'était avisé du meurtre d'Erif Erealsson.

Les gens du peuple de la mer glapirent brusquement et disparurent dans les profondeurs.

Puis ceux de Snaeffels et de Skogafjordur retombèrent dans le silence. D'effroi et d'attente cette fois. Une immense présence commença d'emplir la nuit : *quelque chose* de terrifiant, d'une grande puissance, approchait.

Deux zébrures de ténèbres fondirent en hurlant sur le drakkar. Elles l'enveloppèrent comme de deux capes flottantes de noirceur détourées par le feu des bûchers.

Un murmure de crainte et d'effroi : « Celles-qui-choisissent-les-égorgés ! Celles-qui-choisissent-les-égorgés ! » Tous connaissaient l'existence de ces demi-déesses démentes, mais seul le vieux Trygg les avait rencontrées, à l'âge de quatorze ans, hors de Mogenhagen, durant la bataille des Mille Drakkars lors de l'avènement de Neche.

« Elles ne sont que deux, marmonna une voix. Où est la troisième ?

— Cette histoire qui court sur Arlensoul est peut-être vraie. » Une des filles folles de Celui-qui-marche avait été bannie pour avoir aimé un mortel.

L'air devint aussi froid que le pays des glaces septentrionales. Les draperies de ténèbres se querellèrent comme des pies à bord du drakkar. Puis elles s'élevèrent dans les airs et disparurent.

Le feu s'étendait à présent rapidement, avec un tel enthousiasme qu'il rugissait.

Les gens continuèrent de regarder jusqu'à ce qu'il commençât à diminuer. Le drakkar avait presque atteint l'embouchure du fjord maintenant, de nouveau escorté par le peuple de la mer.

Pulla convoqua les anciens de Skogafjordur : « Occupons-nous maintenant des meurtriers d'Erif. »

S'agissant de celui qui avait traîtreusement frappé Erif, il y avait plusieurs écoles.

La loi prescrivait que la victime devait avoir gagné l'autre monde avant tout procès, vengeance ou ordalie. Il fallait laisser aux fureurs le temps de s'apaiser.

« Celles-qui-choisissent-les-égorgés », laissa tomber Briga. Il n'arrivait pas à surmonter. « Celles-qui-choisissent-les-égorgés. Elles sont venues. Ici. »

Trygg opina. Harl et Kel l'imitèrent.

Briga compléta leur pensée : « Il n'y a pas eu de combat. On l'a assassiné.

— Des Frieslandais », lâcha Pulla. Chacun savait qu'il y aurait eu la guerre avec le Friesland si Erif avait réussi à unifier tout l'Andoray. Les rois

du Friesland revendiquaient aussi l'Andoray malgré l'avènement de Neche.

Le vieil homme fixa Pulla. Borbjorg et Vidgis, les deux anciennes, l'imitèrent. Aucun n'était d'accord avec l'oracle.

Pulla secoua la tête : « Je me trompe peut-être. Mais c'est ce que je crois.

— Erif était un grand homme », fit observer Trygg. On ne dit pas de mal des morts. « Si grand que Celui-qui-marche le voulait peut-être lui-même. Qui d'autre aurait pu envoyer Celles-qui-choisissent ? Quelqu'un a-t-il aperçu ses corbeaux ? Non ?

— Je vais jeter les osselets et consulter les runes, fit Pulla. La Nuit veut peut-être nous dire quelque chose. Mais nous devons d'abord décider de ce que nous ferons des étrangers. »

La loi avait été observée. Mais la colère ne s'était pas apaisée depuis la découverte du meurtre.

Pulla flaira du louche avant même que la clarté de la torche ne révélât l'oubliette. « Arrêtez ! aboya-t-il. Quelque chose d*'huldrin* est passé par ici. »

Littéralement, *huldrin* signifiait « caché ». En l'occurrence, le terme s'appliquait à une créature du royaume des Fées, progéniture des Instrumentalités de la Nuit et des Royaumes secrets. Si on les apercevait rarement, les *huldre* (le peuple caché) participaient de la vie quotidienne. On ne les ignorait qu'à son plus grand péril.

Le prêtre pila. Il secoua son sac d'osselets au-dessus de sa tête. Leur cliquetis effaroucherait les créatures de la Nuit.

Sans cesser d'agiter les osselets, il avança, chancela au bout d'une douzaine de pas puis demanda à Briga de baisser sa torche.

Il avait glissé sur un bâton aussi épais que son poignet. S'il avait basculé en avant, il serait tombé dans l'oubliette vide.

« Ils sont partis. » Briga avait le don d'enfoncer les portes ouvertes.

Les étrangers étaient arrivés à Snaefells et Skogafjordur trois semaines plus tôt pour y prôner une absurde religion du Sud lointain, où le soleil brûle si fort qu'il vous embrouille les idées. Ils semblaient assez inoffensifs au début. Leurs histoires étaient si grotesques qu'on les trouvait amusants. Nul adulte assez futé pour gratter ses propres poux n'aurait gobé leurs salades. Physiquement, c'étaient des avortons. Une fillette les aurait mis au tapis. Sauf qu'ils refusaient de s'approcher d'une femelle.

Mais, à un moment donné de la nuit précédente, pendant son sommeil, quelqu'un avait plongé une dague dans le cœur d'Erif. Elle était restée plantée entre les côtes du héros. Le meurtrier l'y avait laissée.

La lame était de facture étrangère et ne ressemblait à rien de ce qu'on connaissait dans le Nord. Trygg lui-même n'avait jamais vu sa pareille. Pourtant, dans sa jeunesse, il avait visité de nombreuses contrées lointaines.

Les étrangers s'étaient retrouvés au fond de l'oubliette, non sans protester de leur innocence, quelques minutes après la découverte du forfait.

Trygg les croyait effectivement innocents. Son opinion, néanmoins, était minoritaire. Ces missionnaires étaient bien commodes.

Pulla rassembla les anciens autour de lui : « Ces étrangers doivent être de puissants sorciers. Ils ont éparpillé les branchages de la hutte qui surplombe le puits puis se sont envolés. »

Trygg ricana, sarcastique. « Quelqu'un les a aidés à grimper. Sûrement celui qui a tué Erif. Un *huldrin. »*

Une féroce discussion s'engagea les étrangers avaient-ils été suffisamment battus avant d'être jetés à l'oubliette ? Jamais ils n'auraient dû en ressortir, même avec de l'aide.

« Vous gaspillez votre salive, aboya Herva, une vieillarde si ancienne que Trygg avait l'air jeune à côté. Tout cela est sans importance. Ils se sont enfuis. Il faut les ramener ici. Pour les juger. Allez chercher Shagot le Bâtard et son frère. »

Ceux de Snaeffels l'entendirent et approuvèrent. Shagot et son frère avaient été les lieutenants d'Erif. Des hommes endurcis et cruels qui rendaient nerveux même les leurs. Surtout maintenant qu'Erif n'était plus là pour les contenir. Pourquoi, en ce cas, ne pas les chasser du village et profiter en même temps de leur compétence ?

Quelqu'un hurla sur le flanc de la montagne. Plus près, un rire retentit dans le noir.

Le peuple caché n'est jamais bien loin.

2
Le bois d'Esther, dans les Terres Saintes

Else se réveilla instantanément. Quelqu'un s'approchait de sa tente en tapinois. Il agrippa la poignée d'une dague. Une silhouette se dessina à l'entrée de la tente, détourée par la lumière des feux de camp qui brûlaient derrière.

« Else ! Capitaine ! On a besoin de vous ! » Une main écarta les pans de l'entrée devant ses orteils. La clarté des brasiers s'engouffra dans la tente.

« Os ?

— Oui. On va avoir un problème, capitaine. »

Les feux de camp allumés le lui avaient déjà appris. « Quel genre de problème ? » Il faisait nuit. Les feux brûlaient. En fait, il n'avait nullement besoin d'autres réponses.

« Surnaturel. »

Bien sûr. Ici, en plein cœur des Terres Saintes, au milieu des puits d'Ihrian, la contrée de la terre la plus infestée par le surnaturel, les périls d'origine humaine hantaient rarement le Royaume de la Nuit.

Else s'habilla promptement et se faufila hors de sa tente comme un grand chat ; haut d'un mètre quatre-vingt-dix, au sommet de sa forme physique, svelte et le muscle dur, le cheveu blond et les yeux d'un bleu stupéfiant.

« Où ? » Un coup d'œil aux chevaux lui apprit qu'ils n'étaient pas encore agités.

« Là. »

Else piqua un trot. Os ne pouvait pas suivre. Il était trop vieux pour le terrain. Il aurait dû rester à la maison pour enseigner aux générations montantes. Mais il connaissait mieux les Terres Saintes qu'aucun autre sha-lug. Il y avait combattu les Rhûns pendant deux décennies, voilà bien longtemps.

Else rejoignit al-Azer er-Selim, le maître des esprits de la bande. Az fixait les ténèbres.

« Que se passe-t-il ? Je ne vois rien.

— Juste ici. L'ombre qui cache les arbres derrière elle. »

Il ne vit strictement rien. « C'est quoi ? » Ses yeux accommodèrent et il distingua mieux de vagues silhouettes noires de loups rôdaient à la lisière de la lumière.

« Un bogon. L'esprit maître de la campagne. Dans une contrée plus peuplée, ç'aurait été quelque divinité locale, probablement enfermée en une idole, dans un temple de la cité. Afin de restreindre le mal dont elle pourrait se rendre coupable. Ici, où nul ne vit, il devrait rester diffus. Normalement.

— Normalement. » L'ombre avait à présent adopté une forme vaguement humaine, mais deux fois plus large et haute de plus de quatre mètres. « Il se manifeste. Pourquoi ?

— Quelqu'un l'a convoqué. Quelqu'un… ou quelque chose… l'a invoqué et lui a ordonné de venir, et le voici. Dès qu'il se sera entièrement matérialisé, il nous attaquera. Nos sortilèges sont trop faibles pour repousser une telle énergie brute. »

Les silhouettes de loup guettaient l'effondrement des barrières mystiques qui protégeaient le camp.

« Je trouvais que ça se passait beaucoup trop bien. Que faire ?

— Pour l'instant, nous ne pouvons que nous préparer à tenter d'agir contre lui. Tant qu'il continue de s'agréger, nous ne pouvons pas le blesser. Mais, quand il se sera manifesté, nous disposerons de quelques secondes avant que son intellect ne rattrape son corps. C'est là que nous devrons agir. Il te faudra donc être prêt.

— Moi, hein ?

— Tu es le capitaine.

— Je dispose de quel délai ?

— D'environ cinq minutes. »

Else se retourna. Tous les hommes étaient désormais réveillés. Certains avaient l'air terrifiés, d'autres semblaient résignés. Sur cette terre étrangère, le royaume de la Guerre, la confiance qu'ils avaient en leur dieu était loin d'être absolue. D'autres dieux l'arpentaient. C'était là qu'étaient nés les dieux. Et les démons.

Ils fixaient ces loups agités, de plus en plus distincts et enhardis.

« Mohkam. Akir. Allez chercher le faucon.

— Qu'allez-vous faire, capitaine ?

— Sauver votre vilain cul. Sauf si vous préférez rester plantés là à me poser des questions. Heged. Agban. Apportez le coffre d'argent. Os. Il me

faut un seau de gravier. Norts. Va me chercher un baril de poudre. Az. Trouve-moi une torche fiable. Au pas de course, tous. Sinon vous serez morts dans cinq minutes. » Else ignora son propre pouls précipité. Il évitait de regarder les loups directement. Ils ressemblaient aux vrais fauves, à présent : impatients, se happant les uns les autres. Mais ils ne faisaient en taille que la moitié des vrais loups, exterminés depuis longtemps dans cette région. Ils ne craignaient pas l'homme. Faisaient partie des terreurs les plus banales engendrées par les Instrumentalités de la Nuit et rencontrées partout où l'homme s'asseyait autour d'un feu de camp et regardait la Nuit dans les yeux. Ils étaient plus dangereux en groupe qu'individuellement. Tout sorcier débutant raisonnablement compétent était capable de chasser un individu isolé ou d'empêcher une meute de pénétrer dans le cercle de lumière. Même un homme ordinaire, s'il conservait ses esprits, aurait pu en affronter un. Pulvérisé, l'aconit disperserait ces enfants de la Nuit.

Mohkam et Akir accoururent avec le faucon, en poussant le chariot devant eux. Le petit canon de cuivre pouvait se montrer aussi dangereux pour ses utilisateurs que pour ses cibles. Il n'avait pas servi depuis les tirs d'essai à la fonderie d'où il sortait. Les faucons étaient de nouvelles armes secrètes, conçues pour n'être employées qu'en tout dernier recours.

« La poudre ! tonna Else. Activez ! Allons-y, Os, vieille feignasse ! Heged ! Agban ! Remuez-vous le cul ! Venez. Venez. Chargez-moi cette poudre. Une charge et demie. »

Les susnommés le dévisagèrent avec méfiance, mais s'exécutèrent. Os arrivait avec le gravier. « On trouve cette merde partout quand on veut dormir par terre. Mais essayez donc d'en trouver un litre quand on en a besoin !

— Ouvre le coffre ! L'argent seulement. Vite. Mélange-le au gravier.

— Capitaine ! Vous ne pouvez pas…

— Tu te plaindras après. Akir. Amorce-le. Charge-le. Vite. Vite ! » Le bogon n'attendrait pas.

Quelques secondes plus tard, Akir faisait un bond en arrière. « Il est prêt.

— Retire le piston.

— Oh ! Ouais.

— Parfait, lâcha Else. On a même un peu d'avance. Az. Ramène ton cul. Avec la torche ! »

Le sorcier marmotta. Il n'était pas un vulgaire troufion, mais un maître des esprits.

« Tu es le seul à savoir quand toucher le feu. Arrive et fais-le. »

Les silhouettes des loups frôlaient la lumière pour éprouver les défenses du camp. Le bogon mesurait désormais près de six mètres de haut pour trois de large, et il se courbait en avant comme un singe. Ses yeux étaient plus nettement définis.

« Az ! »

Le sorcier s'avança vers le faucon en secouant la tête.

« Les autres, couchez-vous. Abritez-vous derrière un obstacle ou allez calmer les chevaux et les bœufs. » Il n'était pas mécontent que le bogon eût choisi de se manifester de l'autre côté, loin des animaux. Et se demandait s'il y avait une raison à cela.

Le bogon acheva de se matérialiser en un clin d'œil.

Al-Azer er-Selim approcha la torche du trou.

Le faucon cracha une flamme, un bruit de tonnerre et un énorme nuage de filmée sulfureuse. Else comprit aussitôt qu'il avait eu raison d'ordonner une surcharge. La poudre était mouillée. Elle avait brûlé lentement, en créant une telle fumée que, l'espace d'une demi-minute, il lui fut impossible de déterminer l'effet du tir.

Ah ! Cela au moins s'était parfaitement bien passé. Le bogon était à terre, percé de nombreux trous d'où, tels de petits panaches de fumée noire, montait une noirceur qui ne tardait pas à s'évaporer. Au-delà, la broussaille était couchée et les arbres dépouillés de leur écorce. Plusieurs petits feux s'étaient allumés, qui déjà mouraient. Puis un grand calme s'établit, un silence aussi profond que celui qui régnait dans le vide avant que Dieu ne créât le ciel et la terre.

Des jurons effrayés commencèrent de monter des plus proches troufions.

« Os. Mohkam. Akir. Avez-vous vérifié si le faucon était fissuré ? Écouvillonné la pièce ? Sommes-nous parés si jamais cette chose se relève ?

— Le bogon ne nous importunera plus, capitaine, déclara le maître des esprits.

— En ce cas, il ne nous concerne plus, Az. Inquiétons-nous maintenant du mortel qui l'a invoqué. Ce n'est pas lui que nous venons de tuer.

— Il faudra s'en souvenir. Il sait qu'il a échoué. Et la nouvelle de sa destruction se répandra vite. Mais pas le comment ni le pourquoi. C'est un secret qu'il faudra préserver. Un tas de gens croiront à quelque terrifiant sortilège. Nous devrions rapidement décamper. Avant qu'on ne commence à enquêter. Nous ne sommes pas censés nous trouver là.

— Nous ne pouvons pas bouger maintenant. Pas sans notre chargement. Et je dois amasser le plus d'argent possible.

— Quoi qu'en disent Gordimer et le khaïf, ce territoire n'est pas le nôtre, capitaine. Les Rhûns, les princes arnhandais et le khaïf de Qasr-al-Zed le revendiquent également. Leur présence est plus sensible. Nous allons croiser plusieurs forteresses hostiles en une demi-journée de voyage. Même ces fous d'infidèles de l'Occident ont leurs maîtres des esprits. La destruction d'un bogon est un événement majeur. Vous ne pouvez pas vous permettre de l'ignorer.

— Tu as raison, Az. Chaque mot est vrai. Et la moindre faction des Terres Saintes sait maintenant qu'une bande d'étrangers sévit dans les parages. » On arrivait sans doute à se soustraire au regard d'un homme, mais seuls les plus puissants sorciers pouvaient éviter d'être remarqués par les Instrumentalités de la Nuit. Else ne disposait d'aucun moyen de dissimuler sa troupe. La rapidité et la ruse étaient ses seuls atouts.

Jusque-là, sa bande et lui n'avaient que peu attiré l'attention. Ils avaient amassé ce qu'ils étaient venus chercher. Et ils rentraient au bercail.

« Il pourrait même y avoir des tribus sauvages dans la région, poursuivit Az.

— Peut-être. Mais elles seraient bien sottes de voir en nous une proie facile. »

C'était indéniable. Surtout si Else ordonnait de déployer l'étendard des sha-lugs. Les tribus sauvages vouaient le plus grand respect aux soldats esclaves. Gordimer le Lion, le guerrier esclave, si redoutable qu'il avait soumis l'ancien et puissant royaume de Dreanger, ne ferait pas moins. Cette sanglante leçon avait dû être inculquée à maintes reprises.

Else ne tenait pas à dévoiler les allégeances de la bande. Trop de questions seraient soulevées. Et un ennemi ne mettrait guère de temps à leur trouver des réponses. Qui savait quel mal pourrait en sortir ?

« Avons-nous autre chose à redouter cette nuit ? s'enquit-il. Un autre monstre ?

— Je ne pense pas.

— Alors couchons-nous. Reposez-vous un peu. Os, je veux qu'on soit prêts à lever le camp dès qu'il fera assez jour. Même si on ne part pas sur-le-champ. As-tu vérifié notre cargaison, Az ?

— Pas personnellement. On s'en occupe. Falaq ! »

On s'y employait, évidemment. Les compagnons d'Else étaient les meilleurs des sha-lugs. Il n'avait pas besoin de les materner.

Dès qu'il fit assez jour pour intimider la Nuit, Else dépêcha des éclaireurs, posta des sentinelles à l'orée du bois et ordonna à des hommes de ramasser les pièces d'argent qui avaient tué le bogon. Il ne s'attendait pas à en récupérer beaucoup. Ils n'en auraient pas le temps. Az avait raison. Des soldats des cités-États de l'Arnhand, comme tous ceux qui s'intéressaient aux puits d'Ihrian, piqueraient vers le bois d'Esther sitôt que leurs maîtres des esprits leur auraient annoncé qu'il n'y avait plus de risque.

« Le sang pourrait bien se répandre sur cette terre avant même que la Tyrannie de la Nuit ne la revendique, fit observer Else.

— Et si nous vérifiions auprès de Dieu ? suggéra quelqu'un. Nous pourrions le prier de veiller à ce que ce sang versé ne soit pas le nôtre. »

Else fixait l'emplacement où était tombé le bogon. La terre y était brûlée et stérile, le sol recuit et cendreux sur un cercle de cinq mètres de diamètre. Elle formait comme une cuvette à ras du sol, profonde d'une trentaine de centimètres en son centre. Un objet évoquant un œuf d'obsidienne, long de quelque douze centimètres en son plus grand axe, y reposait. La chaleur en irradiait encore. De temps en temps, de la fumée s'en échappait en volutes. On voyait par transparence l'intérieur de l'œuf. Qui, de fait, décida Else, ressemblait davantage à un rein qu'à un œuf. Des pièces d'argent s'y trouvaient encore piégées. Le bord de la plus proche de la surface avait fondu. Les inscriptions qu'elle portait auparavant étaient illisibles.

« Le bogon ne peut plus se matérialiser ici, n'est-ce pas, Az ? demanda Else. En brisant la coquille de cet œuf. Ce n'est pas une espèce de phénix ?

— Non. Un bogon est réellement très puissant. C'est une sorte de roi chez les esprits. Mais visiblement facile à tuer sous sa forme manifestée. À condition d'être prévenu, de disposer d'un faucon et de mitraille d'argent. Sans rien dire de l'assistance d'un maître des esprits qui ne se laisse pas ébranler. » L'inébranlable maître des esprits ramassa l'œuf à l'aide de deux

gros bâtons et l'enveloppa de loques en prenant bien soin de n'y pas toucher.

« Je vois. C'est bon à savoir. » Else n'était pas totalement rassuré. Sorciers, sorcellerie et Tyrannie de la Nuit dépassaient son entendement quelque peu carré. Qu'ils soient de son bord ou du camp opposé, il ne les croyait pas capables de franchise ni d'une attitude positive. Pas plus, au demeurant, qu'il eût jamais rencontré la preuve de son excès de pessimisme à cet égard.

« Capitaine ! » Un des chasseurs de pièces lui faisait signe de s'approcher.

« Qu'as-tu trouvé ? » L'homme avait les yeux exorbités.

« Un mort. Et pas depuis très longtemps. »

Le cadavre était carbonisé. Le peu qui restait de ses vêtements et de ses bijoux était d'origine étrangère. Tout comme ses armes, encore que son épée fût celle d'un cavalier. Des instruments, outils de sorcellerie eux aussi étrangers, étaient éparpillés tout autour de lui.

« On devrait trouver des chevaux quelque part dans le coin, fit remarquer al-Azer. Ils nous en apprendraient beaucoup.

— Il est bien ce que je crois, Az ?

— Probablement. Très loin de chez lui.

— Retrouvez ces chevaux. À ton avis, il nous épiait et a reçu une partie de la charge du faucon ?

— Ça y ressemble. Il n'avait sans doute aucune idée de ce qu'était le faucon.

— Intéressant. Est-ce lui qui a invoqué le bogon ?

— Non. Trop jeune. Mais peut-être travaillait-il pour celui qui l'a fait. En tant que témoin oculaire. D'un autre côté, il nous filait peut-être parce qu'il avait eu vent de l'existence des momies.

— Trop de suppositions, Az. Ce que j'aimerais savoir, c'est comment quelqu'un comme lui peut se trouver si loin au sud de la Lucidie. Os ! Es-tu prêt à reprendre la route ?

— Donnez juste le signal, capitaine.

— On en saura plus quand on aura examiné ses chevaux, reprit al-Azer.

— *Ses* chevaux ? Tu es sûr qu'il y en a plusieurs ?

— S'il est vraiment ce à quoi il ressemble, il avait au moins trois hommes avec lui. »

Une note douce sortant d'une corne de bélier sonna l'alerte. Ce cor ne portait pas loin. Else et al-Azer se ruèrent dans sa direction.

Un jeunet du nom d'Hagid (ne pas confondre avec le canonnier Heged) était accroupi juste derrière la lisière nord-est du bois d'Esther. Hagid était remarquable par son appartenance à la seconde génération des sha-lugs. Son père était un intime de Gordimer le Lion. On l'avait envoyé avec Else pour calmer les esprits. Le courtisan n'en espérait pas moins que son garçon rentrerait vivant, avec tous ses membres intacts. Mais Else connaissait le Lion. Il savait que le succès de la mission importait plus pour lui que la survie d'un petit privilégié.

Hagid pointa le doigt. Un nuage de poussière brillait d'un éclat jaune orangé à la lumière du soleil levant. Les hommes qui le soulevaient ne chevauchaient pas en colonne serrée. Ils étaient éparpillés. Plus tard, quand le soleil brillerait plus haut dans le ciel, cette poussière serait bien moins visible.

« Là-bas, fit Az. D'autres. »

Un second nuage, plein est plutôt que nord-nord-est, émergeait du désert ; sa teinte était nettement plus ocrée et il était encore plus distinct.

« Os ! gronda Else. Où est passé Os ? Az. Qui pourrait bien nous arriver dessus de l'est ? Il n'y a que le désert dans cette direction. Les petites principautés des Terres Saintes sont toutes imbriquées les unes dans les autres plus près du littoral, au nord et à l'ouest.

— Il est temps de partir, capitaine, déclara Az. Un de ces groupes est probablement responsable de la présence de nos espions. Quant à l'autre, j'imagine que ceux qui ont invoqué le bogon en font partie. Sans doute quelqu'un qui a partie liée avec le khaïf de Qasr al-Zed. »

Os réapparut enfin « On a trouvé les chevaux du mort. Et apporté tout ce qu'ils transportaient. »

Else inspecta des brides, des couvertures, une selle, des fontes ne contenant que des aliments séchés et des ustensiles qu'un sorcier pouvait emporter en voyage d'après Az. Une boîte fermée contenait des flèches, une autre un bel arc incurvé en lames de corne. « Cet attirail n'appartenait pas à un Lucidien, Az. Examine ces objets avec ton troisième œil.

— Capitaine…

— Je sais. Épargne-moi les explications techniques. Fais juste ce que tu dois faire. Mais sois prudent. Il nous espionnait pendant que ton monstre

royal chassait. Hagid. Va dire à Agban de partir tout de suite. Plein ouest, vers la route de la côte. » La mer se trouvait à moins de soixante kilomètres.

Le bois cacherait la poussière que soulèverait la compagnie. Et ces chasseurs qui déboulaient devraient se soucier les uns des autres.

Ils n'étaient sûrement pas amis.

Else examina l'arc. « Un travail de cavalier. Ils doivent envoyer des éclaireurs pour voir qui attaque la Lucidie.

— Ils n'ont jamais été vaincus, fit Os. Pas depuis vingt ans.

— Ils n'ont pas affronté les sha-lugs. » La rencontre risquait d'être intéressante. Les cavaliers barbares de la steppe étaient cruels, intrépides, disciplinés et censément innombrables, mais cette dernière assertion ne pouvait être vraie. Ils faisaient de leur mieux avec ce qu'ils avaient. C'étaient avant tout des bergers nomades.

Les sha-lugs ne connaissaient qu'un seul mode de vie : la guerre et la préparation à la guerre. Ils achetaient un peu partout des gamins dans les marchés d'esclaves, mais surtout au Qasr al-Zed. Les meilleurs et les plus vigoureux devenaient des sha-lugs, ces esclaves qui étaient les maîtres du riche et sans cesse plus vaste royaume de Dreanger, le cœur du khaïfat d'al-Minphet.

Le khaïf d'al-Minphet était Karim Kassim al-Bakr, la marionnette de Gordimer le Lion, maréchal suprême de tous les sha-lugs, devant lequel tous les ennemis de Dieu se compissent de frayeur, etc., etc.

Contrairement aux autres sha-lugs, Else n'était pas impressionné par Gordimer. Il soupçonnait le Lion d'être bien moins noble qu'il ne s'en targuait. Gordimer ne cessait de lui imposer ces missions mortelles, à la limite de l'impossible. Comme s'il espérait ne pas l'en voir rentrer.

Quelques minutes plus tard, la compagnie progressait vers la côte, où des vaisseaux amis les apercevraient à coup sûr.

Else, al-Azer et Os restèrent sur place.

« Vous savez que nous contemplons la plaine du Jugement ? » s'enquit Os.

Else grogna sans trop se mouiller. Il le savait, tout en en ignorant la signification. Tout, dans les Terres Saintes, avait une connotation religieuse et historique pour les uns ou les autres. La moindre faille, le moindre pierrier ou bois et, plus particulièrement, le moindre puits mystique était un fil dans une vaste et ancienne tapisserie. Os ou Az allait le lui expliquer. Que ça l'intéressât ou non.

« Des batailles sont livrées dans cette plaine depuis des temps immémoriaux, reprit Os. Onze batailles majeures se sont déroulées entre le puits de la Calamité, au sud, et celui de l'Expiation au nord. Sur une distance de vingt kilomètres. Des dizaines d'escarmouches y ont eu lieu.

— Effectivement, approuva al-Azer. L'Écrit lui-même dit que c'est là que Dieu et l'Adversaire s'affronteront en un ultime combat. Certains sages, tant anciens que modernes, affirment que l'histoire a commencé ici et s'y achèvera. »

Else n'était pas plus religieux que nécessaire. Il n'avait même pas fait le rapprochement entre cette plaine et celle du Jugement citée dans l'Écrit.

Les cavaliers éparpillés qui venaient du Nord étaient suffisamment proches à présent pour qu'on pût distinguer les individus. Ils semblaient n'avoir toujours pas remarqué le nuage de poussière arrivant de l'est. Ils étaient assez près pour que l'effet combiné de tous les sabots fût désormais perceptible, sorte d'impression à la limite de l'audible.

« Il serait temps de partir, déclara le maître des esprits. Ce sont les copains du type qui a été tué cette nuit. »

D'ordinaire, Else écoutait son maître des esprits. C'était apparemment le meilleur moyen de composer avec la Tyrannie de la Nuit. Donc il n'était pas là pour assister à une échauffourée entre cavaliers de la steppe et cavalerie du khaïfat septentrional. Les Lucidiens étaient menés par le célèbre Indala al-Sul al-Halaladin.

Il ne se passa pas grand-chose. Aucune des deux troupes ne parvint à inciter l'autre à commettre une sottise. Des Arnhandais de Vantrad se pointèrent dans l'après-midi. Les deux groupes arrivés plus tôt disparurent à la tombée du crépuscule. À la brune, les forces surnaturelles s'activèrent. Les sha-lugs campèrent sur le bord le plus proche de la mer de la route de la côte. Leurs charrettes avaient beaucoup souffert de ce périple à travers le pays. Else doutait fort que la bande survécût au voyage vers le sud jusqu'en Dreanger.

Os était inquiet. « Que ferons-nous si aucun bateau ne se pointe ? » Gordimer avait exigé que les vaisseaux de guerre patrouillent le long du littoral aussi haut dans le Nord que les routes de Vantrad, et ce jusqu'à ce qu'Else et sa bande fussent rentrés sains et saufs.

« Si aucun n'apparaît, je te harnacherai une momie sur le dos. Et tu pourras porter ton bébé tout en continuant de travailler, comme ces vieux corbeaux noirs de bonnes femmes. »

Os n'était guère plus porté qu'Else sur la religion. C'était assez typique des sha-lugs. Ils en avaient trop vu pour ne pas douter de leurs convictions quant à l'existence d'un Dieu miséricordieux. Le vieillard se fendit d'un signe pour repousser le mauvais œil, qu'il fit suivre d'un autre chargé d'invoquer les faveurs de Dieu… s'il y consentait.

Os n'aimait pas les morts. Il cultivait un préjugé tout particulier contre ceux qui avaient longuement exercé leur art. Sur les antiques morts d'Andesqueluz, le Royaume démoniaque dont la compagnie d'Else avait pillé les tombes contenant les reliques maudites des rois sorciers, l'opinion d'Os consistait en une haine irrationnelle profondément enracinée dans la plus pure des terreurs. Aujourd'hui, le Royaume démoniaque se perdait dans les brumes de l'histoire et seuls les érudits le connaissaient encore intimement, mais les échos de cette réalité terrifiante résonnaient encore dans les légendes et les contes de fées.

Mais Os était un bon soldat.

Sha-lug et « bon soldat » étaient synonymes.

La nuit passa sans incident, mais Else dormit mal. Il ne pouvait s'empêcher de prévoir de nouvelles diableries ourdies par la Nuit.

Al-Azer affirmait que les répercussions surnaturelles de la destruction du bogon ne s'étaient pas encore dissipées. Des sorciers qui s'efforçaient d'épier leurs voisins à une époque aussi instable pouvaient tenter n'importe quoi.

Else manquait de l'imagination qui lui aurait permis d'embrasser les conséquences de son unique coup de canon. Aucun des membres de la compagnie, sauf al-Azer, ne se rendait compte que cette canonnade avait à jamais changé le monde.

Al-Azer ne s'en ouvrirait jamais oralement, pas plus qu'il ne l'écrirait. Peu de mortels, même dans la branche du surnaturel, percevraient la vérité. Mais ce tir inspiré annonçait la fin imminente de la longue domination de l'humanité par la Tyrannie de la Nuit. La première aurait désormais les moyens de rivaliser avec les dieux eux-mêmes, mais l'homme n'en était pas encore conscient, car les plus puissants des dieux n'étaient jamais que des bogons à plus grande échelle, parfois dotés d'une bribe d'intellect.

Les puits d'Ihrian diffusaient un pouvoir magique concentré, le ferment au sein duquel pouvaient prospérer les créatures de la Nuit. Les Terres Saintes grouillaient d'êtres surnaturels. La région était aussi vitale pour les

Instrumentalités de la Nuit que pour les religions qui voyaient dans les puits d'Ihrian une terre consacrée.

Des dizaines d'autres puits de magie s'éparpillaient à travers le monde, mais aucun n'était aussi puissant que ceux des Terres Saintes. Et tous, partout, passaient par une phase d'affaiblissement de leur cycle. Ce qui signifiait une existence plus difficile pour les Instrumentalités de la Nuit, un travail bien plus ardu pour les sorciers et un froid bien plus intense aux frontières du monde habité.

Le plus grand pouvoir des puits, et le moins connu, était leur aptitude magique à tenir la glace en échec.

Rien de ce qui concernait les puits n'était de notoriété publique. Les altérations de leur flux ne sautaient jamais aux yeux. Pas plus que la progression ou le recul des glaciers à la lisière du monde.

Tant l'Écrit que les documents historiques séculiers parlaient de lions, de singes et de loups vivant dans les contrées périphériques de la mer Utérine. Dans l'Antiquité. Les lions avaient été chassés et exterminés à l'époque classique. Les singes survivaient encore en petit nombre à l'extrême ouest. On ne rencontrait plus des loups que dans les forêts du Nord et les montagnes, au-delà du khaïfat de Qasr al-Zed. Même les forêts qui cernaient jadis la mer Utérine avaient pour la plupart disparu.

Et, à présent, on avait trouvé le moyen de dompter les Instrumentalités de la Nuit.

À présent, un homme comme Else, dépourvu de tout talent de magicien, du moindre de ces dons subtils qu'un sorcier devait fourbir pendant des décennies avant de manipuler quelques esprits mineurs, pouvait massacrer un baron de la Nuit aussi aisément qu'un membre de sa propre espèce.

Ce savoir emplissait Az de terreur pure. Le tir du faucon avait dû attirer l'attention des dieux eux-mêmes.

Ceux-ci (poussé dans ses derniers retranchements, al-Azer aurait sans doute admis qu'il n'existait pas qu'un « seul et unique vrai Dieu ») n'étaient pas renommés pour leur laxisme à l'égard des conduites insultantes des mortels. Ils n'appréciaient pas beaucoup qu'on menaçât leur omnipotence.

Else n'était pas conscient de ce qu'il avait fait. Une menace s'était annoncée. Il y avait réagi en conséquence. En se fondant sur les ouï-dire et en employant les outils à sa portée.

Al-Azer dormit encore plus mal que son capitaine.

Un petit vaisseau de guerre arborant la bannière d'al-Minphet apparut très tôt dans la matinée du lendemain. Il apportait une lettre de Gordimer, destinée à Else s'il le trouvait.

Else rassembla ses hommes : « Le Lion m'ordonne de me présenter immédiatement à lui avec les momies et leurs oripeaux. Il a une nouvelle mission à me confier. Déjà. Os, ça te laisse aux commandes de la compagnie. La galère ne peut embarquer que dix autres hommes. Hagid doit être du lot. Choisis les autres, Os. D'autres navires de patrouille sont en mer. Je les enverrai vous récupérer. »

Os cita aussitôt neuf noms. Tous appartenaient à des malades ou des blessés.

Else opina. Ces hommes seraient sans doute davantage des fardeaux que des atouts. « Deux cents kilomètres environ devraient vous séparer de la forteresse navale de Shidaun, déclara-t-il. Abandonne les chariots. Tu avanceras plus vite. »

Il espérait que ce ne fut pas qu'un vœu pieux. Le port fortifié de Shidaun se trouvait au moins à deux cent cinquante kilomètres. Voire davantage. Et, si les ennemis du khaïf n'étaient peut-être pas assez rapides pour prendre les sha-lugs à revers, leurs sorciers auraient les moyens de lever des alliés en puissance entre ici et Shidaun. Dès que la nuit tomberait.

Al-Azer semblait morose. Il serait le dernier de la troupe à monter à bord d'un vaisseau et décamper vers la sécurité. Le maître des esprits était le principal protecteur de la compagnie et le plus important.

Else ordonna au propriétaire du bateau de gagner Shidaun. Il y usa de son autorité pour contraindre le commandant de la garnison à envoyer des marins à la rencontre d'Os.

Il ne pouvait guère faire plus pour ses hommes.

3
Saint-Jeules-ande-Neuis, dans la Fin du Connec

Frère Chandelle atteignit Saint-Jeules-ande-Neuis après les prières de midi, le troisième jour de mantans de la troisième année de la patriarchie de Sublime V à Brothe. Hommes ou garçons, adultes ou enfants, les villageois auraient dû être prêts au dur et long labeur des plantations de printemps.

Ils s'y étaient préparés, bien entendu. Mais sans grand enthousiasme. Le bruit avait couru qu'un maître parfait se dirigeait vers eux. Les paysans étaient tous pressés de voir un saint homme célèbre, bien que peu d'entre eux fussent croyants. Les gens étaient avides d'entendre le message du maître parfait et d'en débattre.

Même les pauvres métayers du Connec jouissaient d'une vie intellectuelle active. Nombre d'esprits peinaient encore à comprendre en quoi l'hérésie maysaléenne divergeait de la croyance épiscopale, mais la plupart des Connéciens étaient disposés à en discuter.

L'hérésie maysaléenne existait depuis des décennies, mais elle n'avait commencé que très récemment à se répandre. Encore qu'elle impliquât autant de ferveur nationaliste que de conviction philosophique. Cette expansion était une réaction aux incessants abus des patriarches illégitimes de Brothe.

Cent cinquante-six ans s'étaient écoulés depuis l'élection du Connécien Ornis de Cédélète au trône de patriarche. Quelques heures après, ce froussard avait fui la Ville Sainte, harcelé par une populace hystérique montée par les agents des Cinq Familles de Brothe qui considéraient la patriarchie occidentale comme relevant d'un droit de naissance.

Le patriarche Ornis avait adopté le nom de Valeureux VI et s'était installé dans le palais des Rois de Viscesment. Encore que légitimée par le droit canon, sa patriarchie était impuissante. Ses propres concitoyens de la Fin du Connec ne le prenaient pas au sérieux. Ses successeurs avaient formé un défilé de patriarches inefficaces, pleutres et, bien souvent, très vite assassinés. Entre-temps, la lignée illégitime des patriarches usurpateurs de

Brothe s'était fait reconnaître par la plupart des membres de l'épiscopat, évêques, archevêques et principatés du Collegium. Les Cinq Familles de Brothe pouvaient verser de plus gros pots-de-vin. Seul le tiède soutien de l'empereur du Graal avait permis à l'antipatriarchie de Viscesment de survivre.

Tout juste et, désormais, sous le nom de patriarches prétendants.

Le patriarche prétendant actuel, Guy ande Scars, s'étant affublé lui-même du nom d'Immaculé II, fustigeait et vitupérait le monde épiscopal depuis son domaine familial de Viscesment. Toute sa suite patriarcale se composait, tant horizontalement que verticalement, de moins d'une centaine de personnes, dont la plupart appartenaient au corps extrêmement compétent des gardes brancequenets, issus de l'Électorat krétien de l'empereur du Graal Johannes. Leur présence assurait à Immaculé une certaine dose, encore qu'assez modeste, de respect.

Pendant cinquante ans, les usurpateurs de Brothe avaient été des hommes forts. Tant par la persuasion que par la concussion, ils s'étaient gagné l'allégeance, une principauté après l'autre, des princes de l'Église et des seigneurs temporels que le Collegium méprisait si souverainement.

L'hérésie maysaléenne renonçait à toutes les mondanités : pouvoir, propriété et, surtout, plaisirs de la chair.

Jadis, frère Chandelle portait le nom de Charde ande Clairs et était encore un riche marchand de Khaurène. Une fois ses enfants adultes, mariés et établis, le négociant avait abjuré le monde du commerce. Désormais simple frère mendiant, il s'était mis en quête de la Parfaite Illumination. Sa femme Margarette avait pris le voile au couvent maysaléen de Fléaumont, où elle avait elle-même atteint le statut de parfaite. Sœur Probité était plus connue que son ex-mari dans les environs de Fléaumont.

Les gens de Saint-Jeules-ande-Neuis accueillirent chaleureusement le missionnaire. Son arrivée garantissait une fin provisoire à l'ennui qui les accablait. Même les dévots épiscopaliens d'obédience brothienne embrassèrent le parfait. Les frères mendiants colportaient les nouvelles de l'arrière-pays. Et ce à une époque où le monde vibrionnait de craintes et d'alarmes. À ce qu'avait laissé récemment entendre la rumeur, des conflits bouillonnaient dans toutes les contrées lointaines.

Un fanatique qui s'était baptisé lui-même Indala al-Sul al-Hala-ladin aurait subjugué la majeure partie des Terres Saintes, une région nommée les « puits d'Ihrian », ce qui dépassait proprement l'imagination. Indala al-Sul

al-Halaladin servait le khaïf de Qasr al-Zed, une espèce de patriarche oriental investi d'un bien plus vaste pouvoir temporel, qui dirigeait le Sentier al-Zhun d'al-Prama. Al-Prama n'opérait aucune distinction entre pouvoir religieux et pouvoir temporel. Chaque dirigeant était responsable du bien-être séculier et spirituel de son peuple.

Quelques dirigeants pramans prenaient ce rôle très au sérieux.

Le khaïf de Qasr al-Zed était bien décidé à balayer tous les Occidentaux des Terres Saintes. Ses succès de la précédente décennie avaient à ce point perturbé le patriarche usurpateur Clémence III, à présent décédé, que le faux patriarche avait lancé une nouvelle croisade pour récupérer les lieux saints et renforcer les petits royaumes et cités-États fondés antérieurement par les croisés.

Frère Chandelle expliqua tout cela et bien plus encore à Saint-Jeules le premier soir de son séjour. La plupart des gens connaissaient déjà l'histoire sous une forme tronquée. Les nouvelles ne pénétraient que lentement le monde rural, mais elles y parvenaient. La méchanceté du patriarche usurpateur brothien Clémence III et de son successeur Sublime V était bien connue des épiscopaliens de Viscesment. L'évêque Sérifs, de la ville voisine d'Antieux, dépêché par Clémence III pour détourner les habitants du Connec oriental de leur fidélité à Immaculé II et confirmé plus tard dans sa mission par Sublime V, était vigoureusement haï de tous les maysaléens, de toutes les sous-espèces d'épiscopaliens, des Dévédiens, des Dainschaux, comme de la petite poignée restante de pramans du Connec de toute faction ou confession. Car Sérifs semblait avoir décidé que sa mission première était de dépouiller de toute bribe de richesse ceux qui oseraient le défier. Richesse qui, au demeurant, finissait toujours par trouver le chemin de son escarcelle.

Frère Chandelle n'était que l'un des nombreux parfaits qui arpentaient les routes de la Fin du Connec en prônant leur credo sans jamais dénigrer le patriarche ni rien d'épiscopalien.

Il se garda bien de mentionner tout de suite que la plupart des parfaits arriveraient à Saint-Jeules après lui.

Frère Chandelle poursuivit son allocution en parlant des conflits religieux aigus qui se déroulaient au-delà de la chaîne des Verses, en Dirécie, orchestrés par Pierre de Navaya, époux d'Isabeth, la jeune sœur de Tormond IV, duc de Khaurène, le suzerain de la Fin du Connec.

Frère Chandelle prédit aussi une reprise des hostilités entre Santérin et l'Arnhand, dues en partie à des querelles dynastiques compliquées d'allégeances féodales embrouillées, mais également liées à l'insatisfaction éprouvée par Santérin à l'égard du désastre que l'Arnhand avait infligé à ses forces l'été précédent à Thèmes, en Tramaine.

Les Connéciens se souciaient peu de cette querelle entre Santérin et l'Arnhand, sauf qu'elle interdisait à l'Arnhand de s'intéresser au Connec. Ils s'inquiétaient davantage des événements de l'Est. Les plus gros prédateurs rôdaient dans ces parages.

« Dites-nous ce que fait Hansel », insista le père Alain, faisant allusion à l'empereur Johannes III Bottenoire du Graal, Hansel le Féroce, suprême seigneur de la guerre du nouvel empire brothien et bras oint de Dieu, l'ennemi le plus virulent du pape usurpateur Sublime et son cauchemar vivant. Le petit Hans était un critique féroce de la corruption ecclésiastique, à la fois profonde et pratiquement universelle dans l'Église épiscopalienne. Johannes en faisait porter le blâme à toute la patriarchie, qui défendait la prêtrise, si odieux et monstrueux que fussent ses crimes. Il haïssait Sublime V et vouait un profond mépris à la Patriarchie actuelle.

L'empereur était presque toujours en guerre quelque part contre la patriarchie, mais de manière sporadique, car l'empire du Graal ne pouvait guère financer une campagne plus pugnace.

Sublime V n'était patriarche que depuis un peu moins de deux ans. Il avait émis durant cette période nombre de bulles tonitruantes, toutes chargées d'excommunier Johannes Bottenoire et ses capitaines, souvent au plus grand désarroi des nobles, qui se demandaient si Dieu se tenait vraiment derrière Sublime plutôt que derrière Immaculé II.

Hansel ne cessait de ressasser que Sublime V était illégitime et que ses oukases n'avaient donc guère plus de poids que ceux d'autres voleurs et parjures. Seul le patriarche de Viscesment pouvait émettre des bulles d'anathème ou d'excommunication.

Hélas, tous les patriotes connéciens admettaient qu'Immaculé II n'était qu'une mauvaise blague qui, sans le soutien de Johannes, pouvait s'évaporer aussi vite que rosée du matin au soleil.

« Comptez-vous rester longtemps, maître ? demanda le père Alain.

— Appelez-moi frère. Les maysaléens tiennent tous les hommes pour égaux. Tous sont frères. Nous ne tolérons aucune hiérarchie. » La hiérarchie causait plus de problèmes aux épiscopaliens que tout autre point du dogme.

L'Église et ses prélats y étaient extrêmement favorables. Et veillaient jalousement sur leurs petits profits. Ce qui offusquait nombre de laïcs adeptes des anciennes valeurs.

« Resterez-vous pour enseigner ?

— Bien sûr. C'est ma mission. J'enseigne, je témoigne et je pratique la charité. Et je suis las de pérégriner. » Frère Chandelle se fendit d'un sourire triomphal, mais il ne fit pas allusion aux autres parfaits qui devaient se réunir dans ce village.

On l'installa dans la chapelle. Saint-Jeules n'avait pas de prêtre attitré. C'était une époque de prospérité. Peu d'épiscopaliens entraient dans les ordres. Les plus pauvres mendiaient.

Les gens de Saint-Jeules devaient faire quatre kilomètres à pied pour assister à la messe hebdomadaire de Saint-Aldrain. Une fois par mois, le vieux frère Époïne s'offrait la pénible grimpette jusqu'à Saint-Jeules pour pratiquer baptêmes, confirmations, mariages et funérailles. En cas d'extrême-onction, un garçon accourait et un des bourricots de Saint-Aldrain ramenait le frère Époïne aussi vite que possible.

S'il s'agissait de bons épiscopaliens.

Un quart de la population de Saint-Jeules faisait partie de cette catégorie et soutenait Viscesment. Un tiers de ses habitants étaient des maysaléens. Les autres restaient la plupart du temps indifférents, hormis une poignée, tous liés à la famille Ashar, qui continuaient de se plier aux anciennes coutumes et à la volonté de la Nuit.

Le jour, frère Chandelle enseignait l'arithmétique basique et quelques rudiments de lecture, toutes pratiques des maysaléens qui scandalisaient l'Église. Après le dîner, il s'asseyait avec ceux que ça intéressait et les aidait à explorer de nouvelles façons de concevoir le Créateur, son œuvre et la place qu'occupaient les animaux pensants dans l'abysse universel.

« On dit que les puits du pouvoir se tarissent, déclara un jeune homme qui était allé jusqu'à Antieux et qu'on regardait comme un aventurier. Que la neige s'entasse de plus en plus haut dans les contrées où l'hiver règne toute l'année.

— Je n'en sais rien. C'est possible. Les maysaléens s'inquiètent davantage de la glace intérieure. »

Leur vision était le reflet de la tradition. Aux yeux des parfaits maysaléens, ce monde n'était pas l'œuvre d'un Créateur aimant et

miséricordieux, mais un artefact arraché au giron du néant par l'Adversaire pour s'en faire une arme dans sa grande guerre contre le Ciel. Les âmes piégées dans une existence mortelle étaient séparées de la Lumière et soumises à la Tyrannie de la Nuit. Certaines se cramponneraient éternellement à la Roue de la Vie sans jamais atteindre la perfection ni rejoindre l'Unique.

La Fin du Connec était domestiquée depuis quinze cents ans. Pourtant, quelques esprits mineurs des bois, des champs et des rivières pullulaient et rôdaient encore, invoqués par les Ashar et leurs pareils, pour perpétrer des forfaits quand ils l'osaient. Les maysaléens considéraient toutes les Instrumentalités de la Nuit, grandes ou petites, comme la preuve tangible du premier principe de leur credo.

L'hérésie était une douce croyance. Les traditionalistes trouvaient ses concepts sociaux bien plus perturbants que ses inepties religieuses. En un temps où les grands hommes d'Église vivaient sur un pied plus munificent que des princes, les maysaléens prêchaient – et menaient – une existence de pauvreté et d'altruisme. Leur conception de la propriété était communautaire, à l'instar de celle des Pères fondateurs de l'Église. Vis-à-vis des sacrements, ils observaient une attitude assez laxiste, en particulier à l'égard du mariage. Mais les parfaits s'abstenaient des plaisirs de la chair. En y cédant, on renonçait à tout jamais à la perfection.

Les jeunes parfaits étaient rares.

« Il semble que vous dépêchiez une lente malédiction au monde, maître, déclara le vieux Juie Sachs, le charpentier.

— Explique-toi mieux, s'il te plaît, répondit le parfait, intrigué.

— C'est mathématique. Si seuls les meilleurs peuvent devenir parfaits et échapper à ce monde, alors, chaque fois que cela se produit, celui-ci devrait s'assombrir de plus en plus.

— Peut-être est-ce pour cette raison que s'entasse une neige permanente et que les hivers sont plus longs et plus froids, renchérit Jhean, le fils du charpentier. Ça n'a peut-être aucun rapport avec les puits d'énergie. »

Frère Chandelle était un excellent missionnaire. Quand il expliquait l'hérésie maysaléenne, ses arguments semblaient toujours aussi limpides qu'inattaquables. Ce monde était rude même dans les bonnes périodes. On n'en avait que plus tendance à affirmer que la vie était un jouet des Ténèbres plutôt qu'un don de la Lumière.

« Nous inspirons le désir de faire de bonnes actions en agissant nous-mêmes dans ce sens. L'âme du nouveau-né ne porte pas le fardeau des péchés accumulés dans sa vie antérieure. Nous naissons tous égaux devant la Lumière. Pareils aux pages blanches d'un livre non encore écrit. »

Ça ne répondait pas à la question, toutefois. Et il avançait à présent sur un terrain doctrinal miné. Plusieurs points de vue pouvaient s'inscrire sur l'ardoise blanche.

« L'existence débute comme une tablette vierge, déclara-t-il. Le caractère se forge et s'y grave chaque jour. Ce qui signifie qu'il naîtra toujours plus de gens de bonne volonté. »

Idée difficile à embrasser. Le sens commun vous soufflait que certaines âmes étaient si noires qu'elles ne pourraient jamais s'améliorer, même au bout d'un million de tours de la Roue. De dévots épiscopaliens donnaient même Sublime et l'évêque d'Antieux en exemples. L'évêque avait pourtant porté la corruption ecclésiastique à des niveaux encore jamais atteints.

« Un autre parfait arrive », annonça un des jeunes gens.

Les vieux présents dans l'église de Saint-Jeules fixèrent frère Chandelle. L'heure était venue pour lui d'expliquer la raison de sa venue dans leur village. « Tous les parfaits qui le peuvent vont se réunir ici. Ils viendront par les routes les plus éloignées et obscures. »

L'annonce ne souleva aucune excitation particulière.

« Nous n'abuserons pas de votre charité. Nous paierons vivres et boissons et nous vous aiderons aux champs.

— Combien de parfaits y a-t-il ? demanda une voix.

— Quarante-cinq, répondit frère Chandelle, bien qu'il n'en eût aucune idée précise. Mais tous ne viendront pas. La plupart sont trop loin. »

L'hérésie maysaléenne se comportait honnêtement, alors que l'Église épiscopale était corrompue et oppressive au plus haut degré. Les plus graves accusations proférées par la prêtrise épiscopalienne n'avaient convaincu personne de la malignité des parfaits, ni persuadé quiconque qu'ils moissonnaient des âmes pour l'Adversaire. L'Église ne pouvait pas non plus cacher que la plupart des parfaits avaient réussi leur vie avant d'endosser la robe blanche.

De sorte que les évêques et les prêtres du rite brothien colportaient des fables d'adoration du diable et de libertinage pratiqués en des lieux secrets et lointains. Les âmes crédules des villes et des contrées étrangères étaient toujours disposées à croire les calomnies proférées sur les gens différents.

Et aucune de ces allégations n'était un mensonge éhonté. Les maysaléens n'adoraient sans doute pas l'Adversaire, mais ils croyaient en revanche que ce n'était pas Lui, le Mauvais, qui avait été banni du Paradis. Pas plus qu'ils ne croyaient qu'on pût, même dans le mariage, avoir des droits sur le corps d'un autre.

« Il ne devrait guère se présenter plus de vingt parfaits », affirma frère Chandelle.

Les vieux voulurent savoir pourquoi ils se rassemblaient ici. Il ne s'y était pas tenu de synode maysaléen depuis un demi-siècle.

« Sublime, l'usurpateur, compte dépêcher des prêtres triés sur le volet pour anéantir nos convictions. Certains appartiendront à la Fraternité de la Guerre. D'aucuns seront munis d'ordres écrits leur conférant des pouvoirs extraordinaires. L'évêque Sérifs aura la charge des affaires spirituelles dans tout le Connec, et la permission de recourir à tous les moyens nécessaires pour éradiquer notre foi. »

Quelques vieillards crachèrent. Des jeunes gens injurièrent Sérifs. Les femmes proposèrent de prier pour la disgrâce et la ruine de l'évêque.

« Il se tirera de tout tant qu'il prétendra agir pour anéantir les Chercheurs de Lumière. »

La conviction que ses tenants étaient les vrais chaldaréens restait la pierre de touche de l'hérésie maysaléenne. Même si c'était extrêmement exagéré, il fallait reconnaître, à la vérité, que le dogme épiscopalien n'offrait avec les douces doctrines égalitaires et communautaires des Pères fondateurs qu'une très lointaine ressemblance.

L'Église épiscopalienne survivait grâce à sa taille et à son inertie, ainsi que par la puissance subsistante d'intérêts bien compris. Elle avait survécu à des adversaires autrement sévères que l'hérésie maysaléenne. Les borgiens du siècle précédent avaient été bien plus critiques à l'égard du pouvoir établi et nettement plus virulents dans leur méfiance et leur mépris du pouvoir séculier. Les borgiens voulaient débarrasser le monde de tous les prêtres à l'exception des curés de village, ainsi que de tous les nobles, point à la ligne.

Leur doctrine était ingénue. Elle exigeait un Dieu qui fut déjà indifférent, afin de s'assurer que de nouvelles hiérarchies ne se recréeraient point. Elle comptait sur cette divinité paresseuse pour veiller à ce que de féroces envahisseurs ne s'abattissent pas sur le bucolique royaume borgien et qu'aucun bandit ne prît le dessus.

La tare fatale qui avait causé leur échec, c'était leur présomption selon laquelle tous les hommes avaient le cœur bon, miséricordieux, et qu'un besoin inné les incitait à ne pas nuire à ceux qui ne pouvaient pas riposter.

Il ne restait plus de borgiens.

Les parfaits maysaléens étaient certes pacifiques, mais pas aveugles. Il suffisait de regarder autour de soi pour découvrir des méchants capables de vous manger tout cru avant de revendre vos ossements.

Les maysaléens avaient assez roulé leur bosse pour faire la distinction entre utopie et réalité.

Le second parfait fut Pacifique le Grohlsacher. Son discours était empreint d'un très fort accent et riche en dialecte. Deux autres se pointèrent avant le coucher du soleil. Frère Cloche avait fait d'Arcgent son foyer avant de faire ses adieux au monde. Frère Ventes venait de Caïn, en Argone. Il était dans le Connec pour un pèlerinage de découverte personnelle. Son dialecte était incompréhensible.

Ce soir-là, les habitants de Saint-Jeules se couchèrent persuadés que des décisions lourdes de conséquences seraient prises dans leur village retiré.

Le synode des parfaits débuta officiellement au milieu de la deuxième semaine de mantans. Vingt-quatre parfaits y participaient. Leur présence créait une tension dans le village. Les gens grommelaient et se plaignaient de la scission, tout en empochant de grosses sommes et en profitant de la main-d'œuvre gratuite.

Les parfaits mystifiaient ceux de la faction épiscopalienne en traitant leurs femmes en égales.

La parité avait été pratiquée par les chaldaréens primitifs, mais elle avait été victime du révisionnisme avant même que les prophètes fondateurs n'eussent quitté ce monde.

L'absence de toute orgie décevait les non-maysaléens de Saint-Jeules. Les parfaits n'organisaient pas non plus de messes de minuit pour vénérer la Nuit.

La grande difficulté pour l'Église brothienne dans la Fin du Connec, c'était que chacun avait des amis, des voisins ou des cousins hérétiques. Tous, à un moment ou un autre, avaient droit à un aperçu de la vérité. Les maysaléens cherchaient sincèrement la Lumière. Et leur doux témoignage détournait de nombreuses bourses de l'Église établie.

Sublime et l'évêque Sérifs avaient raison.

L’Église était en train de perdre le Connec.

S’il la désertait, l’hérésie s’étendrait rapidement. L’empereur du Graal risquait alors d’en profiter pour s’en servir comme d’une nouvelle arme dans sa querelle avec Brothe.

L’hérésie maysaléenne était dangereuse de multiples façons, et peu de parfaits étaient conscients de toutes. C’était une des raisons de leur rassemblement à Saint-Jeules.

Les Chercheurs de Lumière avaient des amis dévoués à Antieux, non loin de l’évêque Sérifs. Ils en avaient même à Brothe. Et Sublime avait de nombreux ennemis, disposés à se lier d’amitié avec les parfaits aussi longtemps qu’il survivrait.

Le synode des parfaits devrait également décider de la manière dont réagiraient les maysaléens à la répression qui s’annonçait.

4
Andoray, avec les anciens de Skogafjordur

Les vieux croûtons, qui n'étaient pas montés sur un sturlanger depuis que le Père de Tout était encore au berceau, n'avaient pas le toupet de jouer les mouches du coche. Shagot le Bâtard et Svavar, son jeune frère, ne le souffriraient même pas de la part de leur mère. Ils ne toléreraient pas non plus les sobriquets péjoratifs.

Leurs vrais noms étaient Grimur et Asgrimmur. C'étaient déjà de sombres brutes à la naissance. Ils ne se fondaient jamais dans rien, sinon dans le culte du guerrier Erif. À sa mort, ils avaient perdu leur niche.

Les anciens décidèrent de les lancer aux trousses des fugitifs. À cause de ces deux-là, il n'y aurait plus de butin, plus de viols, plus de guerres pour unir les clans sous l'autorité d'un roi andorayen. Et les frères ne seraient plus honorés pour leur participation à ce nouveau et remarquable royaume.

Grimur et Asgrimmur avaient le crâne trop épais pour comprendre que leurs voisins souhaitaient les voir ailleurs.

Pulla, Briga, Trygg, Herva et Vidgis conclurent que les missionnaires n'étaient pas coupables de meurtre. Parce que ces imbéciles croyaient sincèrement aux sottises qu'ils prêchaient. Ce qui les rendait incapables de lever la main contre un frère humain… même s'il avait besoin d'une bonne tournée.

Shagot, Svavar et leurs amis étaient excités. Les frères désignèrent les matelots Hallgrim, Finnboga et les jumeaux Sigurdur et Sigurjon Thorkalsson pour les accompagner dans leur traque et le massacre de quelques mauviettes du Sud.

Vidgis était la grand-tante des jumeaux Thorkalsson. Elle leur parla en privé avant le départ.

L’aube n’était pas encore levée quand les vengeurs sturlangers entreprirent d’escalader les flancs du mont Hekla. Ils traversèrent le vaste glacier Langjokull puis descendirent jusqu’à la route intérieure que suivraient les fugitifs pour regagner leur pays.

Les anciens regardèrent partir les fauteurs de trouble. On aurait la paix un bon moment.

La plupart des anciens se moquaient de qui avait tué Erif Erealsson. Du moins tant qu’une question bien plus intrigante, la réapparition de Celles-qui-choisissent-les-égorgés, ne serait pas résolue.

Les discussions étaient chaudes. Les partis se divisaient en fonction d’opinions personnelles quant à la réunification de l’Andoray. Un tas de gens souhaitaient voir chaque île ou fjord demeurer une petite principauté distincte. La question religieuse languissait.

Liberté ou unification. C’était la grande question de l’époque en Andoray. Tous ceux qui étaient assez grands pour marcher avaient un avis là-dessus, la plupart du temps fondé sur l’ignorance. Les opposants traitaient Erif d’instrument de Gludnir, qui s’autoproclamait aussi roi d’Andoray. Ça n’avait pas de sens. Et une Andoray unie pourrait aisément terrifier les Frieslandais. Mais logique et raison fondent rarement le discours politique. Surtout quand l’expansion de la glace dans le Nord tente de s’immiscer dans le débat. Les partisans d’Erif persistaient à dire que seule une Andoray unie pourrait survivre à cette extension.

Ses ennemis, eux, affirmaient que cette histoire de glace était pure calembredaine.

Les anciens burent beaucoup avant que les femmes ne se mettent à palabrer, pour finalement parvenir à la conclusion que le meurtrier d’Erif était Kjarval Firstar Eyjolfsdottir, avec qui Erif avait cohabité (contre son gré à elle) après son retour du sac des côtes lointaines de Santérin, de Scat et de Wole. Durant cette expédition, Eyjolf, le père de Kjarval, avait reçu une flèche mortelle dans l’œil. Et il était mort en suppliant son capitaine de prendre sa fille unique pour concubine.

Il y avait une substantielle absence de témoins au vœu d’Eyjolf agonisant. Même les alliés d’Erif les plus altérés de sang ne croyaient pas à cette histoire.

Trygg avança que l’assassin d’Erif servait certain roi étranger, qu’on ne devait pas nommer et qui vivait à Mogenhagen, au Friesland.

La discussion s'échauffa à mesure que coulait la bière. Mais certains s'assoupirent, l'ale finit par se tarir et tout le monde se désintéressa de la question.

Nul n'élucida l'énigme de la soudaine réapparition de Celles-qui-choisissent-les-égorgés. La terreur avait eu le temps de parvenir à maturité. C'était là une affaire d'ordre mystique. Ceux de Skogafjordur avaient l'habitude de voir les choses mythiques se confiner sagement et douillettement parmi les mythes.

Le barde resta le dernier. Il fixait le feu agonisant en se persuadant sans relâche qu'il était devenu un de ces personnages qu'on nomme au passage dans les sagas, et qui jouait un rôle totalement différent de celui du vrai Briga.

Il l'avait vu venir. Il était assez vieux pour avoir connu nombre des personnages dépeints dans les sagas les plus familières. Il avait aidé à forger plusieurs réputations historiques. Exagérant un peu ici, omettant quelque chose là. Il n'existait pas de vérité ni de réalité absolues, de toute façon. La vérité, c'était ce que la majorité en cours avait décidé. La vérité réelle, égalitaire et démocratique, n'était en aucune façon contrainte de correspondre de manière utilitaire au monde. La vérité n'a aucune considération pour quoi que ce soit, droit, mieux ou nécessité. La vérité réelle est un fauve dangereux, qu'on doit mettre en cage même aux époques les plus paisibles.

Demandez à n'importe quel prince ou prêtre.

La vérité est la première des traîtresses.

À deux doigts de découvrir la vérité ultime, Briga bascula dans un rêve éthylique.

5
Antieux, dans la Fin du Connec

Le secrétaire de Sérifs se montra trop pressé d'introduire Bronte Doneto dans la salle d'audience privée de l'évêque d'Antieux. Le légat du patriarche vit un jeune homme blond aux longs cheveux, sans doute préadolescent, lâcher précipitamment l'ourlet de la robe de l'évêque et filer. Doneto remarqua la bosse que formait le vêtement. Ainsi, la rumeur était vraie. Le Seigneur avait bel et bien accordé cette bénédiction à Sérifs.

L'évêque avait l'air plus furieux qu'embarrassé. Il jeta un regard noir à son secrétaire. Il aurait sans doute aussi fait les gros yeux à Doneto, mais il ne connaissait pas le légat, de sorte qu'il ignorait son statut à Brothe. Restait que Doneto venait bien de Brothe, envoyé par Sublime. Cela établissait l'ordre des préséances.

Les deux hommes feignirent qu'il ne s'était rien passé. Doneto ne daigna pas témoigner à Sérifs toute la courtoisie due à sa position. Ce qui signifiait sans doute qu'il appartenait au Collegium et qu'il était son supérieur.

Mais Sérifs y vit un signe délibéré du mécontentement qu'éprouvait Sublime quant aux progrès accomplis dans son éradication de l'hérésie maysaléenne.

Le légat ne le lui envoya pas dire « Nous servons un prélat sans détours, monseigneur. Il m'a ordonné de me montrer direct. » Le légat ne parlait pas le dialecte du Connec. Il se servait du brothien liturgique. « Il vous a demandé d'écraser l'hérésie. Au lieu de rapports optimistes, il n'entend que des plaintes, en provenance d'Antieux, de Khaurène, de Castrerésone et d'ailleurs, toutes vous accusant de profiter de votre position pour vous enrichir. »

L'évêque n'était pas content. Ces Connéciens entêtés… Sublime V se fiait beaucoup trop à sa sécurité et à sa puissance.

« Sa Sainteté devrait s'occuper elle-même de ces gens, répondit prudemment Sérifs dans la langue liturgique. Depuis le comte Raymone

jusqu'au plus vil des boutiquiers, ils méprisent mes efforts ; refusent de voir le problème ; ignorent les communiqués affichés dans les églises. Les prêtres dispensent des sacrements à ceux des hérétiques qui les réclament. On enterre des hérétiques en terre consacrée. Les prêtres de paroisse, surtout à la campagne, ne les condamnent pas. La plupart expliquent à leurs paroissiens qu'ils peuvent ignorer tout ce qui vient de Brothe, puisque le vrai patriarche est Immaculé II de Viscesment. Si l'on veut que j'obtienne des résultats, c'est de lui qu'il faut s'occuper. Plutôt que se contenter d'émettre des bulles d'anathème et d'excommunication.

— Sa Sainteté vous a délégué l'autorité de confisquer les biens des hérétiques. Il s'attendait à ce que vous montriez ici un plus grand zèle dans votre soutien de l'Église. Pourtant vous ne cessez de réclamer de nouveaux subsides.

— Le duc de Khaurène a outrepassé mes directives. Il prétend que l'Église n'a pas le pouvoir de confisquer des propriétés. Son lieutenant dans la région, le comte Raymone – que je soupçonne de sympathies hérétiques – a fait fouetter mes hommes quand ils ont tenté de faire leur devoir. »

L'évêque s'efforçait de distraire Doneto de questions portant sur la dimension des propriétés qu'il avait saisies.

Le légat n'y fit pas allusion : « Avez-vous expliqué au duc qu'il mettait en péril son âme immortelle en défiant le patriarche ?

— Bien entendu. Et il m'a répondu qu'il ne le défiait pas, mais qu'il protégeait le Connec des prédations de brigands firaldiens. Peut-être fait-il aussi partie de ceux qui doutent du droit de Sa Sainteté à parler au nom de Dieu.

— Je me demande si une infime touche de ce doute ne se serait pas insinué ici. » La voix du légat était imbue d'accusation. Son expression méprisante laissait clairement entendre qu'il n'appréciait guère le mode de vie de Sérifs. Et qu'il se moquait totalement des obstacles que la vie et une province têtue avaient placés sur le chemin de l'évêque.

Des résultats. Sublime ne s'intéressait qu'aux résultats.

« J'ai une idée, lança Sérifs en se félicitant de sa ruse. Allez voir vous-même à Antieux ce qui se passe réellement. Déguisez-vous en marchand. Visitez les lieux mal famés. Prêtez l'oreille à ce qui s'y dit quand on croit que Brothe n'écoute pas. Ensuite, nous pourrons échafauder une stratégie basée sur votre nouvelle appréciation de la réalité du Connec. »

L’évêque réprima un sourire. Le légat était exaspéré. Brothe, une fois encore, ne s’intéressait qu’aux résultats.

À sa grande surprise, Doneto acquiesça : « Vous avez peut-être raison. Je reviendrai demain. Ensuite, vous n’aurez plus aucune excuse.

— Parfaitement. »

Sérifs regarda sortir le légat. La porte n’était pas complètement fermée qu’il claquait des doigts à l’intention des ombres qui se tenaient sur sa gauche.

Armand, le mignon Armand, s’avança en se léchant les lèvres. Nul besoin d’échanger une parole. Sérifs se laissa retomber sur son siège et Armand se faufila sous sa robe. Au bout d’un moment, l’évêque sentit de douces lèvres le téter et de tendres doigts le caresser. Il ferma les yeux et s’efforça de deviner pourquoi Sublime se montrait si déterminé à imposer la mainmise de Brothe sur la Fin du Connec.

Sans doute pour les revenus. Il ne pouvait y avoir d’autre réponse. Sublime avait besoin de fonds pour maintenir l’empereur du Graal à l’écart pendant qu’il enverrait des croisés récupérer les puits d’Ihrian et libérer le Calzir. Les revenus étaient la seule réponse possible.

Le Connec était le plus riche des territoires revendiqués par l’Église. Deux siècles s’étaient écoulés depuis que la guerre l’avait souillé, à l’époque où Volsard, l’ancêtre de Tormond, avait repris Terliaga au Méridien, un royaume praman de Dirécie, ancien siège du khaïfat occidental. Après cette victoire, la reconquête avait progressé inexorablement. Un tiers de la Dirécie était retombé entre les mains des chaldaréens du rite épiscopalien. Compte tenu de l’ambition de rois tels que Pierre de Navaya, toute la région serait bientôt revendiquée.

Puis la reconquête irait jusqu’à exiger le rivage méridional de la mer Utérine.

C’était tout cela le but de Sublime, songea pensivement Sérifs. L’évêque glissa une main sous sa robe pour ébouriffer les cheveux d’Armand et l’encourager dans ses efforts.

6
Al-Qarn, en Dreanger, dans le khaïfat d'al-Minphet

Vu depuis le nord, al-Qarn donnait l'impression de se dresser dans le désert profond. Son étrange muraille d'un bistre sale s'élevait de la terre âcre laissée par la paranoïa de Gordimer. Les terrains stériles, inhabités, étaient de la même nuance que le mur. C'était un nid de mouches. Ordures et souillures nocturnes terminaient là chaque matin leur parcours. Aucune habitation, pas même une tente de nomade montée pour la nuit, n'était admise à moins de deux kilomètres du mur.

Bien des années plus tôt, un astrologue avait dit à Gordimer qu'il serait abattu par un ennemi venu du nord. Le Lion avait cru à une armée entière.

L'astrologue n'était pas en faute. Une telle armée n'aurait pu arriver d'aucune autre direction. Vers l'ouest et sur douze cents kilomètres, les villes du littoral devaient allégeance au khaïf d'al-Minphet et s'en satisfaisaient. Les tribus nomades du désert et des montagnes sévissaient parfois, mais elles ne menaçaient qu'elles-mêmes ; pas Gordimer ni le khaïfat.

Au sud de Dreanger, les nombreux petits royaumes rendaient tous compte au khaïf… même si la plupart relevaient d'un culte chaldaréen refusant de reconnaître le patriarche de Brothe à la tête de leur Église. Ils le regardaient comme un prétentieux arriviste. Fort heureusement, il était installé à une distance confortable.

Else se dirigea vers la poterne nord, aussi seul qu'un mendiant cherchant fortune. Il avait envoyé devant lui les momies andesqueluziennes pendant qu'il traitait avec le patron de la péniche qui l'avait ramené dans le Sud depuis l'île de Raine. Les vaisseaux de guerre du Lion n'étaient pas autorisés à remonter le fleuve depuis Raine.

Deux barrages de bois fermaient le Shirne de part et d'autre d'al-Qarn. Les cargaisons destinées au Shirne supérieur devaient chaque fois être transbordées.

Des diables des sables dansaient à travers le désert. Else était inquiet. Certains esprits malins pouvaient sortir le jour. Si le Lion le craignait assez, il pouvait fort bien avoir demandé à er-Rashal al-Dhoulquarnen de lui envoyer quelque sort diabolique.

Else savait que le Lion le redoutait, mais il ignorait pourquoi. À moins qu'un beau parleur ne lui eût farci la tête d'idées délirantes.

Gordimer était accro à ses oracles.

Else savait sa vie et ses actes au-delà de tout reproche depuis ses premiers jours à l'école du Rameau vibrant. Il ne faisait que ce qu'on attendait de lui ; jamais moins.

Il n'était pas parfait. Nul ne l'est. La perfection est réservée au Dieu qui est le seul vrai Dieu.

Else nourrissait le soupçon que nombre des dieux des infidèles n'étaient pas moins réels que Lui, tout en restant les subordonnés du Dieu des dieux.

La muraille septentrionale d'al-Qarn s'étirait le long du désert de Gordimer selon une ligne aussi droite que le tranchant d'un rasoir. Des moulins la surmontaient à intervalle régulier, ce qui en faisait une enceinte unique au monde.

Les moulins servaient à pomper l'eau.

Le sommet de la muraille était un aqueduc, qui charriait l'eau du Shirne vers les réservoirs de la partie la plus haute de la ville. Lesquels, sur l'insistance de Gordimer, étaient toujours remplis et désenvasés.

Le désert de Gordimer incitait Else à se demander si tout Dreanger n'allait pas se retrouver stérile par la faute de cet homme.

Déjà, à trois cent cinquante kilomètres au sud d'al-Qarn, la dernière forêt de Dreanger était en instance de déboisement, afin de fournir des planches pour la construction d'une nouvelle armada. Gordimer avait décrété l'expansion car il redoutait tout à la fois les ambitions du patriarche de Brothe et de l'empereur des Rhûns, ainsi que les flottes des républiques marchandes de Datéon, Aparion et Sonsa. Une armée d'invasion aurait besoin de vaisseaux pour atteindre Dreanger.

Else entra dans la ville. L'intérieur différait autant du désert de Gordimer que le jour de la nuit. Chaque pouce carré d'al-Qarn vibrait d'activité et bourdonnait de vie. Certains prétendaient qu'un million d'âmes y demeuraient. C'était une exagération, mais qui plaisait à Else.

C'était son foyer. Le sien et celui de tous les sha-lugs. La grande mission d'al-Qarn était de fournir les sha-lugs qui défendaient le khaïfat et

incarnaient – à leurs propres yeux – les premiers protecteurs du royaume de la Paix et d'al-Prama, la Foi.

Else gravit les longues volées de larges marches qui menaient au palais des Rois, le désormais mal nommé puisqu'il n'y avait plus de roi en Dreanger depuis des siècles. Le nom sonnait de façon d'autant plus étrange que Dieu accepte mal, en matière d'adoration, la compétition avec les souverains terrestres. Il n'y avait de roi nulle part au sein du royaume de la Paix. Rien que des hommes forts qui s'arrogeaient le pouvoir des rois.

L'école du Rameau vibrant d'Else était l'une des sept qui faisaient de jeunes esclaves des sha-lugs accomplis. Avant Gordimer, elles étaient plus nombreuses. Il avait réduit les écoles survivantes à se surveiller mutuellement, dans une concurrence qui pervertissait leur compétition originelle en matière d'excellence.

Midi appela à la prière avant qu'Else ne fût entré. Il s'accroupit et mima l'acte machinalement. Comme tout le monde en al-Qarn, même les infidèles de passage. Il y avait des espions partout. Toute transgression était châtiée, promptement et brutalement.

Gordimer le Lion n'avait aucun respect pour son khaïf, le commandant du vaisseau de la religion, et le gardait en otage, mais c'était un dévot fanatique de l'Écrit. En dépit des circonstances de sa naissance.

Le souvenir de sa vente perdurait. Les marchands d'esclaves le prétendaient Clédien de la côte promptéenne. Mais son nom, son teint et sa silhouette suggéraient des ancêtres arnhandais. Le Lion se targuait de descendre de la Sainte Famille. Ce qui, selon Else, était sans doute un test de loyauté. Tout homme capable de gober ce mensonge flagrant et de ne jamais le mettre en doute pourrait survivre dans le monde de Gordimer.

Mais on ne savait jamais qui pouvait aller vous dénoncer à lui. Quelqu'un, par exemple, qui gardait une vieille dent contre vous.

Tous ceux qui étaient en contact direct avec lui espionnaient pour son compte d'une façon ou d'une autre. Il attendait des réponses à ses questions. Il était universellement craint ; et respecté par nombre de gens car cette société vénérait les hommes forts. Seul un homme fort pouvait tenir les chiens de guerre et les civils en laisse.

Dreanger était riche. Pendant des millénaires, il avait exporté du blé et du coton, importé de l'or, de l'argent et des articles de luxe. Ses voisins l'étaient beaucoup moins, mais la paix octroyée par la souveraineté du

khaïfat était pour la plupart un trésor suffisamment précieux. La guerre ne profite qu'à une minorité.

Else se releva de la pierre usée par le frottement de centaines de millions de sandales. Il entra dans l'ombre fraîche derrière les énormes piliers carrés extérieurs à l'édifice. Au passage, il remarqua que des artisans s'employaient encore à effacer ou réécrire les inscriptions rescapées de ces périodes fabuleuses qui avaient précédé l'arrivée de Gordimer au pouvoir.

La postérité connaîtrait le moindre détail de la vie de Gordimer – ceux du moins qu'il ne cachait pas –, jusqu'à ce que l'homme fort suivant, poussé lui aussi par son ego, décide de réécrire l'histoire à son tour. Auquel cas seules les annales de ses ennemis se souviendraient encore de Gordimer le Lion.

« Capitaine Tage ? »

Else s'arrêta. Ses yeux n'avaient pas encore accommodé et il venait de quitter la lumière intense du soleil de midi pour pénétrer dans l'obscurité. « Oui.

— Voulez-vous me suivre ? »

Son interlocuteur portait un vêtement simple dont le style rappelait celui des prêtres païens de l'Antiquité : une tunique de coton blanc dont les manches pendaient jusqu'aux genoux. C'était l'uniforme des sorciers et augures de la cour de Gordimer. Le jeune homme devait être un novice, pas encore officiellement intronisé ; et un indigène pur sang, descendant de la caste des prêtres de l'époque païenne. Certains d'entre eux, si l'on accordait foi à la rumeur, pratiquaient encore les coutumes ancestrales en secret.

Else était censé venir faire son rapport à Gordimer dès son arrivée, mais il ne pouvait pas décliner cette convocation. Er-Rashal al-Dhoulquarnen, surnommé par certains Rashal le Chacal, n'était pas moins dangereux que Gordimer le Lion. S'il ne l'était pas davantage. Ses relations avec les Instrumentalités de la Nuit lui conféraient une puissance à part.

Er-Rashal était pour Gordimer ce qui se rapprochait le plus, en ce monde, d'un ami.

Le sorcier de la cour retrouva Else dans une pièce voisine de celle où Gordimer tenait audience. S'il avait dû repérer er-Rashal au beau milieu d'une centaine d'inconnus, Else aurait immédiatement reconnu le sorcier, car il correspondait trait pour trait à la description que font d'un magicien noir tous les récits qui courent dans cette région du monde. C'était un

homme de haute taille au teint sombre, aux lèvres épaisses, au nez crochu et au crâne rasé. Ses yeux étaient ténébreux, son regard insolent, son corps massif et puissant. Il donnait l'impression d'avoir vingt ans de moins que son demi-siècle.

Er-Rashal avait délibérément choisi cette apparence car chacun, qu'il soit noble ou roturier, avait été élevé avec ces récits. Il voulait qu'on le craigne.

« Seigneur Rashal, le Lion a insisté pour que j'aille le trouver dès mon arrivée, déclara Else.

— Il sait que tu es là, tonna la voix du sorcier. Tu le connais. Il mettra une bonne heure à s'occuper de toi. J'ai dit aux gardes que, s'ils ne te trouvaient pas devant la porte de la salle d'audience, tu serais dans cette chambre avec moi. »

Else n'apprécia pas. Ça puait l'intrigue. Précisément ce qu'il n'aimait pas en al-Qarn.

Il devenait nerveux dès qu'il rentrait de mission. Al-Qarn était une jungle politique. Il n'était pas taillé pour ses intrigues. C'était un soldat. Il n'avait cure de ce que s'infligeaient mutuellement les gens de la capitale ; ne s'intéressait qu'aux hommes qui étaient sous ses ordres.

Tout cela en faisait un capitaine populaire sur le terrain. Les officiers aimés de leurs soldats ne sont pas légion dans les régimes dictatoriaux. Gordimer lui-même avait été un commandant très populaire, parvenu au pouvoir en éliminant un prédécesseur plus âgé qui n'avait plus d'utilité.

Else hocha la tête en signe de compréhension et attendit que le sorcier entrât dans le vif du sujet.

« Tu t'es bien débrouillé avec les momies, reprit er-Rashal. Je n'aurais pas cru que tu réussirais. Gordimer a davantage foi en toi. Je lui dois vingt drachmes d'argent. Ce qui ne signifie pas que je n'ai pas prié pour ton succès. »

Else opina derechef. « Une chance que vous n'ayez pas été décidé à ne pas perdre votre argent. Survivre une fois miraculeusement à une mission, je ne peux guère faire davantage.

— C'est la question que je voulais te poser. Ce que j'ai appris m'a sidéré. »

Else haussa les épaules. « Il n'y a pas grand-chose à raconter, en réalité. Nous avons été menacés par une créature qu'on appelle un bogon. J'ai fait la seule chose qui m'est venue à l'esprit. Tout s'est bien passé.

— Malgré tout… Ton maître des esprits pourrait être passé à côté de quelque chose. »

Else raconta l'affaire par le menu. Il se souvenait de nombreux détails car il savait qu'on l'interrogerait à de multiples reprises. Gordimer en particulier serait intéressé par des manifestations surnaturelles hostiles s'en prenant sur le terrain à des sha-lugs. Et plus spécialement encore au nord d'al-Qarn.

« Pourquoi as-tu chargé ton faucon avec des pièces ? s'enquit er-Rashal.

— Je me le demande encore. Parce que j'ai dû entendre quelque part que les créatures de la Nuit n'aiment pas l'argent, j'imagine. Je me rappelle même m'être dit que ça ne réussirait pas vraiment.

— Pourtant, tu n'as montré aucun doute devant tes hommes. »

Ainsi, er-Rashal avait déjà parlé à Hagid. « Un bon chef ne laisse jamais voir ses doutes, sa confusion ni sa stupéfaction. Il doit réagir, même s'il se trompe. Quand j'ai fait charger le faucon de pièces et de gravier, j'étais persuadé que ça ne servirait à rien. Mais ça occupait et calmait les hommes. C'était le principal sur le moment.

— Tu as eu de la chance. L'argent est un poison puissant pour certaines créatures de la Nuit, mais uniquement pour quelques-unes. Le fer ordinaire en indispose davantage. Tu pourrais, si tu t'embarquais encore dans une mission susceptible de t'attirer ce genre d'ennuis, envisager d'emporter un sac de grenaille de fer.

— Je me demande maintenant s'il n'y avait pas de la limaille de fer dans ce qu'on a mis dans le canon.

— Comment s'est comporté le faucon ?

— Bien mieux que je ne m'y attendais. On a enfin trouvé l'alliage idéal, la méthode adéquate de refroidissement ou je ne sais quoi. Nous n'avons découvert par la suite aucune paille dans l'arme, bien que nous l'ayons surchargée. »

Le sorcier se permit de légèrement plastronner. Il avait fabriqué un canon portable qui fonctionnait sur le terrain. C'était une première.

« Bonne nouvelle. J'en construirai d'autres. J'aimerais assez connaître une méthode commode pour fondre un tube de fer.

— Logiquement, le fer devrait être supérieur au cuivre, fit observer Else.

— Absolument. Et il est aussi immunisé contre la Tyrannie de la Nuit. Nous cherchons un moyen de tourner les difficultés. Mais ça implique un

tas d'essais et d'errements.

— Il faudrait améliorer la poudre. Elle attire l'humidité. Plus elle est mouillée, moins elle est efficace et plus elle produit de fumées nocives. » Else exulta en son for intérieur. Il avait réussi à détourner les pensées de l'homme le plus rusé et dangereux du khaïfat. « Quand elle consent à s'allumer, tout du moins. »

Quand on réussissait à brancher er-Rashal sur une de ses idées fixes et à gratter aux bons endroits, on était sûr de s'en tirer.

Else continua de se répandre sur les armes à feu jusqu'à la convocation de Gordimer.

Else ne craignait pas l'homme en Gordimer. Mais le grand maréchal des sha-lugs était une autre paire de manches. Gordimer le savait. Et ça ne lui plaisait pas. Il préférait que tout le monde le redoutât. En personne.

Else ne craignait pas Gordimer car l'homme allait sur cinquante ans alors qu'il était lui-même un guerrier endurci dans sa prime jeunesse.

Quand il se présenta devant lui en compagnie d'er-Rashal, il témoigna au seigneur de la guerre tout le respect qui lui était dû. Il continuerait d'ailleurs de le faire quoi qu'il arrivât. Le maréchal méritait ce respect.

Gordimer le Lion était un guerrier puissant et de haute stature ; il avait atteint un rang si élevé qu'il ne prenait plus la peine de préserver les superbes qualités qui avaient fait sa gloire dans sa jeunesse. Else remarqua qu'il s'était empâté ; sa paupière lourde et somnolente suggérait de nombreux excès. En outre, au moment d'entrer dans la salle avec le sorcier, il aperçut fugacement une silhouette féminine voilée de gaze qui prenait trop lentement congé. Sans doute de manière délibérée, comme un rappel du pouvoir de Gordimer.

« Arrête ton cirque, le coupa Gordimer au beau milieu d'une cérémonieuse entrée en matière. C'est toi qui lui as soufflé ça, Rashal ? Personne ne nous observe, capitaine Tage, et je ne suis pas le khaïf. Parlons de soldat à soldat. »

Gordimer arborait encore la profuse crinière blonde qui lui avait valu son surnom. Il était d'un tempérament féroce, tant à l'égard de ses ennemis que de ceux de Dieu.

Else narra simplement son histoire. « Tout s'était bien passé pendant trop longtemps. Une avanie comme ce bogon devait arriver.

— Rashal, tu t'es invité de ton propre chef. Explique-m'en la raison.

— Un bogon est une entité d'une grande puissance, une ombre qu'on ne voit presque plus. L'équivalent d'un comte, d'un baron ou même d'un khaïf dans le monde temporel. Mais bien plus difficile à tuer. » Er-Rashal se permit un petit ricanement sardonique. Le khaïf d'al-Minphet avait tenté pendant des années, par le truchement de son mandataire Gordimer, d'éliminer ses agaçants rivaux déviationnistes de Qasr al-Zed et d'al-Halambra. Le principal résultat de ces tentatives avait été une missive d'Indala al-Sul al-Halaladin précisant qu'il verrait d'un très mauvais œil qu'il arrivât malheur à son khaïf.

Gordimer avait pris l'avertissement au sérieux. Le maréchal respectait Indala al-Sul al-Halaladin à cause de ses signalés succès dans les Terres Saintes.

Sans qu'ils se fussent jamais rencontrés, les deux hommes s'étaient retrouvés alliés dans des guerres contre les étrangers. Guerres qui n'avaient pas grand effet car, quand le khaïfat septentrional intervenait dans les Terres Saintes, d'autres problèmes frontaliers se déclaraient ailleurs immédiatement. Les Rhûns envahissaient les provinces du nord de la Lucidie pour essayer de récupérer des territoires perdus. En Orient, l'empire ghargarlicien commençait à empiéter sur les siens. Les Ghargarliciens se montraient très agressifs sous le règne de leur actuel empereur. Encore qu'ils fussent fort occupés ces temps-ci par les Hu'n-taï At.

Les Hu'n-taï At menaçaient la Lucidie au nord-est, eux aussi, ils étaient comme le courroux du Dieu unique dispensé au monde entier.

Certains membres du clergé lucidien pensaient que résister aux Hu'n-taï At revenait à défier la volonté de Dieu. Ils affirmaient que Tistimed le Doré, leur seigneur de la guerre, était le Fléau de Dieu que prophétisait l'Écrit, un déferlement de furie païenne qui châtierait le royaume de la Paix pour toutes les complaisances, les péchés et les fautes des croyants.

Mais certains mollahs fondamentalistes prétendaient que vivre dans des maisons fixes et habiter des zones urbaines dans des conditions exemptes de toute rudesse et âpreté, c'était céder aux tentations de l'Adversaire.

Gordimer et son khaïf n'avaient pas renoncé à l'espoir de voir la fin du khaïf de Qasr al-Zed. Son champion serait bientôt trop occupé pour entreprendre des représailles.

Les prêtres fondamentalistes du khaïfat lucidien étaient bien plus gênants que ceux du dreangérien. Le Lion était d'une étoffe à veiller à ce qu'aucun ne représentât une menace trop critique.

Gordimer écouta attentivement er-Rashal analyser le voyage d'Else dans l'Idiam et à Andesqueluz puis son retour avec six momies.

Er-Rashal loua la promptitude de réflexion d'Else et sa détermination inflexible. Rares étaient les éloges du sorcier.

« Très bien, le coupa le maréchal. C'est un parangon de vertu. Mais c'est bien pour cette raison que je l'ai envoyé en personne. Il n'a nullement besoin d'entendre un ramassis de bureaucrates gras du cul lui expliquer pourquoi il est si merveilleux. Mais plutôt d'apprendre pourquoi je l'ai convoqué. Pour pouvoir ensuite se mettre au travail.

— Je comptais passer quelque temps avec ma famille », déclara Else.

Gordimer se rembrunit. Lui n'avait pas de famille. Les familles vous pèsent. Toute autre famille que les sha-lugs serait une faiblesse. Un point c'est tout. Else se laissait distraire. Mais les familles avaient leur utilité en tant qu'otages.

« Il ne serait pas bon pour le capitaine de bondir de nouveau dans les flammes après avoir dansé avec le feu comme il l'a fait », fit observer er-Rashal.

Gordimer agita la main. « Quoi qu'il en soit, ce sera une longue mission. Un léger délai ne saurait nuire. »

Le Lion écoutait volontiers er-Rashal, mais ses avis ne lui plaisaient pas toujours. Else se convainquit qu'il serait plus avisé de faire quitter la ville à sa famille avant de repartir d'al-Qarn.

Les horreurs qu'il pouvait imaginer étaient déjà arrivées à d'autres.

Gordimer le Lion était sans doute un stratège de génie, mais aussi un dirigeant mesquin et vindicatif. Et extrêmement égoïste. Parfaitement incapable, au demeurant, de se rappeler la principale raison qui l'avait incité à éliminer son prédécesseur.

On ne pouvait ulcérer éternellement les gens. Ils risquaient de réagir tôt ou tard.

« Ma curiosité continue de croître, déclara Else, comme pour rappeler qu'on ne lui avait pas encore dit pourquoi on l'avait convoqué.

— Je t'envoie en Firaldie, dans les principautés brothiennes, pour découvrir ce que médite Sublime, répondit Gordimer. Les rapports de nos espions n'ont plus aucun sens.

— Ils affirment que Sublime prêche de nouvelles croisades, précisa er-Rashal. Pour mettre un frein aux succès d'Indala al-Sul. Chasser les croyants des puits d'Ihrian et des Terres Saintes.

Conquérir le Calzir. Les mêmes sornettes que prêchent toujours les patriarches, mais lui est très sérieux. Toutefois, une croisade serait absurde. Sublime est à deux doigts de déclarer la guerre à l'empereur du Graal. Et il a toujours des problèmes avec les prétendants de Viscesment. De surcroît, il est préoccupé par une hérésie dite maysaléenne, qui prend de l'importance dans la province arnhandaise du Connec. Nos espions prétendent qu'il n'a plus conscience de la réalité, mais nous ne croyons pas qu'un homme de cette envergure puisse en être à ce point déconnecté.

— Les seuls capables d'entreprendre une nouvelle croisade sont ceux qui ont soutenu les précédentes expéditions chaldaréennes, ajouta le maréchal. Les Arnhandais. Mais ils sont en guerre avec Santérin. Et ils ont dû lever toutes les troupes nécessaires pour anéantir les hérétiques et les factions qui s'opposent à Brothe dans le Connec.

— Néanmoins, ce patriarche a l'air persuadé qu'il lui suffit de déclarer que telle entreprise est la volonté de Dieu pour qu'elle se réalise.

— On devrait peut-être remettre en doute sa santé mentale. »

Er-Rashal acquiesça. « Mais tous ces gens trouvaient Honario Benedocto transcendant avant son élection au patriarcat. Laquelle élection reste surtout fameuse pour les prébendes et les chantages qui l'ont entourée. Sans compter au moins un meurtre. »

Gordimer poussa un grognement. « Sublime adore un faux dieu. C'est un idolâtre. Il est fou, bien sûr. Mais jusqu'à quel point ? De folles paroles peuvent-elles conduire à des actions démentes ? Nous devons en avoir le cœur net. »

C'était logique. Gordimer devait garder et préserver sa part du royaume de la Paix. Mais ça ne s'arrêtait certainement pas là.

« Je veux en savoir plus long sur le Collegium, déclara er-Rashal. En dehors de ce qu'il mijote sur le plan politique.

— Si Sublime est aussi dingue qu'il le paraît, certaines factions du Collegium aspirent certainement à le remplacer, fit Gordimer.

— Je n'y connais pas grand-chose… » Else s'interrompit brusquement. Inutile d'opposer même un semblant de contradiction. « Est-ce que je peux passer dans la société brothienne ?

— Oui, tant à Brothe que dans les principautés brothiennes et la Firaldie en général. Facilement. Brothe est tout aussi cosmopolite qu'Hypraxium. J'y suis allé une fois voilà des années. Sans en connaître la langue. Sans encombre. Tant que tu ne te prétendras pas autre chose que ce que tu es

réellement, un soldat de carrière, tu n'auras aucun problème. Fais-toi passer pour un mercenaire sans emploi venu d'un pays très lointain. Si tu ne dis à personne d'où tu viens, tu n'auras pas affaire à des gens qui voudront te parler du bon vieux temps au pays. Prétends que tu refuses de te pencher sur ton passé parce qu'on a mis ta tête à prix. Que ton histoire mette en cause la vertu d'une femme, dont tu aurais blessé l'époux quand il t'a surpris avec elle. Les Occidentaux trouvent les crimes passionnels très divertissants.

— Rashal est aussi excité qu'un enfant à l'idée de découvrir ce que trame le Collegium dans les catacombes du palais Chiaro. Quant à moi, je veux savoir si l'on peut retourner quelqu'un contre Sublime. Et je veux connaître ses projets. Qui sont ses successeurs les plus probables, quelle est leur attitude envers Dreanger, les Terres Saintes, les États arnhandais et le royaume de la Paix. Et tout ce que tu pourras apprendre sur le dénommé Ferris Renfrow. »

Else fut pris de court. « Ferris Renfrow ? Qui est-ce ?

— Précisément. »

Er-Rashal eut pitié de lui. « Ferris Renfrow est un drôle d'oiseau. Il a visité deux fois al-Qarn. Il se présente comme un agent de l'empereur du Graal Johannes. Il est plus fuyant qu'une anguille. Il veut obtenir des renseignements sans rien donner en retour.

— On ne l'aurait jamais repéré s'il n'avait pas cherché à conclure une alliance secrète avec le patriarche, ajouta Gordimer.

— Empereurs du Graal et patriarches se querellent depuis plus d'un siècle quant à la préséance du pouvoir spirituel sur le temporel. En outre, la question se pose de savoir si le patriarche et ses évêques ont un droit sur les principautés épiscopaliennes. Selon la loi séculière, nul vassal ne saurait léguer son fief à l'Église, ni même à un autre que ses fils, sans le consentement de son suzerain. Dans la plupart des cas, le suzerain suprême est l'empereur du Graal. En outre, dans l'État féodal, toutes les principautés épiscopaliennes doivent allégeance à l'empereur et aux rois de Favorate, de Stiluri, d'Alameddine et même – Dieu a dû en rire – du Calzir.

— Nous agissons plus raisonnablement ici », fit remarquer Else.

L'ironie échappa au sorcier. « Théoriquement. Jusqu'à ce que les Électeurs impériaux ne hissent Johannes Bottenoire sur le pavois, cette compétition n'avait que peu d'importance. Mais, aujourd'hui, les concurrents sont Johannes et Sublime. Et Sublime compte bien se servir de

tous les pouvoirs de sa fonction pour enrichir sa famille, sa ville et son Église. Une guerre a de fortes chances d'éclater.

— Et nous aimerions appuyer ces chances, reprit Gordimer. Sans y être nous-mêmes entraînés. Mieux vaut laisser les infidèles s'entretuer plutôt que de les voir s'en prendre à nous ou aux Terres Saintes.

— Je vois, répondit Else en s'efforçant de garder un ton neutre.

— Donc puis-je compter sur toi ? demanda Gordimer.

— Je peux emmener certains de mes hommes ?

— Pas cette fois. Tu seras seul, ce coup-ci. Un navire marchand te conduira à Runch, sur l'île de Staklirhod. À Runch, tu paieras ta traversée pour Sonsa. Tes papiers t'identifieront comme un chevalier arnhandais. On t'aura rappelé chez toi pour régler des affaires de famille à La Triobe, en Tramaine. Suite à la confusion créée par l'anéantissement, l'an passé, à Thèmes, de l'armée du duc d'Harmonachy.

— Vous avez très sérieusement planifié les détails, dirait-on.

— Nous improvisons à mesure, reconnut er-Rashal.

— Nous avons capturé sire Aelford daSkees la semaine dernière. Il était précisément dans cette condition. Fais-toi passer pour lui jusqu'à Sonsa. Il est peu probable que quelqu'un le connaisse. Parle de changer de bateau pour emprunter un caboteur minoquien et continuer ton voyage jusqu'à Sheavenalle, dans la Fin du Connec. En arrivant à Sonsa, laisse tomber l'identité de daSkees et gagne le Sud et Brothe sous celle d'un mercenaire désœuvré.

— Une fois Sonsa derrière toi, tu auras la bride sur le cou, ajouta er-Rashal.

— Tu devras passablement répéter ton rôle avant de partir, reprit Gordimer. Mais repose-toi pour l'instant. Détends-toi. Va trouver les tiens. »

Else crut percevoir un accent sinistre. Peut-être imaginait-il ce que semblait sous-entendre le Lion : sa famille serait l'otage de son comportement.

Imagination ou non, il n'avait pas besoin qu'on le lui rappelât. Il s'inclina.

« Encore un instant, fit Gordimer. Afin de te prouver ma reconnaissance pour ce que tu as accompli en ramenant ces momies d'Andesqueluz sans perdre un seul homme. Rashal ?

— Tends la main, capitaine. » Le sorcier posa une bourse de cuir dans sa paume droite. Une récompense fort généreuse en vérité… à moins que

les pièces qu'elle contenait ne fussent de bronze ou de cuivre. Puis er-Rashal entoura son poignet gauche d'un lacet de cuir brun usé. Il en rapprocha les extrémités et marmonna quelques mots tout en passant l'index le long du bracelet. Le cuir se joignit sans couture. Else fît pivoter son poignet. Une douzaine de pierres et d'étranges colifichets de métal ornaient le lacet.

« Il va devenir invisible, déclara er-Rashal. Il te protégera des atteintes de la sorcellerie et des créatures de la Nuit. Mais tu n'as rien à craindre de ce genre. Brothe est presque aussi vieille que les villes saintes du Bas-Royaume. Et encore plus domestiquée.

— Merci.

— Va. Amuse-toi », lui fit Gordimer.

Dans la lointaine Antiquité, Dreanger était divisé administrativement en Bas, Moyen et Haut Royaumes. Le Bas-Royaume incluait un delta fluvial et des côtes maritimes. Son agriculture et son commerce étaient prospères. Il abritait aussi les plus anciennes villes du monde, qui toutes avaient grandi autour du temple et foyer d'un des anciens dieux. Sept siècles avant Gordimer, quand l'Église était devenue la religion officielle du vieil empire brothien – Dreanger était encore une province de Brothe à l'époque – les temples avaient été ravagés et démolis par les partisans du fanatique Josephus Alegient, et leurs prêtres assassinés.

Josephus était un zélateur fou d'Aaron de Chaldar. Aaron, l'un des Saints Fondateurs de l'Église, était né à Chaldar, dans les Terres Saintes. Chaldar avait donné son nom à tout ce mouvement religieux. Il n'en restait plus qu'un petit hameau poussiéreux près du puits de la Paix.

Aaron avait été le premier des Saints Fondateurs à prêcher le credo chaldaréen. Son message était un message de paix universelle, d'amour et d'égalité entre les hommes, fondé sur une détestation comminatoire de la violence sous toutes ses formes.

Deux cent cinquante ans avant Gordimer, une autre vague meurtrière d'apôtres de l'amour et de la paix avait balayé le Bas-Royaume. Elle avait enseveli les chaldaréens au pouvoir et détruit toute leur œuvre, en éradiquant également le paganisme qui avait survécu à Josephus Alegient : soit des milliers de livres qui, brûlés, avaient emporté avec eux les secrets, le savoir et des récits vieux de plusieurs millénaires.

Les guerriers peqaad de la Conquête étaient ignorants et superstitieux. C'étaient des cavaliers mal lavés des tribus du désert, qui retombaient fréquemment dans leur idolâtrie quelques semaines seulement après leur conversion éphémère. Ils arrivaient en Dreanger profondément terrorisés par les livres et l'écriture. Les hommes instruits ont toujours fait le mal en profitant de leur éducation.

Depuis le début des temps, le Moyen-Royaume était le siège du gouvernement de Dreanger ; même à l'époque où régnaient les prêtres, où les rois étaient des dieux et où Dreanger se prosternait devant la Tyrannie de la Nuit, que le soleil ou la lune gouvernât dans le ciel. Et al-Qarn, sous d'autres noms avant la Conquête, était celui de l'administration depuis que les hommes distinguaient leurs dirigeants de leurs dieux.

En ce temps-là, le Haut-Royaume était encore une contrée sauvage, un pays frontalier acculé contre les montagnes du Slang qui abritaient Dreanger du Sud. Zélateurs et anachorètes chaldaréens, et nomades païens le hantaient encore, en compagnie des esprits des morts des sept millénaires de l'histoire de Dreanger.

Aujourd'hui, le Haut-Royaume était communément surnommé royaume des Morts. Les collines désolées des deux rives du Shirne étaient percées d'un réseau de tunnels, sur plus de soixante kilomètres dans l'arrière-pays, qui menaient aux tombeaux de cinq cents générations successives. Les Instrumentalités de la Nuit faisaient regretter aux pilleurs de tombes et autres violeurs de sépultures de n'avoir pas choisi une carrière plus propice.

La signification primitive de ces enterrements dans les collines des Morts s'était perdue bien des années avant Josephus Alegient, mais, aujourd'hui encore, parmi ceux qui revendiquaient la pureté de leur sang dreangérien, se faire ensevelir sous ces collines restait un impératif social.

Cette zone du Haut-Royaume avait accumulé au fil des temps d'immenses réserves de magie noire. Seules les Terres Saintes pouvaient se targuer d'un statut surnaturel supérieur et d'un pouvoir magique plus concentré.

Les puits d'Ihrian étaient le cœur même de l'âme du monde.

« Que penses-tu du capitaine Tage, Rashal ? demanda Gordimer.

— Je pense que tu laisses tes craintes prendre le dessus sur toi, mon ami. Cet homme pourrait bien être ton plus loyal et estimable partisan. Il est

sincèrement, totalement un sha-lug. » Seul er-Rashal al-Dhoulquarnen pouvait se montrer si franc avec Gordimer le Lion.

Le maréchal n'était pas ravi. Mais il n'y pouvait rien. Autant il haïssait er-Rashal, autant il était à sa merci.

Gordimer avait le plus grand mal à comprendre que tous ne pensaient pas comme lui et que tous les hommes n'étaient pas esclaves d'une sanguinaire ambition.

Le capitaine Tage était compétent. Comment le contraire eût-il été possible… ?

« D'immenses événements vont se dérouler au cours des prochaines années, reprit er-Rashal. Si tu continues sur la même voie, ils t'anéantiront avec moi, Dreanger et le khaïfat d'al-Minphet. Car, éperonné par ces craintes infondées, tu auras éliminé tous ceux qui ont assez d'audace, de vigueur et de compétence pour tenir une épée. »

Gordimer se leva et entreprit de faire les cent pas en martelant le parquet des pieds. Il blasphéma, menaça, prit Dieu à témoin puis déclara à son seul ami : « Il faut que tu m'aides, Rashal. Je n'arrive pas à maîtriser mes pensées. Mais elles peuvent me contrôler.

— Je ferai de mon mieux. Autant pour le salut de Dreanger que pour le tien. Mais tous mes efforts ne me mèneront à rien si tu ne prends pas sur toi. Rappelle-toi, quand tu crois flairer un complot, qu'il y a de fortes chances pour qu'il soit le fruit de ton imagination. Viens m'en parler *avant* de commencer le massacre. Assieds-toi avec moi et nous examinerons les preuves ensemble. Et permets-moi d'interroger les suspects avant de les tuer. À quoi bon gaspiller de précieuses vies ? C'est ce que faisait Abad. Il a tué trop de braves gens. C'est précisément ce qui t'a permis de trouver assez d'appuis pour t'en débarrasser. »

Er-Rashal se garda bien de rappeler qu'il avait été le sorcier suprême du prédécesseur de Gordimer. Inutile de lui donner du grain à moudre.

« Je m'y efforcerai, Rashal. Je m'y efforcerai. Mais c'est comme une maladie.

— Laisse-moi seulement questionner les suspects. Ne tente rien toi-même. N'attire pas la foudre. »

Gordimer acquiesça d'un grognement. Non sans quelques réserves secrètes.

7
Les voyageurs andorayens

Shagot posa les mains sur ses genoux. Il pantelait. Il ne s'était arrêté que quelques secondes avant de vomir d'épuisement. Il s'était trop souvent adonné à la boisson et à la paresse récemment. Il ne l'admettrait sans doute jamais, surtout devant Sigurdur et Sigurjon, dont les parents, pour avoir trouvé des prénoms aussi peu imaginatifs, auraient sans doute perdu un concours de subtilité avec un bloc de pierre. Son frère et lui, d'ailleurs, n'avaient guère pissé plus haut.

Shagot et ses compagnons se tenaient sur la crête d'une corniche dans les montagnes de Jortendyngjan et luttaient contre le vent en essayant d'étudier la route du Sud. Le feu qui brûlait les poumons de Shagot le perturbait moins que son incrédulité : ces mauviettes de missionnaires les devançaient encore, sains et saufs ; mais ils étaient bel et bien là, pareils à des fourmis escaladant le flanc de la prochaine ligne de montagnes.

« Ça ne me plaît pas, fit Svavar. On aurait dû descendre en bateau et les attendre à la traversée de l'Ormo. »

Shagot grogna. Il ne gaspilla pas sa salive à rappeler à Svavar que le détroit de l'Ormo n'était pas un territoire ami. Tout vaisseau d'Andoray s'y présentant était une provocation au désastre.

Les brigands sudistes devaient être appréhendés par-derrière. Sur la terre ferme.

« Qu'allons-nous faire quand la nuit tombera ? demanda Sigurdur. Y a là-haut des trolls, des nains et un tas d'autres merdes.

— Ouais. Sans parler des esprits et des revenants du temps des dieux », ajouta Sigurjon. Par « temps des dieux », il entendait la préhistoire. Les dieux n'étaient que médiocrement actifs, même en ces jours – témoins Celles-qui-choisissent-les-égorgés, qui avaient emporté Erif –, mais on n'en entendait plus guère parler depuis cette époque légendaire où les premiers Andorayens avaient repoussé les féroces, mystiques et primitifs Seatts dans le Nord, derrière les falaises de glace, au pays des neiges éternelles.

« Les anciens m'ont donné tous les talismans et amulettes dont nous aurons besoin pour survivre à la Nuit. Aussi longtemps qu'il faudra pour attraper ces fillettes.

— Qui te les a donnés ? voulut savoir Svavar. Pas Vidgis, j'espère. Parce que, si c'est elle, on est déjà morts, sauf qu'on est trop couillons pour se coucher et cesser de remuer. »

Vidgis avait poussé Svavar à la monter, une certaine fois qu'il était fin saoul. Il persistait à dire que ça ne se serait jamais produit si elle n'avait pas été une affreuse magicienne qui l'avait ensorcelé.

« Oh ouais, c'est bel et bien une sorcière », convint Shagot en ricanant. Comme toutes les femmes. C'est juste qu'elle avait quelques années de rabe. « C'est Pulla, Trygg et cette bande qui me les ont remis. Ce sont des charmes tribaux. Qu'on ne nous aurait jamais confiés si Snaeffels et Skogafjordur n'avaient pas assisté à toutes ces merveilles.

— Hein ? » lâcha Sigurdur. Pas le plus futé des hommes, Sigurdur. « Quelles merveilles ?

— Le meurtre d'un roi arrive-t-il tous les jours, à ton avis, Sigurdur ? » Si Erif avait vécu, il serait devenu roi ; Shagot en était persuadé. « Tu crois que Celles-qui-choisissent-les-égorgés se sont pointées par hasard ?

— Oh. Non. Je vois ce que tu veux dire. Mais je sais aussi qu'ils nous ont surtout choisis tous les six pour nous virer de la ville. »

Ainsi, Sigurdur était aveugle d'un œil mais voyait très bien de l'autre ? Pour sa part, Shagot n'avait pas su voir que les anciens les avaient peut-être élus uniquement pour que leur petit groupe ne leur traîne pas dans les pattes à semer la merde.

Ces connards de Trygg et Pulla étaient bien capables de ce genre de ruse, eux aussi. Les vieux n'aiment pas le chaos, la confusion, le tumulte et l'excitation. Ils aspirent à une vie calme, paisible et sans surprise.

Shagot se persuada qu'il devait lui aussi vieillir, puisqu'il n'avait aucun mal à comprendre pourquoi les vieux voulaient se débarrasser de lui.

« Contentons-nous d'alpaguer ces gusses et de ramener nos fesses au pays. » Tout soudain, Shagot se surprenait à voir Snaeffels sous un nouveau jour ; à regarder le village comme son foyer.

Stupéfiant.

Shagot le Bâtard fut infoutu de rattraper ces missionnaires. Ces féroces Sudistes qui refusaient de lever la main sur leurs frères humains. Jour après

jour, heure après heure, ses compagnons et lui gagnèrent du terrain, mais ils ne purent jamais les rejoindre.

Le groupe de Shagot n'était plus qu'à quelque cinquante pas derrière eux quand il atteignit le rivage du détroit d'Ormo, à un village nommé Ara. Hallgrim et Finnboga gaspillèrent tous deux quelques flèches. Et ratèrent, naturellement. « Laissez tomber ! aboya Shagot. Vous risquez de blesser le patron du bac, dans ce brouillard. »

La barque qu'avaient louée les fuyards était petite, avec un seul rameur, lequel devait être un homme, un vrai, car le détroit était large de près de trente kilomètres. Ara n'était nullement le principal embarcadère pour ceux qui souhaitaient le traverser. Mais Grynd se trouvait à près de soixante kilomètres dans le Sud-Est. Des bacs marchands en partaient, qui faisaient le trajet de huit kilomètres à travers les courants traîtres jusqu'à Skola et la pointe du Friesland.

Grynd et Skola étaient trop civilisées. Shagot ne pouvait pas s'y présenter. Les ennemis d'Erif et les amis du roi Gludnir y étaient par trop nombreux.

« Si on voulait la preuve que ce sont bien nos lascars, on l'a, fit remarquer le taciturne Finnboga en détachant la corde de son arc.

— Parce qu'ils ont choisi un passage de contrebandiers ? »

Le batelier conduirait ses passagers à Orfland, île marécageuse peu peuplée et entièrement paupérisée, située au large de la côte ouest du Friesland. Les fugitifs devraient la traverser à pied puis rejoindre le continent depuis sa lointaine extrémité… le tout sans jamais attirer l'attention des notables du Friesland.

« Quitter l'Andoray à pied ne me fait guère envie », laissa tomber Sigurdur.

C'était une telle ânerie que Shagot se contenta de hocher la tête. « Allez effrayer un autre batelier, vous autres. »

Pas un batelier en vue. Il n'y avait personne dans le village. Pas un chat. Mais, de toute évidence, Ara était encore une petite ville affairée quelques heures plus tôt.

« Je n'aime pas ça, Grim, fit Sigurjon. Il se passe quelque chose de bizarre.

— Tu as raison, je crois. Attendons ici. On traversera au retour de la barque. Laissez la corde à votre arc. Juste au cas où. » Il s'assura que son épée jouait bien dans son fourreau. C'était une belle et vieille lame qui

venait d'un monastère de Santérin, sans doute abandonnée par un noble qui cherchait à soudoyer le dieu du coin.

« Et que dis-tu de ce brouillard ? s'enquit Hallgrim. Il est levé, normalement, à cette heure.

— On est à l'embouchure du détroit de l'Ormo. Il y a sans arrêt ici d'étranges courants, marées et brouillards. »

Hallgrim ne parlait jamais beaucoup. Shagot aurait aimé qu'il renonçât à ce travers. Quand il s'exprimait, c'était toujours pour dire un truc écœurant. Il enfonçait le plus souvent une porte ouverte, que personne n'avait envie de voir béer.

Il ne la referma pas. « On va tous tenir dans cette barque ? » Elle n'avait pas l'air bien grande.

Shagot grogna. « Tu veux que je le frappe sur la tête ? demanda Svavar, son frère.

— Il ne s'en apercevrait même pas. En outre, c'est une bonne question. On tiendra, je pense. Ce que je me demande, c'est combien de temps il nous faudra attendre. Je n'ai vu ni mât ni voile. Et le courant risque d'être mauvais à cette heure du jour. »

Le détroit de l'Ormo unissait la mer Basse enfermée dans les terres à la mer d'Andoray à l'ouest. La mer Basse portait ce nom parce qu'un dixième de ses fonds était découvert à marée basse et qu'un tiers des eaux qui lui restaient ne s'élevaient guère plus haut que la tête d'un homme de grande taille. Les bateaux qui la sillonnaient étaient larges avec un faible tirant d'eau ; ils devaient être guidés par des pilotes très expérimentés. Seules deux petites zones de la mer Basse présentaient une profondeur supérieure à trente mètres à marée haute.

La navigation était notoirement ardue dans le détroit de l'Ormo. D'énormes masses d'eau s'y déplaçaient au gré du flux et du reflux des marées. Les contrebandiers et les pêcheurs d'Ara connaissaient mieux ces eaux que leur femme. Ils les étrennaient déjà bambins.

« Ouais, soupira Svavar. On aura de la chance si on peut partir aujourd'hui.

— La lune est presque pleine, signala Sigurdur. On pourrait essayer de traverser de nuit.

— On devrait "libérer" quelques chevaux en arrivant sur le continent, hasarda Finnboga. On les rattraperait plus vite. »

Sauf qu'ils ne pourraient plus jamais retourner dans le Nord, se dit Shagot. Pourvu toutefois qu'ils aient pu mener leur traque à bien après ce vol de chevaux.

« Le brouillard a l'air de se dissiper », fit Svavar.

Mais on n'y voyait toujours pas à plus d'un trait de flèche.

« Vous qui avez fouiné et fouillé un peu partout ici… demanda Shagot, vous n'auriez rien vu qui explique le départ de tous ses habitants ? Ou qui nous renseigne sur leur destination ? » L'absence des villageois l'inquiétait. Elle suggérait vraisemblablement une intervention des Instrumentalités de la Nuit.

Toutes ces nuits sur la route depuis Skogafjordur n'avaient engendré que bien peu de problèmes. Même en tenant compte des talismans qu'avait emportés la petite troupe, le temps surnaturel s'était montré extrêmement clément.

Shagot frissonna. Il aimait mieux ne pas trop y songer. Mais il était le chef de la bande. Et il n'est jamais mauvais de se montrer paranoïaque dans le noir.

Les *huldre* les avaient suivis. Le peuple caché ne les intéressait pas que superficiellement. Peut-être était-il responsable des légers retards qui avaient interdit à la bande de rattraper les étrangers avant qu'ils ne quittent l'Andoray. Pourquoi ? Si jamais leur dieu s'installait ici, il en chasserait le peuple caché.

« Hé ! s'écria Finnboga. Voilà un bateau qui arrive. »

Shagot l'avait vu aussi. Ce n'était pas la barque qui avait emporté les missionnaires mais un bateau de pêche ordinaire, de ceux qui passent en mer chaque seconde d'accalmie. Il était plus court et plus large que les longues barques de guerre dont Shagot et ses compagnons avaient l'habitude. Mais il semblait aussi un peu trop bien entretenu pour un bateau de pêche normal.

Shagot regroupa ses gens. « Pour ces gars, nous ne distinguons pas bâbord de tribord. Nous sommes des terriens, compris ? Et laissez-moi parler. » La manœuvre du bateau de pêche semblait exiger un équipage d'au moins trois hommes, mais il n'en voyait qu'un sur le pont. Et il y avait bel et bien un pont. Donc une soute. Logique, pour un pêcheur – ou un contrebandier – qui ne tenait sans doute pas à voir sa cargaison passer par-dessus bord quand la mer était démontée.

Plus la barque approchait, plus elle leur semblait idéale. Ils pourraient s'entasser à bord et longer rapidement la côte ouest jusqu'à Orfland, puis tendre une embuscade aux missionnaires après avoir pataugé dans la vase des marais de l'île. Ils n'auraient même pas à égorger l'équipage. Du moins si ces pêcheurs se montraient coopératifs.

« M'appelle Marteau Rouge, déclara le patron de la barque. M'avez l'air d'avoir envie de vous rendre en vitesse quelque part, et sans vous faire remarquer. Lui, c'est mon cousin L'Enclume, ajouta-t-il avant que Shagot n'eût pu répondre.

— L'Enclume ? »

Marteau haussa les épaules. « Il préfère qu'on ne le connaisse que par son surnom. »

Shagot grommela, un peu perdu. Pas moyen d'avoir de la suite dans les idées. « Et le vieux ?

— C'est Marcheur. Mon père. Il se fait vieux et plus lent. Il n'est plus très utile. Mais il refuse de quitter le métier. Alors on l'emmène quand on sort.

— On doit traverser le détroit, lui apprit Shagot. Longer la côte ouest jusqu'à Orfland, puis Tyro et la pointe de Grodnir au Friesland. Ça, ça pourrait être très utile. »

Marteau Rouge opina. « On peut. Faut juste tomber d'accord sur le tarif. Et qu'on décharge notre prise. » L'odeur de poisson régnait partout.

« On vous aidera à décharger, promit Shagot. Parlons de ce tarif. »

Marteau Rouge commença par demander si ce qu'ils souhaitaient valait trente-cinq pièces d'or.

Shagot éclata de rire. « Non. On a l'air si stupides que ça ? De toute façon, on n'a pas cette somme. On a des têtes de rois, peut-être ? À nous tous, on ne pourrait même pas réunir une pièce d'or. Pauvre dingue ! Estimez-vous heureux si on vous refile cinq pennies d'argent de Santérin. »

Le marchandage ne dura pas longtemps. Shagot était pressé et les pêcheurs impatients de décharger.

La marée s'inversait.

« On fait une trop bonne affaire, Grim, s'inquiéta Svavar à haute voix tout en titubant sous un lourd sac de poissons. Ils vont tenter de nous dévaliser.

— On est six. Ils sont peut-être grands et cons, mais pas si cons que ça. Combien tu paries qu'ils transportent un chargement illégal qu'on les aidera à protéger si on veut arriver là où on veut aller ? »

Shagot comprenait le raisonnement. Il faisait pareil quand il n'était pas avec Erif quelque part.

« Ils ont une lueur diabolique dans les yeux, Grim.

— Et je ne les en blâme pas. C'est leur jour de chance. Ces pauvres diables ne connaîtront jamais mieux. »

Svavar continuait de se morfondre et de voir partout tricherie et traîtrise : Marteau Rouge risquait de les vendre à Gludnir.

Dès que Shagot croisait le regard de Marteau ou de L'Enclume, il lui semblait y lire un certain amusement. Comme s'ils se doutaient de ses inquiétudes et les trouvaient hilarantes.

Shagot en avait vu de dures récemment. L'épuisement lui collait aux os comme une vieille loque. « Ne me réveillez que si la barque sombre et que j'ai de l'eau jusqu'aux couilles », déclara-t-il aux Thorkalsson.

Il trouva un coin à l'écart sur le pont. Il ne voulait surtout pas s'approcher de la cale. La puanteur du poisson était déjà assez forte là où il s'était posé.

Le brouillard se levait de nouveau.

Il crut d'abord qu'il rêvait.

Il était profondément endormi, mais il voyait les alentours comme s'il était pleinement réveillé. Le brouillard s'éclaircit. La mer s'apaisa. Le peuple de la mer se mit bientôt à batifoler autour de la barque. De jolies vierges des profondeurs, impossibles à distinguer des filles humaines sauf par leur beauté, chantaient pour les pêcheurs. Marcheur avait l'air de les bénir. Et aussi de rajeunir à mesure que le bateau s'éloignait vers le large.

La mer elle-même avait changé. Les eaux étaient plus sombres. Un ressac de plus en plus violent heurtait la proue. Le peuple de la mer cessa de les suivre.

Très bientôt, le bateau de pêche se frayait un chemin entre les crocs d'une tempête qui grossissait. Son équipage resta imperturbable, même quand les vagues se mirent à déferler par-dessus la proue, blanches d'écume. Puis ce fut une eau verte qui martelait le gaillard d'avant de ses poings de géant.

L'équipage continuait de vaquer, indifférent.

Ses trois hommes n'étaient plus cordiaux ni loquaces. Ils faisaient leur travail de marin – quand ils faisaient quelque chose – presque sans mot dire. Shagot ne comprenait pas comment ils s'y prenaient.

De féroces éclairs commencèrent de zébrer l'orage. Plusieurs tombèrent près du bateau. L'un d'eux frappa Marteau Rouge.

Shagot comprit alors que ces cinglés de pêcheurs les avaient tous envoyés à la mort.

Ses yeux se remirent de l'éblouissement. Il vit l'autre timbré de rouquin debout, les bras en croix, secoué par un rire rugissant qui rivalisait avec le tonnerre. Il s'offrait à la caresse de la tempête.

Shagot se rendit enfin compte qu'il n'était nullement à la merci de pêcheurs déments. Il fut pris d'une peur plus grande que toutes celles qui l'avaient jamais saisi, même au sein de la nuit la plus noire et loin de tout rivage amical.

Marcheur ressentit son changement d'humeur dès que la peur l'envahit. Il tourna le dos à l'orage et fixa Shagot droit dans les yeux.

Shagot faillit appeler sa mère.

Marcheur était encore très vieux, mais bien moins qu'avant. Il était devenu un être puissant et compact. Mais ce qui frappa surtout Shagot de terreur, c'était que Marcheur n'avait qu'un seul œil.

Shagot eut à peine le temps de gémir avant que les ténèbres ne se referment sur lui.

La barque – désormais une barge d'or – émergea de la tempête dans une mer émeraude, comme les marchands ni les pirates d'Andoray n'en avaient jamais vu. Propulsée par une force invisible, elle se rangea le long d'un quai de granité rose poli. Des nains affairés aux longues barbes l'amarrèrent à ce quai en bavardant, puis se ruèrent à son bord. Ils ramassèrent les guerriers assoupis et les ramenèrent sur le rivage, puis, par une longue route conduisant à un château tout juste discernable, les transportèrent jusqu'au faîte d'une haute montagne aux flancs escarpés.

Quelque part sur cette route, il y aurait un pont tissé d'arcs-en-ciel.

Les habitants d'Ara regagnèrent leur village en titubant et en secouant la tête, complètement abasourdis. Une journée entière s'était perdue dans l'éternité sans qu'ils en eussent pris conscience.

Quelqu'un – ou quelque chose – était venu à Ara pendant leur absence. Rien ne manquait et aucun dommage n'avait été commis. Mais quelqu'un

avait traversé le village et fouillé partout.

Un cri monta de la glacière. Tous les villageois se précipitèrent ; et découvrirent qu'Ara avait bénéficié de la plus grosse prise de poissons qu'on ait jamais vue.

Les gens s'éparpillèrent pour aller chercher des couteaux à écailler et étriper. Le travail commença. Les mécontents habituels grommelaient entre leurs dents, parce que cette aubaine les contraignait à éventrer des poissons, ôter des arêtes, découper des filets et retirer la laitance comme ils ne l'avaient jamais fait de toute leur vie.

Certains trouvent toujours les raisins trop verts.

8
Antieux, dans la fin du Connec

Bronte Doneto, le légat du patriarche envoyé à l'évêque d'Antieux, était un évêque sans siège. Façon indirecte de faire comprendre qu'il appartenait au Collegium. Un de ces prélats aussi taciturnes qu'effrayants, et peu connus en dehors. L'évêque Sérifs, pourtant lui-même une créature du patriarche, ne le connaissait pas. Sinon il se serait sans doute montré moins confiant en attendant sa prochaine entrevue avec l'émissaire.

Bronte Doneto était un proche allié de Sublime V puisqu'ils étaient cousins. Doneto s'attendait à ce qu'ils aillent très loin ensemble. Ils étaient jeunes. Ils étaient forts. Avaient de grands rêves. Mais le chemin menant à leur accomplissement était pavé d'obstacles comme l'évêque Sérifs, d'hommes assez vénaux pour être manipulables, mais à qui manquait le désir d'entreprendre utilement de leur propre chef. Douillettement reclus dans leurs grands palais, ils se satisfaisaient de leur sinécure et de leurs ébats avec leurs concubines ou leurs gitons, tout en volant de quoi subvenir à leur munificence.

Doneto était un cynique. Il s'attendait toujours au pire de la part des gens et se flattait volontiers de n'être jamais déçu. Mais c'était aussi un vrai croyant… en la certitude que l'Église ne pouvait (et ne devait) qu'être l'alpha et l'oméga du monde chaldaréen. Il était beaucoup moins profondément soumis à son dogme.

Doneto avait choisi de relever le défi de l'évêque Sérifs. Il sonderait l'humeur du peuple. Ce que lui dirait la racaille lui apprendrait ce dont il aurait besoin pour purger le Connec de l'hérésie.

Bronte Doneto ne changeait pas aisément de rôle. Ce n'était pas un prince qui pouvait se déguiser impunément en pauvre. Ni un acteur de talent. Ce voyage dans le Connec était le plus lointain qu'il eût jamais accompli. Il ne s'était aventuré qu'une seule fois hors de la sécurité des États épiscopaux, dans une futile tentative pour convaincre les familles d'Aparion de donner au prédécesseur de Sublime des bateaux pour

transporter l'armée avec laquelle il comptait envahir le royaume firaldien praman du Calzir.

Le Calzir était une cible qui convenait mieux à une croisade, pensait Doneto. Il n'était guère puissant ; n'avait pas d'alliés. Il ne possédait que ses seules grandes défenses naturelles, les montagnes de Vaillarentiglia. Expurger le Calzir, c'était bouter hors de Firaldie les derniers vestiges pramans subsistant au cœur du vieil empire brothien. Ce qui stimulerait partout les chaldaréens.

Mais le cousin de Bronte se voulait un patriarche dont la postérité retiendrait le nom. Il tenait à ce qu'on se souvînt de lui comme du pontife qui aurait triomphé des pramans et des autres ennemis de l'Église, tout en unissant tous les chaldaréens sous sa bannière et en reprenant les Terres Saintes.

Doneto ne croyait pas qu'ils vivraient assez vieux. La tâche était trop immense.

Bronte Doneto estimait qu'il lui serait facile de se faire passer pour un manant. Il suffisait de parler grossièrement et de sentir mauvais. Peu importait si vos vêtements étaient étrangers et trop fastueux. Si des gardes du corps vous entouraient. Si le mépris s'exhalait de vous comme une vapeur, même quand vous gardiez la bouche close.

Toutefois, les gens d'Antieux ne reconnurent pas en lui un légat du patriarche. Il put donc se remplir les oreilles de la vision qu'avaient les Connéciens de Sublime et de son mange-merde et voleur de chien courant, l'évêque Sérifs.

Vries Yunker était le chef des gardes du corps du légat. Doneto ne trouva rien à lui recommander, sinon qu'aucune lame n'avait jamais tranché gorge épiscopalienne. Pour Doneto, Yunker aurait aussi bien pu être un molosse.

« Nous devrions regagner nos quartiers, monseigneur, suggéra Yunker. Nous tentons le diable, ici. » Doneto venait de traverser un marché agricole, entreprise aussi sûre que possible dans ces conditions.

Yunker connaissait les gens qui fréquentaient les lieux que souhaitait visiter Doneto. Il en faisait lui-même partie. Ils comprenaient très vite qu'il se passait un truc louche.

Doneto ne voulut rien entendre. Il prenait un trop grand plaisir à se sentir supérieur.

Le pessimisme de Yunker n'était pas infondé. De fait, quand le grabuge se déclencha, ce fut encore pire qu'il ne l'avait prévu : une brusque avalanche de corps dans une ruelle ténébreuse, et devant une centaine de témoins. La douleur explosa dans son flanc.

Et trois gardes du corps moururent. Bronte Doneto fut lardé de coups de lame, le temps de sortir de sa poche une boulette d'argile cuite qu'il écrasa contre un mur du plus proche immeuble.

Le monde disparut dans un torrent de lumière. « Sorcellerie ! » hurla quelqu'un.

Bronte Doneto sombra dans l'inconscience.

Le frère qui veillait Doneto ne parut guère exalté de le voir se réveiller. La lueur s'évanouit aussitôt dans son regard.

« Doit-on me donner l'extrême-onction ? hoqueta le légat.

— Monseigneur ? Oh, non, monseigneur. Je suis un frère soignant. N'essayez pas de vous lever. Vous rouvririez vos blessures. »

Doneto se rappela la soudaine et étincelante douleur des lames qui sondaient son flanc. Il ne la sentait plus. Mais il sentait la présence de nombreux bandages et le tiraillement de points de suture en une demi-douzaine d'endroits. « Suis-je gravement blessé ?

— Seule la miséricorde divine vous a sauvé, monseigneur. Ou une chance incroyable. Vous avez été poignardé sept fois. Deux de ces blessures sont si profondes qu'elles n'ont pu être faites que par une épée. Vous avez perdu beaucoup de sang. »

Voyant que Bronte ne lui prêtait aucune attention, il poursuivit : « Vos compagnons n'ont pas eu autant de chance. Tous trois ont péri. »

Ce qu'ils avaient bien mérité étant donné leur fiasco. Mais Doneto se garda d'exprimer son sentiment à haute voix. « Qui sont les coupables ? Et pourquoi ? »

Le prêtre haussa les épaules. « Des voleurs, j'imagine. »

Non, pas des voleurs. Des spadassins. Des hommes qui prenaient leur boulot à cœur. Certainement pas des novices. Bronte Doneto était censé avoir trouvé la mort dans l'affaire.

« Vous "imaginez" ? Qu'ont-ils déclaré ? »

La question parut mystifier le frère soignant.

« On les a capturés, n'est-ce pas ?

— Non. »

Bien sûr que non, se dit Doneto. Il demanda avec insistance que ses autres gardes aillent mener une enquête. De toute évidence, les autorités locales étaient incompétentes.

Ses hommes ne mirent pas longtemps à comprendre que personne ne parlerait. « On ne me l'a pas dit ouvertement, Votre Grâce, lui apprit Mica Troendel, mais j'ai la très nette impression que votre survie a été une grande déception pour le peuple. »

Doneto en conclut que les spadassins étaient des gens du cru capables d'intimider la populace. Il n'entrevit que bien plus tard cette autre éventualité : ladite populace pouvait bénir ces assassins sans même savoir qui ils étaient.

Ainsi cloué au lit et incapable de remuer, il eut tout le temps de réfléchir à la situation dans le Connec telle que se la représentaient les gens du commun. Et ce qu'il déduisit de ses réflexions ne lui plut pas. Pas du tout. Mais la vérité pouvait aussi se révéler un instrument utile.

« Les hérétiques maysaléens ont tenté de me tuer », déclara-t-il à Sérifs quand l'évêque daigna trouver le temps de s'arracher à ses turpitudes.

Sérifs s'inscrivit en faux : « Non. Ce sont des pacifistes. Ils n'assassineraient jamais personne.

— Pas même un légat du patriarche, leur ennemi juré ?

— Surtout pas un légat. Ils ne veulent pas d'ennuis avec Brothe. Ils tiennent à ce que Brothe leur fiche la paix. Les gens du Connec ne souhaitent que cela. Que Brothe les laisse tranquilles.

— Lancez néanmoins cette accusation.

— Personne n'y croira. Le seul résultat, c'est qu'on en conclura que vous avez monté vous-même toute cette affaire afin d'avoir un motif pour les accuser. » Sérifs lui-même semblait un tantinet accusateur. Ce doute s'était douillettement insinué dans son esprit.

Doneto se rendit compte qu'il affrontait une situation sans issue. Le temps qu'il avait passé parmi les pouilleux lui avait au moins appris combien ils respectaient peu Brothe et l'Église, ainsi que l'ampleur de la suspicion qu'ils éprouvaient à leur égard. Pire, les épiscopaliens du Connec se montraient encore plus critiques que leurs cousins, les hérétiques maysaléens.

L'effroyable leçon de cette nuit des longs couteaux, c'était que les Connéciens avaient la conviction que tout le mal social et la dépravation morale trouvaient leur source à Brothe et au Krois, le palais du patriarche.

« En ce cas, faites porter le chapeau à ce syphilitique de Viscesment.

— Comme vous voudrez. Mais on n'y croira pas non plus.

— Qu'est-on prêt à croire ? » Doneto dut se contraindre à se détendre. Il sentait s'ouvrir ses agrafes.

« Toute allégation négative sur le patriarche et le Collegium, si absurde que ce soit.

— Qui a donc essayé de me tuer ? En réalité ? »

L'évêque Sérifs haussa les épaules. « Peut-être des voleurs. » Puis, voyant Doneto prêt à exploser « Sans doute des partisans d'Immaculé qui ont agi sans l'accord de Viscesment. Ou bien quelqu'un dont nous aurions confisqué les biens.

— Comment un de ces factieux connaîtrait-il mon existence ? Cette mission était censément secrète. Vous-même ne savez que bien peu de chose à mon sujet. »

Sérifs haussa derechef les épaules. « Je n'ai rien dit à personne. Donc, encore une fois, il s'agit peut-être de malandrins. Ou bien de quelqu'un de Brothe qui aura trouvé commode de vous faire tuer ici, où ça ne ferait pas trop de vagues. »

Des voleurs ? Conneries ! Les voleurs ne s'attaquent pas à une troupe en armes.

Le meurtre n'était pas un instrument politique très répandu. Pas cette méthode-là, tout du moins. Quand il s'en produisait un, c'était par le poison ou un coup de dague adroit, d'ordinaire après un coup d'État ou dans le déroulement d'une intrigue d'une extrême duplicité. Jamais devant des centaines de témoins. À moins que… à moins que quelqu'un n'eût tenté de faire passer un message très précis. À Sublime en personne, par exemple.

Brusquement, Doneto se surprit à ne plus se fier à personne. Sérifs était peut-être lui-même le forban. Voire le duc Tormond. Tormond avait des soldats sous ses ordres. Ces hommes étaient peut-être des soldats. Mais comment le duc aurait-il su ? « Je veux voir mon homme. Mica Troendel. » Mica Troendel était le seul officier survivant de ses gardes du corps. Doneto tenait à être prêt à lever le camp dès que possible. Et il voulait se sentir en sécurité entre-temps.

Il réglerait le problème du Connec quand il en serait très loin et à l'abri. Et avec la plus grande rudesse.

Cette mission était un désastre. Et il soupçonnait que ça ne s'améliorerait pas.

Il aurait aimé fuir immédiatement Antieux, mais les frères soignants insistèrent : il avait besoin d'une longue convalescence. Finalement, ils le laissèrent au moins partir jusqu'au manoir de l'évêque Sérifs, dans les collines plantées de vignes qui dominaient la ville. Ses gardes du corps pourraient l'y protéger plus aisément.

Ce bref déplacement eut le résultat même qu'avaient prédit les frères soignants : ses plaies se rouvrirent. Il dut lutter pendant des mois contre l'infection.

9
Voyages sur la mer Utérine

Le navire marchand était trop petit. Il rebondissait sur l'eau comme un bouchon, craquait, grognait et menaçait de se désintégrer de façon imminente, même quand la mer était d'huile. Un passager n'avait strictement rien d'autre à faire que de se cramponner désespérément à chaque gros coup de vent. La seule chose qui le sauvait, c'était qu'il permettrait à Else de garder ses bottes au sec, puisqu'il n'aurait pas à gagner Staklirhod à pied.

Le sha-lug se vautrait sur ce qui devait contenir du coton de contrebande. Vendre du coton aux chaldaréens était contraire aux lois de Dreanger. Mais les marchands ne se laissent pas prendre au piège des dogmes religieux ni des convictions politiques. Des mouettes dérivaient autour du navire dans l'espoir de picorer des miettes, mais elles gobaient surtout au vol les petits poissons que le sillage du bateau happait à la surface. Le ciel était pratiquement sans nuage et d'un bleu si intense qu'on avait l'impression qu'il allait s'effondrer.

De là où il était allongé, Else distinguait les masses de plusieurs îles et les voiles d'une demi-douzaine de bateaux.

Un marin chaldaréen antaste du nom de Mallin était étendu non loin et jouissait lui aussi de l'accalmie. Il venait des montagnes de Neret, qui longent le littoral de la Lucidie et de la plus méridionale des provinces de l'empire oriental. Cette région passait régulièrement des mains des Rhûns à celles du khaïfat oriental et vice-versa.

Les antastes sont fidèles aux Fondateurs. Ils prétendent que leur vision du monde est identique à celle jadis avancée par Aaron, Eis, Kelam et les autres.

« Tu ne t'inquiètes pas des pirates ? demanda Else. Toutes ces iles m'ont l'air de havres de pirates.

— Peut-être autrefois. Avant l'Ancien Empire. Et un peu après. Mais plus maintenant. Les Frères de la Guerre ne tolèrent pas la piraterie. Quand ça arrive, beaucoup de gens meurent. Le plus souvent de la pire des façons

possible. Épouses, enfants, tous ceux qui sont assez bêtes pour vivre dans la même ville. Et, si la Fraternité ne s'en charge pas, les républiques firaldiennes les massacrent. Quand la flotte de l'empire occidental n'arrive pas la première. Nan. Le problème qui risque plutôt de nous tomber dessus, c'est le harcèlement des officiels. Tu vois cette île qui ressemble à une selle ? Juste après, tu verras le cap Jen droit devant. C'est l'extrémité orientale de l'île de Staklirhod. On devrait entrer au port avec la marée du matin.

— Je pensais qu'on aurait encore besoin d'une journée de traversée.

— On a tenu une bonne moyenne. Nahlik dit que tu portes bonheur. On n'a pas eu à graisser de pattes pour sortir de Shartelle et notre cargaison nous attendait à l'arrivée. Et le temps n'a pas été mauvais.

— Pas mauvais ? Tu es fou.

— Tu es un terrien. Nous n'avons connu que douces brises et mer d'huile.

— C'est donc vrai qu'il faut un brin de folie pour être marin. Un gros brin.

— Inutile de le nier. C'est quoi, ton excuse, à toi ? Pour être en mer.

— J'adore me baguenauder sur une flotte pleine de bestioles qui aimeraient me bouffer, voilà tout. » Mallin lui tirait les vers du nez. Comme tout l'équipage. Ils étaient loyaux envers Dreanger mais curieux ; le croyaient sans doute un sha-lug plutôt qu'un chevalier arnhandais rançonné.

Mallin poussa un grognement.

« Des problèmes familiaux », reprit Else en s'en tenant à la fable officielle, bien que tout l'équipage fût persuadé que, s'il était vraiment un chevalier arnhandais rentrant au pays, il ne voyagerait pas sur leur bateau.

Un coup de sifflet retentit à l'avant. « Vaisseau de guerre à bâbord. »

Else et Mallin s'assirent. « Quel pavillon ? s'enquit Mallin.

— Encore trop loin pour le distinguer. Mais c'est un gros fumier.

— Dans ces eaux, ce ne peuvent être que la Fraternité de la Guerre ou des Sonsiens, lui dit Mallin. Ils font le plus gros du commerce dans ces îles. »

La Fraternité de la Guerre était un ordre de chevaliers et de moines soldats chaldaréens qui se consacraient à lutter contre les ennemis de Dieu. Leur mission était d'arracher les puits d'Ihrian au contrôle des pramans. C'étaient d'excellents guerriers, souvent victorieux, jamais intimidés par

des circonstances défavorables. Les sha-lugs avaient appris à ne jamais engager le combat avec eux sur leur terrain.

« Ils n'arrivent pas sur nous, annonça l'homme de proue. Rapide, le salaud. Trois ponts. »

La galère grossissait de plus en plus. Elle était longue, élancée, sombre, silencieuse et d'une surprenante rapidité. Elle changea légèrement de cap pour s'orienter vers le petit vaisseau marchand, sans pour autant se braquer directement sur lui. Puis elle fut là, bien présente, glissant sur l'eau à une trentaine de mètres sans autre bruit que le chuintement de l'eau sur sa coque et les crissements, couinements et clapotements de ses rames.

« Merde, j'en reste sur le cul ! lâcha Mallin en la regardant s'éloigner à toute allure. On aurait cru un putain de vaisseau fantôme. Tout neuf, le salaud. Jamais vu avant. »

Else non plus, mais il savait à qui appartenait ce bâtiment. À Gordimer le Lion. Parmi les hommes qui avaient observé les marins ébahis depuis la rambarde du milieu de la galère, il avait aperçu un certain er-Rashal al-Dhoulquarnen de la cour de Dreanger.

Une seconde galère apparut deux heures plus tard : plus petite, plus ancienne, plus crasseuse et beaucoup plus bruyante, elle appartenait à la Fraternité de la Guerre. Elle recherchait un étrange vaisseau qui rôdait dans l'archipel.

Else ne broncha pas quand Nahlik indiqua dans quelle direction était parti l'autre navire. Er-Rashal était assez grand pour prendre soin de lui-même.

« Ça pourrait donner un combat intéressant, ces deux bateaux, fit Mallin.

— Il y a des chances. »

Le soleil venait à peine de se lever quand leur bateau s'amarra à Runch. Else embaucha un garçon sur le quai pour débarquer son attirail de chevalier. Il le suivit jusqu'à un grand bâtiment de pierre qui hébergeait les agents locaux des Trois Familles de la république de Sonsa. Il s'y présenta sous le nom d'Aelford daSkees et fit part de ses besoins à un employé qui avait l'air d'un gnome tout droit sorti de quelque cosmogonie.

« Rien ne part aujourd'hui ni demain, lui annonça le gnome. Vous auriez dû débarquer hier. Nous avons envoyé un plein chargement. Ça marche au ralenti, en ce moment. Les Dreangériens sont en train d'anéantir

le trafic du coton et il ne sort pas beaucoup de *kouf* de Lucidie. » *Kouf* était le terme lucidien pour les feuilles de chanvre narcotique. « Il y a des guerres et des rumeurs de guerre. Ça nuit toujours aux affaires. »

Venant d'un Sonsien, cette dernière remarque médusa Else. Il avait toujours cru, au contraire, que les négociants prospéraient durant les conflits. « La guerre est aussi très dure pour les familles, avança-t-il.

— J'imagine. » Le gnome ne s'excusa pas des morts qui avaient pu endeuiller les daSkees. Il n'écoutait que lui-même. « Oui. Voilà. Le *Vivia Infanti* devrait être complètement chargé après-demain. Préférez-vous une cabine privée, la partager avec d'autres ou dormir sur le pont ?

— Sur le pont. Les Terres Saintes ne m'ont guère enrichi.

— Vous seriez le premier. Emporterez-vous vos propres vivres ? Ou bien mangerez-vous au réfectoire avec les marins ?

— Quelle serait la solution la moins onéreuse ? Il me restera encore un long voyage à faire après mon arrivée à Sonsa.

— Apporter sa propre nourriture semble légèrement moins coûteux. Mais il vous faudra alors cuisiner vous-même. Ou bien embaucher le coq du bateau.

— Je mangerai avec l'équipage.

— Et vous emmenez ce garçon ?

— Je voyage seul. Je l'ai seulement recruté pour porter mon équipement. »

Le gnome scruta la pile du regard. « Ça ne vaut pas vraiment la peine de traîner avec vous, si ? Attendez-vous à payer quatorze scutti sonsiens d'argent. Ou à un poids équivalent dans toute autre monnaie. »

Else se doutait qu'il était en surcharge. Il fixa le vieux d'un œil noir. Ce qui revenait à peu près à verser de l'eau sur les plumes d'un canard.

« Ou vous pouvez encore marcher, reprit le gnome. Ce dont vous vous seriez sans doute mieux tiré si vous aviez choisi ce parti quand vous étiez encore sur le continent. »

Else sortit son sac de pièces diverses et variées, frappées dans une douzaine de monnaies d'autant de pays différents. Autant qu'il pût le savoir, le gnome n'essayait pas de le gruger. À moins qu'il n'ait menti en lui annonçant que Gordimer avait dévalué récemment la monnaie de Dreanger.

Opération parfaitement typique du Lion.

« Voulez-vous vous installer ici en attendant le départ de l'*Infanti* ? s'enquit le gnome. Ou bien êtes-vous hébergé ailleurs ? Tous les asiles pour

marins seront moins chers, mais on ne vous y fournira pas le couvert et on vous y volera probablement pendant votre sommeil.

— Rester ici me coûterait combien ? »

Le gnome énonça un chiffre qu'Else trouva raisonnable.

« Notre charte avec la Fraternité de la Guerre nous oblige à héberger et nourrir les croisés au prix coûtant, expliqua le gnome.

— Oh. Je vais rester ici, bien sûr. » Else avait déjà passé la nuit dans des auberges à marins. Mais il était bien décidé à se priver désormais de ce plaisir.

Le gnome se retira dans l'ombre. Ses patrons ne semblaient guère enclins à investir à l'excès dans l'éclairage. Il revint avec une grosse brute en remorque. « Goydar va vous montrer votre couchette. »

Else paya le garçon puis suivit le mastard, qui portait tout son équipement. Le grand type ne décrocha pas un mot. Il était légèrement enrobé, comme un eunuque. S'agissait-il d'un fugitif d'une cour orientale, à qui on aurait coupé la langue et les testicules ?

Else avait une chambre privée, bien qu'elle ne fut large que d'un mètre quarante et trop basse de plafond pour lui permettre d'y tenir debout. Il rangea son attirail sous l'étroite couchette.

Il n'avait que très rarement joui d'un tel luxe dans sa vie. Enfant et homme fait célibataire, il s'était toujours retrouvé entassé avec d'autres dans des baraquements ou des tentes. Marié, il avait partagé un gîte d'une pièce avec son épouse et leurs deux enfants, des filles. C'était le lot du shalug : on n'était jamais seul.

La solitude le mit mal à l'aise.

Il fouilla la chambre en quête de trous par où on aurait pu l'espionner puis décida de faire l'impasse sur ses devoirs religieux. Qui pouvait savoir quelle sorcellerie était à l'œuvre en ce lieu étranger ? Chaque coin d'ombre pouvait cacher un esprit maléfique de la Nuit.

Il entreprit de se remémorer quelques rudiments des rituels chaldaréens.

Il risquait de commettre des impairs. Il espérait que toutes ces années passées outre-mer, en compagnie d'hommes rudes et peu portés sur la piété, lui seraient une excuse suffisante quand il s'enfoncerait plus avant dans l'Ouest. Les Occidentaux étaient plus négligents que les pramans, se persuadait-il.

Sa première épreuve l'attendait au dîner, qu'il prit dans une salle commune évoquant un réfectoire militaire, mais sur les tables de laquelle étaient disposés des mets. Ce n'était pas un repas qu'on mangeait à heure fixe. Les travailleurs sonsiens allaient et venaient à leur guise, tout comme les pensionnaires. Ceux qui attendaient un transport vers l'est ou l'ouest étaient assez nombreux. Enio Scolora, un vétéran dirécien assis à la table d'Else, rentrait chez lui au bout de deux décennies consacrées à combattre l'infidèle. Il tenait à partager le moindre incident avec son frère d'armes daSkees. Scolora voyagerait lui aussi à bord de *l'Infanti*. Else redoutait l'instant où il lui faudrait parler d'une personnalité qu'ils connaîtraient tous les deux. Néanmoins, il ne mit pas longtemps à comprendre qu'en gardant la bouche close et en se contentant de pousser quelques grognements, il pourrait indéfiniment faire parler Scolora.

Le vrai danger, ce fut le repas lui-même. Le plat principal était un rôti de taille conséquente. Tous les dîneurs convinrent que c'était un mets de choix. Mouton, encore mouton farci de mouton, c'était là l'ordinaire. Ce qui aurait parfaitement convenu à Else.

Enio Scolora se tailla un morceau assez volumineux pour étouffer un tigre. « Ha ! s'exclama-t-il. Que l'ennemi soit couvert de honte ! Quelle menace pourrait-il bien représenter pour nous s'il est incapable de se remplir de temps en temps la panse d'un bon cochon rôti ?

— C'est bien pour ça qu'on distingue les Lourdauds des Dèves », déclara un autre soldat en hennissant de joie. Ce qui le fit postillonner sur la table. Il l'essuya et s'épongea la main sur la cuisse.

Else savait ce qu'il entendait par « Dèves ». Les Dévédiens appartenaient à une ancienne religion minoritaire apparue dans les Terres Saintes avant les contestataires modernes. La loi des Dévédiens leur imposait un régime alimentaire semblable à celui des pramans. Les prophètes dévédiens avaient opéré un schisme avec l'ancienne croyance dainschaukine trois siècles avant que les fondateurs du culte chaldaréen – qui tous se regardaient comme des zélotes dévédiens – ne découvrissent leur voie. Les Dèves étaient moins nombreux que les chaldaréens et les pramans, mais ils conservaient une forte influence.

« Sans compter les Dainschaux, qui ont tout commencé, fit remarquer Else. Les Lourdauds ? J'ai dû vivre dans un trou comme un anachorète. J'ignore qui ils sont.

— C’est comme ça que nous appelons les hommes du khaïf. Ça ressemble un peu au mot peqaad pour "fous de Qasr". »

Les Arnhandais ont tendance à omettre le « al-Zed » quand ils parlent du khaïfat oriental. Auquel ils préfèrent le plus souvent donner son ancien nom, celui du royaume initial, la Lucidie.

Else prit un morceau de porc. Il n’avait pas le choix. Et il avait une dispense personnelle du khaïf d’al-Minphet, établie parce qu’il crevait les yeux depuis le début qu’il lui faudrait enfreindre des tabous religieux s’il voulait se faire passer pour un ennemi.

« Pas mauvais. » Des yeux se tournèrent vers lui. « Après le gruau et le rata qu’on vous sert à Triamoline. » Le vrai Aelford daSkees avait servi dans cette ville côtière avant d’être rappelé au pays.

« Du bon vieux biscuit de mer sorti tout droit du baril et bouffé aux vers… Autant dire que même un vautour immonde n’y toucherait pas, fit Scolora. La vie romantique du soldat… »

Les exigences vitales étaient universelles sur le champ de bataille. « Il faut garder son bétail sur pied jusqu’au jour où on en a besoin, fit Else.

— Vous ne l’avez jamais fait. Je n’ai jamais vu plus piètre et famélique troupe de soldats que vous autres quand vous vous êtes pointés avant la bataille du puits des Jours. »

Else feignit de regarder autour de lui si on les écoutait. « Ce n’est pas moi qui te le dirais. Le prince Aderble est un idiot. Au sens propre du terme. Il ne s’intéresse qu’à ses seuls vices. Les prêtres s’en servent comme d’un prête-nom pour tendre leur escarcelle. Tu devrais plutôt t’étonner qu’on soit arrivés à temps pour la bataille. »

Else n’avait rien dit qui ne fut de notoriété publique. La compagnie de Triamoline avait été anéantie par Indala al-Sul al-Hala-ladin. Le reste de l’armée croisée n’avait guère connu un meilleur sort. Ce qui amenait la question inéluctable :

« Comment as-tu survécu au puits des Jours ?

— J’ai eu la présence d’esprit de rester alité, en convalescence, après avoir reçu une flèche empoisonnée lors d’une escarmouche avec des bandits de Dreanger. » Si besoin, il pouvait même montrer une cicatrice.

« Il y a un Dieu.

— Tu en dirais moins de bien si tu avais reçu une de ces flèches. Elles cuisent sacrément.

— D’où es-tu ? demanda Scolora. Au départ.

— De La Triobe. En Tramaine. Je sais. Tu n'en as jamais entendu parler. Je suis dans les Terres Saintes depuis mes quinze ans. Pourquoi ?

— Tu as un drôle d'accent.

— Je parle la plupart du temps le peqaad ou le melhaïque. »

Le vieux soldat eut un brusque geste d'avertissement. Toute la tablée se tut. Le reste de la salle était déjà coi.

Deux membres de la Fraternité de la Guerre venaient d'entrer dans le réfectoire. Un type d'une cinquantaine d'années, balafré et blanchi sous le harnais, et un autre d'un peu moins de trente ans. Tous deux étaient des hommes durs et émaciés, propres sur eux et soignés. Ils se ressemblaient assez pour être père et fils, bien que les Frères fissent vœu de chasteté en entrant dans les ordres.

« Poursuivez vos conversations », fit le plus vieux. Il s'assit à la table d'Else, imité par son cadet.

Ils portaient la robe noire de la Fraternité, avec le sablier rouge et les deux épées blanches croisées brodés sur la chasuble à l'endroit du cœur. Le même emblème était reproduit en plus grand sur leur dos.

« Vous voyagez ? » s'enquit Else. Nul ne semblait enclin à parler, et encore moins à faire les présentations.

La plupart des croisés n'aiment pas les Frères. Ce sont des fanatiques qui manquent par trop d'humour, coincés, rigides et pressés d'aller au Paradis. Mais qu'il n'est jamais mauvais d'avoir à ses côtés quand on est dans la merde jusqu'au cou et qu'on compte sur d'autres pour vous sauver la mise.

On apportait des tranchoirs aux nouveaux venus. « Nous partons pour Datéon, répondit le plus âgé. Cette nuit, à un moment donné. » Son regard était perçant. Il rappelait à Else celui de Gordimer lorsqu'il était le plus aigu. « Vous parliez de vos aventures dans les Terres Saintes ?

— Elles n'ont pas été très nombreuses. Mon père nous a envoyés à Triamoline, mon oncle et moi, parce que le sien lui avait dit que des jeunes gens pouvaient s'y faire un nom et une fortune. Il ne regardait pas la réalité en face. »

Le plus jeune des Frères grogna et avala une bouchée de porc sans l'avoir mâchée. « Les Carpet sont de la pure chair à canon ; tant guerriers que nobles.

— Sauf Ansel, qui a fondé l'État de Triamoline, rectifia le plus vieux.

— Dommage que le patriarche de l'époque n'ait pas examiné le rejeton avant de poser une couronne sur la tête du vieux. »

Le plus âgé des deux hommes ne releva pas. « Tu en as donc eu assez, hein ? fit-il en s'adressant à Else. Tu pourrais t'engager dans une aventure qui ait réellement du sens, ici. Il y aura toujours de la place dans la Fraternité de la Guerre pour des hommes qui veulent servir le Seigneur. »

Else se garda bien de faire observer que le dieu des chaldaréens était pacifique, du moins dans son souvenir. « Ce n'est pas ça. On m'a rappelé chez moi. Je suis le dernier des daSkees. Les autres sont morts quand le duc d'Harmonachy a envahi la Tramaine. Ses mercenaires grohlsachers ont tué tous ceux qui se mettaient dans leur chemin quand ils ont fui Thèmes.

— Tu dis que ton oncle s'est rendu avec toi en Orient ?

— Réafer. Oui. Il est mort de la dysenterie.

— Le monde est dur. La maladie tue plus d'hommes vaillants que l'ennemi. »

Ce n'était pas moins vrai dans l'autre camp, en dépit de percées plus grandes dans les arts médicaux et chirurgicaux et de conceptions plus avancées en matière de prévention et d'endiguement de la maladie. Else acquiesça d'un grognement et continua de mâchonner machinalement des morceaux de porc.

« Tu n'as pas peur de nous, fit remarquer le plus jeune. Les autres si.

— Non. Je devrais ? Seriez-vous des démons revêtus d'une peau d'homme ?

— Tous nous prennent pour des sorciers. »

Première nouvelle pour Else. Une bande de guerriers féroces… c'était tout ce qu'il savait de la Fraternité de la Guerre. « Et ? Vous vous êtes retournés contre les vôtres ? »

Quelques chuintements sourds lui apprirent qu'un certain nombre de ses compagnons de table nourrissaient ce soupçon.

« Il y a de l'ivraie dans les vergers du Seigneur. Une ère de nouvelles saintes croisades s'annonce. L'acier doit être trempé. Nous allons affronter des ennemis formidables en la personne d'Indala al-Sul al-Halaladin et de Gordimer le Lion. Il n'y a pas place pour les irrésolus et les âmes faibles dans les bataillons du Seigneur. »

Certaines choses sont bel et bien identiques dans les deux camps, se dit Else. « Et pour ceux qui sont si fatigués et épuisés qu'ils n'ont plus rien à

offrir aux rois et autres seigneurs de la guerre plus soucieux de leur gloire et de leur fortune que de reconquérir les puits d'Ihrian ?

— Si Dieu et le patriarche le veulent, ce ne sera pas un problème pour la prochaine croisade.

— Suffit, dit le plus âgé. Il n'a pas encore vu les Terres Saintes », apprit-il à Else.

Le cadet avait manifestement trop parlé. Allait-on prendre des mesures extraordinaires pour armer une nouvelle croisade et la doter de chefs compétents, motivés et acquis à la foi ? Mauvaise nouvelle. Les Arnhandais faisaient de terribles combattants. Seules la médiocrité et l'incompétence de leurs commandants les vouaient à l'échec.

Else fixait le plafond dans le noir. Le porc ruait dans son estomac. Quelque part non loin, un homme forniquait avec la plus extrême vigueur une femme dont l'exaltation n'était pas moindre. Il y prêtait peu d'attention.

Il avait d'ores et déjà recueilli d'importantes informations. La prochaine croisade serait tout à la fois mieux organisée et mieux dirigée. Et le nouveau patriarche de Brothe comptait sélectionner et choisir lui-même ses chefs.

Ses pensées vagabondes se tournèrent vers la compagnie qu'il avait conduite en Andesqueluz. Elle devait à présent avoir regagné ses pénates. Il espérait qu'elle avait été bien récompensée.

Il passa au mystère du bogon foudroyé.

Qui l'avait conjuré ? Certainement pas un ami. Quelqu'un qui refusait de voir er-Rashal mettre la main sur les momies ? Ça semblait logique. À condition, toutefois, que ces vieilles toupies desséchées puissent être d'un usage crucial à des sorciers.

Ça méritait néanmoins réflexion.

Un petit coup fut frappé à la porte. Il ne répondit pas. Sûrement une autre catin de la maison qui venait lui proposer ses services. Voire un garçon, puisqu'il avait déjà décliné ceux de deux femmes.

Nahlik buvait du vin en face d'Else. Lui s'était contenté de café. S'arracher aux tabous alimentaires lui demanderait un bon moment Nahlik en avait triomphé depuis belle lurette.

Deux autres hommes partageaient leur table d'un bouge à marins à l'enseigne de la Lanterne rouillée. Mallin était entré avec Nahlik. Le quatrième homme était un inconnu. Il était déjà là à l'arrivée d'Else,

inconscient, vautré dans une flaque de son propre vomi. Les clients s'asseyaient là où ils pouvaient, ce qui les conduisait à s'installer au milieu de parfaits étrangers.

« Nous ferions mieux de parler avant qu'on ne jette ce type dehors pour installer un cochon de payant à sa place.

— Nahlik, tu avais raison quand tu m'as conseillé de ne rien descendre d'embarrassant à terre, grogna Else. Quelqu'un a fouillé mes affaires hier. Pendant que je dînais.

— Sans doute pour chercher un ou deux trucs à voler, répondit Mallin. Mais, si tu avais possédé quelque chose de louche, tu en aurais déjà entendu parler.

— Tu as été suivi jusqu'ici, déclara Nahlik. Par cette gueule de rat aux cheveux filasse qui se goberge à l'autre bout. Il est trop occupé à essayer de s'approcher de quelques quarts de pinard pour te surveiller de près. »

Else raconta brièvement ce qu'il avait entendu la veille au soir et ce que cela apprenait sur le caractère du nouveau patriarche.

« Il est trop sûr de lui, acquiesça Mallin. Ça leur arrive à tous au départ. Jusqu'à ce qu'ils prennent conscience de l'étendue de leur impuissance.

— Celui-là ne me fait pas le même effet. Même d'ici.

— On ne te connaît plus », déclara soudain Nahlik.

Une grosse brute bâtie comme une armoire s'entretenait avec le gars aux cheveux filasse. Aucun ne regardait Else, mais il savait qu'ils parlaient de lui.

« Tu sais sur quel bateau tu dois embarquer ? lui demanda Nahlik en se tournant vers Mallin comme s'il s'adressait à lui.

— Le *Vivia Infanti.*

— On te montera tes affaires à bord. Embarque l'ivrogne, Mallin. On va le sortir comme si c'était notre copain. »

Ils l'avaient à peine levé de son tabouret qu'un garçon apparaissait, armé d'une loque immonde et d'un seau d'eau croupie. Il s'efforça sans conviction de nettoyer le vomi.

« Fais du bon boulot et je te refile une pièce de cuivre », chuchota Else.

Le garçon se découvrit soudain des réserves d'enthousiasme. Else lui glissa une pièce. « Il me faut encore du café. Non ! Pas ta sœur, ni ta mère ni toi. Juste du café. »

Un nouvel arrivant s'apprêtait à s'installer en face d'Else. Le balaise qui avait parlé au maigrichon le repoussa. « Tire-toi. » Il s'assit sur le tabouret.

Else fixa le fond de sa tasse en attendant l'arrivée de l'autre. Il sentait le regard du gros posé sur lui.

Il avait l'air seul. En dépit de ses manières grossières et provocatrices, son comportement n'avait attiré aucune attention.

« C'était d'une impolitesse inexcusable », déclara Else.

Le gros s'apprêtait visiblement à devenir violent. Else prit les devants.

L'homme allait parler, mais, de surprise, sa mâchoire tomba.

« Ne jamais chercher la bagarre à un homme qui a une main sous la table. Pousse un seul soupir qui me déplaît et je te bousille le genou. Fais un geste et je te brise la rotule. Hoche la tête si tu as compris. »

L'homme hocha la tête. Il ne trahissait aucune peur, rien que surprise et douleur. Il n'avait pas l'habitude de se trouver du mauvais côté de l'équation douleur/terreur.

Le café d'Else arriva ; il le paya de sa main libre. « Tu allais m'expliquer ce que tu trafiques, déclara-t-il à son nouvel ami. Et pourquoi. Et tu vas le faire, parce que tu n'as pas envie de passer le reste de ta vie à claudiquer. »

Le gros se garda bien de broncher.

« Parle », reprit Else. Il avança d'un demi-centimètre la longue dague à la pointe aussi aiguisée qu'un rasoir qu'il braquait sous la rotule droite du gros.

Rien.

« Personne ne t'aidera. Ton ami aux cheveux longs est parti. » Toujours rien. « Si tu as à peu près autant de cervelle que Dieu en a donné aux crapauds… » Les sha-lugs ont un dicton, qu'ils appliquent aux capitaines des croisés qui tombent plusieurs fois de suite dans le même panneau. On ne guérit pas de la bêtise. On avait affaire en l'occurrence à un cas flagrant de bêtise crasse. « Tu me déranges pour je ne sais quelle raison. Je veux la connaître. » Il enfonça encore la dague.

Else vit clairement le moment où la stupéfaction de l'autre s'estompa suffisamment pour lui permettre de prendre conscience de sa situation. Celui où il comprit enfin.

Le gros homme grinça des dents. « Je ne peux rien te dire. » Il parlait mécaniquement. « On m'a demandé d'aller retrouver Carpio. Il te désignerait à moi pour que je te tue dans une rixe dont il jurerait que tu l'as déclenchée.

— Mais il est sorti juste après t'avoir parlé… Où est-il allé, selon toi ? Qui t'a demandé de tuer l'homme qu'il te montrerait ?

— Starkden. L'ordre vient de Starkden.

— C'est le nom de ce type ?

— Starkden est une femme. Paraît-il. »

Renseignement bénévole. Un bon signe. Un certain réchauffement dans leurs relations. « Mettons que Starkden t'ait envoyé. Pourquoi ?

— Parce qu'elle veut ta mort, j'imagine.

— Pourquoi ? »

Haussement d'épaules.

« Parle-moi de cette femme. Dis-moi où je peux la trouver. »

Le gros ne savait rien. Il n'avait jamais rencontré Starkden ; juste entendu dire qu'elle était plus âgée que lui. La quarantaine, voire la cinquantaine. Elle payait bien quand on lui obéissait ; n'était pas censée avoir de convictions religieuses ni politiques particulières. Lui non plus, d'ailleurs, ne se préoccupait pas de ces conneries.

Else l'interrogea encore pendant une dizaine de minutes sans en apprendre davantage. « D'accord, Ben. » Le gros s'appelait Benatar Piola. « Je veux que tu restes assis ici jusqu'à ce que ton genou ne te fasse plus mal. Si jamais tu forçais dessus maintenant, il plierait sous toi, tu te briserais l'articulation et il faudrait te couper la jambe. » On ne guérit pas la bêtise, mais on peut s'en servir.

Else commanda du vin pour Ben, paya et sortit.

Une fois de retour dans son logis, il raconta son histoire à tous ceux qui voulaient l'entendre. Un voyageur authentique n'y manquerait pas, se disait-il. Et il espérait que quelqu'un aurait une petite idée de ce qui s'était passé en réalité. Il en fut pour sa peine et ne récolta que d'hypocrites témoignages de sympathie. Nul n'avait l'air pressé de deviner qui pouvait bien être Starkden.

Le matin où il devait embarquer sur le *Vivia Infanti* pour Sonsa, il reçut une convocation par l'entremise d'un coursier privé. Il le suivit, non sans quelque fébrilité. Quelque chose avait dû marcher de travers, soupçonna-t-il. Puis il se retrouva dans une chambre en compagnie de plusieurs membres âgés de la Fraternité de la Guerre et en fut convaincu.

« Vous êtes bien le seigneur Aelford daSkees, qui retourne au pays après avoir servi dans les Terres Saintes ? lui demanda-t-on.

— En effet.

— Je suis Parthen Lorica, de l'Office spécial. Nous nous intéressons à votre rencontre dans cette taverne.

— Pourquoi ?

— Pardon ?

— Je m'en suis plaint un peu partout, mais la seule chose qui intéressait les gens, c'était de savoir si j'avais des dettes. Quelqu'un aurait-il embauché un tueur pour tuer daSkees ? Auquel cas il vaudrait mieux ne pas lui faire crédit.

— Habitudes commerciales. »

Else fit la grimace, mais garda la bouche close.

« On nous a retransmis votre histoire. Et nous voilà. Très intéressés.

— Très bien, répondit Else en grommelant.

— Racontez-nous ce qui s'est passé. Tâchez de ne rien omettre. Un petit détail pourrait nous éclairer. Ce peut être l'occasion que nous attendons depuis longtemps.

— De quoi faire ?

— De remonter une piste jusqu'à une sorcière et une espionne du nom de Starkden. »

L'idée que tout ennemi de la Fraternité de la Guerre ne pouvait qu'être un ami d'Else Tage le tenta un instant. Sauf que cet ennemi-là de la Fraternité avait payé quelqu'un pour tuer Else Tage.

Else narra son histoire exactement comme elle lui était arrivée… en procédant néanmoins à quelques coupures créatives sur le compte de Nahlik et Mallin.

« Ces marins avec qui vous étiez assis… vous ne les connaissiez pas ?

— Non. Les deux plus sobres se connaissaient, mais pas l'ivrogne dans les vapes, bien qu'ils l'aient emporté. Il était déjà là quand je me suis assis à sa table. Les autres ne se sont montrés que quelques minutes plus tard.

— Et ils s'appellent Ren et Doy ?

— C'est ce qu'ils disaient. Je ne me suis pas vraiment occupé d'eux. J'étais venu dans cette taverne parce qu'on y sert du café peqaad et que j'y ai pris goût… J'essayais de me détendre avant de reprendre mon périple. Je déteste les voyages en bateau. J'ai le mal de mer. Horriblement.

— Les autres hommes étaient donc Carpio et Benatar Piola ?

— Oui.

— Nous connaissons Carpio, fît le plus âgé des Frères en s'exprimant pour la première fois.

— Seul un crétin pourrait confier un secret à Carpio, déclara Lorica. Mais on a dû l'embaucher. Nous pouvons donc déjà tirer sur ce fil. On ne devrait pas avoir de mal à mettre la main dessus, pas vrai ?

— Pourriez-vous m'en dire plus sur cette femme qui voulait ma mort ?

— Non. Parce que nous n'en savons pas grand-chose nous-mêmes. Nous espérons bien en apprendre plus. Pourquoi voudrait-elle vous tuer ?

— Je vous en prie, ne remettez pas ça. Je me suis déjà creusé les méninges à essayer de comprendre. La seule chose qui me paraît faire sens, c'est qu'on a dû se tromper de cible. Ce Carpio, là. S'il me filait, il me suivait peut-être depuis ici. Il devait peut-être prendre un des pensionnaires en filature.

— C'est possible, j'imagine. À moins que Starkden ne vous prenne pour un autre, déguisé. Avec qui pourrait-elle bien vous confondre ? »

Else haussa les épaules. « J'ai passé toute ma vie d'adulte à combattre pour la Triamoline. Je ne possède rien de valeur, ni dans les Terres Saintes ni chez moi en Tramaine. Toute ma fortune est sur moi. Pour qui cette femme pourrait-elle bien espionner ?

— La rumeur lui attribue des accointances avec le patriarche, l'empereur d'Orient et Hansel Bottenoire. Un de ces hommes aurait-il une raison de vous tuer ?

— En aucun cas.

— On a aussi associé Starkden aux incroyants. Plus particulièrement à la Lucidie.

— Je n'ai jamais vraiment eu affaire à eux. Nous combattions surtout des brigands, des hommes des tribus que Dreanger payait pour nous harceler. Sauf lors de la bataille du puits des Jours. À laquelle je n'ai pas participé puisque je me remettais d'une blessure causée par une flèche empoisonnée.

— Nous nous sommes montrés francs avec vous, déclara Lorica. Nous espérons qu'il en a été de même de votre côté. Vous partez par *l'Infanti ?* Si jamais nous apprenons du neuf avant qu'il ne fasse voile, nous vous ferons parvenir un message.

— Je vous en serais reconnaissant. » Le geste était généreux. Ces hommes respectaient celui qu'ils croyaient voir en lui. Mais Else espérait bien qu'ils échoueraient. Car, s'ils découvraient le fin mot de l'histoire, ils apprendraient aussi que Starkden s'en prenait en réalité à un capitaine sha-lug se faisant passer pour Aelford daSkees.

Il se consacra à des exercices mentaux destinés à combattre la tension. Sans succès. Il visualisait une jolie fillette blonde, un bébé qui lui souriait en essayant de marcher jusqu'à lui. Il se posa des questions jusqu'au moment où il se rendit compte qu'il devait s'agir de sa sœur. Des frissons glacés le parcoururent alors.

D'ordinaire, il échouait misérablement quand il s'efforçait de se remémorer sa famille. C'était surprenant. Les garçons du Rameau vibrant se souvenaient de leurs parents (surtout de leur mère) quand ils étaient encore petits. Et ils versaient beaucoup de larmes dans le noir quand leurs instructeurs ne pouvaient pas les voir.

Else embarqua à bord du *Vivia Infanti* peu après midi, sans avoir rien mangé de la matinée. Le bateau chargeait toujours du fret à son arrivée. Il repéra Mallin et Nahlik sur le quai.

Un marin sonsien cocha son nom sur une liste. Un autre, qui portait une pipe accrochée à une chaîne autour de son cou, l'attira à l'écart. « Les effets que vous avez fait envoyer sont dans votre vestiaire personnel, sire Aelford. À l'avant. Je vais vous montrer. »

Le *Vivia Infanti* ne ressemblait guère aux longs et fins squales de guerre qu'Else avait aperçus à l'approche de Staklirhod. C'était un énorme baquet de bois doté de pompeux châteaux à chaque bout, long de quarante mètres de la poupe à la proue et large de quinze. Un monstrueux navire marchand, sans doute originellement conçu pour transporter des troupes en Orient par les routes des croisades.

Des casiers de rangement étaient disposés sous la rambarde de proue, de toute évidence installés là postérieurement. Le marin ouvrit une écoutille donnant sur un compartiment cubique dont le côté faisait tout au plus soixante-dix centimètres.

« Elle empêchera vos affaires de glisser ou de passer par-dessus bord par mauvais temps, mais ne les mettra pas à l'abri du vol, ni de l'humidité en cas de gros grain. Usez-en à discrétion.

— Merci. » Else contempla un instant le petit paquet qui gisait à l'intérieur, recouvert d'une peau huilée. Il contenait les instructions écrites de Gordimer. Il n'était pas autorisé à l'ouvrir avant de faire route vers Sonsa.

Il entassa ses effets dans le compartiment et rejoignit Enio Scolora près de la rambarde côté quai. « J'ai appris que les chasseurs de sorcière t'avaient convoqué.

— Qui ça ? Les Frères à qui j'ai parlé ce matin ? Ils voulaient savoir ce qui s'était passé à la Lanterne rouillée. Ce dont tout le monde se foutait jusque-là.

— J'ai cru comprendre qu'il s'agissait de Parthen Lorica et de Bugo Armiena.

— L'un d'eux a dit s'appeler Lorica, effectivement.

— Ce sont bien eux. De l'Office spécial. Ils chassent esprits, démons, sorciers et tout le tralala. Mieux vaut ne pas trop s'en faire remarquer.

— Pourquoi ? Parle-moi de cet Office spécial.

— Tu n'avais pas la Fraternité sur le dos en Triamoline, si je comprends bien.

— La Triamoline est au bout du monde. Si nous y sommes encore, c'est parce que nous en chasser n'en vaudrait pas le dérangement. »

Scolora lui parla longuement de fanatiques dissimulés au sein d'une Fraternité qui l'était déjà. D'hommes aux puissants talents de sorciers qui aspiraient à l'éradication de la Tyrannie de la Nuit. Pas moins. Else n'y comprenait rien. Les créatures de la Nuit ne sont pas plus malfaisantes que les lions ou les hyènes. Elles ne font que ce pour quoi Dieu les a créées, tout comme les chiens, les mouches et les arcs-en-ciel. Elles peuvent certes être dangereuses, et même mortelles, mais c'est vrai de presque tout l'ordre naturel des choses. La Tyrannie de la Nuit fait partie du monde du vivant.

Scolora haussa les épaules. « Ils ont les fesses au chaud. Ils peuvent se permettre d'être fanatiques. Ils vivent ici, où la Nuit ne participe pas à chaque seconde de leur existence. » Ce qu'elle faisait en revanche au milieu des puits d'Ihrian, plus que partout ailleurs au monde.

« Comment font-ils quand ils visitent les Terres Saintes ?

— Ils râlent énormément. Et mettent ça sur le dos des pramans. Néanmoins, le bruit court qu'un événement survenu là-bas les aurait tous excités.

— Quoi ?

— Quelqu'un, me semble-t-il, aurait déglingué un esprit très puissant. Un type ordinaire, sans plus, rien d'un sorcier. Ils aimeraient savoir comment il s'y est pris. »

Des marins leur demandèrent de s'écarter de la rambarde puis entreprirent de larguer les amarres. Des barques s'approchèrent pour repousser le navire loin du quai et l'orienter vers le chenal. Le *Vivia Infanti*

dépendait entièrement de sa voilure. Éliminer la chiourme permettait de grosses économies de main-d'œuvre.

Un souffle de vent qui donnait directement sur le pont par le travers repoussait le bateau vers le quai. Les rameurs des barques méritaient bien leur salaire.

Les marins présents sur le pont ne rentrèrent les pare-battage que quand l' *Infanti* se fût écarté du quai de dix mètres, la proue dirigée vers le chenal.

Les premières petites voiles gonflèrent. L'*Infanti* fut bientôt en mesure de tenir lui-même son cap et il ne tarda pas à avancer doucement, mais avec un tirage insuffisant. D'autres voiles se déployèrent.

« Le patron de ce rafiot est compétent, lâcha Else.

— Il ne l'a pas toujours été. Sinon il ne le commanderait pas. Les Sonsiens sont gens prosaïques et pragmatiques à l'extrême. Tu vas bien ?

— Jamais quand j'ai de l'eau sous les pieds plutôt que la terre ferme. Des tas de grosses bêtes aux dents acérées vivent là-dessous. Et toutes aimeraient bien me dévorer.

— Tu as le mal de mer, hein ? » ricana Scolora.

Le navire marchand prenait de la distance. Il se faufila dans le chenal et atteignit le phare qui balisait l'embouchure du port. Dès qu'il aurait laissé derrière lui cet édifice de brique haut de soixante mètres, le *Vivia Infanti* serait en pleine mer et Else aurait de plus en plus l'impression d'être tombé du rebord du monde. « Oui. »

Le patron de l'*Infanti* l'aligna sur les bouées de balise. Des sémaphoristes échangeaient des messages avec la capitainerie du port à terre et les aiguilleurs du phare. Il y avait beaucoup de trafic à Runch.

Un brouhaha s'éleva du gaillard d'avant. Un des sémaphoristes appela le patron du bateau. « Il se passe quelque chose, déclara Else.

— On ne peut rien te cacher, hein ? »

Le patron, son second et plusieurs autres officiers entourèrent le sémaphoriste. Au bout de deux minutes de palabre, le quartier-maître de manœuvre ordonna à l'équipage sur le pont de ramener les voiles. Le timonier vira à tribord et sortit du chenal. Le navire perdit de l'erre. La chaîne de l'ancre ne tarda pas à grincer et ferrailler.

« Je parie qu'il y a une bonne raison, fit Scolora en désignant une longue barque qui s'éloignait d'un petit quai au pied du mont Calen, coiffé par le Castella Anjela dolla Picolina, siège de la Fraternité de la Guerre. Quelqu'un veut un passage à notre bord. »

Else espérait que ça s'arrêtait là.

Le patron du bateau aboya. Les gabiers du pont entreprirent de cornaquer les passagers vers l'entrepont. Les questions relatives à ce qui se passait ne recevaient aucune réponse.

L'équipage lui-même suivit les passagers, guère plus ravi. Les officiers et les gradés leur emboîtèrent le pas, jusqu'à ce qu'il ne restât plus sur le pont que le patron.

Else sentit une barque racler la coque. Des gens grimpèrent à bord. Un échange assez vif, mais étouffé, se fit entendre puis se tut.

Équipage et passagers faillirent se ruer dehors quand l'autorisation leur en fut accordée.

Il n'y avait rien à voir sinon une longue barque qui regagnait le quai du Castella Anjela dolla Picolina. Le patron du bateau se remit à hurler des ordres. L'équipage se prépara à reprendre la route.

Une heure plus tard, nul n'en savait plus, à part ce qui crevait déjà les yeux. Scolora était d'avis qu'il s'agissait de « quelqu'un de l'Office spécial. Un sorcier en chef. Il se passe quelque chose, Alf. L'histoire s'écrit sous nos yeux. Et nous sommes en plein dedans. » Ça l'excitait.

Pas Else. Il craignait d'être la cause première de la halte du *Vivia Infanti.*

Aucune trace visible d'un passager de la Fraternité. Si cet homme était à bord, il faisait lui-même sa cuisine. Le coq ne préparait rien pour un quelconque passager clandestin. Nul n'avait été évincé de ses quartiers.

Quand on arrivait sur Sonsa par le sud, la côte occidentale de la Firaldie était sans doute la zone rurale la plus fortement peuplée qu'Else eût jamais vue. Chaque colline arborait une espèce de forteresse ou de tour de guet. Le terrain escarpé plongeait abruptement dans la mer Utérine.

Le trafic maritime était dense. Chaque barque qui passait à portée de voix essayait de vous vendre quelque chose.

« Tous sont de sortie parce que le temps est doux, expliqua Scolora. Il faut profiter des beaux jours.

— Une devise à appliquer. » Else se sentait à l'aise avec Scolora. Enio parlait sans arrêt mais ne posait pas beaucoup de questions. Il n'avait rien contre le style « vétéran laconique ». Nombre de vieux soldats étaient ainsi.

Plusieurs autres passagers regagnaient leurs pénates depuis les Terres Saintes. Ils formaient une sorte de clique. Les autres étaient des pèlerins

venus visiter les puits d'Ihrian. Else, Scolora et deux types qui venaient de l'Ouest lointain étaient convenus de poursuivre la route ensemble après Sonsa. Else se demandait comment il allait pouvoir se décoller d'Enio assez longtemps pour s'isoler quelques instants.

Jusque-là, il n'avait pas réussi à trouver assez d'intimité pour jeter un coup d'œil sur ses instructions scellées. Le paquet de Gordimer contenait une douzaine de lettres, qui, chacune à son tour, devaient être ouvertes à une étape prescrite de sa mission. Il devait normalement en lire trois avant d'atteindre Sonsa. Elles étaient encore fermées. Il se faisait du souci. Peut-être contenaient-elles quelque détail crucial dont il aurait fallu s'occuper… encore qu'il en doutât : Gordimer pépiait autant qu'un cercle de vieilles commères.

« Pressé de rentrer chez toi ? lui demanda Scolora.

— Pas vraiment. Rien ne ressemblera plus à mon souvenir. Tous ceux que j'ai connus seront vieux ou morts. »

Scolora tira une longue figure. « T'es doué pour abattre le moral des gens, pas de doute. Tu viens de me rappeler que je me rends en terre étrangère.

— Un vieux Dève de Triamoline n'arrêtait pas de répéter ça.

— Hein ? Quoi ?

— Que le passé est une terre étrangère. J'ai sans arrêt l'impression de rêver, et je ne vais sûrement pas tarder à me réveiller sur ma paillasse en Triamoline.

— Ah ouais ? Eh bien, rêve plutôt de ça. Voici le bateau-phare extérieur. » Enio avait déjà visité Sonsa.

La ville proprement dite était une cité fluviale située à l'intérieur des terres, à quinze kilomètres du littoral. Le *Vivia Infanti* irait de bateau-phare en bateau-phare jusqu'à ce que les bouées fluviales fussent visibles. Un pilote les attendait sur le premier pour guider le bateau jusqu'à l'arrivée.

Il monta à bord. Les heures passèrent. Le bateau progressait à une lenteur exaspérante. « On va passer toute une journée à franchir les derniers kilomètres, grommela Else.

— Tu veux parier qu'on te laissera descendre pour continuer à pied ?

— Sûrement, admit Else. Une fois sur le plancher des vaches, je serai un autre homme. » Il savait son compagnon fatigué de l'entendre se lamenter.

« On y est presque, l'ami. »

Il leur fallut quasiment un jour entier pour remonter la Sciée jusqu'aux vastes docks de Sonsa. Else s'émerveilla de tous ces étranges bâtiments affairés, tous si hauts, si ornementés et peints de couleurs gaies. Al-Qarn était une cité ocre – seule couleur dont pouvaient se servir les marchands ambulants pour identifier leur commerce – faite de bâtiments bas et carrés en brique de boue. Le khaïf n'aimait pas les couleurs.

Le *Vivia Infanti* passait de mouillage en mouillage. Else en demanda la raison à un marin.

« Ceux-là ne nous appartiennent pas. Ils sont aux Rouges ou aux Bleus. *L'Infanti* est un vaisseau durandanti. Les mouillages duranditis sont verts. »

Les couleurs étaient un aspect de la culture chaldaréenne qui mystifiait Else. Dans l'empire oriental, les royaumes et républiques firaldiens et les principautés du littoral promptéen, partout où le vieil empire brothien avait conservé un impact durable, la populace se divisait en deux couleurs ou plus. Aujourd'hui, ces couleurs étaient devenues l'emblème de factions politiques. Mais au début, dans l'Antiquité, elles représentaient des sociétés de parieurs ou des groupes d'aficionados de jeux d'équipe qu'on donnait au cirque ou à l'hippodrome.

Sonsa se targuait d'être la plus importante cité marchande de la mer Utérine. Aparion et Datéon en disconviendraient probablement. Platadura, dans la Dirécie pramane, opposait de son côté un démenti formel. Sonsa présentait au monde un visage unifié et déterminé, mais les querelles intestines de ses factions étaient pires que celles d'enfants gâtés. Et sans aucun fondement rationnel aux yeux d'un étranger.

Ces conflits n'étaient ni doctrinaux ni idéologiques ce n'était qu'une perpétuelle, éternelle compétition pour le contrôle du pouvoir. Comme partout en Firaldie et dans toutes les politiques locales, il fallait remonter aux familles.

Les Durandanti possédaient la plus grande flotte marchande. Ils en tiraient la conclusion, fermement enracinée, qu'elle faisait d'eux la première famille sonsienne.

Les Scoviletti et les Fermi ne leur arrivaient pas à la cheville.

Les Scoviletti étaient sans doute à la tête de la plus petite flotte, mais l'armée de mercenaires qu'ils entretenaient et louaient à l'extérieur, surtout dans la Dirécie chaldaréenne, leur assurait une très grande puissance, en termes de pure domination de l'arme blanche.

Et les Fermi, bien sûr, avaient toujours une cousine mariée au frère du patriarche, une fille qui avait épousé l'héritier d'une grande famille de Datéon ou d'Aparion, à moins qu'ils n'eussent prêté de l'argent aux princes des cités-États des plaines du Nord ou forgé d'autres alliances qui les abritaient de la jalousie des Durandanti et des Scoviletti.

« Je suis censé retrouver quelque part dans Sonsa un avocat qui représente la plupart des familles de Tramaine, grommela Else. La lettre que j'ai reçue en Triamoline me prie de le contacter. Il saura les dernières nouvelles.

— Ça me paraît logique, répondit Scolora. Tu es donc censé le trouver. Mais est-ce qu'il te conviendra ? »

Oui, probablement. Il y avait à Sonsa des agents de Dreanger. On s'attendait à ce qu'il prit contact avec eux. « Je vais le débusquer. Si jamais on débarque un jour. Voici mon plan : toi, Tonto et Adrano, vous allez vous mettre en quête de l'auberge et vous renseigner sur la traversée jusqu'à Sheavenalle. De mon côté, je vais dénicher mon bonhomme et vous y retrouver ensuite.

— Excellent plan. Mis à part un détail.

— Lequel ?

— J'aimerais découvrir qui se cache depuis notre départ de Staklirhod dans la cabine du capitaine. On pourrait se planquer sur le quai et guetter jusqu'à ce que quelqu'un descende du bateau en tapinois. » Le ton de Scolora ne laissait planer aucun doute sur sa détermination.

« Tu es sûr de vouloir prendre ce risque ?

— Pas toi ?

— Je crois que c'est une pure perte de temps. » Mais Else tenait à savoir si un Frère de la Guerre ne l'avait pas suivi de l'autre côté de la mer Utérine. « Mais, bon, d'accord. Tâchons de rester prudents. »

« Ce doit être un jour férié, fit Scolora. Personne ou presque n'a l'air de travailler. » Il entraîna tout son monde derrière une pile de grosses balles de coton, à une centaine de mètres du bateau.

Else en fut atterré. Tout ce coton sorti de Dreanger en contrebande ? Par cette seule maison de Firaldie et pour ce seul port ?

Scolora avait choisi une bonne place. Elle offrait une excellente vue sur le *Vivia Infanti* sans que les observateurs ne fussent exposés à la curiosité des travailleurs des docks.

« Tu arrives à comprendre ces gens ? » demanda Scolora. Le dialecte des Sonsiens était quasiment inintelligible. Else secoua la tête. Il avait déjà du mal à comprendre Scolora.

« Il se passe quelque chose, marmonna Tonto. Merde ! Je ne voulais pas te croire, Enio, malheureux enfoiré que tu es. Personne n'a voulu te croire. Mais tu avais raison. »

Tous avaient trouvé derrière les balles une place pour épier pardessus ou sur le côté.

Assurément, il y avait du remue-ménage à bord du *Vivia Infanti*. Quelques instants plus tôt, le bateau semblait encore abandonné ; l'équipage et les passagers étaient tous descendus à terre.

« Ce n'est pas un Frère », fit Else. Deux hommes quittaient le bord. Le premier, de haute stature et le port arrogant, inspectait les alentours comme pour défier l'univers de tenter un geste hostile contre lui. L'autre, plus vieux et voûté, pliait sous un nombre déraisonnable de bagages. Le grand type ne l'aidait pas. Et il ne s'était pas montré de toute la traversée.

« Parce que tu t'imagines qu'ils se trimballent partout dans leur robe blanc et rouge en criant "Eh ! Me voilà" ? Quoi qu'ils maquillent, on sait déjà que c'est censé rester secret. »

Une voiture fermée traînée par deux chevaux clopina jusqu'au pied de la passerelle.

« Voilà ce que j'appelle un excellent minutage. »

Le plus vieux des deux hommes entreprit péniblement de hisser les bagages dans la voiture, aidé par le cocher. Le grand type scrutait intensément les environs.

« Je n'aime pas ça, souffla Tonto. C'est louche. Je me tire. » Il disparut dans l'ombre, rapide et silencieux.

« Foutre ! s'exclama Scolora. Pourquoi tout ce pataquès ? »

Adrano avait rencontré Tonto dans les Terres Saintes. « J'en sais rien. Mais, si on est encore en vie tous les deux, on le doit à son instinct qui ne l'a jamais trompé aux puits d'Ihrian.

— En ce cas, on ferait mieux de l'écouter », fit Else. Il avait pris l'habitude de se fier aux avertissements voilés d'Os et d'Az.

« La voiture s'ébranle, déclara Scolora. Elle arrive sur nous.

— Malédiction ! Baissez-vous. Faites-vous invisibles.

— On n'est pas les seuls dans le coin », protesta Scolora.

La voiture se déplaçait vite et fonçait droit sur leur cachette. Else, par un intervalle entre deux balles de coton, eut un aperçu fugace de son flanc gris vernissé. Puis toutes les ténèbres de l'univers explosèrent.

Le poing d'un dieu le frappa en pleine poitrine et l'envoya dinguer contre le mur d'un entrepôt. Pendant son vol plané, il lui sembla entendre les cris entrecoupés de ses compagnons. Le coton, pour partie enflammé, jaillissait comme un geyser.

Il sombra dans l'inconscience.

Celle-ci ne dura pas longtemps. Quelques teigneux des docks à l'aspect douteux commençaient justement de se faufiler entre les balles, en bavardant trop vite pour qu'on les comprît. Mais Else réussit à saisir le mot « sorcellerie ».

Il se rendit brusquement compte que son poignet gauche le faisait souffrir.

« Dieu est miséricordieux », murmura-t-il. Son poignet avait été brûlé. Des cloques s'y formaient déjà. Son amulette l'avait protégé.

Il se releva en chancelant, couvert de coton, faisant sursauter les Sonsiens. « Que s'est-il passé ? Où sont mes amis ? »

S'ensuivit une conversation que la barrière de la langue rendait pour le moins difficultueuse, au cours de laquelle il tenta de leur expliquer que ses amis et lui avaient cru faire des économies en dormant sur les balles de coton. Sur ce, il y avait eu une explosion.

Les Sonsiens n'en savaient pas plus : rien que ce *boum !* puis le quai avait été recouvert de tonnes de coton embrasé. Sans doute, selon eux, était-ce lié aux querelles qui opposaient les grandes familles de la ville.

Ils retrouvèrent tout de suite Scolora. Le Dirécien était mort. Totalement et affreusement. Il avait été écartelé et les quatre segments de son corps ne tenaient plus que par quelques tendons et lambeaux de chair. Quant à Adrano, il était presque aussi libéralement dispersé que le coton.

Les bagarreurs des quais ne tardèrent pas à comprendre. Ils avaient prononcé le mot « sorcellerie ». Ils en avaient désormais la preuve. Ils décampèrent aussitôt.

Les docks n'étaient plus qu'une ville fantôme. Où donc étaient passés les travailleurs ? Les équipages des bateaux à quai ? Les curieux attirés par la déflagration ? Les nouvelles pouvaient-elles se répandre aussi vite ?

Else jeta un regard sur les cadavres de Scolora et d'Adrano. Il ne pouvait plus rien pour eux. Il se sentait à la fois furieux et coupable.

Il ramassa leurs affaires et se redressa, puis se faufila sur le quai. Personne ne regardait. Tout était calme. La nuit tombait. Il allait devoir disparaître en ville.

Plus question de se pointer à l'auberge.

De la lumière filtrait par les vitraux de la proue du *Vivia Infanti.* Ceux de la cabine du capitaine.

Else se déplaçait sans bruit sur le gaillard d'avant. Le quai n'avait pas encore recouvré son animation. Mais ça ne tarderait pas.

Quelqu'un jouait du luth dans les quartiers du patron de l'*Infanti.* Un air dolent qu'Else ne reconnut pas. Une triste ballade d'amour non partagé. Comme la plupart des chansons de son espèce, elle venait de la Fin du Connec, où ces choses-là avaient été inventées.

Else tira lentement sur la cordelette du loquet et poussa silencieusement la porte vers l'intérieur.

Le patron du bateau était assis dans un fauteuil douillet, derrière une table à cartes, et il fixait par les hublots de proue les étoiles qui se rallumaient une à une, tandis qu'un ciel indigo cédait la place à la nuit noire. Il tournait le dos à Else.

Il s'arrêta de jouer sa triste complainte. « Je n'aurais jamais cru que tu tiendrais parole, sorcier », déclara-t-il. Le marin avait craché son dernier mot comme une malédiction, en affichant une expression d'indicible mépris.

Il se retourna. Et sursauta. « Qui diable êtes-vous ?

— Un homme malheureux. Votre passager clandestin vient de tuer deux de mes amis. Vous allez devoir me parler de lui.

— Vous voulez rire, j'imagine ?

— Il est mauvais. Et je suis là. Assez furieux pour vous faire regretter de ne pas tenir une lampe afin d'éclairer la route de mes amis jusqu'en enfer. »

Le patron se débattit, mais il n'était plus dans sa prime jeunesse et n'avait jamais été un grand bagarreur. Else, lui, était jeune et coriace ; et il savait faire parler les prisonniers.

« C'était un porc arrogant et un stupide bigot que ce type, finit par répondre le patron devant l'inéluctable. Si vous vous lancez vraiment à sa poursuite, je vous souhaite bonne chance. »

Tel n'était pas le projet d'Else. Ni sa mission. Il voulait seulement savoir ce qui se passait au cas où ça affecterait ses plans à venir.

Le patron du bateau parlait. Else faisait les cent pas. Il observait des reliques qui racontaient que l'existence entière de cet homme se passait à bord de ce navire. Il n'aurait pu vivre nulle part ailleurs. Il avait collectionné des souvenirs exotiques dans un tas d'endroits intéressants, dont des épées à la lame peu courante ; un arc complexe, de ceux qu'utilisaient les cavaliers des steppes ; un arc d'infanterie ghargarlicien long de deux mètres, un modèle démodé depuis des siècles ; et une arbalète lucidienne à la facture suggérant la production en masse, dont se servaient les milices locales chargées de défendre les murs d'enceinte de leur ville. Elle n'était pas très puissante, mais le premier crétin venu aurait pu s'en servir à bout portant. Ce spécimen précis avait été peint puis décoré de sutras de l'Écrit et doté d'une corde de bonne qualité. Rien de tout cela n'avait sans doute porté chance à son détenteur, sinon l'arme n'appartiendrait pas à la collection d'un capitaine chaldaréen au long cours.

« Soyez prudent avec cet objet, supplia le Sonsien. La détente est très sensible. » Un carreau était engagé dans le mécanisme, bien entendu.

« Laisser l'arc bandé n'est pas une très bonne idée. Ôtez donc le ressort. » Des questions portant sur le sorcier de la Fraternité, Else passa à d'autres plus générales. Quelle était l'attitude des Sonsiens envers l'Église… Sublime V… La détermination flagrante du patriarche à lancer une nouvelle croisade ?

« Les croisades sont bénéfiques pour Sonsa, répondit le patron du bateau. Le patriarche est un fou furieux, mais peu nous chaut tant que son or continue de remplir nos coffres. »

Else s'installa dans le fauteuil du patron. L'homme était ficelé sur sa table à cartes. Else se résolut finalement à briser le sceau des lettres de Gordimer.

Elles ne contenaient pas grand-chose qu'il n'aurait pu deviner tout seul. Fais profil bas. Ouvre l'œil et les oreilles. Apprends tout ce que tu pourras, même si ça ne te paraît pas pertinent. Tâche de découvrir pourquoi les Arnhandais ont ces préférences. Sème les graines d'un conflit entre les ennemis potentiels de Dreanger, afin qu'ils n'aient plus aucune attention à consacrer à des aventures ultramarines. Fraye-toi, dès que possible, un chemin jusqu'à Sublime et le Collegium. Et ainsi de suite, sans aucune

allusion à la manière dont il devait réagir s'il était attaqué par des espions meurtriers ; ou des sorciers de la Fraternité de la Guerre.

Malgré tout, il y trouva un moyen de contacter à Sonsa deux agents de Dreanger qui ne se connaissaient pas. Il entendait bien ne rien changer à cet état de fait.

« Crétin de croisé ! cracha soudain le patron du bateau, assez âprement pour attirer de nouveau son attention. Réveille-toi ! Quelqu'un vient de monter à bord. »

Else ne lui demanda pas comment il le savait. C'était son bateau. Il rassembla ses lettres, s'empara de l'arbalète lucidienne et se cacha dans un coin sombre.

Le loquet de la cabine se souleva et la porte pivota vers l'intérieur. Une silhouette vêtue de noir franchit le seuil, puis elle aperçut le patron allongé et ligoté. « Qu'est-ce que… ? hoqueta-t-elle.

— Présente mes respects à Enio et Adrano », lâcha Else en appuyant sur la détente de l'arbalète.

Le nouveau venu se déplaçait comme un chat, mais pas encore assez vite. Il poussa un grognement de douleur ; le carreau lui avait transpercé l'épaule et le bras droits.

Else jeta l'arbalète et se fendit, dans l'espoir de frapper avant que l'autre ne recoure à sa magie.

Mais le Frère para son coup d'un glaive court. En dépit de sa blessure et du fait qu'il devait se battre de la main gauche, il ne faisait preuve d'aucune indécision. Jusqu'au moment, du moins, où il se rendit compte qu'il affrontait un adversaire chevronné.

Il se fendit à son tour, força Else à reculer d'un pas et s'envola par la porte. Else trouva plus avisé de ne pas foncer tête baissée dans le traquenard qui l'attendait sans doute dehors. Il faisait nuit noire à présent. Et un sorcier puissant était à pied d'œuvre.

Il trouva un autre carreau pour l'arbalète lucidienne, s'assura que ses lettres étaient bien cachées dans sa chemise puis éteignit la seule lampe allumée et ouvrit le hublot de proue cerclé de plomb. Il se faufila au-dehors, s'empara d'une amarre et se laissa glisser sur le quai.

Il était accroupi derrière un gros boulard de bois et retenait son souffle quand le Frère blessé descendit la passerelle avec fracas, en regardant par-dessus son épaule.

Pourquoi ne s'était-il pas servi de sa sorcellerie ?

Else lâcha son deuxième carreau.

Il l'entendit frapper, mais il ne freina nullement l'élan de l'homme. Sans doute portait-il une cotte de mailles sous sa chasuble de la Fraternité.

L'agent de Dreanger qui avait laissé entrer Else dans son échoppe à cette heure indue était un nabot : un petit Dévédien bossu d'un mètre trente tout au plus. Il n'était pas content. « Je savais que ce jour viendrait. J'ai essayé de faire comme s'il n'arriverait jamais. Je me persuadais qu'il ne s'agirait que de toucher quelques pièces d'argent en échange de la remise d'une lettre occasionnelle. Mais c'est bien de cela qu'il était question depuis toujours, n'est-ce pas ? »

Else examina l'environnement à la faveur de la chiche lumière de la petite lampe du nain un minuscule atelier d'orfèvre. Les clients du nabot devaient tous être des Dèves. Presque tout ce qu'il voyait relevait de la panoplie liturgique dévédienne. Ce qui lui paraissait logique, dans la mesure où l'échoppe se trouvait en plein cœur du quartier dévédien de Sonsa. « Oui. Vous avez raison. Il s'agit bel et bien de ce que vous attendiez. Mais vous étiez payé pour ça. Je dois absolument disparaître. Et rester dans l'anonymat. J'ai une lettre d'al-Qarn pour vous. »

Le nain s'appelait Glédius Stewpo. « C'est ainsi qu'on le prononce ici et ça me suffit. » Les derniers rebondissements déplaisaient peut-être à Stewpo, mais il était prêt à les affronter. Il y avait sous sa maison une pièce secrète qui passerait pour un atelier clandestin si jamais quelqu'un entrait par hasard. Un homme pouvait s'y planquer dans un confort relatif. « On ne vous y trouvera jamais, à moins de faire usage d'une magie très puissante. »

Stewpo avait plusieurs tics qu'Else trouva amusants. Tout d'abord, il n'arrêtait pas de bouger la tête, de la hocher ou de la secouer. Et il terminait chacune de ses phrasés par un petit rire étouffé, comme s'il s'était raconté une blague désopilante.

Rien de ce que disait le nain ne semblait pourtant distrayant à Else. Fût-ce vaguement amusant.

Pire, dès qu'il s'asseyait, le nain se balançait. D'avant en arrière, d'arrière en avant, à toute vitesse et sans interruption. Et il n'était pas conscient de ses tics.

Stewpo lut la lettre d'al-Qarn. « Très bien. Nous y voilà. Je suis prêt à vous aider de toutes les façons possibles. »

Else lui narra toute l'histoire. Faire moins lui eût paru futile. « J'ai maquillé les restes d'Adrano pour faire croire à mon propre décès puis fouillé les corps et emporté tout ce qui pourrait me servir.

— Parfait. Qu'en est-il du spadassin de la Fraternité qui s'est enfui ?

— J'ignore s'il en était réellement un. Je sais qu'ils ne sont guère rationnels. Mais ils doivent bien se douter qu'assassiner un individu comme le patron de ce bateau après toute l'aide qu'il leur a apportée serait contreproductif. Les gens rechignent à coopérer quand on les tue pour leur peine.

— Je pensais plutôt à ce qu'il était advenu de lui.

— Il a filé.

— Sans vous infliger aucun tour de sorcellerie ?

— En effet.

— Ils vous ont leurré. Vous avez pris le serviteur pour le sorcier. C'était son garde du corps et son assistant.

— Vous avez peut-être raison. Sommes-nous ici à l'abri de la Nuit ?

— Tout à fait. Le pays était déjà domestiqué avant l'émergence de l'empire brothien. Les esprits ont été rossés mille fois. Seuls les plus bénins d'entre eux sont encore là. Les plus maléfiques ont été chassés ou enfermés dans des pierres, des arbres ou des ruisseaux. Il ne reste plus grand-chose d'utile pour un sorcier. Les Sonsiens préfèrent cet état de fait. Un monde gouverné par les lois de l'économie plutôt que par celles de la souffrance et du chaos.

— Les lois du chaos ?

— Même le désordre est ordonné quand on y regarde à deux fois.

— Mais supposons que celui-là ait apporté ses propres esprits ? »

Le nabot était nanti d'une tignasse de cheveux blancs qui n'avaient pas souvent connu le peigne. Il y passait les doigts entre deux tics. « C'est une éventualité. Mais vous avez dit qu'il appartenait à l'Office spécial de la Fraternité de la Guerre. Ces gens aspirent à mettre fin à la Tyrannie de la Nuit. Ils ne l'emportent pas avec eux.

— N'emploieront-ils pas les instruments du mal pour le vaincre ? » C'était là une erreur humaine assez répandue, même dans le royaume de la Paix.

« Ils refuseraient. Quoi qu'il en soit, ils ne vous trouveront pas. Si vous restez dans cette chambre. Reposez-vous. Je tâcherai d'apprendre ce qui s'en dit dans la rue.

— Ne changez rien à vos habitudes. Et je mangerais bien un morceau. Je n'ai rien avalé depuis ce matin.

— Je pourrais être votre grand-père, sha-lug. N'essayez pas de m'apprendre mon métier.

— Je ne… Compris. »

Gédius Stewpo lui apporta à dîner le soir suivant. « Mieux vaut que vous ne sortiez pas maintenant, sha-lug. J'imagine que vous m'avez dit la vérité. Pourtant, votre histoire ne ressemble en rien à celle que raconte la Fraternité. Ils affirment qu'ils traquaient un étranger venu espionner l'Église.

— Vraiment ? Ça me paraît inepte. Ont-ils dit qui ? Et pourquoi ?

— Non. Au demeurant, personne dans les parages n'ajoute foi à ce que disent les Frères. À moins d'être un Bleu et lié aux Fermi.

— Il y a donc beaucoup d'agitation. Et les politicards des diverses couleurs tentent d'en tirer profit ?

— D'autres hypothèses circulent. Le problème, c'est que vous ne devez pas vous faire voir. Avec vos cheveux blonds, croyez-moi, vous seriez aussitôt appréhendé pour interrogatoire. »

Else opina. Bien sa chance. Tout ce qu'on lui avait demandé de faire quand il serait à Sonsa, c'était de descendre du bateau et de repartir.

« Si vous n'aviez pas cuisiné le patron du *Vivia Infanti,* vous auriez pu vous en tirer sans qu'on soupçonne rien. Mais vous avez tenté de tuer un moine de la Fraternité.

— Je ne réfléchissais pas stratégiquement, grogna Else. Mais tactiquement… je devais absolument découvrir ce qui se tramait.

— Vous jouez de bonheur. Ils ne savent toujours pas qui chercher. Mais ils cherchent âprement. Mes informateurs dans la Fraternité m'ont laissé entendre que le sorcier était paniqué parce que vous n'auriez pas dû survivre à l'explosion.

— Ne m'avez-vous pas dit vous-même que Sonsa était pacifiée au plan surnaturel ?

— Je déblatérais par le mauvais trou, de toute évidence.

— Que pensent les Sonsiens ? »

Le nabot gloussa. « Je ne connais pas beaucoup de gens que le trépas de quelques Frères des baraquements du coin bouleverseraient. Ils ne sont pas

très puissants ici et n'ont guère d'influence, sauf sur les Fermi, mais ils ont tendance à se montrer odieux envers les Dévédiens et les Dainschaux.

— Sont-ils assez puissants pour enlever des gens dans la rue ? Sans que Sonsa se soulève ?

— Les Durandanti et les Scoviletti ne veulent pas se les aliéner. De peur que la Fraternité ne s'aligne sur l'autre famille.

— Et les Frères profitent au mieux de cette situation, pas vrai ?

— Bien sûr. Ils ne sont pas idiots. Mais ils ne mesurent pas à quel point ils sont détestés.

— Hum ?

— Ils sont trop forts. Mais ils ne le doivent qu'à la reconduction, dans chaque cité de Firaldie, de l'imbroglio qui règne à Sonsa. Il n'existe aucune aristocratie nationale capable d'unifier le pays. Rien que l'Église. Et l'empire, qui intervient du dehors. Brothe compte cinq grandes familles qui mènent le bal du pouvoir, avec le patriarcat en guise de gros lot. Sans la Fraternité de la Guerre pour le soutenir, et surtout l'Office spécial, Sublime n'aurait jamais été élu. Il leur est acquis. Sa politique d'agression est la leur. Je n'ai pas cessé d'en prévenir al-Qarn. Mais al-Qarn refuse d'écouter.

— Gordimer est un grand guerrier. Mais, en sa qualité de dirigeant et de planificateur, il a de nombreuses failles. Hélas, si la fortune de Dreanger reposait entre les mains du khaïf Karim Kassim al-Bakr, il ne nous resterait plus qu'à prier pendant que les croisés nous faucheraient comme les épis mûrs. Vous connaissez Sonsa. Dans quel délai cette nouveauté aura-t-elle perdu son attrait ?

— Demain soir pour la plupart des gens. Avant la fin de la semaine pour les autres. Sauf si la Fraternité offre une grosse récompense. Les requins sortiraient de leur trou.

— Je vais donc me contenter de patienter. Y a-t-il des moutons ici ? Du bétail ? N'importe quoi sauf du cochon ? Je mange du porc salé depuis Runch ! Je me sens impur en dépit de toutes les indulgences du khaïf. »

Stewpo n'était pas stupide. « Vous me prenez pour un demeuré, sha-lug ? Vous essayez de sonder ma loyauté en mettant à l'épreuve mon régime alimentaire ? Vous n'êtes là que depuis vingt et quelques heures. Vous n'êtes pas encore allongé sur un chevalet de la Fraternité, que je sache ? En outre, sachez qu'on vous a gravement induit en erreur. La famille fondatrice d'al-Prama se composait de déments hallucinés accrochés aux stupéfiants.

Mais la religion n'est pas le problème. Pour moi, ce serait plutôt ce que les croisés ont fait à Suriet. »

Suriet était le nom qu'on donnait aux Terres Saintes en melhaïque.

Les premières armées de croisés avaient pillé les temples et les villes non chaldaréens. Ainsi que ceux des chaldaréens qui refusaient de reconnaître la prédominance du patriarche de Brothe. C'était à cette époque que la Fraternité avait fait sa réputation et sa fortune.

Dans l'ancien temps, avant la conquête pramane, les puits d'Ihrian appartenaient à l'empire d'Orient, où régnait une pression moins virulente sur la foi chaldaréenne. L'empire était tolérant. Les adeptes de religions différentes n'y étaient pas molestés tant qu'ils se soumettaient aux obligations légales dues à l'empereur. Ces conditions ne changèrent guère après la conquête, sauf que plusieurs cultes chaldaréens se fondirent désormais dans le pot-pourri de la minorité.

Quand les Occidentaux vinrent libérer les puits d'Ihrian, ils ne virent, même dans leurs cousins en religion, que des sous-hommes, main-d'œuvre qu'il suffisait d'exploiter pour s'enrichir.

« La confiance est le plus gros risque de notre profession, déclara Else. Toutes mes excuses. Toutefois, je ne cracherais pas sur un gigot d'agneau.

— Je comprends. Je ne me sens pas très à l'aise avec vous non plus. Comment avez-vous fait pour survivre à une attaque qui a déchiqueté tous vos compagnons ?

— Qui sonde l'autre à présent ? » gloussa Else.

Stewpo partagea un rôti de mouton avec Else, avant de siroter un vin à la robe très sombre produit par les vignes du littoral. « Encore une journée passionnante. » Ses tics étaient moins prononcés ce soir.

« Racontez. On a bien tenté de m'inculquer la patience, mais sans succès.

— J'ai trouvé une source de café d'Ambonyspgie.

— Excellent. J'imagine qu'il arrive à Sonsa par le même chemin et la même entremise que le coton. »

L'Ambonyspgie était un petit pays montagneux situé au sud-est de Dreanger, peuplé de Noirs et séparé de celui-ci par un désert de pierre inhospitalier. Il était en majeure partie composée de chaldaréens protoarianistes, avec une minorité hétéroclite de tribus païennes et dévédiennes. Et il produisait les meilleurs grains de café qu'on pût trouver.

Else leva la main gauche. « Pour répondre à votre question de l'autre soir, je suis encore vivant parce que je porte une amulette qui me protège de la sorcellerie et des créatures de la Nuit. Vous ne pouvez pas la voir. Mais, en revanche, vous pourrez discerner quelques brûlures. Elle a chauffé en détournant le sortilège meurtrier.

— Je comprends. Mais j'aimerais que vous goûtiez ce vin. C'est une excellente année. »

Else secoua la tête.

Une cloche tinta doucement. Le nain sursauta. « À cette heure de la nuit ? marmotta-t-il. Vous ne vous attendez pas à la venue d'autres de vos semblables, au moins ?

— Pas que je sache. »

La cloche continuait d'exiger une réponse.

« Allez-y. » Else ne redoutait aucun danger immédiat. Ceux qui le cherchaient ne sonneraient pas aux portes. Ils les enfonceraient.

Stewpo revint l'air soucieux. Il était tout tics et bougeotte à présent.

« Qu'est-ce que c'était ? s'enquit Else.

— Il y a du nouveau. On a retrouvé votre ami qui a fui avant l'explosion. Ils croient savoir maintenant qui chercher : un certain seigneur Aelford daSkees. C'est le seul passager du *Vivia Infanti* qui manque à l'appel. En outre, vous avez cité des noms à bord du bateau avant de manquer ce Frère.

— Le gamin n'y peut rien. Il est idiot de naissance.

— Ce n'est pas tout. Et c'est déjà plus intéressant.

— J'écoute.

— Le patron du *Vivia Infanti* s'est plaint en public du mauvais comportement et des intentions meurtrières du sorcier de l'Office spécial qu'on l'a contraint à ramener de Runch. Et voici un détail captivant : votre capitaine n'est autre que le frère de don Aleano Durandanti.

— Lequel est un membre illustre de sa famille. Je me trompe ?

— Le chef de meute. Et la réaction de la Fraternité après le retour du sorcier a monté tout le monde contre elle. » Le nabot se balançait deux fois plus. « Même les Fermi grommellent.

— Que s'est-il passé ? » Else ne prêtait pratiquement plus attention aux tics de Stewpo.

« Les Durandanti ont saisi les baraquements de la Fraternité. Celle-ci avait pris une grosse hypothèque dessus voilà quelque temps ; et ne remboursait pas.

— Vous n'avez pas l'air trop abattu.

— La Fraternité de la Guerre a été le plus féroce prédateur de Suriet. Cet ordre est bâti sur des pillages et le trafic d'esclaves. »

La plupart des Dèves vivant hors des Terres Saintes aujourd'hui étaient les descendants de peuples réduits en esclavage sur toutes les rives de la mer Utérine.

« Je comprends.

— Pouvez-vous taire des informations à vos mandataires, sha-lug ?

— Je ne devrais pas. Mes rapports sont censés contenir tout ce qu'al-Qarn pourrait trouver intéressant.

— Je préférerais qu'al-Qarn ignore certaines informations. Pas Gordimer en particulier. Surtout l'autre, là. Le magicien.

— Er-Rashal ? Pourquoi ?

— C'est un sorcier. Et des bruits courent à son sujet. Le Dévédien que je suis aimerait lui cacher certains… détails. Si vous vous sentez obligé de lui rapporter tout ce que vous voyez, je ne serai pas toujours disposé à vous aider.

— Je peux me permettre d'ignorer quelques problèmes mineurs qui ne poseraient aucune difficulté à ma famille, mon peuple, mon pays et mon dieu. » Ce nabot isolé ne risquait guère de menacer Dreanger.

« Bien. Très bien. Je vais donc prendre un risque énorme et partir du principe que la parole d'un sha-lug est aussi sacrée à ses yeux que la foi qu'il aimerait faire partager au monde. »

Else grommela une imprécation. Enfer ! Le nabot faisait de l'esprit. Et, à la vérité, il fallait reconnaître qu'al-Prama ne voyait aucun mal à berner les infidèles.

« Vous devrez garder à l'esprit que Glédius Stewpo n'est pas un sha-lug mais un patriote dévédien qui aide son propre peuple en obligeant l'ennemi de ses ennemis.

— J'en suis conscient. »

Les Dèves de la diaspora se tenaient tranquilles, mais ceux qui avaient survécu dans les Terres Saintes le professaient publiquement : tous les envahisseurs devaient être chassés de Suriet. De *leur* Suriet. Leur dogme

négligeait une vérité historique : eux-mêmes avaient été des envahisseurs en leur temps.

« J'aimerais que vous compreniez bien ce point. Avant de vous montrer ce que je compte vous montrer. »

L'histoire des Terres Saintes n'était faite que de guerres et d'invasions incessantes, un peuple après l'autre s'efforçant de faire main basse sur les puits d'Ihrian.

Pourquoi aucun empire n'était-il né des Terres Saintes ?

« Nous savons à quoi nous en tenir, déclara Else. Si quelque chose vous paraît mériter de rester entre nous, j'honorerai votre vœu.

— Parfait. Parce que je crains que les Dévédiens de Sonsa n'aient bientôt besoin de l'assistance d'un vrai guerrier. »

Else poussa un grognement inquisiteur.

« La Fraternité accepte mal l'inéluctable. Les Frères ne partiront pas. Ils sont persuadés que Dieu est de leur côté. Ils ne quitteront pas leurs baraquements. Ils veulent la bagarre. Un homme de confiance des Durandanti a déjà été tué.

— Quel rapport avec les secrets que je dois taire à al-Qarn ?

— La prochaine et inévitable étape – pendant que la Fraternité continue de temporiser en espérant une aide extérieure – sera de faire porter la responsabilité de la crise aux étrangers et aux incroyants.

» On s'attaque toujours aux quartiers dévédiens en cas d'émeute. Les familles régnantes découragent le fanatisme religieux dans les républiques parce qu'il nuit au commerce. Elles dépendent étroitement des artisans et des employés dévédiens. Mais la populace reste intolérante. »

Les Dévédiens avaient aussi leur importance dans nombre de cités pramanes. Dans la Dirécie pramane, une minorité dévédienne formait une classe de bureaucrates qui soutenait avec enthousiasme ses maîtres pramans.

« Mais ce nouveau patriarche… poursuivit Stewpo. Il n'est pas du tout tolérant. Il prêche contre tout le monde. Même contre son propre peuple quand il refuse de reconnaître en lui l'infaillible voix du Seigneur.

— Vous croyez qu'il va arriver quelque chose ?

— Je crois que la populace sonsienne va tenter de chasser la Fraternité. Les Trois Familles n'interviendront pas. Il y aura des blessés. La Fraternité nous collera tout sur le dos. Et la populace se retournera contre les boucs

émissaires, les proies faciles. Entre-temps, la Fraternité trouvera un arrangement avec les Trois Familles et il n'y aura rien de changé.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Un conseil professionnel. Sur nos moyens de défense. De préférence d'une manière qui fasse le moins de victimes possible, afin que la populace ne s'offusque pas trop de nous voir riposter.

— Je vous souhaite bonne chance. »

Else ne connaissait aucune méthode de combat susceptible de ne pas rendre l'ennemi plus furieux qu'il ne l'était déjà. On ne pouvait que continuer à lui taper dessus jusqu'à ce que la douleur lui fît oublier sa colère.

« Pourquoi, en ce cas, m'avoir demandé de ne pas transmettre certains renseignements à al-Qarn ? » Jusque-là, il n'avait rien entendu de bien extraordinaire.

« Oh. Je croyais que vous aviez compris. Nous nous battrons si on nous attaque.

— Encore une fois, en quoi est-ce que ça concerne al-Qarn ?

— Nos méthodes risquent d'intéresser le sorcier.

— Riposter n'est peut-être pas le meilleur expédient. »

Le nain haussa les épaules. « Qu'il en soit ainsi. Suivez-moi. »

Le quartier dévédien était sombre et silencieux. Else remarqua des hommes armés dans les recoins sombres. Deux par deux. Un vacarme se faisait entendre du côté de la Sciée. Un grand incendie au moins éclairait le ventre de nuages épais et bas.

« On dirait qu'il va pleuvoir, dit Else à Stewpo.

— Ce serait bienvenu. La pluie calme les esprits. »

Ils marchèrent sur quelque cinq cents mètres, ce qui représentait une bonne partie de l'étendue du quartier. Celui-ci, très peuplé, n'occupait qu'un espace restreint. Les Dèves devaient enterrer leurs morts hors les murs, dans une terre non consacrée négligée par l'Église.

« Il y a des espions partout », souffla le nain.

Deux jeunes à la mine déterminée le jaugèrent silencieusement du regard. Stewpo répondit à leur attente. L'un d'eux s'empressa d'ouvrir la porte d'une maison qui semblait appartenir à un homme fortuné. Il n'y avait pas d'échoppes au rez-de-chaussée.

La porte donnait sur un corridor étroit éclairé par une simple chandelle. Le parquet était de bois dur et usé. Quatre portes se succédaient dans ce couloir central. Toutes étaient fermées.

Une cinquième s'ouvrit au fond du couloir ; elle donnait sur un escalier escarpé menant à la cave. Le nain n'avait pas besoin d'un guide.

Il fit halte au bas des marches et se tut jusqu'à ce que leur guide les eût remontées. Puis il ouvrit ce qui ressemblait à un placard pour vêtements usagés, bourré de loques de rebut, fouilla dans le tas et poussa sur le côté. Le panneau du fond bougea légèrement puis pivota complètement pour dévoiler un puits de ténèbres derrière le placard.

« Rien ne rôde dans cette obscurité, affirma-t-il.

— Je serai juste derrière vous, déclara Else. Avez-vous visité Suriet vous-même ?

— Non. Et vous ?

— Oui. La nuit n'y est jamais aussi noire qu'ici. »

Le nain progressait dans l'obscurité. Où pendaient des bandes de feutre noir.

Mais aucune lumière ne filtrait du feutre. Jusqu'à ce que Stewpo prononçât ce qui devait être un mot de passe.

Un vieux Dève à la grande barbe, en costume traditionnel, apparut derrière une petite chandelle. Il ne souffla pas mot quand Stewpo et Else lui passèrent devant pour traverser un nouveau rideau de bandes de feutre et entrer dans une vaste salle souterraine.

Else soupçonnait tout le quartier d'être truffé de tunnels et de salles de cette espèce, issues de secours ou cachettes. Il se demanda ce que les Dèves avaient fait des monceaux de terre excavée.

Ceux-là se préparaient depuis très longtemps à affronter de gros ennuis.

La salle contenait tout un arsenal et seize vieillards ridés et rabougris. « Ce sont les anciens du peuple dévédien de Sonsa », expliqua Stewpo.

Else prit note de véritables forêts de pilosité faciale grisonnante. Ces vieillards n'avaient sans doute pas vu le monde extérieur depuis une génération. L'un d'eux donnait même l'impression d'être déjà là, à se lamenter et critiquer, quand le Grand Horloger avait assemblé son chef-d'œuvre branlant.

Else les examina et les catalogua puis reporta son attention sur l'arsenal.

Impressionnant. « L'argent doit couler à flots dans le quartier dévédien. » Il vit des lance-flammes de l'empire oriental, des arbalètes

lucidiennes que le premier crétin venu aurait pu manier sans aucun entraînement, des armes destinées à des soldats spécialisés tels que les grenadiers, des amphores contenant, d'après leurs inscriptions, des poisons mortels dont on pouvait enduire des pointes de flèche, des javelots, des carreaux d'arbalète, des épées et des poignards.

Le tout suggérait une féroce détermination.

Les Dévédiens de Sonsa en avaient manifestement assez enduré.

« Me voilà, déclara Else. Et je constate que vous êtes très sérieux. Qu'attendez-vous de moi ?

— Rien si on ne nous agresse pas, répondit Stewpo. Tout, dans le cas contraire. Vous serez notre général. Et notre dernier espoir. Mais personne, hors de ces murs, ne saura jamais qu'un soldat étranger s'en est mêlé. »

Else eut l'impression qu'on lui forçait la main. Métaphoriquement.

« Voyons un peu avec quoi nous allons œuvrer. » Il était à leur merci.

« Le résultat, c'est que vous vous ferez massacrer, affirma-t-il cinq minutes plus tard aux anciens. Dès qu'ils feront entrer un sorcier dans la danse. » La sorcellerie opère rarement à grande échelle, même entre les mains des maîtres de l'art. Dans un combat élargi, un unique sorcier est le plus souvent inefficace car il ne peut intervenir que sur une infime fraction du conflit à la fois. Mais sur un champ de bataille aussi réduit qu'une maison, où l'on lutte pied à pied, son aptitude à écraser systématiquement toute résistance peut se révéler terrifiante.

« Pourquoi les chaldaréens voudraient-ils s'en prendre aux Dévédiens ? demanda-t-il.

— Ils prétendent que nous avons ourdi une conspiration à l'échelle mondiale pour faire venir les ténèbres éternelles.

— Ce qui explique sans doute pourquoi on trouve des Dévédiens partout. Peu importe que vous soyez arrivés esclaves. Il ne faudrait surtout pas encombrer de logique l'esprit des vrais croyants. » En outre, il y avait déjà eu, avant la dernière, deux autres diasporas consécutives aux croisades. Du temps de l'Ancien Empire.

« Où voulez-vous en venir ? s'enquit Stewpo.

— La populace fait irruption dans le quartier dévédien. Elle tombe sur des armes de guerre maniées par des combattants déterminés. Que se passe-t-il ensuite ?

— Plein de gens se font tuer.

— Massacre qui ne fait que confirmer cette suspicion générale : les Dévédiens sont nuisibles et il faut les éliminer avant qu'ils ne fassent s'effondrer l'Église et ne subornent toutes les vierges chaldaréennes. »

Les raisonner ne servirait à rien. Ces gens voulaient se battre. Ils n'avaient pas l'intention de se laisser infléchir par le bon sens. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda-t-il ; il venait tout juste d'apercevoir un instrument de destruction qui n'avait strictement rien à faire hors de Dreanger.

C'était une arme à feu de plus petit calibre que le faucon qu'Else et ses sha-lugs avaient emporté en Andesqueluz, mais pourvu d'un tube plus long. Un artisan travaillait encore dessus un instant plus tôt : l'odeur du fer chaud stagnait toujours dans l'air.

Le tube avait été fabriqué en enroulant du fil de fer autour d'une tige d'acier avant de le chauffer au rouge pour le marteler. « C'est l'œuvre d'un forgeur d'épées ? » La fabrication des meilleures épées partait d'une conception presque identique. Et les meilleurs forgerons de la Dirécie pramane étaient des Dévédiens.

S'agissait-il là d'une information qu'il était censé rapporter ? L'existence de cette arme ou bien le fait que des agents dévédiens s'étaient infiltrés dans les ateliers secrets d'er-Rashal ? On n'avait que très rarement employé sur le terrain les armes fonctionnant à la poudre à canon. Elles n'avaient que très peu retenu l'attention jusqu'à l'épisode du bogon, en raison précisément de leur efficacité réduite.

Les anciens n'étaient donc pas, finalement, fermés à toute réalité. S'ils parvenaient à se protéger de la sorcellerie, leurs chances seraient encore plus grandes. Même s'ils n'avaient qu'un quart de la malfaisance que l'Église leur prêtait.

« Si vous tenez réellement à riposter et survivre, achevez rapidement ce joujou », déclara-t-il.

Comment le concept qui le sous-tendait était-il arrivé si vite à Sonsa ?

Flèches à pointe d'argent et dagues de fer empoisonnées étaient l'étoffe même des légendes. Pourtant, un sorcier médiocrement compétent pouvait s'entourer de sortilèges qui affaibliraient ou détruiraient le bois, les plumes, les os, le coton ou la cire, ainsi que toute glu d'origine animale fixant une pièce à tout projectile, pour ne plus laisser subsister que la pointe d'argent, dont l'efficacité deviendrait pour le moins hasardeuse.

Si le sorcier ne s'endormait pas, il lui était tout aussi facile de réduire à l'impuissance un homme armé d'une dague.

Else se rendit compte que les Dèves l'avaient sérieusement piégé. Leur appât le plus sournois avait été sa propre envie de découvrir ce qu'ils mijotaient et l'importance réelle de leurs moyens. Ils s'étaient découverts juste ce qu'il fallait pour l'inciter à vouloir en apprendre davantage.

Il n'avait pas trouvé ce canon par hasard.

Il n'en restait que davantage convaincu : il devait y avoir des espions dévédiens dans l'entourage immédiat d'er-Rashal al-Dhoul-quarnen. Voire de Gordimer le Lion.

Le conflit se déclencha, comme prévu, au terme d'une peu surprenante et fastidieuse escalade. Une bande d'adolescents pénétra dans le quartier dévédien, lapida quelques jeunes Dèves, tenta de fracturer une échoppe et d'agresser une jeune fille – puis se retrouva cernée par des hommes peu amènes que ses aimables blagues racistes n'amusaient guère. Ils laissèrent les intrus sur le carreau puis s'éclipsèrent par un égout puant.

Les pères, frères et cousins des garçons blessés en prirent ombrage. S'ensuivit une confrontation qui dégénéra en rixe à couteaux tirés. Une douzaine de chaldaréens y trouvèrent la mort.

À point nommé, une troupe d'ivrognes déclencha une bataille durant laquelle quelques arbalétriers dévédiens enthousiastes massacrèrent des dizaines d'envahisseurs.

Chaque affrontement prenait place dans le quartier dévédien ; si faible que fut l'argument aux yeux des maîtres de la ville.

L'escalade dura huit jours. Else jouait les généraux qui retiennent leur troupe, alors qu'aucun général n'était nécessaire et que rien n'aurait pu les freiner. Le soir du huitième jour, les familles régnantes se sentirent obligées d'accuser le coup, car les émeutiers, se revendiquant désormais d'une Couleur politique, commencèrent d'allumer des incendies du côté chaldaréen du mur d'enceinte du quartier dévédien. Elles ordonnèrent à leurs troupes privées de ramener l'ordre. Mais ces soldats assiégeaient déjà les baraquements de la Fraternité bourrés d'occupants illégitimes.

Conscient que leurs succès risquait de valoir l'anéantissement aux Dévédiens de Sonsa, Else organisa néanmoins une embuscade qui embarrassa fort les troupes de la ville.

La colère des chaldaréens de Sonsa, bien entendu, ne connut plus de limites.

« Ils vont maintenant vous déclarer la guerre, apprit Else aux anciens. La tournure des événements risque de ne pas vous plaire. Vous vous battrez à un contre cent.

— Ç'a toujours été le cas », répondit Glédius Stewpo. Les Dèves se grisaient de leurs succès. Jusque-là, ils n'avaient eu aucune perte.

« L'arme est prête, annonça un des barbus.

— Les affaires sont les affaires, à Sonsa, fit un autre. Le commerce ne peut pas continuer sans nous. Les Trois Familles vont devoir laisser cette affaire aller jusqu'à sa conclusion. »

Sonsa recouvra son calme. L'ordre fut rétabli hors du quartier dévédien. Les familles régnantes laissèrent effectivement les émotions s'apaiser. Mais ceux qui voyaient les choses d'un autre œil étaient par trop nombreux. En particulier la Fraternité de la Guerre, menée par le sorcier encore non identifié amené par le *Vivia Infanti.*

Le bruit courait que des mercenaires étrangers étaient derrière le soulèvement. Le signalement fourni par un certain Ferris Renfrow était assez précis pour qu'Else risquât de se faire lyncher.

Les conditions changeaient. Il commença à envisager de quitter Sonsa. S'il se faisait tuer dans une rébellion locale, il ne serait plus d'aucune utilité pour Dreanger.

La nouvelle de l'insurrection atteignit Brothe. Le patriarche avait d'ores et déjà émis une bulle exigeant l'anéantissement des incroyants. Il ordonna aux Trois Familles de mettre tous leurs hommes armés à la disposition de la Fraternité de la Guerre.

Dans la mesure où la communauté dévédienne avait des amis et des espions, et la Fraternité des ennemis bien décidés à lui mettre des bâtons dans les roues, les secrets de ceux qui complotaient contre les Dévédiens étaient rares.

Les Frères n'étaient pas idiots. Ils n'allaient pas s'imaginer qu'ils pourraient prendre les Dévédiens par surprise. Et, parce qu'ils étaient moins de quarante, ils rechigneraient à donner l'assaut.

« N'est-ce pas toujours ainsi ? demanda Else. Les plus acharnés poussent à la roue, planqués derrière les autres, tous les lampistes qui ne tiennent nullement à se trouver là. »

Mauvais minutage. Pour l'instant, les vieillards étaient fermement campés derrière les jeunes gens, mais ils n'avaient pas besoin de pousser. Les jeunes étaient toujours plus remontés. Leur situation n'avait pas encore tourné à l'aigre.

« Que comptez-vous faire quand la Fraternité débarquera ? demanda encore Else. Ce ne sont pas quelques projectiles qui les disperseront. Ils amèneront leurs sorciers. Et ils tueront tous ceux qui ne seront pas des leurs. J'en ai déjà été témoin. »

Yeux vides. Regards glaçants. Les vieux ne voulaient rien entendre. Et Else se retrouvait piégé dans leur cauchemar.

On ne l'avait jamais laissé seul depuis sa première visite à l'armurerie. Mais il restait persuadé de pouvoir se débarrasser à sa guise des Dèves qui lui collaient aux basques.

L'attaque de la Fraternité se déclencha de nuit, comme prévu. Les sorciers travaillent plus sereinement dans les ténèbres. Plus terrifiées par les Frères qui les suivaient que par les Dèves qu'elles affrontaient, les troupes privées des Familles enfoncèrent la barricade défendant le quartier dévédien. D'autres escaladèrent le mur d'enceinte, mince et haut de moins de trois mètres ; il n'avait pas été construit pour garder le quartier, mais pour interdire d'en sortir.

Ils ne rencontrèrent aucune résistance et avancèrent timidement, prenant garde à ne pas commettre d'erreur et redoutant un traquenard mortel.

Il faisait sombre, après tout. Et les Dèves sont des agents de la Volonté de la Nuit. Tous le savaient.

Les envahisseurs constatèrent que les immeubles des Dèves étaient aveuglés par des planches. Non seulement leurs occupants les avaient désertés, mais encore avaient-ils emporté leurs objets précieux.

Les Trois Familles avaient demandé à leurs soldats de faire le moins de blessés possible. Les Dèves étaient essentiels à la prospérité de Sonsa.

La Fraternité de la Guerre entra à son tour, bien décidée à piller, dès qu'elle apprit qu'on ne rencontrait aucune opposition.

Les soldats de Sonsa étaient de plus en plus décontenancés.

À tout instant à présent, les sorciers dèves risquaient de lâcher leurs chiens des ténèbres.

Else assistait à l'invasion par l'entrebâillement du soupirail sans carreau d'une cave. Comme il l'avait prévu, les assaillants s'étaient préparés, dans

une très large mesure, à une résistance désespérée. Nombre d'entre eux étaient ivres. Faute d'ennemis à combattre, ils ne savaient plus que faire. Ils restaient plantés là à s'effrayer les uns les autres, sans même chercher à voler. « Vous voyez ? murmura-t-il pour Stewpo. La discipline se relâche. Ils sont assez saouls pour oublier la raison de leur venue. Dans une minute, l'idée de se mettre en quête d'un trésor dève leur traversera l'esprit. C'est là que nous les attendrons au tournant. »

Les familles dèves s'étaient réfugiées avec leurs biens les plus précieux dans les tunnels et les caves qui truffaient le quartier. Si jamais un désastre complet les guettait, une galerie d'évacuation courait sous le mur sud de Sonsa. Else n'était pas censé être informé de son existence, pas plus que de celle des nombreuses autres conduisant à l'extérieur. Mais les plus jeunes oubliaient souvent de parler melhaïque en sa présence.

Else avait fait de son mieux pour aider la résistance, car tout succès remporté risquait d'inspirer les Dévédiens d'ailleurs. Si Sublime s'employait chez lui à anéantir les minorités, il n'aurait peut-être plus le loisir de s'occuper de l'Orient.

« Voilà celui qu'on attendait. »

Un homme de haute stature vêtu de noir venait d'apparaître. Le plus grand des deux types montés à bord du *Vivia Infanti.* Celui qu'Else avait blessé. Il semblait dans une forme physique surprenante.

« Attendez, conseilla Else. Il va recourir à ses pouvoirs pour essayer de découvrir ce que sont devenus les gens qui auraient dû se trouver là. »

Le bruit prétendant certains Dèves sorciers n'était pas entièrement faux. Pas tous, bien sûr, mais quelques-uns. Autant, du moins, que dans tout groupe similaire de vieilles gens. Ceux qui possédaient cette bribe de talent avaient été chargés de dissimuler les cachettes des femmes et des enfants.

En revanche, un grand nombre de cachettes évidentes étaient destinées à servir de leurres.

Le Frère de haute taille se dirigea brusquement, d'un pas vif, vers celle d'Else ; il avait senti quelque chose. « Feu ! Maintenant ! » ordonna Else. Il braquait l'arme sur sa cible. Le sorcier piqua un trot.

L'homme chargé d'allumer le canon s'exécuta.

Une déflagration tonitruante retentit, accompagnée d'un épais nuage de fumée sulfureuse. Quand elle se dissipa, le Frère était étendu sur les pavés de la rue, à trois mètres d'où il se tenait quand le canon avait tiré.

Il était mort avant même d'avoir touché le sol, le cœur percé par une balle d'argent.

L'explosion était le signal qu'attendaient les combattants dévédiens cachés.

Ils se firent connaître du haut des toits en déversant une mortelle pluie de flèches sur leurs assaillants, et surtout sur les Frères de la Guerre.

Des hommes ordonnèrent d'éteindre toutes les torches.

D'autres hurlaient des contrordres.

Les combattants dévédiens firent irruption par les venelles, frappèrent et disparurent. Là-haut, les francs-tireurs continuaient de semer la destruction parmi les envahisseurs.

Else aboya des ordres pour ses canonniers, en les injuriant copieusement. Il tenait à ce que l'arme fût prête à tirer si le sorcier de la Fraternité se relevait. Mais, bien qu'ils fussent trois, il leur fallait au moins cinq minutes pour écouvillonner le tube, le recharger de poudre, d'ouate, d'apprêt, de billes de fer et de grenaille d'argent, seule munition que ce grippe-sou de Stewpo avait accepté de fournir pour ce deuxième tir.

Le silence se fît soudain dehors. Les combattants dèves s'éclipsèrent en emportant leurs blessés, ils permirent aux attaquants de ramasser les leurs. L'espoir d'en finir sans s'aliéner totalement les Trois Familles subsistait.

« Étranger ! aboya l'un des gars de l'équipe d'Else. Voilà l'autre ! »

Else se fraya un chemin jusqu'à la fente du soupirail à coups de coudes.

Le mystérieux individu du *Vivia Infanti* déboulait en hurlant. Les troupes de la ville rebroussèrent chemin comme des chiens battus et entreprirent de remonter prudemment les étroites ruelles et venelles du quartier dévédien.

Le sorcier de la Fraternité avisa le corps de son assistant. Il scrutait la nuit environnante tout en se dirigeant vers le cadavre en catimini. Mais son désarroi était tel qu'il ne fit pas preuve d'assez de vigilance.

Un des carreaux d'arbalète qui lui sifflaient aux oreilles lui arracha un lambeau de chair.

Il poussa un rugissement, davantage de colère que de douleur physique, puis s'apprêta à jeter un sort préparé à l'avance.

Sans doute ce sortilège était-il censé aveugler ou désarmer les francs-tireurs. Sinon l'homme aurait enduré un interminable déluge de projectiles. Le sort affecterait également ses archers, mais il ne s'en inquiétait pas.

« Mauvais, ça, déclara Else dès qu'il eut compris ce qui se passait. Pas bon du tout. Y a-t-il de l'eau froide disponible ? Des torchons qu'on pourrait imbiber ? »

Ses assistants lui demandèrent en quoi c'était important.

« Parce que nous avons un magicien du fer sur les bras. Ce tube sera bientôt trop chaud pour qu'on le manipule. Peut-être même si chaud que la poudre prendra feu à l'intérieur. Si ça se produit, l'arme ne nous sera plus utile. Et nous serons morts. »

Mais le magicien leur fît une fleur.

Tandis que son sort continuait de croître et que les hommes de main survivants de sa Fraternité apportaient des armes de bois et de verre, il donna l'impression de flairer l'origine sinon la cause du malheur survenu à son assistant. Il poussa un nouveau cri tonitruant et piqua vers Else et son équipe.

Else visa désespérément ; le tube n'était pas encore trop chaud pour reposer sur son épaule. « Canonnier ! Canonnier ! »

Il entendit siffler la poudre dans le bassinet. Le sorcier de la Fraternité parut l'avoir entendue lui aussi, car il tenta frénétiquement et brutalement de s'arrêter.

La poudre explosa. Les débris d'argent et la grenaille de fer giclèrent dans le noir. L'impact renversa le sorcier, qui partit à la renverse en vol plané.

Quelque chose frappa violemment Else dans le dos.

Il ne resta inanimé qu'un instant et reprit connaissance dans la cave saturée de fumée. Ça sentait la poudre brûlée, avec un faible relent de bois roussi.

Le tube avait explosé. Il n'était encore en vie que parce que son canonnier avait amorti le plus gros de la détonation. Il était couvert du sang du Dève.

Il tenta de jeter un coup d'œil dehors. Ce qu'il vit n'était pas logique. Sa cible avait été abattue, mais elle ne semblait pas mortellement blessée. Les soldats rescapés de la Fraternité emportaient son corps en le traînant.

L'odeur de feu de bois s'accentua encore.

Il était temps de changer d'atmosphère. Un coffre plein de poudre à canon gisait toujours quelque part dans cette cave enténébrée, avec tous les cadavres des jeunes braves dévédiens.

Alors qu'il n'avait pas encore repris haleine, Else saisit une occasion de servir à la fois son dieu, Dreanger et les sha-lugs partout dans le monde. Il quitta le quartier dévédien par une galerie humide et profonde qui ne conduisait pas dans la campagne, derrière le mur d'enceinte de la ville – lequel serait noir de monde et bien gardé –, mais à la crypte d'un mausolée du cimetière de la cathédrale, à une centaine de mètres au nord-est de l'enceinte du quartier dévédien.

L'existence de ce tunnel était un des secrets qu'Else avait surpris en écoutant de jeunes combattants trop peu vigilants.

En dépit du tumulte qui régnait dans le quartier dévédien, le reste de Sonsa jouissait d'une paisible nuit estivale. Nulle lune pour gâcher la vue du champ d'étoiles. Quelques lucioles tardives scintillaient encore parmi les tombes et les stèles. La progression d'un fugitif répugnant, armé d'un long couteau et d'une courte barre de fer ramassés dans sa fuite, ne semblait intéresser ni les morts, ni les vivants, ni les Instrumentalités de la Nuit.

Fumée et lumière de l'incendie montaient du quartier dévédien. Le tonnelet de poudre à canon avait explosé pendant qu'Else se trouvait encore dans le tunnel. Soldats de la ville et combattants dévédiens travaillaient à présent main dans la main pour étouffer les flammes.

Else profita de l'occasion que lui offrait un Destin indifférent. Il chercha son autre contact à Sonsa en regrettant de ne l'avoir pas fait plus tôt, ce qui lui aurait épargné ce regrettable épisode dévédien. Il serait déjà à Brothe à l'heure qu'il était, et aurait trouvé un poste dans les armées du patriarche. Toutes parfaitement inconscientes que des espions dèves avaient infiltré le palais des Rois.

Le bruit courait que le patriarche levait des troupes pour conquérir le Calzir. À moins que ce ne fut l'empereur. Quoi qu'il en fût, bien sûr, les volontaires étaient rares. La campagne, si elle devait se faire un jour, serait extrêmement périlleuse et n'offrirait aux troufions que de maigres espoirs de pillage. Le Calzir était pauvre et agricole, une région peu hospitalière. Et qui n'avait connu que peu de changements en deux millénaires, hormis le nom de ses maîtres.

Une vieille blague affirmait que chaldaréens et pramans avaient livré une guerre pour le Calzir et que les pramans l'avaient perdue.

Mais le pays, néanmoins, avait une importance stratégique considérable. Il était à cheval sur la corne de la Firaldie et la grande île de

Shippen, qui regardait le mince détroit de la mer Utérine. Et offrait aux pramans une tête de pont sur la péninsule firaldienne.

Else passa quatre fois devant la maison avant de repérer le léopard en fer forgé signalant celle qu'il cherchait. L'animal n'était guère plus gros qu'un chat domestique. Il ne sautait pas aux yeux. Else s'était attendu à bien plus spectaculaire.

Il se faufila jusqu'à la porte et frappa la série de coups prescrite sans trop savoir si on lui répondrait à cette heure indue. Il réitéra l'opération à deux reprises puis se rencogna dans l'ombre pour passer davantage inaperçu. Il ne sortit qu'une fois la tête pour mesurer les progrès de la lutte contre l'incendie dans le quartier dévédien.

Ils semblaient l'avoir enrayé.

Sa quatrième tentative fut récompensée par la suite de coups convenus provenant de l'intérieur. Il contresigna.

L'étroite porte s'entrebâilla. Else ne vit strictement rien, mais perçut une question chuchotée. Il fournit la réponse attendue.

La porte s'ouvrit d'un autre demi-centimètre. Il faisait aussi noir là-dedans que dans le cœur du patriarche. Il ne broncha pas. Il ne réagirait que si on l'invitait à entrer ou si on lui claquait la porte au nez. Le maître de maison avait certainement installé une protection.

« Entrez. »

Il avança prudemment, maintenant ses mains bien en vue, sans faire aucun geste qui pût paraître suspect. L'agent devait être nerveux, surtout quand la Fraternité se répandait en accusations délirantes contre des agitateurs étrangers qui chercheraient à soulever les Dèves.

« Tournez à droite. »

Else ne distinguait pas son interlocuteur dans la pénombre. Les chuchotements provenaient du ras du sol.

Tout de même pas un autre nabot ?

Non, finalement. Pas un nain, une femme. Ce qu'il découvrit en pénétrant dans une petite salle chichement éclairée par une unique chandelle. « Je croyais…

— Vous vous attendiez à voir mon mari. Il est mort l'hiver dernier.

— Je ne crois pas qu'on le sache au pays. » Se rappelant à temps que l'agent croyait qu'il servait l'empereur oriental, il ne mentionna pas al-Qarn.

« On ne vous aura pas rapporté son décès. J'ai besoin de l'argent. Pledga ne m'a pas laissé d'autres revenus. »

Else ne demanda ni pourquoi ni comment. Il s'en moquait et connaître les réponses à ces questions ne changerait strictement rien. Il étudia la femme. Âgée d'une quarantaine d'années, elle était menue et de petite taille, les cheveux grisonnants, fière de toute évidence ; encore très séduisante, elle conservait plus que des traces de sa beauté de naguère. « Je crois comprendre que vous êtes seule ? »

Elle le détaillait avec la même véhémence. Chacun songeait que sa vie était entre les mains de l'autre.

« Oui. Et je pourrai me le permettre tant qu'on me versera ces honoraires.

— Votre mari vous avait-il informé de ses activités ?

— Nous n'avions pas de secrets l'un pour l'autre. Il m'a raconté une histoire à laquelle il croyait lui-même. Mais c'était un naïf. De quoi avez-vous besoin ?

— D'une planque.

— Vous êtes cet espion étranger contre lequel on a prévenu tout le monde. » Ses grands yeux sombres pétillaient d'humour.

« Je suis en effet un espion. Mais celui dont on parle a été créé de toutes pièces pour effrayer les gens. Un croquemitaine, destiné à obtenir l'obéissance de tous.

— Votre signalement est assez précis. Il faudrait faire quelque chose pour vos cheveux.

— Peut-être, soupira-t-il.

— Pour l'instant, vous avez surtout besoin de vous nettoyer. »

Else ne se montra pas pendant trois semaines. Il se retirait dans un grenier quand Anna Mozilla avait de la visite. Ce qui était assez fréquent. La veuve était très sociable, elle avait de nombreuses amies et relations qui adoraient commérer. Mais pas d'enfant.

C'était une femme énergique et optimiste, qui avait dû porter la culotte. Elle avait régulièrement des nouvelles de ce qui se passait en ville.

Les Trois Familles avaient rompu avec la Fraternité de la Guerre, car le sorcier, gravement blessé, avait tenté d'ordonner l'extermination de la population dévédienne après avoir réchappé du combat dans son quartier. C'était une prétention d'une si monstrueuse arrogance que les Trois Familles refusèrent de s'y soumettre.

Les pertes infligées cette nuit-là à la Fraternité s'élevaient à douze morts et dix-neuf blessés graves. Les rescapés qui s'en sortaient indemnes furent incapables de résister à l'éviction de leurs baraquements par les Durandanti.

« Ils ont affrété un vaisseau pour rentrer à Brothe, lui apprit Anna Mozilla. Mais ils reviendront. » Le Castella dollas Pontellas, ou « forteresse des Petits Ponts », était un important établissement de la Fraternité situé à quelques centaines de mètres du palais Chiaro et plus près encore du Krois, la place forte insulaire du patriarche. Et le dernier en date entretenait avec la Fraternité des relations enamourées.

« Les *dons* ne sont pas contents que le sorcier les ait menacés d'un édit d'anathème. L'évêque Indigo a répondu sur le même ton, en bannissant pour toujours la Fraternité de la mer sonsienne. Il n'a jamais été son ami. Il prêchait déjà contre son installation à Sonsa alors que j'étais encore petite fille.

— Le sorcier a survécu ?

— Oui. Mais on dit qu'il est si grièvement blessé qu'il restera infirme. Et ne pourra jamais plus pratiquer la magie.

— Hein ?

— J'ai entendu dire qu'il a perdu une partie du bras gauche et que ce qu'il en reste est paralysé. Un côté de son visage est détruit. Son corps est tellement farci d'argent qu'il tombera en morceaux au premier enchantement qu'il tentera de tisser.

— J'aurais préféré le savoir mort, fit Else. Mais je m'en tiendrai à cette solution de rechange. Il aurait quitté Sonsa, selon vous ?

— Voilà près de deux semaines. Il a si gravement offensé don Bonaventura que les Scoviletti ont déclaré ne plus jamais vouloir soutenir le patriarche dans aucune aventure impliquant la Fraternité. L'évêque Indigo est l'oncle de don Bonaventura, au fait.

— Intéressant. Il fallait en avoir dans le ventre. Bon. Nous avions donc sur place un méchant de première grandeur et nous ne savons toujours pas de qui il s'agit.

— D'un des sorciers de plus haut rang du Castella Anjela dolla Picolina. On dit qu'il serait venu ici parce que les augures ont prédit qu'une très grande menace pour l'Église se concrétiserait à Sonsa.

— Il serait assez ironique que tous ses efforts pour l'enrayer l'aient effectivement provoquée.

— Un tas de gens avancent cette hypothèse, en effet.

— Le problème avec les Dèves ne devrait plus tarder à s'atténuer, à présent. Au moins pendant quelque temps. Puisque la Fraternité ne sera plus là pour attiser la colère des Sonsiens.

— C'est ce qu'on dit. Mais la situation ne reviendra plus jamais à la normale.

— Je devrais m'éclipser tout de suite de Sonsa.

— Pas dans l'immédiat. » Anna Mozilla avait l'air d'y répugner. « Les *dons* recherchent encore un homme ressemblant à celui que j'ai trouvé devant ma porte il y a quelque temps, déclara-t-elle. Les anciens des Dévédiens persistent à dire qu'ils ont été bernés par un provocateur de Dreanger mort dans l'explosion qui a déclenché l'incendie dans leur quartier. Vous n'avez pas l'air d'un Dreangérien.

— Ça prouve bien qu'il ne faut pas croire tout ce qu'on entend. »

Anna Mozilla lui jeta un regard étrange. Il n'abusait que lui-même.

Quatorze jours plus tard, dans le village d'Alicea et à quarante-trois kilomètres de Sonsa, Else tomba sur une douzaine d'hommes venus de Grohlsach, de Rence, de Reste et d'autres petites entités politiques, dans la confusion qui régnait dans le Dromédien en Ormiendène. Ils étaient pour la plupart très jeunes et harassés. Else était lui aussi très fatigué, mais il marchait enfin sur la route de Brothe.

Il avait tué un lièvre d'un coup de fronde un peu plus tôt. Sa proie lui permit de s'asseoir auprès du feu. Les douze hommes se rendaient aussi à Brothe et ambitionnaient d'y trouver un emploi de soldat. C'étaient pratiquement tous des inconnus, qui s'étaient trouvés en chemin.

Les frères Pico et Justi Mussa de Grohlsach avaient fait faux bond, avec leur ami Gofit Aspel, à l'homme qui détenait leur contrat d'apprentissage. Ils avaient ramassé Rafï Corona et le vieux Bo Biogna aux yeux louches en traversant le Dromédien, en Ormiendène. Les autres s'étaient ajoutés au groupe depuis. À l'exception de Biogna et d'un type assez volumineux et lent d'esprit qui tenait à ce qu'on l'appelât Joe tout-court – homme dont le compagnon de voyage était un mulet mangé aux mites du nom de Fer de Porc –, ils n'avaient aucune expérience de la vie militaire. Bo Biogna lui-même et Joe tout-court avaient fait leur service militaire dans leur pays respectif. Quand ils apprirent qu'Else était un vétéran chevronné, ils insistèrent pour qu'il leur narrât toutes les beautés de la guerre.

Il leur dit la vérité. Ils n'en furent guère heureux. Ce n'était pas ce qu'ils espéraient entendre. Mais ils avaient assez vu le monde pour savoir que la réalité refuse de se plier aux vœux pieux.

10
Khaurène, dans la Fin du Connec

Le bruit se répandit dans toute la Fin du Connec : le synode des parfaits avait décidé que les vrais maysaléens devaient résister au mal quand il se faisait oppresseur. On pourrait donc ignorer l'évêque d'Antieux tant qu'il se claquemurerait dans sa cathédrale ou se contenterait de rôder dans les couloirs de son manoir de campagne en vilipendant l'hérésie. Mais, s'il envoyait aux maysaléens des hommes en armes pour leur nuire, il ne fallait pas s'attendre à ce qu'ils tendissent l'autre joue.

Frère Chandelle s'attendait néanmoins à ce que la plupart, malgré tout, réagissent ainsi. Les Chercheurs de Lumière étaient des gens aimables qui aspiraient à un monde délivré de la cupidité, de la haine et de tous les maux dont l'homme accablait son prochain.

Il avait argué contre toute reddition au poison de la chair. Mais il ne pouvait pas s'opposer à la volonté du synode. Dieu se verrait reconnaître le rôle d'arbitre ultime. Quoi qu'il en fût, les cibles des mauvais fers de la Fraternité étaient plus souvent les évêques épiscopaliens que les maysaléens.

L'évêque Sérifs faisait le dos rond depuis l'agression du légat du patriarche, mais ce dernier continuait d'exiger une campagne plus intense contre l'hérésie.

Le légat se remettait très lentement de ses blessures.

Antieux était tranquille. Le comte Raymone Garète, jeune, vif et colérique, restait à Khaurène, le siège de Tormond, retenu par le duc pour qu'il évite de provoquer l'Église.

Pour la première fois depuis deux décennies, frère Chandelle se frayait un chemin au matin à travers les rues encombrées de Khaurêne. Aucune escorte ne l'accompagnait, mais on lui accordait plus d'attention et de déférence que s'il était encore Charde ande Clairs.

Qu'ils fussent épiscopaliens ou maysaléens, les gens le saluaient, s'inclinaient devant lui ou même lui adressaient l'ancien salut impérial. Les Connéciens de toute foi voyaient dans l'accession au statut de parfait un

grand accomplissement. Même les Dèves et les Dainschaux qu'on rencontrait dans les plus grandes villes et cités du Connec respectaient un homme saint quand ils en croisaient un.

L'antique forteresse de Mètrelieux se dressait au sommet d'une éminence surplombant un méandre de la lente, grasse et brunâtre Vierses. C'était depuis des temps immémoriaux le siège des ducs du Connec. L'actuelle citadelle avait été érigée et revêtue de calcaire des carrières locales quatre siècles plus tôt, sur les fondations d'un vieux fort brothien qui, du temps de l'empire, avait servi le même propos. L'édifice originel avait été démoli et pillé pour ses pierres de taille durant les deux siècles qui avaient suivi l'effondrement de l'ancien empire brothien.

La pierre du nouvel édifice était tendre. Et sale. Elle présentait de sérieuses traces d'érosion. Frère Chandelle doutait qu'elle tînt encore un siècle.

Mètrelieux était le reflet de son occupant. C'était ce que disaient les gens de Khaurène, qui l'avaient surnommé le Grand Indécis.

Tormond IV donnait l'impression de ne jamais se résoudre à s'atteler aux tâches importantes.

Les Connéciens l'aimaient autant pour ce qu'il faisait que pour ce qu'il s'abstenait de faire.

Tormond ne se mêlait pas de la vie de ses sujets. Le peuple du Connec trouvait ce trait de caractère attendrissant de la part d'un duc régnant.

Ses père et grand-père avaient établi le précédent. Mais son grand-père (prénommé lui aussi Tormond, le troisième du nom) était parti pour les croisades dans sa jeunesse. Son propre grand-père avait été un des fondateurs des royaumes croisés de Kagure et Groves, qui survivaient encore sous une forme plus restreinte, élagués par Indala al-Sul al-Halaladin, gouvernés par des princes nommés par la Fraternité de la Guerre et oints par tous les derniers patriarches.

Frère Chandelle arrivait à la porte de la barbacane de Mètrelieux. Deux gardes gras à lard, âgés et à moitié assoupis, voilà tout ce qui se dressait entre la forteresse et l'invasion. Ils observaient les va-et-vient sporadiques de piétons, debout sous une herse qui, selon toute probabilité, ne s'abaisserait jamais en cas d'alerte.

Nul ne se souvenait plus de la dernière fois où la forteresse avait fermé son portail.

La peur régnait malgré tout dans les rues. Les habitants de Khaurène pressentaient que ce siècle de paix et de prospérité était menacé. Les gens avaient été perturbés par un attentat manqué contre Immaculé II, l'antipatriarche.

Le bruit courait dans la rue que, par un coup de chance inouï joint à la miséricorde divine, le projet des meurtriers d'assassiner le prélat avait été déjoué par les gardes brancequenets d'Immaculé. On parlait de miracle et d'intervention de la Providence. Les tueurs n'auraient jamais dû manquer leur affaire.

Sublime V était, bien entendu, le premier candidat présumé à l'instigation de ce crime. Mais Sublime nierait évidemment toute responsabilité.

Les gardes demandèrent à frère Chandelle ce qu'il désirait.

« Je suis frère Chandelle. Le duc…

— Eh ! Z'êtes en retard, m'sieur. L'duc avait r'noncé à vous voir arriver. » Le plus lourd des deux gardes s'exprimait dans un dialecte de l'Ouest lointain, sans doute d'une contrée située au-delà de la Payme, en Tramaine. « Suivez-moi, m'sieur.

— Qu'est-ce qui vous a amené à Khaurène ? s'enquit frère Chandelle.

— Ç'la ville où je m'trouvais quand j'ai compris qu'j'étais trop vieux pour rester un aventurier. » Ce dernier euphémisme désignant communément un mercenaire. « Et j'aurais dû m'décider vingt ans plus tôt. Travailler pour l'duc, c'est choucard.

— C'est ce que j'entends dire partout. » Frère Chandelle finit par quitter le garde sur une bénédiction. À sa requête.

Le patriarche avait raison. Ils étaient partout.

Frère Chandelle traversa deux salles poussiéreuses où, visiblement, on n'avait fait aucun ménage depuis le début du règne du duc.

Tormond avait des priorités inhabituelles, semblait-il.

C'était un homme à la calvitie naissante, maigre et grisonnant. Bel homme et infatué de sa personne dans sa jeunesse, il avait perdu tout intérêt pour son apparence quatre ans plus tôt, à la mort d'Artésie, sa duchesse, pendant un accouchement à l'âge de quarante-quatre ans. L'enfant était à la fois bancroche et mort-né. Tout Connécien capable de placer des mots dans la bouche de Dieu avait quelque chose à en dire.

Tormond les ignorait tous.

Le duc avait terriblement vieilli. Le regard de ses yeux gris était hanté.

« Charde ande Clairs, fit-il, laissant à un groupe de nobles le soin d'accueillir le parfait.

— Seulement frère Chandelle, maintenant, Votre Grâce.

— Ce qu'on raconte sur ces gens qui boivent le sang des vierges est sûrement vrai. Vous n'avez pas pris une année.

— Votre Grâce me flatte. Mes vieux os me font l'effet d'être octogénaires. Mes jointures craquent et se plaignent dès que je me baisse. Mes plus belles années sont derrière moi, hélas. »

Le duc Tormond poursuivit sur sa lancée : « J'ai vieilli pour nous deux, moi, en revanche. Je suis si fatigué, Charde. Depuis que j'ai perdu Artésie, je me réveille chaque matin las du monde et de ses épreuves. »

Se fût-il agi d'un autre que lui, frère Chandelle n'aurait sans doute pas parlé de la paix qu'on peut trouver au sein des Chercheurs de Lumière. Mais cet homme était Tormond IV, seigneur aimé de son peuple et dont le seul enfant mâle était mort-né, suzerain dont le successeur le plus probable serait le comte Raymone Garète d'Antieux, un garçon sans doute ami des Chercheurs mais à peine sorti de l'adolescence et de surcroît une tête brûlée. Le comte Raymone était en outre victime d'une illusion malencontreuse celle d'un Connec indépendant, allié au roi Pierre de Navaya, dans la toute proche Dirécie, et protégé par lui.

« Dépêchez un courrier à Fléaumont, conseilla frère Chandelle. Les nonnes pourront vous concocter un remède à base de simples qui vous permettra de caracoler comme un étalon dans moins de trois mois.

— Ah ! Votre épouse s'y trouve en ce moment, n'est-ce pas ?

— Elle y a pris le voile.

— Je le ferai. Vous avez choisi le moment propice pour votre arrivée. C'est sans doute pour cette raison qu'on vous appelle le maître parfait. » Tormond n'avait pas entièrement perdu le sens de l'humour. Constatant que frère Chandelle ne le reprenait pas, il poursuivit : « Ma sœur est ici. » Il désigna le petit groupe qu'il venait de quitter. Une belle femme d'une trentaine d'années en faisait partie.

« Pardonnez mon effronterie, Votre Grâce, mais c'est devenu une femme d'une beauté renversante. »

Isabeth avait vingt et un ans de moins que Tormond. Elle était plus pour lui une enfant gâtée qu'une petite sœur.

« J'ignorais qu'elle fût en visite ici.

— Officiellement, ce n'est pas le cas. Elle est à Oranja, où elle dirige l'État pendant que Pierre siège à Camarghara. Ne répétez à personne que vous l'avez vue ici, je vous prie.

— Certainement pas. Si tel est votre désir.

— Ça l'est. Venez vous asseoir avec nous. »

Frère Chandelle suivit le duc jusqu'à une table où la reine de Navaya était assise avec six hommes plus âgés. Dont un Dainschau et deux Dévédiens. La robe d'un de ces derniers suggérait qu'il venait de Dirécie, peut-être pour accompagner Isabeth. L'autre, un dénommé Michael Carhart, était un érudit religieux dévédien d'une très haute stature et le doyen des Dévédiens de Khaurène.

Les trois autres étaient deux prêtres épiscopaliens et un soldat, manifestement de carrière. Frère Chandelle n'en connaissait aucun.

Une fois le parfait et le duc installés, il ne restait plus une seule chaise libre. « J'imagine que je suis le dernier qu'on attendait, déclara frère Chandelle. Qu'est-ce qui nous vaut un aréopage aussi distingué ?

— Une communication du patriarche, répondit Tormond. Sublime, pas Immaculé. »

Frère Chandelle scruta les autres. Comment Isabeth était-elle venue si vite ?

« Isabeth était déjà là à l'arrivée de la missive. Pierre avait reçu des nouvelles du patriarche un peu plus tôt, sur un sujet lié.

— Je vois.

— Sublime m'a ordonné, en ma qualité de duc de la Fin du Connec, de débarrasser la province de ses hérétiques et de ses incroyants. Il l'avait déjà fait, mais sans recourir jusque-là à la menace. Comme toujours, il n'a pas spécifié qui étaient les coupables.

— Cet homme est un crétin », marmonna l'un des épiscopaliens.

L'autre prêtre le fusilla du regard.

« S'imagine-t-il que Johannes le laisserait faire impunément ? reprit le premier.

— Le message semblait minuté pour arriver juste après l'assassinat d'Immaculé, déclara l'homme qui avait l'air d'un soldat. L'attentat a échoué. La menace est donc caduque.

— Sublime est trop présomptueux, fit Isabeth. Il croit à sa propre propagande. Il est complètement déconnecté de la réalité. »

Frère Chandelle se tourna vers le duc, quêtant de plus amples explications.

« L'imbécile a ordonné à Pierre de préparer ses troupes pour une invasion du Connec, fulmina Tormond.

— Pierre de Navaya ? » Ça témoignait effectivement d'une sérieuse déconnexion. Pourquoi Sublime s'imaginerait-il que Pierre allait laisser tomber la reconquête pour attaquer le frère de son épouse ? D'autant qu'il était tolérant pour un chaldaréen dévot ; il ne persécutait pas les minorités dans son royaume. Pas même les pramans, du moment qu'on ne mettait pas sa suzeraineté en péril. Bon sang, la rumeur laissait entendre que la reine de Pierre était elle-même une hérétique maysaléenne. Et il y avait davantage de maysaléens en Navaya que partout ailleurs hors du Connec, sauf dans la république marchande croupion de Platadura, ce port de la côte dirécienne, sur la mer Utérine, juste en dessous de l'extrémité orientale de la chaîne des Verses.

« Le roi Pierre regrette maintenant que son père ait préféré prêter allégeance à Brothe plutôt qu'à Viscesment, déclara frère Chandelle.

— Nous ne l'avons fait que sur l'insistance de quelques vassaux de haut rang, avoua la reine Isabeth. Et ils continuent dans ce sens.

— Feraient-ils la guerre à des coreligionnaires chaldaréens ? s'enquit le militaire.

— Non, sire Eardale. Nos seigneurs sont unanimes au plan militaire la reconquête. Tous ont des liens avec des familles connéciennes. Mais quelqu'un d'autre répondra à l'appel.

— Qui ça ? demanda Tormond.

— L'Arnhand, mon frère. C'est un peuple de voleurs.

— L'Arnhand a déjà Santérin sur les bras.

— Nul autre n'en a la puissance numérique ni la souplesse morale. Envisager cette aide, c'est s'assurer que le conflit avec Santérin restera brûlant.

— Que faisons-nous là ? demanda frère Chandelle.

— Si Sublime décide de recourir à la force, ce sont nos peuples qui en subiront les conséquences. Le père Clayto, ici présent, a condamné Brothe bien qu'il soit affilié à la patriarchie brothienne. L'évêque LeCroès est lui aussi hésitant. »

Absurde. Frère Chandelle ne connaissait l'homme que de nom. LeCroès était l'évêque d'Immaculé à Khaurène, dont la population, pourtant

épiscopalienne, préférait l'antipatriarche à Sublime.

Le père Clayto se montrait critique envers Brothe et ce qu'elle comptait faire au Connec. Ses prises de position lui avaient valu de sévères réprimandes. Sublime l'avait rétrogradé au rang d'assistant du pasteur dans une des plus misérables paroisses de Khaurène.

Les justes sont toujours punis.

« Je veux savoir comment réagira chacun de vous si Sublime décide de déclencher une guerre, dit Tormond.

— Cet homme se moque bien de l'hérésie et de la dissidence, déclara Michael Carhart. C'est la cupidité qui l'anime. Il compte piller le Connec pour financer sa guerre contre le Calzir et une nouvelle croisade à Suriet. Dans les Terres Saintes. » Suriet était le nom des Terres Saintes en melhaïque, langage parlé autour des puits d'Ihrian et par les Dévédiens de la dernière diaspora. « Il a essayé de nous imposer des emprunts forcés dans les États épiscopaliens. À Sonsa, la Fraternité de la Guerre a tenté de détruire et de piller la communauté dévédienne. »

À dire vrai, les lois contrôlant les activités des ressortissants non chaldaréens prenaient vite effet dès que l'Église brothienne montait en puissance ; et invariablement au détriment de la plus importante communauté.

Les gens les plus cultivés de la majeure partie des communautés étaient des non-chaldaréens, car la plupart des chaldaréens de haut rang méprisaient l'éducation. Si un noble épiscopalien voulait lire, écrire ou tenir des comptes, il engageait quelque visqueux et cupide Dève aux doigts crochus.

« Avez-vous ouï dire du synode des parfaits qui s'est tenu ce printemps ? » demanda frère Chandelle.

Quelques-uns hochèrent la tête. Le militaire secoua la sienne.

« Sa conclusion unanime a été que tous ceux qui suivaient la Voie devaient *résister* activement au mal, en ripostant par la force si besoin. Si le patriarche – ou un autre – s'en prend directement à un Chercheur de Lumière pour la seule raison qu'il emprunte la Voie, alors le Chercheur sera absous de tout péché commis en résistant au mal.

— Déclareriez-vous la guerre à l'Église ? demanda le père Clayto.

— Ne soyez pas délibérément ridicule, mon père. J'ai dit que le synode nous estime moralement contraints de riposter en cas d'agression. Personne

ne bénéficiera d'une dispense pour aller détrôner Sublime à Brothe et le pendre.

— C'est une attitude parfaitement raisonnable, affirma Michael Carhart. La communauté dévédienne adoptera la même conduite.

— Je soupçonne les Dèves de Sonsa d'avoir épousé ce principe avant d'y commettre ces atrocités, laissa tomber le père Clayto.

— Combien de ces atrocités ont-elles pris place hors du quartier dévédien, mon père ? s'enquit affablement Michael Carhart. Combien ? Dites-moi combien de maisons dévédiennes ont brûlé. Expliquez-moi pourquoi vous trouvez toujours le moyen d'arguer que notre résistance au viol, au vol et au meurtre est un crime contre votre dieu.

— Suffit, s'interposa Tormond. Je veux seulement savoir si vous vous coucherez si jamais Sublime agit réellement au lieu de parler. » Avant que quiconque eût pu répondre, il poursuivit : « J'ai dépêché une délégation à Brothe. Une autre. La première n'a eu aucune influence sur l'évêque Sérifs et la deuxième n'a rien rapporté non plus, sinon des exigences insensées de la part de Brothe. Sire Eardale participait à cette mission. Il a eu un bon aperçu de la Firaldie, des États épiscopaux et de Brothe. » Il avait prononcé « Eh-ar-da-lè » le nom d'Eardale. « La ville de Brothe a été démilitarisée. »

Là encore, frère Chandelle ne connaissait l'homme que de réputation. Sire Eardale Dunn venait de Santérin ; c'était un aristocrate de petite noblesse, banni pour des raisons connues seulement de lui, de son roi et, sans doute, de Tormond. Il avait été pendant deux décennies le chef des armées du duc de Khaurène mais n'avait jamais livré aucune guerre. Il était assez mal connu hors de Mètrelieux.

« La capacité de Sublime à entreprendre une opération militaire de grande envergure n'existe que dans son imagination. Il croit à sa propre propagande. Dieu est forcément de son côté puisqu'il est le patriarche.

» Sublime ne dispose pas de soldats qu'il pourrait engager dans une aventure à l'étranger, poursuivit-il. Toutes les troupes qu'il a levées attendent l'assaut de Johannes Bottenoire. La plupart restent chaussés la nuit pour pouvoir filer sans perdre de temps au cas où Hansel frapperait.

» Entre-temps, je ferais preuve de négligence si je ne vous disais pas que l'empereur s'intéresse au Calzir. Vondera Koterba, sa marionnette en Alameddine, recrute en ce moment des mercenaires et vise sans doute l'annexion du Calzir. »

Frère Chandelle s'accorda un instant pour se remémorer ce qu'il savait de la Firaldie. L'Alameddine devait être ce royaume chaldaréen qui bordait le Calzir au nord des montagnes de Vaillarentiglia.

Sire Eardale s'était tu. Il se consacrait désormais à la grande tasse de café que Tormond lui-même avait préparée pendant le laïus de son maréchal. Le duc offrit le breuvage à la ronde. Nul ne refusa, pas même frère Chandelle, qui n'en avait pas bu depuis des décennies. « Oh, c'est bon ! s'exclama-t-il. J'avais oublié. L'Adversaire devrait se servir du café plutôt que des plaisirs de la chair pour tenter les mortels.

— Sommes-nous en train de nous échiner en vain ? demanda le duc. Le patriarche ne serait-il réellement qu'un sac à vent ?

— Oui, en grande partie, répliqua sire Eardale. Le problème, et le danger, c'est qu'il l'ignore lui-même. Il croit vraiment que tous les bons chaldaréens rêvent de guerroyer contre l'Incroyant. Mais il se fourvoie. Les plus dévots d'entre eux n'aspirent qu'à vivre leur vie. En paix.

— Et nous ? demanda Tormond. Risque-t-il de concrétiser ses menaces contre le Connec ? Le peut-il ? »

Nul n'avait la réponse à cette question. Seul Eardale avait assisté à ce qui se passait à Brothe. « On ne peut pas prédire ce que fera un fou, fit-il observer.

— Est-il vraiment important que Sublime puisse mener ses menaces à bien ? La vraie question ne serait-elle pas : "Essaiera-t-il ?" Malheureusement, je crains que la réponse ne soit "oui".

— Trouvez-vous tout cela amusant, Charde ? questionna le duc.

— Oui. Irrévérencieusement. Mais pas moins terrifiant pour autant. » Il expliqua comment un maysaléen pouvait, en cette affaire, ne voir en Dieu qu'un farceur cruel. « Comment l'empereur réagira-t-il si Sublime lance une croisade contre le Connec ? demanda-t-il ensuite.

— Excellente question, lâcha sire Eardale. Nous nous attendons à la soulever avec l'empereur lui-même. Elle l'intéressera sans nul doute, maintenant que ses soldats ont disposé des assassins qui voulaient tuer Immaculé. »

L'incident de Viscesment intriguait frère Chandelle. Les défenseurs d'Immaculé avaient dû être prévenus.

Les Dainschaux sont, de notoriété publique, silencieux et sévèrement retirés de la vie quotidienne. À l'intérieur de leurs communautés de plus en plus réduites, ils se regardent comme une race très ancienne et les premiers

responsables de la transition entre l'âge des dieux et l'âge de l'homme. Celui qui était assis à la table montra sa paume.

Le duc le présenta : « Tember Remak souhaite parler.

— Tember Remak a une question, fit le Dainschau. Quelle est la position du Collegium ? Le patriarche a-t-il son soutien ?

— Il l'a élu, répondit le père Clayto.

— Sans doute le fruit de persuasions politiques assorties de concussion. Ce qui n'aurait aucune valeur lors d'un festival des spectres affamés. Rien ne prouve que Sublime serve de paravent à la Tyrannie de la Nuit. C'est le grand vantard qui vit au village du chien méchant plutôt que le doux sire de la grande fortune acquise en un clin d'œil. »

Bien que formulées en des termes peu familiers tirés d'une parabole dainschau, ces questions étaient pertinentes. Si les sorciers de l'Église ne soutenaient pas Sublime, ses ambitions seraient réduites d'autant. Ses service de renseignements en pâtiraient plus particulièrement. L'espionnage est un domaine où une alliance avec les Instrumentalités de la Nuit peut se révéler très fructueuse.

« Existe-t-il un moyen d'en avoir le cœur net ? s'enquit Tormond en scrutant frère Chandelle.

— Nos accointances avec la Nuit sont extrêmement exagérées, Votre Grâce. En fait, les Chercheurs de Lumière la répudient quand ils font vœu de suivre la Voie. C'est bien pourquoi on nous donne ce nom. Certains de mes confrères ici présents, néanmoins… doivent certainement faire rôtir des bébés chaldaréens et courir tout nus à la pleine lune avec des démones sorties du puits. » Difficile de rester impassible. Le père Clayto avait accusé les Chercheurs de Lumière de ces mêmes forfaits.

L'un après l'autre, tous les prélats nièrent avoir conclu aucun pacte avec les Instrumentalités de la Nuit. La plupart avec bonhomie.

« Nous sommes donc aveugles, reprit Tormond. Ne nous reste plus qu'à attendre et voir venir. Et accepter ce que le destin nous réserve. »

Sa remarque lui valut un certain nombre de froncements de sourcils : le « destin » n'intervient pas dans la volonté de Dieu.

« N'en est-il pas toujours ainsi dans le Connec ? hasarda frère Chandelle. Le temps et la chance se sont montrés généreux. Ils ne nous ont jamais contraints à nous prosterner devant la Tyrannie de la Nuit. »

Frère Chandelle eut droit, lui aussi, à son lot de regards noirs. La « chance » non plus n'intervient pas dans la volonté de Dieu.

C’était une bien étrange convocation. Personne ne réclamait la guerre. Presque tous plaidaient pour la paix… tout en laissant clairement entendre que nul ne plierait si Sublime choisissait la guerre.

L’assemblée s’égailla avant que frère Chandelle n’eût compris ce qui se passait. Il soupçonna Tormond et Isabeth d’avoir aspiré à cette brutale dislocation. Les chefs religieux étaient prêts à combattre les agents des ténèbres et les forces de l’oppression. Sans que le duc lui-même n’eût opté avec ferveur pour un engagement précis.

Hésitation et tergiversation étaient les traits de caractère les plus réputés de Tormond. Dans le monde qui tournait au ralenti du Connec, l’inaction était parfois la meilleure façon de régler les problèmes.

Frère Chandelle était persuadé que ceux d’aujourd’hui ne disparaîtraient pas d’eux-mêmes. Sauf si Dieu décidait d’accorder prématurément à Sublime la céleste récompense.

11
La grande citadelle céleste, royaume des dieux

Le temps n'a pas cours dans le panthéon des Héros. On n'y trouve qu'une horreur sans fin.

Shagot s'éveillait et se rendormait, se réveillait et s'endormait ; dix mille fois, peut-être plus, peut-être moins. À chacun de ses réveils, il se retrouvait à la même place du même monde en noir et blanc, bruissant des mêmes cris silencieux des morts.

Ce n'était pas le panthéon de la légende. On n'y festoyait pas. Les filles du Père de Tout, quand on les apercevait, ressemblaient plus à des dévoreuses de cadavres qu'à Celles-qui-choisissent-les-égorgés. Elles marchaient, mais évoquaient davantage de vieilles biques affamées que les voluptueuses vierges du mythe.

Shagot n'avait jamais attendu grand-chose de Celles-qui-choisissent-les-égorgés. Pas même de les voir un jour, qu'elles soient belles ou hideuses. Mais, même ainsi, le panthéon des Héros le décevait.

Les héros morts s'entassaient là comme s'ils venaient tout juste de tomber au combat. Pas même empilés. Dans la posture où ils avaient trouvé la mort, le visage grimaçant de douleur, mutilés, les membres arrachés, les tripes à l'air, les blessures béantes.

Mais ils ne pourrissaient pas. On ne voyait ni insectes ni oiseaux charognards. Ni asticots. Ni pestilence de mort.

Shagot ne sentait strictement rien qui le persuadât de sa mort et de son arrivée au ciel.

Il ne passait guère de temps éveillé, mais, au bout de quelques décades d'infimes éclairs de conscience, il décida qu'il avait été orienté vers une toute différente destination. Quelque chose d'aussi sinistre et terrifiant,

peut-être, que ce puits de flammes dont ces mauviettes de missionnaires du Sud persistaient à dire que les méchants et tous ceux qui ne croyaient pas en leur dieu bizarre y finissaient leur existence.

La vue qui s'offrait à lui ne changeait jamais. Il n'apercevait aucun signe de ses compagnons de route ni de ces faux pêcheurs qui les avaient conduits ici et les y avaient abandonnés. Celles-qui-choisissent-les-égorgés se montraient de temps en temps, de toute évidence pour amener de nouveaux clients.

Seul le sommeil tenait la folie en échec. Un sommeil profond et son manque d'imagination.

Puis, le dix millième, vingt millième ou trente millième jour de son emprisonnement au paradis, Shagot émergea de son brouillard éternel et constata que sa perception du ciel s'était altérée.

Celles-qui-choisissent-les-égorgés le déplaçaient. Il apercevait fugacement leurs visages ratatinés et leurs têtes réduites alors qu'elles le transportaient par les aisselles. Ses pieds traînaient par terre. Il essaya de les aider. Pieds et jambes refusèrent d'obéir. Ils dérapaient tout bonnement et s'affalaient.

Les sensations lui revenaient lentement. Il sentait son cœur s'efforcer de battre, ce qu'il ne se rappelait pas l'avoir entendu faire depuis le bateau. Les doigts durs osseux de Celles-qui-choisissent-les-égorgés s'enfonçaient dans sa chair. Il sentait douleur et engourdissement envahir des muscles depuis trop longtemps sans emploi.

Il tenta de parler.

Seul un gargouillis franchit ses lèvres. Mais au moins respirait-il à nouveau.

Où que ces affreuses bonnes femmes pussent le porter, c'était un bien long périple.

Sa vision s'élargit et s'améliora. Il réussissait désormais à soulever la tête plusieurs secondes d'affilée. Il découvrit qu'on le traînait dans une partie de la grande citadelle céleste qui, en dépit de sa vastitude, semblait plus humaine et hospitalière. Non qu'elle ressemblât à quoi que ce fut de connu, mais ce qu'il en voyait correspondait à ce qu'il avait entendu dire – par des vétérans qui avaient emprunté vers le sud la route de l'ambre afin de servir dans sa garde personnelle – sur le palais de l'empereur oriental à Hypraxium. Ces vieux aventuriers faisaient inéluctablement allusion à l'immensité inoccupée de la demeure de l'empereur.

Son ouïe lui revint. Il le regretta aussitôt. Celles-qui-choisissent-les-égorgés discutaient âprement en une langue ressemblant beaucoup à l'andorayen. Shagot comprenait à peu près le tiers de leurs propos.

Ah ! Elles se servaient d'une ancienne forme de l'andorayen.

Le langage avait été un don des dieux, dans des temps très reculés. Affirmer que cette langue précise était la leur et que les hommes l'auraient corrompue au fil des temps semblait raisonnable.

Celles-qui-choisissent-les-égorgés se révélèrent des déesses mineures extrêmement négatives. Rien ne leur plaisait. Elles n'aimaient ni Shagot ni sa bande, dont d'autres hommes avaient aussi été ressuscités. Le grand dessein du Père de Tout n'avait pas l'heur de leur plaire. Ni le panthéon des Héros. Elles n'aimaient pas les morts. Ni l'existence qu'elles menaient. Leur sœur Arlensoul, surtout, provoquait leur courroux. Sa conduite égoïste lui avait valu l'exil, de sorte que toute sa part du boulot était retombée sur ses malheureuses sœurs.

Rien ne satisfaisait Celles-qui-choisissent-les-égorgés.

Elles arrivèrent enfin à destination, lâchèrent Shagot et repartirent. Il se retrouva allongé sur l'immense parquet d'un étage désert. Il ne voyait ni limites ni murs, rien qu'une sorte d'effacement graduel dans une pénombre brumeuse, à un vol de flèche de là. Nulle colonne ne soutenait le plafond. S'il existait un plafond. Il était trop haut pour qu'on le vît.

Un mouvement lointain attira son regard.

Le hideux tandem traînait Svavar dans sa direction.

Shagot entendit du bruit dans son dos. Il trouva la force de rouler sur lui-même.

Son visage se trouvait à moins d'un pied d'un bloc de granité noir poli. Qui n'était pas là quelques minutes plus tôt.

Des gradins de granité noir s'élevaient de plus en plus haut, sans fin apparente.

Shagot se mit à quatre pattes. Il voyait mieux ce qui l'environnait. Le granité s'élevait en marches d'un mètre de haut et contremarches d'un mètre de large, mais seulement sur une vingtaine de gradins. Ce qui ressemblait à des trônes se dressait tout en haut.

Svavar poussa un grognement à côté de lui.

S'ensuivit une période intemporelle, mais du temps avait dû s'écouler car Shagot découvrit que des changements spectaculaires s'étaient opérés entre deux moments de lucidité.

Finnboga, Hallgrim et les deux Thorkalsson étaient là. Ils étaient encore déboussolés. Erif Erealsson se trouvait derrière eux. Erif ressemblait exactement à ce qu'il était : un mort qui ne tenait debout que par l'opération d'une puissance surnaturelle. Des centaines d'hommes au visage tout aussi exsangue s'alignaient derrière lui, rang après rang, aussi loin que portait le regard.

Shagot ne salua pas son ancien capitaine. Il émanait d'Erif la même horreur rampante que celle qu'il avait ressentie en approchant d'un de ces tumulus qu'on trouve partout en Andoray. Les buttes hantées. Dont on dit qu'elles grouillent de non-morts assoiffés de sang qui, s'ils brisent leurs liens et trouvent un mortel à vider, peuvent recouvrer la vie. Pour un bref instant.

Shagot était un sceptique. Il ne connaissait personne qui eût réellement rencontré un *draug*. Et il tenait aussi à rester sceptique. Mais Celles-qui-choisissent-les-égorgés n'étaient pas moins irréelles. Et les yeux de ces morts (du moins pour ceux qui en avaient encore) luisaient d'un éclat vorace.

Un par un, ses compagnons se relevèrent. Nul ne parlait. Ils n'étaient pas très brillants mais comprenaient que, là où ils se trouvaient à présent, toute parole proférée risquait d'être de trop.

Celles-qui-choisissent-les-égorgés s'avancèrent. Elles étaient devenues cauchemardesques ; ressemblaient plus aux harpies des mythologies méridionales qu'aux superbes filles du grand dieu nordique.

La salle se mit à crépiter. Les cheveux de Shagot se dressèrent sur sa tête. Un éclair fulgura. Le tonnerre mugit. Shagot hurla. Il reprit le dessus et se retrouva cramponné au rebord du premier gradin de granité ; il essayait vainement de rester debout. Il avait perdu le sens de l'équilibre.

Celles-qui-choisissent-les-égorgés se dressaient à présent au sommet, en compagnie d'une douzaine d'autres sublimes créatures.

Elles n'étaient plus repoussantes. Les dieux donnaient l'impression d'être sortis à l'instant même des anciens récits. Tous étaient beaux et nimbés d'une aura dorée de jeunesse.

Sauf celui au bandeau sur l'œil et aux longs cheveux blancs, qui, vêtu de gris sombre, tenait un bâton. Celui qui portait sur l'épaule une créature ailée de la nuit, d'allure maléfique, différente de tous les corbeaux qui avaient jamais traversé les cieux du pays de Shagot. Ce dieu-là n'était pas d'humeur joviale, aimable ni juvénile.

Le Gris s'adressa à l'un de ses compagnons, un petit dieu voûté qui avait plus ou moins l'air d'un nain. Le petit dieu hocha la tête et se laissa tomber en flottant vers les Héros. Shagot ne lui prêta que peu d'attention, sauf, à son approche, pour remarquer l'expression calculatrice, pareille à celle d'un loup, qu'il affichait. Il s'intéressait davantage aux quelques déesses présentes.

Le dieu voûté vint se poser sur la première marche, juste devant lui. « Salut, héros. Prêt à te mettre au turbin ? Bordel ! Que tu existes ou non, qui donnerait une lichette de fiente de rat pour le savoir ? Mon pauvre idiot de frère te réclame. Afin de t'apprendre ce que sera ton avenir. »

Shagot savait désormais qui il affrontait. Son nom, en andorayen moderne, pouvait être traduit de plusieurs façons. Tricheur. Menteur. Trompeur. Et, plus simplement, traître. L'analyste en Shagot s'était toujours demandé pourquoi les autres dieux ne l'exterminaient pas. En le noyant, peut-être, dans une lichette de fiente de rat.

Le nabot fit deux gestes. Shagot perdit tout contact avec le sol. Il essaya de se raccrocher au vide. Tricheur s'esclaffa, mais veilla à ce que Shagot se dirigeât vers le Premier d'entre eux. Celui dont le nom n'est jamais prononcé. Celui qui tend l'oreille.

Shagot connaissait son nom, comme tous les Andorayens et ceux qui se pliaient au panthéon nordique, mais il ignorait comment il l'avait appris, puisqu'on n'était pas censé l'articuler.

La souffrance éprouvante pour Shagot de se tenir dans la gloire d'un dieu le contraignit à tomber à genoux. Il avait peur, sensation peu fréquente. Il fixa le granité sous ses pieds et attendit que le dieu manifestât sa volonté.

Ces dieux étaient étranges. Ils étaient fatigués ; ne les soutenaient plus qu'un nombre toujours plus réduit de croyants. L'ineptie chaldaréenne était un monstre tentaculaire qui s'insinuait partout. Elle convertissait rois, princes et chefs par la persuasion politique et la corruption. Ensuite, elle convertissait les peuples à la pointe de l'épée. Ces dieux n'avaient peut-être plus que quelques siècles devant eux avant de lentement disparaître, pour céder la place à des esprits inférieurs.

Parfois, l'espace d'un instant fulgurant, ils ne parvenaient même plus à correspondre aux attentes des mortels. Dans ces moments-là, le Père de Tout, son épouse, ses fils, filles, neveux et nièces et son demi-frère devenaient aussi peu ragoûtants que Celles-qui-choisissent-les-égorgés. Nombre d'entre eux se transformaient en créatures qui soulevaient le cœur.

Mais, même cela, ils le devaient à la tendance de l'esprit humain à imposer une forme à l'informe.

Le Père de Tout s'adressa à Grimur Grimmsson, mieux connu sous le nom de Shagot le Bâtard ; sa voix ne résonna que dans l'esprit du sturlanger : *Nous nous tenons à la poterne du Destin, héros, et nous affrontons la fin des temps. Ce qui pourrait être le crépuscule des dieux. Tu as été choisi pour accomplir de grandes choses.*

Ce fut comme un hurlement tout au fond du cerveau de Shagot. La voix du dieu était beaucoup trop sonore. Il se frappa le front contre le sol pour tenter de surmonter la douleur.

Le Père de Tout comprit que la chair des mortels a ses limites. Il baissa le volume. En même temps qu'il mettait une sourdine à ce pompeux timbre divin. Il choisit de parler à haute voix, comme un homme ordinaire.

« Grimur Grimmsson, nous t'avons élu pour être notre champion dans le monde des hommes. Nous entrons dans un âge critique. Les dieux eux-mêmes sont menacés. Pas seulement les tiens, tous les dieux. Les Héros quitteront le panthéon pour aller de nouveau combattre. Et Grimur Grimmsson leur montrera le chemin.

— À tes ordres. » Shagot n'arrivait pas à s'empêcher de trembler. Ni même à se concentrer pour écouter attentivement. Néanmoins, il comprenait ce que les dieux attendaient de lui.

En dépit du fléchissement de son acuité mentale, il se demandait pourquoi les dieux avaient besoin des hommes ordinaires pour imposer leur volonté dans le monde des mortels. C'étaient des dieux, non ?

Shagot et ses compagnons allaient se rendre dans le Sud, où régnaient d'autres dieux. Lorsqu'ils auraient déniché ce que souhaitaient les dieux, ils accompliraient un rituel destiné à invoquer les Héros du panthéon. Tous. Les Héros exécuteraient alors la volonté des dieux. Mais, pour l'instant, ces dieux ne semblaient pas trouver indispensable de révéler à Shagot le Bâtard l'étendue exacte de cette volonté.

12
Firaldie, Ormiendène et Antieux dans la Fin du Connec

Dès le second après-midi suivant la rencontre d'Else avec ses cadets, ceux-ci se soumettaient à son autorité. Il n'y tenait pas. Mais c'est ce qui se passa.

Le soir, la troupe atteignait Ralli, dont la principale industrie consistait à extraire le marbre des flancs d'une montagne voisine. Le marbre de Ralli était renommé pour sa pureté et sa quasi-transparence. Ses carrières étaient exploitées depuis deux millénaires. On en trouvait dans tous les palais et mausolées autour de la mer Utérine.

Les citadins reluquaient avec méfiance les voyageurs, ce qui était compréhensible. Il pouvait s'agir de brigands ou de criminels en fuite. C'était souvent le cas des soldats.

« Si vous cherchez du boulot dans les carrières, montez trouver le chef du chantier dans la matinée, leur expliqua vin type qui devait être un gardien de la paix. Mais, si vous cherchez celui qui recrute des soldats, il est installé dans le quartier le plus désolé, au sud de la ville. » Il voulait surtout les voir décamper.

Else poussa un grognement. Sa troupe dépenaillée n'inspirerait confiance à personne.

« Les recruteurs offrent vin repas chaud à tous ceux qui écoutent leur laïus.

— L'un de vous a-t-il envie de devenir tailleur de pierre, les gars ? demanda Else. C'est une profession éminemment plus recommandable que celle des armes. »

Aucun ne se porta volontaire. Les jeunots étaient tristounets ; ils avaient le mal du pays et ne continuaient que parce qu'ils ne voulaient pas révéler

leur faiblesse humaine à leurs compagnons.

Deux douzaines de tentes se dressaient dans le terrain vague mentionné par le gardien. L'allure du campement déplut à Else. Trop ordonné. Trop professionnel. « On arrive à temps pour le souper, dirait-on », fit-il observer. Deux types trapus et larges d'épaules distribuaient à manger à une file d'hommes, dans la lumière du crépuscule. « Quelqu'un voit des bannières ou des boucliers ? » Savoir qui recrutait ne serait pas mauvais.

« Est-ce vraiment important ? » demanda une voix. Une sentinelle en armes fit irruption des fourrés qui bordaient la route. Else resta sidéré. Vraiment *très* professionnel.

« Bien sûr que c'est important. » Else jaugea l'homme de son mieux à la lumière déclinante. La sentinelle en faisait autant. Chacun reconnut en l'autre un soldat de carrière. « Il y a des gens que je ne me sens pas prêt à suivre, reprit Else. Peut-être à cause de ce qu'ils sont. Mais surtout parce qu'ils ont la réputation d'oublier de régler la solde. »

Le jour n'était pas encore assez faible pour lui dissimuler l'expression méprisante du garde. Ce n'était pas un mercenaire, si bien qu'il n'en avait pas une très haute opinion.

Celle d'Else n'était guère plus flatteuse à cet égard, mais il devait rester dans la peau du personnage.

« Poste numéro trois, cria soudain la sentinelle. J'ai treize gars et une mule qui vont entrer.

— Vous vous attendez à être attaqués, quelque chose comme ça ? demanda Else. Ici ?

— Quand on baisse la garde parce qu'on se croit en sécurité, on risque de faire de la viande froide avant l'heure. »

Else grogna. Ça confirmait ses soupçons. De vrais professionnels, pas de doute. Il était retombé sur la Fraternité de la Guerre. Pas génial.

Mais pas si moche que ça, d'un autre côté, s'ils étaient en train de lever des troupes pour aider le patriarche à commettre un autre de ses forfaits.

Cela dit, savoir qui ils étaient le mettait mal à l'aise. Il côtoyait la Fraternité d'un peu trop près ces derniers temps.

Quelqu'un se pointa au petit trot. Ce n'était pas un des moines soldats. Trop petit et trop jeune, il n'en traînait pas moins, de toute évidence, ses guêtres avec eux depuis trop longtemps pour n'avoir pas acquis une certaine patine militaire. « Suivez-moi, s'il vous plaît.

— J'ai comme l'impression qu'il va y avoir dans le coin un peu trop de conneries à la graisse de chevaux de bois pour moi, Pipe », grommela Bo Biogna.

Else se faisait appeler Piper Hecht.

« Tu peux toujours trouver du travail honnête dans les carrières, Bo.

— Alors pourquoi ne pas y ramener vite fait ta viande pour te faire embaucher ?

— Pas mon truc. Je ne suis pas taillé pour la vie sédentaire.

— En quoi c'est différent pour moi ? »

Ça l'était, pourtant. Bo Biogna n'était pas doué pour ce qu'il comptait faire. Else le soupçonnait d'ailleurs de n'être pas bon à grand-chose, mais il était surtout honnête et s'échinait de son mieux quand on l'observait. « C'est ta vie, Bo. Je me contente de te rappeler que tu as le choix. »

Leur guide les conduisit directement au bout de la queue pour la graille. « Eh, tu ne peux pas embarquer cette bête, déclara-t-il en parlant du mulet de Joe tout-court.

— Pourquoi ça ? » s'enquirent les copains de Joe tout-court. Fer de Porc était le membre le plus populaire de la bande. Il ne ressemblait à aucun mulet mort ou vivant. Il était gentil et très coopératif. Et Joe tout-court persistait à dire que Fer de Porc voulait s'enrôler dans la cavalerie. « Ce bourricot est un destrier de naissance. »

Leur guide n'avait pas le sens de l'humour. Raison pour laquelle, sans doute, on lui avait justement confié ce boulot. Il conduisit à l'écart le futur étalon de la cavalerie.

Else était impressionné. Le camp était très bien organisé. Et on avait investi pas mal de matière grise dans la procédure de recrutement. Un repas chaud (et copieux) ne pouvait qu'inciter les engagés en puissance à vous regarder d'un bon œil. Les pauvres souffraient sévèrement de la faim.

« À qui appartient ce camp ? demandait-il au premier visage inconnu. À quel genre de campagne se prépare-t-on ici ? »

Leur guide réapparut juste à temps, sans Fer de Porc, pour surprendre la question. « Le camp est commandé par le capitaine Veld Arnvolker. Il ne nous a pas encore dit ce qu'on allait faire. Juste qu'on aurait la bénédiction du patriarche et qu'il y aurait du butin à gogo. Paraît que ça aurait un rapport avec ce qui s'est passé à Sonsa.

— Où est Fer de Porc ? Il n'aime pas beaucoup s'éloigner de Joe, d'habitude.

— Entravé derrière la tente que vous partagerez. Avec du foin et un picotin d'avoine.

— Il a retourné sa veste pour si peu ? grogna Joe.

— Du butin à gogo ? s'enquit Else. Ça ne me paraît pas prometteur, croyez-moi. Pas en Firaldie. » Sauf si la Fraternité s'apprêtait, en méditant le sac de la ville et la destruction des Trois Familles, à punir Sonsa de l'en avoir évincée. Il trouva assez ironique la perspective de retourner à Sonsa sous la chasuble de la Fraternité.

« Vous êtes bien partants pour une vie nouvelle et pleine de merveilles, pas vrai ? »

Else dut réfréner quelques envies pressantes, acquises au cours d'une vie entière d'entraînement sha-lug. Il comprenait sans doute intellectuellement la conception occidentale de la guerre, mais ne parvenait pas à établir le lien émotionnellement.

Quand les Occidentaux décident d'entrer en guerre, ils rameutent la lie et le rebut de leur société, leur distribuent de vieilles armes de médiocre qualité, placent quelques guerriers héréditaires à leur tête puis lâchent la meute. De telles armées sont aussi dangereuses pour l'ami que pour l'ennemi. Soit elles se livrent complaisamment aux plus atroces massacres, soit elles tournent bride à la première menace réelle de bataille. Mais elles ne coûtent pas cher en temps de paix. Il n'est pas utile de les nourrir, de les héberger, de les vêtir ni de les entraîner. Et elles ne représentent jamais une menace aussi sérieuse qu'une armée régulière.

La loyauté versatile de ses armées frontalières avait été l'une des causes de l'effondrement de l'ancien empire brothien.

Else aurait volontiers parié de l'or là-dessus. Et il aurait gagné son pari la viande généreusement servie aux soldats de la petite compagnie et recrues en puissance était du porc. Else commençait à prendre goût à cette viande impure.

« Vous avez bien choisi votre heure, les gars », déclara à Else le cuisinier manchot de service. L'autre qui, de près, lui ressemblait assez pour être son jumeau, avait toujours ses deux bras.

« Hein ?

— Vous déboulez juste assez tard pour un petit-déjeuner à l'œil, pas vrai ? » Mais il n'avait pas l'air de s'en offusquer.

Tous ceux de la bande d'Else étaient interloqués.

« Le sorcier fait tout un cirque pour que vous louiez Dieu et vous enrôliez dans la Fraternité de la Guerre. C'est de la merde en barre, mais, rien qu'en vous posant le cul, vous vous faites rincer d'un repas. De deux si vous êtes assez mariolle pour arriver après son numéro de claquettes de ce soir. Pour un sorcier, il aime vraiment se pager de bonne heure. » Sous-entendant qu'un sorcier digne de ce nom devrait être à tu et à toi avec les Instrumentalités de la Nuit.

« Un sorcier ? » Un nouveau mauvais pressentiment assaillit Else.

« Je bafouille ou quoi ? Grouillez. C'est l'heure de la relève de la garde. Et ces trouducs n'aiment pas trop qu'on les fasse attendre à l'heure de la bouffe.

— Qui pourrait le leur reprocher ? »

Le jeune homme qu'on avait désigné pour leur servir de guide leur indiqua où ils devaient manger puis nettoyer les écuelles de bois, les gobelets et les couverts qu'on leur avait distribués en bout de ligne. Tant d'ordre et de discipline ne pouvait durer ; Else en avait la conviction.

On leur montra une grande tente où ils étaient censés dormir avec une demi-douzaine d'autres futures recrues. Fer de Porc était en train de paître à côté. Le mulet avait l'air de croire qu'il était monté au paradis des mules. Else avait passé sa vie dans de bien pires baraquements que cette tente. « Ils cherchent vraiment à nous appâter, déclara-t-il à Bo Biogna.

— Tu sais quoi ? grogna Bo. Ils ont de vraies chiottes couvertes. »

Le fait n'avait pas échappé à Else. C'était une nette amélioration par rapport aux latrines de plein champ traditionnelles des pramans. Et la preuve, se persuada-t-il, que la Fraternité de la Guerre était bel et bien à la tête de ce camp. Ça laissait aussi entendre que les moines soldats n'étaient pas étroits d'esprit au point de refuser de prendre des leçons de l'ennemi.

En règle générale, la dysenterie, le choléra et la typhoïde tuaient davantage de croisés que les plus violents efforts en ce sens d'Indala al-Sul al-Halaladin et des autres défenseurs des Terres Saintes. Et, s'ils succombaient ainsi à la maladie, c'était pour une bonne raison : ils refusaient d'établir un lien entre elle et la présence de leurs propres excréments.

Mais, même ainsi, restait le problème des déchets animaux, en particulier ceux des chiens et des chevaux.

« Tout me paraît parfait jusque-là, déclara Gofit Aspel pendant qu'ils prenaient leur petit-déjeuner.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent pour nous inciter à nous enrôler, convint Else. Ça se passera beaucoup moins bien dès qu'on aura prêté serment.

— Espérons que ça ne signifie pas qu'ils laisseront tout partir en couilles une fois parvenus à leurs fins, grommela Bo Biogna.

— Tu veux blaguer, hein ? Ce n'est pas la première fois.

— Non. Ça me paraît tomber sous le sens.

— En ce cas, attends-toi au pire. Tu y seras préparé. »

Leur guide se matérialisa. « Pressez-vous. Ils veulent démarrer de bonne heure. Il s'est passé un événement important ailleurs. »

Un quart d'heure plus tard, l'« événement » en question s'était ébruité dans tout le camp : un secret bafouillé sous une douzaine de travestissements différents, dont aucun n'était un quart authentique.

« On a tenté d'assassiner l'antipatriarche !

— Tous les tueurs ont été liquidés par les gardes !

— Paraît que les assassins étaient embusqués ! »

Avant même que ça ne soit terminé, Else aurait pu fournir une version de l'affaire où Dieu envoyait à Immaculé son ange avec un avertissement, tandis qu'à Viscesment une armée de soldats d'élite du patriarche était anéantie jusqu'au dernier homme par des chevaliers fantômes invulnérables, magiquement transférés dans le nouvel empire brothien depuis la capitale d'Hansel. Rumeur assez charmante en soi pour que tout le monde la reprenne à son compte, bien qu'il soit de notoriété publique que Johannes Bottenoire et ses filles avaient élu résidence de façon permanente dans le palais Dimmel de Plemenza, en affirmant qu'ils avaient cessé de s'intéresser à la Firaldie ; l'empereur avait lui-même annoncé qu'il prenait provisoirement ses distances avec la politique.

Bruits et spéculations durèrent toute la matinée. Else trouva intéressante la réaction du commandant du camp. « J'ai l'impression que la Fraternité recrute des hommes pour une incursion dans le Connec plutôt qu'à Sonsa, déclara-t-il à ses gars.

— Ils commencent à lever le camp », fit observer Joe tout-court.

Il avait raison. Des hommes abattaient les tentes, démolissaient l'appentis des cuisines et embarquaient tout dans des fourgons. On

harnachait les chevaux. Des chiens couraient dans tous les sens, déboussolés. Ne manquait plus qu'une file de femmes et d'enfants.

Un vieux Frère blanchi sous le harnais du nom de Redfearn vint prendre en main les nouvelles recrues. En sus du groupe d'Else, quatre autres futurs soldats étaient arrivés depuis le dernier discours de recrutement. Redfearn n'avait pas grand-chose à leur dire. « On s'en va. » Il avait un fort accent, suggérant qu'il venait d'une région profondément reculée du nouvel empire brothien. « Vous avez jusqu'à notre départ pour décider si vous restez avec nous. La solde sera régulière. Vous serez nourris. Vous aurez toujours ce que nos intendants trouveront de mieux. Votre enrôlement n'excédera pas une période d'une année. On vous fournira des armes. Vous n'aurez rien à débourser pour elles ni pour votre équipement quand vous les perdrez ou les jetterez. Si nous pouvons nous en procurer, vous porterez un uniforme. En contrepartie de cette générosité, on attendra de vous que vous vous entraîniez durement, que vous vous conduisiez toujours correctement, que vous observiez tous vos devoirs religieux et que vous vous soumettiez à la discipline de la Fraternité. Les punitions seront sévères. Mais justes. Oh ! Et vous devrez aussi vous battre comme des lions, au nom du Ciel, si jamais nous livrons un combat. »

Else examina attentivement le vétéran. L'homme présentait certains traits caractéristiques des sha-lugs. Il était un peu l'équivalent d'Os dans la Fraternité.

« Qu'est-ce que tu comptes faire, Pipe ? » lui demanda Joe tout-court. Bo, Gofit et tous les autres le regardaient aussi.

« Hé, vous vous jugiez tous assez grands pour quitter le domicile familial ! » Il tempéra son sarcasme en s'adressant au vieux soldat : « Avec qui allons-nous signer ? On a entendu parler d'un sorcier. »

Le Frère se renfrogna ; il avait du mal à comprendre que des mercenaires pussent avoir des scrupules moraux quant à leur engagement. Il se rapprocha et chuchota « T'es sérieux ? » Tous les bruits de la conversation se perdaient dans le vacarme d'un camp de soldats en instance de départ.

« Bien sûr. Tu es un homme pieux, j'imagine. Il y a donc certaines choses que tu refuserais de faire parce qu'elles ne sont pas justes.

— Nous appartenons à la Fraternité de la Guerre ! Le glaive de Dieu ! » Le vétéran voyait mal comment on pouvait mettre en doute la rectitude morale de la Fraternité.

« Mais on parle d'un sorcier !

— Tu ne serais pas un de ces fondamentalistes qui, par définition, voient en chaque sorcier un instrument du mal, par hasard ?

— Non. Mais l'idée de côtoyer un comparse des Instrumentalités de la Nuit ne me plaît guère.

— Oh ! M'étonnerait fort que tu trouves quelqu'un de plus franc du collier que Grade Drocker. Il arrive tout droit du siège de l'Office spécial à Runch.

— Un chasseur de sorciers ! » éructa un des garçons, brusquement saisi d'effroi.

Bo Biogna posa à haute voix la question qui turlupinait Else en son for intérieur : « Comment se fait-il, s'ils veulent combattre la sorcellerie et toutes ces conneries, se débarrasser aussi du peuple invisible et de toutes ces merdes… comment se fait-il qu'ils soient tous des sorciers et des nécromants avertis, et tout le tralala ? »

La question n'eut nullement l'air d'embarrasser le vétéran. « On n'envoie pas un prêtre pacifique se battre en duel contre un champion de l'ennemi. Pas quand on veut sortir vainqueur du combat. »

Du coin de l'œil, Else aperçut un homme qui sortait de la seule tente encore debout. Il portait la tenue de campagne de la Fraternité, mais Else aurait juré qu'il s'agissait du sorcier de Sonsa.

« Le chasseur de sorciers s'appelle Grade Drocker ?

— Ce n'est pas son vrai nom. Écoutez, on doit lever le camp. Il faut vous décider.

— Montant de la solde ? demanda Else.

— Recrues sans entraînement, trois scutti et demi d'argent par mois, et cinq après les classes. Et il s'agit de bons scutti sonsiens. Nourriture, armes et vêtements fournis. Nous ne disposons pas de cottes de mailles ni de cuirasses protectrices. Les soldats chevronnés toucheront cinq scuttis au départ. On attendra d'eux qu'ils conduisent et instruisent les bleus. Ça montera jusqu'à six scutti à la fin des classes.

— Et pour ceux qui ont été officiers, tout ça ? » s'enquit Joe tout-court. Joe tout-court donnait l'impression de devenir plus intelligent dès qu'on l'éloignait de Fer de Porc.

« C'est de toi que tu parles ?

— Merde, non. De Piper. Pipe ne souffle pas mot de ce qu'il a fait avant de nous rencontrer, mais même un crétin comme moi se rend compte qu'il a

été officier à un moment donné, ou au moins sergent. Il sait parfaitement quoi faire et comment s'y prendre. »

Le vétéran se tourna vers Else. « Qu'est-ce que tu as à dire ?

— Que Joe se laisse emporter par son imagination. »

Le Frère entreprit de questionner Else plus attentivement. Lequel resta évasif. Il fit de vagues allusions à une « bataille à l'est de la Shurtsula », à des « païens sauvages », aux « Grands Marais » et ainsi de suite. Plus son récit serait précis, plus quelqu'un aurait de chances de buter sur un détail. Il n'échappa à un interrogatoire plus serré que grâce au départ des authentiques soldats de la Fraternité. Leurs nouvelles recrues suivirent le mouvement.

« Zut ! s'exclama Pico Mussa. J'y vais. On ne trouvera nulle part meilleure aubaine. » Son frère, leur copain Gofit et lui se préparèrent au départ. Bo Biogna les rejoignit. Puis quelques autres encore les imitèrent.

Else ne savait pas trop ce qui le poussait à leur emboîter le pas. Se sentait-il responsable de ces gamins ? Ou bien était-ce parce qu'un certain Grade Drocker avait fait tant de mal durant son bref séjour à Sonsa ? Il était persuadé que Drocker et ce monstre n'étaient qu'une seule et même personne.

« D'accord. J'avais décidé de me trouver un fromage à Brothe. Mais rien d'aussi sinistre ne se passe dans le coin.

— Parfait, alors, fit le vétéran. Si tu viens avec nous, active. »

Else fit mine de ne pas s'apercevoir que ses compagnons semblaient soulagés de le voir venir. Il ne tenait pas à s'en sentir responsable.

La réalité, c'était que Sublime avait dépêché un membre de sa propre famille dans le Connec pour veiller au grain et s'assurer que la Véritable Église ne souffrirait plus aucun affront de la part des hérétiques, si nombreux dans cette province. Ceux-ci avaient réagi en massacrant les gardes du corps du légat et ils avaient laissé le légat lui-même sur le carreau, au seuil du trépas.

Peu après, une équipe de spadassins avait envahi le palais de Viscesment avec la ferme intention d'assassiner Immaculé II, l'antipatriarche. Grâce à l'efficacité de sa compagnie de gardes brancequenets et à la miséricorde divine, tous les spadassins étaient morts avant même qu'Immaculé II n'eût compris qu'il était en danger.

On soupçonnait Sublime, naturellement. Et l'on attendait de lui, bien entendu, qu'il dénonçât de tels agissements dès que la nouvelle de ce fiasco parviendrait à Brothe. En servant Dieu, Sublime faisait preuve d'une hypocrisie plus éhontée que ne l'imaginaient ses pires ennemis.

Le respect qu'éprouvait Else pour son ancien ennemi grandissait. Les guerriers qu'il avait affrontés dans les Terres Saintes étaient formés à partir d'hommes semblables à ces gamins, jamais à court de courage ni de hardiesse.

La vie dans le camp de la Fraternité n'était pas très rude. Les survivants du honteux épisode de Sonsa semblaient disposer de tout le nécessaire.

Après son éviction de la ville, le sorcier avait fait voile vers Brothe où il avait aussitôt obtenu une audience avec le patriarche. Il empruntait dès le lendemain la route du Nord avec des renforts venus du Castella dollas Pontellas et se mettait aussitôt à recruter. L'argent n'était pas un problème.

Après avoir passé plusieurs semaines à traverser ce chaos de principautés qu'était l'Ormiendène, l'armée de la Fraternité avait établi son camp sur les terres d'un monastère, dans la région de vignobles du Dromédien, petit État épiscopalien coincé dans une région où s'imbriquaient étroitement le Connec, Grohlsach, Séliné, une dépendance de la Firaldie, et la principauté de Sorvine. Les frontières n'étaient pas clairement définies. La Fin du Connec n'était pas le seul État à toucher à l'indépendance. L'Ormiendène était aussi autonome, encore que fragmenté en de nombreuses petites féodalités, toutes soumises à diverses allégeances, dont Hansel Bottenoire.

« C'était encore pire au nord sous l'empire », fît remarquer à Else un mercenaire de carrière du nom de Pinkus Ghort. C'était lui aussi une nouvelle recrue qui avait laissé entrevoir ses compétences militaires, encore qu'en témoignant d'une réticence nettement moins affirmée. Else et lui avaient la charge de compagnies de soldats inexpérimentés pendant la majeure partie des heures d'exercice. Les Frères de la Guerre étaient trop peu nombreux pour tout gérer dans un camp qui ne cessait de grossir à chaque minute. « Même une bourgade isolée au beau milieu d'un petit pays perdu peut faire vœu d'allégeance à ce qui devrait être son ennemi juré. Mais, là-haut, plutôt que des lois confuses sur l'héritage, ce sont les dots qui posent problème.

— L'empereur du Graal rectifiera tout ça.

— Ben voyons !

— Ton enthousiasme ne m'impressionne pas des masses.

— Hansel ne peut pas faire grand-chose. Presque toutes ses tentatives doivent être approuvées par les Électeurs.

— Hum. » Else s'efforçait de donner à son interlocuteur l'impression qu'il comprenait de quoi il parlait. L'Occident lui semblait beaucoup moins monolithique et infiniment plus complexe qu'il ne l'avait imaginé vu d'al-Qarn.

« As-tu une petite idée de ce que ces timbrés mijotent ? » Pinkus Ghort était tout à fait disposé à accepter l'argent de la Fraternité, mais il n'avait qu'une médiocre opinion de leur idéologie religieuse.

« Je crois que nous ne sommes là que pour faire impression. Le patriarche veut bousculer un peu le Connec, qui continue de le dédaigner. Il monte donc la barre d'un cran en envoyant ce cinglé de Grade Drocker lever un simulacre d'armée chargée, tel un croquemitaine, de remettre au pas cette province.

— Les croquemitaines existent là d'où je viens.

— Personne n'attendrait d'un tel ramassis qu'il fasse œuvre utile, militairement parlant.

— Où donc as-tu travaillé ? J'ai vu bien pire. Il n'y a pas si longtemps, d'ailleurs. Ces gars se décarcassent parce qu'ils sont bien payés et bien nourris, et que la Fraternité ne cesse de les stimuler à coups de laïus à la noix. » Ghort reprit son ton sarcastique. « Tu aurais dû voir avec qui il fallait qu'on bosse quand on est partis pour Thèmes.

— Tu en étais ?

— Et du côté du duc d'Harmonachy, s'il te plaît.

— Tu as eu de la chance, alors.

— Je cours vite. Et je l'avais senti venir. J'étais prêt. Mais, mon point de vue personnel, c'est que les types qui ont suivi là-bas le duc étaient la pire lie qu'on puisse imaginer. Il n'a pratiquement rien fait pour les entraîner et pas grand-chose non plus pour les armer. Ou les contrôler. Ç'a été effroyable. En exterminant dix-sept mille de ses plus répugnants animaux à deux pattes, Santérin a rendu un grand service au monde.

— Et leurs chefs ? Les nobles ?

— Ils étaient à cheval, pas vrai ? Seule une poignée ne s'en sont pas tirés. Ils ont été rançonnés. »

Le sorcier restait invisible. Mais Else ressentait constamment sa présence. Comme s'il se trouvait juste derrière lui ; son poignet le démangeait. S'il parvenait à se retourner assez vite… « Tu avais déjà travaillé pour la Fraternité ?

— Non. Et personne de ma connaissance non plus. C'est une grande première. Et ça ne se serait jamais produit si Sublime n'avait pas été notre patriarche.

— Tu sais si on va bientôt recevoir cette livraison d'armes ? Je n'en ai même pas assez pour l'entraînement.

— On ne m'en dit pas plus qu'à toi. Je m'inquiète davantage pour les vivres. » L'été s'achèverait bientôt. « On ne peut pas rester indéfiniment ici à vivre sur la région. » La troupe campait sous le monastère de Dencité depuis plus d'un mois, si bien que putains, escrocs et fournisseurs avaient commencé de bâtir leur propre village hors des limites du domaine religieux. « Voilà Bechter. »

Redfearn Bechter était le Frère sergent responsable des mercenaires. Lourde charge, qu'il consentait à partager avec Else, Pinkus Ghort et quelques autres. Il rappelait à Else le vieil Os. Il avait tout vu. Seul un événement vraiment inouï pouvait l'ébranler.

C'était à présent le cas. Son accent s'était encore épaissi. « Messieurs, ce ramassis dépenaillé va bientôt devenir quelque chose de bien réel. Le sorcier vient d'apprendre que les hérétiques et leurs chiens courants ont enfermé l'évêque d'Antieux dans son manoir hors la ville. Le patriarche lui-même affirme que nous devons intervenir.

— Quoi ? s'exclama Else. C'est de la folie pure.

— Qu'un évêque du coin possède un manoir ? Dans un pays de vignobles ? » demanda Ghort qui appréciait le vin. Il en parlait beaucoup. Et s'y adonnait énormément, l'Ormiendène étant renommé pour ses bons crus. « Depuis quand les prêtres… ?

— Peu importe, fît Bechter. Penser ne fait pas partie de vos attributions. Ni des miennes. Quoi qu'il en soit, je ne dis pas que nous y allons effectivement. Mais que nous risquons d'y aller. Ce n'est pas encore officiel. Mettons que ce soit un ordre préventif. Pour que vous puissiez avoir l'air de savoir ce que vous faites si jamais on nous ordonne d'y descendre.

— Je vous demande pardon, reprit Ghort. Je me suis laissé emporter par l'enthousiasme. » Ghort avait un certain talent pour l'ironie et le sarcasme.

« Alors, quelles nouvelles des armes ? s'enquit Else. Certains de mes gars s'entraînent encore avec un bâton. »

La grande armée du patriarche était désormais forte de huit cents hommes. Chaque jour, il en arrivait dix, vingt ou trente de plus. Else était étonné qu'ils fussent si nombreux. Ghort était de l'avis opposé, surtout si l'on tenait compte de la générosité du patriarche. Les rumeurs évoquant la bataille de Thèmes décourageaient peut-être les volontaires les plus avisés.

Bechter haussa les épaules. « Elles sont en chemin. C'est ce qu'on n'arrête pas de me dire.

— On ferait mieux d'annoncer à nos pauvres petits qu'ils ont désormais une sérieuse raison d'apprendre leur métier », laissa tomber Else.

Les nouvelles restaient résolument désagréables. L'évêque Sérifs continuait d'appeler à l'aide. « Que cet homme pleure un chouïa plus fort et il n'aura plus besoin de messagers, fit observer Else.

— S'il était aussi mal parti qu'il le prétend, il serait mort avant d'avoir commencé à gueuler », convint Bo Biogna.

Deux membres de la Fraternité qu'on avait envoyés en reconnaissance n'en revinrent pas. Des ordres sortirent de la tente du sorcier : Préparez-vous à bouger. Ils furent aussitôt annulés, Else, Ghort et plusieurs autres ayant rappelé à Redfearn Bechter qu'un tiers des soldats n'avaient pas d'armes et que les deux autres tiers, en règle générale, n'en étaient que piètrement pourvus. Puis on apprit que le chef mercenaire grohlsacher Adolf Noir allait se joindre à eux dans une semaine, avec cinq cents vétérans.

L'éventualité d'un combat réel eut de l'effet. Ceux qui n'avaient signé que pour les repas se firent soudain invisibles. Ceux qui restaient prêtèrent une plus grande attention à des instructions qui leur permettraient peut-être de rester en vie.

La cargaison d'armes arriva. Pas Adolf Noir. Le Grohlsacher avait eu vent du changement. Il exigeait une solde plus copieuse.

La petite armée passa dans le Connec. Les Frères veillèrent à ce qu'il n'y eût ni pillage ni écart de conduite que les autochtones auraient pu trouver indélicat. Elle ne rencontra aucune résistance, bien qu'elle ne fut la bienvenue nulle part. Les quelques évêques épiscopaliens dont les faveurs allaient à Brothe la regardaient eux-mêmes avec une suspicion croissante.

Le Connec en son entier était profondément xénophobe.

Dès le premier enrôlement, la discipline avait été d'une fermeté absolue. Les Frères connaissaient les hommes. Il y aurait inévitablement des prédateurs au sein de la grossière lie humaine qui rejoignait leurs rangs. La Fraternité ne tolérait aucun des comportements si répandus dans d'autres camps. Toute brutalité valait dix coups de fouet à son auteur dès la première fois, puis une sévère bastonnade et la mise à pied sans solde s'il récidivait. Le premier homme qui chercha à abuser d'un jeune se retrouva confronté au sorcier avant d'avoir pu remonter sa culotte. Cette rencontre fut fatale à l'enthousiasme du sodomite. Il rendit son dernier souffle dix jours pleins après l'énoncé de la sentence de mort.

Tout larcin entraînait une rude bastonnade.

Les soldats retinrent le message, au moins pour un certain temps.

La colonne atteignit la rive du Déchéar, au pied du mont Milaue. Elle mit une journée à le franchir par le bac. La branche occidentale de la principale route menant à l'intérieur du pays depuis le nord longeait la rive ouest du Déchéar. Au nord et à l'est, la même route militaire de l'ancienne Brothe traçait la frontière entre le nouvel empire brothien et les États où l'on parlait une forme ou l'autre de l'arnhandais. Encore plus au nord, une autre branche de la route menait vers Salpeno, siège des rois arnhandais, au nord-est.

Dans le Connec, une branche de l'ancienne route menait vers le nord-ouest, au-delà de la plupart des principales villes du duché. Elle débouchait finalement sur la Vierses à Parliers. Navigable à partir de cette ville, ce fleuve roulait vers le nord-ouest jusqu'à l'océan, après Khaurène.

Deux jours plus tard, l'armée du patriarche quittait la route et bifurquait vers le sud à travers des collines moutonnantes couvertes de vignes. Peu après, la petite troupe établissait son campement sur le domaine de l'évêque Sérifs, qui surplombait Antieux.

Le manoir de l'évêque était un vaste établissement rappelant les latifundia de l'ancien temps et surtout planté de vignobles. La demeure elle-même offrait une vue magnifique sur les hautes murailles de l'enceinte d'Antieux. Cette cité s'accrochait au flanc d'une colline ocrée, dans un méandre du Job. Ses fortifications étaient puissantes, en bon état, et semblaient justifier l'assurance de ses défenseurs, dont les envahisseurs avaient eu vent quelques jours plus tôt.

Le comte Raymone Garète et les gens d'Antieux, faisant preuve d'une méprisante déloyauté à l'égard de leur évêque, annoncèrent ouvertement aux éclaireurs des envahisseurs qu'ils disposaient d'assez de réserves pour tenir un siège jusqu'à la fin de l'hiver, ils mangeraient bien, en outre, alors que leurs assiégeants feraient cuire leurs bottes et boufferaient de la boue quand tous les chiens, chats et rats auraient été dévorés.

L'évêque Sérifs sortit de son manoir alors que l'armée d'invasion établissait le campement. Il était blême, en raison des dommages causés à ses vignes.

Else n'était pas très loin quand l'évêque rencontra Grade Drocker. Trop toutefois pour surprendre leur conversation. Mais l'impact du sorcier fut immédiat. L'évêque déglutit, bafouilla et verdit. Le sorcier s'éloigna. L'évêque recouvra peu à peu son souffle et son teint rougeaud puis regagna en trombe son manoir.

Grade Drocker devait réellement avoir des soutiens puissants. L'évêque était réputé l'un des favoris du patriarche.

Else avait installé ses hommes là d'où il pouvait voir à la fois la tente du sorcier, le manoir et un bon pan du panorama d'Antieux. Il observa la ville et en conclut que la confiance des citadins était justifiée. La haute muraille résisterait éternellement aux tentatives de cette bande d'incompétents. Même si Grade Drocker décidait de recourir à tout le pouvoir magique qu'il lui restait.

L'armée du patriarche était là depuis quatre jours. Les trublions qui avaient assiégé l'évêque ne posaient plus de problèmes. La seule relation de la troupe avec Antieux était un constant échange d'insultes. Les jeunes soldats du patriarche avaient le sang chaud et se seraient sans doute fait grièvement blesser si quelqu'un, en ville, s'était avisé que les assiégeants étaient encore trop inexpérimentés pour accepter de marcher au pas.

Les citadins d'Antieux n'en avaient nullement besoin, bien entendu. Il leur suffisait d'attendre que l'hiver dispersât les assaillants. Le comte Raymone Garète, de fait, publiait des proclamations dans ce sens, certain qu'on pourrait mettre fin au siège sans autres dommages que ceux causés aux vignobles de l'évêque et à l'amour-propre des Frères.

Grade Drocker rassembla ses officiers. Il voulait connaître leur avis avant de prendre une décision. Nul n'en voyait l'intérêt, du moins au niveau

hiérarchique d'Else. Cet homme en ferait à sa guise. À quoi bon perdre son temps à donner un point de vue qui ne serait pas écouté ?

Else était désormais à la tête d'un commandement qu'il ne devait qu'à l'ostracisme des soldats de la Fraternité. Il n'avait pas droit à un siège dans la salle fournie par l'évêque Sérifs pour abriter du crachin la réunion. On en avait ôté tout objet que les hommes auraient pu voler ou souiller. Else s'adossa à un mur froid et humide, tout au fond, près de Pinkus Ghort. Ironique ! Il se retrouvait dans la peau même du personnage qu'il interprétait naguère au pays : commandant de la compagnie de Dieu.

« Frère Drocker m'a l'air un tantinet découragé, tu ne trouves pas ? grommela Ghort.

— En effet. » Et aussi réduit à une quasi-impuissance.

La rumeur était exacte. Le tir de grenaille d'argent avait laissé Drocker infirme à vie, et de manière assez spectaculaire : des plages d'os nu apparaissaient sur le flanc gauche de sa figure.

« Putain, il est complètement déglingué, poursuivit Ghort. À croire qu'il a passé quatre heures dans la gueule d'un tigre édenté. »

Else avait entendu dire que Drocker portait un masque la plupart du temps. Il se demanda pourquoi le sorcier s'en était abstenu aujourd'hui.

Drocker avait besoin qu'on l'aidât pour s'asseoir à la haute table. Et il était fumace. Sa voix, lorsqu'il articula ces quelques paroles en brèves bouffées heurtées de trois, quatre syllabes, était ferme : « Bechter. Allez trouver… l'évêque Sérifs. Et le… principaté… Doneto. Leur présence… est requise.

— J'espère qu'il va leur percer un nouveau trou au cul, à ces deux-là, marmotta Ghort. Ils nous ont foutus dans la merde jusqu'aux tétins, mais ils se trouvent trop bons pour ramener leur fraise quand on essaie de tout arranger ? »

Le visage d'Else resta inexpressif. Ghort avait dû manger liquide au petit-déjeuner ; il avait exprimé son opinion à haute voix.

Il n'était pas assez éméché, cependant, pour ne pas avoir pris conscience de sa gaffe. Il la boucla. Et resta muet. Pas bien longtemps.

L'évêque arriva. Else vit un homme corpulent montrant les signes manifestes d'une vie depuis longtemps opiniâtrement dissolue. Son teint fleuri suggérait une vieille familiarité avec la boisson et une apoplexie menaçante. Il aurait sans doute préféré se trouver n'importe où ailleurs.

Il se pointa tout faraud. Cela ne dura pas. Un seul rictus de Grade Drocker suffit à effacer sa morgue.

Difficile de pleurer sa mère en présence de Drocker, qui continuait de guerroyer malgré ses blessures.

« Une chaise vous attend en bout de table, évêque, annonça Drocker. Où est le principaté Doneto ? »

Le légat débarqua peu après dans une litière portée par ses gardes et un serviteur emprunté à la domesticité de l'évêque. Ses autres gardes du corps l'avaient déserté. Ce qui n'augurait rien de bon pour sa santé, s'il se fourrait dans une nouvelle situation délicate.

Else craignit un instant que Ghort ne se fendît aussi d'une remarque peu amène sur le légat. Mais il crevait les yeux que Doneto se déplaçait de la seule façon qui lui était permise.

Il était ressorti de l'embuscade dans un état bien plus grave que celui rendu public.

« Vous avez attiré l'attention de l'Office spécial, Sérifs, commença Drocker. Ne vous attendez pas à ce que cet organisme se plie à un avis officiel. Nous ne rendons de comptes à personne. Pas même à Sa Sainteté. Vous me comprenez ? »

L'évêque garda un silence empreint d'amertume. La vie, le destin et l'univers lui-même se montraient totalement injustes envers lui.

« Excellent. Maintenant, voyons un peu ce qu'on peut faire pour régler le problème de l'hérésie dans le Connec. J'exige des réponses franches et directes, l'évêque. Pas de jérémiades. Pas d'apitoiement sur soi-même. Pas de complaisance. Répondez en phrases simples et sans ambiguïté. Si vous vous y refusez, vous devrez souffrir les désagréments de l'Office spécial. Est-ce bien clair ? »

Non, de toute évidence. Sérifs se mit à furieusement divaguer.

Puis il poussa un glapissement.

« L'a pas dû bien écouter », lâcha Ghort Pinkus, incapable de se tenir coi. Il gloussa. Il s'était pris d'une profonde inimitié pour l'évêque ; fondée sur des on-dit.

Selon certains Connéciens bien informés, seules deux personnes encore de ce monde comptaient pour l'évêque : le patriarche et son joli blondinet de giton.

Pourtant, dès que l'hérésie maysaléenne revenait sur le tapis, Sérifs se trouvait des alliés au sein de l'Église et de l'aristocratie.

Else s'efforçait âprement d'écouter les questions du sorcier. Drocker n'avait plus de forces. Les réponses de l'évêque étaient plus sonores. On en était réduit à déduire les questions de ses réponses.

Cuisiné judicieusement et de manière serrée, l'évêque laissa clairement entrevoir que la principale raison de la mauvaise passe spirituelle que traversait le Connec était l'infamie de son berger brothien épiscopalien.

Ce qui n'aurait dû surprendre personne d'un peu avisé. L'intransigeance de l'Église quant à l'infaillibilité de ses membres était le nœud du problème.

Drocker laissa l'un des Frères poursuivre l'interrogatoire. Il avait atteint la limite de ses forces.

Else le scruta. Infirme et bourré d'argent comme il l'était, Drocker ne devait plus pratiquer la sorcellerie bien efficacement.

« Il y a quelque chose qui cloche chez ce Doneto, souffla Ghort. Il prend de l'opium ou je ne sais quoi. »

Ça y ressemblait. « Il est peut-être accroché. Il n'a pas l'air homme à jouir de la douleur. »

La réunion devenait à chaque minute moins passionnante. L'évêque Sérifs énumérait les mesures déjà prises pour combattre l'hérésie maysaléenne. La prochaine étape, grosso modo, serait : « Tuons-les tous et dépouillons-les. » Perspective qui remportait un assez vif succès. Les meurtriers en puissance ne songeaient qu'au bénéfice.

Drocker reprit la discussion. « Cette méthode profitera sans doute à l'Église, à la Fraternité et à nous-mêmes, mais seulement brièvement. Entre-temps, Brothe m'a informé que l'Arnhand nous enverra une armée de renfort. Cette nouvelle, à propos, ne devra pas sortir de ces murs. »

Cause toujours, songea Else. Cette nouvelle allait se répandre dans tout le Connec. Car quelqu'un brûlerait de la transmettre à un bon ami. Lequel… Et ainsi de suite.

Drocker ne pouvait être aussi benêt. Il tenait à ce que ça se sût.

Pinkus Ghort pinça le bras d'Else. « Le spectacle est terminé. Il est temps de te réveiller. »

Else grogna, embarrassé. Ghort et lui étaient les plus près de la porte et furent les premiers sortis. Au bout de dix pas, Ghort buta dans son compagnon qui s'était arrêté brusquement. « Quoi ? grommela-t-il.

— Rien. Une idée m'est venue.

— Ça me paraît risqué. Et même mortel, si ça concerne l'Église.

— Non. »

Non. Il ne s'agissait pas d'une pensée, d'ailleurs ; mais d'une vision. D'un fulgurant aperçu. Un joli blondinet observait l'exode de derrière une tapisserie masquant une porte. Le giton de Sérifs, sans nul doute. Et le rappel d'un individu qu'Else avait connu ailleurs, à une autre époque. Mais pas vraiment un rappel, car, à sa vue, le garçon avait d'abord réagi par la surprise, puis par la frayeur pure et simple.

Else secoua la tête. C'était impossible. Celui dont il se souvenait aurait vingt ans à présent.

Else se trouvait sur la colline, au milieu des vignes, et regardait Antieux sans vraiment la voir. Il songeait à ce garçon. Dont la présence compliquait sérieusement son affaire.

La poterne de la ville, du côté de la rive du fleuve, était balisée par les allées et venues de ce qui, d'ici, évoquait des files de fourmis. Les gens descendaient à la rivière puis remontaient jusqu'à la porte. Depuis des générations. Le chemin était pavé.

Les gosses de la ville sortaient se baigner à la barbe des assiégeants. Else ne leur prêtait aucune attention ; pourtant, son petit doigt lui soufflait qu'il aurait dû.

Comment s'appelait le mignon, déjà ? Il avait entendu prononcer son nom. Sa relation avec Sérifs était l'une des raisons qui expliquaient le mépris des Connéciens pour l'évêque.

Une douzaine d'hommes venaient de franchir la porte principale d'Antieux avec un drapeau blanc.

Else regagna sa compagnie.

La délégation mit une heure à atteindre le manoir. Entre-temps, rumeurs et spéculations allaient bon train. Les plus réfléchis des soldats, qui avaient jaugé la hauteur et l'épaisseur des murailles de la ville, espéraient que ces hommes venaient se prosterner devant l'Église. Plus aucune raison de se battre.

Le seigneur dont la suzeraineté s'exerçait sur Antieux était le comte Raymone Garète. Le comte Raymone était un étranger dans son propre pays. Il lui préférait la cour du duc à Khaurène. Ville où mille intrigues pouvaient stimuler un jeune et bel aristocrate. Toutefois, par le plus grand

des hasards, il se trouvait dans sa ville pendant le siège et précédait à présent la délégation. Tête nue, il ne portait pas d'armes.

Se fondant sur son expérience des conflits en Orient, Else estima que le comte s'apprêtait à se soumettre. Plus tard, on apprendrait que les notables d'Antieux avaient décidé de céder à la plupart des exigences du patriarche. Ils se plieraient désormais à la volonté des souverains pontifes brothiens, banniraient l'hérésie maysaléenne, exileraient les Chercheurs de Lumière qui refuseraient de renoncer à leur fausse doctrine et expulseraient les prêtres épiscopaliens résolus à rester fidèles à Immaculé II.

Puant le cognac, l'évêque Sérifs interrompit grossièrement le comte avant même qu'il n'eût prononcé plus de quelques mots. « Ferme ton clapet, petit. Je vais te dire, moi, ce que tu vas faire. » Il sortit un parchemin. « Les individus inscrits sur cette liste devront être arrêtés sur-le-champ et traduits devant un tribunal de l'Église du Saint-Père.

— L'Église ne juge pas les laïcs, répondit froidement le comte Raymone. C'est le corollaire logique et évident de son insistance à prétendre que les cours séculières ne sauraient juger des ecclésiastiques. »

Cette remarque fit voler en éclats le peu de courtoisie et de sang-froid qui restait à Sérifs. Il se mit à fulminer à propos de griefs mesquins, tant et si bien que tous ceux qui assistèrent à son esclandre en furent épouvantés.

« Quel rapport avec les œuvres de l'Église ? s'enquit le comte Raymone. Ou avec ses droits ? »

Quatre des hommes qui l'accompagnaient étaient des prêtres épiscopaliens, dont trois soutenaient Sublime V. Jusque-là, ils n'avaient accordé leur soutien à Sérifs sans barguigner que parce que Sublime l'avait désigné.

« La population n'a pas à vendanger vos raisins, l'évêque, déclara l'un d'eux.

— On n'écrirait sans doute pas ces infamies sur les murs de la cathédrale si vous placiez ce garçon dans un orphelinat convenable », suggéra un autre.

Le peuple d'Antieux faisait des manières à propos de sa principale église. Sans doute était-elle vaste et haute, mais ce n'était pas une cathédrale à proprement parler. Pourtant, il rendait hommage à ce fleuron de l'hubris de Sérifs. Même si la plupart des habitants d'Antieux étaient des Chercheurs de Lumière ou des épiscopaliens qui reconnaissaient en Immaculé II le vrai patriarche.

Grade Drocker apparut à l'acmé de la diatribe de Sérifs. Il était courroucé, mais il n'intervint pas. Il consulta les sbires de la Fraternité qui avaient assisté à tout ce cirque, soupira, fit les gros yeux et secoua la tête, mais ne s'en mêla pas. Il se contenta de laisser le bouffon préféré de Sublime se ridiculiser. Et Sérifs accumulait les motifs de se retrouver réduit au rang de simple moine mendiant envoyé convertir les païens des Grands Marais, mission généralement dévolue aux prêtres vraiment médiocres.

« Nous sommes venus nous soumettre, au nom de la paix, en dépit de ce que nous savons de l'Église brothienne et des siens. Nos efforts ont été repoussés et méprisés. Écoutez-moi, vous tous qui servez l'Adversaire, et plus particulièrement l'usurpateur Honario Benedocto : Antieux vous rejette, totalement et absolument. Laissons le Seigneur notre Dieu poser les yeux sur cette abomination qu'est l'évêque et comprendre pourquoi. Laissons-Le sonder nos cœurs puis décider de qui a tort ou raison. »

Le comte Raymone venait par ce biais de déclarer la guerre. Et d'en remettre l'issue entre les mains de Dieu.

Alors qu'il regagnait Antieux avec ses compagnons, cent cerveaux s'employaient déjà âprement à déterminer la meilleure façon de guider la main de Dieu vers un dénouement propice. L'évêque Sérifs lui-même ne manqua pas de remarquer que les trois prêtres favorables à Brothe retournaient en ville.

Else Tage se dit que Dieu devait passer pas mal de temps à s'étonner des paroles que les hommes plaçaient dans sa bouche.

« Ils ne parlaient pas sérieusement quand ils ont fait cette offre, expliqua Else à ses troupiers. Ils faisaient mine de croire que nous allions dégager. Presque tous les parents de Garète sont des hérétiques. » Il leur retransmit la position officielle récemment exposée par Grade Drocker. Else avait la ferme intention de singer le sorcier, du moins tant qu'il resterait coincé dans son rôle actuel.

Il lui faudrait du temps pour digérer ce que venaient de tenter les gens d'Antieux.

Nul sha-lug n'aurait cédé d'un pouce sur ses convictions religieuses en de pareilles circonstances. Mais on ne pouvait s'attendre à ce que des incroyants fissent de même ; tout simplement parce qu'ils se fourvoyaient.

Bo Biogna exprima le sentiment général. « Ça me paraît la solution la plus intelligente, si vous me posez la question.

— Ah ?

— Il n'y a pas dans cette foule vingt gusses qui en aient quelque chose à battre d'adorer des cailloux ou des serpents, cap'taine. Et la plupart sont probablement des voleurs comme ce putain de vautour d'évêque. »

Else hocha la tête. Ce que Bo venait de dire était fichtrement exact.

Il aperçut le mignon blondinet derrière une fenêtre du deuxième étage, en train de regarder s'éloigner le groupe de Garète. Il l'examina jusqu'à ce qu'il se rendit compte qu'on l'observait aussi.

« Le jouet sexuel de ce crétin d'évêque, lâcha Ghort en suivant le regard d'Else.

— Ouais.

— T'es prêt pour un peu d'entraînement rapproché ? Mes gars contre les tiens ?

— À condition que tu défendes à cette face de rat de Berger d'approcher de Pico et Justi.

— T'as peur qu'il leur fasse bobo ?

— Non. Je m'inquiète seulement de ce que Joe tout-court pourrait lui faire s'il le voyait les rudoyer.

— Bien vu. Jamais connu plus costaud que ce Joe. Bon, qu'est-ce qui se passe encore là-bas, bordel ? »

Un grand vacarme venait d'éclater près de la rive.

« Oh, malédiction ! jura Else. Je me doutais que ça allait arriver. C'est pour ça que j'avais demandé à mes gars d'aller puiser leur eau de ce côté de la colline. »

L'eau du campement venait de la rivière. Les citernes du monastère ne pouvaient pas alimenter une armée. Pas même un pitoyable troupeau de brèles comme celle-ci.

Les porteurs d'eau du camp étaient tombés sur des jeunes de la ville en train de nager. Les jeunes étaient plus nombreux que les porteurs. Un cauchemar venait de trouver le moyen de se réaliser.

De plus jeunes soldats qui campaient plus près de la rive poussèrent des hurlements et se précipitèrent à la rescousse des porteurs d'eau. « Oh, merde ! lâcha Ghort. C'est parti.

— Bo, va dire à tes gars de rappliquer immédiatement, ordonna Else.

— Tu ne vas pas t'en mêler, au moins ? s'enquit Ghort.

— Non. Je vais leur faire faire une marche forcée pour les empêcher de s'en mêler.

— Je ferais mieux de rappeler aussi les miens. Sinon, la moitié d'entre eux vont se faire tuer par pure sottise. »

Mais la situation s'envenimait trop vite et avec une folle inéluctabilité. D'autres mercenaires dévalaient déjà la colline. D'autres jeunes gens sortaient de la ville. La jonction se traduisit par une énorme bagarre des rues sous les murailles de la ville. Le comte Raymone Garète se trouvait encore de l'autre côté d'Antieux, de sorte qu'il était incapable de tempérer la stupidité des jeunes citadins. Dans les vignobles qui surplombaient la ville, les officiers autorisés du patriarche ne remarquèrent rien, ils se trouvaient tous dans le manoir, en train de bouder et de se soustraire aux intempéries.

Else comprit enfin ce qui lui avait échappé de l'algarade. Pendant que les garçons de la ville s'ébattaient dans le fleuve et échangeaient des insultes avec les assiégeants, des centaines de gens rapportaient de l'eau intra-muros.

Les citernes d'Antieux n'étaient pas prêtes pour un siège.

Au tout début, aucun des deux camps n'avait songé à s'armer pour la rixe. Mais les mercenaires ne mirent pas longtemps à profiter de cet avantage.

Quelques meurtres suffirent à affoler la population d'Antieux.

Les mercenaires poussèrent de l'avant. Une foule tumultueuse s'empoignait devant la poterne pour essayer d'entrer. On n'avait pas fermé le portail de l'intérieur. Les citadins n'opposèrent aucune résistance aux mercenaires qui se déversaient dans les rues de la ville. Les archers balancèrent du haut des murs quelques flèches qui n'eurent aucun effet. Impossible d'endiguer ce flot.

Else lui-même ne parvint pas à empêcher sa compagnie de s'y précipiter dès que des rumeurs de pillage se mirent à courir. Seuls Bo Biogna, Joe tout-court et Fer de Porc réussirent à se maîtriser et rester sur place.

De toute la compagnie de Ghort, seul ce dernier ne céda pas au fumet du sang porté par le vent.

Redfearn Bechter se rua finalement hors du manoir. « Que se passe-t-il, bordel ? demanda-t-il. Où sont-ils tous passés ? » Il ne restait pas trente hommes dans le camp.

« Nos gars sont entrés en Antieux, lui répondit Else. Ils doivent égorger tous ceux qui leur tombent sous la main.

— Qui leur a donné cet ordre ?

— Le patriarche et l'évêque Sérifs se sont montrés assez clairs : pas de quartier.

— Ça dure depuis quand ? Pourquoi n'est-on pas venu nous prévenir ?

— Nous autres de la piétaille ne sommes pas autorisés à entrer dans le manoir, fit remarquer Ghort. À moins que quelqu'un en sorte pour nous y inviter. Sans doute parce qu'on risquerait de laisser des traces de boue et de lisier sur les parquets. »

La ville n'était pas assez éloignée pour que les cris et les hurlements ne fussent pas perceptibles.

« Inutile de faire le mariolle, Ghort. » Bechter regagna le manoir au galop. Bientôt tous les Frères en sortaient. Puis l'évêque fit son apparition. Et piqua une crise de rage qui empira encore, de manière spectaculaire, quand il constata que nul ne prêtait attention à ses ordres. Il assomma d'un coup de poing un soldat de la Fraternité. Grade Drocker se pointa avant qu'il n'eût pu faire quelque chose d'encore plus odieux.

Le regard noir du sorcier calma tout net l'évêque. Un instant plus tard, Sérifs annonçait son intention de trouver un cheval pour regagner sa ville au plus vite. Il avait des biens en Antieux. Quelqu'un devait les protéger.

Drocker repéra Else et Ghort. « Vous. Les deux insolents, là. Que s'est-il passé ? »

Ghort obtempéra. Il le lui expliqua.

« Pourquoi êtes-vous toujours là ? demanda Drocker.

— On m'a demandé de faire la guerre aux ennemis de l'Église, pas d'égorger des femmes et des enfants. Que je sois là ou non ne change rien. Vous avez déjà dû voir ça. C'est comme un incendie qui doit se consumer jusqu'à son extinction. En restant ici – et je n'ai pas reçu l'ordre de me rendre ailleurs –, j'évite de souiller mon âme de nouveaux péchés.

— Et vous, Hecht ?

— Je partage l'avis de Pinkus. »

Drocker poussa un grognement. « À ce que je vois, vous êtes restés parce que vous aviez déjà croisé cette bête sur votre route. Tout comme moi. Mais je dois montrer mon visage là-bas malgré tout. » Ledit visage était dans un tel état qu'on n'y pouvait lire aucune expression. Il semblait néanmoins les inviter à ajouter quelque chose.

Else se garda bien de se faire davantage remarquer.

« Restez ici. Protégez le principaté. Et les biens de l'évêque. Si tel est votre désir. Je vais tenter de sauver Antieux. Mais je crains que Dieu ne lui ait tourné le dos.

— Où comptes-tu aller quand nous en aurons terminé ici, Pipe ? demanda Ghort dès que Drocker fut hors de portée d'ouïe.

— Hein ? Je n'en sais rien. Je n'y ai pas réfléchi. Pourquoi ?

— Je pense qu'on a de bonnes chances de se retrouver désœuvrés dès demain. Voire de cavaler pour sauver notre peau.

— Quoi ?

— Un grand massacre est en train de se dérouler là-bas. Parce que ces gens ont fait une très grosse bêtise puis se sont affolés. Mais ils sont bien plus nombreux que nos gars, des gamins poussés trop vite qui ne savent pas ce qu'ils font.

— Tu crois qu'ils vont se faire tuer ?

— Il y a de fortes chances, à mon avis. Et je crois aussi que, quelle que soit la manière dont tourne cette affaire, elle décidera des relations futures du patriarche et du Connec. D'ici là, protégeons Doneto.

— Quand a-t-il été promu ? La première fois que j'ai entendu parler de lui, ce n'était encore qu'un évêque qui coinçait la porte du Collegium du pied. Mais Drocker n'arrête pas de l'appeler "principaté". » Plus haut titre de l'Église après « patriarche », ce terme venait de l'ancien mot brothien signifiant « prince ».

« Drocker vient de Brothe. À mon sens, Sublime n'a donné ce titre à Doneto que parce qu'il ne lui en coûtait rien, vu qu'il allait, de toute façon, crever dans quelques jours.

— Tu es un fumier de cynique.

— Absolument. »

Drocker gagna tout d'abord le principal portail d'Antieux. On refusa l'entrée à son groupe. Les défenseurs de la ville s'y montraient très actifs. L'irascibilité des archers obligea les soldats de la Fraternité à se frayer un chemin jusqu'à la poterne ouverte en les contournant. Ils empruntèrent la route que l'évêque Sérifs avait été contraint de suivre un peu plus tôt.

L'horreur régnait intra-muros. Les envahisseurs en prenaient pour leur grade dès qu'ils rencontraient une résistance un peu pugnace, mais les défenseurs n'étaient pas moins inexpérimentés ; en outre, ils étaient

éparpillés, en proie à la panique et privés de chefs crédibles là où se produisaient des bains de sang.

Des centaines de morts et d'agonisants jonchaient les rues. La boucherie était digne d'une chanson de geste épique. Une de celles où des torrents de sang gonflent les caniveaux.

La plus terrible atrocité prit place dans la cathédrale de l'évêque Sérifs, où plus de mille citadins d'Antieux, tant épiscopaliens que maysaléens, avaient tenté de chercher refuge.

Les envahisseurs enfoncèrent les portes de la maison même du dieu pour qui ils étaient censés œuvrer et y portèrent le carnage.

La folie se poursuivait par ailleurs, croissant au lieu de diminuer. Les envahisseurs s'étaient séparés en petits groupes qui sillonnaient les rues en quête de proies faciles et de butin.

L'évêque Sérifs atteignit la cathédrale alors que le massacre battait encore son plein. Il se gagna la vénération de la population du Connec, toutes convictions confondues, en piquant une fureur noire, l'écume à la bouche, parce qu'on endommageait « sa » propriété.

Peu de gens restaient en vie dans la cathédrale à l'arrivée de Drocker. L'évêque Sérifs en faisait partie, bien que son corps bouffi portât témoignage du sévère châtiment qu'on lui avait administré. Qu'il y eût survécu était un miracle. Peut-être Dieu l'aimait-il.

Les combats perduraient mais commençaient à manquer de fougue. Les envahisseurs pansaient leurs plaies, pillaient ou étaient tout simplement trop épuisés pour continuer.

Grade Drocker décida d'exercer ses droits de commandant. Il dépêcha des soldats de la Fraternité à l'extérieur pour rappeler aux mercenaires que le partage du butin restait entièrement à la discrétion du chef de l'armée.

Pas sa décision la plus brillante. Il se trouvait au beau milieu d'une ville plongée dans le chaos et l'illégalité, avec pour seule protection une poignée d'hommes qui n'avaient pas de lui ni de l'Office spécial une très haute opinion.

Plusieurs messagers furent agressés. Mais la réaction la plus franchement terrifiante des mercenaires fut d'opter par endroits pour la destruction de tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter puisqu'on le leur refusait. Ils entreprirent d'allumer des incendies.

Le légat ne parut guère surpris de voir Else, Ghort et leurs compagnons débouler en trombe et se frayer un chemin entre les deux gardes du corps qui lui restaient. Il marmonna quelques mots.

« Drocker nous a ordonné de vous protéger, dit Ghort. Vu la tournure que ça prend, vous en aurez bien besoin, semble-t-il. »

Doneto bredouilla une question. Il était manifestement sous l'empire d'une drogue. Mais son cerveau n'en continuait pas moins de s'activer. Il voulait savoir ce qui se passait.

« Explique-lui, Pinkus, fit Else. Je vais repérer les lieux pour voir si on peut les défendre. »

Il connaissait déjà la réponse. Trente hommes, un mulet, deux gardes du corps fébriles et une valetaille terrifiée qui s'amenuisait rapidement ne tiendraient pas bien longtemps. Cette maison n'avait pas été bâtie pour résister à un assaut.

Il voulait retrouver le giton. Ce serait une mine de renseignements.

La demeure était vaste. Richement décorée. Mais elle tombait en ruine. Et elle était vide.

Déserte. Ça le frappa. L'entretien d'une maison de cette dimension exigeait des dizaines de serviteurs. Mais Else ne rencontra personne plus haut que le rez-de-chaussée. Sérifs était trop pingre pour entretenir une domesticité adéquate.

Il trouva l'appartement privé de l'évêque : le confort et le luxe qui s'y amassaient étaient stupéfiants.

Des bougies y brûlaient déjà, bien qu'il ne fît pas encore noir. De la qualité la plus onéreuse. Pourtant, elles ne parvenaient pas à dissiper entièrement l'obscurité. D'étranges petits frémissements dans les angles les plus obscurs trahissaient une réalité troublante : l'évêque entretenait des relations avec les Instrumentalités de la Nuit.

Ni assez grosses ni assez puissantes pour être menaçantes, mais bel et bien présentes. Les Instrumentalités de la Nuit le sont toujours. L'homme avisé ne l'oublie jamais, serait-ce une seconde.

Else ne fit aucun bruit en se déplaçant dans l'appartement, jusqu'à ce qu'il découvrît une chambre où une silhouette mince et menue, plantée devant une fenêtre, regardait Antieux brûler.

« Osa. »

Le garçon sursauta comme si on l'avait giflé. Il pivota sur lui-même et chercha des yeux une issue par où s'enfuir.

« Il n'y a pas de porte de sortie. »

Le jeune homme le scruta plus attentivement. « Capitaine Tage.

— Mon nom est Piper Hecht.

— Que faites-vous dans le Connec ?

— Le Lion m'a envoyé espionner les chaldaréens. Raconte-moi ton histoire. Tu n'avais que onze ans la dernière fois que je t'ai vu à l'école du Rameau vibrant. Huit années ont passé. Mais tu n'as toujours que onze ans.

— Le Lion m'a envoyé, moi aussi. Après avoir passé un an entre les mains d'er-Rashal. Je ne ferai jamais plus vieux qu'aujourd'hui. »

Else hocha la tête. L'Osa Stile dont il gardait le souvenir était un gamin extrêmement brillant qui n'avait peur de rien ; mais il ne le connaissait pas très bien et, lorsqu'il avait disparu des baraquements de l'école du Rameau vibrant, n'y avait plus repensé. Ça arrivait.

« Et qu'es-tu censé faire ?

— Semer le chaos et la zizanie pour empêcher les chaldaréens de lancer une nouvelle croisade. Je me débrouille plutôt bien.

— Tu as empoisonné Doneto, n'est-ce pas ? »

Le garçon opina. « J'ai tenté de le faire assassiner, mais ça n'a pas marché. Le garder en vie, mais sans aucun espoir de rétablissement, me paraît à présent plus utile que de le savoir mort. Il continue de retenir l'attention du patriarche.

— Comment as-tu pu organiser un assassinat ? Nous n'avons personne dans les parages.

— Je suis aussi un agent de l'empereur du Graal. Sachant Sérifs pédéraste, il m'a adressé à lui.

— C'est grâce à toi que les assassins du patriarche ont raté Immaculé II. Tu l'avais prévenu. »

Osa eut un sourire mauvais. « Je rends la vie difficile aux ennemis d'al-Prama. Et à ceux de l'empire quand ça me semble utile.

— Tu pourrais bien perdre sous peu ton évêque.

— Je sais. Le sorcier est là-bas. Et Doneto au rez-de-chaussée, à ma merci. S'ils meurent tous les trois…

— Ça ne doit pas se produire. Devant un désastre aussi complet, Sublime pourrait oublier le Connec et concentrer tous ses efforts sur une croisade en Orient. »

Effectivement. Mais on ne pouvait pas non plus permettre à Sublime de triompher ici. La conquête de la Fin du Connec lui apporterait la fortune

nécessaire au financement d'autres aventures. Si cette province cessait de le distraire, seuls le Calzir et le Graal pourraient mettre un frein à ses ambitions orientales.

« Expose-moi tes rapports avec l'empereur du Graal.

— Gordimer m'a offert à Johannes. En guise de cadeau. Et d'arme dont il pourrait se servir comme il lui conviendrait. À la demande de l'empereur. Un homme est venu en al-Qarn. Il a parlé à Gordimer mais s'adressait en réalité à er-Rashal. Il voulait acheter un esclave bien particulier.

— Ah. On t'a donc entraîné puis on a jeté des sorts sur toi avant de te vendre. Un certain Ferris Renfrow était-il mêlé à ça ?

— Il a servi d'entremetteur. C'est lui qui a tout arrangé.

— Tu l'as rencontré en personne ?

— Oui. Je le vois encore parfois. Quand il faut modifier certaines dispositions. Pourquoi ?

— Gordimer et er-Rashal m'ont demandé de découvrir tout ce que je pouvais sur ce Ferris Renfrow. Il les inquiète.

— Il est retors et intelligent mais dévoué à l'empereur. Ils n'ont pas à s'inquiéter de lui. L'empereur ne s'intéresse qu'à réduire l'influence du patriarche et élargir celle du nouvel empire brothien. Le reste du monde serait-il englouti par les glaces qu'il ne s'en soucierait pas. »

Else décida de laisser tomber le sujet. Osa avait l'air très attaché à Johannes Bottenoire. « Le nom de "Starkden" te dit-il quelque chose ? » Il n'avait pas oublié l'incident de Runch.

« Starkden ? Je l'ai déjà entendu. C'est celui d'un contrebandier, me semble-t-il. Est-ce important ?

— Pour moi. Il a tenté de me tuer. L'Office spécial avait l'air très intéressé. » Else se demandait s'il n'y aurait pas une relation avec le départ précipité de Grade Drocker pour Sonsa.

« Je peux poser la question à Ferris Renfrow. Il connaît tout le monde dans les bas-fonds.

— Fais-le. Sans parler de moi. »

Else avait le pressentiment que Ferris Renfrow le contacterait sous peu.

« Combien de temps encore avant qu'ils ne viennent vous chercher ? s'enquit Osa.

— Tu as raison. Je ne t'ai pas trouvé. Tu ne me connais pas. Je te recontacterai si je le peux. Si l'évêque Sérifs se faisait tuer, tu pourrais remettre le couvert avec Doneto.

— Peut-être. Mais pas de la même façon. Ce type est complètement asexué. »

« Où étais-tu ? demanda Pinkus Ghort. J'allais envoyer un détachement à ta recherche.

— Égaré, plus ou moins. Les étages de cette taule sont une vraie garenne. Et complètement indéfendable, qui plus est. Si jamais les gens d'Antieux tentent de nous y débusquer, nous sommes cuits. Remplissons-nous les poches et filons, à mon avis.

— Deux cœurs sensibles sont revenus. J'avais raison. Antieux va liquider tous les crétins qui s'y sont engouffrés. Mais je me suis chargé d'eux.

— Hein ?

— On a réussi à placer nos viandes. Nous sommes les deux nouveaux gardes du corps du principaté Doneto. Et notre nouveau patron veut nous ramener chez lui à Brothe. Sur-le-champ. »

Else en resta confondu. « Tu es un génie, Pinkus. Un génie du mal mais un génie. »

Ghort haussa les épaules avec modestie. « Ça coulait de source. Tu devrais déjà être à Brothe. Je veux y aller. Le principaté ne compte pas s'attarder ici. Il préfère encore mourir en route que rester, prétend-il. Il s'est pris d'un profond dégoût pour le Connec. S'il réussit à rentrer et obtenir l'oreille de son cousin, cette province pourrait bien fichtrement en pâtir.

— Parfait. Excellent. Et je vois mal comment la Fraternité pourrait nous en tenir responsables.

— C'est un sacré foutoir en règle qui se déroule là-dehors, Pipe. Et nous avons reçu l'ordre de protéger Doneto.

— J'en suis. Et nos autres gars ?

— Certains veulent rester et voir venir. Ils subodorent le pillage. Mais les plus malins ont compris qu'il était temps de partir. Même si les nôtres ont le dessus. Parce que tout a changé. Parce que ces gens, maintenant, ces cinglés de pacifistes de Connéciens, sauront que l'Église brothienne les regarde comme de vulgaires ressources exploitables. Il va y avoir un retour de bâton contre tout ce qui vient de Brothe. Nous devrons donc être ailleurs.

— Tu as sûrement raison. Quand comptais-tu décamper ? Et Doneto supportera-t-il la fatigue du voyage ?

— Je pense que nous devrions partir dès qu'il fera assez jour pour y voir clair. À moins que ce merdier en ville ne donne l'impression de venir avant jusqu'à nous. Quant à savoir si Doneto supportera… nous pourrons le dorloter pendant un certain temps. Mais, à mon avis, qu'il arrive ou non en vie là-bas n'est pas très important, du moment que nous nous pointons à Brothe avec son cadavre en ayant l'air d'avoir fait de notre mieux… »

Joe tout-court et Fer de Porc étaient présents à côté d'Else quand il scruta la ville en flammes. « J'aimerais connaître le moyen d'arracher ces crétins de gamins à ce piège. S'ils ne sont pas déjà morts.

— Ne va surtout pas te flageller parce que tu n'as pas réussi à les empêcher d'agir comme des imbéciles, Pipe.

— Plus facile à dire qu'à faire, Joe. Tu as vu Bo ?

— Ghort et lui sont allés voir s'ils pouvaient trouver le coffre du trésor de guerre de la Fraternité.

— Bien sûr. Je vais les chercher. Tâche d'être prêt si jamais nous devons déguerpir en vitesse. »

13
Près de Rhécale, à la frontière méridionale de l'Arnhand

Finnboga se réveilla le premier. Terrorisé. Son esprit était encore plongé dans le cauchemar. Il mit un bon moment à comprendre que ses compagnons et lui gisaient au sein d'un bouquet d'arbres, entassés les uns sur les autres, dans un pays qu'il n'avait jamais vu. Le soleil était trop brillant ; les collines tapissées d'une herbe brunâtre. Tous les arbres avaient l'air vieux et noueux. Aucun conifère. Nulle trace d'habitations humaines. Mais une route pavée sinuait dans la vallée en contrebas. Un aqueduc arqué, haut de trois étages, l'enjambait dans le lointain.

Finnboga, n'en ayant jamais vu ni même entendu parler, ignorait, bien entendu, que c'était un aqueduc.

Les jumeaux reprirent conscience juste après. Finnboga regarda se dissiper leur terreur. « Où sommes-nous ? demanda Sigurdur.

— Je ne sais pas, répondit Finnboga. Dans le royaume des vivants. Grim le sait peut-être. Ils lui ont parlé. » Les horreurs du panthéon des Héros s'estompaient déjà dans sa mémoire, ne laissant subsister que frissons et le vague souvenir d'un paradis qui n'était pas ce qu'il aurait dû être.

Svavar et Hallgrim s'éveillèrent eux aussi avant Shagot. Tous les cinq tentèrent de comprendre où ils se trouvaient, pourquoi et, surtout, ce qui leur était arrivé.

« Soumets-toi à la Volonté de la Nuit, marmotta Finnboga.

— Quoi ? » fit Sigurjon.

Finnboga fronça les sourcils, éberlué par sa propre remarque. « J'en sais rien. »

Ils en conclurent qu'ils avaient dû rester hors du monde pendant des mois. Voire des années.

Shagot mit plus de temps à revenir à lui. Le soleil toucha au zénith puis redescendit jusqu'à mi-chemin de la ligne de crête, derrière eux, avant qu'il ne consentît à se redresser, enfin assez lucide pour répondre aux questions.

« Qu'en penses-tu, Grim ? demanda Finnboga. As-tu la moindre idée d'où nous sommes ? De l'époque ? Et pourquoi ? »

Shagot voyait mal. Il avait l'impression d'être saoul perdu. Mais il restait le capitaine. Celui à qui les dieux avaient confié cette mission.

Celui qui garderait gravé dans sa mémoire le souvenir de toutes les horreurs survenues lors de leur séjour dans la grande forteresse céleste.

Il lui fallut encore un petit moment pour rassembler ses idées. « Nous devrions nous trouver dans le pays des Arnhandais, près d'une ville du nom de Rhécale et dans une contrée de collines encore grosse d'une antique magie, à l'époque où des tribus qui vénéraient nos dieux ont tendu une embuscade à une grande armée brothienne. Dans cette vallée à nos pieds. En ce temps-là, tout le pays était encore couvert de forêts. Il y avait un autel ici. C'est pour cela que les dieux nous y ont déposés. Ils ne pouvaient pas nous envoyer plus près d'où nous devons nous rendre.

— C'est-à-dire ? voulut savoir Svavar.

— Nous devrons le deviner. Nous cherchons un homme. Nous le reconnaîtrons en le voyant. » Shagot se sentait mal. Il mentait. Mais les Anciens l'y contraignaient.

« Il faut attendre ici. Une armée arrive. Nous nous y joindrons jusqu'à ce que nous ayons trouvé notre homme. Il fait partie d'une autre armée qui doit rallier la nôtre.

— Comment se fait-il que cet homme occupe une telle place sur la liste noire des dieux qu'ils nous ont enlevés pour que nous le tuions pour eux ? » s'enquit Hallgrim.

Ce n'était pas exactement leur mission. « Il a sans doute trouvé un moyen de les combattre. Ils veulent s'en débarrasser avant qu'il ne s'en aperçoive. » Shagot se renfrogna. Ça devait être plus compliqué. « Entre-temps, pendant que nous patientons, nous devrons déterrer quelques reliques sacrées. Nous en aurons besoin plus tard. »

Armes, outils, armures, ustensiles de cuisine ; tous les objets dont les dieux estimaient qu'ils pourraient leur être utiles s'éparpillaient encore à flanc de montagne. « Rassemblez tout ce fatras, ordonna Shagot. Et

établissez un putain de campement. » Il jeta un regard vers le nord. L'air était frisquet et sentait vaguement la pluie. « Il devrait y avoir une sorte de tente dans ce foutoir. Montez-la. À moins que vous n'aimiez dormir sous la pluie. »

Ils avaient déjà allumé un feu. Shagot n'avait même pas eu à s'en préoccuper.

Il déambula en marmonnant sur la colline. Ses tours et détours n'avaient aucun sens pour ses compagnons ; ils n'en avaient d'ailleurs que bien peu pour lui-même, sauf qu'il connaissait le motif qu'il devait décrire. Il n'arrêtait pas de le ressasser à mi-voix. Chaque fois qu'il s'arrêtait, des visions d'un autre temps hantaient son esprit. Il voyait d'étranges hommes sauvages hirsutes, vêtus de peaux de loup ou d'ours, en train de combattre, de boire ou de sacrifier des captifs à leurs dieux. Au début, il ne comprenait pas leur langue, bien qu'elle partageât avec la sienne certaines consonances et certains rythmes. C'étaient des hommes amers et colériques, qui éprouvaient autant de plaisir à s'entre-tuer au cours de rixes et d'effusions de sang qu'à massacrer les ennemis qu'ils guettaient.

L'antique langage lui devint peu à peu intelligible. Et Shagot comprit enfin pourquoi ces hommes, morts depuis quinze cents ans, s'étaient rassemblés pour combattre les légions de Brothe.

Là où allaient les Brothiens, leur culture les suivait, avec les idéaux et la prospérité de Brothe. Les Brothiens accueillaient tous les dieux dans leur panthéon. Ils étaient en paix avec les Instrumentalités de la Nuit. Là où passaient les Brothiens, les anciennes traditions et les anciens dieux périclitaient et s'édulcoraient pour, trop souvent, finir par disparaître ou, au mieux, se fondre dans une profonde obscurité et ne plus survivre dans la mémoire que sous la forme de démons ou d'incubes.

Shagot ne pouvait comprendre que ce combat s'était livré plusieurs siècles avant la naissance des apôtres et fondateurs de la foi chaldaréenne. Il savait pourtant que ses dieux croyaient ne pouvoir conserver leur puissance qu'en interférant avec le royaume des mortels.

Tout ce qu'il savait de cette ancienne bataille, c'étaient les quelques bribes que lui avaient enseignées les dieux. Il ne saisissait pas certaines choses. Que les prêtres tribaux, par exemple, l'avaient vu aussi distinctement qu'il les voyait. Il ne saurait jamais que la conviction qu'un de leurs dieux marchait parmi eux avait été le facteur le plus déterminant de la victoire des Barbares.

Svavar le tira de sa rêverie : « Viens manger un morceau, Grim.

— Le problème, c'est qu'il survenait toujours une autre armée brothienne, marmonna-t-il un peu plus tard tout en mastiquant de la viande séchée.

— Je me fais du mouron, Grim, déclara Svavar. Ça ne te ressemble pas de tant gamberger.

— Quel était le propos de tous ces marmottements, déambulations et autres passages à vide, Grim ? voulut savoir Hallgrim.

— J'essayais de trouver où nous devions creuser. On s'en occupera demain. Alimentez le feu. J'ai froid jusque dans la moelle des os. »

Ses compagnons lui lancèrent des regards troublés, mais Finnboga jeta d'autres broussailles dans les flammes.

Son repas terminé, Shagot rampa dans la tente et se mit aussitôt à ronfler. Les autres s'inquiétèrent légèrement, mais, le crépuscule tombant, ils se retirèrent à leur tour sous la tente. Ils sentaient le pouvoir de la Nuit. Il était ici très puissant. C'était un territoire où les spectres pouvaient marcher et même parler à un homme s'il était assez stupide pour se mettre en situation de les écouter.

Shagot dormit d'un sommeil voisin de celui de la mort. Il ne s'en souviendrait pas au matin, mais il était retourné en esprit dans la grande citadelle céleste. Ses compagnons, eux, dormirent mal. D'étranges lueurs se mouvaient autour de la tente. Des ombres bizarres jouaient sur ses parois. Personne n'eut le cœur d'aller voir.

On ne fait pas de vieux os en narguant les Instrumentalités de la Nuit.

Shagot savait tout ce qu'il devait savoir. Récupérer dans les tombes des anciens prêtres les trésors dont ils auraient besoin ne leur demanda qu'une demi-journée. En dépit de sa somnolence. Et du crachin glacé qui tomba toute la journée durant.

« Allez pendre ces trucs là où la pluie pourra les laver de leur boue. Très bien. Il nous reste à trouver une dernière tombe. La plus importante. »

Shagot savait où creuser. La besogne avançait rapidement… jusqu'à ce que ses compagnons vissent ce qui gisait sous la terre.

Le temps l'avait ridé et ratatiné, mais pas putréfié.

« C'est quoi, cette créature ? demanda Finnboga.

— Ce n'est pas humain, affirma Svavar.

— On dirait un nain géant imberbe », déclara Sigurjon.

C’était aussi grand qu’un homme et bâti pareillement, mais plus large d’épaules et nettement plus musclé.

« Sortez les objets de la tombe, ordonna Shagot. Je dois les examiner. » Pendant qu’ils s’exécutaient, Shagot sauta dans la fosse et s’empara de la tête du cadavre.

« Bordel, c’est quoi ce machin, Grim ? demanda Svavar.

— Je n’en sais rien. Ça ressemble à un homme sans en être un. Un magicien puissant. Le dernier de son espèce. » Shagot planta la tête de la créature sur la pointe d’un javelot récupéré dans sa tombe pour permettre à la bruine de nettoyer la terre. « Nous devons le garder en état pour achever notre mission.

— Quelle mission, Grim ? Les anciens nous ont demandé d’attraper ces prêtres ventrus qui ont tué Erif.

— Ces prêtres n’ont jamais tué Erif.

— Quoi ?

— Je le tiens des dieux eux-mêmes.

— Qui, alors ? »

Shagot ne trouva rien à répondre. Et ça n’avait aucune importance, de toute façon. Rien à voir avec leur mission.

Il se retira de nouveau très tôt sous la tente et sa nuit de sommeil fut anormalement longue.

Shagot désigna un tournant de la route menant à un pont de pierre qui enjambait un torrent anonyme. « On va attendre là-bas. »

La petite troupe gagna le pont indiqué, ployant sous le poids de l’attirail qu’elle avait emporté en partant et des reliques qu’elle avait récupérées en chemin. Shagot portait la tête dans un sac. Une heure plus tard apparaissait, venant du sud, un vieil homme monté sur un âne. Il les épia avant de franchir ce pont qui ne lui disait rien de bon. Il s’arrêta pour les fixer, bouche bée ; les fixa de nouveau puis rebroussa chemin vers le sud en fouettant son bourricot.

« Il a dû nous prendre pour des voleurs, déclara Hallgrim.

— Nous devrions d’ailleurs nous méfier des bandits, affirma Svavar. En deux jours, nous n’avons pratiquement rencontré personne sur cette route. »

Une des principales raisons à cette faible fréquentation était que, si les cartes modernes désignaient la région sous le nom de Collines Blanches, ceux qui vivaient dans leur ombre l’appelaient les Collines Hantées. La

Tyrannie de la Nuit y battait encore son plein. Et, récemment, des voyageurs avaient signalé que ces collines étaient devenues plus « animées ».

Des rumeurs de guerre arrivaient aussi de l'Arnhand, d'où venait cette route.

Une autre heure s'écoula. Deux cavaliers apparurent, venant du nord, suivis à une centaine de mètres par deux autres tandems progressant sur le bas-côté. Les premiers firent halte. Ils écarquillèrent des yeux comme des soucoupes.

Les Andorayens leur rendirent la politesse : ces soldats ne ressemblaient en rien à ceux qu'ils avaient jamais vus.

Les nouveaux venus s'avancèrent prudemment de quelques pas.

Les Andorayens s'étaient arrêtés sur le bord de la route plutôt qu'au beau milieu. Shagot se disait qu'ainsi ils donneraient l'impression d'attendre plutôt que de bloquer le passage. Même des Arnhandais devaient être en mesure de le comprendre.

Là-dessus, il se demanda comment il allait pouvoir communiquer avec eux. Dans le passé, quand il avait eu affaire à des gens qui ne parlaient pas l'andorayen, il s'était toujours retrouvé en position de fanfaronner, de menacer et de se faire comprendre en rudoyant ceux qui refusaient d'obtempérer. Ce n'était plus le cas ici.

Les cavaliers palabrèrent. L'un d'eux rebroussa chemin. Les autres restèrent sur place, manifestement mal à l'aise.

« On leur fait peur ? demanda Finnboga.

— J'en sais rien », répondit Shagot. Lui-même ne trouvait pas bien menaçant son petit groupe, ne serait-ce que parce qu'il était lesté d'un tel fatras. Les dieux auraient au moins pu leur envoyer quelques esclaves ou bêtes de somme.

Une heure passa. Les Andorayens mangèrent du mauvais fromage et de la viande séchée. Les Arnhandais les observaient. Ils démontèrent, ôtèrent leur selle et laissèrent paître leurs animaux.

« Hé, Grim. Voilà du monde. »

Shagot s'était endormi. Il avait tout le temps besoin de sommeil.

Vingt-cinq ou trente cavaliers approchaient au galop. « Tout le monde porte-t-il un drapeau dans ce pays ? » s'interrogea-t-il. Tous tenaient une longue lance au bout de laquelle pendait un gonfalon. Sauf la poignée d'hommes en noir qui chevauchaient parmi eux.

« Ce sont ces foutus prêtres qui ont tué Erif ! » éructa Sigurjon.

Shagot avait l'œil plus acéré. « Non. Ce sont bien des prêtres, mais pas les mêmes. Et, quand bien même, ce n'est pas le moment de régler ce compte. Erif peut s'en charger lui-même. »

Tous le fixèrent.

« Non… j'ignore pourquoi j'ai dit ça.

— Tu commences à faire peur, Grim. »

Un cavalier qui devait être d'un grade supérieur s'approchait, escorté par des gardes du corps. Et les prêtres. Ceux-ci étaient au nombre de quatre. L'un d'eux devait lui aussi occuper un rang élevé dans sa hiérarchie.

Shagot s'appuyait à la hampe d'un javelot, joue à joue avec la tête de l'ogre. Son frère et ses compagnons le reluquaient avec nervosité, car le monstre mort n'avait aucunement l'air de le gêner.

Compte tenu des souvenirs qu'il gardait en mémoire, il y avait fort peu de chances qu'il refît un jour le dégoûté.

Le prêtre et le soldat de haut rang firent halte à quatre-vingts pas d'eux. Shagot commençait à s'impatienter. Il ne voyait pas pour quelle raison ces gens se comportaient aussi bizarrement.

Les prêtres s'avancèrent à leur tour, mais pas les soldats. Ils s'arrêtèrent quinze pas plus loin. Ils étaient d'une pâleur peu commune. Deux au moins tremblaient si fort qu'ils avaient du mal à tenir leurs rênes.

« Par le tonnerre ! s'exclama Finnboga. Ces gars chient dans leur froc rien qu'en nous regardant.

— Ouais, convint Shagot. Que peuvent-ils bien voir qui nous échappe ? Hé ! Les trouducs en robe d'esclave ! C'est quoi, votre putain de problème ? On veut seulement se joindre à votre armée. »

Les prêtres se mirent à jacasser entre eux dans une langue nasale et plaintive ne ressemblant en rien à celles que Shagot avait jamais entendues. « L'un de vous comprend-il ? » demanda-t-il à ses compagnons.

Les prêtres essayèrent plusieurs autres langues. Sans doute tout leur éventail, se dit Shagot. À eux tous, les gars de son groupe baragouinaient au mieux deux langues en plus de la leur. Dont sans doute le séatt, car la famille de Finnboga commerçait avec le peuple sorcier de l'Extrême Nord, dans la région des glaces éternelles.

« Ah ! fit Svavar. L'autre gros connard terrifié vient de dire quelque chose qui ressemblait à du santérin.

— Hallgrim, le héla Shagot. Tu es resté un bon moment prisonnier au Santérin. Parle-lui. » Shagot avait lui-même quelques rudiments de santérin, mais juste ce qu'il fallait pour demander où était planqué le trésor.

« C'est bien du santérin, admit Hallgrim. Mais différent de tous les dialectes que je connais. Je ne comprends qu'un tiers de ce qu'il dit. Ils ont l'air de nous prendre pour des démons.

— Continue de le faire parler », ordonna Shagot. Il commençait à rassembler les morceaux ; à se mettre au diapason d'Hallgrim. Mais ça n'avait d'autre résultat que de le mystifier davantage.

Pourquoi ces crétins les prendraient-ils pour des démons ? Parce que ses gars et lui ne comprenaient rien à leur religion loufoque ?

« Tâche de leur mettre martel en tête : on est tout le contraire. Les dieux nous envoient rejoindre leur armée.

— Ils n'y croiront jamais. Pas même si tu leur montrais une lettre de recommandation signée du Père de Tout.

— Contente-toi de continuer à les faire parler. Répète-leur sans arrêt qu'on est là pour se joindre à eux. »

On autorisa les Andorayens à accompagner la troupe arnhandaise, laquelle était commandée par le baron Martex Algrès, cousin du roi de l'Arnhand. Son second était l'archevêque Béré de Source, plus haut ecclésiastique de l'Arnhand et membre *in absencia* du Collegium. L'armée était forte d'environ quinze cents hommes, plus les suiveurs. Nombre de familles aristocratiques arnhandaises y étaient représentées. Le moral était au beau fixe. Elle allait opérer dans quelques jours la jonction avec les mercenaires grohlsachers d'Adolf Noir, à la frontière du Connec. Puis les deux forces alliées balaieraient la province et éradiqueraient l'hérésie. Le duc de Khaurène lui-même les rejoindrait quelque part près de Castrerésone, après qu'elles auraient châtié Antieux pour le sort qu'elle avait réservé aux troupes envoyées par le patriarche afin d'étouffer la rébellion impie de sa population.

Shagot et le petit groupe d'Andorayens suivaient, toujours épiés par quelques prêtres et incapables de comprendre ce qui motivait ces gens. Il se trouvait toujours un « chasseur de sorciers » parmi ces surveillants.

Shagot, interloqué, passait tout son temps avec les Arnhandais : leurs raisons de guerroyer lui échappaient. Des gens allaient mourir pour des différends doctrinaux entre épiscopaliens et maysaléens ? Alors qu'aucun

homme assez grand et dégourdi pour lacer lui-même ses chaussures n'aurait pu accorder foi aux conneries que soutenait chacun des deux camps ?

Mais, le plus perturbant à ses yeux, c'était que tous les Arnhandais s'accordaient à affirmer que le meurtre d'Erif Erealsson avait pris place deux siècles plus tôt. Aujourd'hui, Andoray, Friesland, Weldence et même la lointaine Iceland étaient unies en un seul royaume. Dont la religion officielle était chaldaréenne.

Les dieux seraient-ils devenus fous, pour l'avoir envoyé dans ce monde de dingues ?

14
Le Connec, Antieux et au-delà

Le sac d'Antieux se traduisit par le massacre de près de sept mille de ses habitants. Pour la plupart des femmes, des enfants et des vieillards. Une fois le choc et le désespoir estompés, les rescapés n'en furent que davantage éperonnés par la colère, l'horreur et une haine sans cesse croissante.

Ceux qui désiraient les aider affluèrent de tout le Connec et même d'au-delà de ses frontières. Le comte Raymone Garète brûla ses vaisseaux en décrétant une vendetta contre Sublime V et la Fraternité de la Guerre. Serment téméraire (Johannes Bottenoire lui-même n'osait pas s'aventurer jusque-là). Et si peu modéré que le duc Tormond inonda le comte de lettres exigeant qu'il se désavoue.

Une nouvelle armée approchait à présent d'Antieux. Plus forte que la première, mieux équipée et composée de vétérans, dont les membres de nombreuses familles nobles de l'Arnhand, elle était commandée par des hommes chevronnés bien décidés à faire ravaler une à une ses paroles à Raymone Garète, sans condiments et en les mâchant consciencieusement.

Le comte Raymone n'était nullement la proie du désarroi. On ne ferait pas deux fois la même erreur.

La saison était déjà bien avancée. Les soldats arnhandais avaient été levés en masse sur des terres féodales, avec des obligations de service à court terme. Ils rentreraient chez eux au bout de quelques semaines.

L'évêque Sérifs paya cher sa perfidie. Les gens d'Antieux retournèrent leur colère sur ses propriétés et celles de l'Église.

Partout les prêtres qui avaient soutenu Sublime souffraient. À Gadge, naguère ville épiscopalienne zélée, une foule en colère exhuma l'évêque Maryl Ponté, prédécesseur de Sérifs, puis alla enterrer ses ossements dans une fosse anonyme en terre non consacrée.

Rois, princes, et même l'empereur du Graal, faisaient connaître leur opinion par des messagers qui cavalaient tous azimuts.

Sublime V ne reçut aucune lettre de congratulation.

Les Arnhandais et les mercenaires grohlsachers d'Adolf Noir prirent position autour d'Antieux. Leurs prédécesseurs de la Fraternité n'avaient pas été assez nombreux pour encercler totalement la ville et ne s'étaient donc même pas donné la peine d'essayer.

Cette fois, on n'assisterait pas à une invasion accidentelle due à la stupidité d'adolescents. Tous ces idiots de gamins étaient morts. Et, cette fois, tous les tonneaux, récipients et citernes disponibles avaient été remplis à l'avance. Cette fois, Antieux était prête. Cette fois, elle prenait réellement conscience des enjeux. Et, cette fois, ceux qui se retrouvaient enfermés entre ses murailles gardaient leur calme malgré la tension.

L'archevêque Béré en personne ordonna à Antieux d'ouvrir ses portes, de prêter allégeance au patriarche de Brothe et de livrer les hérétiques qu'elle hébergeait. Il présenta une liste de noms : autant de personnes dont l'Église souhaitait l'arrestation et la traduction devant ses tribunaux.

Le comte Garète réagit en expulsant la poignée de prêtres épiscopaliens qui refusaient encore de désavouer Sublime V. Ils emportèrent avec eux les reliques de saint Érude le Pèlerin.

Le comte Raymone était un jeune homme aussi dur qu'intelligent, qui ne craignait rien ni personne et croyait n'avoir plus rien à perdre. Il était résolu à rester jusqu'à son dernier jour le plus terrible ennemi de Brothe.

Le siège d'Antieux dura trente et un jours. Le temps vira au froid. Les soldats arnhandais étaient de plus en plus écœurés. Où donc était passé ce pillage facile qu'on leur avait promis ?

Leurs ennemis s'engraissaient et restaient bien au chaud dans les décombres de leurs maisons incendiées pendant que, dehors, les soldats mouraient de faim au milieu de champs et de collines où l'on ne trouvait plus rien de comestible ni de combustible. Et voilà qu'on entendait maintenant, venant d'Argone et de Tramaine, des rumeurs d'incursions. Santérin reprenait des châteaux et des villages, depuis longtemps sources de litiges entre elle et l'Arnhand.

Les nouvelles qui parvenaient au camp des assiégeants se frayaient aussi un chemin jusqu'à Antieux. Les lignes du front s'arrêtaient au Job.

Les gens d'Antieux allaient et venaient à leur guise dans ce secteur, sous le couvert de l'obscurité.

Le comte Raymone Garète profita de ce que les assiégeants n'avaient pas entièrement encerclé Antieux de l'autre côté du fleuve. Il se faufila hors de la ville et se joignit à un groupe de jeunes aristocrates au tempérament fougueux, avides d'en découdre plus activement avec l'ennemi.

Le baron Algrès et l'archevêque Béré se livraient à une discussion féroce dans les quartiers établis par le premier au milieu des ruines du manoir de Sérifs. L'archevêque refusait de comprendre pourquoi les soldats devaient abandonner le siège de la ville, puisque l'œuvre de Dieu restait inachevée.

Le baron avait la réputation de n'être guère diplomate. « Sortez d'ici et essayez de me trouver un seul soldat qui ne se moque pas comme de sa première camisole de l'œuvre de Dieu. Allez voir dehors et vous y trouverez plein d'hommes persuadés que Dieu est assez grand pour prendre soin de lui. Et je ne les contredirais pas.

— Mais…

— Vous connaissiez la situation quand vous avez forcé la main de mon cousin en lui demandant de m'envoyer ici pour aider l'Église à dépouiller ces gens. Soixante jours, c'est le plus que nous exigeons de nos soldats. C'est la putain de loi depuis que nos ancêtres étaient encore des sauvages dans des tentes en peau de bêtes. Si Sublime tient à faire la guerre toute l'année à ces fous de Connéciens, qu'il lève sa propre armée et nous laisse protéger les nôtres contre Santérin. Oh ! Minute ! Il a déjà envoyé son armée. Elle a été anéantie. »

Comme toujours, partout, de tout temps et en dépit de l'envergure des enjeux, les personnalités en vue avaient leur conception personnelle de l'Histoire. Ces deux-là se haïssaient depuis un demi-siècle. Sans doute l'évêque était-il celui des deux qui s'exprimait le moins bien. Mais il était bien décidé à faire triompher la volonté du patriarche et de Dieu.

Des flocons flottaient dans l'air. Sur les murailles d'Antieux, ses défenseurs huaient et narguaient les Arnhandais. Ceux-ci s'étaient ébranlés. Ils rentraient chez eux. Ils emprunteraient cette fois-ci la route de l'ouest puisque celle qu'ils avaient prise pour descendre dans le Sud avait déjà été

ravagée. La situation mettait mal à l'aise le baron Algrès et ses capitaines. Ils n'avaient pas l'habitude de se retrouver sur le terrain, si loin de chez eux, quand la saison était déjà si avancée. L'évêque Béré lui-même s'interrogeait maintenant à haute et intelligible voix sur la sagesse de ceux qui avaient décrété cette folie.

Adolf Noir et ses vétérans grohlsachers étaient restés avec l'armée arnhandaise. Leur contrat allait bientôt expirer, mais on leur avait offert un emploi aux frontières de la Tramaine. Néanmoins, l'annonce que des Connéciens furieux se rassembleraient pour les intercepter s'ils décidaient de regagner directement Grohlsach avait été plus déterminante que cette offre d'emploi.

Mille rumeurs assaillaient l'armée. Encore récemment, une série d'histoires avaient couru, laissant entendre que l'empereur du Graal ferait valoir ses droits sur les États épiscopaliens du nord de la Firaldie et d'Ormiendène. Et qu'il aurait recommencé à se pencher sur certaines prétentions impériales concernant diverses villes des marches orientales de l'Arnhand.

Par-dessus le marché, les États orientaux fondés par les croisés arnhandais ne cessaient d'appeler à l'aide. Les Lucidiens leur menaient la vie dure.

Pire encore, le roi d'Arnhand était gravement malade. Son seul héritier survivant, âgé de onze ans, n'était qu'un prolongement privé de volonté de son ambitieuse de mère, femme détestée de tous. Comme son époux affaibli, elle semblait incapable de comprendre qu'il ne suffisait pas d'exprimer un vœu pour qu'il se réalise. Exemple les soldats ont la regrettable manie d'exiger une solde régulière, versée en temps et en heure, pour les risques qu'ils prennent. L'argent nécessaire à leur paie et à leur entretien refusait de se matérialiser spontanément.

Beaucoup de temps et de richesses avaient été dilapidés pour que le baron Algrès et l'archevêque Béré pussent visiter Antieux, perdre la face et abandonner deux cents sujets arnhandais dans des tombes au pied des vignes de l'évêque Sérifs. Morts de maladie plutôt que des coups portés par l'ennemi.

La faim rend difficile la résistance aux maladies.

La dysenterie restait largement endémique quand l'armée se livra à sa retraite chaotique.

Un bosquet touffu d'arbres à l'écorce grise d'une espèce commune se dressait à deux cents mètres environ de l'ancienne route militaire, sur la droite, en bordure d'un marais d'altitude. La terre était molle mais pas détrempée. Sur la gauche de la route s'étendaient deux cents mètres d'un terrain remarquablement spongieux, puis un petit ruisseau au cours paisible, étroit et peu profond. Au-delà, on apercevait un épais rideau d'arbres et, derrière encore, des rochers éboulés de falaises escarpées hautes de plusieurs centaines de mètres. La lumière du soleil matinal descendait lentement le long de la morne face de la falaise. La pierre en était d'un gris sombre, mais teintée d'une nuance rosâtre là où elle avait été récemment brisée ou égratignée.

On approchait du col qui franchissait les Montagnes noires. La route ne tarderait plus à dévaler la pente et le pire serait alors derrière les soldats accablés.

Une petite brise agitait la brume. La clarté du jour diminua dès que le soleil s'éleva au-dessus de nuages de traîne, qui continuaient de déverser une ridicule poignée de flocons.

Les Arnhandais et leurs employés grohlsachers crapahutaient le long de l'ancienne route, démoralisés, souffrant du froid et d'une faim mordante. Ils avaient vécu trois mois de misères sans en retirer aucun bénéfice. Et leurs perspectives étaient sombres.

Plus que sombres.

Les trompettes connéciennes résonnèrent.

Bien plus que sombres.

L'armée vengeresse du comte Raymone Garète était inférieure en nombre. En dépit de la fureur qui faisait vibrer le Connec, peu d'hommes étaient disposés à défier le duc Tormond. Le plan initial de Raymone était de lancer une attaque surprise contre la colonne d'envahisseurs où et quand ils seraient le moins sur le qui-vive. Il voulait châtier les Arnhandais puis disparaître, tablant sur une victoire plus morale et affective que matérielle. Mais les Arnhandais, sonnés, ne tentèrent que piètrement de se défendre. Au lieu de se battre, ils se débandèrent et fuirent vers le terrain marécageux du pied des collines.

Les Grohlsachers d'Adolf Noir firent sans doute meilleure figure, mais pour le même résultat.

Le massacre dura jusqu'à ce que les Connéciens eussent assouvi leur soif de sang. Ils ne prêtaient que peu d'attention au grade et à la position. Les chefs arnhandais périrent parce que les chevaliers connéciens caparaçonnés ne pouvaient s'avancer en terrain humide. La piétaille, qu'aucune affinité de classe ne liait aux nobles qu'elle égorgeait, ne fit aucun prisonnier.

15
Ormiendène, le Nœud Ownvidien et Plemenza

Le principaté Bronte Doneto ne pouvait guère voyager bien fougueusement. Certains jours, plus d'une heure de route lui était insupportable. Deux semaines passèrent. Le petit groupe n'avait guère couvert plus de terrain qu'une troupe normale en quatre jours. Fort heureusement, personne ne semblait s'intéresser à lui. Et, remarqua Else, le teint et la santé du principaté s'amélioraient régulièrement à mesure qu'il mettait de la distance entre Antieux et lui.

Une fois en Ormiendène et dans le monastère de Dencité, le principaté décida d'entrer en convalescence.

« Hé, Pipe ! Tu veux entendre la nouvelle ? demanda Pinkus Ghort un beau matin.

— Si elle est bonne. Je suis fatigué d'entendre toujours les mêmes vieilleries.

— Alors je ne peux rien pour toi, il faut croire.

— Grrr ! Eh bien, vas-y. Ouvre les vannes.

— Joe tout-court vient de rentrer de sa faction près du pont. Il dit que des gens arrivent dans cette direction. Huit ou neuf. Dont l'évêque Sérifs, croit-il.

— Bon. C'est à s'interroger sur le sens de l'humour de Dieu, pas vrai ?

— C'est à se demander, surtout, si les maysaléens n'ont pas raison en affirmant que l'Adversaire a gagné la grande bataille céleste.

— Une chance que ton patron ne t'entende pas. Il t'enverrait droit au bûcher. »

Le principaté avait récemment exposé ce genre de projets. L'Église saignait et Bronte Doneto était fermement décidé à cautériser ses plaies.

Ghort restait sceptique. « C'est une pure et simple posture. Doneto ne croit pas le premier mot des conneries qu'il dégoise. Une excuse à ses cruautés à venir, qui lui permettra d'affirmer ensuite qu'il avait une bonne raison de les perpétrer.

— Tu te montres affreusement critique envers le type qui te paie pour le protéger, fit remarquer Else.

— Il ne me paie pas pour mentir sur ce qu'il est, mais pour garder son vilain cul en vie. »

Else haussa les épaules. « Je ne me crois pas assez souple moralement pour protéger quelqu'un comme Sérifs. Si quelqu'un voulait lui trancher la gorge, je lui tendrais sûrement un couteau et je tiendrais son manteau pour lui faciliter la tâche. »

Ghort s'esclaffa.

L'évêque Sérifs entra directement dans le monastère. On ne le revit plus avant plusieurs jours. Else remarqua qu'Osa Stile se rendait invisible dès que l'évêque ne se montrait plus.

Un message arriva de Brothe quelques jours plus tard : il précisait que Grade Drocker avait réussi à regagner le Castella dollas Pontellas, dans la capitale.

La nouvelle poussa Pinkus Ghort à déclarer : « J'en ai des palpitations. Le monde peut continuer à tourner. Le vieil affreux est encore en vie.

— C'est à peu près ce qui m'a traversé l'esprit. »

Une nouvelle bien plus intéressante fit oublier l'émoi soulevé par la survie du sorcier. Une armée arnhandaise d'une taille conséquente avait envahi le Connec et assiégeait Antieux. « La cause du patriarche n'y gagnera rien, déclara Else. Ces gens ne se montreront pas couillons deux fois.

— Ça me convient parfaitement, fit Ghort. Qu'ils se gèlent donc le cul et crèvent la faim. On devrait faire subir ce sort à tous les Arnhandais. Et une double ration pour ce connard d'Adolf Noir.

— Je te découvre une nouvelle bête noire chaque jour que je passe en ta compagnie. »

Ghort éclata de rire. « Tu m'as cerné, là. »

Bo Biogna venait d'entrer. « J'ai raté quelque chose ? Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— La vie elle-même, fit Else. Assieds-toi et réfléchis à ce que tu fais en ce moment. Puis tâche de te souvenir : il y a douze ans, où espérais-tu te trouver aujourd'hui ? »

Biogna secoua la tête. « J'ai l'impression, Pipe, qu'il fait bon se trouver sous tes ordres quand la merde commence à pleuvoir, mais que tu es trop foutrement sérieux le reste du temps.

— Maintenant, c'est Bo qui t'a cerné, railla Ghort.

— Mets ça sur le compte de mon éducation. » Vérité qui ne trahissait strictement rien.

Le temps s'écoulait à lézarder au monastère en attendant le rétablissement de Doneto, qui passait à présent pour un animal très voisin de l'alcyon dans la mythologie personnelle d'Else Tage. Jamais, de toute son existence, il n'avait eu si peu à faire pendant tout un mois.

Puis des bribes de nouvelles portant sur le désastre arnhandais au Connec commencèrent d'arriver. Else se convainquit tout d'abord que ces comptes rendus étaient exagérés. Mais un messager de Brothe débarqua le lendemain, apportant des ordres du patriarche en personne. Le Collegium allait se réunir pour décider des représailles qu'entreprendrait l'Église pour venger ce massacre. Non seulement les hérétiques connéciens crachaient au visage de tous les bons chaldaréens, mais encore avaient-ils moissonné les vies de nombreux fils des plus grandes familles de l'Arnhand.

Bronte Doneto réunit sa troupe : « Nous ne sommes pas encore prêts à voyager. Mais nous devons partir malgré tout. Les Instrumentalités de la Nuit arpentent la terre sans rencontrer d'opposition. Le Saint-Père me convoque. Il compte me charger d'organiser la réponse de l'Église dès qu'elle aura décidé d'une ligne d'action. »

Curieuse formulation, songea Else. Le messager expliqua que Sublime tenait au retour de Doneto à Brothe parce qu'il avait besoin de la voix et du vote du principaté au Collegium. Ce dernier contrecarrait trop souvent les ambitions du patriarche et prenait un malin plaisir à minimiser son pouvoir, rien que pour lui rappeler que même la voix de Dieu sur terre peut être soumise à un contrôle.

« Doneto a dû subodorer quelque chose entre les lignes dans sa convocation, dit Else à Ghort.

— Il y a vu ce qu'il souhaitait y voir.

— Que se passera-t-il quand on l'aura ramené chez lui, Pipe ? voulut savoir Bo. Pour nous, je veux dire.

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas certain de m'en soucier. Je serai enfin à Brothe, là où je voulais me rendre quand je suis tombé sur vous. »

Son chemin avait sans doute emprunté des méandres tortueux, mais il n'en était pas mécontent, finalement. Il avait beaucoup appris sur l'Occident ; s'y trouvait comme une tique dans son pelage. Et il reprenait à présent la route du centre de la toile.

« Ça me va, laissa tomber Ghort. J'allais moi aussi à Brothe quand je me suis laissé détourner de mon chemin par une occasion de m'enrichir.

— Eh bien, allons tous faire fortune au cœur du vieil empire », lâcha Else.

Doneto reprit son périple le lendemain. Entre-temps, de nouvelles rumeurs avaient atteint le monastère, dépeignant la débâcle des Arnhandais sous des couleurs encore plus sombres et sanglantes. Il n'y avait eu que bien peu de rescapés, même parmi la noblesse et le clergé, qui réussissaient pourtant, d'ordinaire, à s'épargner les conséquences des désastres militaires en graissant des pattes.

Cette affaire allait ébranler le monde. Et décider de l'avenir. Sublime allait nécessairement renoncer à ses ambitions outre-mer pour se concentrer entièrement sur le Connec.

La santé de Bronte Doneto s'était améliorée mais il ne pouvait toujours pas se déplacer bien vite. Une semaine après son départ du monastère de Dencité, sa troupe n'avait pas encore quitté l'Ormiendène.

Les voyageurs étaient nerveux. Les créatures de la Nuit s'étaient beaucoup agitées durant les heures ténébreuses, mais sans dessein bien précis. Quand elles ne trouvent pas le repos, celles du jour ne sont pas moins fébriles.

Else cheminait avec Joe tout-court et Fer de Porc en grommelant dans sa barbe. Bo Biogna traînait derrière. Ils formaient l'arrière-garde. Au bout du compte, le membre le plus utile de la bande, c'était le mulet.

Pinkus Ghort, lui, marchait loin devant ; en tant qu'homme de pointe et éclaireur, il ne cessait d'aboyer des avertissements à propos de spectres errant dans le brouillard.

Il faisait froid. Un froid comme Else n'en avait jamais connu en Dreanger. L'humidité n'améliorait pas la situation. Elle dissimulait des créatures de la Nuit qui n'avaient rien de fausses alertes.

Joe tout-court taquinait Else sur la manière dont il s'était ramolli depuis qu'il était descendu dans le Sud.

Les hivers étaient réputés pour leur férocité, dans la contrée d'où venait censément Piper Hecht. La glace, chaque été, se retirait un peu moins loin que l'année précédente.

Else ne répondait pas à ses agaceries. Il surveillait l'évêque Sérifs et Osa Stile tout en sondant la profondeur de sa dévotion à son propre dieu et à sa patrie. Il se voyait mal endurer ce qu'avait enduré Osa.

Il soupçonnait l'odieux comportement de Sérifs d'être le fruit des machinations nocturnes d'Osa.

Le temps était effroyable. Une fine bruine glacée tombait sans arrêt. De quoi vous user un homme et lui rendre malaisé tout effort de concentration. Le ressentiment et l'hostilité refoulés de la populace locale n'arrangeaient rien, pas plus que la constante présence dans la brume, même de jour, des créatures de la Nuit ; juste un peu plus loin que la portée du regard.

Une dépression psychotique ambulante, songeait Else. Exactement ce qu'il s'était attendu à trouver de façon permanente en Occident.

Le brouillard grouillait d'ombres et de chuchotis.

L'Ormiendène était bien moins domestiqué que ne le prétendaient la plupart des gens.

C'était sans doute vrai partout ailleurs. Sauf que les créatures de la Nuit se cachaient mieux par endroits.

Une sorte d'effervescence venait de se déclencher à la tête de la colonne.

En quelques secondes, Else se retrouva désarmé par des soldats vêtus d'une livrée inconnue.

Si les Instrumentalités de la Nuit s'étaient montrées si animées, c'était parce qu'un sorcier les avait mises à contribution pour l'aider à masquer la présence de ces soldats.

Toute résistance était vaine.

Seul l'évêque Sérifs fut assez sot pour tenter d'imposer, à coups d'ordres tonitruants, ses exigences à des gens qui se moquaient éperdument de ce qu'il déblatérait.

Les soldats le frappèrent. Et remirent le couvert avec un enthousiasme renouvelé chaque fois qu'il rouvrait la bouche. Ils ne l'aidèrent pas non plus quand cette dégelée de coups eut la conséquence qu'on pouvait prévoir. Un sous-off lui expliqua qu'on le tuerait s'il ne se tenait pas à carreau.

Else veilla à ce que ses compagnons ne cherchent pas à irriter leurs gardiens. La meilleure façon de se débarrasser de prisonniers gênants est encore de les tuer.

Il dit une prière muette et se remit entre les mains de Dieu. « Sais-tu qui sont ces hommes, Ghort ?

— Ceux de l'empereur. De sa garde personnelle. Des brancequenets. Peut-être de Viscesment. »

Sur les cartes politiques, l'Ormiendène s'étendait à l'intérieur du nouvel empire brothien, bien que les pays et principautés qu'il englobait prêtassent souvent allégeance à un autre. Viscesment se dressait à sa frontière avec le Connec, sur la rive ormiendène de l'Home. Mais ses habitants parlaient le dialecte connécien de l'arnhandais et tout le monde, dans la région, regardait la ville comme connécienne.

Viscesment se trouvait à près de cent soixante-dix kilomètres, au nord du théâtre de l'embuscade.

Les brancequenets n'étaient pas d'humeur à verser le sang. Leur capitaine avait reçu l'ordre d'éviter de donner à l'incident un tour plus irritant pour Brothe que ne le prendrait déjà l'enlèvement d'un principaté du Collegium.

« Mais nous n'allions pas vers Viscesment, fit remarquer Else. Cette ville doit être derrière nous, par là-bas.

— Essaie de voir le bon côté des choses, Pipe, conseilla Ghort.

Nous pourrions même rencontrer l'empereur en personne si nous poursuivions dans cette direction.

— Pipe, ce type est tellement contrariant qu'il a dû naître les pieds devant, grommela Bo Biogna.

— Quoi donc ? » s'enquit Else. Il s'efforçait de trouver un sens logique à ce qui s'était produit. Pourquoi Dieu persistait-il à le détourner de Brothe ?

« Merde, Pipe, quand tout se passe bien, Ghort n'arrête pas de pester. Et quand on a la tête plongée dans la chiasse, il fredonne et chantonne comme s'il venait de tirer sa crampe.

— Parce que je sais que tout va pour le mieux dans le monde, Bo, répondit Ghort. C'est normal, un simple aléa de la vie quotidienne : faites porter le chapeau à Pinkus Ghort. J'en ai l'habitude, ça ne me dérange pas. Je peux faire avec. Filez-moi le mât de cocagne et je me pavanerai avec le sourire. »

La bruine continuait de tomber. Else devenait nerveux sans raison précise. Cette fébrilité relevait d'un état d'esprit, un pressentiment sans rapport avec leur situation présente. Qui, si elle était moins grave qu'elle ne l'aurait pu, n'était pourtant guère prometteuse. Les brancequenets toléraient leurs captifs, sauf Bronte Doneto. Il crevait les yeux que le principaté était le nœud du problème.

Ne pas poursuivre avec lui risquait de se révéler fatal.

Mais la brume elle-même était plus dérangeante. Else y sentait toujours des présences, encore plus nombreuses qu'avant l'embuscade.

Bizarre. Les brancequenets n'étaient pas non plus très à l'aise.

Une de ces journées où les créatures de la Nuit s'attardent dehors pour faire du dégât.

L'Occident était trop soumis. Ses principaux esprits, désormais tous enfermés dans telle ou telle concrétion de la nature, dormaient d'un profond sommeil.

Dans les Terres Saintes, les puits d'Ihrian engendraient ou attiraient les Instrumentalités de la Nuit. On y était immergé.

« Eh, Pipe ! Qu'est-ce qui te prend, bordel ?

— Hein ? Oh ! Bo. J'étais juste absorbé dans mes pensées. Nous ne sommes pas dans un lieu salubre, ici. »

Ghort lui jeta un regard en biais. « Garde ton calme, ne leur cherche pas noise et il ne t'arrivera rien. Ils vont sans doute nous demander de signer pour Hansel. Où donc as-tu travaillé, Pipe ? »

Else poussa un soupir. Il avait oublié de raisonner en Occidental. Même dans les Terres Saintes, les Arnhandais employaient des renégats recrutés parmi leurs prisonniers. Et les Rhûns faisaient encore pire. Ils enrôlaient des tribus entières pour patrouiller à leurs frontières.

« Le Nord est loin d'être aussi amical, Pinkus. On aime t'y sacrifier aux dieux. On t'y brûle, on t'y noie ou on t'y pend, au choix, en fonction du dieu qu'on cherche à soudoyer.

— À soudoyer ?

— Oui. Leurs prières, leurs rites et leurs sacrifices sont tous destinés à distraire les dieux pour qu'ils fichent la paix aux mortels.

— Un peu primitif, non ?

— En effet. Mais les Grands Marais conservent, avec les Instrumentalités de la Nuit, une plus étroite intimité que les vieilles contrées soumises d'ici.

— On sifflote en passant près du cimetière, hein ? »

Ghort était lui aussi conscient de la présence d'ombres dans la brume qui les enveloppait.

Else restait décontenancé. Cette affaire n'avait aucun sens. Jusque-là.

« Vous rattraperez votre retard, fit Ghort. Dans une centaine d'années. Pure affaire de politique. »

Chez lui, où les acteurs étaient moins nombreux et leurs motivations plus limpides, Else ne comprenait déjà rien à la politique.

Les hommes de l'empereur étaient des soldats professionnels typiques. Ils travaillaient en silence, calmement et efficacement, sans y mettre aucune passion. La besogne quotidienne. S'ils devaient tuer quelqu'un, ils le feraient avec la même impavidité, sans aucun remords. Si on ne leur fournissait pas de raisons de sortir de leurs gonds (tension, provocation ou bonne excuse), ils se comporteraient correctement.

La pluie cessa de tomber dans l'après-midi. Le plafond du ciel s'éleva.

Les impériaux quittèrent la route principale pour suivre une piste sinueuse à travers des montagnes calcaires escarpées aux sommets couronnés de neige. Else n'avait jamais vu leurs pareilles. La végétation y était rachitique et la route guère plus qu'une trace laissée par un gros animal.

« Je sais où nous sommes, Pipe, murmura Ghort. Au Nœud Ownvidien. Ils ont pris un raccourci. Encore une quarantaine de kilomètres dans ces conditions et on débouchera dans le duché de Plemenza. »

Else se repassa ce qu'il savait de la Firaldie septentrionale. Ghort devait avoir raison. Mais son estimation des distances était trop optimiste. Il s'agissait plutôt de quatre-vingts kilomètres.

L'évêque Sérifs n'aimait pas l'altitude. Il pila net en voyant ce qui l'attendait. Les soldats impériaux le poussèrent sans ménagement.

Le jour commençait à tomber. « Quand va-t-on s'arrêter ? demanda l'évêque.

— On serait déjà arrivés si vous ne cessiez pas de gémir et de lambiner. Mais vous persistez. Il nous reste encore six kilomètres à parcourir. »

Cette réponse découragea l'évêque. Il s'arrêta ; refusa d'avancer. « Continuez, ordonna le capitaine à ses hommes. Il fait encore assez jour. Je vais ramener cet homme à la raison et je vous rattraperai ensuite.

— Mauvais, ça, chuchota Ghort à l'intention d'Else. Surtout pour un pauvre con d'évêque. »

Else poussa un grognement.

« Il va recevoir la fessée. »

Else remarqua que le principaté Doneto avait commencé à discuter avec le capitaine, qu'un simple regard l'avait fait taire et qu'il affichait depuis un petit sourire hautain. Comme s'il avait reçu une réponse compatissante à une ancienne prière.

Le giton de l'évêque refusait d'être séparé de son maître.

Quand il les rejoignit, le capitaine ne traînait pas l'évêque en remorque. Armand le précédait, à pied et au petit trot, le visage maussade et terrifié. « Que dites-vous de ça ? lâcha Pinkus Ghort. Le petit bâtard s'en est tiré.

— Faut croire qu'un gamin comme lui réussira toujours à survivre, fit observer Bo Biogna.

— Nous devrions peut-être nous tenir à l'affût et nous préparer à tout, Pipe, chuchota Ghort. Je n'aurais pas cru qu'ils iraient aussi loin. Le capitaine doit être foutrement certain d'avoir le soutien d'Hansel. »

Au matin, tous avaient entendu le giton expliquer que l'évêque, refusant avec entêtement de s'aventurer plus avant dans les montagnes, avait tenté de s'enfuir par la route qu'ils venaient d'emprunter. Son cheval avait dérapé sur une plaque de glace. Bête et évêque avaient dévalé le flanc de la montagne ; pendant le plus clair de leur chute, la monture s'était retrouvée sur son cavalier.

Les soldats impériaux firent remarquer que la glace s'étendait depuis un demi-siècle dans le Nœud Ownvidien sans jamais fondre en été.

« Ce type est futé, fit Ghort, parlant du capitaine dont ils n'avaient pas encore réussi à découvrir le nom. Obtenir d'un tiers qu'il raconte l'histoire à sa place ! »

Else s'interrogeait. Osa se prétendait agent de l'empereur. Sans doute croyait-il que son association avec l'évêque Sérifs avait perdu toute utilité.

Le petit-déjeuner était maigre. Les impériaux avaient consommé le plus gros de leurs rations en attendant que leur piège se referme. La troupe du principaté, elle, s'était attendue à gagner une autre place forte épiscopalienne en fin d'après-midi.

« Que se passera-t-il si on n'atteint pas Dominagua ce soir ? demanda Else.

— Ils enverront des gens à notre recherche. S'ils ne nous trouvent pas, ils rentreront et s'affoleront. Qu'est-ce qui se passe ? Tu trembles.

— De froid. J'espère que c'est bien de froid, en tout cas, et que je ne couve pas quelque chose. » Il avait joué de bonheur jusque-là. Son seul contact avec la maladie au cours de cette mission avait été le mal de mer à bord du *Vivia Infanti.*

Après avoir répété plusieurs fois son histoire, Osa Stile rejoignit les autres prisonniers. Else réussit à prendre langue avec lui, lentement et prudemment : « Que s'est-il réellement passé là-bas ?

— Ce que j'ai dit, à peu de chose près. Sauf qu'on a peut-être légèrement aidé le cheval de l'évêque à s'aventurer sur la glace. Nous n'étions pas que nous trois. Il y avait des créatures invisibles. Elles rôdent tout autour en ce moment même. La Nuit s'intéresse beaucoup à nous. »

Le Nœud Ownvidien était un site sauvage et inhabité, guère fréquenté depuis que la glace avait commencé de descendre en rampant des plus hauts sommets. Une de ces contrées où se réfugient les créatures de la Nuit quand la civilisation se fait trop oppressante. La route était marquée d'une borne tous les quelque cents pas ; toutes étaient ensorcelées, mais ces charmes protecteurs étaient anciens et leur efficacité limitée.

Else continuait à souffrir de frissons. Il apprit avec soulagement qu'on s'arrêterait bientôt. Il fit sa part de travail puis se coucha le plus près possible du feu des prisonniers.

Le souper n'était pas très copieux non plus.

Joe tout-court prit assez mal la suggestion que Fer de Porc se portât volontaire pour devenir l'ingrédient de base d'une goulache de mulet.

« Suffit ! lâcha Else quand les tempéraments commencèrent à s'échauffer. Bo, tu es vraiment un croquant. » Bo s'en targuait d'ailleurs, du moins quand il ne narrait pas une autre fable sur ses origines. « Et si tu demandais à nos hôtes de se joindre à toi pour une chasse nocturne à la chèvre sauvage ? » Else en avait aperçu pendant la journée. « La lune devrait se lever de bonne heure.

— Désolé de te décevoir, Pipe, répondit Biogna. Mais je préfère crever de faim que sortir dans le noir. Quoi qu'il en soit, il neigera avant que la lune ne se lève.

— Je vois. Et, de toute façon, la chair de ces chèvres serait trop coriace, n'est-ce pas ?

— Bordel, non. Elle est sans doute plus savoureuse que le bran. Mais le fait est là. Il va faire aussi noir et froid que dans le cœur d'une catin, et le

secteur n'est pas spécialement propice aux balades loin du bivouac après le coucher du soleil.

— Tu as probablement raison. » Else chassa la créature invisible posée sur son poignet et se demanda si sa présence n'aurait pas obscurci son jugement.

« En ce cas, bêle comme une biquette en chaleur et attends qu'un crétin de bouc déboule en courant.

— Ça ne marcherait pas, Pipe. » Il arrivait parfois à Bo de tout prendre au pied de la lettre.

Else étudia ses ravisseurs. Ils étaient légèrement mieux bâtis, en meilleure forme et nettement plus chevronnés que le ramassis de bleus qu'il avait accompagnés à Antieux. Pourtant, ils plaisantaient, grommelaient et fulminaient autour de leur propre feu de camp, en tombant dans l'ensemble d'accord sur le fait que l'ordre naturel des choses était complètement chamboulé, vu que, plus on pétait plus haut que son cul, plus on grimpait dans la chaîne de commandement.

Il fut pris d'un nouveau frisson et se tortilla pour se rapprocher du feu.

Else ne rêvait pas souvent. Dans son souvenir, tout du moins. Mais, cette nuit-là, il rêva. Et se souvint de son rêve.

Il rêva que des ennuis allaient se présenter. De très gros ennuis, descendus des glaces, sortis de cette nuit si froide. Les Instrumentalités de la Nuit avaient désormais concentré leur attention sur le Nœud Ownvidien. Une chose très ancienne se réveillait là-bas. Et reportait tout son intérêt sur le campement des brancequenets.

Il se réveilla. Son poignet le faisait souffrir. Son amulette était brûlante. Et lui-même était frigorifié. Tout le monde dormait. Sa propre sentinelle, celles des brancequenets, toutes semblaient profondément assoupies. Les feux étaient quasiment consumés. Les poteaux de garde plantés pour protéger le campement penchaient comme des ivrognes quand ils n'étaient pas carrément tombés.

Même Fer de Porc ronflait comme un mulet.

Pas bon, ça. Pas bon du tout.

Ignorant sa douleur, Else traversa en rampant un poudroiement de neige pour secouer le principaté Doneto. Il voyait mal qui d'autre aurait pu lui prêter assistance contre ce qui allait arriver. Cette nuit ressemblait à celle

qu'il avait passée dans le bois d'Esther, au milieu des puits d'Ihrian. Mais, aujourd'hui, il n'avait ni faucon, ni coffre au trésor, ni inspiration.

Bronte Doneto refusait de se réveiller. Else le secoua encore et encore. Son poignet devenait plus douloureux à chaque seconde. Le principaté grognait mais restait comateux. Et Else commençait maintenant à ressentir autre chose, encore plus terrifiant peut-être que les ténèbres proches.

Il pinça vigoureusement Doneto là où la chair était tendre, sans aucun résultat. Mais enfoncer son pouce dans le point sensible entre l'annulaire et le majeur de sa main gauche fit enfin son petit effet.

Le principaté bondit sur ses pieds ; instantanément réveillé, il flaira aussitôt du louche. « Va-t'en. »

Else fila ; il trouva un tas de neige, en écrasa sur son poignet puis crispa les mains sur son estomac, plié en deux de souffrance. La douleur se fit le centre de son être. Et, peu à peu, elle commença à s'atténuer. La raison lui revint graduellement.

Il s'agenouilla sans lâcher son poignet et regarda autour de lui. Peu de choses avaient changé. La neige tombait plus fort. Doneto, à quatre pattes mais encore chancelant, rendait ses tripes comme un homme qui aurait bu un litre de piquette.

L'impression qu'une grande menace se précisait commençait de se dissiper. De mauvais gré. Furieuse d'avoir été évincée. Et, en même temps, très loin, sous-jacente, laissait transparaître une certaine morgue satisfaite.

Comme c'était fréquemment le cas lors de rencontres avec des créatures de la Nuit, il n'y avait rien eu à voir.

Le capitaine sans nom des brancequenets se réveilla le premier. Il trouva ses sentinelles en train de ronfler et ses charmes protecteurs abattus puis prit conscience de l'état d'Else et de Doneto. Encore vaseux, il tira ses hommes de leur sommeil à coups de pied.

Cette sensation d'une présence au-delà du cercle de lumière du feu continuait de diminuer.

« Qu'est-il arrivé à nos protections ? l'entendit marmonner Else. Rien n'aurait dû être assez puissant pour les surmonter. Pas dans cette région du monde. »

Soldats et captifs avaient tous fait le même genre de cauchemar qu'Else l'irrépressible impression qu'une menace approchait, assortie de la certitude qu'il n'y avait aucune échappatoire.

« Mais tu t'es réveillé », fit remarquer Pinkus Ghort. Il était encore un peu déboussolé.

« Vous vous êtes réveillé, Hecht, renchérit Bronte Doneto en s'appuyant sur Joe tout-court, tout en luttant pour recouvrer sa dignité. Juste à temps. Comment avez-vous réussi ?

— Je n'en sais rien. Mes crampes d'estomac, j'imagine. La douleur… C'était en grande partie instinctif. Une fois lucide, je me suis rendu compte qu'il se passait quelque chose de surnaturel et je ne savais pas quoi faire. Si bien que je vous ai réveillé. Comment l'avez-vous fait partir ?

— J'ai prié. » Doneto ne s'attendait pas à ce qu'on le crût ; son ton le laissait entendre. Qu'il appartînt au Collegium n'était pas un secret. Nombre de ses membres étaient des sorciers accomplis.

Le capitaine des brancequenets s'immisça dans la conversation. « Pouvez-vous expliquer ce qui s'est passé, principaté ?

— Quelque chose d'aussi ancien que l'aube des temps s'est réveillé. Qui devait s'être assoupi avant même la fondation du vieil empire. Mais pourquoi cette nuit ? À cause de nous ? Qu'avons-nous de particulier ? Ou vous ?

— C'est toute la question, non ? »

Else porta son poignet douloureux à son estomac et grimaça. Il ne tenait pas à être mêlé à l'enquête. La présence de son amulette ne résisterait pas à un examen minutieux. Il se garda bien de révéler qu'il avait senti une seconde présence surnaturelle.

« C'était peut-être l'évêque, suggéra Ghort.

— Hein ? » Sorti d'une bonne demi-douzaine de bouches.

« Je me disais simplement que la chose qui s'en est prise à nous était peut-être un de ces anciens dieux qui exigeaient des sacrifices humains. Il faisait presque nuit quand l'évêque est tombé et s'est tué. C'est peut-être ce qui l'a tiré du sommeil.

— Une hypothèse qui en vaut une autre, déclara Doneto. Mais si nous prenions plutôt le temps de nous remettre ? On pourra toujours ergoter là-dessus plus tard. Hecht ? Ça ira ?

— J'ai expulsé du gaz. La douleur n'est plus aussi forte.

— C'est le geyser du Marais qui "expulse du gaz", railla Ghort. Nous autres, on pète ou on rote. »

En dépit de toutes leurs bonnes intentions et d'un désir général de foutre le camp du Nœud, ils ne s'ébranlèrent pas avant midi.

Tous avaient besoin de récupérer. Else se sentait vidé : il n'avait plus ni volonté ni énergie.

Es n'avaient pas simplement frôlé un esprit malfaisant ou une ombre maléfique mineure la nuit dernière. Cette présence était l'égale terrifiante de la créature du bois d'Esther. Et elle restait invaincue.

Les ténèbres se firent à nouveau menaçantes lorsqu'ils émergèrent de l'extrémité nord-est du Nœud Ownvidien. Les relations entre les prisonniers et ceux qui les avaient capturés avaient pris un nouveau tour, mais, comme le fit observer Ghort : « Je n'ai encore entendu personne faire des projets de mariage. »

Plemenza avait établi une petite garnison dans une tour de guet d'un village du nom de Tampas, côté Nœud. Une douzaine de soldats impériaux, autrement désœuvrés, y gardaient quelques fournitures.

Le capitaine des brancequenets s'éclipsa aussitôt. Professionnel jusqu'au bout des ongles, il allait d'abord rédiger un rapport pour ses supérieurs. Ses propres besoins attendraient.

« Hecht ! Ghort ! Venez ici », beugla Bronte Doneto au terme d'un repas plein d'allant.

Les deux hommes le rejoignirent un peu à l'écart.

« Il s'est passé cette nuit un phénomène remarquable. Nous avons été attaqués par un être qu'on appelle bogon. La chance ou la Providence nous ont permis d'y survivre. Peu importe laquelle. Ce qui importe, en revanche, c'est que les Instrumentalités de la Nuit redoutent assez un principaté épiscopalien pour réveiller une antique monstruosité et la lâcher contre lui. Ce qui ne devrait pas se produire à notre époque moderne. Je suis stupéfait d'en constater l'existence en dehors de l'Écriture. »

Else était ravi. Laissons donc Doneto se persuader qu'il était le premier visé. Que ça ne pouvait concerner que lui. « Vous êtes certain que les ténèbres ont agi de leur propre chef ? demanda-t-il.

— Que voulez-vous dire, Hecht ?

— Je me demandais si l'on ne pourrait pas y voir la main d'un sorcier hostile. »

Doneto s'accorda un instant de réflexion. « Ça reste plausible. Mais je vois mal comment il aurait pu s'y prendre. Je n'en connais aucun d'assez puissant.

— Vous avez peut-être fâché un des dieux », avança Ghort.

Doneto se rembrunit. C'était un prince de l'Église. D'une Église qui ne reconnaissait qu'un seul dieu.

« Pardonnez-moi, reprit Ghort. Rectifiez par diable ou démon, si vous préférez. »

Else hocha la tête. « Habile, ça, Pinkus. » Ses propres coreligionnaires ne réglaient pas autrement la question. Il y avait un Dieu unique, le seul, le vrai, le miséricordieux. Il n'en existait aucun autre, et tout le reste relevait de ce vaste royaume d'êtres surnaturels de moindre envergure, serviteurs jurés de l'Adversaire.

Bronte Doneto se détendit. « Vous avez peut-être raison, Ghort. Dans la mesure où nous avons déjà rencontré l'impossible, nous ne pouvons éliminer aucune éventualité.

— Un esprit ouvert devrait pouvoir entrevoir à travers les ténèbres le seul chemin conduisant à la sécurité future.

— Bien sûr. C'est ce qu'on enseigne aux enfants. »

Else s'efforça vainement de ne pas afficher une expression décontenancée.

« C'est de Kelam, lui expliqua Ghort. Dans les *Épîtres aux Toscains*.

— Ça a dû m'échapper.

— Comme à la plupart des gens, quand ils n'ont pas passé un certain temps au séminaire. »

Else n'était guère plus avancé.

« Je soupçonne frère Hecht de n'avoir pas eu beaucoup l'occasion d'acquérir de solides bases religieuses pendant son enfance dans les Grands Marais », gloussa Doneto.

Else saisit la perche qu'on lui tendait. « Ma famille n'a jamais été très pieuse. Ne vous attendez pas à ce que je sache tout par cœur.

— C'est sans conséquence, déclara Doneto. Ce qui importe, c'est notre survie et l'œuvre de Dieu.

— Monseigneur ?

— Dieu m'a appelé. Je ne l'ai pas compris tout de suite. Je suis allé au Connec bouffi d'arrogance. Ces spadassins n'ont pas réussi à me tirer de ma torpeur. Mais Notre-Seigneur y a pourvu. Il vous a envoyés. Il m'a fait sortir du Connec ; m'a fait traverser le Nœud Ownvidien. Et maintenant je suis prêt à L'entendre. À accomplir son œuvre. » Doneto était véhément. « Très bien, poursuivit-il. Je ne pouvais pas m'attendre à ce que vous

connaissiez la même illumination. Mais j'aimerais qu'on discute de la signification de notre situation.

— Elle signifie que nous nous retrouvons sans emploi, fit Ghort. Nous ne pouvons pas vous protéger ici. S'ils vous jettent aux oubliettes, nous ne vous servirons plus à rien. Et, s'ils ne le font pas, vous ne pourrez pas nous payer.

— Peut-être. Mais Johannes n'oserait pas. Il se contentera de me mettre aux arrêts jusqu'à ce que Sublime paie ma rançon en condescendant aux prétentions de l'empereur sur une ville ou une autre. Tout cela se fera calmement. Puis je reprendrai la route de Brothe et j'aurai de nouveau besoin de gardes du corps. »

Else le dévisagea. Il était arrivé trop tard pour côtoyer l'ancien Doneto, mais ses premiers gardes du corps encore en vie lui en avaient suffisamment appris à son sujet. Else ne croyait pas que les hommes pussent foncièrement changer. Ils se contentaient de le feindre pour des raisons tactiques.

« J'essaie de vous faire comprendre que je tiens à ce que vous restiez avec moi en dépit de ce revirement. »

Else poussa un grognement. Quelle situation serait plus avantageuse que celle d'officier de la garde personnelle d'un membre du Collegium ? « Je vais rester. »

Doneto opina. « Nous verrons jusqu'à quel point l'empereur fera payer chèrement notre captivité. Vous risquez de ne pas perdre un seul jour de paie. »

Plemenza était une des plus riches cités de Firaldie. Officiellement, c'était une république. Une cité-État indépendante. En réalité, comme la plupart des villes de Firaldie, une poignée de riches familles la dirigeaient. Mais, en l'occurrence, leur influence était moindre qu'ailleurs, car elles avaient affaire à un plus gros molosse.

L'empereur du Graal avait des liens ancestraux avec la maison de Truncella, la famille patricienne dont les premiers-nés devenaient comte de Plemenza, mais qui n'avait plus qu'une importance réduite localement. Johannes lui-même n'était encore qu'un hobereau quand les Électeurs l'avaient désigné comme empereur, simple candidat de compromis qu'on pouvait aisément manipuler et évincer en un clin d'œil. Mais Johannes Ege avait affirmé une puissante personnalité, aux convictions fougueuses et aux arguments persuasifs. La cupidité sans frein des derniers patriarches le

rendait particulièrement séduisant aux yeux des aristocrates firaldiens avides d'échapper à l'emprise de l'Église.

L'empereur du Graal vivait au palais de Dimmel avec son fils et ses deux filles. Ce palais était depuis des siècles le fief des comtes Truncella. La date de la fin de son séjour n'était pas spécifiée.

La présence de Johannes trahissait son intérêt grandissant pour la Firaldie. Expansionniste, cet intérêt, affirmeraient ses ennemis. Mais Hansel disait pour sa part que son séjour à Plemenza n'avait d'autre but que d'établir ses filles dans une ville où elles bénéficieraient, en matière de culture et d'éducation, d'opportunités absentes dans les mornes plaines agricoles de l'Électorat krétien.

Ses filles avaient une certaine valeur politique. On ne leur avait pas encore trouvé de promis. La réticence affichée de Johannes à entretenir une cour désespérait les Électeurs, dont quelques-uns rêvaient en secret de devenir son successeur.

Johannes se cherchait des gendres – si du moins il devait tolérer de tels animaux – qui pourraient lui apporter trésor de guerre et soldatesque, et, surtout, faire preuve d'enthousiasme pour son combat contre le patriarche. Peu de prétendants d'une envergure suffisante partageaient son mépris croissant pour la patriarchie. Et tous briguaient une part de l'empire. Car Lothar, le seul fils de l'empereur, était d'une nature souffreteuse.

Les sœurs et les gardes-malade de Lothar le dorlotaient, car il n'était pas censé vivre assez longtemps pour succéder à son père.

Hansel aimait sans doute Lothar d'un amour déraisonnable, mais ne s'abusait pas pour autant sur l'avenir du garçon.

Else apprit tout cela de la bouche de Doneto sur la route de Plemenza.

Pinkus remonta jusqu'à lui. « On tient vraiment à coller aux basques de cette fouine, Pipe ? » demanda-t-il.

Else ricana. « Moi aussi, je peux faire la fouine. Je compte lui extorquer un meilleur marché. »

Ghort renifla dédaigneusement mais hocha la tête. « Quand tu prends une décision, tâche de ne pas oublier que tu ne la prends pas seulement pour toi.

— Pardon ?

— Où que tu ailles maintenant, Bo, Joe et Fer de Porc te suivront vraisemblablement, pour des raisons qu'ils ne pourraient même pas

s’expliquer. Tu es un type comme ça. Ce Fer de Porc est un bon soldat. Mais les autres ? »

Fer de Porc était effectivement un bon soldat. Le mulet faisait bien plus que sa part de besogne. Il ne se plaignait jamais, contrairement à Joe et Bo. Il se satisfaisait de suivre Joe partout où il allait.

Else n’avait aucun mal à s’imaginer des intrigants, tels qu’er-Rashal al-Dhoulquarnen, tentant d’élever une race de soldats aussi placides et dociles que le mulet préféré de Joe.

Ah. Les sha-lugs ne seraient-ils pas ainsi ? Le sha-lug idéal, sans doute. Pas ceux qui, comme Else Tage, montraient une regrettable tendance à réfléchir par eux-mêmes.

« Voilà une idée originale, Pinkus. Au lieu de nous faire du mouron à ce sujet, pourquoi ne pas nous concentrer sur un moyen de nous en tirer vivants ?

— Merde, Pipe, on n’a aucun souci à se faire. Nous sommes déjà dans une telle mouise que ça ne peut que mieux tourner, je te le garantis. C’est comme ça qu’on racontera l’histoire de Pinkus Ghort. »

16
Les Andorayens et le massacre de la Montagne noire

Sang et meurtre tourbillonnaient autour des Andorayens. L'attaque des Connéciens les avait pris par surprise. Mais ils pataugeaient dans une époque étrangère, mal préparés à tout sauf à la stupéfaction.

Ils ne pouvaient plus nier qu'ils se retrouvaient dans un monde où les petits-enfants de ceux qu'ils avaient pourchassés étaient depuis longtemps morts de vieillesse. Cette vérité ne cessait de s'imposer férocement à eux.

Ils n'avaient jamais fait partie de cette armée. On tolérait leur présence, mais, pour les Arnhandais, ils ne valaient guère mieux qu'un rémora aux yeux d'un requin. Depuis ce jour où ils les avaient rencontrés sur ce pont des Collines Hantées, ils étaient en butte aux désagréments.

Quant au meurtre d'Erif Erealsson, Shagot soupçonnait de plus en plus les dieux d'en être responsables. Ce crime ne servait que trop bien leurs intérêts. Il ne fit pas part de ses suspicions. Chaque mot prononcé pouvait être surpris par les Instrumentalités de la Nuit.

Shagot n'avait aucune idée de ce qu'ils attendaient à présent de lui. Il savait seulement qu'il était censé reconnaître le moment crucial quand il se présenterait.

Toutes les certitudes qu'il rencontrait en explorant son paysage intérieur le laissaient dubitatif. Voire sidéré par la profondeur de son scepticisme.

Le reste de la bande était encore davantage plongé dans le noir. Eux ne pouvaient que le suivre, le protéger et espérer que tous comprendraient, à un moment donné, ce qu'ils auraient à faire. Mais la tâche ne leur inspirait aucun enthousiasme.

Lorsque l'armée arnhandaise s'engouffra dans la passe au pied de la Montagne noire, dans la chaîne des Steigfeit, les compagnons de Shagot

avaient dépassé le stade de la grogne. Ils ne parlaient plus guère à leur chef ; se contentaient de suivre clopin-clopant, soumis à la volonté des dieux et indifférents au monde, à ce monde qui ne leur témoignait aucun intérêt.

Mais, parce qu'ils étaient personnellement impliqués, ils réagirent pourtant à l'attaque quand elle se déclencha. Lentement.

« Ils ne nous voient pas ! » s'écria Shagot.

C'était vrai. Les assaillants ne s'occupaient pas d'eux. Du moins jusqu'au moment où ils se ruèrent vers les arbres d'où était parti l'assaut. Deux fantassins s'avancèrent alors à leur rencontre. Svavar et Finnboga les dépêchèrent nonchalamment *ad patres*.

« Que personne ne bouge ! » ordonna Shagot. D'autres agresseurs arrivaient sur eux.

Les Connéciens parurent subitement s'en désintéresser.

« Comme le vieux Trygg, fit Hallgrim. Il oublie toujours ce qu'il doit faire ensuite.

— Dégageons, conseilla Shagot. Ils ne nous regardent plus. »

Ils n'avaient pas fait quatre-vingts pas qu'un unique cavalier les chargeait, lourdement caparaçonné. Sigurjon balança une hache. Voyant le cavalier l'esquiver, Shagot abattit sa monture d'un coup de rapière à la jambe. Les autres égorgèrent le cavalier avant même qu'il n'eût touché le sol.

À force d'essais plus ou moins réussis, ils finirent par comprendre qu'en procédant par bonds d'une douzaine de mètres, suivis chaque fois d'une pause d'une minute, ils pouvaient progresser sans attirer l'attention des assaillants.

« Une magie foutrement faiblarde, Grim, si tu veux mon avis, lâcha Svavar.

— Mais qui permet à ton vilain cul puant de rester en vie, pas vrai ? Une fois qu'on aura atteint ces rochers, là-bas, on fera le gros dos jusqu'à la fin de ce merdier et le départ des survivants. »

Quant à savoir qui en sortirait vainqueur, ça crevait les yeux. Tout était déjà consommé, hormis la boucherie.

Le silence régnait sur le champ de bataille. Les Connéciens avaient fini de piller les morts et d'achever les blessés. Ils devaient à présent affronter l'énormité de leur acte. Ça leur était sans doute plus difficile qu'aux hommes du pays et de l'époque de Shagot. Le Connec n'avait de la guerre

aucune autre connaissance que ce que lui en avaient rapporté ses quelques fils aventureux partis combattre dans les Terres Saintes.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant, Shagot ? » demanda Svavar.

Il n'en avait aucune idée. Ce désastre n'avait jamais été prévu par les dieux. « Faut que je dorme. Je vous le ferai savoir au matin. »

Ses compagnons ne posèrent aucune question.

C'étaient tous des hommes hors du commun.

Ils étaient allés au ciel et en étaient revenus.

Ou peut-être ailleurs.

Mais toutes les croyances étaient fondées dans ce monde. Dans ce monde, les dieux arrivaient les premiers, puis les hommes les refaçonnaient à l'image qu'ils préféraient.

Les vainqueurs finirent par repartir. Les Arnhandais et Grohlsachers rescapés avaient décampé depuis beau temps. Shagot et ses compagnons saisirent l'occasion pour récupérer tout ce qu'ils pouvaient.

Ils ne trouvèrent pas grand-chose.

« Alors, où on va, Grim ?

— D'où on vient. En évitant les gens.

— Qui est ce tueur de dieux ? voulut savoir Hallgrim quand Shagot leur eut exposé ce que lui avaient appris ses rêves.

— Je n'en sais rien.

— Alors comment on le reconnaîtra quand on le rencontrera ?

— Je n'en sais rien.

— Ça vire au vrai foutoir, Grim.

— Je sais.

— Et toutes les réponses se trouveraient dans cette ville qui s'appelle Brothe ?

— Sauf si les Anciens changent d'avis. Maintenant, fermez vos gueules. Une longue marche nous attend. Et il faudra éviter le plus souvent de se faire voir des autochtones.

— Pourquoi ?

— Les Anciens veulent qu'on passe inaperçus. Ils n'ont pas dit pourquoi. Toujours les mêmes conneries. On est censément assez excités pour leur servir de meute de chiens. »

À chaque heure qui passait, les six hommes trouvaient leurs dieux un peu moins sympathiques.

Les dieux des Andorayens étaient l'exact reflet de la population nordique. Autant dire qu'ils étaient brutaux, ivrognes, pas bien malins, ivrognes, violents, ivrognes et étroits d'esprit. Et souvent bourrés.

Telles étaient les valeurs que leur culture avait accumulées au fil des temps. Valeurs que nul ne chérissait plus dans le monde où se retrouvaient désormais nos Andorayens.

« On va trouver notre homme. »

Les autres froncèrent les sourcils mais se préparèrent au voyage. Avec un enthousiasme encore moins flagrant.

La grogne sérieuse ne débuta qu'une semaine plus tard, quand Shagot tenta d'éviter Antieux en catimini. « Qu'est-ce qu'on fabrique, bordel, Grim ? aboya Finnboga. On est censés capturer les tarés qui ont tué Erif Erealsson. Mais je n'ai pas entendu prononcer son nom une seule fois en un mois.

— Je suis partant pour rentrer chez nous, grommela Sigurdur.

— Il n'y a plus de "chez-nous", lui rappela Shagot.

— Quoi que soit devenu le pays, on s'y sentira sûrement davantage chez nous qu'ici. »

Asgrimmur lui-même se montrait rétif. « Je me dis qu'il serait peut-être temps que les dieux fassent eux-mêmes leur boulot. »

Shagot inspira profondément puis souffla lentement. Il ne voyait pas trop comment endiguer ce défaitisme rampant. Il avait déjà assez de mal à se motiver lui-même.

Il dormait à présent beaucoup plus longtemps que lorsqu'ils faisaient encore partie de l'armée arnhandaise. Il ne pouvait pas s'en empêcher. Il aspirait pourtant à connaître un cycle normal de veille et de sommeil. Et à arracher sa troupe à ce pays où l'on pouvait les tenir pour responsables de la conduite odieuse de leurs anciens compagnons arnhandais.

C'était ça le pire. Cette sournoise reptation. Cette façon de se déplacer en s'efforçant de ne pas se faire remarquer.

« Pourquoi on fait ça, bon sang, Grim ? s'enquit Hallgrim. Ces gens ignorent qui nous sommes. On pourrait emprunter la route normale. Comme de simples voyageurs se rendant dans l'Est. »

L'argument d'Hallgrim était frappé au coin du bon sens. Mais les voix des dieux, dans l'esprit de Shagot, lui interdisaient d'en reconnaître le bien-fondé.

« C’est de la pure connerie, insista Finnboga. Je suis à deux doigts de me tirer tout seul.

— Ce sera moins difficile quand on atteindra la contrée qu’on appelle l’Ormiendène. »

Mais, dans la mesure où Shagot n’arrêtait pas de ronfler, atteindre l’Ormiendène parut exiger une éternité. Et, une fois sur place, Shagot refusa encore de voyager normalement.

La mutinerie couvait de plus en plus parmi Svavar, Hallgrim et les autres ; tandis que Shagot se montrait de plus en plus incapable d’être autre chose, selon les termes de Svavar, son propre frère, que le « porte-parole ectoplasmique et désormais parfaitement discrédité d’un ramassis de dieux cinglés ».

Une semaine après leur entrée en Ormiendène, Shagot se retrouva seul avec son frère à son réveil. À la façon dont Svavar se tenait voûté pour faire la cuisine, Shagot comprit que quelque chose clochait sévèrement.

Il manquait des chevaux.

« Ils sont partis, Grim. Ils n’en pouvaient plus. Mais ils ont tout laissé. »

Shagot avait le plus grand mal à appréhender émotionnellement la situation. « Je ne comprends pas.

— Tu n’écoutes jamais, hein ? Ils n’ont pas cessé de te le répéter.

— Tu es encore là.

— Je suis ton frère. Mais, si j’étais certain que tu pourrais survivre pendant une semaine livré à toi-même, je serais déjà parti aussi. »

Persuadé que les autres allaient recouvrer leurs esprits et revenir, Shagot ne se remit pas en route le jour même, le lendemain ni le surlendemain.

Svavar ne le bouscula pas. Il ne croyait plus en une mission divine. Mais Shagot était de la famille.

Après toutes les épreuves qu’il avait traversées depuis le meurtre d’Erif, Svavar était parvenu à la conclusion que l’extinction de quelques dieux ne serait pas un bien grand malheur.

Au bout d’un moment, Shagot fut enfin suffisamment remis pour se dresser sur ses pattes arrière et reprendre leur périple.

« Où allons-nous, grand frère ? voulut savoir Svavar.

— Pour le moment, à la Vieille Ville. Brothe. C’est là qu’ils veulent qu’on se rende. »

Shagot se posait des questions sur lui-même. Il n’avait plus aucune volonté. Mais, sauf le harcèlement des voix des dieux dans son esprit, il

serait volontiers rentré chez lui aussi.

Asgrimmur, pour sa part, commençait à regarder son frère comme une sorte de saint homme illuminé. Personnage assez rare, sans doute, dans la tradition nordique ; mais l'idée que des hommes puissent devenir fous après avoir été touchés par les dieux était incontestable. Et, dans le cas de Shagot, le doute n'était pas permis.

Les dieux du Nord sont méprisants, puérils et mesquins. Un grand nombre de dieux, par toute la terre, montrent de très bonnes dispositions pour la famine, la pestilence et la guerre, mais se révèlent finalement assez pauvres en traits de caractère que leurs adorateurs trouveraient aimables.

Finnboga, Hallgrim, Sigurdur et Sigurjon se heurtèrent à la malignité des Instrumentalités de la Nuit deux soirs seulement après avoir abandonné Shagot et Svavar.

Ils bivouaquaient pour la nuit sous un vieux pont de pierre enjambant un torrent large de moins de six mètres. Le cours en était assez bas à cette saison. Il avait neigé dans l'après-midi. Et, maintenant, un vent âpre et froid chuchotait autour du vieux pont. Des bourrasques cinglaient leur petit feu, menaçant de l'éteindre.

Cet abri avait pendant des siècles servi de refuge aux voyageurs. D'innombrables feux avaient brûlé au même emplacement, entourés par le même cercle de pierres noircies. Un autre brûlait sur la berge nord du torrent, où une demi-douzaine de voyageurs se dirigeant vers le sud se blottissaient contre le froid.

« Je vieillis, grommela Hallgrim. Il y a encore dix ans, ce vent m'aurait fait l'effet d'une petite brise printanière. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir émigré en Iceland. »

Ses compagnons grognèrent un acquiescement. Aucun n'avait visité l'Iceland, mais tous avaient entendu parler des geysers, des sources et des courants d'air chauds magiques qui battaient en brèche les plus féroces hivers. Quand les falaises de glace traverseraient le détroit de l'Ormo pour commencer d'engloutir le nouvel empire brothien, il ferait toujours bon en Iceland.

« Mais ça pourrait être très différent ici, fit remarquer Sigurjon. Si cette contrée fait effectivement partie d'un grand royaume et si ces corbeaux noirs de prêtres mènent réellement le bal.

— Tuer quelques prêtres ne doit pas être bien compliqué, non ? demanda Finnboga.

— Pas compliqué ? aboya Sigurdur. Regarde un peu où on en est.

— Sûrement plus compliqué que ça n'en a l'air, déclara Sigurjon. Sinon, pourquoi ces fiottes seraient-elles encore au pouvoir ?

— Tu as raison, convint Sigurdur. Ce sont eux qui tiennent le manche dans le secteur. Et il y a fort peu de chances pour que ça change. Merde !

— Quoi ?

— J'ai encore envie de chier. » C'était la septième fois de la journée. Sigurdur commençait à s'inquiéter. Un homme qui perd le contrôle de ses entrailles risque de se vider à mort.

« Ben, te place pas sous le vent, alors ! La dernière pêche que t'as posée puait si fort que les mouches en tombaient raides mortes. »

La tripe en folie, Sigurdur s'éloigna en titubant vers un coin qu'il avait repéré avant la tombée de la nuit en prévision d'une telle urgence.

Il localisa les pierres jumelles et dégrafa gauchement son pantalon en le suppliant de bien vouloir tomber avant l'explosion, tout en redoutant déjà la cruelle morsure du vent sur ses fesses nues.

Il y parvint juste à temps, expulsa la première rafale nauséabonde et, tout en se pliant en deux sous l'impact d'une nouvelle série de crampes encore plus féroces que les précédentes, s'en félicita complaisamment.

À l'instant de la délivrance, sous la forme d'un bouillonnement grondant, Sigurdur se rendit compte qu'il n'était pas seul. Et que celui qui se trouvait là ne pouvait être un de ses compagnons de voyage. Il voyait d'ici son frère, Hallgrim et Finnboga en train de plaisanter à ses dépens, blottis tout près du feu.

Il glissa une main vers son couteau.

Une ombre se rapprocha d'un mouvement coulé. Le feu projetait assez de clarté pour lui permettre de distinguer une femme vêtue d'une cape noire et coiffée d'un capuchon. L'ourlet de la cape touchait la terre.

Il n'en voyait que le visage. Un beau visage, au demeurant, évoquant beaucoup celui que devait avoir sa mère dans sa jeunesse.

On entend parler toute sa vie de ce genre de truc, songea-t-il, mais on n'est jamais assez préparé quand ça se produit. Jamais il ne vous viendrait à l'idée que vous pourriez, vous, attirer l'attention des Instrumentalités de la Nuit.

La femme ouvrit sa cape. Elle ne portait rien dessous. Son corps était la perfection même. Il était brûlant. Irrésistible.

Il était trop tard, même pour hésiter.

Sigurjon commençait à s'inquiéter. « Pourquoi est-il si long ? Ç'a toujours été un sac à merde, mais… par les dieux…

— Il essaie peut-être de tout évacuer en un seul étron géant, le grand-père des étrons…

— Il va se geler les miches s'il continue comme ça à tourner autour du pot. » Sigurjon se leva et appela. Son frère ne répondit pas. Il se rassit, persuadé qu'en cas de vrai gros problème il en prendrait conscience par le lien de la gémellité.

Une demi-heure plus tard, Finnboga et Hallgrim s'en émouvaient assez pour abandonner Sigurjon près du feu et partir à la recherche de son frère en criant son nom.

Ils ne trouvèrent strictement rien.

« On retournera voir dès qu'il fera jour. On ne trouvera rien maintenant. Tirons au sort le premier tour de garde. » Sigurdur aurait normalement dû s'y coller.

Ils trouvèrent l'emplacement où Sigurdur avait soulagé ses entrailles. Puis, malgré les traces qu'ils avaient laissées partout en cherchant dans le noir, ils finirent par repérer la piste tracée par Sigurdur en remontant la berge du torrent vers l'amont. Ils découvrirent son corps, nu à partir de la taille, moitié immergé et moitié hors de l'eau, à près d'un kilomètre du campement. Son pantalon resta introuvable.

« Il est mort heureux », déclara Hallgrim.

Mais la peau de Sigurdur était aussi blanche que la neige ; pas seulement parce qu'il était mort, mais parce qu'il avait été vidé de tout son sang.

La boue gelée avait conservé les empreintes de petits pieds nus féminins.

L'histoire était facile à reconstituer mais difficile à croire. On entend des récits de ce genre sans jamais vraiment y ajouter foi.

Mais les créatures de la Nuit sont aussi cruelles que la mort. Et aussi maléfiques que le prétendent les récits.

Les rescapés n'établirent aucune relation entre l'infortune de Sigurdur et le fait qu'ils avaient tourné le dos à leurs dieux.

À leur retour au campement, ils s'aperçurent qu'il avait été pillé par leurs voisins. Ces scélérats ne leur avaient quasiment laissé que les armes et les vêtements qu'ils portaient sur eux en partant. Toutes choses qu'ils faillirent d'ailleurs ruiner en creusant une tombe peu profonde pour Sigurdur.

Sigurjon se montra le plus avisé des trois survivants. Il se mit à soupçonner un forfait divin une semaine plus tard, quand quelque chose prit la vie d'Hallgrim. Cet autre trépas dans le noir, toutefois, ne laissait pas une victime au visage souriant. Il la laissait sans visage.

Ni Sigurjon ni Finnboga n'avaient entendu un seul bruit.

17
Le Connec, après le bain de sang

Les ravisseurs de frère Chandelle laissèrent s'écouler plusieurs jours avant de l'autoriser à voir le comte Raymone Garète. On ne lui reprochait rien. Il était connu et respecté dans toute la Fin du Connec. S'il devait être condamné pour trahison, il lui faudrait s'en accuser lui-même.

« Eh bien ? demanda le comte. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— J'étais sur la route. J'essayais de vous rattraper. Les Arnhandais m'ont fait prisonnier. Quand vous avez attaqué, l'archevêque m'offrait l'opportunité de devenir le personnage central d'un procès pour hérésie.

— Je vois parfaitement pourquoi il nourrirait ce projet. Pourquoi tentiez-vous de me rejoindre ?

— J'espérais vous dissuader d'attaquer les Arnhandais. Cette guerre ne peut se solder que par un désastre pour la Fin du Connec. »

Les hommes de main du comte s'esclaffèrent et se gaussèrent de frère Chandelle en gloussant comme des poules mouillées. Peu d'entre eux étaient plus âgés que le comte. « J'ai l'impression que le désastre est dans l'autre camp, mon frère, fit l'un d'eux. Et plutôt deux fois qu'une, maintenant. »

Frère Chandelle secoua la tête. « Je n'ai plus aucun espoir de prêcher la raison maintenant. Les dés sont jetés. Écoutez-moi, jeunes présomptueux ! Ne vous reposez pas sur vos lauriers. L'été prochain, le suivant ou celui d'après, les armées de l'Arnhand et du patriarche reviendront. Et elles tomberont sur vos têtes comme la colère de Dieu Lui-même. »

Ce n'était pas ce qu'ils souhaitaient entendre. Ils voulaient qu'on leur dise que Santérin ne cesserait jamais de guerroyer contre l'Arnhand ; que des querelles dynastiques réduiraient l'Arnhand à l'impuissance ; que le patriarche n'était qu'un sac à vent et l'empereur du Graal une rude épine dans son flanc, prête à frapper dès que Sublime s'aviserait de péter plus haut que son cul.

Frère Chandelle avait connu la réussite dans sa vie séculière. Ses succès en tant que parfait étaient plus limités, car c'était maintenant un saint homme. À qui manquait l'atout dont jouissait Sublime : une armée capable de faire entendre raison aux simples d'esprit.

Il ne resta pas avec le comte. Il reprit la route. Il allait rejoindre le duc Tormond et tenter d'infléchir l'avenir depuis Khaurène.

Il n'existait aucun moyen d'empêcher le déclenchement de cette guerre. Toutes les grandes familles de l'Arnhand la réclameraient. Ne lui restait plus qu'à tenter d'interdire aux émotions de prendre entièrement le dessus. Plus on parviendrait à en émousser la pointe, plus l'avenir serait aimable.

Il allait tenter de convaincre les puissants de ce monde – et plus particulièrement Tormond – qu'ils devaient se préparer au pire.

Il ne voulait pas la guerre. Mais, si elle était inévitable, le Connec devrait être prêt à riposter avec une vigueur et une férocité qui rempliraient d'effroi tous ceux qui ne s'intéressaient qu'à engraisser leur fortune.

Frère Chandelle arpentait l'ancienne grand-route glacée qui menait à Khaurène, tristement conscient que la toute dernière chose qu'il lui restait à accomplir en ce monde, et pour laquelle il devrait s'appliquer comme jamais, était une tâche méprisable. Il allait devoir éduquer et guider les Chercheurs de Lumière dans une époque de violence et d'horreur qui, au final, déciderait de la perpétuation ou de la disparition de leur foi sur la terre.

L'hérésie maysaléenne, si douces que fussent ses espérances, ne réagirait pas en mouton bêlant. Mais, de manière pour le moins ironique, les Connéciens qui supporteraient tout le poids des dépenses et du combat seraient de pieux chaldaréens se défendant contre des hommes qui se prétendaient les champions de leur propre foi.

18
Plemenza – le palais de Dimmel

Plemenza était une ville claire et colorée, mais les captifs n'eurent pas l'occasion d'en profiter. Les soldats qui les amenaient veillèrent à leur interdire tout contact avec les autochtones. Autant qu'Else pût en juger, ceux-ci n'étaient guère curieux.

La petite troupe franchit les portes du palais de Dimmel. Et tout fut dit, du moins avant longtemps.

Il ne se passa rien de cruel. Il ne se passa rigoureusement rien. Les prisonniers pénétrèrent dans une aile du palais où toutes les fenêtres et les portes, sauf une, étaient murées de brique. Puis on les ignora. Mais les repas continuaient d'arriver régulièrement. Au début, Doneto fulmina et exigea de parler à un responsable, voire à l'empereur en personne. Le seul serviteur qu'ils virent jamais ne leur répondait pas, ni dans un sens ni dans l'autre.

Doneto se sentait certes insulté mais ne s'inquiétait pas pour sa sécurité. « Ce n'est qu'une escalade prévisible dans la querelle qui oppose l'empereur à Sublime. Si Johannes continue à m'isoler du Collegium, le patriarche aura le plus grand mal à s'adjuger son soutien. »

Else écoutait attentivement. S'il suffisait d'éliminer un homme pour paralyser tout le centre du pouvoir de l'ennemi… alors un simple petit tour de passe-passe au moyen d'une bonne épée aiguisée et…

Mais il était encore plus futé, et bien plus efficace, de faire disparaître, loin de Brothe, un homme qui avait voix au chapitre et dont le vote pesait si lourd. En laissant planer le mystère sur sa survie.

Le Collegium ne remplacerait Bronte Doneto que s'il le savait dans un état physique lui interdisant désormais de siéger pour la glorification de l'Église. Et encore lui faudrait-il la bénédiction du patriarche.

Doneto restait optimiste. Il se réveillait chaque matin persuadé de vivre son dernier jour de captivité. Et s'endormait tous les soirs sur la même maigre paillasse, les idées embrouillées et seul avec son désespoir.

Un mauvais génie avait dû présider intimement à la préparation de leur prison. Les captifs n'avaient aucun contact avec le monde extérieur, aucun moyen de savoir s'il faisait jour ou nuit, ni même en quelle saison ils étaient… Probablement en hiver. Le palais était glacial. Ils ne jouissaient d'aucune intimité. Le principaté devait partager l'espace et les sanitaires avec ses hommes. Ainsi qu'avec Fer de Porc, car les brancequenets ne voulaient pas du mulet dans leurs écuries, où il risquait de susciter des questions indésirables. La présence du mulet était en soi une déclaration d'intention. On tenait à faire savoir à Doneto qu'aux yeux de l'empereur du Graal un principaté du Collegium épiscopalien avait à peu près autant de valeur qu'un bourricot un peu astucieux.

C'était faux, bien entendu. Mais le mépris affiché de l'empereur grignotait lentement le principaté.

Cependant, derrière l'arrogance et l'autosatisfaction de Doneto, il y avait une volonté de fer. Ainsi qu'une certaine humanité. Il finit par s'adapter à leur société. Au bout de trente nuitées dans cet espace confiné, même Bo Biogna et Joe tout-court pouvaient s'asseoir avec lui pour bavarder.

Vers le milieu de la journée, quand son optimisme était au plus fort, Doneto revenait sur ses débuts dans la prêtrise. Du moins le prétendait-il. Bien que chacun sût que tous les membres du Collegium achetaient leur sinécure. Peu d'entre eux enduraient jamais les vicissitudes quotidiennes de la vie de prêtre.

« Il est né évêque, déclara Pinkus Ghort histoire de bien marquer le coup. Quand on est le cadet d'une grande famille brothienne, on débute dans la vie comme évêque. On lui a sans doute remis sa mitre à quatorze ans. »

Else était amusé. Ghort faisait son Ghort. C'était, des trois autres captifs, lui qui passait le plus de temps avec le principaté, à le flagorner. Mais il ne renonçait pas pour autant à son droit à la critique. « Il faut travailler davantage Doneto au corps, Pipe, faisait-il. Tu n'auras plus jamais une pareille occasion. Rappelle-toi que nous pourrions sortir demain. Ils ne nous préviendront pas. »

C'était effectivement une occasion unique de placer sa viande. Doneto lui avait déjà offert un emploi à Brothe.

Feindre de tenir Else à distance pour lui offrir ensuite une place d'où il pourrait surveiller les ennemis de Bronte Doneto, tel était pourtant le plan

du principaté.

Ghort avait d'ores et déjà saisi l'aubaine il commandait sa garde personnelle.

« Faudrait pas que ça te monte à la tête, Pinkus, lui dit Else. Tu es le troisième cette année. Ceux qui détestent ce type sont légion.

— Oh, je serai prudent. C'est le genre de boulot que j'ai cherché toute ma vie. Ça fait la rue. Pas question de surpasser tout le monde dans son accomplissement. Et, si on arrive à te placer là où il faut, tu pourras toujours m'avertir des merdouilles éventuelles.

— J'y ai beaucoup réfléchi, justement.

— Je n'aime pas ce ton, Pipe. Il indique probablement que ce que tu vas m'annoncer ne me plaira pas.

— Ça ne me surprendrait pas. Ce que je me dis, c'est que, si jamais nous nous retrouvons tous les deux à un poste que le principaté aimerait nous voir occuper, l'information devra circuler dans les deux sens.

— Autrement dit ?

— Autrement dit, si je dois devenir ta taupe, tu devras aussi être la mienne. Moi aussi, j'ai parfois besoin de faire bonne figure. Sauf si tu t'imagines que ça doit rester unilatéral.

— Loin de moi cette idée, Dieu me pardonne. J'essaie seulement de me procurer une existence douillette.

— Si on se débrouille bien, on pourra se rédiger mutuellement des lettres de marque. »

Ghort gloussa. « Tu n'es pas aussi simplet que tu voudrais le faire croire, hein, Pipe ? »

Avant que leurs quartiers ne soient transformés en cellule, ils avaient, dans une vie antérieure, servi de salle de loisir du palais. On y trouvait des tas de vieux livres défraîchis et d'archives du siècle précédent. Beaucoup traitaient de la famille Truncella et d'histoires survenues au cours de générations depuis longtemps disparues. Ils n'étaient guère utiles qu'à Else, qui s'en servait pour étudier les divers styles d'écriture occidentaux.

Quelques livres récents se mélangeaient à ce fatras. Else les trouva édifiants. Du point de vue de son éducation professionnelle.

Ceux qui étaient écrits en langage vernaculaire moderne manquaient d'intérêt. Ils traitaient principalement de la vie des saints chaldaréens, lesquels étaient innombrables. Renseignements sans doute pertinents quand on se penchait sur la question, mais sans aucune valeur pratique autrement.

La majorité des vrais livres étaient écrits en brothien ancien, méticuleusement retranscrit de textes de l'époque classique aujourd'hui captivants, car ils ouvraient de merveilleuses fenêtres sur un passé que n'avaient pas encore révisé les préjugés et ambitions des époques ultérieures.

Else se fit assister par Bronte Doneto, qui adorait enseigner quand il ne trouvait pas d'emploi plus noble à son énergie. « Ce sont les copies de textes écrits avant la Confirmation chaldaréenne, lui expliqua-t-il. Ils sont rédigés en brothien littéraire. Une chance pour nous, car il ne s'est pas altéré aussi vite que le vulgaire. Mais ce sont là des traités portant sur des questions pratiques. Comment gérer vignobles et établissements vinicoles. Comment régir une latifundia, ces vastes entreprises agricoles qui comprenaient oliveraies, plantations de figuiers et de citrus en même temps que des potagers et des cultures céréalières. On ne mangeait pas beaucoup de viande à l'époque, hormis poisson et fruits de mer. Celui-ci traite de la fabrication de diverses machines, depuis les pressoirs à vin et à huile jusqu'aux pièces d'artillerie et engins de siège. Celui-là parle de la conduite de la guerre, et ceux-ci de la vie d'empereurs et d'hommes illustres de leur temps. »

Doneto lui enseigna quelques rudiments de brothien classique. Else passait le plus clair de ses heures de veille à déchiffrer les vieux bouquins.

Il établit un précédent ; se piqua d'une lubie. L'existence en captivité était si morne que Bo Biogna et Joe tout-court eux-mêmes étaient prêts à tout pour dissiper leur ennui. Voire à apprendre, la plupart du temps sous la férule du principaté.

« Le prochain sera Fer de Porc, prédit Else. Et il apprendra plus vite que nous. » Il raconta une vieille histoire de Dreanger où l'on apprenait à siffler à un chameau, mais en prenant bien soin de lui substituer un mulet.

Armé de ce qu'il aurait ainsi appris, Else pourrait espionner le courrier des ennemis de Dreanger.

Peu à peu, le temps passant, il se laissait entraîner dans les projets du principaté, mais en fonction de ses propres desseins.

Les captifs n'avaient aucune idée précise de la durée de leur captivité. Trois mois, s'accordaient-ils tous à dire. Peut-être cinq, selon certains. Else s'étonnait qu'ils eussent réussi à survivre jusque-là sans jamais recourir à la violence. Sans doute en raison de l'espace disponible. Et parce que le

désespoir ne s'était jamais installé. Bronte Doneto ne cessa jamais de croire à la survenue imminente de secours ou d'une rançon.

Joe tout-court était aux anges. « J'ai jamais aussi bien vécu, expliqua-t-il à Else. Regarde. J'ai chaud. Je bouffe bien. J'ai des copains. J'ai Fer de Porc. Et j'apprends même à lire et à causer correctement. »

Le rêve rose de Joe n'était pas près de s'achever. Inéluctablement, l'assurance de Bronte Doneto commença de s'effilocher. Else se demanda si, à Plemenza, la nature humaine ne se serait pas totalement effondrée.

Il semblait impossible que la nouvelle de la situation du principaté ne fût pas parvenue aux oreilles des intéressés.

« Peut-être que le patron a la grosse tête, suggéra Ghort. Il est à trois cent cinquante kilomètres de chez lui. Pourquoi est-ce qu'on le reconnaîtrait ici ?

— J'abonde dans ton sens, répondit Else. Pour être franc, je n'ai pas l'impression que la plupart de ces brancequenets savaient qui nous étions. On les avait seulement chargés de nous capturer. »

Précision qui n'améliora l'humeur de personne.

« On pourrait se dire que l'empereur aurait tout intérêt à le faire savoir à quelques personnes, reprit Ghort. Il n'a rien à gagner à maintenir Doneto bouclé. »

Et pourtant si. Mais, vu de l'intérieur d'une prison, ça ne sautait pas aux yeux.

« Il s'agit peut-être de ce dont nous avons parlé au début. Tant qu'Hansel détient le principaté, le Collegium se retrouve paralysé. Et Sublime n'a plus les moyens de concrétiser ses divagations. De faire des misères à l'empereur, par exemple.

— Tu as sans doute raison, Pipe. Mais ça ne me plaît pas. Ça signifie qu'Hansel a publiquement annoncé qu'il a capturé l'envoyé de Sublime. Et que Sublime croit pouvoir se montrer plus têtu. À moins qu'il ne se fiche éperdument du sort de son cousin. »

Bo Biogna organisa une tontine. Celui qui devinerait avec la plus grande précision la durée de leur captivité remporterait le gros lot. Bronte Doneto lui-même y participa.

Else se demandait fréquemment pourquoi le Doneto d'aujourd'hui était si différent de celui qu'on avait envoyé dans la Fin du Connec pour aider l'évêque Sérifs à imposer la volonté de Sublime V.

« Pourquoi ne pas le lui demander ? suggéra Ghort quand Else s'en ouvrit à lui. La question que je me pose, moi, c'est ce qu'il est advenu du giton de l'évêque. »

En effet. Osa Stile avait disparu le jour même de leur arrivée à Plemenza. L'empereur du Graal lui avait peut-être trouvé une nouvelle mission.

Else rassembla tout son courage et, pendant une partie de cartes, demanda à Doneto pourquoi, à son avis, son caractère avait changé de manière si spectaculaire.

« Tu es rapide à la détente, hein, Hecht ? Rien ne t'échappe.

— Je suis un soldat de métier, monseigneur. J'aime bien comprendre les gens pour qui je travaille. Vous ne me rappelez plus en rien le légat dont nous avons entendu parler en entrant en Antieux pour la première fois.

— Tu as raison, Hecht. Mais rappelle-toi que l'homme ne se réduit pas à sa seule fonction. Je jouais un rôle au nom du patriarche. Un rôle qui m'avait été dévolu par l'évêque Sérifs, puisse ce gros pourceau corrompu rôtir en enfer pour le mal qu'il a causé à l'Église. »

Entra un beau jour dans leur cellule un homme qui n'était pas le domestique laconique habituel. Le nouveau venu scruta les dix-neuf prisonniers. Les dix-sept qui n'étaient pas trop souffrants se pressèrent autour de lui. Il en désigna un. « Toi. Suis-moi. »

Il avait choisi Bo Biogna. Bo refusa. Mais le nouveau visage n'était pas venu seul. Trois hommes armés entourèrent Bo. Ils n'avaient pas l'air de répugner à employer leurs outils professionnels.

« Vas-y, Bo, conseilla Else. S'ils avaient eu de mauvaises intentions, ils les auraient déjà appliquées pour n'avoir plus à nous nourrir.

» J'espère ne pas me tromper, déclara-t-il à Ghort après le départ de Bo.

— Ça me paraît logique. Tu sais comme moi qu'ils comptent se servir de nous. »

Bo Biogna ne resta même pas absent un quart d'heure. Ceux qui l'avaient ramené embarquèrent un autre prisonnier.

« Eh bien ? » lui demanda Ghort. Tous les hommes valides s'étaient amassés autour de Bo. Bronte Doneto lui-même s'était rapproché pour entendre son récit.

« Je ne sais pas. Ils m'ont fait longer le couloir jusqu'à cette salle déserte, avec juste une grande table et quatre types qui m'ont posé des

questions. Mais ils avaient l'air de se foutre complètement des réponses.

— Quel genre de questions ? s'enquit Else.

— Qui j'étais, ce que je faisais dans la vie, pourquoi j'avais rallié l'armée du patriarche.

— Pourquoi voudraient-ils savoir tout ça plutôt que des renseignements plus stratégiques ?

— Ouais, eh bien, ils m'ont posé des tonnes de questions sur toute sorte de conneries. Et surtout sur ce sorcier de la Fraternité, Grade Drocker. Et ce qui s'était passé dans le Connec. Enfin, pas exactement sur les événements eux-mêmes, mais sur le pourquoi et le comment. Et sur les gens qui avaient effectivement fomenté l'affaire. J'ai l'impression qu'ils ont très vite renoncé à m'interroger quand ils se sont rendu compte que j'étais un sans-grade ignare. »

Le deuxième homme fit à peu près le même récit. Tout comme le troisième, même s'il semblait à Else que les questions fussent désormais taillées sur mesure pour leur destinataire, suggérant que les inquisiteurs avaient une idée très précise, avant même le début de l'interrogatoire, de l'identité de l'impétrant.

Pinkus fut le quatrième. Il resta absent plus d'une heure et en revint indemne mais vidé et s'effondra sur sa paillasse. « C'était dur. Pas physiquement. Difficile de faire tenir debout ton histoire quand on te pose cinquante fois la même question d'une manière différente. »

Bronte Doneto était intrigué. Et inquiet. Son tour allait venir. Il écoutait quand Else revint à la charge : « Comment ça ?

— C'était comme l'ont dit Bo et les autres. Mais en plus insistant. Ils avaient l'air persuadés que je devais connaître tous les secrets du patriarche, et que je serais le capitaine désigné d'une bande de voleurs à la mie de pain envoyés par Sublime. Qu'est-ce que j'y peux, moi, si je n'ai jamais approché l'autre vieux bouc de plus près qu'aujourd'hui ?

— Ils t'ont menacé ? Ils ont tenté de te soudoyer ?

— Non. Et ça aussi c'était bizarre. Je n'ai pas l'impression qu'ils s'intéressaient à mes réponses. Ils voulaient uniquement me poser des questions. »

Cela parut perturber Doneto. « On a raté quelque chose, principaté ? demanda Else.

— Peut-être se servent-ils de sortilèges pour détecter les mensonges. S'ils disposent d'adeptes spécialisés, nos réponses leur importent peu. À

quoi ressemblaient les inquisiteurs ?

— Pas à des sorciers d'une espèce ou d'une autre, en tout cas, répondit Ghort. C'étaient seulement des soldats. Des types habitués à se salir les mains. J'avais déjà croisé l'un d'eux quelque part. Celui qui se trouvait tout au bout, sur leur droite… Un homme dont je devrais me souvenir. Mais je sais plus d'où. »

D'autres encore passèrent sur le gril, tantôt plus longtemps, tantôt moins. Joe tout-court ne s'éclipsa que huit minutes.

À son retour, les soldats firent signe à Pinkus. « J'y suis déjà passé, se rebella-t-il.

— Alors tu connais le chemin. Allons-y. »

Ghort resta longtemps parti.

Les soldats exigèrent de Doneto qu'il lui succédât. La tension monta. « Du calme, chef, lâcha Ghort. Ce n'est pas si terrible.

— Pourquoi t'a-t-on rappelé ? lui demanda Else dès que la porte se fut refermée en claquant derrière le principaté.

— Peut-être qu'ils ne m'avaient pas compris la première fois. Ils m'ont posé les mêmes questions. Je pense que Doneto a raison. Il se passe autre chose quand ils t'interrogent.

— Il leur a fallu une heure pour obtenir de toi les mêmes réponses à des questions qu'ils t'avaient déjà posées ?

— Oh, non. Ça ne leur a pris que vingt minutes. Ils se sont levés et sont partis au beau milieu. Comme s'ils sortaient souper ou quelque chose comme ça. Et n'avaient pas à se soucier de moi.

— Et tu t'es donc contenté de rester assis ?

— Eh bien, je me suis levé pour faire un tour. Je ne suis pas allé bien loin. Ils avaient fermé la porte à clé. »

Bronte Doneto resta absent plusieurs heures. Il revint épuisé. Il n'avait pas grand-chose à dire. Il ingurgita un bol de soupe de lentilles, se roula en boule sous sa couverture et s'endormit.

Son interrogatoire fut le dernier de la journée.

Les interrogatoires reprirent au matin. Le premier appelé y avait déjà été soumis. « Ils ont autre chose en tête, leur apprit-il. Cette fois, c'était sur la religion. »

Else passa le troisième. Il n'était pas spécialement nerveux. Il se sentait capable de répondre à des questions basiques sur la religion. Il s'y était

intéressé.

La salle ressemblait exactement à la description qu'on lui en avait faite : nue et brillamment éclairée. L'odeur du suif était puissante. Quatre hommes étaient assis derrière une table, le dos au mur. Ils n'avaient pas la mine d'inquisiteurs de métier. Le plus éloigné d'Else sur sa droite était sans doute un prêtre. Il en catalogua deux autres comme des soldats. Mais le quatrième, celui du milieu, devait être un personnage important.

« Piper Hecht ? demanda l'homme assis à sa droite.

— Oui.

— Religion ?

— Oui.

— Pardon ?

— Oui. Je suis un homme religieux.

— De quelle religion ?

— Pourquoi ?

— Laissez tomber, lança l'homme qu'Else soupçonnait de mener la barque. Asseyez-vous, Hecht. Et répondez aux questions qu'on vous posera.

— Pourquoi ? »

Frémissement de courroux. Jusque-là, personne encore n'avait soulevé de difficultés.

Son poignet gauche se mit à le démanger. Il se gratta. Ses doigts se prirent dans l'amulette invisible, qui avait commencé à chauffer.

Sorcellerie. Évidemment.

« Je ne comprends pas pourquoi vous espérez me voir coopérer, déclara Else. Pourquoi aiderais-je les ennemis de mon employeur ?

— Parlez-nous de la vie que vous meniez avant votre enrôlement dans l'armée envoyée par le patriarche pour secourir l'évêque d'Antieux », demanda l'homme le plus éloigné d'Else sur sa gauche.

Else réprima le désir de continuer à ergoter. Peut-être l'en supposait-on incapable. Peut-être était-ce précisément le but de la sorcellerie à l'œuvre ici.

Il parla en termes vagues de son enfance en Duarnénie, moindre principauté fondée par les croisés sur la côte sud-est de la mer Basse, dans un petit territoire près de Tusnet, profondément enfoncé dans l'arrière-pays, à l'intérieur des marches où les croisés chaldaréens de l'ordre du Graal étaient perpétuellement en guerre contre les Shéardes impies des Grands Marais. Il fit allusion à une fugue à l'âge de quinze ans, à ses rebonds d'un

petit employeur à l'autre dans sa dérive vers le sud. Il ne donna pas de détails. Les mercenaires en donnent rarement.

Il se montra plus précis sur ses états de service depuis qu'il avait rejoint les rangs de l'armée financée par la Fraternité. Ces quatre hommes devaient déjà savoir tout cela.

« Veuillez sortir, ordonna le responsable à ses subordonnés. Je veux parler à cet homme seul à seul. »

La salle se retrouva si vite désertée qu'Else soupçonna une mise en scène.

Il continua d'afficher une expression ébaubie. Celle d'un couillon de troufion ignare. Mais ça ne prendrait pas très longtemps. Ses propres hommes lui avaient fait le même coup avec un succès mitigé.

L'homme qui était resté le scruta. Else lui rendit la politesse. Il s'agissait sûrement de Ferris Renfrow. Aucun autre n'aurait mieux trouvé sa place ici dans ces circonstances, pas vrai ?

Il avait la cinquantaine, des dehors plus firaldiens que nordiques et encore tous ses cheveux, noirs et légèrement saupoudrés de gris. Mais ils avaient perdu leur lustre. Ses yeux étaient petits et bruns, plissés et constamment soupçonneux, ses lèvres figées en une espèce de moue maussade suggérant qu'on ne cessait jamais de lui mentir. Son nez était parfaitement anodin, son menton en galoche, son visage rectangulaire tanné. Il avait une excellente dentition, chose rare en terre chaldaréenne.

« Dites-moi ce qui s'est passé dans le Nœud. La nuit où votre compagnie a été la proie du bogon.

— Du quoi, monsieur ?

— Cette attaque. Par le monstre de la Nuit. Celui qu'on appelle un bogon.

— Il n'y a rien à en dire. On y a survécu.

— Vous avez sauvé le groupe. »

Else haussa les épaules. « Plutôt le principaté Doneto. Je n'ai rien fait, sinon un cauchemar. Ça m'a tiré de mon sommeil. J'ai senti que quelque chose de maléfique se préparait et j'ai réveillé le principaté. C'est tout. Il fait partie du Collegium. Ensuite, j'ai été pris de crampes d'estomac. Il s'est chargé du monstre.

— Mais ce n'était pas une première, n'est-ce pas ? Ça s'est passé de la même façon au bois d'Esther et à Runch… »

Secoué, Else réagit mieux qu'il ne l'aurait cru. Il réussit même à refréner sa curiosité quant à cette allusion à Runch. Nul bogon n'y avait fait son apparition.

Il ne répondit pas.

« Il y a comme un fil conducteur, reprit Renfrow. Je ne sais pas trop lequel exactement, mais les attaques les plus récentes sont certainement la conséquence de l'échec de la première.

— Hein ?

— Je sais qui vous êtes, capitaine Tage. Je vous attends depuis des mois. Vous n'avez rien fait de ce qu'on attendait de vous. Ce grabuge à Sonsa était un pur chef-d'œuvre.

— Je suis complètement perdu, monsieur. Vous vous trompez du tout au tout. » Néanmoins, Else soupçonnait Renfrow de ne pas pêcher au hasard. « Qui êtes-vous, monsieur ? »

L'inquisiteur secoua la tête.

Osa Stile. Le petit salopard n'avait pas su tenir sa langue.

Renfrow devait être celui que Pinkus Ghort croyait avoir déjà rencontré.

« Peut-être ignorez-vous réellement ce qui se passe. Si je devais vous envoyer en territoire ennemi, je ne vous ferais pas non plus part de tous les éléments. Je laisserais de côté les aspects plus sensibles jusqu'au moment où vous auriez survécu à toutes les prises de contact. »

La menace semblait se faire à chaque minute plus concrète.

« Oui. C'est bien ça. On s'est contenté de vous balancer dans la mêlée comme on jette un serpent dans le feu. Soit on s'attendait à ce que vous en supportiez la chaleur, soit on voulait vous voir brûler. Lequel des deux ? Que vous a-t-on demandé de faire ? »

Else garda la bouche close et se contenta de regarder l'inquisiteur comme si, à l'instar des derviches al-kobéens, il divaguait en des langues inconnues.

Else refusait de renoncer à sa fausse identité. On n'avait aucun moyen de prouver qu'il n'était pas Piper Hecht.

« Si vous croyez pouvoir m'abuser en me bluffant, je vous rappelle que nous nous sommes déjà rencontrés.

— Non, monsieur. Même si j'étais celui que vous pensez. Je me souviendrais de vous si nous nous étions déjà croisés. » Il s'exprimait avec la plus entière conviction. C'était la stricte vérité.

« J'ai l'impression que vous croyez réellement à ce que vous dites.

— Je ne fais pas qu'y croire. C'est vrai. Qui êtes-vous ? Où sommes-nous censés avoir fait connaissance ? Je serais très étonné que vous vous soyez porté volontaire pour servir dans les Grands Marais.

— Que non pas. Non. Je dois y réfléchir. Il me manque un épisode. » L'espace d'un instant, il parut tendre l'oreille pour écouter ce que lui seul pouvait entendre.

Else s'efforçait d'ignorer son poignet gauche. Il le démangeait horriblement.

Des sortilèges étaient à l'œuvre dans cette salle… Toutes ces bougies. Ça devenait chaud, fl commençait à transpirer. Et l'odeur de leur fumée. Il y avait encore une autre odeur derrière celle du suif en train de se consumer. Un genre d'encens. Qui expliquait sans doute pourquoi la tête lui tournait. Ces misérables cherchaient à le rendre plus docile.

L'inquisiteur ne comprenait pas pourquoi Else n'était plus suggestible. Il se demandait s'il n'aurait pas commis une grossière bévue.

« Ah, je me souviens enfin des circonstances. Vous avez raison. Nous ne nous sommes jamais rencontrés. Votre nom a été cité par un certain er-Rashal al-Dhoulquarnen, voilà deux ans, dans le palais des Rois d'al-Qarn. Vous partiez pour une mission qui risquait d'avoir de grandes répercussions sur l'équilibre des pouvoirs dans l'Est, affirmait le sorcier. Du moins si elle était couronnée de succès. Avez-vous réussi ? »

Else tentait de se remémorer tout ce qu'il avait entendu dire sur Ferris Renfrow. Tout en ruminant le fait que les gens de l'empereur du Graal devaient savoir qu'il allait débarquer. Que fabriquait donc Osa ? À moins que des ordres ne fussent venus d'al-Qarn ?

Pourquoi aurait-on avisé Osa ?

« Je n'ai aucune idée de ce que vous voulez dire. Mais je suis à votre merci. Je n'en disconviendrai donc pas.

— Nous sommes donc dans une impasse, capitaine. Et, si vous n'êtes pas Else Tage de Dreanger, je ne peux pas aider Else Tage à mener sa mission à bien. Pas plus qu'Else Tage ne pourra m'aider à remplir la mienne.

— Que pourriez-vous faire pour moi si j'admettais être cet Else Tague ? » Il avait sciemment écorché son propre nom. « Et qu'exigerait-on de moi ? Notez bien que, pour sortir d'ici, je reconnaîtrais volontiers être la fille préférée de l'empereur. Ou n'importe quel saint que vous me citerez, au choix. »

Renfrow montrait des signes d'exaspération. Rien n'avançait comme il voulait.

« Quelque chose ne cadre pas, répondit-il. Même si vous n'êtes pas celui que je crois, vous ne devriez pas être en mesure de raisonner et d'ergoter. » Il agita la main. De la fumée tourbillonna entre ses doigts.

Else lâcha un grognement interrogateur.

« Ne bougez pas. » Renfrow quitta la pièce.

La fumée et ce qui stagnait dans l'air plongèrent Else dans l'inconscience.

Else se réveilla dans la cellule. Il avait la bloblote et la migraine. Pinkus Ghort et Joe tout-court s'employaient à le soigner. Joe avait trouvé de l'eau froide et Ghort, pour faire tomber sa fièvre, lui passait sur le visage un torchon humide glacé.

« Que diable s'est-il passé, Pipe ? demanda Ghort.

— Ils ont tenté de me faire avouer que j'étais un espion. En me soumettant à une espèce de drogue. Elle était dans l'air, comme de l'encens.

— Comment pourrais-tu être un espion ? s'étonna Joe tout-court. Tu n'es jamais venu dans le secteur. Et tu ne t'y trouves aujourd'hui que parce qu'ils t'y ont amené. »

Else sécha une pinte d'eau glacée. « Je n'en ai aucune idée, Joe. Tu devrais peut-être le leur demander. Tout ce que je sais, c'est qu'ils tiennent absolument à ce que j'en sois un. Et qu'ils m'ont drogué pour me pousser à l'avouer. Et, juste avant de tomber dans les pommes, je me suis dit qu'il importait peu que j'en sois un ou non, du moment que je le reconnaissais. Je crois même que je l'admettrais avec joie s'ils me laissaient partir. Quelle heure est-il ? »

Il était midi, le lendemain du dernier souvenir clair d'Else. Les inquisiteurs avaient cuisiné des prisonniers toute la matinée. La teneur des interrogatoires avait changé : les impériaux demandaient désormais aux captifs de parler de leurs camarades.

« Je viens d'y passer pour la troisième fois, déclara Ghort. J'en ai encore les idées embrouillées. Tu avais raison pour cette fumée. Ils m'ont interrogé sur pratiquement tout le monde sauf Fer de Porc. Ils cherchent réellement quelque chose.

— Le principaté est en ce moment même sur la sellette, ajouta Joe tout-court. Tu devrais manger un morceau pendant que tu en as le temps, Pipe.

Au cas où ils se rendraient compte de ton réveil et viendraient te botter le cul.

— De bon conseil, convint Ghort. À en juger par la façon dont ils t'ont travaillé hier au corps, ils vont te retomber tout de suite sur le poil. Qu'est-ce que ça cache, à propos ?

— Je te l'ai dit. Ils tiennent à ce que je sois un espion.

— Mange, fit Joe.

— Et avale encore de l'eau, lui conseilla Ghort. Beaucoup plus.

— Ils vous ont drogués ? » demanda Else.

Joe haussa les épaules.

« Je te l'ai dit. Ils ont lâché quelque chose dans l'air. »

Else leur décrivit l'homme qui l'avait interrogé en tête-à-tête. « Vous voyez de qui je veux parler ? C'est celui que tu croyais avoir déjà vu ?

— Lui-même. Et je me souviens d'où, maintenant. Ça remonte à six ans. J'étais nouveau dans le métier. Je travaillais pour le duc de Clearanza. Dans les collines du Nord. C'est soi-disant un duché, mais on le traverse d'un seul jet de pierre. Johannes commençait à s'ébranler. Il distrayait son peuple en tentant d'imposer les prétentions de l'empire sur la Firaldie. Clearanza avait prêté allégeance à l'empire du Graal, mais ce n'était pas appliqué dans les faits. Ses ducs étaient liés par des liens familiaux aux deux prédécesseurs de Sublime. Ils se croyaient à l'abri. »

Else ricana. « Ça ne les protégeait en rien, de toute évidence. Mais qu'est-ce que ça nous apprend ?

— Quand les soldats d'Hansel se sont pointés, Clémence III n'a pas réagi. Il était presque centenaire et trop occupé à crounir. Le duc décida de fermer ses portes et de ne pas bouger. Puis ce type qui était avec nous depuis deux mois environ est descendu jusqu'au poste de guet au beau milieu de la nuit, a tué le garde qui y montait la faction et ouvert la porte. Ça n'avait pas l'air délibéré, paraît-il. Il voulait seulement couper la respiration du vioque jusqu'à ce qu'il s'évanouisse. Mais il lui a broyé la trachée.

» On découvrit que le tueur était un homme de l'empereur du Graal qui se faisait appeler Lester Temagat, mais dont le vrai nom était Ferris Renfrow. Un habitué de ce genre de coups tordus, paraît-il.

— Et tu l'as couché sur ta liste noire ?

— Le garde en question, c'était mon vieux. Mon père. »

Joe tout-court venait de remplir les mains d'Else. « Faut manger, Pipe. Allons. Fais pas le con. Ils vont revenir te chercher. »

Else obtempéra. Tout en réfléchissant au récit de Ghort. C'était intéressant, certes. Mais contenait-il une part de vérité ?

Les inquisiteurs impériaux l'envoyèrent chercher une demi-heure plus tard.

Osa Stile se trouvait dans la salle d'interrogatoire. Else le salua d'un regard. Il s'installa dans le siège que lui indiquait Renfrow, face à la grande table. « Je crois que vous connaissez ce jeune homme, capitaine.

— C'était le mignon de l'évêque Sérifs. Armand. Il a dû trouver un nouveau lit où s'ébattre, j'imagine. Il a disparu dès notre arrivée à Plemenza.

— Osa est un agent de l'empire du Graal. Un de nos meilleurs agents. Il nous a été offert par votre maître, Gordimer le Lion. Mais vous le saviez déjà. »

Else ne répondit pas. Il continua d'afficher une expression confondue en attendant que la situation lui indiquât la voie à suivre.

« Vous persévérez jusqu'au bout dans votre entêtement, n'est-ce pas ?

— Non. Je vous l'ai dit je serai qui vous voudrez. Si ça me permet de sortir d'ici. Parlez-moi de ce capitaine Tague et je ferai de mon mieux. Tant que vous ne me mettrez pas en présence de quelqu'un qui le connaît déjà. »

Les yeux de Renfrow flamboyèrent de fureur. Pour on ne sait quelle raison, il tenait passionnément à lui faire avouer sa véritable identité.

Osa Stile se fendit d'un petit sourire. À l'insu de Renfrow.

Ainsi, même s'il lui appartenait, le garçon n'aimait pas cet homme. C'était bon à savoir.

Renfrow se retourna. « Dis-moi, petit. Est-ce là l'homme que tu connaissais sous le nom de capitaine Else Tage, des sha-lugs ?

— Il lui ressemble un peu. Mais en bien plus âgé et usé. S'il s'agit effectivement de lui, je vois assez mal comment vous pourriez en apporter la preuve. De toute façon, il me paraît trop grand. »

Amusant. Osa ne livrait strictement rien à Renfrow.

Celui-ci fixa Osa Stile pendant une bonne demi-minute. Le garçon ne cilla même pas. Il restait un sha-lug en son for intérieur.

Renfrow se leva et parcourut des yeux le périmètre de la salle, comme pour traquer les petites créatures de la Nuit dont on dit qu'elles espionnent

pour le compte des sorciers et de leurs pareils. Il en fit deux fois le tour complet du regard avant de se rasseoir.

« Très bien. On va faire ça à votre manière. Vous serez donc pour moi Else Tage, espion de Dreanger, puisque ça vous permettra d'être arraché à votre enfermement. »

Else ne broncha pas. Il attendait.

« Mais, dorénavant, vous serez aussi un agent de l'empire du Graal. L'empereur ne tardera plus à relâcher le principaté Doneto. Le patriarche, à ce qu'il semble, devrait renoncer à nous guetter au tournant. Il essuie ces temps-ci quelques déboires. Il a besoin du soutien de Doneto au Collegium.

» J'ai cru comprendre que le principaté entendait vous enrôler tous dans sa garde personnelle. Avec vous à ses côtés, l'empereur devrait disposer d'un proche de l'un des hommes les plus intimes du patriarche. »

Else resta coi.

« Eh bien ?

— Et si je refuse ?

— En ce cas, vous ne quitterez jamais le palais de Dimmel. Et vous ne serez plus le moins du monde utile à vos maîtres de Dreanger. »

Else grogna, guère surpris.

« Afin que vous ne nous oubliiez pas dès que vous serez sorti d'ici, nous allons vous faire signer un contrat. Que nous remettrons au principaté si jamais vous nous faites faux bond. »

Else grogna derechef. « Parlez-moi un peu des émoluments. Je ne vais pas accepter uniquement parce que vous me forcez la main.

— Vous voulez sortir d'ici, oui ou non ?

— Je vous ai expliqué que j'accepterais d'être votre étranger si vous me laissiez partir. Une fois dehors, il me faudra bien gagner ma vie.

— Le principaté sera…

— Il me paiera pour mon travail. Il faut être équitable. Tout travailleur mérite salaire. » Se montrait-il trop futé ? Si cette dernière assertion était partagée par la plupart des religions, l'hérésie maysaléenne ne lui vouait pas moins une préférence marquée.

« Ne soyez pas si affreusement pingre, Renfrow, fit Osa Stile. Ce n'est pas votre argent. »

Ils se disputèrent. Était-ce pure comédie ? Ou bien Osa Stile s'efforçait-il de détourner de Dreanger, de Gordimer et des sha-lugs l'attention de Renfrow ?

S'il l'avait pu, Else se serait volontiers éclipsé. « La détention limite les choix d'un homme », marmotta-t-il.

Renfrow se tourna vers lui. « Tage. J'en ai terminé avec vous. Pour l'instant. Vous savez où nous en sommes. On se reverra. Préparez-vous à signer avec l'empereur du Graal. Vous serez bien payé. » Il agita une clochette.

Else s'assura qu'on ne pouvait pas les écouter. « Ils tentent de me contraindre à vous espionner pour leur compte, vous et l'Église, déclara-t-il à Doneto.

— Racontez. »

Else ne laissa presque rien de côté, sinon l'insistance que mettait Renfrow à le prendre pour Else Tage.

« Voilà ce qu'on va faire. Vous allez accepter. Je vous trouverai un emploi hors de ma demeure. Coopérez. Gagnez leur confiance. Et ça nous servira un jour.

— Bien sûr. » C'était déjà son propre plan. Mais mieux valait laisser au principaté le soin de l'exposer de vive voix. Ça participait de son projet : établir la confiance.

« Racontez-leur des sornettes. Je suis persuadé que ce diable de Renfrow a déjà fait des propositions aux autres. Et servir l'empereur devrait en allécher certains.

— Renfrow ? s'enquit Else.

— Ferris Renfrow est l'homme qui cherche à vous enrôler. C'est un des favoris de Johannes. De basse extraction sans doute, mais, malgré tout, l'un des hommes les plus puissants de l'empire. »

Else alla retrouver Pinkus Ghort, Joe tout-court et Bo Biogna. Ils s'activaient sur du fromage et un salami et avaient la bouche pleine. « Tu te sens mieux maintenant, Pipe ? demanda néanmoins Biogna.

— Un peu. Je ne pense pas qu'on m'ait drogué, ce coup-ci. Passe-moi un peu de ce fromage. » Telles que se présentaient les choses, le salami serait certainement à base de porc. « Et une de ces saucisses que tu essaies de planquer. » Sans doute du porc aussi, mais juteux et succulent ; son seul regret quand sa captivité viendrait à son terme.

« C'était quoi, toutes ces palabres avec le principaté ? demanda Pinkus Ghort, le visage renfrogné.

— J'essayais de le refréner. Les impériaux voudraient me recruter pour une campagne destinée à confirmer les droits de l'empereur sur des cités censées lui appartenir. Bo. Joe. L'un de vous leur aurait-il dit quelques mots flatteurs à mon endroit ? Ils ont l'air de croire qu'ils peuvent se fier à moi et à mon bataillon.

— Merde ! » Ghort n'avait pas l'air heureux. « Et moi qui comptais te filer une autre saucisse.

— Quoi ?

— Je suis jaloux. Ils ne m'ont pas fait une aussi belle offre. Et j'ai fait un aussi bon boulot que toi.

— Voire meilleur. Il ne me reste plus que trois gars en un seul morceau. Et le seul qui vaille plus que deux mouches mortes est un mulet.

— Mais un mulet bien spécial, affirma Bo Biogna.

— Eh ! grogna Joe tout-court. Épargne-moi tes sarcasmes.

— Du calme, Joe, l'apaisa Ghort. On sait tous que Fer de Porc est notre meilleur homme.

— Alors, que t'ont-ils donc demandé, Pinkus ? » s'enquit Else. Ghort allait-il donner deux fois la même version de son histoire ?

« En gros, de m'incruster avec le principaté et de leur rapporter ce que projetait l'Église. La même chose qu'à tout le monde, j'imagine.

— Ils ne m'ont rien demandé de tel, déclara Joe. Ils ne m'ont d'ailleurs jamais demandé grand-chose.

— À moi non plus, grommela Biogna. C'est toute l'histoire de ma vie. Je l'aurais fait. Double solde. Et je ne sers à aucun des deux camps, alors autant m'engraisser en les vendant l'un à l'autre.

— Ils ont dû s'en rendre compte, Bo, lui répondit Else. Tu étais trop cupide pour eux.

— Ouais. Parfois, je ne suis pas très malin. »

Tous les prisonniers eurent droit à passer quelques minutes avec leurs inquisiteurs pendant la journée. Six des douze premiers n'en revinrent pas. Des impériaux vinrent chercher leurs effets. Et ils refusèrent, comme d'habitude, de répondre aux questions.

« Il se passe quelque chose, déclara Ghort, contraint de se rendre à l'évidence.

— Et ils n'ont encore appelé ni toi, ni Joe, ni Bo, ni le principaté, ni moi, fit remarquer Else.

— N'oublie pas Fer de Porc.

— Je ne l'oublie pas. Mais eux si. Tu remarqueras qu'ils ne l'ont toujours pas interrogé.

— On devrait aller se plaindre.

— Passe le premier. »

Joe tout-court fut le suivant. Il revint dix minutes plus tard en souriant d'une oreille à l'autre.

« Je l'ai fait, Pipe. Je leur ai fait traverser les neuf cercles de l'enfer pour les punir de ne pas respecter Fer de Porc autant que les autres fantassins.

— Bien joué, Joe, lâcha Ghort. Je vais faire pareil. Pipe, j'ai l'impression qu'on ne va plus tarder à sortir d'ici. C'est la seule issue logique. Ceux qui ne sont pas rentrés ont dû être envoyés à Johannes. »

Quand Else fut appelé pour la dernière fois, seul Bronte Doneto n'avait pas encore été convoqué.

Else n'arrêtait pas de se tortiller et de s'ébrouer, mal à l'aise dans son uniforme mal taillé qui le grattait aux entournures. Il l'avait endossé pour accompagner Bronte Doneto à une audience avec l'empereur du Graal.

« Je te l'avais dit », n'arrêtait pas de lui rappeler Pinkus Ghort.

Le principaté n'était pas content. Seuls Ghort et Else composaient sa suite. Il lui semblait mériter une escorte plus consistante. Après tout, il était prince de l'Église ; et cousin du patriarche. Et il y avait des patriarches parmi ses aïeux, en dépit du vœu de célibat des ecclésiastiques.

« On aurait dû amener Fer de Porc, fit Ghort. On l'aurait habillé aussi moche que nous. Sans problème. »

Else se grattait et se trémoussait. « Il serait moins gêné que moi. Et ne se sentirait pas moitié aussi ridicule. »

Doneto sourit, mais ce fugace éclair de dents blanches disparut aussitôt. Le prince de l'Église reprenait le dessus. Agacé par cet humour un peu trop familier, le principaté fronçait les sourcils.

Les comtes de Plemenza avaient jadis été très riches. Il subsistait encore quelques vestiges de cette fortune, mais les Truncella eux-mêmes étaient installés hors du palais de Dimmel et survivaient dans des conditions si congrues qu'ils ne pouvaient entretenir qu'une domesticité d'une quarantaine de personnes.

L'antichambre où patientaient les trois hommes arborait des meubles revêtus de soie, des portraits à l'huile des grands ancêtres des Truncella, des

bustes qui semblaient avoir survécu à l'Antiquité et une tapisserie du siècle précédent dépeignant un affrontement entre croisés chaldaréens et guerriers pramans.

« Sûrement la bataille du puits de la Commémoration, expliqua le principaté en remarquant l'intérêt d'Else. Un de mes ancêtres y a trouvé la mort.

— Ah ! » Un examen plus attentif des bannières représentées le renseigna mieux.

Les sha-lugs connaissaient cette bataille sous le nom de bataille des Quatre Armées : une abomination au cours de laquelle des pramans avaient combattu des pramans, tandis que les Arnhandais étaient alliés au plus faible de ces deux camps. À l'époque, le khaïfat de Qasr al-Zed et celui d'al-Minphet luttaient pour le contrôle des abords orientaux des puits d'Ihrian. Les Lucidiens avaient obtenu l'assistance des royaumes croisés. Les sha-lugs, eux, jouissaient du renfort d'une multitude d'auxiliaires des tribus ishotis de Peqaa.

La bataille ne s'était pas déroulée près du puits de la Commémoration. Les Occidentaux ne lui avaient donné ce nom que parce que chacun des deux camps s'efforçait de s'emparer de ce puits avant l'autre. Une rencontre imprévue avait pris place à la lisière orientale de la plaine du Jugement. Le fanatisme démentiel des Ishotis avait fait tourner l'affrontement au chaos. Chaque camp faisait donner de plus en plus d'épées pour renforcer celles déjà engagées dans la bataille. Ce carnage épique, qui décimait tour à tour chacune des deux armées, dura jusqu'à ce que ces lunatiques d'Ishotis décampent, perdant brutalement tout goût de verser le sang.

Quel que soit le nom qu'on lui donnât, cette bataille avait été la plus sanglante de la longue lutte pour le contrôle des Terres Saintes. Et la moins décisive car elle n'avait rien changé.

Un an plus tard, sha-lugs et croisés s'alliaient pour bouter les Lucidiens hors des quelques territoires qu'ils avaient conquis après la bataille des Quatre Armées.

Dans les Terres Saintes, les alliances étaient aussi volatiles que l'imagination, la traîtrise et la courte vue pouvaient les forger.

« Les ancêtres de Pipe étaient encore des païens quand ce foutoir s'est produit », fit remarquer Pinkus Ghort.

Un majordome apparut soudain. « Sa Majesté impériale va vous recevoir. » Il s'inclina légèrement devant le principaté.

« Lever du rideau. » Ghort entreprit de rajuster ses vêtements. Else et lui suivirent le principaté, deux pas derrière lui mais le flanquant de part et d'autre.

La salle d'audience n'était guère impressionnante. Elle devait faire cinq mètres de large sur quelque vingt de long. Le seul meuble était une massive chaise de bois occupée par un petit homme noiraud très laid, vêtu comme s'il s'apprêtait à partir à la chasse dès qu'il aurait expédié cette corvée déplaisante. C'était Hansel, Johannes Bottenoire, l'empereur du Graal, Grand Électeur krétien et terreur des cohortes de Sublime V.

L'empereur portait des bottes noires. Naturellement.

Else le classa aussitôt parmi les hommes résolus à mériter la réputation que leur accorde la rumeur. Il adorait être le « Féroce petit Hans ».

Une vingtaine de personnes au moins s'amassaient dans la salle ; pour la plupart des hommes alignés le long des parois, armés d'une lance et d'un bouclier. Une poignée d'individus désarmés entouraient l'empereur. Trois d'entre eux, dont deux séduisantes jeunes femmes, semblaient être des enfants de Johannes ; le troisième était un garçon mince et pâle. Les hommes les plus proches d'Hansel devaient être ses conseillers.

Ils méritaient un examen plus approfondi. Surtout celui qui n'était pas Ferris Renfrow. Mais Else n'arrivait pas à se concentrer. Toute son attention se focalisait sur celle qui devait être Helspeth, la plus jeune fille de l'empereur.

Curieusement, l'intérêt était réciproque ; et comme électrique.

Else se contraignit à reprendre ses esprits. Des décisions cruciales risquaient de se prendre. Un prince de l'Église allait affronter un des plus puissants seigneurs de l'Occident. Ce vilain petit bonhomme, Johannes Ege, réussissait à perturber des potentats aussi sûrs d'eux que Sublime V. Au cours des années qui suivraient, Else se retrouverait étroitement mêlé aux affaires de l'Église et de tous ces hommes. Du moins l'espérait-il.

Helspeth attira de nouveau son attention.

Elle était assez jeune pour se permettre de le dévisager sans ambages.

Helspeth Ege était plus grande que son père d'une bonne tête. Elle était mince, selon les canons en vigueur tant en Firaldie qu'en Dreanger. Les femmes les plus désirables devaient censément présenter plus de rondeur et de corpulence. Helspeth était trop svelte, même pour son propre peuple. Dans l'empire du Graal, et plus particulièrement dans le Nord, les femmes

devaient avoir des hanches et des muscles, afin de pouvoir donner le jour tout en poussant la charrue.

Ses traits trahissaient une ascendance exotique. Ses yeux étaient grands et sombres, sa chevelure d'un noir presque oriental. Elle tombait toute droite jusqu'à sa ceinture, en une unique et lourde tresse. Sa bouche était large et ses lèvres gonflées, pulpeuses. Mais elle avait le nez petit et pointu. Et sa peau semblait constellée de taches de rousseur. La lumière n'était pas assez bonne pour en jurer, ni même pour distinguer la couleur de ses yeux.

La laideur mise à part, elle semblait bien la fille de son père. Autant dire que Katrin, son aînée, avait beaucoup pris de sa mère.

Hormis leur stature et leur sveltesse, les deux sœurs n'avaient pas grand-chose de commun. Katrin avait les cheveux blonds, presque blancs. Ses yeux, apparemment d'un bleu de glace, étaient petits et étroits. Ce qui témoignait d'une certaine méchanceté. Sa bouche aux lèvres minces, presque inexistantes et absolument incolores, dessinait une balafre sévère. Dès le premier regard, Else soupçonna Katrin Ege de ne guère aimer le monde ; on devait vite, à la fréquenter intimement, éprouver le même sentiment à son égard. Sa mise suggérait un caractère aussi austère qu'inflexible. Ses vêtements étaient d'une qualité correspondant à son état, mais d'un blanc sobre et uni, assorti d'une sorte de bleu verdâtre, indéfinissable et délavé. Elle aurait pu passer pour une des plus exotiques moutures des nonnes épiscopaliennes.

Le regard de Katrin balaya rapidement Else, pareil à un mouvant faisceau de froidure hivernale. Puis il se détourna. Et ne revint pas se poser sur lui.

À la différence de l'intérêt que lui portait Helspeth. Celle-ci s'efforçait de se concentrer sur son père, mais ses yeux, eux, se refusaient à éviter bien longtemps le regard d'Else.

Il remarqua en outre que la cadette était nettement mieux pourvue en seins. À ce qu'il semblait, tout du moins. Le style de la cour impériale n'était guère fait pour flatter les femmes en ce domaine.

Else n'arrivait pas à comprendre pourquoi cette fille lui faisait un tel effet. Et ce n'était, à vrai dire, qu'une gamine. Quant à lui, il était marié et avait des obligations familiales.

Et Helspeth Ege était la fille de l'empereur.

L'atmosphère qui régnait dans ce royaume d'incroyants avait dû lui donner une fièvre cérébrale. Il n'avait nullement besoin de remarquer cette

femme, sauf pour ce qu'elle était, une simple participante de la cour de l'empereur du Graal.

L'entretien de Bronte Doneto et Johannes se déroulait comme on pouvait s'y attendre on échangeait des platitudes sans jamais prononcer une seule parole franche et directe.

Doneto faillit perdre son sang-froid en apprenant que le patriarche n'avait toujours pas versé sa rançon. « Sublime est d'accord sur le principe, poursuivit Johannes, mais il refuse de lâcher le premier sou. Tous ses efforts pour contraindre le Connec à plier le genou seraient voués à l'échec s'il y consentait. Ce qui, de mon point de vue, était d'ailleurs le but de la manœuvre. »

Hansel cessa tout aussi brutalement de souffler le chaud. « Je vous ai arraché aux oubliettes parce que mes agents m'ont appris que Sublime était prêt à regarder la réalité en face. Et qu'il essayait de réunir cette rançon. Ce qui ne se passe pas aussi bien qu'il le voudrait. La plupart des prêteurs sur gages dévédiens refuseront de faire affaire avec un homme qui affirme vouloir les exterminer. Curieux, non ? En outre, nombre de gens de Brothe ne sont guère avides de vous voir rentrer. »

Else se concentrait. Tant les personnalités en présence que les conflits qui les agitaient étaient d'un formidable intérêt. Si les membres du Collegium pouvaient être soudoyés, mettons… alors éviter la guerre n'était pas exclu.

Les sha-lugs chantent sans doute la gloire de la guerre et travaillent dur pour s'y préparer, mais, parce qu'ils la connaissent intimement, ils ne sont nullement opposés à lui trouver une alternative.

« Tout homme qui s'est construit à la force du poignet se fait d'innombrables ennemis, déclara Bronte Doneto. L'envie est le plus répandu des travers humains. Vous devez y être en butte vous-même.

— Effectivement. On pourrait même affirmer que la jalousie de l'Église est la source de mon litige avec le patriarche. »

L'empereur du Graal s'amusait bien. Il tenait Sublime V par les poils follets de la nuque. « Je vous ramène donc à la lumière du jour et vous resterez l'hôte de mon palais jusqu'à ce que ceux qui vous aiment décident de racheter votre voix au scrutin. »

Doneto retint sa langue. Non sans difficulté, visiblement. Else scrutait l'empereur et ses conseillers. Hansel n'était pas seulement petit et vilain, mais encore légèrement difforme et affligé d'une bosse. On comprenait

aisément que quelqu'un pût ne pas le prendre au sérieux. Sans doute les autres Électeurs impériaux avaient-ils tablé sur ses disgrâces pour l'éliminer tôt ou tard.

Ses traits orientaux étaient plus prononcés que ceux d'Helspeth. Une des tribus barbares qui avaient envahi l'ancien empire et provoqué sa chute devait camper non loin de l'arbre généalogique des Ege.

Johannes avait fait de sa propre personne le plus puissant empereur du Graal à ce jour. Si Brothe n'avait pas hébergé une personnalité d'une force équivalente, l'empire du Graal aurait sans doute absorbé les cent États de la Firaldie, et la patriarchie n'en serait peut-être plus qu'un prolongement.

Époque captivante : deux hommes puissants cherchaient l'un et l'autre à devenir le maître du monde et le roi des rois. Parfaite, en l'occurrence, pour les enfants d'al-Prama… pourvu toutefois que l'un ne triomphât pas de l'autre. Tant qu'ils se chamailleraient, des hommes tels qu'Indala al-Sul al-Halaladin et Gordimer le Lion pourraient purger les Terres Saintes des royaumes croisés.

Ce qui, inéluctablement, rallumerait le conflit entre les khaïfats de Qasr al-Zed et d'al-Minphet ; et réveillerait les ambitions insondables des empereurs des Rhûns. Et, plus loin, il y avait encore Tistimed le Doré et les Hu'n-taï At, la menace qui se brisait en ce moment même sur les lointaines frontières de Ghargarlicie.

Un des deux hommes postés près de Johannes – pas Ferris Renfrow, l'autre – lui était inconnu. Else l'étudia. Compte tenu de l'intérêt qu'il portait à la discussion, il aurait tout aussi bien pu être une potiche.

Helspeth continuait de fixer Else, les yeux écarquillés, en lui témoignant un intérêt si flagrant qu'il se demanda si Renfrow ne l'aurait pas chargée de le distraire.

Le brusque coup de coude de Pinkus Ghort le fit sursauter. « Eh ! Réveille-toi ! On s'en va. »

Hein ? Se serait-il laissé distraire à ce point ?

Apparemment. Et le principaté n'était pas content.

Bronte Doneto emménagea dans un appartement du quatrième étage du palais de Dimmel. Son emprisonnement, toutefois, n'était pas moins effectif. On lui fournit trois serviteurs de confiance, tous chargés de rapporter à Ferris Renfrow. Il eut la permission de conserver Pinkus Ghort et Else Tage à titre de gardes du corps, mais on ne leur rendit pas leurs

armes. Ils ne pouvaient sortir de l'appartement que pour assister aux services religieux dans une petite chapelle annexe. Où ils retrouvaient les gens qu'ils voyaient tous les jours depuis l'embuscade.

De tous ceux qui avaient accompagné Doneto à Plemenza, neuf s'étaient mis au service de l'empereur du Graal et deux avaient succombé à une maladie. De sorte qu'outre Ghort, Else, Bo et Joe, seuls trois hommes avaient choisi de rester avec le principaté, dont les deux derniers survivants de son ancienne garde personnelle. Gitto Boratto, le troisième, était un Vangelien et, de toute évidence, un espion.

Le patriarche continuait de tergiverser. Sa réticence à verser la rançon semblait ne pas connaître de limites. Certaines tâches cruciales de l'Église étaient négligées en raison de blocages au sein du Collegium.

« Réveille-toi, Pipe ! lui cria Ghort un matin, longtemps avant qu'Else ne prît sa faction habituelle auprès du principaté. On part. La rançon est enfin arrivée.

— Vraiment ?

— Vraiment. C'est lui qui le dit. »

Il était amplement temps. Dehors, c'était déjà le printemps. « Au moins aurons-nous passé l'hiver sans nous geler les fesses », grommela Else.

Ghort gloussa. Il était parfaitement conscient qu'Else en avait soupé de Bronte Doneto et encore plus de Pinkus Ghort. « Tu n'auras peut-être pas à m'étrangler, finalement », prophétisa-t-il.

Else soupçonnait Ghort d'avoir le cuir trop tanné pour qu'une promiscuité interminable le hérissât, en dépit des plaintes qu'il rabâchait à qui voulait l'entendre.

« Peut-être. Mais ne tire pas trop sur la corde. Pourquoi ce subit revirement ?

— Les pirates.

— Quoi ? Faut-il que je t'arrache la cervelle ? Que signifie cette réponse énigmatique ?

— Je suis sérieux. Des pirates du Calzir, qui grouillent brusquement dans toute la région. Et ravagent les deux côtes. Je suis sûr que ça cache quelque chose. Mais, tout ce que je sais, c'est qu'ils prennent pour cible les biens de l'Église et de la famille Benedocto. »

La piraterie était depuis toujours le sport favori des pramans du Calzir. À certaines époques, la flibuste offrait de plus larges perspectives que toute autre carrière temporelle. Du moins jusqu'à l'apparition des républiques

marchandes de Firaldie. Ces féroces capitalistes étaient nettement moins magnanimes que de veules comtes, ducs et rois. Les hommes qu'ils envoyaient expurger les villages natals et les ports des pirates étaient cruels et d'une impitoyable efficacité.

Else abonda dans ce sens. « Ils n'auraient pas cette sottise. Si ?

— Pourquoi me le demander ? Tout ce que je sais, c'est qu'on file d'ici. Si tu n'es pas d'accord, va en discuter avec le principaté. Ou avec le patriarche à votre prochaine rencontre. Voire avec ces cinglés de Calzirins.

— D'accord. D'accord. Je suis seulement sidéré par la propension illimitée de l'humanité à prendre des décisions stupides. » Comment les Calzirins avaient-ils pu devenir aussi inconscients de la réalité ? Sublime cherchait une excuse pour prêcher la croisade. S'imaginaient-ils que Sonsa, Datéon et Aparion allaient détourner les yeux ? Bon sang… c'était peut-être effectivement le cas. Les insurrections dévédiennes provoquées par les agitateurs de la patriarchie et de la Fraternité de la Guerre avaient peut-être incité les républiques à retirer leur protection aux régions qui ne dépendaient pas d'elles directement.

« Sais-tu où ces raids ont pris place ? demanda-t-il. Les États patriarcaux ont-ils été les seuls touchés ? »

Ghort haussa les épaules. « On ne m'a pas convoqué à un conseil, Pipe. On m'a juste demandé de te réveiller pour te préparer à crapahuter. Et pour de vrai, parce qu'on ne nous rendra pas nos chevaux. Donc, si ça ne te dérange pas trop, remue-toi le cul. Je vais secouer Fer de Porc et les autres gars. »

Ils formaient une pitoyable petite troupe au départ de Plemenza. Le capitaine sans nom des brancequenets les regardait s'éloigner depuis le portail, comme pour s'assurer qu'ils quittaient bel et bien la ville.

Ils n'étaient que sept : le principaté, Else et Ghort, plus Bergos Delmareal et Gadjeu Tifft. Gitto Boratto, l'espion qui comptait continuer avec Doneto, était trop malade pour voyager. Authentique coïncidence : il avait attrapé la courante l'après-midi précédant l'arrivée de la rançon. Bo, quant à lui, croyait les ennuis de Boratto dus à un régime un peu trop riche, juste rétribution de son espionnage.

Delmareal et Tifft étaient sûrs. Le premier était un expatrié d'un des plus petits royaumes chaldaréens de Dirécie, absorbé par la Navaya juste

avant que Pierre n'en devînt le roi. Il n'avait aucune envie de rentrer au pays.

Gadjeu Tifft venait de Croizat, minuscule État de la côte creveldienne, de l'autre côté de l'étroite mer Viéranne, à l'est de la Firaldie. Les détails de son passé étaient tumultueux. Dans leur jeunesse, les hommes cèdent souvent et impulsivement à la bêtise.

Tifft n'était pas assez malin pour être un agent des Rhûns, bien que le Croizat et le reste de la Creveldie appartinssent à l'empire d'Orient.

Peu importait, au demeurant. Les rives de la mer Utérine fourmillaient d'hommes déracinés qui se retrouvaient loin de tout ce qu'ils avaient connu, bien souvent à l'issue d'un parcours qu'ils ne comprenaient pas eux-mêmes. Ils survivaient en signant avec tel ou tel seigneur de la guerre.

Il y aurait toujours un Bronte Doneto.

Le principaté, désormais en bonne santé, était pressé de rentrer chez lui. Il activait le pas autant que le lui permettait Fer de Porc. Et le mulet était d'humeur à laisser Plemenza loin derrière.

Pinkus Ghort s'était mis à grommeler avant même le milieu de leur première journée de voyage « Une bonne chose qu'on ait consacré tant de temps à rester en forme, hein ? On en recueille aujourd'hui les fruits. » Else était l'un des rares captifs à avoir fait l'effort de se maintenir en condition. Pas Ghort.

Le principaté lui-même devait marcher. Hansel avait dû se persuader que l'exercice l'inciterait à mettre une sourdine à son arrogance.

Le privilège d'épauler Fer de Porc pour le transport des charges n'avait été accordé qu'à deux vieux bourricots sous le joug.

Doneto forgeait déjà des plans sur la comète. « Dès qu'on arrivera à Brothe, avant même qu'on ne vous voie, je vous confierai à Draco Arniena, expliqua-t-il à Else. Il vous prendra à son service car, bien qu'il s'oppose à Sublime en public, il est secrètement notre allié. »

Doneto bouillait d'impatience à l'idée de se replonger dans le féroce dialogue politique brothien.

19
Les Andorayens à Brothe

Shagot et Svavar ne durent de survivre qu'à la violence et à la rapine, tout en apprenant assez de firaldien pour se débrouiller. Ils se frayèrent ensuite un chemin jusqu'au sommet de la hiérarchie des spadassins. Ils commencèrent comme videurs dans un des bouges les plus mal famés de Brothe, puis devinrent viandards pour le compte d'une association de boutiquiers, las de payer pour leur protection des bandes qui ne les protégeaient jamais de leurs rivales qui les rançonnaient.

Ils semblaient avoir un don miraculeux pour la survie. Leur cynisme intimidait les criminels brothiens les plus endurcis. Ils ne mirent que quelques mois à convaincre un milieu superstitieux qu'on ne pouvait strictement rien contre eux, mais que, en revanche, ils élimineraient joyeusement tous ceux qui songeraient seulement à se mettre en travers de leur route.

Shagot comprit vite que la présentation de la tête du monstre, assortie du recours aux armes déterrées sur le vieux champ de bataille des Collines blanches, les rendait tous deux invulnérables. Il n'en comprenait pas la raison et s'en moquait d'ailleurs éperdument. Il œuvrait pour les dieux et ça lui suffisait.

Les deux frères ne voyaient aucun mal à se comporter en tueurs de sang-froid ; ils étaient si loin de leur propre époque qu'ils ne regardaient pas les contemporains de celle-ci comme tout à fait humains.

C'était un peu comme d'égorger des poulets. Du moins quand Shagot réussissait à se réveiller. Il dormait jusqu'à seize heures par jour.

Leur besogne attira l'attention du père Sylvio Obilade, lequel occupait une fonction bien particulière au sein de la famille Bruglioni. Les Bruglioni étaient une des Cinq Familles de Brothe. C'étaient des ennemis de longue date des Benedocto. Le père Obilade expliqua aux deux frères qu'ils mèneraient une existence plus facile et profitable s'ils mettaient leurs talents au service des Bruglioni.

Shagot n'avait que mépris pour le père Obilade. « Ces prêtres chaldaréens sont tous aussi fuyants qu'obséquieux, déclara-t-il à Svavar. J'adorerais les livrer au courroux des Anciens. Surtout ces curés brothiens qui n'ont qu'un étron dans la tête. Ils ne s'intéressent qu'à s'emparer du pouvoir. Leurs hurlements seraient une douce musique à mes oreilles. »

Svavar ne répondit pas. Il ne parlait plus beaucoup. Il faisait ce que Shagot exigeait de lui, si sanglant, dément ou cruel que ce fut, tout en priant pour être bientôt libéré de ses obligations envers les dieux.

La tendance de Shagot à l'assoupissement était le plus gros handicap qu'ils devaient affronter. Et il s'aggravait presque de jour en jour.

Sylvio Obilade n'avait aucun lien de consanguinité avec les Bruglioni. C'était un ami d'enfance de Soneral Bruglioni, qui serait aujourd'hui le chef de la famille s'il n'avait pas réussi à avaler une dose fatale de poison durant les manœuvres stratégiques préalables à l'élection d'Honario Benedocto. La loyauté apparente du prêtre allait désormais à Paludan, le frère de Soneral.

Paludan Bruglioni débordait de fureur et de haine. Tout son être tournait autour de ces deux pivots. Le tout-Brothe s'accordait à penser que le père Obilade ne faisait rien pour dissiper les noires obsessions de Paludan. De fait, peut-être même exacerbait-il plutôt sa répugnance pour ceux qui soutenaient la patriarchie de Benedocto.

Sylvio Obilade s'efforçait d'être un bon prêtre. Mais il avait lutté avec sa foi durant des années.

Shagot et Svavar entrèrent dans sa petite chambre lugubre. Une odeur nauséabonde de moisi et de pourriture les assaillit. Des défroques s'entassaient dans les coins, humides et putréfiées ; autant de dons jamais endossés.

Le prêtre portait toujours le même froc souillé et maculé ; il n'en changeait jamais. Son odeur corporelle était elle aussi très forte. « Merci d'être venus. » Sa voix était rauque, endommagée à jamais par la moiteur de l'atmosphère.

Shagot et son frère échangèrent un regard. Ce vieux squelette décati était un des hommes les plus puissants de Brothe. Raison pour laquelle Shagot avait écouté le prêtre quand il les avait recrutés.

La perspective est toujours meilleure d'une certaine hauteur. Shagot se disait que, d'un poste d'observation suffisamment élevé, il réussirait peut-

être à distinguer celui qu'il était censé chercher.

Le père Obilade allait bientôt fêter sa cinquantième année, mais une vie entière de privations lui en faisait paraître soixante-dix : il ne mangeait que du pain sans levain, ne buvait que de l'eau et s'adonnait au jeûne les jours saints.

Shagot le prenait pour un fou. « Vous avez dit que votre patron payait bien, gronda-t-il. Alors on est là.

— Avez-vous découvert quelque chose sur l'homme que nous recherchons ? » demanda Svavar.

Le prêtre resta un instant décontenancé puis : « Oh ! Le mystérieux inconnu venu d'Orient ? Non. Toujours pas. Personne ne sait rien. Mais Brothe est une grande ville et ces recherches n'ont aucun caractère d'urgence, sauf pour vous. Et la traque vient tout juste de débuter. »

Shagot grogna, harcelé par l'aiguillon, étranger à lui-même, qui se tapissait dans son esprit. Il se contraignit à le refouler. « Vous avez du boulot pour nous ? »

Le répugnant vieillard tressaillit. La tâche à laquelle on lui avait demandé de s'atteler lui inspirait déjà des remords de conscience.

Les Grimmsson ne se rendaient pas compte qu'on les avait engagés parce que la famille Bruglioni pouvait les désavouer. Et se servir d'eux plus tard dans quelque machination, où le loisir de nier toute relation avec eux serait inestimable.

Le père Obilade avait passé toute sa vie à s'illusionner. Mais il n'était pas bête. Il savait que Paludan Bruglioni ne comptait pas exploiter ces étrangers pour la seule gloire de Dieu. Mais que ce qui profitait aux Bruglioni servît également Dieu n'était pas exclu. Telle était la mission que se fixait quotidiennement Obilade : faire de chacune de ses journées un fragment de la grande tapisserie du dessein divin.

C'était là un pas, aisément franchi, vers la conviction que, quoi qu'on fît, cela participait du dessein de Dieu. La rationalisation intellectuelle des infamies ne connaît aucune limite.

« Ça pue là-dedans, vieil homme, lâcha Shagot. Pourquoi ne nettoyez-vous pas ce merdier ? Qu'attendez-vous de nous ? reprit-il aussitôt, avant que le père Obilade n'eût pu répondre. Vous m'avez réveillé. Venez-en au fait.

— Le patriarche entend mettre un terme à sa position de faiblesse au sein du Collegium en créant de nouveaux postes de principaté sous le

couvert d'honneurs destinés à récompenser les défenseurs de la foi. »

Shagot eut un reniflement méprisant. Il ne comprenait rien à la politique épiscopalienne.

« Sublime va désigner trois hommes venant apparemment de trois horizons différents : un ennemi, un allié et un étranger neutre qui n'occupera vraisemblablement pas son siège. Ces postes ne seront pas permanents. » La plupart des principatés occupaient leur siège en leur nom propre jusqu'à leur mort. Mais les Cinq Familles se concertaient pour s'assurer que chaque clan détiendrait toujours au moins un siège. Il fallait être principaté pour être élu patriarche. « Ils disparaîtront dès que leur occupant aura gagné son repos éternel. »

Nouveau reniflement sarcastique de Shagot. « Pourquoi je m'intéresserais à ces conneries ?

— Rodrigo Cologni a conclu en secret un arrangement avec Sublime. Après sa désignation, il retournera sa veste et donnera sa voix au parti de Sublime, en échange de châteaux et de terres qu'il pourra redistribuer à ses enfants. » Les pères de l'Église, prétendument célibataires, pouvaient être pères au sens littéral du terme. Ils feignaient d'ignorer cette duplicité. « Une fois ces nominations parachevées et après le retour de Bronte Doneto, Sublime bénéficiera d'un avantage de trois voix au sein du Collegium, mais ses projets ne vont pas dans le sens de l'intérêt supérieur de l'Église de Dieu. En conséquence… »

Shagot soupçonnait le dieu chaldaréen d'être assez grand pour prendre soin de lui-même. « Vous voulez qu'on tue quelqu'un ?

— Les termes sont assez crus, mais… oui. Cela dit, c'est plus compliqué que ça. Si Rodrigo Cologni était assassiné, le tollé serait général. On ne doit pas pouvoir établir la relation avec les Bruglioni. »

Shagot n'était pas très brillant, mais c'était une rusée fripouille. Il raccrocha tout de suite les wagons.

Svavar et lui allaient tuer ce Rodrigo Cologni et, d'une façon ou d'une autre, avant qu'on ne pût les appréhender pour les interroger, de braves combattants de la maison des Bruglioni les liquideraient en feignant de sauver la vie de Cologni. Ou toute autre variante du même thème.

« De quel délai disposons-nous pour nous préparer ?

— Il faut absolument que ça se produise au cours des vingt prochains jours. Avant le retour de Bronte Doneto.

— La nuit me portera conseil. Je vais réfléchir à la situation matérielle. Avez-vous quelqu'un chez les Cologni ? » Pour Shagot, les Cinq Familles avaient forcément infiltré une taupe chez chacune de leurs rivales.

Le père Obilade était exaspéré. Ces étrangers étaient moitié trop futés. Mais il devait bien utiliser les instruments dont il disposait.

« En quoi est-ce que ça nous intéresse ici ? demanda-t-il.

— Nous devons connaître tous les déplacements de la cible. Ses projets. Nous ne pouvons pas tout bonnement pénétrer dans le domaine des Cologni pour l'éliminer.

— L'atteindre ne posera aucun problème. Rodrigo Cologni est un putassier, résolu à jouir d'autant de femmes qu'il le pourra avant qu'il ne soit trop tard pour forniquer. Il va se chercher une nouvelle catin au moins trois soirs par semaine.

— Bien. Très bien. Ça nous facilitera la tâche. » Ce Rodrigo n'avait pas l'air bien malin. Il eût été nettement plus sûr de se faire amener ces femmes à demeure. « Son escorte est importante ?

— Il n'y a plus de guerre entre les Familles depuis une génération. Elles tiennent à éviter les excès du passé. Rodrigo n'a donc à s'inquiéter que des voleurs. Il dispose de quatre gardes du corps. Et peut-être aussi de quelques amis. Aucun ne doit trouver la mort. Mais ses gardes du corps risquent de s'interposer.

— Hum. Comme j'ai dit, donc. Je vais y réfléchir pendant la nuit. Laissez-moi gamberger. De votre côté, trouvez tout ce que vous pourrez sur Rodrigo Cologni. Et préparez-vous à accepter le tarif quand je vous l'annoncerai. »

« Ils comptent se servir de nous, fit remarquer Svavar dès qu'ils eurent quitté l'autre cinglé de prêtre.

— Essayer, en tout cas. Mais ils ne tiennent pas compte de notre chance. Amusons-nous un peu avec eux. » La clairvoyance malfaisante était le seul plaisir qui restât à Shagot.

Celui-qui-marche vint en personne visiter ses rêves cette nuit-là.

Le père Obilade, bien entendu, souhaitait voir Shagot attendre que le meurtre eût été perpétré pour toucher sa paie. Shagot s'esclaffa. Svavar venait de passer plusieurs dizaines d'heures à étudier Rodrigo Cologni et le domaine familial. Qui, à l'instar de tous ceux des Cinq Familles, était une forteresse. Littéralement.

« Je suis disposé à marcher dans le coup, vieillard, répondit Shagot. Bon, pourquoi un prêtre essaierait-il de me truander, hein ? Mais mon frère Asgrimmur, lui, affirme qu'il n'est pas tombé de la dernière pluie. Il est de nature suspicieuse. Il se méfie particulièrement des gens qui choisissent de vivre dans ces villes du Sud où l'honneur et la parole donnée sont regardés comme des détails de peu d'importance. Bon, c'est mon frère et je me dois de le contenter. Alors voilà comment on va procéder : chacun encaissera tout de suite le tiers de ce qui nous revient et on viendra toucher le reste après. »

Le père Obilade ne s'était pas encore remis du prix annoncé pour le meurtre de Rodrigo Cologni. Soit six cents ducats d'or du patriarche. Pas plus que ne lui plaisait cette autre exigence : le versement en acompte des deux tiers du montant. De toute façon, il ne pouvait pas s'exécuter. Paludan Bruglioni n'avait pas mis autant d'espèces à sa disposition.

Paludan ne souhaitait lâcher que la somme la plus réduite possible, de crainte de ne pas pouvoir la récupérer.

Il avait la réputation de se cramponner au moindre ducat, jusqu'à ce que le patriarche se mette à couiner comme un eunuque à l'instant de parapher.

« Je ne peux pas accepter, avoua le père Obilade. Je n'en ai pas le pouvoir. Vos prétentions sont… – excessives n'est pas le terme qui convient, j'imagine. C'est quand on achète la meilleure qualité qu'on est disposé à payer le prix fort. Retrouvez-moi ici à la même heure après-demain dans la soirée. Je préviendrai Carniglia de votre venue.

— Nous serons là, promit jovialement Shagot. J'ai hâte de vous prendre votre fric. »

Et c'était la stricte vérité. Il avait déniché un Dève qui saurait l'investir avec un excellent taux d'intérêt. Il n'avait aucune idée de ce qu'il ferait de cette fortune mais ne s'en préoccupait pas. Il jouissait de la vie comme jamais.

Il ne resta pas assis sur son cul. Il envoya Svavar épier Rodrigo.

Le père Obilade voulait que l'agression se déroulât sur la plaza Madhur, le plus près possible de la fontaine de Basbane. Interrogé sur la raison, il répondit, en haussant les épaules, que ce lieu avait pour Paludan des résonances personnelles.

Shagot alla repérer la plaza en personne puis y dépêcha Svavar à plusieurs reprises, de jour comme de nuit. Le site semblait parfaitement adapté au projet du prêtre. On y trouvait de nombreuses encoignures où

d'héroïques sauveteurs pourraient se tapir, en attendant le moment de faire irruption pour arriver sur le théâtre de la tragédie, à leur grand dam, quelques secondes trop tard.

Rodrigo Cologni semblait supplier qu'on l'assassinât. L'homme était extrêmement prévisible. Il quittait le domaine des Cologni chaque jour à la même heure. Et empruntait toujours le même trajet jusqu'aux mêmes lupanars.

Le père Obilade céda aux exigences financières de Shagot. Il lui remit quatre cents des six cents ducats promis, deux jours avant l'ascension programmée (et prématurée) de Rodrigo au paradis. « Nous suivrons votre scénario, promit Shagot au prêtre, mais nous nous réservons de le bousculer en cas d'aléa. »

Le vieux prêtre se renfrogna. « Faites-le, c'est tout. »

Svavar et Shagot se rendirent en avance sur la plaza Madhur, chargés de tous leurs trophées et fétiches. Svavar lui-même était d'humeur optimiste. « Ces connards vont vraiment rester sur le cul, Grim. Ils vont réellement tomber de haut. »

Shagot ricana. « Ouais. On va sacrément se payer la fiole du père Obilade, de ce putain de Paludan Bruglioni et de son bouffon de Gervase. Bon. Fondons-nous dans ce décor de merde et que le drame commence. »

Ils ne juraient pas dans la foule. Brothe attirait d'innombrables pèlerins venus de partout. Tous les étrangers tenaient à admirer la fontaine de Basbane. Son histoire était presque aussi longue que celle de l'ancien empire.

Rodrigo Cologni traversa la plaza en direction de sa sortie, uniquement escorté par ses gardes du corps. L'assurance des deux frères grandit encore.

« On ne dort pas sur la plaza, messieurs, leur rappela un vigile de la ville.

— Vous bilez pas, lui répondit Shagot en un firaldien passable. On sait où coucher. On travaille pour Paludan Bruglioni. » Il gloussa, tout sourire. Le sergent s'en souviendrait plus tard.

Svavar ricana doucement, lui aussi. Il passait un bon moment. Pour la première fois depuis qu'ils étaient sortis de la grande citadelle céleste, il était content d'être en vie, en partie parce qu'il se persuadait qu'ils allaient jouer un bon tour aux dieux eux-mêmes.

« Eh ! fit Shagot. Faut qu'on reste hors de vue. La bande des Bruglioni ne devrait pas tarder à se pointer. »

Ils se faufilèrent dans l'ombre épaisse entre deux bâtiments. « Tu crois que les gars des Bruglioni feraient le boulot à notre place si on se tournait les pouces ? » demanda Svavar.

Traîtrise et fourberie étaient ici à l'œuvre. Les rêves de Shagot l'avaient confirmé. Mais il y avait vu bien d'autres choses. Dont il n'avait pas encore démêlé certains aspects. Ce que Svavar suggérait collait parfaitement. « Bien raisonné, frérot. J'ignore comment ils réagiraient. Et si on leur en laissait l'occasion ? On pourra toujours se faire Rodrigo ailleurs, un autre jour. »

L'attente sembla tout à la fois très longue et très courte. Une de ces impressions qui dépendent des circonstances. Svavar avait du mal à réprimer ses gloussements quand le temps lui semblait défiler à toute allure. Mais, dès qu'il commençait à traîner les pieds, Svavar s'assombrissait et se persuadait que tout allait foirer.

« Chut ! murmura Shagot. Voilà les gars du patron. »

Six Firaldiens passèrent comme des ombres, visibles à la seule clarté du croissant de lune qui venait de se lever. Ils allèrent se planquer à une vingtaine de pas de la cachette où se terraient les deux frères.

« Tu en as reconnu ? murmura Shagot d'une voix qui ne portait pas au-delà de cinq pas.

— La nuit ne sera pas bonne pour les Bruglioni. Je suis sûr d'avoir vu Gildeo et Acato Bruglioni. Un des autres ressemblait à Saldi Serena. » Ce qui mettait les deux fils et un neveu de Paludan au nombre des condamnés.

La ménagerie complexe de la fontaine de Basbane continuait de cracher, de pisser et de vomir au milieu de la plaza. Les jets d'eau produisaient un bruit soporifique auquel Shagot résistait difficilement.

La lune se déplaça légèrement ; sa clarté ne trahirait plus les mouvements d'un individu qui se glisserait hors de l'étroit renfoncement où patientaient les deux frères. « Ne bouge pas, chuchota Shagot. Je vais voir si j'entends quelque chose. » Il se faufila vers la cachette de ceux qui ambitionnaient de les assassiner. Une seconde plus tard, il gisait sur le ventre à quelques centimètres de l'entrée de la venelle où les hommes des Bruglioni étaient eux-mêmes allongés par terre.

Une chaude discussion s'y déroulait. Quelqu'un aurait aimé savoir pourquoi ces crétins d'étrangers ne s'étaient pas encore montrés. Un autre

lui intima de fermer sa grande gueule. Il était encore trop tôt. D'ici un quart d'heure, alors, oui, ils pourraient commencer à s'inquiéter.

« Je pourrais aller loin et pendant très longtemps avec quatre cents ducats, insista un des parents pauvres des Bruglioni.

— Tes putains nettoieraient tes ossements au bout d'une semaine. »

Shagot pouvait avoir la patience d'une pierre quand il le fallait. Des minutes puis des dizaines de minutes s'écoulèrent sans qu'il bronchât d'un cil. Il continuait de tendre l'oreille, tandis que le malaise des Bruglioni continuait de croître.

Leurs proies auraient déjà dû se montrer. Toujours rien. Paludan aurait-il balancé quatre cents ducats dans un grand sac de vide ?

Bientôt, il fut largement temps que Shagot et Svavar sortent de leur planque pour aller rôdailler autour de la fontaine tels deux ivrognes d'étrangers ne menaçant apparemment qu'eux-mêmes. La plupart de ceux qui infestaient la ville étaient trop abrutis pour lacer leurs souliers eux-mêmes.

Shagot recula en rampant. Rodrigo n'allait plus tarder à apparaître. Cologni donnait déjà l'impression d'avoir fait un accroc à son comportement habituel. Il était en retard.

Des chants avinés se rapprochaient.

Rodrigo. Et ses gardes du corps. Plus quelques ivrognes que les Cologni avaient ramassés au cours de la soirée.

Spectacle auquel Svavar n'avait encore jamais assisté. Ça ne ressemblait pas à Rodrigo. « Je crois vraiment qu'on devrait s'abstenir aujourd'hui, Grim. Je n'aime pas l'allure que ça prend. »

Les compagnons de beuverie de Rodrigo n'avaient pas l'air de vouloir quitter la plaza Madhur. Ils s'arrêtèrent devant la fontaine de Basbane et s'attardèrent autour jusqu'à ce que ses gardes du corps insistassent pour que leur patron poursuivit son chemin.

« M'est avis que je vais secouer ce vieux prêtre à lui en faire tomber les couilles », marmotta Shagot.

Svavar lui effleura le bras. « Ça commence à bouger. »

L'équipe des Bruglioni venait de succomber au charme romanesque de sa propre stupidité. Elle se ruait sur le petit groupe disséminé sur la plaza.

Comme l'avait subodoré Shagot, les « nouveaux amis » de Rodrigo n'étaient nullement ivres. Mais, dans la mesure où nulle attaque ne s'était produite comme prévu près de la fontaine, leur niveau de vigilance avait

baissé. D'un autre côté, les gardes de Rodrigo étaient plus que jamais sur le qui-vive, en raison, précisément, des atermoiements flagrants des soi-disant ivrognes.

Dès qu'ils virent les nervis des Bruglioni se ruer sur eux, les gardes du corps de Cologni poignardèrent les « poivrots » par-derrière.

La vague les atteignit. Des lames scintillèrent. Plusieurs hommes tombèrent, dont un garde du corps de Rodrigo.

Puis une seconde vague surprise leur tomba dessus : une autre demi-douzaine d'hommes, déboulant de l'autre bout de la place. S'ensuivit un grand cliquetis de ferraille.

Tant Gildeo qu'Acato Bruglioni se regardaient comme des duellistes hors pair. Leur réputation confortait encore leur assurance.

Celle-ci était mal placée.

« Ces types sont des putain de professionnels », affirma Shagot. Les gars de la deuxième vague étaient sans doute très doués, mais pas assez pour éviter les blessures.

La fulgurance et la fureur de l'attaque ne laissèrent aucune échappatoire aux nervis des Bruglioni ni aux gardes du corps de Rodrigo.

Shagot hocha la tête avec satisfaction en voyant les vainqueurs ramasser leur trophée – Rodrigo Cologni – puis leurs blessés. Dont les compagnons de beuverie poignardés dans le dos qui étaient encore vivants, mais ne le resteraient plus très longtemps si on ne leur administrait pas rapidement des soins adéquats. « Quatre au moins sont grièvement blessés. Deux autres ont des plaies plus bénignes. File-les dès qu'ils seront hors de vue. Il faut absolument qu'on découvre qui ils sont et où ils vont. »

Svavar acquiesça, l'air malheureux. Il ne se sentait plus guère altéré de sang. Raison pour laquelle, sans doute, Shagot lui confiait cette mission alors que lui-même restait sur place.

Svavar savait que Grim le retrouverait plus tard sans aucune difficulté. Grim savait toujours où il était.

Les Bruglioni tentaient encore de se remettre pour regagner en claudiquant la forteresse familiale quand Shagot les rattrapa. Jusque-là, personne n'avait été tué. Mais aucun des Bruglioni ni des Cologni n'était en état de se battre. Shagot trancha quelques gorges histoire d'obtenir l'attention générale. Dont celle d'Acato Bruglioni, qui n'avait encore

souffert d'aucune blessure grave. Son adresse de duelliste ne l'avantagea en rien.

« Je veux savoir de quoi il retourne exactement », déclara Shagot aux survivants. Il leur posa quelques questions pointues, en les encourageant du bout de son épée à répondre promptement. Il tua Saldi Serena quand ce jeune homme tenta de s'enfuir.

Il apprit ainsi que le guet-apens correspondait bel et bien à ce qu'il avait pressenti. Svavar et lui étaient censés porter le chapeau du meurtre d'un homme qui devait soutenir le patriarche au sein du Collegium.

« Et qui vous a empêché d'agir ?

— C'est là que ça devient incompréhensible, reconnut Gildeo Bruglioni. C'étaient les loups du patriarche. La Fraternité de la Guerre. Ils n'avaient aucune raison d'enlever Rodrigo Cologni. Il est de leur bord. Mais ils en avaient reçu l'ordre.

— Vraiment ? » Shagot soumit ce problème à son subconscient, assorti d'une donnée supplémentaire : les agresseurs de la Fraternité étaient parfaitement au courant de ce qui allait se produire. « Voici ce que vous allez faire. Si du moins vous tenez encore à la vie. Achevez-moi ces Cologni. Puis décampez. Aussi vite que vous le pourrez. »

Gildeo Bruglioni se tourna à contrecœur contre les gardes du corps de Rodrigo ; aucun n'était en mesure de résister.

Il termina le travail et découvrit en se retournant que Shagot avait égorgé les rescapés de son équipe. Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

Shagot le tua d'un seul coup d'épée qui le décapita. Puis il se mit à cavaler après son frère. Combien de temps avant qu'on ne vienne dépouiller les cadavres ? Il se demanda s'il n'aurait pas dû s'en charger lui-même.

Quelle sorte de puanteur exactement se dégagerait des forfaits de cette nuit ? Singulièrement nauséabonde, forcément, dès qu'on aurait constaté l'évidence.

Shagot sourit. C'était amusant.

Les ravisseurs de Rodrigo Cologni se dirigeaient vers les rives du Teragi et le Castella dollas Pontellas, destination logique s'ils appartenaient effectivement à la Fraternité de la Guerre.

Shagot cessa d'essayer de courir après son frère. Il préféra déboucher carrément face à son gibier.

Ces hommes progressaient lentement, en évitant de se faire remarquer.

Shagot ne savait pas grand-chose de la Fraternité de la Guerre. Il devait s'agir d'espèces de prêtres guerriers, ce qui avait l'air d'une mauvaise blague compte tenu de son expérience des prêtres chaldaréens.

Il attaqua la petite troupe par un flanc, après avoir permis à son homme de pointe de dépasser la pénombre impénétrable où il se tapissait. Obscurité certes surnaturelle, mais pas au point de la trouver inusuelle. Juste commode.

Il se passait autour de lui une foule de choses qu'il ne remarquait pas.

Il donna l'assaut la main droite armée d'une antique épée de bronze, en brandissant de l'autre la tête du monstre. Il croyait bondir au milieu de prêtres semblables à Sylvio Obilade. Apparemment, il était aujourd'hui capable de percer les ténèbres nocturnes ; talent d'une formidable utilité.

Il n'eut aucun mal à abattre les quatre premiers ravisseurs, pris de court et déjà blessés, qu'il rencontra. Puis l'homme de pointe se retourna et Shagot prit enfin conscience de la véritable nature des prêtres guerriers. Son adversaire ne ressemblait en rien à ceux qu'il avait affrontés depuis ces jours lointains où il s'entraînait avec Erif Erealsson. Shagot bénéficiait d'un seul avantage : il n'était pas handicapé par l'obscurité.

Il ne cessait de danser pour esquiver, tout en saisissant au passage les rares occasions qui s'offraient à lui de frapper ses autres adversaires. Il porta un coup de taille au jarret de Rodrigo Cologni en voyant le vieux tenter de prendre la tangente.

Puis il se retrouva le dos au mur. Le plus doué de ses trois ennemis était juste en face de lui. Un autre homme indemne arrivait sur sa droite tandis qu'un combattant blessé mais encore ingambe le distrayait sur sa gauche, en s'efforçant de l'atteindre derrière le bouclier que lui faisait la tête grimaçante du monstre. Tous trois étaient méfiants, prudents et très professionnels. Shagot aurait sans doute invoqué Celles-qui-choisissent-les-égorgés s'il n'avait aperçu son frère derrière les assaillants.

Même ainsi, ce ne fut pas de la tarte. Shagot souffrait déjà de plusieurs blessures, dont une qui l'aurait sans doute handicapé à vie s'il n'avait pas été touché par les dieux.

Svavar avait enduré bien pire. La bénédiction des Anciens avait été plus mesurée en ce qui le concernait. Ses deux bras étaient entaillés et on lui avait lardé de coups d'estoc le ventre et la poitrine. Blessures certes sérieuses mais pas nécessairement fatales, pourvu qu'elles fussent rapidement pansées.

Shagot s'administra à la hâte quelques premiers secours puis entassa les morts – en s'assurant que tous sauf son frère appartenaient à cette catégorie – hors de vue des passants ; il alla ensuite s'installer auprès de Svavar, épaule contre épaule, afin de lui communiquer, par osmose, une partie de la protection de la grande citadelle céleste.

Shagot le Bâtard n'était peut-être qu'une immonde moisissure prospérant sur l'étron de l'humanité, mais il aimait son cadet.

Il sentit très vite le sommeil le gagner. Il ne pouvait pas se le permettre. Il lui restait encore plusieurs heures de besogne à abattre.

« Te sens-tu à présent capable de tituber jusqu'à la maison, frérot ? »

Svavar acquiesça d'un grognement. Il s'en sentait capable. Pour Shagot. Grâce à Shagot. Mais, si Shagot lui en demandait davantage, il n'en aurait pas la force.

« Très bien. Fais-le, alors.

— On a transporté nos affaires dans la planque de rechange, marmonna Svavar.

— C'est vrai ! J'ai du mal à garder les yeux ouverts et à réfléchir. Vas-y et tâche de rester tranquille. Je vais boucler ce merdier.

— Grim…

— Va. Tu peux porter quelque chose ? Rapporter ce totem chez nous ?

— Que comptes-tu faire ?

— Avoir une petite discussion amicale avec ce connard de prêtre. Et toucher notre dû. Prends ce bazar et tire-toi. » Shagot étreignit son frère avant que Svavar ne s'ébranlât, chargé d'un fardeau de quinze kilos et d'une tonne de souffrance, pour ensuite se diriger à l'aveuglette dans une ville étrangère plongée dans le noir, vers un gourbi où il n'était entré qu'une seule fois.

L'épée de bronze était le seul objet de pouvoir qu'avait conservé Shagot. Elle taillait dans la chair morte comme dans une motte de beurre mou. Il paracheva sa besogne en moins de trois minutes. Puis il entreprit de soulager les cadavres de toutes les pièces de monnaie qu'ils portaient avant que la malchance ne s'abattît sur leur tête.

Les Frères ne sont pas riches, mais, à eux tous, ils détenaient une multitude de pièces diverses. Shagot était infoutu de déterminer l'origine de la plupart.

Peu importait. Les marchands les reconnaîtraient. Ils les pèseraient. Ils ne se fiaient à personne. Et surtout pas aux hommes de haute réputation

affublés d'un nom à rallonge.

Son détroussage achevé, Shagot balança sur son épaule son sac de têtes tranchées et rebroussa chemin vers la plaza Madhur.

Le sac en question était en réalité la tunique du plus costaud des Frères morts.

Les blessures de Shagot le faisaient horriblement souffrir. Il s'inquiétait pour Asgrimmur, espérait que les dieux auraient le bon sens de protéger son frère. Sans l'aide d'Asgrimmur, sa mission était vouée à l'échec.

Il regagna la plaza Madhur. Le carnage y avait été découvert. On avait déjà dépouillé les morts. À présent, les gens vertueux étaient sortis de chez eux, armés de torches et de lanternes, pour maugréer, se rappeler avec nostalgie les temps où l'ordre régnait encore à Brothe et affirmer que l'on n'assisterait pas à de pareils spectacles si les autorités compétentes s'en préoccupaient.

Telle est la nature humaine.

Shagot prit le chemin de la forteresse des Bruglioni. Il l'atteindrait peut-être avant les mauvaises nouvelles.

Le portail réservé aux livraisons était entrebâillé et sans surveillance. Shagot traversa l'arrière-cour des Bruglioni jusqu'aux quartiers du père Obilade. La porte du prêtre s'ouvrit aussitôt. Sylvio Obilade et un autre homme attendaient derrière. « Qu'est-ce qui vous a retenu si long… ? » s'enquit une voix inconnue, qui s'interrompit en se rendant compte que Shagot était seul. Et que le nouveau venu était Shagot. L'homme qui venait de parler ouvrit des yeux comme des soucoupes. Le père Obilade écarquillait les siens. Le premier porta la main à la poignée d'une épée de duel, mais ne la dégaina pas. Shagot l'avait obligeamment prévenu d'un signe de tête.

« Tu me dois de l'argent, vieil homme ! » lâcha l'Andorayen. Il brandit la tête de Rodrigo Cologni.

« Doux Aaron ! Bienheureux Kelam ! » Le père Obilade effectua quelques signes destinés à écarter le mauvais œil et les Instrumentalités de la Nuit. « Devais-tu vraiment… ?

— Vous ne pouviez pas vous contenter de me prendre au mot, hein ? Vous êtes brothien. Du calme, là. » L'autre homme allait s'éclipser, plus pâle que la mort. « Ne bougez pas. Je ne suis pas de très bonne humeur, ce soir. »

Il vida le sac.

Les deux témoins blasphémèrent puis échangèrent un regard horrifié. « Mais c'est Strauther Arnot ! Et Junger Trilling ! hoqueta le porteur de l'épée. Deux des plus hauts responsables du Castella. Qu'avez-vous fait ? Vous en avez tué huit ? » Il y avait huit têtes en sus de celle de Rodrigo Cologni.

« Mon frère m'a aidé.

— Huit ! Des vétérans de la Fraternité ! À vous deux ! Qu'ai-je déclenché ? »

Shagot se persuada qu'il s'agissait de Paludan Bruglioni. « Il fallait les tuer ! Ils partaient avec la cible.

— Qu'avez-vous fait ? » gémit le prêtre, davantage pour lui-même que pour Shagot.

Celui-ci renifla avec mépris. « Vous vous posez une question depuis que vous vous êtes rendu compte que c'était moi qui entrais. La réponse ne va sûrement pas vous plaire. Installons-nous confortablement pour attendre. Vous ! Donnez-moi ce pique-bœuf. Vous risqueriez de faire une bêtise et de vous faire tuer. Z'êtes le chef des Bruglioni ? Voulez pas répondre ? Peu importe. Allez vous asseoir près de ce figuier avec cette femmelette puante. Là où je pourrai vous tenir à l'œil. »

Il tira l'antique épée du fourreau. Elle donnait l'impression d'irradier des ténèbres. Avec elle en main, Shagot se sentit renouvelé. Il ne sombrerait pas dans le sommeil tant qu'elle resterait dégainée.

Ne sentirait plus la douleur. Avec cette épée en main, il lui semblait qu'il pourrait tailler en pièces le temps lui-même.

Celui qui devait être Paludan Bruglioni fixait la vieille épée d'un œil dédaigneux. Mais les yeux du père Obilade s'écarquillèrent. Il gémit encore puis se mit à psalmodier une prière rapide et syncopée pour son dieu, l'implorant de le protéger de la malfaisance des Instrumentalités de la Nuit.

Les nouvelles de la plaza Madhur mirent plus longtemps à leur parvenir que ne l'avait prévu Shagot. L'aube était presque levée. Un méchant sommeil tentateur faisait de son mieux pour annihiler la magie de la vieille épée.

Son insidieuse séduction cessa dès qu'un petit homme maigrelet et quelque peu hirsute fit irruption « Ah, vous voilà, Paludan ! bafouilla-t-il. Terribles, atroces nouvelles ! Acato, Gildeo, Faluda, Pygmus, les autres…

tous morts ! Disparus ! Sur la plaza Madhur ! Assassinés ! Avec tous les gardes du corps de Rodrigo Cologni ! »

Le messager était tellement excité qu'il continua d'éructer jusqu'à remarquer enfin, pantelant, la présence de Shagot et des têtes. « Merde !

— Comme tu dis », acquiesça Shagot. Il se sentait l'égal d'un dieu. Ces Méridionaux étaient pratiquement insignifiants. « Va te faufiler là-bas avec les autres. »

Le nouveau venu dévisagea les têtes tranchées. « Oh, par Kelam le béatifié et les Pères de l'Église ! C'est Strauther Arnot, le secrétaire de l'Office spécial ! Que se passe-t-il, Paludan ? »

Shagot devina qu'il s'agissait de Gervase Saluda, l'ami d'enfance, mortellement intelligent, de Paludan Bruglioni, qu'il aurait rencontré une nuit où celui-ci s'était faufilé hors du palais pour aller courir les rues avec une bande d'orphelins et de fugueurs. La légende était sans doute forgée de toutes pièces. Mais Gervase était peut-être à la hauteur de sa réputation.

« Garde les mains bien en vue, lui conseilla Shagot. Sauf si tu trouves qu'il manque une tête à ma collection et que la tienne la compléterait.

— Son âme est possédée, geignit le père Obilade. Ne le défie pas. On ne peut pas le vaincre… Cette vieille épée… elle a été forgée à l'époque où la Tyrannie de la Nuit dominait encore entièrement le monde.

— Merci, lui lança Shagot. Ce vieux bouc dit la vérité. Autre chose de vrai : les hommes que vous avez envoyés pour nous tuer, mon frère et moi, ont échoué. Ils ont assassiné les gardes du corps de Rodrigo Cologni à notre place. Ces huit-là ont rappliqué pendant qu'ils œuvraient. Ils ont tué tout le monde sauf Cologni, qu'ils ont embarqué. Mon frère et moi, on les a poursuivis. On avait un contrat avec les Bruglioni. Ils ont refusé de coopérer. Nous leur avons donc tranché la tête, persuadés de toucher une prime pour avoir exercé en votre nom la vengeance des Bruglioni. » Shagot se servit d'un outil pour propulser une tête vers Paludan. Elle roula sur le nez et dévia de sa trajectoire pour s'arrêter devant Gervase Saluda.

— Qu'avez-vous fait ? » La supplique de Paludan était aussi faible que rhétorique.

« Quel démon s'est emparé de votre âme ? demanda le père Obilade. Quelle antique monstruosité avez-vous introduite dans notre époque moderne, au cœur même de la foi épiscopalienne ?

— Vous me devez deux cents ducats d'or, répondit Shagot. Plus une prime pour avoir vengé vos morts. »

Paludan Bruglioni céda à la Volonté de la Nuit. « Allez chercher son argent à cet homme, Obilade. Ne faites aucune sottise en chemin. Vous m'avez bien compris ? »

Le prêtre s'inclina. « Oui, monseigneur. »

Shagot avait compris, lui aussi. « Parfait. Et presse-toi. Parce que si l'argent n'arrive pas très vite et sans traîtrise, d'autres gens mourront. »

Le père Obilade parti, Shagot botta dans une des têtes. « Ces types de la Fraternité savaient exactement ce qui devait se passer sur la plaza Madhur. Comment est-ce possible ?

— Qu'avez-vous fait ? » se lamenta de nouveau Paludan.

J'ai secoué les fondations de Brothe, songea Shagot.

Jamais, de toute son existence, il n'avait produit un tel impact sur autrui. Même au pic des raids sturlangers sur les côtes de l'île d'Eights, il ne s'était jamais trouvé autant de gens qui eussent autant souffert de ses agissements sans même savoir qui il était.

« J'essaie seulement de gagner ma vie, répondit-il. Ça n'exige certainement pas de moi que je me sacrifie sur l'autel des ambitions d'un demeuré local. »

Le père Obilade revint. Il apportait plus de trois cents ducats en pièces d'or portant l'effigie de patriarches décédés. Shagot éprouva l'authenticité de quelques-unes. « Bien. Très bien. J'espère que ces messieurs ne m'en voudront pas de cette leçon de franc-jeu. » Il replia l'index et fit signe au vieux prêtre. « Approchez, mon père. Rapprochez-vous. »

Dès que le vieillard fut assez près, Shagot se pencha pour lui chuchoter à l'oreille. « Ces gens savent ce qui s'est réellement passé, *padre.* Vous feriez mieux de retrousser vos jupes et de filer. Merci à vous tous, poursuivit-il d'une voix plus forte. Et tâchez maintenant de ne plus vous comporter comme une bande de fouines, d'accord ? »

Shagot prit congé avant que le sommeil ne l'assomme.

Protégé par la Nuit, il réussit à rejoindre son frère avant de s'effondrer.

Mais, une fois venu, le sommeil refusa de se retirer, à telle enseigne que Svavar commença à s'affoler. Son frère parviendrait-il à y survivre ?

20
Khaurène, dans la Fin du Connec

Cet hiver au Connec fut une saison d'angoisses. Pour ceux qui s'efforçaient de comprendre ce que les Arnhandais avaient appelé le massacre de la Montagne noire. Car les envahisseurs persistaient à nier toute responsabilité dans le carnage.

Des pèlerins épiscopaliens bien intentionnés étaient entrés au Connec pour aider leurs coreligionnaires persécutés à se protéger des exactions des hérétiques, qui faisaient rôtir les bébés et sacrifiaient les vierges, à moins que ce ne fût l'inverse.

« Cela résume-t-il à peu près votre position ? lança le comte Raymone Garète au père Austen Rinpoché, bossu difforme, insultant et menaçant envoyé de Salpeno. Vous n'auriez pas pu inventer plus ridicule encore ? Vous auriez pu nous accuser de forniquer avec des chèvres. Obscène. Notre entêtement dans l'apostasie et l'hérésie explique sans doute pourquoi on trouve une église épiscopalienne en activité à chaque coin de rue de Khaurène ; pourquoi le pays héberge davantage de véritables cathédrales que votre seau d'Arnhand de buveurs de pisse. Mais nous ne les bâtissons, évidemment, que pour abriter nos ébats avec les chèvres. »

Le duc Tormond s'efforçait de tempérer le jeune noble. Mais le comte Raymone était incontrôlable. Après sa victoire sur le baron Algrès, sa voix aurait une grande résonance dans les conseils du Connec. « Vous restez coi ? Vous, un prêtre ? Dites-moi un peu, prêtre : pourriez-vous me citer le nom d'un seul épiscopalien de la Fin du Connec qui aurait souffert des mains des Chercheurs de Lumière ?

— L'évêque Sérifs d'Antieux », rétorqua le père Rinpoché d'une voix empreinte de joie mauvaise.

Un silence.

Qui s'éternisa.

« Par le doux Aaron sur son bourricot ! s'exclama une voix. Cet imbécile est sérieux. »

Le comte Raymone renifla dédaigneusement. « Ce prêtre n'est pas un imbécile. Il est bien pire que cela. C'est un parfait crétin. »

Même le duc Tormond, le Grand Indécis, fixait le père Rinpoché comme s'il le prenait pour un demeuré divagant. « Êtes-vous sérieux, mon père ? Cet homme était un voleur. Il a abusé de sa position. Il était complètement indifférent aux droits de son prochain. C'était un parjure, un pédéraste et un sodomite. La liste de ses crimes n'a pas de limites. Sans la protection de Sublime, on l'aurait pendu depuis des années. Jusque-là, j'avais éprouvé quelque sympathie pour votre mission. Mais, tous autant que nous sommes, nous connaissons des rats qui méritent plus d'honneurs que l'évêque Sérifs.

— Sérifs était une telle épave que le principaté Bronte Doneto – le propre cousin du patriarche – l'a fait précipiter du haut d'une falaise après qu'ils ont échoué à massacrer et dépouiller la population d'Antieux », aboya le comte Raymone.

Le père Rinpoché campait sur ses positions.

Le duc se leva. Il croisa les doigts mais laissa baller ses bras. « Je suis un bon épiscopalien, mon père. Je vais tous les jours à la messe. Je n'ai jamais sauté une confession. J'ai envoyé au Saint-Père une missive pour lui demander comment je pourrais faire mieux. Il n'y a pas répondu. Et maintenant, nous en sommes là et, de nouveau, des hommes qui s'intéressent moins à Dieu qu'au pillage du Connec portent des accusations infondées ou forgées de toutes pièces contre nous. Écoutez-moi bien, Rinpoché. Presque tous les hommes d'importance de Khaurène se trouvent avec vous dans cette salle. Je vous mets au défi de vous mêler au public et de trouver un seul incroyant parmi eux. »

Sans doute pas le plus avisé des défis, du moins du point de vue de frère Chandelle. Il était présent ; et sûrement pas le seul à douter de l'infaillibilité de Sublime V.

Le prêtre arnhandais ne releva pas le gant. Il refusa même de répondre, comme s'il n'avait rien entendu.

Rinpoché n'avait plus d'autre choix que de regagner Salpeno pour confirmer que le Connec restait aussi rétif et intransigeant, et que les maysaléens, ces agents de l'Adversaire, en avaient pris le contrôle en secret. La seule réponse envisageable semblait bien être celle que le patriarche prônait en privé : une croisade chargée d'éradiquer l'hérésie maysaléenne.

Les puissants de Salpeno n'eurent aucune peine à accepter les arguments du père Rinpoché : la plupart avaient soif de vengeance et de pillage, et ils faisaient fi de toute vérité qui aurait pu leur barrer la route. En outre, leur souverain était trop veule pour exercer ses prérogatives royales, en même temps qu'il se montrait tout aussi incapable de trépasser. Mais sa mort n'aurait servi de rien. Il n'y avait pas de prince héritier.

Douce perspective pour tout un aréopage de ducs et de barons ambitieux, parents ou prétendants légitimes.

Et non moins séduisante aux yeux des seigneurs et chevaliers des possessions de Santérin jouissant d'une frontière commune avec l'Arnhand sur le continent.

On assistait quotidiennement à des escarmouches et des intrusions, depuis le Sud le plus lointain, là où la Tramaine et le Connec se télescopaient, jusqu'aux villages les plus septentrionaux du littoral, à l'est de la région la plus orientale de l'Argone. Chevaliers et garnisons ne s'échinaient guère à rendre la vie difficile aux agresseurs. Des membres d'une même famille vivaient de part et d'autre d'une frontière sans cesse mouvante. Dans les marches, les allégeances changeaient au gré des mariages, des naissances, des décès et des redistributions qu'entraînaient les fortunes de la guerre.

Et la rotation de leurs dirigeants n'avait pas grande incidence sur l'existence des populations locales. Certains paysans ne parlaient la langue d'aucun de leurs maîtres.

Toute grande famille arnhandaise avait des parents outre-mer, dans les royaumes croisés. Elles envoyaient leurs jeunes gens en Orient pour leur tremper le caractère au feu d'une lutte sans merci pour le contrôle des Terres Saintes.

Ces jeunes gens emportaient avec eux serviteurs, piétaille et trésors.

La plupart d'entre eux rentraient au bercail… beaucoup moins jeunes.

Avec toutes ces tensions qui pesaient sur l'Arnhand, prêter l'oreille au dément appel au secours de Sublime V exigeant qu'on punisse les chaldaréens du Connec pour leur indocilité et les Chercheurs de Lumière connéciens pour leur irrespect de Dieu eût été folie de la part du roi de l'Arnhand.

Anne de Ménand, sa maîtresse, avait eu deux enfants de son amant. L'aîné, Regard, était un garçon. Il n'avait que quatorze ans, mais il était sain de corps et d'esprit et avait un port royal. En temps ordinaire, nul n'aurait

vu en lui un prétendant légitime au trône de son père. La légitimité était une condition cruciale aux yeux de la noblesse arnhandaise. Mais l'époque n'était pas ordinaire. Des intrigants dévoués pouvaient parfaitement réécrire l'histoire pour rendre à Regard sa légitimité.

Anne avait également accordé ses faveurs à quelques heureux élus, hors du lit royal, et elle s'était ainsi créé un petit cercle de complices. Le père du garçon restait sans doute accessible aux efforts virulents de sa maîtresse pour faire désigner Regard comme prince héritier. Mais de puissantes factions se pressaient derrière les prétendants rivaux.

Anne de Ménand était une intrigante, une manipulatrice et une traînée. Elle ne couchait pas seulement avec des hommes pour les manipuler, mais aussi parce qu'elle nourrissait un enthousiasme illimité pour les sports nocturnes. Pourtant, c'était une pieuse chaldaréenne, qui croyait sincèrement à l'infaillibilité patriarcale. Si jamais Sublime exigeait des soldats pour punir le Connec apostat, l'Arnhand les lui fournirait.

Qu'Anne eût réussi à organiser une croisade de quatre-vingts chevaliers avec leurs escortes en disait long sur son statut. Mais la petite armée n'avait jamais atteint le Connec. Elle avait rebroussé chemin avant que les recrues n'eussent effectué leurs obligations. Sans avoir jamais combattu – ni même vu – un hérétique. Pourtant elle avait perdu des dizaines d'hommes, suite à une maladie ou un accident.

Frère Chandelle traversa le Connec en insufflant du courage aux Chercheurs de Lumière qui sentaient s'amasser les nuages de tempête. Il rendit visite aux nobles de chaque ville. Il fallait leur faire comprendre qu'ils avaient le devoir de protéger tout leur monde des ennemis de l'étranger. Il leur rappelait que jongleurs et poètes appelaient le Connec le Paisible Royaume. Les Connéciens pouvaient s'enorgueillir de leur aptitude à vivre en harmonie.

L'époque était à la posture moralisatrice. À la justification inepte de forfaits prévisibles, avant même qu'ils ne fussent perpétrés.

Sublime V émettait de nombreuses bulles tonitruantes dénonçant tout ce qui était maysaléen ou plus traditionnellement connécien. Il semblait résolu à s'aliéner ses ouailles.

Les gens du Connec commencèrent de se rallier à Immaculé II, lequel paraissait avoir recouvré assez d'ardeur pour vomir ses propres bulles. Les prêtres pro-Brothe, déjà impopulaires, étaient désormais confrontés à une hostilité en actes.

Le Connec assoupi se réveillait. Et son exaspération croissait.

Frère Chandelle craignait que la cupidité à courte vue de Sublime ne déclenchât une tornade. Le chauvinisme belliqueux qui bouillonnait à présent dans tout le Connec ne lui plaisait pas. La crainte de voir des armées encore plus fortes et nombreuses venir persécuter la province ne cessait d'exacerber ce nationalisme.

Partout où il portait son message, il voyait fortifier et surélever les murs d'enceinte des villes ; les châteaux forts se préparer à un siège ; les milices locales s'exercer à l'usage des armes, instruites par des vétérans respectés qui avaient participé aux guerres de libération des Terres Saintes. Et, partout où il allait, il découvrait que les hommes de Tormond l'avaient précédé pour demander aux populations de ne pas se préparer pour la guerre, car Brothe et l'Arnhand risquaient d'y voir une provocation.

Ce raisonnement laissait frère Chandelle pantois, en dépit de tout son pacifisme.

Nul hors de Khaurène ne prêtait attention au duc. Comme on pouvait s'y attendre, la population se livrait activement à ces préparatifs, comme si les gens s'attendaient à voir débouler des dizaines de milliers de cannibales arnhandais dès que les premières feuilles auraient bourgeonné.

Le printemps se mua en un été précoce. Les envahisseurs persistaient à ne pas se montrer. Le duc Tormond envisagea vaguement d'envoyer à Brothe une délégation chargée de trouver avec Sublime un modus vivendi. Frère Chandelle n'était pas présent lors du débat féroce qui s'ensuivit. Il célébrait son propre culte avec la communauté maysaléenne de Castrerésone. Mais tous les arguments furieux lui revinrent aux oreilles. Les alliés connéciens de Sublime eux-mêmes préféraient qu'on n'envoyât personne à Brothe. Mathé Richenau, le nouvel évêque d'Antieux d'origine arnhandaise, récemment nommé et débarqué, conseillait lui aussi d'y aller en douceur. Sublime regarderait certainement toute tentative pour l'approcher comme la reconnaissance de sa suprématie.

Les conseillers de Tormond l'emportèrent ce jour-là, mais ils ne réussirent pas à lui faire comprendre qu'il ne pouvait se contenter de s'asseoir en compagnie de Sublime pour régler le problème par la discussion. Se sachant infaillible, le patriarche était persuadé qu'il n'y avait rien à négocier.

Tormond détestait se dédier entièrement à un projet. Et ses méthodes de gouvernement, qu'il partageait avec ses plus proches ancêtres, avaient

amplement fait leurs preuves pendant plus d'un siècle.

Aucune armée d'invasion au printemps. Aucune en été. Les préparatifs de la guerre devinrent moins pressants, plus laxistes, et cessèrent totalement dans les contrées les plus éloignées de la frontière septentrionale.

L'été venu, le duc n'avait toujours pas cédé à son besoin d'agir. Il envoya une ambassade à Salpeno pour tenter de conclure la paix avec l'Arnhand. Elle échoua. Puis, l'automne s'annonçant, la déraison le reprit. Il revint à son idée première d'ouvrir le dialogue avec Sublime.

Cette fois, personne ne parvint à le faire changer d'avis.

Frère Chandelle regagna Khaurène quelques jours avant que cette nouvelle n'éclatât. Il séjournait chez une aimable famille maysaléenne, les Archimbault. Raulet Archimbault craignait que la décision du duc ne précipitât le Connec droit dans l'abîme.

Les Chercheurs de Lumière se réunirent traditionnellement dans la soirée, avant le dernier repas de la journée, en petits groupes de discussion. Ces débats duraient très tard dans le Connec ; bien après la tombée de la nuit. Un groupe assez important se rassembla chez les Archimbault, car tout le monde voulait écouter le parfait. Conscients des persécutions infligées par les épiscopaliens de Brothe aux minorités dévédienne et dainshaukine, ils se faisaient du souci pour leur avenir. Manifestement, Sublime n'allait plus se contenter de vilipender les hérétiques et les incroyants.

« Nous avons déjà parlé de tout cela, Raulet, déclara frère Chandelle. Je peux donc vous comprendre. Mais développez votre raisonnement pour la gouverne de vos invités, car il leur est peut-être moins familier. »

Être le point de mire de tout un groupe mettait Raulet Archimbault mal à l'aise. Il expliqua hâtivement : « En se contentant d'envoyer une ambassade à Brothe, Tormond affaiblit le statut du Connec. » Il s'arrêta tout net.

« Allons, expliquez pourquoi, l'encouragea frère Chandelle.

— Eh bien, cela laisse entendre que Sublime aurait son mot à dire dans nos affaires. Ce qui établit déjà en soi un précédent néfaste. En outre, l'autorité du patriarche de Viscesment s'en trouve affaiblie. Et c'est lui le patriarche légitime, n'est-ce pas ?

— L'affaiblir n'est guère difficile, déclara frère Chandelle. Combien d'entre vous savent qui est l'antipatriarche ? Levez la main. Voyez. Immaculé le second, frères et sœurs. Ceux qui savent qui il est n'en ont entendu parler que parce qu'on a tenté de le tuer au printemps dernier.

— Lamentable, convint Raulet.

— Oui, reconnut frère Chandelle. Et il est censément *notre* patriarche. Celui qui représente tous les chaldaréens arianistes, antastes, épiscopaliens, appartenant au rite oriental, trembleurs ou maysaléens. » La plupart de ces derniers se regardaient comme de bons chaldaréens, à la mode antaste. « C'est lui qui est chargé d'empêcher les Cinq Familles de Brothe de considérer l'Église comme leur chaudron privé rempli de pièces d'or, au pied de l'arc-en-ciel.

— Ce que je ne comprends pas, déclara madame Archimbault, c'est pourquoi le duc prendrait cette décision contre l'avis de ses conseillers. C'est absurde. » Hommes et femmes étaient égaux chez les Chercheurs de Lumière, et jouissaient du même droit à participer aux débats et à poser des questions. « Ils ont bien dû le lui expliquer. »

Frère Chandelle hocha la tête. « Absolument. À maintes reprises. J'étais présent à l'une de ces occasions. Tormond a tout entendu point par point. Il a déclaré qu'il comprenait parfaitement. Mais tous ceux d'entre vous ici qui ont élevé des enfants savent qu'on ne peut faire entendre raison à quelqu'un qui n'écoute pas.

— Serait-il frappé de folie ? s'enquit Scarre, le boulanger.

— Sûrement la Nuit, fit une petite voix flûtée.

— À moins qu'il n'ait été touché par le dieu de Sublime, suggéra Raulet. Le dieu épiscopalien de Brothe partage peut-être l'opinion de Sublime à notre sujet. » Raulet voulait plaisanter, mais tout le monde le prit très au sérieux.

« Je devrais en parler en tête-à-tête avec l'évêque LeCroès, pour voir ce qu'il pense, proposa frère Chandelle.

— Impensable, marmonna quelqu'un.

— L'entourage de Tormond va-t-il intervenir ? demanda madame Archimbault. Vous dites que Brothe n'a aucun ami à la cour de Tormond, mon frère.

— Pas beaucoup, en effet. Mais les hommes de Tormond sont loyaux et honorables. Ils feront ce qu'il leur aura ordonné quand ils comprendront qu'on ne peut pas le faire changer d'avis.

— Comment réagira le comte Raymone ? demanda une voix.

— Question cruciale, répondit frère Chandelle. Et seul Raymone Garète peut y répondre. Il ne cache pas son écœurement.

— Raymone est jeune, fît remarquer madame Archimbault. Les jeunes prisent l'action pour l'action. »

L'hérésie maysaléenne attirait surtout ceux que n'intéressaient plus les distractions de la jeunesse.

Frère Chandelle accepta le vin que lui servait Kedle, la fille de son hôte, tout excitée à l'idée d'assister à une réunion. Elle n'avait que treize ans et était déjà femme à de nombreux égards, mais elle ne s'exprimerait pas en présence d'un parfait.

Les Chercheurs de Lumière étaient convaincus d'être les vrais chaldaréens. Ils clamaient que leur enseignement remontait à celui d'Aaron, d'Eis, de Lalitha et des autres pères fondateurs, avant qu'il n'eût été biaisé et perverti par les successeurs de Josephus Alegiant et de sa clique. Le dieu des arianistes et des épiscopaliens qui leur avaient succédé ne serait en fait que le Grand Adversaire réprouvé par les Fondateurs.

Le Grand Adversaire, dissimulé parmi les Instrumentalités de la Nuit, avait tramé mille illusions. Il était impossible de démêler l'écheveau de ses mensonges. Car il y en avait toujours un derrière l'autre.

Frère Chandelle se détendit et remarqua que la discussion se tournait à présent vers la réincarnation, concept qui, bien qu'oriental, avait contaminé la foi maysaléenne.

Le groupe voulait en déterminer les implications morales. Certains pensaient que la renaissance offrait une issue à ceux qui s'étaient mal conduits. Qu'on pouvait se racheter dans son incarnation suivante.

L'opinion de frère Chandelle à cet égard n'était pas encore arrêtée. Il trouvait l'idée rassurante. La réincarnation offrait une seconde chance de mener pieusement sa vie. C'était la Grande Roue de l'Existence.

Quelqu'un souhaitait attirer son attention. « Oui ? »

Madame Scarre lui demanda si, à son avis, les Chercheurs de Lumière devaient riposter en cas d'attaque.

« Absolument. C'est encore une manière de résister au mal. Si nous ne le combattons pas, nous nous en faisons les complices. »

On n'entendait plus chez les Archimbault que des halètements précipités. Un grand esprit allait partager avec eux une pensée profonde.

Frère Chandelle déçut son auditoire. « C'est ainsi. C'est la vérité. Les lignes ne sont jamais claires. Il n'y a pas de bien absolu. Il y a un mal absolu, mais il est difficilement reconnaissable. Il peut prendre mille visages.

— Que voulez-vous dire, mon frère ? » demanda Scarre, le boulanger.

Frère Chandelle se mit à prêcher : « Nous sommes esclaves de la raison. Elle détruit tous les arguments que peuvent nous opposer nos ennemis. La probité leur coule entre les doigts comme de l'eau claire. Il ne leur reste dans les mains que l'émotion. Notre grande faiblesse, c'est notre incapacité à admettre que nous sommes guidés par nos rêves et nos émotions. Nous sommes donc autant victimes des Instrumentalités de la Nuit que ceux que nous méprisons tant pour leur irréflexion. »

Frère Chandelle craignait de ne pas s'être exprimé de manière bien compréhensible. Lui-même n'était pas assez bien armé pour pleinement appréhender la nature de la relation entre l'humanité et les Instrumentalités de la Nuit.

En dépit du code éthique inhérent à toute religion et des innombrables exhortations à faire le bien placées dans la bouche des dieux, frère Chandelle n'avait jamais eu la preuve directe que les Instrumentalités de la Nuit eussent jamais, à quelque niveau que ce fût, témoigné d'une quelconque polarité morale intrinsèque. Comme la terre, l'air, l'eau et le feu, elles se contentaient *d'être*. Et, comme la vie elle-même, *d'exiger*.

Bien et mal sont des concepts imposés à l'homme par l'homme, soit par le truchement de leurs perceptions et de leurs croyances, soit directement par le pouvoir de la magie.

Frère Chandelle trouvait pour le moins épineux d'être un conseiller et un guide spirituel dans un monde où il n'existait que bien peu d'absolus susceptibles de lui servir de balises dans sa propre navigation.

« Si les Chercheurs de Lumière devaient s'effacer du grand livre de l'histoire, ce ne serait pas parce que nous aurions été vaincus par la logique et la persuasion, déclara-t-il. Mais parce qu'on aurait déployé contre nous terreur et supériorité écrasante en armement. »

Frère Chandelle redoutait tout avenir qui prendrait ses racines dans le lisier de l'invraisemblable décision du duc Tormond : essayer de traiter avec Sublime V. Le patriarche de Brothe n'était en rien, comme lui, un homme simple et pétri de bonne volonté envers ses semblables.

Peut-être Honario Benedocto était-il une farce cosmique que leur jouaient les Instrumentalités de la Nuit. D'anciennes religions tenaient leurs dieux pour capables de bien pire, dans le seul but de se distraire en donnant un coup de pied dans la fourmilière.

21
Brothe, alors que la guerre menace

Brothe était en effervescence. Aucune délégation, ni au nom du patriarche ni en celui du Collegium, n'en sortit pour accueillir le principaté Doneto. Les troupes limitées en nombre de Sublime s'efforçaient désespérément de maintenir l'ordre, aussi affairées qu'un chat à trois pattes dans une pièce grouillant de souris.

Les Cinq Familles se lançaient des accusations au visage et se montraient du doigt. Les jeunes gens cherchaient des prétextes au duel. Chaque duelliste successif alimentait un peu plus l'holocauste émotionnel. La loi interdisait aux Familles une armée privée forte de plus d'un garde du corps par personne. Par le passé, elles s'étaient révélées incapables de résoudre le moindre petit problème sans recourir à l'épée. Aujourd'hui, elles cherchaient un moyen de contourner la loi.

La Fraternité de la Guerre en voulait à tout le monde.

La rumeur de ces troubles parvint aux oreilles des pirates calzirins avec une rapidité quasi magique. Une flottille tenta de remonter le Teragi, mais elle fut repoussée par le Collegium.

Puis ce fut le tour des bas-fonds de Brothe, qui s'étaient tenus un peu trop longtemps tranquilles. On assistait presque quotidiennement à des émeutes et à des pillages. Fort heureusement, les désordres civils restaient réduits et localisés.

Les minorités dévédienne et dainshaukine résistèrent à la folie générale en œuvrant de concert. Mais elles mirent en fureur la populace épiscopalienne en mouchant férocement les aspirants pillards.

Ils ne se retrouvèrent jamais dans une aussi mauvaise passe que les Dèves de Sonsa.

Le pire était passé quand la petite bande de Doneto arriva en ville. Les Brothiens contemporains n'étaient plus capables de se conduire avec autant de sauvagerie que leurs ancêtres.

Le passage du petit groupe dans les rues de Brothe n'en fut pas moins inconfortable, bien que la journée fut claire et fraîche, voire froide, tandis

que des pluies récentes avaient balayé la majeure partie de l'air salin qui stagnait d'ordinaire en ville. Doneto avançait aussi vite qu'il le pouvait. Il tenait à ne plus se trouver dans les rues quand son retour serait devenu de notoriété publique.

Bien entendu, tous ceux que ça intéressait réellement étaient informés depuis des jours de son arrivée imminente.

Le principaté laissa tout juste à ses gens le temps de se restaurer, se nettoyer, se changer et se détendre quelques instants, puis il les convoqua dans la salle centrale de sa demeure. La bâtisse, petite forteresse édifiée en vieille et sale pierre calcaire, ne se dressait qu'à un jet de flèche de la citadelle, nettement plus importante, des Benedocto. Cette dernière était un vrai château fort.

Les Cinq Familles possédaient toutes une véritable forteresse intra-muros – bien qu'on leur refusât les troupes pour la défendre. Celle des Benedocto était la plus vaste.

Else découvrit à son arrivée que Doneto n'avait guère perdu de temps pour se mettre à l'aise. Il portait encore la tenue avec laquelle il avait voyagé et était aussi sale qu'à son entrée en ville. Il tenait un bol contenant des olives, de l'ail confit dans du vinaigre et des oignons, plus des bouchées de saucisse et de fromage. Il mangeait en marchant.

Else supputa que les gens qu'il ne connaissait pas (tous en l'occurrence, sauf Doneto et Pinkus Ghort) étaient des serviteurs du principaté restés à demeure pendant qu'il partait sauver le Connec.

Pendant son absence, la valetaille avait superbement entretenu et préparé la demeure pour le retour du maître de maison.

« Ou bien quelqu'un les aura prévenus de son arrivée, lâcha Ghort. Sans doute celui qui a versé sa rançon. Entre-temps, on dirait bien qu'on a perdu un ami et gagné un patron.

— Dois-tu toujours jouer les cyniques ? »

Ce revirement – la réappropriation par Doneto de son ancienne personnalité – avait débuté avant même leur sortie de Plemenza.

« Attention », prévint Ghort.

Doneto se dirigeait droit sur eux. « La situation en ville est taillée sur mesure pour nous, Hecht. La confusion est telle que personne ne sait ce qui se passe ni comment chacun réagira. Je comptais tout d'abord vous établir dans la famille Arniena, de manière à continuer, dès qu'elle se sera dévoilée

en votant pour nous au Collegium, de lui imprimer une ligne d'action proche de celle du patriarche. Mais, avec la mort de Rodrigo Cologni, il ne restera plus à contrebalancer qu'une seule voix contre Sublime, et nous n'aurons donc pas à faire pression sur les Arniena pour les contraindre à nous appuyer. Ils pourront ainsi continuer de feindre qu'ils sont contre nous. De sorte que je peux vous employer à des fins plus audacieuses. Au fait, vous êtes désormais au service des Arniena depuis des mois, et vous ne me connaissez même pas.

— Qui donc est ce bel inconnu, Pinkus ? » demanda Else à Ghort.

Doneto laissa transparaître un instant son exaspération puis, brièvement, son amusement.

« Mais je *sais* qui vous êtes, ajouta Else. Tous ceux qui sont sortis du Connec le sauront. Dont tous ces types de la Fraternité qui ont fui à Brothe. Et tout le monde est au courant de notre séjour à Plemenza. Hansel pourra nous faire un croche-pied à tout moment. Je suis censément un espion impérial, n'oubliez pas. »

Doneto fronça les sourcils. « Vous avez raison, j'imagine. Alors voici ce qui m'est venu à l'esprit. En raison du désastre qui les a frappés, les Bruglioni aspirent désespérément à une assistance compétente. Si Inigo Arniena laissait entendre à Paludan Bruglioni qu'il peut lui donner deux de ses meilleurs hommes… »

Else hocha la tête en souriant mais roula aussi des yeux. « Ça devient difficile à suivre. Je vais devoir écrire des comptes rendus et me les envoyer afin de ne pas perdre de vue ce que je suis en train de faire et de me suggérer les meilleures façons de me comporter pour parvenir à mes fins en matière d'espionnage de ma propre personne. »

Doneto sourit faiblement. « Une chanson du folklore parle d'un homme qui est à la fois son oncle et son beau-frère. Hecht, je veux que vous saisissiez cette opportunité avant que les gens n'aient eu le temps de réfléchir. Suivez-moi. Je vais vous présenter quelqu'un. »

Else obtempéra à contrecœur. « C'est vous le patron. » Il avait espéré s'immiscer graduellement, tranquillement, dans la société brothienne. Mais, s'il pouvait s'infiltrer dans une des Cinq Familles…

Bronte Doneto le conduisit dans un coin sombre. Ils y trouvèrent un vieillard qui, assis dans une chaise roulante, étudiait d'un œil vif les hôtes du principaté. « Piper Hecht, je vous présente Salny Sayag. Et son fils

Rogoz. Ils représentent les Arniena. Vous avez peut-être déjà rencontré Rogoz. Il a travaillé un moment dans votre branche, dans le Nord. »

Else dévisagea le plus jeune des deux hommes, qui se tenait derrière la chaise roulante. « Je ne crois pas. Pas dans mon souvenir, en tout cas. » Il tendit la main. « Vous m'avez déjà vu, Rogoz ?

— Non. »

Rogoz était péremptoire. C'était aussi un homme laconique. Sa poignée de main était ferme et assurée. Son teint et son aspect trahissaient un étranger. Il était plus laid et noiraud que le commun des Firaldiens.

« Vous n'êtes pas non plus de Brothe, n'est-ce pas ? demanda Else.

— Mon père vient d'Obrizok.

— Je ne connais pas cette ville.

— C'est en Creveldie. La Creveldie est célèbre pour ses chevaux. C'est un exilé. Ce n'est pas le moment de parler du passé. Rassemblez vos effets. »

Else soupira. Il n'était pas mécontent d'être habitué à vivre seul.

La captivité à Plemenza avait été son plus long séjour fixe des dix dernières années.

« Où vas-tu ? s'enquit Pinkus Ghort.

— Nouvel emploi. Le principaté veut que je l'occupe sur-le-champ. » Il haussa les épaules. « On se reverra dans la rue.

— Me frappe pas trop fort.

— Prends soin de Bo et Joe. Tâche d'éloigner Bo des bordels. Il attraperait la mort.

— Ouais. »

Else craignait que Pinkus Ghort ne vînt à lui manquer autant qu'Os et les autres gars de l'aventure en Andesqueluz. Aventure qui lui faisait à présent l'impression de lui avoir été narrée voilà bien longtemps, plutôt que de l'avoir vécue en personne.

Les Sayag sortirent de chez Doneto par une porte de livraison. Rogoz Sayag poussait la chaise de son père. Les jambes du vieil homme étaient cachées sous une couverture qui dissimulait peut-être des outils ou des armes. Deux hommes armés les rejoignirent lorsqu'ils eurent franchi le portail. « Brothe est une ville dangereuse. Un tas de gens affamés hantent ses rues. »

Else portait tout ce qu'il avait souhaité embarquer. Il avait l'habitude de transporter toute sa vie et sa fortune sur le dos. Comme une espèce de tortue nomade du désert.

Il parlait sans arrêt, en feignant de ne pas examiner ses compagnons ni la cité environnante. Les deux Sayag et leur escorte devaient se décarcasser pour émettre quelques bruits pouvant passer pour une contribution à la conversation.

« Je dois avoir au moins quelques notions de cette ville, protesta-t-il à un moment donné.

— Je comprends, répondit Rogoz. Mais vous n'appartiendrez pas à notre maison. Vous n'avez pas besoin d'en savoir les détails. »

Rogoz ne souhaitait pas qu'il enregistrât des renseignements qu'il pourrait ensuite divulguer en emménageant dans la citadelle des Bruglioni, crut comprendre Else. « D'un autre côté, si je ne sais rien des Arniena après avoir prétendument passé plusieurs mois chez eux, les Bruglioni risquent de s'en étonner. »

Salny Sayag était du même avis. « Parle-lui, Rogoz. Vous tous, parlez-lui. N'omettez rien. Donnez-lui des détails. Qu'il puisse emporter quelque chose avec lui en partant. Toi. L'homme de Doneto. La seule chose que tu ne devras répéter à personne, c'est que les Arniena ont un arrangement avec le principaté Doneto.

— Bien sûr. »

Else passa neuf jours chez les Arniena, à apprendre ce qu'ils voulaient bien lui faire savoir sur eux et la Ville Mère. Ils lui donnèrent du travail, mais il n'était pas débordé. Il eut plusieurs fois l'occasion de sortir palper le pouls de la ville.

L'essence de Brothe était fuyante. Elle donnait l'impression de n'être pas qu'une seule ville. D'un côté, compte tenu de l'intense focalisation des autochtones sur les intrigues politiques des Familles, les couleurs et les litiges mesquins, il en émanait une atmosphère paroissiale. De l'autre, Brothe était extrêmement cosmopolite. Elle grouillait d'étrangers. Else entendait parler des dizaines de langues différentes. Des gens venaient des quatre coins du monde s'immerger dans les souvenirs de ce qui était jadis le cœur du monde civilisé.

Les glorieux édifices d'antan gisaient en ruine, parfois dépouillés de leurs moellons, mangés par la végétation, hantés par les miséreux et les

fugitifs, et, disait-on, par mille rappels survivants des Instrumentalités de la Nuit. Chacun savait que Brothe hébergeait de grands sorciers. Et pas seulement ces hommes domestiqués que sont les principatés du Collegium.

Les étrangers venaient y chercher fortune. Nombre d'entre eux avaient été des fripouilles au bercail. Et Brothe se vantait d'un commerce florissant en matière de pèlerinage et de culte. Des milliers de gens y passaient tous les mois pour admirer les lieux saints de l'Église, dans l'espoir d'entrevoir le patriarche.

Durant son séjour chez les Arniena, Else participa à deux entreprises mineures en compagnie de Rogoz et d'autres clients de la Famille. Salny Sayag lui avait expliqué que les ordres venaient directement de don Inigo en personne. Aucune de ces deux missions n'était de bien grande envergure châtier un serviteur qui avait volé les Arniena, venger un affront dont l'une des petites-filles du *don* avait été victime de la part d'une bande de voyous des rues, qui avaient eu la sottise d'ouvrir leur clapet hors de leur planque habituelle.

Mais elles lui fournirent une occasion d'être vu en compagnie des sbires des Arniena.

« C'est tout ce que vous faites ? demanda-t-il à Rogoz.

— Don Inigo n'est guère porté sur la querelle. Contrairement à la plupart des gens de Brothe.

— Hein ?

— À croire que plus le chaos s'installe, plus certaines personnes s'en servent pour masquer leurs propres forfaits. Ce qui ne fait que l'aggraver encore. La méthode du *don* est plus sournoise. Et plus sinistre. »

Else continua de donner la preuve qu'il pouvait faire partie de l'équipe. Il lui suffisait de rester évasif sur son passé. Rogoz Sayag ne s'appesantissait guère, lui non plus, sur ses antécédents. Peut-être n'avait-il pas séjourné assez longuement dans les contrées où il avait censément appris son métier ; où son chemin aurait pu croiser celui d'un franc mercenaire de Duarnénie, ce petit pays du littoral oriental de la mer Basse.

Rares étaient les mercenaires qui se répandaient sur leur histoire personnelle. Dans la plupart des cas, ils laissaient derrière eux des gens avides de vengeance. Avoir fait de mauvais choix dans leur jeunesse… telle était la principale raison qui justifiait leur expatriation.

Alors même que l'ordre public continuait de se détériorer à Brothe, la situation extérieure ne laissait guère de répit au patriarche. Les pirates

calzirins étaient chaque jour plus nombreux et hardis. Et comme pris d'une sorte de folie collective. Leurs pires razzias prenaient toujours les possessions de l'Église et de la famille Benedocto pour cible, dans les frontières des États épiscopaliens. On n'entendait jamais parler d'actes de piraterie le long des côtes d'Alameddine. Ce royaume, dépendance de l'empire du Graal, s'étendait entre le Calzir et les États épiscopaliens. Pas plus, d'ailleurs, que les pirates ne se montraient dans les protectorats de l'empire du Graal ou des républiques marchandes.

L'hypothèse d'une conspiration ne tarda pas à effleurer jusqu'à l'esprit de demeurés qui se souciaient comme d'une guigne des événements lointains. La main de Johannes Bottenoire se profilait derrière tout cela. À Brothe, tout devait nécessairement participer d'un complot ; rien n'y était ce qu'il paraissait, ni même ce qu'il prétendait être. Tout ce qui marchait de travers était obligatoirement le fruit d'une conspiration hostile.

Else, quant à lui, soupçonnait tout plan impliquant des pirates pramans d'avoir été ourdi par al-Qarn plutôt que par l'empire du Graal.

Du point de vue de Dreanger, tout ce qui pouvait détourner l'attention de Sublime d'une croisade dans les Terres Saintes était bienvenu. Chaque nouveau délai rapprochait le patriarche de son ascension au paradis chaldaréen d'autant de jours, de semaines, de mois ou d'années. Suite à quoi, après des lustres de souffrance, un Collegium unanime le remplacerait assurément par un patriarche moins belliqueux, ambitieux et controversé.

Au neuvième jour du séjour d'Else chez les Arniena, Rogoz se pointa alors qu'il était en train d'enseigner à trois garçons de la famille des exercices qui ne manqueraient pas d'accroître leur endurance s'ils étaient jamais entraînés dans un duel. « N'oubliez jamais ça. Quand deux combattants de même adresse s'affrontent, c'est toujours celui qui a préservé le plus longtemps ses forces qui survit. » Il avait sciemment employé « survivre » au lieu de « vaincre ».

« Une excellente leçon pour ces jeunes gens, Hecht. » Sayag avait pigé.

« Quand on est jeune, on s'imagine toujours que seul l'adversaire est mortel. Mais ces garçons m'écoutent. C'est une bonne chose.

— Ce n'est pas ton premier essai. Ils sont vraiment attentifs.

— Ce sont de bons garçons. Le point capital que j'aimerais leur inculquer, c'est que la moitié des gens qui participent à un duel le perdent.

— Leçon ardue s'il en est. Mon père veut te voir. Le *don* a organisé une rencontre avec Paludan Bruglioni. »

Else grogna. « C'est pour bientôt ?

— Ce soir, il me semble. Pas enthousiaste ?

— Je suis non seulement assez vieux pour savoir que la moitié des duellistes perdent, mais aussi que, si doué qu'on soit, on trouve toujours son maître. » Else donna congé pour la journée aux jeunes Arniena.

« Je ne suis pas sûr d'avoir tout bien compris, mais je te crois sur parole. »

« Prends une chaise, Hecht », suggéra Salny Sayag. Else ne trouvait plus aussi étrange cette marque occidentale d'indifférence. « J'ai parlé de toi à Paludan Bruglioni. Il a fait mine de se montrer réticent, mais il est avide d'engager quelqu'un comme toi. Ce qui devrait t'arranger. Il te suffira d'avoir la dégaine attendue. »

Else poussa un grognement avant de répondre. « Une ou deux petites choses me gênent. Et d'une, pourquoi une famille de l'importance des Bruglioni aurait-elle besoin d'une aide extérieure ? Elle a certes perdu deux fils qui comptaient beaucoup pour elle, mais je ne vois pas en quoi ces pertes auraient pu l'affaiblir au point de…

— Mais c'est pourtant le cas. Tu as raison, néanmoins. Les Bruglioni sont très nombreux. Et tout Bruglioni quitte Brothe dès qu'il le peut. Paludan n'est pas un homme facile. La haine le consume, mais il s'en cache la plupart du temps. Son frère et leur père étaient eux aussi des âmes tourmentées. Malheureuses. »

Ce qui offrait une prise excellente au plan affectif.

« Au siècle dernier, poursuivit Sayag, les riches Bruglioni se sont pris d'une marotte : ils se regardaient comme trop nobles pour se salir les mains par la guerre ou le commerce. Plus une famille avait de rejetons, plus son statut était élevé. Les Bruglioni l'ont trop pris à cœur. Ils n'ont jamais vraiment réussi à le surmonter. Après une succession de chefs mal inspirés, ils ont perdu une bonne partie de leur capacité à s'employer utilement.

— Je vois. » Il n'en voyait rien.

« Les Bruglioni qui ont trouvé la mort sur la plaza Madhur étaient leurs meilleurs jouvenceaux. Seule leur réputation de violence et de férocité les protège encore. Mais les loups flairent la faiblesse. Les vautours tournoient. Tous les spadassins de Paludan l'ont déserté. La Fraternité de la Guerre l'a condamné. Elle est persuadée qu'il est responsable du meurtre de ses hommes, la nuit où il a perdu ses fils. Un serviteur des Bruglioni prétend avoir vu les têtes manquantes le lendemain, dans la citadelle familiale. Et le

bruit court que Paludan aurait torturé à mort le père Obilade. Sylvio Obilade était le prêtre de la famille et le confesseur attitré de Paludan, mais également un espion. C'est lui qui a organisé l'embuscade sur la plaza. Il ne s'attendait pas à un bain de sang.

— Je vois. Une circonvolution à la mode brothienne. Et Paludan Bruglioni n'est pas un bon employeur.

— Exact. Don Inigo et moi l'avons prévenu de se refréner avec toi. D'abord parce qu'il a désespérément besoin de toi. Ensuite, parce que nous te regardons comme un prêt plutôt que comme un don dont il pourrait user à sa guise.

— Vraiment ? » Et maintenant ? Il n'avait rencontré Inigo Arniena qu'au passage. Le *don* était un petit bonhomme flétri, assez vain pour se teindre les cheveux en noir. Mais il aimait la plaisanterie, fût-elle à ses dépens. Il était moins guindé et pompeux que Salny Sayag.

Else ne voyait pas pour quelle raison don Inigo n'étendrait pas sa protection spéciale à un gredin de passage qu'il comptait infiltrer chez l'ennemi dans le cadre d'un plan plus vaste.

« Le *don* m'a demandé de vérifier si tu n'entendais pas en faire une vérité littérale.

— Tu vas devoir te montrer plus direct.

— Il y a bien longtemps, quand ils étaient encore de jeunes garçons, Freido Bruglioni, le père de Paludan, a manqué de respect à don Draco Arniena, d'une façon dont Paludan ignore que don Inigo la connaît. Don Inigo sait aussi que les Bruglioni trouvent l'affaire désopilante. Je ne suis pas informé des détails. Je sais seulement que don Draco a promis de venger cet affront. Don Inigo a juré à son père, sur son lit de mort, qu'il mènerait l'affaire à son terme. L'été dernier, quand le cœur de don Inigo a failli le lâcher, il a mis au point un plan : à un moment crucial, le vote des Arniena au Collegium coupera l'herbe sous le pied aux Bruglioni. D'ici là, don Inigo restera publiquement l'allié dévoué de Paludan.

— Il me semble que je commence à comprendre.

— Sans doute parce que tu te retrouves dans la même position avec les Benedocto.

— Pas avec eux. Avec Bronte Doneto.

— Lequel, selon la plupart des gens, n'est qu'un prolongement du patriarche. Peu importe. Le *don,* de toute façon, n'exigera rien de toi que tu ne puisses faire.

— Voilà donc pourquoi il a été si facile pour Bronte Doneto de me faire entrer chez les Bruglioni par la porte de service.

— Exactement.

— Que voulez-vous de moi ?

— Tous les renseignements que tu pourras obtenir et qui permettront au *don* de rendre publiquement aux Bruglioni la monnaie de leur pièce. Au centuple.

— Au centuple ?

— Plus méchant qu'un simple coup de poignard dans le dos au Collegium. Le mieux serait encore de déterrer quelque chose qui inciterait la populace à vouloir les écharper.

— Quelle ville ! Bien entendu. Puisque mon principaté me dit que vous ne comptez pas vous dévoiler de sitôt… le vote des Arniena n'étant pas crucial avant le remplacement de Rodrigo Cologni.

— Le patriarche devra agir plus vite, pour dissiper l'idée qu'il pourrait avoir tiré lui-même les fils de la marionnette meurtrière.

— On m'avait décrit le meurtrier comme un géant blond étranger. Si ce n'était pas un Bruglioni.

— Quel qu'il soit, il a massacré une troupe entière de vétérans de la Fraternité pour atteindre Rodrigo Cologni. Rude tâche, Hecht. Dieu lui-même ne serait pas assez captivé pour travailler aussi dur. »

Else haussa les épaules. « Rien ne m'a plus l'air improbable, ici.

— Cette ville est simplement plus grande et plus complexe que celles dont tu as l'habitude. J'étais perdu, moi aussi, à mon arrivée. Mais il ne s'agit jamais que d'humains se conduisant en humains, avec peut-être davantage d'enthousiasme. Bon, voilà qui est réglé. Prépare-toi à partir. »

Else était amusé. Il allait incessamment pénétrer par son portail principal dans la grande forteresse en pierre calcaire des Bruglioni. Rogoz l'avait laissé passer devant. « Tu veux que je t'attende, Hecht ?

— Ce serait perdre ton temps, non ? Je peux retrouver mon chemin tout seul.

— Sois prudent, alors. Certains de ces Bruglioni sont passablement timbrés. » Il n'avait pas l'air de s'inquiéter que la sentinelle entende ses paroles.

« On se fait aux timbrés. »

Rogoz avait reniflé puis s'était éloigné.

Else suivit le garde à l'intérieur de la forteresse. L'homme le confia à un petit maigrichon hirsute et fébrile. « Je m'appelle Polo, déclara-t-il. Je suis censé vous aider jusqu'à votre départ. N'oubliez jamais que je travaille pour Paludan Bruglioni. Il vous verra dans une minute. »

Else examina son environnement. Miteux, pour n'employer qu'un seul terme générique. Aucun effort de ménage ni de décoration. On en avait la chair de poule, comme si les derniers tentacules survivants de la Nuit n'avaient pas encore été chassés de cet ultime recoin de Brothe.

« Le *don* est un sorcier ? »

Polo poussa un couinement de surprise.

« Non ?

— Non. Si c'est de Paludan que vous parlez. Mais personne ne lui donne ce titre. Même s'il adorerait ça.

— Vraiment ? Pourquoi ? »

Polo regarda autour de lui comme si quelque chose rôdait dans les ténèbres. « Vous n'êtes pas de Brothe, n'est-ce pas ?

— Pas même firaldien. Pourquoi ?

— *Don* est un titre de respect. Qui n'est donné qu'à ceux qui l'ont gagné. Ici, ajouta-t-il en se frappant la poitrine. À celui qui commande. Pas à ceux qui obéissent. Vous comprenez ?

— Oui. » Une tradition similaire existait chez les tribus du Pequaa et d'autres régions éloignées du royaume de la Vérité. Polo voulait dire que Paludan Bruglioni n'était pas regardé dans la maison familiale comme méritant le titre de *don*. « Je comprends. Dois-je faire quelque chose pour améliorer mon aspect ?

— Personne n'y prêtera attention. Vous passerez pour un artisan. Qui se sert d'une épée plutôt que d'une truelle ou d'un marteau. »

L'ectoplasmique Polo avait une dent contre ses patrons.

Ce qu'Else avait appris des Bruglioni quand il servait les Arniena ne l'avait guère impressionné. Mais l'image qui s'en était dégagée était moins lugubre que ne le suggérait leur quartier général.

Polo serait-il une sorte de provocateur ?

Passer chaque seconde à refouler sa parano et à s'interroger sur les mobiles de tout son entourage, c'était là une existence proprement invivable. Pourtant, la paranoïa était le lit même de cette mission. Sans elle, Else n'y survivrait pas.

« Dis-moi une chose, Polo, lui déclara-t-il un peu plus tard. Tu m'as affirmé que Paludan Bruglioni n'était pas un sorcier. Mais quelqu'un d'autre en serait-il un ? Je sens les ténèbres. Comme si une émanation des Instrumentalités se trouvait tout près de nous.

— D'autres m'ont déjà dit la même chose, monsieur. Sûrement parce que les Bruglioni sont si pieusement résolus à n'avoir jamais affaire avec les puissances obscures. Ils s'efforcent d'ignorer leur existence. Divino Bruglioni a dû quitter le foyer familial quand il a choisi la voie qui l'a conduit à devenir membre du Collegium. Ils se targuent de refuser de céder à la Volonté de la Nuit. »

Le monde peut devenir très troublant quand la seule vérité accessible est la certitude qu'on vous ment.

« Il est temps d'aller voir le patron », annonça Polo.

Else se concentra. Il redevint Piper Hecht, le mercenaire itinérant venu des marches les plus lointaines du monde chaldaréen et le soldat chevronné avide de se mettre au service d'une des plus grandes maisons de Brothe.

Else faisait un gros effort pour avoir l'air sincère. « Ce n'était pas mon idée. Don Inigo m'a convaincu. Il affirme vous être redevable et vouloir vous aider maintenant que vous connaissez de cruels revers de fortune. Il m'a aussi déclaré que j'avais de plus grandes chances de promotion chez les Bruglioni que chez les Arniena. » Rogoz Sayag lui avait conseillé d'en appeler à l'arrogance innée des Bruglioni.

« Ça me paraît logique », marmotta Paludan.

C'était un bel homme au teint sombre et à l'épaisse moustache noire, qui commençait à perdre ses cheveux ; massif sans pour autant être gras. Ses yeux semblaient éteints, mais c'était probablement la conséquence de la correction de nature affective qu'il avait reçue récemment. Sa tête avait la forme d'un œuf posé sur son plus petit bout. Ses oreilles étaient collées à son crâne. Tout en lui suggérait un homme âgé de cinquante et quelques années.

Il était plus jeune d'une décennie. La lueur de la lampe ne permettait pas de distinguer sa couperose et son teint fleuri dus à un vieux penchant pour la bouteille, ni les cicatrices laissées par les pustules d'une maladie contractée dans les lupanars de Brothe. Sa vanité était célèbre et on le soupçonnait de porter un masque pour sortir de chez lui.

La chiche lumière ne laissait voir qu'un bel homme florissant, légèrement vacillant. Il devait être de mauvaise humeur, pour une raison qui n'était pas immédiatement perceptible.

« Tu prétends donc vouloir chausser les bottes de mon neveu Saldi pour rendre service à Inigo Arniena ?

— Le *don* a été très bon pour moi. Il m'a embauché alors que j'étais dans une impasse et qu'il ne pouvait se permettre de me payer à la hauteur de ma valeur. En m'envoyant à vous, il a le sentiment de nous faire une faveur à tous les deux. »

Paludan fronça les sourcils. Se pouvait-il que cet homme fût aussi creux et terne qu'il en avait l'air ?

Il jeta un regard vers les deux hommes qui se tenaient à ses côtés et qu'on n'avait pas présentés à Else. L'un d'eux, néanmoins, devait être son oncle ou son cousin germain. L'autre, très pâle, avait des cheveux roux qui commençaient à grisonner et le visage livide et décharné d'une tête de mort, encore plus ravagé que celui de Paludan.

Aucun n'ouvrit la bouche.

Else présuma que l'homme à la tête de mort était Gervase Saluda, l'ami d'enfance de Paludan et son bras droit attitré.

« J'aurais pu trouver le bonheur dans cette situation, poursuivit-il. Don Inigo est de ces patrons dont rêvent tous les hommes de ma profession. Mais je visais plus haut en quittant Tusnet. En Duarnénie, l'avenir est comme fixé d'avance : tôt ou tard, on trouve la mort dans les Grands Marais. Une mort lente et affreusement douloureuse si les Shéardes s'emparent de vous. Les païens y révèrent la Tyrannie de la Nuit même dans la journée. Ils y célèbrent leur reddition à sa Volonté. »

Paludan sourit. Tête-de-mort consulta quelque chose qui se trouvait devant lui. « Tu as participé l'an passé avec Grade Drocker et la Fraternité à l'expédition de l'Église dans le Connec ?

— Oui. Je me dirigeais vers Brothe quand j'ai croisé sur ma route, prés de Ralli, un groupe de la Fraternité qui recrutait des mercenaires.

— Là où l'on exploite des carrières de marbre ?

— Oui. Un capitaine de la Fraternité du nom de Veld Arnvolker en était responsable. J'avais ramassé quelques compagnons de voyage en chemin, pour la plupart des gamins et des fugueurs. Ils rêvaient de devenir soldats. Rien que romance et aventure. La Fraternité offrait un entraînement de qualité, une bonne solde et, apparemment, une occasion unique de regarder

la réalité en face sans se faire tuer pour la découvrir. Donc, quand ces gosses ont accepté de signer, j'ai suivi le mouvement.

— Et c'était trop beau pour être vrai ?

— Oui, car le destin s'en est aussitôt mêlé.

— Prévisible. Surtout quand ça commence si bien.

— On nous a envoyés au Connec. À cause des ordres ineptes du patriarche et d'un évêque du cru atteint de mort cérébrale, tous mes gamins se sont fait tuer. Seuls ont survécu quelques-uns d'entre nous. Appartenant presque tous à la Fraternité, bien entendu. On aurait pu s'en douter, n'est-ce pas ? Et les huiles, bien sûr.

— Ainsi va la vie.

— En effet. Mais ce n'est pas juste. Toujours est-il que je me suis de nouveau retrouvé la bride sur le cou pendant tout un foutu mois, avant d'apprendre que Grade Drocker, qui était censément aux commandes… Vous savez, je n'ai pas vu une seule fois ce salopard. Ses copains de la Fraternité et lui avaient fui par la rivière jusqu'à la mer, avant de s'emparer d'un vaisseau pour gagner le large. En nous abandonnant à nous-mêmes.

— Plusieurs rescapés de cette aventure dans le Connec étaient mouillés dans l'affaire, la nuit où nous avons perdu Gildeo, Acato, Saldi et les autres. Tu étais au courant ?

— Non. J'ignore presque tout à ce sujet. Rien que des bruits. Je n'ai jamais su quels Frères exactement étaient rentrés en vie.

Je ne veux plus rien avoir à faire avec ces gens. Une fois m'a suffi.

— Pourquoi ne t'intéresserais-tu pas à cet épisode si tu tenais tant à travailler pour nous ?

— Je n'en avais pas l'intention. Pas sur le moment. Et ça ne concernait pas les Arniena, du moins jusqu'à ce que don Inigo se rende compte que les Bruglioni étaient durement affectés et ne décide de leur témoigner sa grande considération.

— Tu reconnais donc être un mercenaire ? demanda Paludan. Que ce qui t'intéresse au premier chef, c'est ton avancement personnel ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ? Le seul moyen pour moi de progresser, c'est de me montrer loyal et consciencieux en faisant de mon mieux mon boulot. Don Inigo avait toute ma dévotion. Les Bruglioni l'auront eux aussi si vous m'engagez. Si don Inigo m'avait rendu ma liberté, j'aurais peut-être quitté Brothe. Vondera Koterba recrute en Alameddine. Il offre de bonnes conditions. Mais don Inigo m'a demandé de me présenter ici. Et me voilà.

Je vous servirai jusqu'à ce que vous me déchargiez de mes fonctions ou que vous m'envoyiez ailleurs. »

Les termes qu'employait Else renfermaient la soi-disant philosophie de la confrérie des mercenaires en Firaldie. Mais ce n'étaient que des mots. Les mercenaires, tout comme leurs employeurs, ne se réclament de ces idéaux que quand ça les arrange.

L'époque n'était pas à l'enrôlement massif de bandes nombreuses et permanentes menées par des professionnels réputés. La dernière compagnie franche célèbre avait péri lors de l'anéantissement du régiment d'Adolf Noir au massacre de la Montagne noire.

« Pourquoi devrions-nous te faire confiance ?

— Vous ne devriez pas. Je ne suis nullement différent d'un autre employé en puissance. Ce que vous devriez vous demander, c'est comment je pourrais vous nuire. » Se fiant aux dires de Pinkus Ghort et d'autres hommes qui avaient combattu en Firaldie, Else avait compris qu'il devait mener cet entretien jusqu'à son plus haut degré de paranoïa. Les Firaldiens qui embauchent des gens pour combattre à leur place sont fréquemment candides. Comme, d'ailleurs, nombre de ces soldats de fortune. Et personne ne se fie à personne.

Fortunes, loyautés et allégeances, tout cela change très vite dans la Firaldie moderne. La duplicité y est monnaie courante. Pour certains, c'est même un mode de vie.

Jusque-là, pour ce qu'en avait vu Else Tage, la péninsule firaldienne était le séjour où la folie comptait prendre sa retraite. Rien n'y faisait sens, sauf au plus superficiel des niveaux.

« Gervase ? interrogea Paludan.

— Inigo Arniena et Salny Sayag l'ont si chaleureusement recommandé qu'on pourrait les soupçonner de vouloir s'en débarrasser.

— Les Arniena semblent avoir des difficultés à honorer leurs obligations financières depuis les raids des pirates, intervint le troisième homme.

— Tout le monde en a pâti, grogna Paludan.

— Eux plus que tout le monde à part les Benedocto. Ils ne touchent plus ni rentes ni cachets.

— Est-ce vrai, Hecht ? Essaient-ils de réduire leurs frais ?

— Je n'en sais rien. J'ai entendu dire que tout n'allait pas pour le mieux. Oh ! Et aussi qu'ils comptaient vendre une île. Dans la mer

Viéranne. Aux Sonsiens. À la famille Scoviletti, me semble-t-il. Ils auraient avec eux je ne sais quel lien matrimonial. »

Cette nouvelle éveilla l'intérêt. « Sogyal ? s'enquit Paludan. Ils veulent céder Sogyal ? Ha ha ! »

Rogoz avait dit à Else que l'allusion à la vente de cette île emporterait le morceau. Else en ignorait la raison. « Je n'en sais rien. Ils n'en parlaient pas en ma présence. J'ai surpris la conversation par hasard. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un grand secret, qui devra le rester même après la cession. On semble s'inquiéter beaucoup que Datéon et Aparion n'en aient vent prématurément.

« Ha ! Sogyal ! Ces imbéciles n'ont jamais compris la valeur inestimable de cette île. »

Paludan Bruglioni se lança dans un long et fumeux récit de trahisons, de mariages de convenance, de nouvelles duplicités, de dots et de traîtrises supplémentaires, tous subterfuges qui avaient placé, au milieu du siècle précédent, une île particulièrement bien située et aisément défendable entre les mains des Arniena. Sogyal occupait une position stratégique à ce point convoitée que le patriarche, les deux empereurs, toutes les républiques mercantiles et plusieurs rois et ducs de moindre envergure avaient tenté de l'acheter. Les Arniena refusaient de la vendre. Datéon et Aparion se disputant la suprématie sur la mer Viéranne, cette intransigeance avait mené à diverses tentatives pour s'en emparer par la force.

Else se contenta d'opiner en s'efforçant de prendre un air entendu. « Toutes les histoires firaldiennes sont parsemées de trahisons, fit-il observer.

— C'est une merveilleuse nouvelle, déclara Paludan. Nous pouvons en tirer profit. Gervase, Hecht me paraît l'homme qu'il nous faut. Règle les derniers détails et installe-le. Qu'il garde Polo à son service. »

Else passa une journée entière à explorer la citadelle des Bruglioni. Rien ne lui était interdit. « Mais vous n'avez pas besoin d'y aller, lui dit Polo quand il envisagea de descendre dans les caves.

— Je croyais pouvoir aller partout.

— Vous pouvez. J'espère simplement que vous ne le ferez pas.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que je vais trouver en bas ?

— Poussière, toiles d'araignée et puanteur. Peut-être un ou deux fantômes. Rien qui pourrait vous intéresser. Sans compter que la remontée

est pénible.

— Tu en es bien sûr, Polo ?

— Et aussi des peurs enfantines. Le croquemitaine habite là-dessous.

— Le croquemitaine existe, Polo. Si tu te trouves au mauvais endroit au mauvais moment et que tu n'es pas prêt à l'accueillir, tu peux t'attendre à de très gros ennuis. Là d'où je viens, ça arrive tout le temps.

— Nous sommes à Brothe, monsieur. Cette ville n'existe que parce que les Instrumentalités de la Nuit sont bel et bien réelles. Vous n'aurez pas besoin d'en convaincre les Brothiens. »

Else emprunta l'interminable escalier.

Les caves des Bruglioni auraient pu sortir tout droit d'une histoire à faire peur. Elles offraient toiles d'araignée, vermine, bave visqueuse par endroits, et un éventail impressionnant d'odeurs pestilentielles. Sans compter quelques malheureux esprits mineurs cachés dans ce réservoir de ténèbres.

Else ne tarda pas à comprendre pourquoi Polo rechignait tant à s'appuyer l'escalade.

« Jadis, il existait des caves sous toute la ville, lui expliqua-t-il, hors d'haleine. C'est toujours le cas, d'ailleurs. Certaines sont encore plus profondes. Tous les dix ou quinze ans, on a droit à un effondrement du sous-sol quelque part, sous le poids de ce qu'on a entassé au-dessus depuis.

— Je parie que de très intéressantes antiquités réapparaissent quand ça se produit.

— Toutes les antiquités ont été pillées dans l'Antiquité. On ne trouve que des cadavres. Parfois ceux d'hommes de l'ancien temps, mais le plus souvent de gens qui sont morts assez récemment.

— Autrement dit ?

— Qu'une certaine catégorie de Brothiens se servent des anciennes catacombes pour s'y abriter ; et pour y planquer des cadavres dont ils ne tiennent pas à ce qu'on les retrouve dans le Teragi ou quelque venelle obscure. Tout le butin qu'on pourrait découvrir là-dessous provient d'un vol perpétré quelques jours plus tôt. Caché là en attendant que ça se tasse. »

Premier aperçu d'une autre facette de cette ville, songea Else. Aspect toujours présent, au demeurant, dans n'importe quelle cité, mais d'autant plus que le pouvoir de l'État y est faible ; et qui perdurerait tant qu'on aurait besoin de condamner des hommes aux galères ou aux mines.

Quatre jours après son arrivée, Paludan Bruglioni convoqua Else dans ses quartiers pour une réunion vespérale. Ses appartements étaient aussi spartiates qu'une cellule monacale.

Plusieurs jeunes Bruglioni et leurs gardes du corps étaient là pour faire la connaissance du nouveau venu dont les devoirs, encore mal définis, incluaient pourtant leur instruction dans le maniement des armes, afin qu'ils ne finissent point comme leurs parents sur la plaza Madhur. Les gardes du corps avaient l'air dans leurs petits souliers. Un simple coup d'œil suffisait pour se rendre compte qu'ils n'étaient pas à la hauteur de leurs prétentions.

Paludan et Gervase Saluda ne firent pas les présentations. « As-tu employé intelligemment ton temps, Hecht ? demanda le plus âgé des Bruglioni.

— Question subjective, mais… oui, il me semble. J'ai appris à mieux connaître cette maison et ceux qui la font marcher.

— Je l'ai vu, railla un des jeunes Bruglioni. Toujours avec des cuisiniers et des serviteurs. Estimable façon de passer le temps pour un guerrier.

— Si vous aviez mieux connu votre personnel, vous auriez sans doute pu prévoir le comportement inepte du père Obilade. De sorte que ceux qui sont morts sur la plaza Madhur n'y auraient pas mis les pieds. L'homme qu'on élimine d'emblée, qu'on néglige ou dont on tient l'intégrité pour acquise sera peut-être celui qui vous abattra.

— Bouclez-la, intima Paludan à ses cadets. Vous êtes là pour apprendre, un point c'est tout. » La rage qui l'animait semblait ce soir-là plus proche du point d'explosion.

Le gamin qui avait ouvert son clapet n'avait pas encore seize ans. Dugo Bruglioni était le petit-fils de Soneral et le fils du plus âgé des Bruglioni égorgés sur la plaza Madhur. Dugo brutalisait les serviteurs. Et ne faisait pas grand-chose d'autre.

La valetaille n'osait pas se regimber. Les places étaient rares et précieuses.

« Je ne veux plus entendre personne, poursuivit Paludan. Hecht. Connais-tu bien la ville ?

— Pas très bien, monseigneur. Les Arniena ne m'ont laissé aucune occasion de l'explorer. Mon rôle se limitait à l'entraînement et l'enseignement de la défense.

— Apprends à t'y orienter. Sans attirer l'attention.

— Bien, monseigneur. » On lui ordonnait de réaliser son rêve secret ; et contre monnaie sonnante, qui plus était.

« Tu as travaillé avec la Fraternité au Connec. T'es-tu entiché de ses méthodes ?

— En aucun cas. Ce sont des imbéciles arrogants et imbus de leur personne. Ils ont bien mérité ce qui leur est arrivé. Même s'ils ne faisaient qu'exécuter les ordres du patriarche. Lesquels étaient modifiés toutes les cinq minutes par l'évêque d'Antieux. Sérifs était un crétin tellement borné que ceux qui ne l'ont pas connu ne pourraient le croire. J'ai appris que le principaté Doneto l'avait fait balancer du haut d'une falaise pour lui apprendre à être un si piètre prélat.

— Le bruit en est parvenu jusqu'à mes oreilles, déclara Gervase. Mais c'est une fausse rumeur. L'évêque Sérifs a bel et bien trouvé la mort lors d'une chute, mais en tentant de se soustraire à un officier des brancequenets après sa capture par les hommes de l'empereur. En réalité, sa mort était purement accidentelle.

— Vraiment ? fit Else. Voilà qui est intéressant.

— Les rumeurs tendent à tout parer d'une aura plus excitante.

— Ainsi, tu n'appréciais pas beaucoup la Fraternité de la Guerre ? reprit Paludan.

— Pas du tout. En tant qu'organisation. Mais quelques individus me semblaient estimables. Pourquoi ?

— Elle a assassiné six Bruglioni, dont Acato et Gildeo, mes seuls fils. Et plusieurs de mes neveux, dont le plus grand espoir de la famille. Si je tombais raide mort à l'instant, Dugo prendrait ma relève. Et vous ignorerait totalement, Gervase et toi. Il mettrait toute la famille dans la panade pour une bonne année. Sauf si un de nos cousins de province avait la présence d'esprit de lui trancher la gorge.

— Elle ne plaira peut-être pas aux Bruglioni, mais j'ai une suggestion », lâcha Else.

Le visage de Paludan s'éclaira de façon spectaculaire. Il s'inquiétait sincèrement pour l'avenir des Bruglioni. « Dis toujours.

— Modifiez les règles. Rappelez les meilleurs des Bruglioni qui ont quitté la ville. »

Paludan poussa un grognement et lui jeta un regard sombre.

« Cherchez ceux qui font le meilleur boulot dehors. Obligez-les à revenir là où leurs compétences seront employées au mieux. »

Paludan et Gervase le fixaient comme s'il était un génie s'exprimant par la bouche d'un idiot. Parce qu'il était tacitement admis que tout Bruglioni qui quittait la ville se libérait de ses obligations envers Brothe.

« Ce n'est pas exclu, Hecht, déclara Paludan. Je vais y réfléchir. » Quelque peu condescendant. Puis : « Dis-moi comment nous pourrions nous venger de la Fraternité.

— Vous venger ? Comment ça ? Tous les coupables sont morts. »

Le visage renfrogné, Paludan dévisagea Else en se demandant sans doute pourquoi il semblait ignare à un moment donné et parfaitement informé l'instant suivant. Était-il censé ne rien savoir ? Ni des têtes tranchées ni de ce qu'avait vécu le prêtre avant de tomber dans le Teragi, à plus d'un kilomètre en aval du Castella dollas Pontellas. Tout le monde était au courant dans la citadelle des Bruglioni. Tous les détails, autrement dit, devaient être aussi de notoriété publique à l'extérieur.

« À votre place, je m'inquiéterais plutôt de me protéger des atteintes de la Fraternité, reprit Else.

— L'argument est solide, Paludan, intervint Gervase. Nous ne tenons pas à entrer en guerre avec elle.

— Livrez-lui les meurtriers, suggéra Else. En affirmant qu'ils ont outrepassé leurs ordres.

— C'est effectivement ce qu'ils ont fait. Ils devaient s'emparer de Rodrigo Cologni. Pour que mes garçons l'arrachent ensuite à leurs griffes. Mais la Fraternité a fait son apparition. Et les pantins d'Obilade devaient avoir leur propre idée sur la question. Ils évoquaient des monstres surnaturels. Quoi qu'il en soit, je serais bien incapable de les livrer même si je le voulais. Obilade était le seul à savoir comment les contacter.

— Nous serons bien obligés de ramener les parents de province, Paludan, fit Gervase. Nous avons besoin ici de davantage de personnel pour veiller sur les secrets de famille.

— Que s'est-il passé ? se lamenta Paludan. Il n'y a pas dix minutes, je regorgeais de projets. J'allais faire souffrir Sublime. Et me voilà confronté à un siège en puissance. Je suis entouré de gens à qui je ne peux pas me fier. »

Juste avant sa chute, le prédécesseur de Gordimer le Lion avait employé exactement les mêmes termes pour dépeindre sa propre situation. « Ne changez rien à vos projets, conseilla Else. Modifiez simplement vos plans en fonction de vos points forts et de vos faiblesses.

— Nous avons davantage de faiblesses que de points forts, fit observer Gervase. Nous avons négligé d'affûter nos épées.

— Pour planifier, il faut d'abord savoir ce que médite l'adversaire, déclara Else. Et qui sont nos ennemis potentiels. Faire honnêtement le point sur nos forces. Et établir fermement des objectifs.

— C'est-à-dire ?

— Découvrir comment réagiront précisément la Fraternité, les Cologni, le patriarche et le Collegium. Quelle idée ils se font des Bruglioni. Vous avez un oncle au Collegium. Il a des amis. Les Bruglioni sont traditionnellement des acteurs de premier plan de la scène brothienne. Vos ressources sont immenses. Dressez-en la liste. Efforcez-vous d'imaginer à quoi vous pourriez les employer. »

Else pressentait que Paludan n'avait pas reçu l'entraînement requis pour la position qu'il occupait. Il se contentait de donner le change en espérant que ça marcherait.

« Suis les conseils de Hecht, Gervase, ordonna Paludan. La réalité semble sur le point de nous tomber dessus. Dugo, les garçons… venez avec moi. » Il se leva.

« On allait sortir pour… commença de protester Dugo.

— Tais-toi. Tu n'écoutais donc pas ? Ceux qui nous en veulent sont probablement déjà en train d'échafauder un plan de vengeance. Je ne veux pas vous voir sortir d'ici, parce qu'on vous tuerait dehors. Suivez-moi. »

Dugo boudait. Il lui faudrait sans doute survivre d'un cheveu à un rude péril avant qu'il ne consentît enfin à écouter.

« Si je continue de hocher la tête, c'est que je viens d'assister au plus long témoignage de réflexion intelligente et responsable jamais sorti de la bouche de Paludan Bruglioni, déclara Gervase Saluda.

— Ah ? fit Else.

— Jusqu'à la mort d'Acato et de Gildeo, il proférait les mêmes sottises que Dugo. D'où le profond embarras de ce dernier.

— Comment se débrouillait-il pour que la famille survive, en ce cas ?

— À force d'inertie. Et il n'y parvenait pas. Pas très bien, en tout cas. Il n'a jamais exercé de grandes responsabilités depuis son enfance. Il s'est toujours contenté de laisser les choses se faire pendant qu'il se donnait du bon temps. Et il s'en est tiré, du moins jusqu'au désastre de la plaza Madhur.

— La réalité a fini par le rattraper ?

— Ça ne l'a en rien changé, mais ça lui aura au moins fait prendre conscience qu'il existait au monde d'autres défis à relever que celui de vérifier s'il pouvait coucher avec plus de femmes que son père. Mais, même ainsi, il se déchargeait sur nous. Il n'a aucune foi en lui-même.

— Et ?

— Il faut comprendre. En plus de ses tares caractérielles, Paludan n'est pas un aigle. Il manque de subtilité. Sa solution préférée à tous les problèmes, c'est taper dessus avec un marteau.

— Comme le ferait Dugo ?

— Comme le ferait Dugo. Mais il donne maintenant l'impression de se rattraper. Il sait qu'il doit commencer à faire les bons choix. Pour le salut de la famille. Cela dit, son principal conseiller… – moi-même, autrement dit – pourrait bien n'être guère plus futé ni subtil.

— Vraiment ?

— Ce sont mon génie et ma crédulité qui nous ont fourrés dans cette situation. Sylvio Obilade m'a manipulé. J'ai vanté le prêtre à Paludan. Comme si je partageais ses convictions. Je croyais qu'Obilade voulait le plus grand bien des Bruglioni.

— C'était peut-être le cas.

— Effectivement. C'était un bon prêtre. Mais il aspirait à davantage. Il voulait rendre l'Église toute-puissante, tant dans le domaine temporel que dans le spirituel.

— Pas très excitant. » Dreanger n'était pas aussi terrifiant, mais il existait, à l'intérieur du royaume de la Paix, quelques moindres principautés où la religion étouffait toutes choses.

« Nous devons faire la paix avec l'Église sur le corps du père Obilade.

— En tant que provincial venu des frontières éloignées, certains aspects cruciaux du point de vue local m'échappent visiblement. Six membres de la maison des Bruglioni ont été tués. Par la faute du prêtre. Ceux qui les ont assassinés ont eux-mêmes été liquidés.

— Et vous vous dites qu'on a atteint une sorte de point d'équilibre ?

— Oui, en effet.

— L'Église ne l'entendrait pas de cette oreille. Quand des gens de l'Église vous grugent, vous êtes censé le prendre avec le sourire, et même en redemander tellement c'est bon.

— Il faudrait pouvoir s'y habituer. » Exactement le genre de levier dont il pouvait se servir pour semer la zizanie et détourner l'attention du patriarche de l'organisation d'une nouvelle croisade. « Je dois mieux connaître Brothe. Comme l'a dit Paludan. Même en tenant compte de l'arrogance innée de gens persuadés que Dieu s'exprime par leur bouche, cette ville présente de nombreuses failles dans sa façon de penser.

— Sortir pourrait être risqué.

— Comment ? Même si le bruit de mon engagement se répand, nul, hormis quelques Arniena, ne sait à quoi je ressemble. Et ils sont de notre bord.

— Je n'en sais trop rien.

— Hein ?

— Je ne suis pas persuadé qu'on puisse se fier à quiconque hors des murs de cette demeure. Ni même pourquoi nous avons décidé, Paludan et moi, que Rodrigo Cologni nous ferait faux bond. Le père Obilade nous a sans doute manipulés. Nous savons maintenant que c'était faux. Rodrigo nous restait fidèle.

— La traîtrise est le sport le plus populaire de cette cité. Je vais m'efforcer d'apprendre tout ce que je pourrai dehors. Tâchez d'obtenir de Paludan qu'il décide de ce qu'il veut réellement accomplir, afin que nous puissions ébaucher une stratégie. Et essayez de découvrir s'il ne voudrait pas embaucher quelques véritables épées. Ces hommes ne sont que des simulacres de gardes du corps.

— Je ne le crois pas prêt à engager de nouvelles dépenses. Pour l'instant, nous savons parfaitement qui accuser en cas de malheur.

— Je ferai de mon mieux pour justifier votre confiance en moi. »

En prenant congé de Saluda, Else ne savait toujours pas qu'en penser. Était-il génial ou stupide ? Manipulait-il Paludan Bruglioni ? Ou bien était-il son ami dévoué ?

Brothe ne ressemblait à aucune métropole connue d'Else. Elle était unique entre toutes. Elle avouait son âge bien plus franchement que les plus anciennes cités de Dreanger. On voyait partout des ruines. En Dreanger, on déblayait l'ancien pour laisser la place au neuf. Les décombres qui perduraient n'étaient pas dans les villes, mais dans les déserts et les montagnes, et n'hébergeaient que des morts comme aux temps les plus reculés.

Les prêtres qui les entretenaient à l'époque, mille ans plus tôt, avaient été massacrés par Josephus Alegiant. Les successeurs d'Alegiant avaient été décimés à leur tour, cinq siècles plus tard, par les guerriers de la conquête pramane.

Des témoins des jours de gloire de l'Ancien Empire se dressaient à tous les coins de rue, la plupart du temps envahis par les broussailles et les plantes grimpantes. Les vestiges d'arcs de triomphe, coiffés de mauvaises herbes et de buissons, continuaient d'enjamber les rues. Else se demandait d'où provenait le terreau.

La Brothe contemporaine s'élevait sur un sol de dix ou vingt pieds plus haut que dans l'Antiquité. Par endroits, les anciennes fondations gisaient encore plus profond.

Sublime jouissait encore du soutien populaire local parce que les gens s'imaginaient qu'il allait ressusciter cette gloire passée.

À Brothe, les plus misérables des autochtones vénéraient les glorieuses reliques du passé de la ville. Et ils semblaient n'avoir qu'indifférence pour son présent.

Les monuments effondrés, rappels d'une Antiquité révolue, occupaient une grande place dans l'existence des sans-abri et des rôdeurs.

Else déambulait en suivant un itinéraire dont il espérait qu'il donnait l'impression d'être aléatoire. Personne ne le suivait, apparemment. Ce qui signifiait peut-être qu'on avait affecté un individu superbement doué à sa filature. Ou bénéficiant d'une assistance surnaturelle.

Il n'attendait pas de son nouvel employeur qu'il s'abstînt de l'espionner. Lui-même n'aurait jamais autorisé un parfait inconnu à s'immiscer aussi loin dans son propre univers, avec l'aisance dont il avait fait preuve pour pénétrer celui des Bruglioni.

Else s'attirait des regards noirs partout où il passait. Il ne comprenait pas pourquoi, mais remarqua que d'autres étrangers étaient la cible de cette curiosité hostile.

Il était depuis trop longtemps livré à lui-même. Aurait-il négligé un détail crucial de son programme de contact ? Les vicissitudes de la vie auraient-elles eu raison des agents locaux de Gordimer ? Il ne connaissait aucun nom, rien que des adresses où se rendre. L'ambassade du khaïf d'al-Minphet ne devait être approchée que dans des circonstances désespérées. Une taverne de marins, située sur les berges du fleuve aussi loin qu'on

pouvait le longer vers l'aval sans sortir de l'enceinte de la ville, était par trop éloignée. Son seul correspondant commode vivait dans le quartier dévédien.

Au sud du Teragi, Brothe s'étendait sur des kilomètres. Elle semblait n'avoir pas de limites.

« Eh, Pipe ! Piper Hecht ! Comment tu vas, ducon ? »

Pinkus Ghort traversa la rue au trot, en louvoyant entre ânes, chameaux et charrettes à bœufs, à chiens ou à chèvres. Les rues de Brothe étaient encore plus encombrées que celles d'al-Qarn. Et deux fois plus souillées. On ne faisait pas grand-chose pour nettoyer après les animaux. Else avait croisé sur sa route de stupéfiants monceaux d'immondices.

« Ghort ! Tu me suivais ?

— Non, merde, mec ! Pure coïncidence. Je me rendais juste au… Comment tu vas, bordel ?

— Aussi bien qu'on peut l'espérer, je crois.

— Ils t'ont déjà mis sur le coup ?

— Sur le coup ?

— Chez les Bruglioni. »

Bizarre.

« On ne te tient pas au courant ?

— Je n'étais pas en ville. Doneto voulait que je règle un problème un peu plus haut sur la route. Je suis rentré hier soir. Alors, tu es dans le coup ?

— Je crois. Mais ça m'a paru un peu trop facile et ça m'inquiète. Je n'arrive pas à croire qu'on puisse être aussi bouché que ces gens en ont l'air.

— Crois-le, va. La bêtise s'incruste dans cette ville. Les deux tiers d'entre eux s'imaginent encore qu'ils peuvent diriger le monde. Tous ont fondamentalement la tête dans le cul.

— Je te crois sur parole.

— On va devoir trouver un moyen de communiquer.

— Je sais où vit le principaté.

— Comment peut-on te faire parvenir un message ? »

Else réfléchit un instant. « Je vois mal pour quelle raison tu en aurais besoin. Et toi ?

— Euh… Tu n'as peut-être pas tort. Mais il faudra bien que tu me contactes à un moment donné. Ne serait-ce que pour qu'on sache quelle place occupe chacun de nous. »

Ghort marquait un point. Il était censé tenir d'yeux à Else dans la demeure de Doneto. « Ça ne devrait pas être trop compliqué. Je ne suis pas particulièrement surveillé. Mes attributions n'ont pas encore été clairement définies. Paludan veut nuire à la Fraternité car il la tient pour responsable de la mort de ses fils. Et Gervase craint qu'elle ne s'en prenne aux Bruglioni pour venger le meurtre de ses hommes. »

Ghort lui reluqua longuement la tête. « Tu comptes faire quelque chose pour tes cheveux ?

— Hein ? Pourquoi ? Faire quoi ?

— La moitié des malfrats de Brothe cherchent de grands étrangers blonds aux cheveux longs. Deux types répondant à ce signalement étaient mouillés dans la débâcle dont tu viens de parler. S'ils t'approchent et se donnent la peine de réfléchir, ils comprendront que tu n'es pas l'homme qu'ils recherchent. Mais suppose que tu tombes sur des demeurés.

— Oh, je comprends maintenant pourquoi on me regarde si méchamment.

— Probablement à cause de ce que tu es, tout simplement.

— Sans aucun doute. J'ai du travail. À un de ces quatre. »

L'espace d'un instant, Ghort parut blessé. « Ouais. À bientôt.

— Salue Bo et Joe de ma part. Et Fer de Porc.

— Ouais. »

Else s'éloigna avant que Ghort ne le retardât plus longtemps. Le principaté Doneto n'allait pas être content. Il n'avait pas dit grand-chose à Ghort sur les Bruglioni, et strictement rien sur les Arniena.

Laissons-le cuire dans son jus.

Else continua d'errer au hasard. Juste au cas où. Inutile de conduire Ghort jusqu'à l'un de ses contacts. Il prêtait l'oreille aux conversations mais n'entendait que disputes domestiques, lamentations, plaintes et indifférence aux querelles des grands de ce monde. Dans la rue, les seules affaires politiques qui comptaient étaient le prochain repas… et les couleurs.

On attendait impatiemment un événement intitulé les Jeux participatifs de l'été, au cours desquels les équipages de chars de course de toute la Firaldie chaldaréenne s'affronteraient dans un immense tournoi éliminatoire. Les couleurs sortiraient en force à cette occasion.

L'errance d'Else le conduisit sur la rive sud du Teragi, à moins d'un kilomètre de l'endroit où le père Obilade avait connu l'onction sacramentelle. À l'époque préchaldaréenne, la rivière était regardée comme

une déesse personnifiée, qui hébergeait en son sein une multitude d'esprits dont certains étaient malfaisants, mais qui, tous, exigeaient d'être apaisés. La déesse n'était plus, mais il n'en allait pas de même de tous les farfadets, nymphes et autres chevaux marins maléfiques qui l'avaient assistée.

Les anciens Brothiens avaient fait de leur mieux pour arriver à un accord avec les Instrumentalités de la Nuit. Tout le front du fleuve avait été construit d'une manière qui trahissait leur entière confiance dans le fait qu'il ne sortirait pas de son lit. Les quais étaient bâtis d'énormes pierres levées, assez hautes pour permettre au niveau de l'eau de monter d'encore six bons mètres avant de devenir menaçant.

Else se dirigeait vers l'aval en admirant du haut de ces quais l'œuvre des ingénieurs du passé. Il avait la conviction que les Brothiens contemporains se montreraient bien incapables de réaliser un exploit semblable, ne serait-ce que par manque de volonté et d'énergie. Il pressentait comme une raréfaction de ces qualités dans leur tribu moderne.

Les ponts surtout l'impressionnaient, tant par leur nombre que par l'ingéniosité de leur architecture. Chacun était un monument bâti pour l'éternité. Et l'on ne devait jamais faire plus de quatre cents mètres à pied pour traverser le Teragi. En surplomb du Castella dollas Pontellas, ainsi qu'il s'avéra en l'occurrence.

Le panorama aurait sans doute été d'un pittoresque spectaculaire… sans ces essaims de gens, d'animaux et de véhicules qui encombraient le décor.

Else s'installa sur un gros bloc de pierre qui coiffait le quai, d'où il pouvait voir le Krois sur son île à la falaise rocheuse, le Castella dollas Pontellas et les six petits ponts enjambant le bras du Teragi qui lui servait de douves, et, plus loin sur la gauche, le palais Chiaro, siège spirituel de la branche épiscopalienne de la religion chaldaréenne, dans toute son immense et massive majesté. Poste d'observation très recherché. Il s'était assis au milieu d'une bonne douzaine d'autres badauds, assiégés par une meute de vendeurs ambulants proposant des souvenirs pieux, des saucisses chaudes et des gâteaux.

Face à ces trois grands édifices, si proches qu'il distinguait les traînées de fiente de pigeon sur leurs flancs, Else ressentit pour la toute première fois une sorte de respect admiratif pour la civilisation occidentale. Qu'étaient-ils donc, ces bâtiments, sinon les plus grands vestiges d'une gloire révolue ?

La forteresse du Krois se dressait depuis douze siècles au milieu des flots. Sa construction avait débuté avant la naissance des Pères Fondateurs de la religion chaldaréenne. Elle avait été décrétée par un empereur brothien peu désireux de devenir une victime de la populace, malheur arrivé à plusieurs de ses prédécesseurs immédiats. Un empereur plus tardif, à la fin de l'ancien empire, en avait fait don à l'Église.

C'était le premier d'un millier de legs responsables de la création du démentiel fatras d'États qui constituait l'actuelle Firaldie.

Else regardait les barques et péniches remonter ou descendre le fleuve, en prenant plaisir aux subtiles variations du panorama au gré de la lente progression du soleil vers l'ouest et de l'altération de la lumière, de plus en plus mordorée.

« Piper Hecht ? »

Il sursauta puis pivota vers l'origine de cette voix inattendue, tout en remarquant que les autres spectateurs avaient disparu.

« Par saint Eis ! grommela quelqu'un. Ce taré est bien nerveux. »

Else faisait face à quatre hommes armés ; il reconnut l'un d'eux. « Sergent Bechter ? Vous m'avez flanqué une trouille bleue en vous pointant comme ça en douce. Alors, vous avez eu de la chance ? Vous avez fui avec Drocker ?

— Je suis un rescapé. Toi aussi, de toute évidence.

— Je suis parti avec le principaté Doneto. On a tiré nos marrons du feu, mais on s'est fait piéger en Ormiendène par les hommes d'Hansel, quelque part dans le Nord. Ils nous ont bouclés à Plemenza jusqu'à ce que Sublime décide de payer la rançon de son cousin. Quoi de neuf ?

— Des rapports sur un étranger blond qui épierait le Castella nous sont parvenus. On nous a envoyés vérifier.

— Je profitais juste de la vue. Regardez-moi ça ! Que se passe-t-il ? Pourquoi cette paranoïa ?

— Depuis quand es-tu ici ? À Brothe, pas sur ce rocher.

— Dix ou douze jours. À peu prés. Je n'ai eu qu'aujourd'hui la possibilité de sortir seul. Je me détendais en regardant passer les péniches, avec le mal du pays. Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu as entendu parler de ces Frères qui ont été assassinés il y a quelque temps ? »

Else se remit debout sur le bloc de pierre. « Contactez-moi dans mon parloir, pour ça. On échangera des mensonges sur la rigolade qu'on s'est

offerte en massacrant des hérétiques au Connec. »

Bechter comprit l'allusion. Il s'assit près d'Else. « Tu sais ce qui se passe, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment. La politique locale est trop embrouillée. Je n'y vois pas grand-chose de sensé.

— Un conseil en souvenir du bon vieux temps, Hecht : essayons de ne pas nous bourrer le mou mutuellement.

— Aïe ! Tout cela ne me dit rien de bon.

— Oh, mais c'est toujours mieux pour ta santé que si tu avais été le type qu'on pensait trouver. Ici. »

Else jeta un regard derrière lui. « Ils sont forcés de s'incruster ? On ne pourrait pas parler en tête-à-tête, vous et moi ?

— Je vais prendre ce risque avec toi, Hecht », répondit Bechter après avoir réfléchi un instant.

À son retour, Else demanda à voir Paludan Bruglioni et Gervase Saluda.

« Je crois avoir réussi un coup. J'espère que vous n'êtes pas braqués sur une guerre au point de m'en vouloir.

— Parle », fit Paludan. Il était de l'humeur massacrante qu'on lui attribuait ordinairement.

« Je suis tombé sur un type que j'avais rencontré durant la campagne dans le Connec. Il appartient à la Fraternité de la Guerre. On a causé. Je lui ai exposé le point de vue des Bruglioni sur les événements de la nuit où Rodrigo Cologni a été enlevé. »

Paludan avait l'air intrigué et Gervase étonné. « Continue, travailleur prodige. » Était-il ironique ou sérieux ?

« Voici l'affaire. » Else expliqua par le menu ce qu'il avait fait, mais sans faire allusion à Pinkus Ghort. « Bechter est un brave type, en dépit de son affiliation. On peut se fier à lui. Je lui ai expliqué comment on voyait les choses ici. Il m'a dit ce qu'eux en pensaient. Apparemment, la plus grave question qui les tourmente, lui et les siens, c'est comment mettre la main sur de mystérieux étrangers blonds. Ils croient que les Bruglioni pourraient les cacher. J'ai démenti et il m'a cru, parce qu'il me connaît du Connec. »

Paludan et Gervase froncèrent les sourcils.

« Rappelez-vous, je vous avais conseillé de livrer les gars que vous aviez engagés, reprit Else.

— Droit au but, Hecht, râla Gervase.

— La Fraternité veut uniquement ces deux hommes. Si vous pouviez lui en dire plus long à ce sujet, la paix régnerait de nouveau entre elle et les Bruglioni.

— Et le Seigneur notre Dieu descendrait du ciel en personne pour nous baiser sur les lèvres… avant de nous retourner sur le ventre pour gentiment nous enculer, railla Gervase.

— Certainement. Mais pas aujourd'hui. Écoutez… c'est une porte de sortie.

— Foutrement commode, tu ne trouves pas ? Tu sors pour la première fois en ville et tu tombes sur un vieux copain de régiment.

— Vous êtes religieux, Gervase ?

— Autant qu'on peut l'être pour survivre.

— Je m'en doutais. C'est aussi ma position. J'ai découvert qu'on ne risquait pas trop de se tromper en partant du principe que l'existence est soumise à la Volonté de la Nuit.

— Tu prétends que des forces surnaturelles sont à l'œuvre, autrement dit ?

— Toujours. Mais plus particulièrement en l'occurrence. Sinon, pourquoi la Fraternité ne retrouverait-elle pas ces hommes ? Bechter affirme qu'on prétend sans arrêt les avoir aperçus, mais qu'on n'en trouve plus aucune trace quand on envoie des gens vérifier. Là d'où je viens, on les dirait protégés par les Instrumentalités de la Nuit. Le Collegium lui-même sera peut-être infoutu de les ferrer.

— Mais le Collegium n'en a rien à faire. Dans l'immédiat. Nous suggérerais-tu de trouver un arrangement avec la Fraternité ? »

Else avait l'impression de s'être limpidement fait comprendre. « Vous n'avez rien à perdre. »

Il se sentait bien. La journée avait été productive. Il s'était rendu utile, même si Paludan n'était pas encore prêt à l'admettre.

Dans un monde idéal, il aurait réussi à obtenir de tous qu'ils admettent sa grande efficacité. Ce qui consoliderait sa position. Cela dit, la perspective d'une trêve entre les diverses factions brothiennes ne servirait en rien Dreanger.

Ses quartiers se composaient d'une vaste chambre divisée en trois par des couvertures suspendues. L'espace où il dormait n'était guère plus grand qu'une cellule monacale. Polo, lui, couchait dans un réduit encore plus

étroit derrière leur pièce commune. Celle-ci occupait la moitié de la zone qui leur était affectée. Les tentures, vétustés et déchirées, ne fournissaient qu'un semblant d'intimité. Ils chauffaient le local à l'aide d'un petit poêle à charbon de bois installé dans la pièce centrale.

Else entra par la porte donnant sur le couloir. « Polo ? Tu es là ? »

Quelqu'un grogna derrière les tentures de Polo. « Oui, monsieur. Quelle heure est-il ? De quoi avez-vous besoin ?

— Tu t'es éloigné pendant mon absence ?

— Je suis sorti chercher du charbon de bois, des chandelles, un bloc d'encre, des plumes, des encres et ainsi de suite. Comme vous me l'aviez demandé. Je n'ai pas pu trouver de papier. Le fabricant de la place Naftali n'en a plus en rayon. » Polo glissa la tête par un entrebâillement entre deux couvertures.

« Inutile de te lever. Je t'ai posé la question parce qu'on a fouillé dans mes affaires. Rien n'a l'air de manquer.

— Ils ont perdu leur temps, pas vrai ? blagua Polo après avoir poussé une sorte de couinement de souris.

— Oui. Je vais me coucher. »

Else s'allongea sur son matelas, grossier sac de jute bourré de balle de blé et d'avoine. Il réfléchit à la réponse de Polo.

Elle lui semblait déplacée ; du moins si la nouvelle avait été pour lui une surprise.

Paludan et Gervase Saluda ne savaient pas exactement ce qu'ils attendaient d'Else. Ils avaient éprouvé le besoin de faire quelque chose et l'occasion de l'engager s'était présentée. Mais, à lui seul, il ne pouvait en aucun cas suppléer à toutes les épées qui les avaient désertés.

Il demanda à ce qu'on définît plus précisément ses attributions. On lui répondit qu'il devrait protéger la maison. Sans entrer dans le détail. Et le tout sans autre assistance que la sienne.

Il explora la citadelle en se donnant délibérément en spectacle. Elle était sale et mal entretenue. Le personnel était souillon et débraillé.

La plupart du temps, Polo restait non loin. Else lui demanda d'aller chercher du papier dans la réserve des Bruglioni. Ils établirent une charte des diverses responsabilités qui devait s'occuper de tel ou tel domaine, et où. Else était un administrateur énergique, même s'il détestait cette sorte d'autoritarisme. Il s'y adonna donc.

La forteresse des Bruglioni était vaste. Et piètrement conçue pour la défense. Mais ce qu'on en pouvait voir de l'autre côté du mur d'enceinte restait rébarbatif. Là où les gargouilles et autres détails architecturaux ne s'étaient pas effondrés. Il y avait d'autres bâtiments à l'intérieur du mur d'enceinte : écuries, appentis et ainsi de suite. La bâtisse principale comportait cent vingt pièces réparties sur quatre étages. Peu d'entre elles, en dehors de celles du rez-de-chaussée, brillaient par leur munificence. Les Bruglioni actuels ne faisaient pas dans l'ostentatoire. La famille n'en avait plus les moyens.

Sous la férule de Paludan, elle ne survivait que sur l'élan de son glorieux passé. Il n'était pas idiot. Il manquait d'énergie. Se contentait de se laisser vivre. Sauf quand sa colère éclatait. Auquel cas il risquait de commettre une bêtise. Comme d'organiser une tentative d'enlèvement assortie d'un sauvetage.

Après deux jours consécutifs de reconnaissance, dont il ne put distraire que quelques heures pour entraîner les jeunes Bruglioni au maniement des armes, Else convoqua les plus anciens des domestiques à une réunion dans la cuisine. Neuf seulement daignèrent s'y montrer, avec quelques voyeurs.

L'un de ces neuf hommes était le chef des quatre chariots chargés de garder les deux portails permettant d'entrer dans la citadelle ou d'en sortir. « Monsieur Caniglia, vos hommes et vous n'aurez pas l'autorisation, demain, de laisser entrer messieurs Copria, Grazia et Verga dans la citadelle. » Seule une poignée de domestiques vivaient à demeure. Paludan ne tenait pas à leur fournir gîte et couvert en sus de leurs gages. « Ils ne travaillent plus ici. Les autres, réfléchissez à qui pourrait les remplacer. Donnez-moi votre réponse demain. Monsieur Nata ? Voulez-vous vous porter volontaire pour explorer le marché de l'emploi ? Non. Monsieur Montale. J'ai cru comprendre que vous étiez chargé de trouver du personnel quand le besoin s'en faisait sentir.

— Euh… oui, monsieur. Pour la maisonnée. Mais pas pour les autres activités. Rien de ce qui concerne les armes ni les gardes du corps.

— On aura bientôt besoin de gens. Nous allons nous débarrasser des improductifs. Combien d'entre vous sont-ils des parents des uns ou des autres ? Lesquels font réellement quelque chose ? »

Montale se mit à bafouiller et il se lança dans des circonlocutions.

« Ils ne perdront pas leur emploi, l'interrompit Else. S'ils l'exercent. Cette maison est un taudis. Quelqu'un en disconviendrait-il ? Nous allons

changer tout ça. Nous sommes assez nombreux. Nous commençons dès aujourd'hui. Tous ceux qui se gobergent à l'œil et refusent d'y renoncer peuvent choisir la voie ouverte par messieurs Copria, Grazia et Verga. Quand on parle du loup… Voilà monsieur Grazia. »

C'était un petit bonhomme rondouillard aux lèvres épaisses et à la tonsure naturelle. Le peu de cheveux qu'il conservait étaient roux et légèrement argentés. Les plaisantins se demandaient volontiers s'ils allaient tous virer au blanc ou s'ils disparaîtraient avant.

Grazia haletait. « Désolé pour le retard. Il y a eu une crise. »

Un indiscret avait dû le prévenir.

« Mieux vaut tard que jamais. » L'étranger comptait de toute façon, tôt ou tard, retirer son emploi à Grazia. « On passera vos registres en revue dès qu'on en aura terminé ici. Nous ne tirons pas le maximum de notre budget. »

Grazia vira au gris crayeux.

« Monsieur Negrone. Monsieur Pagani. Le ménage et l'entretien semblent échapper à votre vigilance. Tâchez de m'avancer quelques idées pour nettoyer, réparer et repeindre ces bâtiments en mettant au travail une tripotée de gens payés pour faire la sieste ou jouer aux cartes pendant dix heures d'affilée. Madame Ristoti ? »

La cuisinière était le seul point fort qu'eût découvert Else. « Appelez-moi Carina. J'ai quelques petites idées.

— Parfait, madame Ristoti. Pas d'exception. Nous tâcherons désormais de nous montrer plus formels. Notre travail y gagnera en sérieux. Alors, madame ? Ces idées, s'il vous plaît ? »

En ce qui concernait la gestion des communs, madame Ristoti avait la disposition d'esprit d'un maréchal des logis.

Else lui accorda trois minutes. « Excellent. Vous êtes responsable de l'ensemble. Vous pourrez vous occuper à la fois de la cuisine et de tout ça ? Monsieur Negrone ? Vous voulez prendre la suite ? »

Il lui accorda le même délai, puis : « En d'autres termes, vous n'avez aucune suggestion. Vous vous contentez de réfuter les propositions de madame Ristoti parce que c'est une femme…

— Ce serait formuler ça de…

— On ne tournera plus autour du pot. Monsieur Grazia ? Vous devez savoir, j'imagine, combien chacun est payé. Si monsieur Negrone se retrouve débauché, quelle somme ne rapportera-t-il plus chez lui ? »

Negrone marmonna quelques mots avant que Grazia n'eût pu répondre.

« Il n'y aura pas de discussion, reprit Else. Si vous voyez une meilleure façon de procéder, faites-m'en part. Persuadez-moi. Si certains refusent de coopérer, informez-m'en. Je leur tordrai les bras et je leur botterai le cul. Ou j'interdirai à monsieur Caniglia de les laisser entrer. Bon. Commençons. Tâchez de faire passer cette ruine pour une demeure humaine. Pas vous, monsieur Grazia. Vous restez ici avec moi. »

Monsieur Grazia n'était pas content.

« Je suis sûr que vous êtes au courant de tout ce qui est arrivé au père Obilade, monsieur Grazia, lui déclara Else un peu plus tard.

— Oui.

— Vous savez que Paludan Bruglioni tend à réagir dans l'excès quand il pique une crise.

— Oui, monsieur.

— Trouvez le moyen de rapporter l'argent. D'ici là, vous serez mon responsable numéro un. Parce que je vous serre les couilles dans un étau.

— Oui, monsieur.

— J'espère que les autres se montreront aussi raisonnables. Retournez travailler, monsieur Grazia. »

Else regagna les cuisines. Polo y écoutait la femme Ristoti.

Caniglia et un autre homme l'interceptèrent, la mine si sombre qu'Else craignit qu'ils n'eussent médité une sottise. Mais Caniglia se contenta de dire « Un coursier a laissé un message pour vous à Diano. »

L'autre homme lui tendit un pli. « Je constate que le sceau a sauté », fit remarquer Else.

Caniglia grogna.

« Pourquoi ces mines lugubres ? s'enquit Else.

— Des gens à qui vous nous avez ordonné de refuser l'entrée l'ont pris fort méchamment. Ils ont ajouté qu'ils se montreraient encore plus mauvais si ça se reproduisait demain.

— Je vais m'en occuper. »

Ça n'eut pas le don de rendre à Caniglia sa bonne humeur. Il attendait une tout autre réponse.

« De qui est cette lettre ? » lui demanda Polo. Else était assis, le dos au mur, dans la pièce commune de leurs quartiers.

« D'une femme que j'ai connue il y a très longtemps. Anna Mozilla. Une veuve qui a emménagé à Brothe voilà quelques mois. Elle a appris que

je m'y trouvais et veut me faire savoir qu'elle s'y est aussi installée. Il faut croire qu'elle n'est plus fâchée contre moi. »

Polo gloussa. « Une bonne histoire ?

— Pas vraiment. Elle est veuve, mais trop jeune pour renoncer aux pratiques les plus intimes du mariage. Du moins à l'époque. Et sans doute encore aujourd'hui.

— Sa réapparition est-elle synonyme d'ennuis potentiels ?

— J'en doute. Plutôt le contraire, j'espère. »

« Ouvrez, ordonna Else à Caniglia. On va voir qui arrive à l'heure au boulot. »

Caniglia ouvrit la poterne réservée aux domestiques, qui n'avait pas été cadenassée depuis des années. Pas même après la trahison du père Obilade. Paludan restait obstinément aveugle à tout ce qu'il refusait de croire.

Caniglia et le jeune Diano firent tout un cirque, ne laissant entrer le personnel qu'un à un. Chacun était rapidement inspecté du regard, pour vérifier ce qu'il portait sur lui. Else en conclut qu'ils avaient sciemment fermé l'œil par le passé. Et qu'ils s'étaient sans doute montrés encore moins vigilants quand les domestiques ressortaient.

Il regrettait de n'être pas plus ferré en matière de comptabilité. Les registres de monsieur Grazia recelaient probablement plus de preuves incriminantes qu'il n'en saurait relever.

Comment réagirait Paludan ? Il semblait homme à mépriser lecture, écriture et arithmétique. Encore que cette attitude fût moins marquée qu'Else ne s'y était attendu en se fondant sur ses rencontres précédentes, dans les Terres Saintes, avec des Arnhandais. Là-bas, quand on avait besoin d'écrire, de lire ou de calculer quelque chose, on se contentait de harponner un Dève au passage.

« Qui est-ce ? » s'enquit-il. Un jeune homme de belle mine venait de franchir le portail en chancelant sous le poids d'une caisse pleine d'outils.

« Marco Demetrius, répondit Caniglia. Un charpentier. Parent de la cuisinière. C'est toujours lui qui se charge des travaux de charpente. Il est doué. Et c'est un bon ouvrier.

— Madame Ristoti l'a donc envoyé chercher. » La cuisinière en chef quittait rarement la citadelle, bien qu'elle n'y résidât pas officiellement.

Copria et Verga tentèrent d'entrer l'un après l'autre. « Vous semblez oublier que vous ne travaillez plus ici, monsieur Verga, déclara Else. Ne

vous mettez pas dans une position embarrassante. Vous devriez plutôt vous excuser auprès des gens qui sont derrière vous et que vous retardez, vous et monsieur Copria, avant de repartir.

— Ôtez-vous de mon chemin, grogna Verga. Vous n'en avez pas le pouvoir. »

Else lui décocha une volée de coups de poing assez violents pour lui fêler les côtes. Verga tomba à genoux, cherchant désespérément à inspirer assez d'air pour rester conscient.

« Vous ne travaillez plus ici », répéta Else.

Copria fit moins le faraud. Il aida Verga à se relever et ils décampèrent.

Else espérait que la leçon serait suffisante. « Faites-moi savoir qui arrivera en retard, dit-il à Caniglia. À compter de demain, la porte se refermera dix minutes après le début des horaires de travail. Les retardataires se verront refuser l'entrée. Et ils ne toucheront pas leurs gages. »

Anna Mozilla avait acheté une petite maison guère différente de celle dont elle jouissait à Sonsa. Else escalada le perron et se servit du marteau. Anna vint ouvrir presque aussitôt. Elle n'avait en rien changé depuis Sonsa.

« On vous a suivi.

— Oui. Pas très habilement, d'ailleurs.

— Vous les laissez vous filer ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je leur ai dit que vous étiez une ancienne maîtresse. On a lu votre lettre avant de me la remettre. »

Elle se plaqua familièrement à lui pour l'attirer à l'intérieur. « C'est pour cette raison que ma missive restait dans le vague. Je me suis dit que ce serait la meilleure explication à donner à ma présence. »

Anna Mozilla ne recula pas, bien que la porte fût désormais fermée et qu'il n'y eût aucun témoin. Au demeurant, Else ne la repoussa pas. Ça faisait un bien fou, de sentir une femme si proche. Même si elle avait dix ans de plus que lui et n'était pas son épouse.

« Avant, nous avions des relations très carrées, déclara Anna Mozilla. Uniquement professionnelles. Après votre départ, ça m'a turlupinée. Puis on m'a ordonné de venir m'installer ici. Vous avez tant tardé à arriver. J'ai eu tout le temps de réfléchir. Trop, même. »

Else ne répondit pas. Il savait comment il aurait dû réagir mais ne voulait pas se montrer trop pressant.

« Ce ne serait pas un péché, Frain. » Else avait pris à Sonsa le nom de Frain Dorao. « Je suis une infidèle. »

Tiens. Elle savait au moins ça.

Une interprétation de la loi inscrite dans l'Écriture : il n'y a pas adultère si la femme n'est pas pramane.

Else ne recula pas. Ni ne prit de décision, bien qu'elle lui eût montré la porte ouverte. Il laissa l'initiative entre ses mains.

Mains qui se révélèrent expertes, encore que légèrement hésitantes au début.

Else prit son souper dans la cuisine pour bavarder avec madame Ristoti. « Beaucoup d'obstructionnisme ?

— Moins que prévu. Vous leur avez fait peur. La petite algarade près de l'entrée du personnel leur a fait comprendre que vous parliez sérieusement.

— Qu'en pensez-vous ?

— Que vous êtes mortellement sérieux.

— C'est exact.

— Pourquoi ?

— Parce que je tiens à garder mon emploi. Je suis venu à Brothe pour me rapprocher du cœur de l'activité. Pour y rester, je dois pouvoir vivre de mon travail.

— Les miens sont au service de grandes familles depuis l'époque impériale. Selon la légende familiale. Toute maison est le reflet de la personnalité de son maître. Une parmi toutes les perles de sagesse accumulées au fil des temps.

— Cette baraque tomberait donc en ruine et son personnel serait devenu négligent parce que Paludan Bruglioni est dans le même état ?

— Oui. Paludan n'aime pas la maison telle qu'elle est. Mais se battre contre la nuit, c'est trop compliqué.

— Hein ?

— Oh, je ne parlais pas de la nuit au sens surnaturel. Seulement spirituel. Elle sera toujours là, non ? quoi qu'on fasse pour la repousser. Alors, à quoi bon prendre cette peine ? Endurer toute cette frustration ?

— Je vois. Y a-t-il quelque chose que je puisse montrer à Paludan et Gervase quand ils décideront enfin qu'ils doivent savoir à quoi rime tout ce

remue-ménage ?

— Oui. Ça viendra.

— Comment Saluda va-t-il le prendre exactement ?

— Que voulez-vous dire ?

— A-t-il personnellement intérêt à ce que tout reste en l'état ? A-t-il accumulé les pots-de-vin ? Je n'en ai pas encore découvert la preuve, mais c'est l'impression que ça me fait. »

Cette idée parut étonner la cuisinière. « Je ne crois pas. Ce n'est pas tant qu'il refuserait. Si l'idée lui en venait.

— Mais il pourrait en tirer profit ?

— Peut-être. Cela dit, c'est plus un Bruglioni que la plupart des gens de la famille qui ont quitté le pays. Et qui n'y reviendraient pour rien au monde. »

Else avait entendu les mêmes mots de la bouche de Polo.

« Poursuivons donc. Avec ce qu'on a entre les mains. Continuez ici. Et trouvez-moi un ou deux semeurs de merde à virer. Histoire de rappeler aux autres qu'ils ne sont pas irremplaçables. »

Else trouva Polo en compagnie de monsieur Grazia. « La comptabilité a été habilement trafiquée, lui apprit Polo. Paludan Bruglioni dépense trente mille ducats par an pour un rendement inférieur à la moitié, principalement en salaires distribués à des personnes qui n'existent pas pour un travail qui n'est pas fait, ainsi qu'à des négociants pour des marchandises qui n'arrivent jamais.

— Je vois. Monsieur Grazia ! Vous pensiez que personne ne s'en rendrait compte ? »

L'homme haussa les épaules. Comme bon nombre de gens pris sur le fait, il ignorait totalement pourquoi il n'avait pas envisagé les conséquences possibles de ses actes.

« M'as-tu enfin trouvé du papier, Polo ? s'enquit Else.

— Non. J'ai essayé dans toutes les boutiques de la place Naftali. Elles n'ont toujours rien à vendre. Je n'ai pas encore eu le temps de me rendre dans le quartier dévédien.

— Je m'en charge. Continue de montrer ce qu'il a fait à monsieur Grazia. » Il tapota l'épaule du susnommé. « Un authentique défi à l'imagination, monsieur. Un summum.

— Vous ne le direz pas à Paludan ?

— Tant que vous m'aiderez à remettre de l'ordre dans cette maison. Mais mollissez ou refaites-vous prendre la main dans le sac, et vous pourrez sans doute rejoindre le père Obilade. »

Else tenta de s'éclipser par la porte de service. Le subterfuge fit long feu. Mais il n'en constata pas moins qu'on le filait.

L'espace de quelques minutes, il se demanda avec inquiétude de qui il s'agissait et pourquoi on le faisait suivre, puis décida que ça n'avait aucune importance. Ils n'étaient que deux, et plutôt nuls. Il les sema près de chez Anna Mozilla. L'idée de passer la voir l'effleura un instant. Mais il pourrait toujours satisfaire cette envie plus tard. Il prit la direction du quartier dévédien.

Les notables dévédiens de Brothe admettaient que la ville hébergeait vingt mille Dèves. La rumeur multipliait plusieurs fois ce chiffre. Si elle disait vrai, le nombre des Dèves installés au cœur même d'une foi épiscopalienne hostile était supérieur à celui des Dévédiens vivant encore dans les Terres Saintes. Mais les villes de Suriet ne pouvaient guère s'étendre davantage, sauf sur la côte de la mer Utérine. Cette même côte où les envahisseurs occidentaux avaient établi leurs principautés et royaumes croisés.

Leur diaspora comptait bien plus de Dévédiens qu'il n'en subsistait dans la contrée de folie qui leur avait donné le jour.

Else s'efforça en vain de s'imaginer ce qu'on devait éprouver à vivre sur ces terres démentielles, au milieu des puits d'Ihrian où la magie jaillissait constamment de terre, à gros bouillons, pour envelopper tout ce qui l'entourait, engendrer de nouveaux esprits malfaisants, nourrir les Instrumentalités de la Nuit et, incidemment, déchaîner la seule puissance capable de tenir la glace en échec.

Aujourd'hui encore, de nombreux Dèves, enfants du pays, étaient parfaitement disposés à quitter Suriet et à laisser la contrée devenir le nid d'aigle de conquérants chaldaréens et autres libérateurs pramans, à moins que ce ne fût l'inverse.

Laissons-les se fracasser mutuellement le crâne au sein des flots bouillonnants des sources magiques. Tôt ou tard, Celui-dont-le-nom-est-légion purifiera cette terre pour ne garder que ses seuls élus.

Aaron, Eis, Kelam et les autres prophètes qui avaient posé les fondations de l'arianisme (lequel avait, à son tour, donné naissance à la

religion chaldaréenne) avaient tous quitté les Terres Saintes dès que leurs prêches et leurs témoignages leur avaient rapporté assez de donations pour pérégriner sans devoir coucher sous les ponts. Ils s'étaient dispersés dans tout l'empire brothien pour délivrer leur message à ceux dont l'existence n'était faite que de désespérance.

Sermons, témoignages, ainsi que l'accomplissement de miracles survenus pour la plupart très loin des puits d'Ihrian, dans des provinces appartenant désormais à la Lucidie ou à l'empire oriental.

À mesure qu'il progressait en direction du sud, Else sentait monter une puissante tension électrique. Quelque chose d'important était arrivé. Et l'on s'attendait à un événement encore plus significatif. La menace qui pesait sur son épanouissement troublait tout le monde.

Quand il questionnait les gens, Else n'obtenait aucune réponse. Les étrangers blonds étaient en butte à un préjugé considérable.

Son contact dévédien lui fournirait peut-être l'explication.

La pluie ne menaçait pas, mais Pévédiens et Dainschaux trottinaient tous précipitamment, fébriles, comme pour s'efforcer de régler toutes les affaires du jour avant l'arrivée du mauvais temps.

Else entra dans une minuscule échoppe de papetier. Une enseigne sur les produits de l'artisan proclamait qu'il fabriquait le meilleur papier de Brothe. Un vieux Déve stéréotypé, petit, voûté, prenant appui sur une canne et les traits masqués par d'épaisses touffes de poils gris, sortit de l'arrière-boutique en entendant sonner la clochette de la porte d'entrée. Des odeurs chimiques enveloppaient le boutiquier.

« En quoi puis-je… ? » s'enquit le petit bonhomme en s'efforçant de redresser la tête. Il laissa sa question inachevée.

« Je suis là pour acheter du papier, pas pour trancher des têtes. Il m'en faut vingt feuilles de format ordinaire, de qualité médiocre, peu coûteuse. Et vingt autres de meilleure qualité, destinées à la rédaction de lettres et d'archives pouvant résister à des voyages au long cours. Enfin, j'aurais besoin d'une bonne quantité de ces parchemins ou vélins effaçables dont se servent les escholiers. »

Le vieil homme avait retrouvé sa langue. « C'est un produit d'origine animale, pas du papier ; mais, normalement, nous en gardons une petite réserve ici. Il vous faudra une encre spéciale, une éponge, une pierre à affûter, de quoi effacer l'encre et de l'argile de Halmas. Plus des pinceaux à calligraphier.

— Je cherche également ces articles.

— Nous ne les fournissons pas.

— Ce n'est pas un problème. Brothe semble à court de papier. Et je suis prêt à faire toutes les échoppes pour trouver ce qu'il me faut.

— Vous pouvez payer pour tout cela ?

— Bien sûr. Je vous pose un problème ? Vous refusez de vendre ?

— En aucun cas, monsieur. C'est une excellente affaire. La plus importante depuis des semaines. C'est seulement que nous voyons rarement des hommes comme vous dans le quartier. Vingt feuilles de papier d'emballage, vingt de papier de premier choix ?

— D'emballage ? »

Le vieil homme haussa les épaules. « Nul ne sait plus d'où lui vient ce nom. On l'a oublié. C'est votre brouillon. Le prix le plus abordable.

— Je vois.

— Et quelle quantité de parchemins réutilisables ?

— Six, pliés en feuilles doubles d'exercice de taille standard. Une pour moi et une pour chacun de mes étudiants.

— Étudiants ? Euh… Peu importe. Ça ne me regarde pas. Il m'en reste trois en rayon. Je sais où trouver les autres. Et les fournitures qui vont de pair.

— Parfait.

— J'enverrai mes petits-fils les chercher. Ça vous évitera de courir de boutique en boutique. »

Else se renfrogna.

« Oh, non, monsieur. Je ne vous facturerai pas de supplément. » Le petit bonhomme voûté se pencha. « Ils me feront une ristourne, confia-t-il à Else. Parce qu'ils savent que je pourrais envoyer les garçons chez un concurrent. Affaire de bon voisinage et de services mutuels.

— Faites donc, alors. J'ai assez marché pour aujourd'hui. Et je dois encore rentrer. »

Le vieil homme appela, en un dialecte melhaïque local altéré par l'exil et fortement saupoudré de dérivés firaldiens.

Else parlait un peu de melhaïque de Suriet et assez de son cousin le peqaad pour se débrouiller avec les gens des tribus du pays. Il comprenait au moins la moitié de ce qu'il entendait. Le vieil homme donna l'ordre d'aller chercher les articles d'Else puis demanda qu'on explique à un certain Pinan Talab qu'un étranger blond se trouvait dans la papeterie de

Luca Farada. Pendant qu'il palabrait, un défilé de garçons sortant de l'arrière-boutique passa devant Else en lui adressant de sèches petites courbettes avant de sortir par la porte. Chacun répandait une bouffée d'odeur chimique, sulfureuse, qu'Else associait depuis son enfance à la fabrication du papier. L'odeur ranimait de vieux souvenirs d'avant l'époque où il avait été acheté par les sha-lugs, mais qui suscitaient rarement en lui davantage qu'une nostalgie fugace.

Le vieil homme s'efforçait de le distraire par ses bavardages incessants : il lui parlait en firaldien quand il ne donnait pas des instructions à ses descendants, en changeant parfois de langue au beau milieu d'une phrase. « Pourquoi Pinan Talab s'intéresserait-il au papier qu'achète un chaldaréen ? » demanda Else en profitant d'un rare silence.

L'espace d'une seconde, le papetier chargé d'années parut sur le point de trépasser de terreur. Puis il fixa Else sans mot dire, à la fois troublé et effrayé.

« Mon papier… Ne devriez-vous pas me le préparer en attendant de recevoir des nouvelles de Talab ?

— Nous vivons des temps étranges, monsieur. Ainsi, le tout-Brothe semble en ce moment obsédé par des étrangers blonds. Ça n'a pas grande incidence sur nous ici, mais ça n'en reste pas moins un sujet d'inquiétude… si du moins vous êtes l'homme qui provoque cette effervescence. »

Else afficha une expression aussi niaise qu'interloquée. « Je travaille pour les Bruglioni. Euh… Vous semblez tous remués par ces types qui œuvraient censément pour nous, mais agissaient en réalité pour le compte du prêtre infiltré chez nous par la Fraternité de la Guerre. Plutôt ironique, non ? Une fois lâchés dans la nature par ce prêtre, ces gars ont massacré huit ou dix des gens de la bande qui les payait pour nous espionner. »

Le vieil homme ne trouvait pas ça drôle. Ses petits-fils commençaient à revenir. Ils déposaient leurs marchandises puis regagnaient hâtivement l'arrière-boutique. Chacun de leurs passages distillait une nouvelle bouffée d'air chargé de senteurs chimiques.

Else se préparait à une traîtrise, tout en voyant mal pourquoi ces gens prendraient cette peine. Mais rien ne se passa. Tous les petits-fils rentrèrent. La marchandise s'empilait. Tout ce qu'il avait demandé fut bientôt prêt. « Excellent. Je recommanderai votre boutique à tous ceux qui cherchent du papier.

— C'est bien aimable à vous, monsieur. Dites-leur d'en faire dès maintenant des réserves. Quand les combats commenceront, les soldats prendront tout ce qu'on fabriquera.

— Les combats ? Quels combats ?

— Vous n'êtes pas au courant ?

— Non, de toute évidence. Je suis cloîtré la plupart du temps dans la forteresse des Bruglioni. Et, quand j'en sors, on refuse de me parler à cause de mes cheveux blonds. Que s'est-il passé ?

— Les pirates. Ils ont lancé hier un raid massif. Sur Starplire. Ils ont massacré les prêtres, les nonnes et les escholiers, et embarqué tout ce qu'ils pouvaient piller. Ils ont même tué la plupart des citadins. Un escadron de la cavalerie impériale qui piquait vers l'Alameddine a rattrapé les traînards. Ce qui a sauvé quelques personnes qu'ils n'avaient pas encore trouvées. » Le visage du vieil homme s'assombrissait à mesure qu'il narrait son récit.

Starplire, songea Else. Tout prés du littoral et au sud de l'embouchure du Teragi. Non fortifié. Une population de quelques milliers d'âmes, constituée en majeure partie de moines, de nonnes et de clercs. Principales industries : monastères et enseignement religieux. Starplire hébergeait la plus grande université de la religion chaldaréenne épiscopalienne. Et une toute petite colonie dévédienne pratiquant les arts qui semblaient si facilement venir à ce peuple.

« Je vois.

— On raconte que le patriarche va convoquer le Collegium et prêcher la croisade contre le Calzir.

— Il serait temps, d'après moi. » Else ramassa sa monnaie. Le vieil homme fourra ses emplettes dans un sac qui avait sans doute contenu du riz dans une vie antérieure. « Vous avez de la famille là-bas ?

— Nous sommes tous parents. »

En partant, Else se débattait avec des sentiments mitigés. Une croisade épiscopalienne contre le Calzir servirait mieux les intérêts de Dreanger que dirigée contre les hérétiques du Connec. Elle occuperait bien plus longtemps Sublime sans lui rapporter un ducat. Le Calzir risquait de tenir assez pour permettre à la nature d'en finir avec le patriarche. Si la croisade ne le ruinait pas avant.

Mais les Calzirins étaient pramans.

Et pas des pramans bien malins. Quelle folie les avait donc poussés à commettre cette stupidité : massacrer toute la population de Starplire ?

De sinistres forces étaient à l'œuvre.

« Capitaine. »

La voix douce sortait d'un obscur renfoncement entre deux immeubles. Else n'aurait pas répondu si elle ne lui avait paru familière. Une petite silhouette hirsute se dissimulait dans l'ombre. « Glédius Stewpo ? Que faites-vous là ?

— Le lieu est mal choisi pour un entretien. Suivez-moi. » Stewpo jaillit de sa cachette et longea précipitamment la rue en s'efforçant comiquement de passer inaperçu. Quoi de plus visible qu'un nain chafouin ?

Else le suivit, débordant littéralement de pensées et de questions. D'abord la guerre. Et maintenant Glédius Stewpo.

« Les vôtres éprouvent une inclination anormale pour les taupinières, lui fit observer Else.

— D'où ces rumeurs, probablement, sur l'existence d'un monde dève souterrain.

— Ha ! Ha ! Ha !

— Quand on vous traite en vermines, on a tendance pour survivre à faire siennes les tactiques des vermines. » Stewpo avait conduit Else dans un terrier situé sous le quartier dévédien. Dont il avait laissé entendre qu'il existait depuis l'époque impériale. Les Dèves de ce temps-là avaient l'habitude de sauver leurs frères réduits en esclavage dans les Terres Saintes pour les planquer ensuite dans ce labyrinthe. « Ce n'est pas réservé aux seuls Dévédiens. Tout le monde à Brothe dispose de caves dérobées et de catacombes secrètes. Les arianistes, les chaldaréens primitifs, avaient eux aussi creusé tout un réseau de tunnels et de chambres secrètes sous la ville. On sait qu'ils y sont toujours, car ils continuent d'excaver. »

Quatre Dévédiens les retrouvèrent dans une salle secrète qui ressemblait beaucoup à celle de Sonsa. Même par son odeur de terre. Else en reconnut deux. Ils venaient de Sonsa, tout comme Glédius Stewpo. Les autres, quand on les lui eut présentés, se révélèrent Pinan Talab et le principal contact d'Else à Brothe, un certain Shire Spéréo.

« Vous avez mis un temps infernal à venir jusqu'ici, fit remarquer Spéréo.

— Les vicissitudes de ma prétendue profession. Je suis resté six mois enfermé.

— Vos maîtres ont dû le prendre en mauvaise part.

— Ils se sentiront mieux quand ils seront informés de la guerre qui se prépare, à ce que je viens d'apprendre.

— Guerre qui occupera le patriarche un bon moment.

— Sont-ils derrière tout cela ? Que se passe-t-il exactement ? »

Les Dèves échangèrent des regards interloqués. « Que voulez-vous dire ? demanda Stewpo.

— Quelqu'un a forcément incité les Calzirins à se lancer dans ces actes de piraterie. Ils ne sont pas stupides au point de s'imaginer que le patriarche tolérera un pillage intégral des propriétés de l'Église et des États épiscopaliens.

— En fait, je les crois réellement stupides. Ils savent que les républiques marchandes sont montées contre le patriarche et refuseront de l'aider. Et les premiers pillards sont rentrés chez eux dans des vaisseaux qui manquaient de sombrer sous le poids des trésors des infidèles. La fièvre de l'or sévit dans tout le Calzir. Tous ceux qui possèdent une barque assez grosse pour la charger de butin rameutent leurs amis et rassemblent de vieilles armes pour aller chercher fortune. Le succès du raid sur Starplire pourrait bien les enhardir suffisamment pour qu'ils se risquent à frapper une cible vraiment importante et encore plus riche.

— Un trop grand taux de réussite pourrait leur faire oublier Sublime et les Benedocto. S'ils s'avisaient de mordre Hansel ou les républiques marchandes…

— Ils souffriraient, conclut Talab. Nous le savons. Mais pas eux. Le Calzir est plongé jusqu'aux hanches dans la bêtise, ces derniers jours. Ce qui ne veut pas dire que la subtilité est plus répandue ailleurs, ni même qu'elle n'a jamais été la bienvenue au Calzir. Le plus grave problème de ce royaume, c'est l'absence de tout pouvoir central.

— Cette situation s'est reproduite tous les soixante ou quatre-vingts ans depuis la conquête pramane, fit Stewpo. Tôt ou tard, une flotte chaldaréenne alliée ravagera la côte calzirine. La piraterie cessera… jusqu'au trépas du dernier vieillard encore capable de se rappeler ce qui s'est passé la dernière fois.

— Ils s'imaginent toujours que Dieu est de leur côté, déclara un autre Dève. Et que les Firaldiens sont trop veules pour déclencher une guerre.

— S'ils étaient plus instruits, peut-être… fit remarquer Stewpo.

— Je ne sais toujours pas pourquoi vous êtes à Brothe, Stewpo.

— Bien sûr que si. Mais pas de ma bouche. À Sonsa, tout a merdé. La Fraternité a envoyé une autre troupe de spadassins du Castella dollas Pontellas pour venger son sorcier.

— Vous allez trouver ça drôle, mais ce sorcier commandait la compagnie où je me suis enrôlé. Il ne lui restait pratiquement plus de pouvoirs.

— Tant mieux, gronda Stewpo. Un de ces quatre… » Il se reprit. « Les Dévédiens et les Dainschaux ont décidé de quitter Sonsa. La moitié de la population dévédienne avait péri. »

Else n'éprouvait pas de remords.

« Al-Qarn n'est pas très contente de vous, ajouta Stewpo.

— Tous ceux qui se sentent capables de mieux faire peuvent reprendre le flambeau.

— Ils n'ont aucune idée de ce qui se passe réellement ici. Mais là n'est pas le problème. Le leur faire comprendre devrait faire partie de votre boulot. On m'a récemment rappelé que vous ne vous êtes toujours pas présenté au rapport. Ils ne vous savent encore en vie que par des informateurs de second plan.

— On m'avait ordonné de faire mon rapport quand j'aurais quelque chose à rapporter. Ce n'est toujours pas le cas. » Else avait sciemment ignoré l'accent mis par Stewpo sur le ressort « didactique » de sa mission.

« Les gens au pouvoir tiennent à être tenus au courant des événements. Ils ont des décisions à prendre. Il leur faut des renseignements. Ils couinent comme des porcs qu'on égorge dès que les informations viennent à manquer. Mais leur faciliter la vie n'est pas mon objectif premier.

— Je vois, fit Else. L'ennemi de votre ennemi est votre allié.

— Mais pas un ami pour autant. Vous saisissez ?

— Parfaitement. Avant de nous inquiéter de la forme que prendra notre région du monde, nous devrons la débarrasser de la menace occidentale.

— Vous êtes sûrement un peu trop futé pour la profession que vous exercez, lança Stewpo.

— Sans aucun doute. Mais vous voilà réduits à une meute de chiens courants aux ordres d'un faux dieu. Pourtant, la honte ne vous étouffe pas.

— J'espère que nous n'assistons pas à la fin des temps et que nous n'aurons pas à découvrir lequel d'entre nous est l'adorateur du Seigneur des mensonges.

— Rien de tout cela n'importe, répliqua Else. Pour l'instant. Si Sublime prêche la croisade contre le Calzir…

— Le Collegium donnera son accord à une expédition punitive contre les ports des pirates, à cause de Starplire, et ça s'arrêtera là. Ce qui est bien dommage. Si Sublime s'enlisait au Calzir, il n'aurait plus le loisir de sévir dans les Terres Saintes.

— Pourquoi ne pas profiter de ma présence ici pour rédiger un rapport que vous pourriez retransmettre ? demanda Else, en se gardant bien de préciser qu'il en avait déjà envoyé un. Je pourrais le dicter. L'histoire est assez longue.

» J'ai besoin d'une dernière chose, déclara-t-il un peu plus tard, le rapport achevé. En ma qualité d'homme de main des Bruglioni. Un comptable. Un magicien des chiffres, capable de repérer tout faux en écriture. Le personnel des Bruglioni les vole comme dans un bois en falsifiant les livres comptables. J'essaie de me mettre en valeur.

— Je vais voir ce qu'on peut faire », affirma Stewpo.

« Vous avez trouvé du papier, remarqua Polo. Magnifique !

— Dans le quartier dève. Mais on y affirme que les réserves ne dureront pas, avec ces menaces de guerre. Les prix vont s'envoler.

— De guerre ? Ouais. Ils veulent justement vous voir à ce propos. Immédiatement.

— Pourquoi ? Ils passent leur vie à se planquer. Je n'arrive jamais à mettre la main dessus quand j'ai besoin de quelque chose.

— Et c'est embêtant ? Paludan est satisfait de vous.

— Vraiment ? Je me débrouille au jour le jour, Polo. On ne m'a jamais dit ce que j'avais à faire, on m'a simplement embauché pour je ne sais quelle tâche. Je m'efforce donc de régler les problèmes qui sautent aux yeux. En me demandant pourquoi la deuxième plus riche famille de Brothe vit dans un tel taudis. Comment peuvent-ils encore se faire craindre et respecter ? Personne ici ne les craint ni ne les respecte. Serait-ce un secret ? Tu dis qu'ils veulent me voir tout de suite ?

— Ce n'est pas pressé à ce point. Ils sont dans le salon privé. Partie d'échecs.

— Que mijotent-ils ?

— Divino est resté ici un bon moment. Ça concernait peut-être le problème des pirates.

— Divino. C'est l'oncle qui appartient au Collegium, non ?

— Oui. Le principaté Divino Bruglioni. Vous l'avez peut-être déjà croisé sans vous en rendre compte. Il passe souvent par ici.

— Rapporte ce bazar dans nos quartiers. Puis demande à madame Ristoti de m'envoyer de quoi manger. Dans le salon privé. Je n'ai rien avalé de la journée.

— Vous n'avez pas vu votre amie ?

— Je cherchais du papier. Et à m'orienter dans cette partie de la ville.

— Boulot boulot, hein ?

— Toujours, Polo. C'est comme ça qu'on avance dans la vie. »

Gervase Saluda tournait le dos à la porte du salon privé à l'entrée d'Else. La pièce, de quatre mètres sur cinq, était vaste, du moins aux yeux d'un fermier, mais assez réduite pour une salle de travail de la forteresse Bruglioni. Les meubles y étaient rares : une table d'échecs, quatre chaises dont deux étaient déjà occupées, et un âtre éteint. Paludan Bruglioni, assis face à Gervase, fixait férocement l'échiquier.

« Salut, Hecht. Tu es rentré, alors ? Tu t'es baladé aujourd'hui, hein ?

— Je suis allé chercher du papier dans le quartier dévédien. Pour les cours des garçons. J'ai profité de l'occasion pour explorer un peu mieux ce secteur.

— Tu as appris ce qui s'est passé à Starplire ?

— Rien que le plus gros de l'histoire. J'ai les cheveux blonds. Les gens ne m'adressent la parole que s'ils s'y sentent obligés pour m'extorquer de l'argent. Mais je n'ai pas entendu beaucoup de rumeurs de guerre.

— Tu n'as pas dû bien écouter. On ne parle que de ça. L'oncle Divino affirme que le patriarche pourrait prêcher la guerre sainte. Et que le Collegium pourrait la lui accorder. »

Else tressaillit. « Vraiment ?

— Vraiment. Presque tous les principatés ont perdu des parents à Starplire. Mais il y a des problèmes plus urgents.

— Oui ?

— Selon Divino, le Collegium aurait commencé à traquer les pirates calzirins après l'annonce du sac de Starplire. Ils seraient plus nombreux et mieux organisés qu'on ne l'avait soupçonné, et soumis à un pouvoir plus centralisé. Le raid sur Starplire ne serait qu'une répétition.

— De plus en plus troublant.

— En effet, laissa tomber Gervase Saluda. Apporte la chaise ici et parlons. »

Else s'exécuta. « Allez-y.

— Les pirates songent maintenant à attaquer Brothe. Ils ne voient aucune raison d'y rencontrer une forte résistance. Les seuls soldats en ville sont ceux de la Fraternité. Même pas une centaine à l'heure actuelle.

— Les Calzirins le savent ?

— Parfaitement.

— Savent-ils qu'on sait qu'ils le savent ? Non. Je retire ce que j'ai dit. Leurs capitaines sont-ils alliés aux Instrumentalités de la Nuit ? Auraient-ils les moyens de l'apprendre si quelqu'un ici avait vent de leurs activités ?

— Leurs chefs… peut-être. Le Collegium n'est un secret pour personne.

— Nous ne sommes pas là pour ça, intervint Paludan. Mais pour nous préoccuper de la protection de notre famille et de la préservation de nos biens.

— C'est-à-dire ?

— Nous avons des propriétés par toute la ville.

— Vous ne pourrez pas les protéger toutes. Et vous serez même incapables d'en protéger une seule si vous ignorez laquelle a le plus de chances d'être attaquée. Renforcez les défenses ici. Rassemblez tout ce que vous ne voulez pas voir volé ou saccagé et tous ceux dont vous refusez qu'ils soient tués dans cette citadelle. Mieux encore, déménagez en province jusqu'au départ des pillards.

— Ce ne serait pas l'option la plus souhaitable politiquement parlant, déclara Gervase.

— Nous sommes des Bruglioni, renchérit Paludan. Nous nous devons de défendre la ville.

— Comment ? Je suis votre seule armée. Avec quatre portiers et des gamins qui ne savent pas encore par quel bout tenir leur épée ?

— Tout le monde a le même problème. La plus proche garnison du patriarche se trouve à Bober, à quatre jours d'ici. Les soldats les moins éloignés pourraient sans doute arriver sur place en deux jours, mais ils appartiendraient à la garnison impériale de Gage. Laquelle inclut les meilleurs éléments de l'empire… au cas où Hansel déciderait de fondre sur Brothe.

— Nous craignons donc que les impériaux ne nous posent plus de problèmes que les pirates calzirins ?

— Non, grommela Gervase. Mais Sublime, lui, pourrait bien voir la situation sous cet angle.

— Si les pirates débarquent, Sublime se contentera de se tapir dans son île en attendant leur départ, convint Paludan.

— Je ne vivrai pas assez vieux pour comprendre la politique brothienne, déclara Else. Ça me paraît une opportunité magnifique pour les ennemis de Sublime.

— Effectivement. L'oncle Divino et ses copains ne manqueront pas d'en tirer parti.

— D'un côté comme de l'autre, on va donc laisser le sac de cette ville se produire ? Soit par pure couardise, soit par intérêt politique ?

— Je n'en sais rien. J'aimerais connaître l'avis d'un soldat professionnel sur la situation.

— Je vais voir ce que je peux dénicher. Ah, merci, madame Ristoti. Mais je crois en avoir terminé ici, alors je vais prendre mon repas dans la cuisine. » Il jeta un regard à Paludan, quêtant l'autorisation de prendre congé. Bruglioni fronça les sourcils puis hocha la tête.

Else sortit de bonne heure. Personne ne le suivait. Il se rendit d'abord au domaine des Arniena, où il réussit à s'entretenir brièvement avec Rogoz Sayag et son père. Inigo Arniena se joignit à eux un court instant.

Else gagna ensuite la demeure de Bronte Doneto. Joe tout-court était de faction à la porte. Il le fit entrer.

« La bouffe est bonne ici, lui apprit-il. Et copieuse. La meilleure place que j'aie jamais eue. Sauf que Ghort est mon patron. Il se montre parfois foutrement chiant.

— C'est vrai de tous les officiers, Joe. Quand on doit quotidiennement essayer de tirer quelque chose de gars comme Bo, on finit par s'aigrir. »

Joe s'esclaffa. « Pigé.

— Comment va Fer de Porc ?

— Il est au paradis des goinfres, Pipe. Il mange deux fois mieux que moi. C'est la vie. Yo ! Voilà le capitaine Hecht ! »

Pinkus Ghort ne se vantait nullement en se prétendant le bras droit de Doneto. Il avait sous ses ordres six soldats de carrière, qui s'efforçaient d'imaginer une riposte à une éventuelle attaque des Calzirins.

« Ouah ! s'exclama Else. Je n'ai qu'un centenaire du nom de Vigo Caniglia, trois autres gusses qui n'ont subi aucun entraînement et un seul

assez jeune pour être utile. Plus quelques gamins dont le plus âgé doit avoir seize ans.

— À mon sens, Pipe, ces gars des Cinq Familles sont tellement rapiats que tu t'en tires mieux ainsi. Le plus pauvre d'entre eux pourrait se payer une armée s'il en avait envie. On a été bien couillons de croire qu'on pourrait faire fortune ici. Même si certains d'entre nous ont eu du pot.

— Aucune nouvelle intéressante ? demanda Else. J'ai cru comprendre que les pirates allaient s'en prendre à Brothe. Et personne n'a l'air de croire qu'on peut les en empêcher. Je suis censé expliquer aux Bruglioni ce qu'ils doivent faire.

— Tu en sais autant que moi. Le principaté et moi, on n'est plus potes. Il est tout affairé à ourdir des intrigues et des complots, et donner de quoi bosser à celui qui s'appuie le plus gros du boulot n'a pas l'air de l'intéresser.

— Il a dit ce que comptait faire son cousin ?

— Non. Mais je parierais ma solde qu'il fera le gros dos en attendant que la tempête s'apaise, puis prendra ce prétexte pour déclencher une croisade. Il en crève d'envie. Se fout de tout le restant. Viens voir un peu ici. Regarde cette carte. À la place d'une bande de pillards à la graisse de chevaux de bois habitués à vivre de la pêche, où débarquerais-tu ? » Ghort avait déplié un joli plan de la ville.

« Je ne ferais sûrement pas tout le trajet jusque-là. Je tirerais depuis les ponts et les îles fortifiées.

— Mais, en débarquant ici du bateau, tu te retrouverais coincé dans les quartiers de masures. Où les ruelles sont étroites et tortueuses et où il n'y a rien à voler.

— C'est quoi, là ? Je ne suis pas encore descendu en aval du Castella.

— Des monuments. Des esplanades. Des ruines. Vieilles pour la plupart de plus de mille ans. D'autres places. Grouillant de sans-abri parce que personne ne les en chasse. Pas le champ de bataille idéal.

— Et la rive nord ? Ne pourraient-ils pas y débarquer en premier ?

— Pour traverser ensuite les ponts ? C'est ce que je ferais si j'étais informé de la faiblesse de nos forces. Le débarquement y serait sans doute plus facile. Mais il n'y a pas grand-chose à piller. Les principales églises et les propriétés des grandes familles sont toutes sur la rive sud.

— Ces Calzirins sont avant tout des pêcheurs et des caboteurs, non ? Rien que du populo. Ils risquent de paniquer.

— Mais aussi d'être très nombreux. Tu as quelques idées ?

— Bien sûr. Mais nous manquons d'effectifs. Il nous faudrait des soldats chevronnés. Et je ne vois personne ici à part la Fraternité.

— Ça, on s'en rend compte, Pipe. Et les espions de l'ennemi doivent aussi s'en apercevoir. Mais que dirais-tu de tous ces trimardeurs ? Un bon nombre d'entre eux sont venus à Brothe dans l'espoir de s'enrôler dans les armées que le patriarche n'a toujours pas fait mine de lever.

— Ho ! Tu n'es pas aussi bête que tu le laisses croire, Pinkus. On va faire un tour. Je connais quelqu'un au Castella.

— De ma connaissance ?

— Bien sûr. Redfearn Bechter. Il a réussi à se tirer en vie du Connec. Je suis tombé sur lui l'autre jour. Il risque de t'écouter assez longtemps pour comprendre que tu as peut-être mis le doigt sur quelque chose.

— C'est Grade Drocker qui tient maintenant les commandes. Il est copain comme cochon avec Sublime. Le patriarche ne souhaite peut-être pas que Brothe soit en mesure de se défendre.

— Drocker, hein ? Je croyais que c'était Hawley Quirke le chef.

— Sublime l'a fait rappeler à Runch. Il refusait de lui lécher le cul.

— Je pensais que la Fraternité se flattait de n'avoir pas de patron ?

— Elle est aussi très friande de croisades. Sublime a promis de lui en offrir. L'Office spécial est en pleine bourre. »

« On a échafaudé un plan, à présent », déclara Else à Paludan, Divino Bruglioni et Gervase Saluda. Divino était l'homme qu'il avait aperçu auparavant en compagnie de Gervase et Paludan. Il ne paraissait pas assez vieux pour être un oncle. « J'ai passé la journée à courir dans tous les sens pour parler à des hommes que j'ai connus au Connec. On a trouvé un moyen de parer l'attaque des pirates. Les Bruglioni devraient y contribuer pour quatre mille deux cents ducats et fournir tous les combattants expérimentés dont ils disposent pour travailler avec la Fraternité. Les Madisetti, les Arniena et le clan Doneto de la famille Benedocto ont tous déjà donné leur accord. Je suis censé enrôler les Bruglioni. »

Paludan avait du mal à respirer. Le principaté dévisageait Else sans broncher. « Quatre mille deux cents ducats ?

— Pour chacune des Cinq Familles. Plus les contributions de l'Église, de la Fraternité et des Dèves.

— Quatre mille deux cents ducats, marmotta Paludan. Expose-moi ce plan.

— C'est là que ça devient un peu épineux. Drocker est persuadé que les Calzirins ont des alliés et des espions partout.

— C'est exact, déclara l'oncle Divino. C'est en espionnant ces espions que nous avons appris qu'un sorcier du nom de Masant al-Seyhan contrôlait les pirates. Continuez, capitaine Hecht.

— À cause de leur existence, Drocker refuse de débattre de ses plans. Je sais que ça ne vous plaît pas, mais c'est ainsi que ça doit se passer. Il vous expliquera tout cela lui-même, principaté. Mais seulement si Paludan refuse de me prendre au mot quant à cette exigence de secret absolu.

— Ils ne se fient pas à nous ? demanda Gervase.

— Non. Grade Drocker est l'homme le plus cynique que j'aie jamais rencontré. Il est convaincu que, quand elles seront pleinement informées, une des Cinq Familles trahira les autres en échange de l'impunité. Ou bien qu'un serviteur sous-payé ou exploité pourrait surprendre quelque chose et vendre l'information à l'ennemi. À en croire les archives historiques, Drocker n'a peut-être pas entièrement tort. »

L'oncle Divino opina. « En faire part au Collegium serait prendre un très gros risque.

— Je suis sûr qu'il a pris ses précautions de ce côté. Je ne l'aime pas. Pas même un petit peu. Mais c'est l'homme qu'il nous faut en l'occurrence. »

Paludan tergiversa et se lamenta pendant plusieurs jours avant de payer son écot pour la « grande stratégie »… mais seulement quand l'oncle Divino l'eut suffisamment harcelé.

Seul Sublime refusa de payer sa part du trésor de guerre. Le plan n'avait pas l'heur de lui plaire. Il ne les magnifiait pas assez, lui et sa patriarchie.

« Sa Sainteté ne bénéficiera d'aucune protection puisqu'il refuse de participer à la défense commune, annonça Grade Drocker. Béni soit Eis, les Dèves impies eux-mêmes apportent leur écot. » Else éprouva comme une joie enfantine en entendant ces paroles.

Un frisson d'aise le parcourut secrètement. Tout fonctionnait à la perfection.

Les pirates calzirins attaquèrent bel et bien en remontant le Teragi ; l'assaut fut donné une semaine après la date à laquelle on s'était attendu et

ils étaient beaucoup plus nombreux que prévu. Leurs voiles cachaient le fleuve sur des kilomètres.

Pendant cette semaine de délai, ils avaient razzié Terea et s'y étaient heurtés aux troupes impériales qui descendaient dans le Sud pour participer à l'aventure qu'Hansel et ses hommes de main menaient en Alameddine.

Le Collegium décréta que le raid sur Terea n'était qu'une diversion destinée à attirer les défenseurs hors de la ville. Téréans et impériaux virent leur liberté s'envoler au vent.

Le bruit courait que Masant al-Seyhan avait des alliés secrets au sein des Cinq Familles. Ou parmi les Couleurs. Ou encore dans l'une des nombreuses minorités de Brothe.

« Sachez-le, quelqu'un a déclaré à ces connards que nous avions seulement tenté de leur faire croire qu'ils feraient mieux d'éviter Brothe, expliqua Redfearn Bechter à Else et Pinkus Ghort à l'occasion d'une autre réunion interminable où il ne fut strictement rien décidé.

— Je ne peux pas croire que Drocker tablait sur leur frayeur, répondit Ghort. Je parie qu'il faisait seulement semblant pour découvrir qui copinait avec les pirates.

— Voilà une idée que nous devrions absolument répandre, déclara Else. Que nos chefs savent parfaitement ce qu'ils font.

— C'est ce qui me plaît en Hecht, déclara Bechter. Il voit toujours le côté positif.

— Excellente idée, Pipe, approuva Ghort. Mais un peu tardive. » Il pointa le doigt : un panache de fumée grise s'inclinait vers le sud sur fond de ciel matinal, loin en aval. « Les Calzirins remontent déjà le fleuve. Il va y avoir un combat. »

Else trouvait toute l'affaire absurde. Comment un ramassis de pêcheurs, de paysans mal armés et de petits marins contrebandiers avaient-ils pu se persuader eux-mêmes qu'ils pourraient s'attaquer à la capitale d'un empire dans l'espoir de la piller ? Ça cachait certainement quelque chose.

Deux mille vétérans recrutés parmi les sans-abri avaient été regroupés en petites compagnies commandées par un moine de la Fraternité. Les volontaires locaux et les fantassins que les Cinq Familles avaient fait revenir de province augmentaient ce chiffre de deux mille hommes. Else était persuadé que quatre mille soldats n'y suffiraient pas.

« Ces gens sont cinglés », déclara-t-il à Ghort.

Pinkus acquiesça d'un grognement. « Te doutais-tu, en décidant de venir ici, que ça prendrait cette tournure ?

— Non. Ce qu'on raconte n'a rien à voir avec la réalité.

— Sans déconner, si j'avais su à quoi ça ressemblerait vraiment… ces brigands de Calzirins n'auraient jamais trouvé en face d'eux un Pinkus Ghort chargé de leur fracasser le crâne. Je ne me suis pas engagé dans ce métier pour le plaisir de me battre. »

Else ne croyait pas les soldats amateurs de combats bien nombreux. Les mercenaires se retrouvaient dans cette situation et exerçaient cette profession parce qu'ils ne savaient rien faire d'autre. Ils ressemblaient aux prostitués à cet égard.

Quand on décide de survivre, on fait ce qu'il faut pour cela. Morale, éthique et charité sont des luxes dont seuls peuvent jouir les gens assez fortunés pour se les offrir.

« Où donc as-tu la tête, Pipe ? s'enquit Ghort. Sors-la un peu de ton cul et tâchons de visualiser la situation.

— Tu sais pourquoi on doit les arrêter au Mémorial ? demanda Else.

— Bordel, oui ! Pour que, si jamais quelque chose marchait de travers, ce soit la faute d'un crétin de mercenaire. Toi et moi en l'occurrence, mon gars. Nous portons sur nos épaules tous les péchés du patriarche et des Cinq Familles. Et, quoi qu'on fasse, on aura toujours tort. »

Gervase Saluda se faufila auprès d'Else. « Est-ce que j'ai bien compris ce que ça signifiait, Hecht ? Vous croyez vraiment que le patriarche manipule tout le monde pour que la faute retombe sur vous et Ghort, si jamais ça ne tourne pas rond ?

— Ne tenteriez-vous pas le même coup si Pipe ne travaillait pas pour vous ? interrogea Ghort. Merde, Pipe ! Regarde ça. Ces têtes de nœud sont déjà arrivés au barrage. »

Un barrage de chaînes et de troncs avait été tendu en travers du Teragi, à quatre kilomètres en aval. Il aurait normalement dû bloquer la flotte ennemie sous le feu de l'artillerie postée sur les deux rives. Hélas, la démilitarisation de Brothe n'avait laissé à la ville qu'une poignée de machines de guerre ; la plupart du temps légères et servies par des gens peu désireux de les abandonner au bien collectif. On n'avait pu réunir que six balistes montées sur roues.

Une boule de feu et de fumée huileuse bouillonnait au-dessus de la digue.

« Que dites-vous de ça, sergent Bechter ? demanda Else.

— Je pense qu'on vient d'assister au déploiement d'un sortilège majeur et que les mauvais garçons ont percé le barrage. Autrement dit, nous sommes dans la merde. »

Les nouvelles qui suivirent auraient pu laisser croire que Redfearn Bechter était un voyant extralucide. Sauf que son « sortilège » n'était jamais que l'explosion d'un bateau délibérément lancé contre la digue.

« Ils ont commencé à débarquer sur la rive nord, juste au pied du pont Blendine, annonça bientôt un messager. »

Le Blendine était le premier pont que rencontraient les bateaux en remontant le Teragi. Il franchissait le fleuve à moins de deux cents mètres en aval du Castella dollas Pontellas. Ses arches s'élevaient si haut que les navires pouvaient passer dessous en abattant leurs mâts et en poursuivant à la rame. Et elles étaient assez larges pour laisser le passage aux vaisseaux de guerre qui piquaient vers le Castella. Des miliciens étaient postés sur ce pont, armés de javelots, d'arbalètes médiocres, de rochers et de moellons.

Mais, sous le pont, la rive nord n'était pas défendue. Les pirates attaquèrent par la berge. Ils traversèrent en dépit d'une résistance qui surprit Else, et sous le feu roulant du Castella. Décimés et parfois paralysés d'horreur, les Calzirins s'engouffrèrent dans ce dédale de monuments, de fontaines, d'arcs de triomphe et de placettes connu sous le nom de Mémorial, où l'on s'attendait à ce que se déroulassent les premiers et plus féroces combats ; et où se déciderait le succès ou l'échec du raid.

Les principaux défenseurs de Brothe s'étaient attendus à voir les pirates débarquer sur la rive sud, à l'extrémité du Mémorial située en aval du Teragi, avant d'attaquer le flanc est afin d'isoler le Krois et le Castella dollas Pontellas, tout en s'emparant des ponts qui enjambaient le fleuve pour interdire aux renforts d'arriver par le nord. Ils pourraient ensuite se livrer à un pillage en règle.

En choisissant la rive nord et en submergeant le Blendine, ils s'épargnaient un affrontement sur quatre-vingts pour cent de l'étendue du Mémorial, qui leur aurait valu des pertes cruelles lors d'embuscades et de tirs croisés destinés à tirer parti de leur manque d'entraînement et de discipline.

« Il ne s'agit pas d'une populace affolée, Pipe, fit observer Pinkus Ghort. Les gens d'en face savent parfaitement ce qui se passe. On va se prendre une branlée comme deux tapineuses d'âge tendre.

— Ça indique, en tout cas, un certain sens de l'ordre et de la stratégie. Les pirates ne sont peut-être là que pour le pillage, mais quelqu'un, me semble-t-il, a de plus vastes ambitions. »

Redfearn Bechter se gardait généralement d'exprimer son opinion. Il préférait faire le travail de Dieu en silence. Si on lui posait la question, il répondrait que Dieu est un peu comme un tailleur : une aimable entité qui aime mieux mener à bien son œuvre cosmique en faisant le moins de tapage possible. « Si nous ne décidons pas dans l'immédiat que ce raid dépasse de loin la simple razzia de quelques pêcheurs pramans bien décidés à s'emparer de tout ce qui n'est pas cloué au sol, nous sommes foutus, laissa-t-il tomber. Un génie malfaisant est à l'œuvre ici. »

Else soupira. « Qu'en penses-tu, Pinkus ? Doit-on tenir bon au sud et ici, mais les laisser agir à leur guise au milieu ?

— Ça les conduirait dans la zone la plus peuplée de la ville, protesta Saluda.

— Précisément là où ils veulent aller. Pas vrai ? Donc laissons-les faire. Ils ne nous massacreront pas les premiers, et nous restons en vie pour combattre. Là où ils ne sont pas. D'accord ?

— Leurs bateaux ! éructa Ghort. Eis et Aaron ! Tu es toi-même un putain de génie diabolique, Pipe.

— Seulement s'ils sont assez bêtes pour les abandonner sur la rive nord. Auquel cas nous n'aurions plus qu'à les combattre sur les ponts quand ils tenteront de rebrousser chemin.

— Eh eh ! fit Ghort. Faisons passer le mot. Mais tu sais ce qui va se passer, hein, Pipe ? La Fraternité s'adjugera toute la gloire.

— Ça vaut sans doute mieux. Elle tiendra aisément contre une bande de pirates paniqués. Gervase, si vous voulez apporter votre contribution, vous devriez peut-être filer jusqu'à l'arc d'Hanbros, y trouver Gödel Joyce et lui dire de ne pas opposer de réelle résistance car nous tenons à ce que les pirates se dirigent vers les ruines du Sénat. N'en ajoutez pas davantage. Pinkus. Va chercher Moglia. Explique-lui qu'il doit les empêcher de redescendre le fleuve vers l'aval. C'est tout ce qu'il devra faire. Ça ne devrait pas être compliqué. Entre-temps, je vais me faufiler jusqu'au Castella. Bechter ?

— Juste derrière vous, monsieur. Combien de temps les pirates mettront-ils à comprendre ?

— Assez longtemps pour qu'il soit trop tard, j'espère. » Mais Else n'était guère optimiste. Tous ces bateaux… Bien plus nombreux qu'on aurait pu l'imaginer de la part de Calzirins.

Paludan Bruglioni et les quelques serviteurs assez hardis pour vouloir aider leurs maîtres accompagnèrent Else au Castella dollas Pontellas.

Grade Drocker menait en personne une compagnie qui avait traversé le pont Rustige au-dessus du Krois pour attaquer les bateaux calzirins mouillés et amarrés. Il utilisa ses derniers vestiges de pouvoir pour créer la confusion et la panique parmi les sentinelles qui gardaient la flotte… constituée majoritairement de bateaux si petits qu'ils ne pouvaient guère embarquer plus de cinq hommes. Ces gardes étaient tous des Calzirins malades, blessés ou trop âgés pour combattre.

Else profita d'une accalmie pour observer la rive opposée. Rien n'y signalait qu'il s'y passait quelque chose. Plus près, la Fraternité avait entrepris de barricader le Blendine pour coincer les pirates qui battraient en retraite sous le tir des archers postés sur les fortifications du Castella.

« Ils ne vont plus tarder, fit remarquer le sergent Bechter.

— Normalement. »

Drocker n'avait pas embarqué assez d'hommes pour fortifier le pont et submerger en même temps les gardes des bateaux. Pas assez vite, à tout le moins. Le nombre de bateaux et de pirates ralentissait son attaque et, maintenant que la résistance s'organisait, il donnait l'impression d'être réduit à l'impuissance. C'était à peine, quand il rejoignit Else, si une centaine des plus petits bateaux au mouillage avaient été incendiés ou percés.

« Nous avons déjà du mal… à tenir le pont. Je dois aller… les aider. Persévérez ici. Concentrez-vous… sur les plus gros bâtiments. Ça les gênera… davantage. Ils feront des… conneries. Oh ! Et essayez de repérer… une femme.

— Une femme, monsieur ?

— Quelque part dans ce foutoir… il y a une femme… qui se fait parfois appeler… Starkden. Une sorcière. Elle est là… avec la flotte… parmi les bateaux. Sinon, mon pouvoir… aurait suffi. Capturez-la. Vivante. Elle a à répondre… de nombreux forfaits devant… la Fraternité de la Guerre.

— C'est là une situation à laquelle je n'ai jamais été confronté, monseigneur. Comment capturer une sorcière qui refuse de se laisser

prendre ?

— Elle devrait être salement sonnée… à l'heure actuelle. J'ai mis le paquet. Mais ça ne durera pas. Ne perdez pas de temps. Et n'oubliez pas… ramenez-la de force si nous ne pouvons pas tenir… le pont. » Drocker avait moins de mal à s'exprimer ces derniers temps. Sa santé s'était améliorée au cours de l'année.

« Oui, monseigneur.

— Capturez-la et… nous l'emporterons aisément, Hecht. Une fois qu'ils sauront que nous… contrôlons l'origine de leur… bonne fortune. Et sachez que… le Collegium devrait se réveiller… d'une minute à l'autre.

— Oui, monseigneur. »

Else se demanda pourquoi le Collegium n'était toujours pas dans la course. Les sorciers calzirins auraient-ils réussi à le neutraliser ?

Drocker se rua vers le Blendine. Else parvint enfin à se détendre. Bien que l'infirme ne fût pas conscient de sa responsabilité dans son état, il ne se sentait jamais très à l'aise en sa présence.

« Voilà un homme d'une forte personnalité, fit observer Bechter. Mais bourré jusqu'à la gueule de volonté de puissance.

— Oh, pour avoir de la personnalité, il en a. Celle d'un serpent.

— Hé, il est de l'Office spécial. Les gens qu'il recrute sont pires que ceux qu'il traque. Il n'engage donc que des vipères.

— Essayons de débusquer cette sorcière. Quelqu'un sait-il qui on doit chercher ?

— De manière assez stupéfiante, tous ceux de la Fraternité la connaissent. » Il décrivit une femme au teint bistre, âgée d'une cinquantaine d'années, qui aurait pu être la sœur ou la mère de Paludan Bruglioni… voire n'importe quelle diseuse de bonne aventure des rues de Brothe.

Else ne manqua pas de le faire remarquer.

« Ce qui explique sans doute pourquoi elle peut aller et venir à sa guise tout autour de la mer Utérine.

— Pour qui travaille-t-elle ? » demanda Else, intrigué. Il n'avait jamais entendu parler de Starkden avant les événements de Runch. Elle semblait jouir d'une fabuleuse réputation de ce côté-ci de la mer.

« Question intéressante, capitaine. C'est une indépendante, semble-t-il. Écoutez, nous sommes au beau milieu d'une bataille. Si vous voulez faire la conversation, allez donc retrouver l'homme masqué et son acolyte. » Bechter faisait allusion à Paludan et Gervase, lequel était rentré de sa

mission. Les deux hommes ne semblaient guère tentés de s'investir directement dans la bagarre. « Pour ma part, je dois châtier des incroyants.

— Et trouver une sorcière. » Pramane, apparemment.

La résistance opposée par les gardes des bateaux faiblissait à mesure que périssaient les plus vigoureux. Ceux qui s'affolaient le plus aisément larguaient leur barque ou déguerpissaient. Sur la berge opposée, des Calzirins hurlaient à leurs camarades de la rive nord de ramener les foutus bateaux.

Le poignet d'Else se mit à le faire souffrir. Son amulette était restée si longtemps en sommeil qu'il l'avait oubliée. Presque.

Il riposta à un faible assaut d'un trio de Calzirins qui semblaient appartenir à trois générations successives de la même famille. Tous avaient été blessés dans un combat antérieur et il les expédia sans s'émouvoir.

« Un bon point, fit Bechter. Vous vous remettez enfin au boulot.

— Contentons-nous de trancher les amarres. Nous n'aurons plus beaucoup l'occasion, à mon avis, d'allumer d'autres feux. »

Les pirates se lancèrent dans une courageuse tentative pour nettoyer le Blendine. Des troupes moins fortes s'engouffraient aussi sur les ponts, au-delà du Krois et du Castella.

« On voit de la fumée là-bas, lâcha Bechter. Pas de très bon augure en ville. »

Else fixa le panache. La maison d'Anna Mozilla se dressait dans cette direction, mais beaucoup plus loin.

« Une foule s'agglutine sur le chemin de halage, près de ce boutre au fanion rouge », fit-il remarquer. Entre-temps, ils avaient endommagé la presque-totalité des bateaux amarrés. « Ça ne voudrait pas dire qu'ils croient devoir protéger quelque chose ou quelqu'un à son bord ?

— Je le parierais. Oh, si seulement je pouvais disposer d'une compagnie d'arbalétriers d'Aparion ! On pourrait disperser cette foule sans nous en approcher. »

Le bateau au fanion rouge était l'un des cent et quelques gros vaisseaux qui n'avaient pas été hissés sur la berge, mais restaient amarrés côte à côte, par rangées de huit au maximum, en aval du plus grand nombre. Les bâtiments, orientés vers la rive, étaient attachés au mur de contention des inondations là où il courait le long du bord, transformant la berge en une série de façades de pierre émergeant des eaux à intervalles et fournissant en même temps, quel que soit leur niveau, un étroit chemin de halage doublé

d'un quai. La rive sud était construite de manière pratiquement similaire à partir du pied du Blendine et vers l'amont. Le méandre formé par le fleuve à cet endroit devait être à l'origine de ces travaux.

« On ne peut pas se frayer un chemin à travers cette foule, répondit Else. Elle est trop nombreuse. Tâchez de les distraire. Je vais les contourner. Gervase. Vous et Paludan, restez avec le sergent. » Le petit groupe des Bruglioni ne s'était pas encore débiné, mais il mettait un point d'honneur à lambiner.

« Les contourner, Hecht ? Comment ? »

Bechter parlait dans le vide.

Else louvoya entre des barques de pêche qui bloquaient la vue. Il se débarrassa de sa cotte de mailles et de ses vêtements puis se glissa dans l'eau brune fétide, plus froide qu'il ne l'avait escompté.

Nager avec des armes n'est pas une tâche aisée. Mais on vous enseigne la méthode dans les écoles de sha-lugs. Un soldat doit être capable de se battre n'importe où.

Il s'enfonça sous la surface, suivit le courant, ressortit derrière le bateau de la première rangée le plus éloigné de la berge puis nagea jusqu'à sa cible, un caboteur marchand en piteux état. C'était un des plus gros vaisseaux calzirins, mais il paraissait minuscule comparé aux galères de guerre qu'il avait vues partir de Dreanger pour traverser la mer.

Il se reposa brièvement contre le flanc du boutre, prêta l'oreille, n'entendit que des craquements de bois et les crissements de cordes tendues.

Monter à bord se révéla malaisé. Même au beau milieu de l'embarcation, là où le bastingage était le plus bas, il restait encore trop haut pour Else et aucune prise n'avait été prévue.

Il planta son couteau dans le calfatage entre deux planches, juste au-dessus de sa tête, l'enfonça plus profond de quelques coups de la paume puis se détendit, se concentra et jaillit hors de l'eau. D'une traction brutale de la main, il se hissa assez haut pour poser l'autre sur le plat-bord, laissa son épée retomber de l'autre côté, s'agrippa des deux mains et se souleva de nouveau.

Il roula par-dessus le bastingage, récupéra ses armes et chercha des yeux d'éventuels opposants. Personne ne se présenta. Redfearn Bechter, sur le rivage, occupait l'attention de tous.

Else se rua vers la poupe, trancha les amarres puis trottina jusqu'à la proue du boutre, qui commença d'osciller dans le courant.

Alors qu'il coupait une amarre de la proue, il s'aperçut qu'il n'avait pas tenu compte de cette éventualité. Il ne pourrait pas piloter le boutre quand il se retournerait à cent quatre-vingts degrés pour descendre le Teragi.

Son amulette recommençait à le démanger, ce qu'elle n'avait plus fait dans l'eau.

Des pirates se mirent à vociférer. Quelques-uns entreprenaient de traverser jusqu'à lui en empruntant les ponts des autres vaisseaux amarrés.

Un dernier bout à trancher.

Un Calzirin plus téméraire que futé se propulsa par-dessus la béance qui séparait le boutre de son plus proche voisin et ne cessait de s'élargir. Else entendit craquer un os. Le pirate glapit.

Trois autres héros l'imitèrent. Le premier qui sauta se reçut sans encombre. Le suivant atterrit sur la rambarde et y resta miraculeusement suspendu, en équilibre instable, à faire des moulinets avec les bras jusqu'à ce que le troisième rate le rebord d'un cheveu et se brise la jambe en s'efforçant de ne pas boire la tasse.

Le sergent Bechter avait dispersé les pirates amassés sur la rive. Puis ses hommes et lui s'étaient égaillés à leur tour.

La barricade du Blendine laissait passer au compte-gouttes des pirates désespérés.

Else trancha la dernière amarre du boutre puis en chassa les matelots indésirables. C'étaient des pêcheurs. Ils devaient savoir nager.

Le bateau avait fini de se retourner. Il heurta violemment le flanc d'un bâtiment encore amarré. Les mâts grognèrent puis craquèrent. Des débris de gréement s'abattirent sur le pont. Else s'activait de tous côtés pour éviter à son boutre de s'accrocher à l'autre.

Le même manège se répéta, un peu moins brutalement. Else n'était pas un marin. Comment allait-il piloter cet engin ? Pour être guidé, un bateau doit bénéficier d'une vitesse acquise ; il doit se déplacer en fonction du courant, autrement dit, et pas seulement bouger.

Mais un problème plus urgent se posait : la sorcière. Starkden. Laquelle devait le connaître, puisqu'elle avait tenté de le tuer à Runch. Ce qui, si elle était bien une authentique combattante pramane, n'avait aucun sens.

Le boutre n'était pas assez grand pour disposer de ponts ni de cabines, sauf au château de poupe où une plateforme permettait au timonier de tenir

la barre. Mais rien pour se mettre à couvert. Les pirates avaient laissé un maximum d'espace libre pour y entreposer leur butin.

Une sorte de rangement était cependant ménagé sous la plateforme. Else y trouva la femme en train de délirer. Il la traîna au jour. Elle lui était inconnue, mais il eut néanmoins l'impression de l'avoir déjà vue.

Elle était petite et trapue, noire de teint et vêtue, de manière totalement différente des pirates, de ce coton teint de couleurs vives qu'affectionnent les diseuses de bonne aventure. Et elle était chauve.

Pourquoi ce crâne rasé ? Ça devait avoir une signification. Else ne se souvenait pas d'avoir jamais vu un devin se raser la tête puis s'affubler d'un toupet pour dissimuler son crâne. Et elle portait bel et bien une perruque. Else la trouva en cherchant de quoi la bâillonner et lui lier les mains.

Ficeler une sorcière alors qu'elle était encore trop sonnée pour protester ne lui avait pas paru une mauvaise idée.

Un petit groupe de pirates poursuivait le boutre de la berge. Et plusieurs bateaux qui fuyaient un peu plus tôt avaient recouvré assez de courage pour se joindre à la traque.

Mauvais, ça. Il était seul, transi, encombré d'une prisonnière dangereuse et pourchassé par des ennemis. Et s'il en attirait quelques-uns, leur permettait de monter à bord, les désarmait et les contraignait ensuite à manœuvrer le boutre ?

Audacieux, sans doute, mais un tantinet trop optimiste.

Son poignet le lançait. L'amulette ne réagissait pas à la présence de Starkden comme à celle de Grade Drocker quand le sorcier avait tenté de le tuer. La douleur était supportable. Le talisman signalait davantage une proximité qu'un niveau de danger. C'était à peine s'il le chatouillait encore quand Drocker était près de lui.

La poursuite prit fin sur la rive : la bande de pirates venait de se heurter à un groupe de miliciens, armés d'arbalètes qu'ils ne s'étaient guère entraînés à réarmer. C'était incompétence contre incompétence. Ceux qui parvenaient à lui conférer une plus grande portée gagnaient par forfait.

Sur le fleuve, ses poursuivants se gardaient bien de l'approcher. Chaque Calzirin aspirait à en voir un autre faire le premier pas.

Le boutre cessa de tournoyer pour dériver dans le courant par le travers, la proue orientée vers la rive sud. Else se remémora les petites barques chargées de cargaison ou de passagers qu'il avait vues sur les canaux de Sonsa, propulsées par un seul homme faisant frétiller un long aviron

derrière l'embarcation. La grosse et vilaine rame de direction du boutre avait peut-être le même usage. Au bout de quelques tâtonnements, il réussit à orienter la proue vers l'aval… à peu de chose près. Le courant se mit à pousser le boutre vers la rive nord.

Il heurta une digue de troncs d'arbres, un amas de bois flotté accoté à la façade tournée vers l'amont d'un édifice en ruine construit sur la rive, sans doute à l'époque impériale.

Else dénicha une ancre de pierre, un gros rocher de dix kilos percé d'un trou par lequel on pouvait passer un bout, ce qu'il fit. Il hissa le rocher au sommet du tas de bois, tendit l'amarre, l'attacha et souleva sa prise au teint bistre.

Starkden était plus lourde qu'elle n'en donnait l'impression, même dépouillée de tous les bijoux et autres oripeaux pouvant dissimuler un instrument magique. Else ployait sous son poids tout en s'efforçant de ne pas déraper. Le jeu avait tout intérêt à en valoir la chandelle. Il voulait lui extorquer un renseignement avant de la tuer.

Il n'avait pas le choix. Elle en savait trop.

22
Le Connec et l'entreprise du duc Tormond

Dès qu'elles eurent compris que le duc Tormond ne changerait pas d'avis, les diverses factions connéciennes s'acharnèrent de leur mieux à détourner à leur avantage le but de sa mission à Brothe.

Eh oui, Tormond IV, duc de Khaurène, seigneur du Connec et Grand Indécis, avait décidé d'en appeler au patriarche en personne. Afin qu'il n'y ait aucune méprise. Et que d'autres armées désordonnées ne pénètrent point à leur tour dans la Fin du Connec pour s'y faire massacrer.

Tormond était d'une naïveté désarmante ; c'était l'avis unanime. Nul tête-à-tête avec le patriarche ne clarifierait la situation. Sublime aspirait à piller la plus riche province du monde chaldaréen afin de financer une croisade pour reprendre les Terres Saintes.

Frère Chandelle se joignit à la suite du duc. Laquelle comprenait également Michael Carhart, l'évêque LeCroès, Tember Sihrt, le fils de Tember Remak, et d'autres individus que le patriarche de Brothe avait fort peu de chances d'accueillir aimablement. La plupart essayaient en pure perte de voyager incognito : les espions du patriarche étaient parfaitement informés de l'identité de chacun.

Les instrumentalités de l'Église pouvaient se montrer d'une ubiquité aussi insidieuse que celles de la Nuit. Et l'on pouvait s'attendre à ce qu'elles fussent encore plus acharnées à vous pourrir la vie. La Nuit est certes d'une malfaisante cruauté, mais qui s'exerce rarement *ad hominem.*

Sire Eardale Dunn avait décliné cette occasion de visiter Brothe, non parce qu'il s'opposait à la mission – ce qui était pourtant le cas –, mais parce qu'il fallait bien que quelqu'un de crédible et de capable restât en poste. À cause de Raymone Garète. Sire Eardale soupçonnait le comte Raymone de méditer quelque méfait.

Tormond avait amené sa sœur. Isabeth représenterait son époux. Le roi Pierre était un partisan convaincu de l'indépendance du Connec. Il trouvait rassurante l'idée d'un tampon interposé entre la Navaya et la rapacité de l'Arnhand. Et Pierre avait de l'influence. Ses guerres de reconquête étaient

importantes aux yeux de Sublime. Elles redoraient glorieusement le blason de son autorité.

Les soldats de carrière expérimentés de Pierre servaient aussi à assurer la sécurité du patriarche. Les vingt-quatre hommes de sa garde personnelle étaient tous des vétérans navayens nommés à ce poste pour les récompenser de services rendus à l'Église.

Et il y avait de puissants principatés diréciens au sein du Collegium. Sublime tablait sur leur soutien. S'il s'avisait d'offenser Pierre, sa fortune politique partirait vite à vau-l'eau.

Frère Chandelle commençait à se poser des questions. Les Instrumentalités de la Nuit seraient-elles résolues à empêcher Tormond d'arriver à Brothe ? Le temps restait obstinément exécrable. Une méchante pluie glacée tombait chaque jour des heures durant. Jusqu'aux vieilles voies militaires brothiennes qui devenaient incarrossables.

Sans compter la maladie.

Rien de mortel, bien sûr. De simples petits accès de dysenterie, assortis de grippe et de mauvais rhumes. Michael Carhart surnomma leur expédition la « croisade des tousseurs ». Frère Chandelle vida sa narine de morve et opina du bonnet.

Au bout d'un mois de route, le duc Tormond avait déjà deux semaines de retard sur l'horaire. La petite troupe n'avait pas encore atteint l'Ormiendène, alors que les prévisions la plaçaient déjà en Firaldie, à l'approche de Brothe.

Le duc choisit de faire halte à Viscesment. Il rendrait visite à Immaculé pendant que ses compagnons abattus récupéreraient.

Le temps s'améliora aussitôt de façon spectaculaire.

Michael Carhart persuada quelques médecins dévédiens locaux de soigner les malades. Ils triomphèrent de la féroce dysenterie.

La nouvelle des ennuis de Sublime avec les pirates parvint à Viscesment. Les récits étaient confus et contradictoires, mais le thème général, lui, restait limpide : l'Église, la famille Benedocto et Sublime en particulier étaient victimes d'agressions répétées.

Frère Chandelle se joignit à une délégation formée par l'évêque LeCroès. Autorité suprême de l'Église chaldaréenne à Khaurène, LeCroès était aussi un parent de Tormond. « J'ai vu Immaculé ce matin, Votre Seigneurie, déclara-t-il au duc. Il affirme que les Calzirins posent à Sublime

des problèmes bien plus sérieux que ceux qui sont parvenus à nos oreilles. Assez graves pour l'abattre. »

Frère Chandelle pressentit que des vœux pieux sous-tendaient ces paroles. Mais il leur arrive parfois de se réaliser. Il crevait un peu plus les yeux, de jour en jour, que, s'il restait puissant et éperonné par ses rêves de grandeur, Sublime était très impopulaire.

« Le consensus général qui règne à la cour du patriarche et reçoit le soutien de l'émissaire impérial, Graf fon Wistricz, c'est qu'il vaut mieux laisser Sublime mariner dans son jus. Tant qu'il est empêtré jusqu'au cou avec les Calzirins, il ne peut pas nous nuire. »

Frère Chandelle se demanda quel rôle jouait Hansel Bottenoire dans cette affaire. Avait-il provoqué les Calzirins ?

Tous les opposants à la mission réclamèrent l'annulation de l'ambassade. Sublime avait été neutralisé. Laissons faire, arguaient-ils. Attendons de voir ce qu'il en ressort avant de nous enfoncer plus profond dans le lisier.

Autant d'arguments destinés à séduire le Grand Indécis. Et, du point de vue connécien, la situation exigeait indubitablement une attitude de non-intervention.

Le duc refusa de changer de ligne de conduite.

« Il est fou, ressassait Michael Carhart. Son cerveau commence à se putréfier. »

Frère Chandelle se demanda si tel n'était pas littéralement le cas. « Vous croyez qu'on a jeté un sort sur son esprit ?

— Je me suis posé la question, répondit LeCroès. Pourquoi est-il soudain devenu si résolu et inflexible ? »

Il n'en restait pas moins que le père de Tormond avait été pris de démence alors qu'il était plus jeune que son fils aujourd'hui ; on n'y faisait jamais allusion, mais les anciens s'en souvenaient parfaitement. Jusqu'à sa mort, le vieux duc avait connu de temps à autre d'imprévisibles bouffées de lucidité. La plupart du temps, ses propres conseillers étaient incapables, sur le moment, de décider en un sens ou en l'autre.

« J'ai remarqué quelque chose en route, déclara Michael Carhart. Hormis le froid et l'humidité qui régnent à la campagne. Les créatures de la Nuit semblent énormément s'intéresser à notre petite bande. »

« Petite bande » ? Compte tenu de tous les suiveurs et serviteurs, son nombre s'élevait à près de trois cents. Plutôt une « petite armée ». Voire une

nuée de criquets.

Frère Chandelle, lui aussi, avait remarqué les créatures de la Nuit. Mais il y restait insensible. Les Instrumentalités de la Nuit devaient adopter une conduite particulièrement flagrante pour qu'il y prêtât attention. La plupart des gens réagissaient comme lui. Surtout les citadins. Ils ne voyaient tout bonnement pas ce qui se passait autour d'eux.

Michael Carhart, quant à lui, se plaçait à l'autre extrémité du spectre, à un niveau qu'atteignaient seulement certains sorciers. Il était conscient du moindre frétillement des ténèbres qui l'environnaient.

« Serait-ce à cause de notre mission ? s'enquit l'évêque LeCroès. Ou bien parce que vous êtes trop sensible ? » Les chaldaréens témoignaient toujours d'une grande ambiguïté en ce qui concernait les puits d'Ihrian et les Instrumentalités de la Nuit.

Dieu avait-il créé les puits d'Ihrian ?

Ou bien les puits avaient-ils engendré Dieu ?

Ce bloc philosophique vacillant – d'aucuns parleraient de tare congénitale – ébranlait jusque dans leurs fondations les deux cultes praman et chaldaréen, du moins aux yeux de ceux qui étudiaient les soubassements de leur religion.

Nul dogme ne semblait en mesure de résister à un examen rationnel rigoureux. Mais tous fonctionnaient, au niveau de l'existence quotidienne du mortel ordinaire. Ce que les hommes tenaient pour vrai l'était. Localement.

La superstition façonnait les Instrumentalités de la Nuit. Tandis qu'Elles modelaient les croyances. Alors même que la Firaldie et le cœur de l'Épiscopat devenaient chaque jour plus soumis, les contrées les plus éloignées tombaient un peu plus sous l'empire de la Nuit.

« Non, répondit Michael Carhart. Pas de notre mission. Mais les événements temporels affectent la Nuit. Les Instrumentalités veulent savoir ce qui se passe.

— Autrement dit ? demanda frère Chandelle.

— Elles pressentent que certains schémas récurrents commencent à dessiner l'avenir. »

On aurait cru au double langage d'un occultiste. « Ces créatures prennent soin d'elles-mêmes, déclara frère Chandelle. Nous ne devrions pas avoir à nous en préoccuper.

— Vous devriez pourtant, lâcha l'évêque LeCroès. Si Michael Carhart pressent que la Nuit s'intéresse particulièrement à nous, le Collegium n'y manquera pas. Et c'est votre culte qui offense Sublime.

— Je suis chaque jour obligé d'admettre que l'homme n'est pas un animal rationnel. Je m'en remets à votre sagesse, l'évêque.

— S'il y avait une once de sagesse dans ce groupe, nous serions tous calfeutrés chez nous devant un grog au lieu de traîner la savate derrière Sa Démence le duc du Connec, dans l'espoir de l'empêcher de nuire davantage à notre cause. Nous serions encore à Khaurène. Nous sommes tous conscients que rien de ce que fera Tormond à Brothe n'aura d'incidence. S'il s'entête ainsi, c'est parce qu'il déteste qu'on le bouscule. »

L'escale à Viscesment s'éternisait. Les quelques jours se muèrent en quelques semaines. Personne ne rappelait au duc que le temps passait. Tormond semblait se satisfaire d'attendre. Malheureusement, Immaculé n'était guère avide de le voir s'incruster. C'était un hôte dispendieux. L'antipatriarche et sa cour, davantage soutenus par Johannes Bottenoire, pour des raisons politiques, que par ceux dont ils étaient censés représenter les convictions philosophiques, se trouvaient toujours à un repas d'être destitués.

Le duc finit par saisir l'allusion. Il rassembla ses compagnons de voyage et leur annonça qu'ils allaient reprendre leur périple. Le temps était propice et tout le monde s'était rétabli. Quant à lui, il était toujours aussi résolu à s'engager dans des pourparlers avec Sublime.

La nouvelle du massacre de Starplire leur parvint. « Ça ne change rien ! persista-t-il. Strictement rien ! De fait, cela nous fournirait plutôt une excellente occasion !

— J'ai hâte de découvrir quel nouveau coup tordu nous prépare son génie, murmura frère Chandelle, debout près de Michael Carhart et Tember Sihrt.

— Sublime est le suzerain d'un tiers de la Firaldie, d'un quart de l'Ormiendène et de nombreuses îles de la mer Utérine, poursuivit Tormond. Mais il ne dispose pas vraiment de troupes armées. Quand il a tenté de nous soumettre, il a dû engager des mercenaires et supplier l'Arnhand de lui envoyer des renforts. Il doit déployer ses maigres troupes là où l'empereur pourrait tenter de faire valoir ses droits. Sa garde personnelle se contentera de le protéger. Elle n'est pas assez nombreuse.

— Cet homme n'est donc pas tout à fait inconscient des affaires du monde, finalement », souffla frère Chandelle. Même si sa vision de la situation géopolitique était quelque peu tronquée, Tormond l'envisageait dans sa globalité.

« Je ne vois pas où vous voulez en venir, Votre Seigneurie, lança l'évêque LeCroès.

— J'y arrive, Briès. Refrénez un moment vos sarcasmes et votre tendance à l'insubordination et j'entrerai dans le vif du sujet. »

Très bien. Tormond, après tout, n'était peut-être pas l'empoté à demi aphasique qu'on croyait. C'était peut-être un excellent comédien. Encore que rien n'en apportât la preuve.

« Ce que je veux dire, Briès, c'est que Sublime traverse une mauvaise passe. Les Calzirins ont décidé de se livrer à une tentative, d'envergure nationale et populaire, pour dépouiller l'Église épiscopalienne, les États patriarcaux et tout ce qui a un quelconque rapport avec lui et sa famille. Sublime n'y peut rien. Et il reste étendu là comme une grosse femme nue, en espérant qu'il ne se fera pas violer trop rudement. »

À croire que Tormond, l'espace d'un laps de temps proprement incroyable, s'était arraché à l'emprise d'une drogue responsable de sa torpeur permanente. « Nous sommes peut-être confrontés à une occasion de déjouer le destin qu'il aimerait imposer au Connec. »

Tormond ne faisait plus partie des morts vivants. Son cerveau était revenu à la vie. Il réfléchissait, calculait et complotait en suzerain authentique.

Un horrible soupçon s'empara de frère Chandelle : tout allait peut-être s'arranger parce que Tormond avait opiniâtrement choisi d'adopter la mauvaise ligne de conduite.

« Je vais offrir à Sublime le soutien du Connec dans cette guerre contre le Calzir… pourvu qu'il renonce à ses desseins nous concernant. »

Cette déclaration ne manqua pas de soulever une certaine émotion. Pouvait-on s'attendre à ce que Sublime tînt sa promesse ? Qu'en était-il de l'empereur du Graal ? Et d'Immaculé ? Comment mener à bien ce projet ?

Michael Carhart suggéra de nommer Raymone d'Antieux à la tête de toute armée envoyée contre le Calzir. Cette motion reçut un soutien immédiat.

Isabeth, la sœur de Tormond, restait aussi silencieuse que pensive. Un tel plan ne pouvait qu'impliquer son époux. Pierre disposait de vétérans

capables d'entraîner et de mener des hommes. Il avait accès aux flottes de Platadura, l'équivalent en Dirécie de celles de Sonsa et d'Aparion.

Mille questions fusaient. Tormond refusait d'y répondre. « Nous allons poursuivre notre voyage jusqu'à Brothe. Nous verrons Sublime et nous le convaincrons de renoncer à ses mauvaises intentions. »

Il ne fut jamais fait mention d'Immaculé. En dépit de ses récents succès, il n'était plus d'aucune utilité. Et Tormond en était conscient.

Nul ne s'en offusqua, de toute la troupe des Connéciens. L'évêque LeCroès ne protesta même pas.

L'idée du duc insuffla du courage à ses compagnons. Pendant une semaine, personne ne posa de questions ni ne souleva d'objections. Entre-temps, l'ambassade, profitant d'un temps relativement beau, n'était plus qu'à quelques jours de Brothe. Et, quand la nouvelle lui parvint de l'attaque de la ville par les pirates calzirins, ces quelques faibles résistances se dissipèrent.

Tormond s'efforça de ranimer le courage de tout son monde et de le préparer au combat.

Ce n'était pas un chef de cette nature. Il ne se suivrait pas lui-même dans la vallée de l'ombre de la mort, blaguaient ses gens.

Frère Chandelle recommençait à le trouver un peu bizarre. « M'est avis que la dinguerie est de retour. »

Fou ou non, Tormond ne flanchait pas. Il piquait vers Brothe comme une flèche sur sa cible.

23
Brothe – les poings des dieux

« Par les couilles de Bel, frérot ! marmotta Shagot. Combien de temps suis-je resté inconscient cette fois-ci ?

— Deux jours et demi. J'ai fait réchauffer de la graille. Et tu ronflerais encore si je ne l'avais pas fait cuire sous ton nez. Tiens. Bois.

— Quoi de neuf ? » Shagot le sentait, il se passait des choses dramatiques.

— Des pirates attaquent Brothe.

— Des *pirates* ? Sturlangers ?

— Pas des nôtres. Mais d'une religion qui exècre celle d'ici. C'est difficile à expliquer. Je ne peux pas beaucoup sortir pour parler aux gens, alors je ne comprends pas trop bien de quoi il retourne. »

Shagot doutait parfois que Svavar pût comprendre quoi que ce fût, même assisté de son précepteur personnel.

« Grim, on ne va pas tarder à s'y retrouver mêlés, nous aussi. Les assaillants ne sont plus qu'à quelques pâtés de maisons. »

Shagot but un verre d'eau, qu'il fit suivre d'une longue et copieuse rasade de bière. Il lui faudrait d'ailleurs rendre hommage à son frère pour l'avoir dénichée dans cette ville pusillanime, infestée de poltrons, de pleurnicheurs, de lopettes et d'une réserve inépuisable de snobs efféminés, qui, tous, ne savaient que boire du vin, la libation de prédilection des garçons qui se prennent pour des filles.

« On ne possède pas grand-chose qui pourrait attiser leur convoitise », déclara-t-il. Il avait pris la précaution de confier à un Dévédien expert en investissements chaque pièce de cuivre amassée par Svavar et lui.

« Redescends sur terre, Grim, gronda Asgrimmur. Pour l'instant, personne n'en a rien à foutre d'investir. Sans compter que ces baiseurs de poissons de Calzirins pourraient bien finir par nous voler notre pactole s'ils réussissaient à mettre la ville à sac. »

Shagot se redressa poussivement. « Tu marques un point, frérot. S'ils font comme nous, ils embarqueront tout ce qu'ils pourront transporter et

fracasseront le reste.

— Maintenant au moins, tu m'écoutes. Qu'est-ce qu'on fait, alors ? Ils arrivent par ici. Et se rapprochent pendant qu'on bavarde.

— En ce cas, on ferait mieux de repartir, je crois. » Shagot frissonna, indiciblement fébrile.

« Tu devrais d'abord manger un peu. Mais sans trop traîner. »

Shagot n'était pas sorti en ville depuis les meurtres. Svavar, en revanche, s'était de temps en temps aventuré dehors, une fois ses blessures guéries. Déguisé, naturellement. Il savait que des hommes puissants cherchaient à leur mettre le grappin dessus.

« Je n'en sais rien. Ne tentons pas le destin.

— Peut-être pas. Comment on procède ? Je me fais passer pour ta femme ?

— T'es vraiment un connard. Et si on se contentait de se raser, de se couper les cheveux et d'endosser autre chose que des peaux de rennes ? » Asgrimmur avait acheté les outils et les vêtements. Ils ne pouvaient pas se terrer indéfiniment. L'homme qu'ils devaient anéantir viendrait les chercher.

Nul signe de leur gibier jusque-là. À moins que Grim n'eût rêvé quelque chose. Mais il ne parlait pas beaucoup de ses rêves.

Shagot, non sans bougonner, permit à Svavar de lui enfiler des vêtements locaux avant de lui couper les cheveux et de le raser. « Tu t'es drôlement affairé, frérot.

— Quelqu'un devait bien faire quelque chose. Et tu dormais sans arrêt.

— Un bon point pour toi. J'ai toujours dit que tu saurais te débrouiller. Si nécessaire.

— Ouais. » Grim alignait les conneries. « Tu sais où on pourrait trouver notre cible ?

— Les Anciens sont bien loin d'ici, frérot. Ils savent que notre gars est à Brothe. Et aussi qu'il ignore qu'on le cherche. Et que nous sommes ses seuls ennemis. De plus, ils persistent à dire qu'on le reconnaîtra quand on le verra. Question que tu t'es posée, ce qu'ils savent aussi.

— Alors on devrait arrêter de se cacher et se mettre à sa recherche. Dès que tu auras fini de mâchonner cette foutue saucisse, par exemple. »

Des bruits de panique familiers s'élevaient au-dehors.

« Tu es toujours pressé. Il faut te détendre. Tu n'as pas encore fini avec ces cheveux ? Le carnage se rapproche. »

Svavar le sentait, lui aussi. Les pirates progressaient vite. Ce qui signifiait qu'ils ne rencontraient guère de résistance.

Svavar n'en était pas autrement surpris. Ces fillettes de Brothe avec leurs drôles de culottes n'avaient rien dans le ventre.

La cueillette des cerises serait fructueuse aujourd'hui.

Shagot et Svavar mangeaient encore en sortant dans la rue, chargés tous les deux des fétiches glanés sur l'antique champ de bataille. Shagot brandit une main pour intimer à son frère de faire halte. Cette main tenait une portion de poulet rôti.

Autour d'eux, les gens couraient dans tous les sens sans trop savoir où ils allaient, mais conscients qu'ils devaient y arriver au plus vite. Svavar avait déjà assisté à ce spectacle en Santérin. Juste après que Shagot, Erif et lui avaient dévalé la colline en rugissant.

Shagot tendit l'oreille, en quête de bruits de lutte. « Par ici. » Il prit la direction opposée.

Ce combat n'était pas le leur. Ils étaient venus broyer le Tueur des dieux.

Svavar décida d'activer leur traque. S'ils ne chassaient que quand Grim était réveillé, elle risquait de durer une éternité.

Les deux frères tournèrent un coin de rue et se retrouvèrent nez à nez avec une bande de pirates qui ne faisaient aucun bruit, puisque personne ne leur résistait. Shagot et Svavar ployaient sous leur fardeau. De toute évidence, ils cherchaient à le sortir du quartier. Les pirates n'avaient pas besoin de preuves plus flagrantes.

C'étaient de petits hommes basanés qui jamais n'auraient osé affronter les Grimmsson en tête-à-tête. Mais ils étaient innombrables.

« Merde ! jura Shagot à voix basse, sans beaucoup s'émouvoir. Celui-qui-marche doit avoir soif. » Il balança le morceau de poulet, se débarrassa de son paquet et sortit son épée et la tête du démon mort. Il ne faisait aucun doute qu'il avait été touché par les dieux. Svavar en venait même parfois à se demander si son frère était encore vivant, au sens le plus couramment accepté du terme.

Shagot se lança contre les pirates. Svavar resta près de son frère pour couvrir ses arrières. Bien obligé.

Dix-neuf pirates gisaient déjà par terre quand la petite poignée de ceux qui tenaient encore debout se décida à rompre puis à s'enfuir. Aucun n'était

mort, du moins avant que Shagot ne les décapitât.

Shagot communiait avec les dieux. Svavar le sentait. Il sentait aussi leur regard posé sur eux. Le Gris lui-même n'était pas loin. Il y avait eu assez de sang et de tuerie pour couvrir tout l'abysse occulte. Quelques gouttes de plus et les Anciens seraient en mesure de pénétrer dans cette époque et ce monde inconnus.

Shagot était possédé. « Je le sens. Viens, frérot. Par là. »

Grim piqua vers le nord et le fleuve. Et les pirates. Ces derniers lui permirent de verser d'autres sanglantes libations, plus que suffisantes pour s'assurer l'attention et l'assistance constantes des Anciens.

Ils atteignirent le Teragi après avoir massacré une bonne centaine de Calzirins. Svavar avait du mal à tenir debout. Grim s'était fait taillader à plusieurs reprises, lui aussi, mais sans effet apparent. Ils auraient de nouveau besoin d'une longue convalescence. Sauf s'ils bénéficiaient d'un coup de chance imprévisible et abattaient enfin leur homme.

Svavar restait à l'affût d'une présence – n'importe laquelle – venue de la grande forteresse céleste. Il était convaincu que le carnage n'avait d'autre but que de permettre aux Instrumentalités de la Nuit d'arpenter les rues de Brothe.

Quoi qu'il en fut, si l'un des Anciens avait réussi à s'infiltrer, il s'efforçait de ne pas se montrer.

« Le Tueur de dieux est sur l'autre rive, fit Shagot en désignant quelques bateaux en flammes d'un geste vague.

— Il y a un pont là-bas, dit Svavar. À moins d'un kilomètre. »

Shagot n'avait que faire d'un pont. Cent mètres plus loin en amont, une douzaine de pirates entassaient du butin dans un bateau à rames capturé à l'ennemi. Shagot les tua et prit le bateau puis leurs têtes, avant de s'asseoir devant un aviron.

Il souquait avec une vigueur inhumaine. Svavar ne proposa pas de le remplacer. Ses blessures le faisaient trop souffrir. Et il ne tenait pas à perturber la connexion entre son frère et les dieux.

Il craignait que Shagot ne fût désormais parti si loin qu'il risquait de se retourner contre n'importe qui. C'était devenu un berserker à l'ancienne mode.

Quelques Calzirins les attaquèrent quand ils débarquèrent sur la rive nord. Et ajoutèrent ainsi leur sang à la grande mare sacrificielle. Cette fois,

Shagot ne leur trancha pas la tête. De fait, il abandonna sa collection dans le bateau et ne garda que le chef du démon. Ses blessures commençaient finalement à l'affaiblir et le ralentir. Mais ça ne dura qu'un instant.

Il guérissait presque à vue d'œil. Les Calzirins débordés, il tourna le nez vers le nord-est et se remit à claudiquer. Svavar avait du mal à le suivre.

Il sentait ses propres blessures guérir, mais pas au rythme grotesque de celles de Grim.

Au bout de quelques minutes, ils entrèrent dans un quartier épargné par les événements. Pauvre sans être misérable ; pas encombré non plus, ni horizontalement ni verticalement. Svavar croyait se souvenir d'un mur un peu plus loin. Au-delà, la ville cédait la place à un paysage typiquement firaldien d'oliveraies, de vignes, de cultures maraîchères puis, beaucoup plus loin, de champs de blé. Tout le sol arable était exploité… depuis deux mille ans.

Shagot commença de témoigner une incertitude bien atypique. « On est tout près, déclara-t-il. Pratiquement sur lui. Je peux presque le flairer. Mais pas le localiser. Quelque chose s'interpose.

— Près comment ? » s'enquit Svavar. S'il avait eu une petite idée de la distance, il aurait pu aborder le problème intellectuellement. Notion totalement étrangère à son frère.

Lui aussi se sentait un peu désorienté. Comme si, dans son esprit, une sonnerie discrète persistait à rendre vaseuses ses pensées. Il voyait légèrement flou.

« Au moins trente mètres. Pas plus de cinquante. »

Svavar réduisit les possibilités à quatre maisons et leurs dépendances. Il s'expliqua puis demanda : « Pourquoi ne pas commencer par la plus proche ?

— D'accord. » Shagot souleva son épée cabossée et brandit la tête du démon.

Et Svavar se rendit compte que ça n'allait pas bien se passer. Parce que Shagot s'y prenait en dépit du bon sens. Et qu'il y avait autre chose… un truc en plus… une présence qui n'aurait pas dû être là…

24
Brothe assiégée

Else entraînait son étrange fardeau de plus en plus loin du fleuve, en gardant toujours à l'œil un endroit où se jeter à terre.

Le nord de Brothe était désert et silencieux. Une charrette tirée par une chèvre traversa la rue à une centaine de mètres devant lui sans qu'aucun maître ne l'escortât. Il aperçut plusieurs chiens sauvages. Ils déguerpirent en catimini. Même les nuées de pigeons semblaient tétanisées et peu enclines à faire leur travail normal de pigeons. Étonnant ! Rien ne peut empêcher les pigeons de s'envoler.

La femme ne se débattait pas. Elle avançait à côté d'Else en titubant, sonnée, pas entièrement consciente de sa situation. Mais elle recouvrait peu à peu sa vivacité d'esprit. Et s'efforçait de dissimuler son rétablissement.

Les poursuivants d'Else se firent entendre pendant un certain temps. Les pirates tenaient à récupérer leur sorcière. Les zigzags incessants d'Else les laissaient déboussolés, en même temps qu'ils les obligeaient à se scinder en groupes de plus en plus réduits pour continuer leur traque dans une zone sans cesse plus étendue, si bien qu'ils appréhendaient une embuscade. Il lui fallait maintenant trouver un refuge où se tapir pour tailler une bavette avec Starkden.

Il avançait de moins en moins vite. Quelque chose clochait. Ce silence était anormal dans une ville en proie au pillage. Il sentit bientôt se rapprocher quelque chose de sombre et de terrifiant. Il frappa rudement la femme. Ça ne l'avança guère, sinon qu'il dut recommencer à la porter.

Une sensation piquante, comme si l'air savait que la foudre allait bientôt frapper, commença de l'assaillir.

Il donna un coup de pied dans une porte. Le geste agressif déclencha au fond de la maison une vive excitation, qui se solda par l'envol de ses occupants terrifiés par une sortie éloignée.

Peut-être était-ce là l'origine de cette impression la peur. La nappe de terreur qui s'abattait sur tout le quartier.

Son poignet le démangeait. Mais ça n'avait rien à voir avec Starkden.

Des ennuis s'approchaient bel et bien.

Il ficela sa prisonnière à une chaise, dans une chambre aux nombreuses portes, puis il attendit son réveil.

Elle allait tenter de le leurrer, bien entendu. Il étudia donc attentivement les mouvements de ses globes oculaires derrière ses paupières. Le moment venu, il lui entailla légèrement le bras. Elle sauta en l'air.

« Il faut qu'on parle, femme. Et, dans la mesure où tu es une tête de lard qui se croit très coriace, et où je n'ai pas le temps de faire dans la subtilité, je ne te poserai de questions que certain que tu acceptes de coopérer. »

C'était la première femme qu'il torturait. Les vrais bourreaux ont très certainement des secrets professionnels correspondant au sexe de leur victime. Il ne les connaissait pas. Pas plus qu'il ne disposait des instruments spécialisés nécessaires à un interrogatoire sérieux.

Il improvisa donc ; se servit de ce qu'il avait sous la main : un couteau. En commençant là où elle le voyait faire. Elle réfléchirait aux cicatrices qui subsisteraient lorsqu'il l'aurait tailladée en damier.

Sa besogne ne lui procurait aucun plaisir. Il manquait d'application. Les professionnels réussissent souvent à communiquer leur plaisir à leurs patients. Un lien se créait au bout d'un moment. Tortureur et torturé fusionnaient, en une manière de conspiration, de noces de la douleur où chacun jouait son rôle avec ferveur.

Mais, pour Else qui ne s'intéressait qu'aux seules informations, et aux yeux de qui la torture n'était qu'un haïssable travail manuel, aucun lien ne pouvait se forger. Il besognait. En attendant que Starkden daignât l'ouvrir.

Elle était réellement entêtée. En dépit de la souffrance, ses estafilades la laissaient de marbre.

Il allait devoir trancher plus près de son essence.

Qui était-elle ? Il ne le saurait que si elle le lui apprenait. Qu'était-elle ? Il avait la réponse, croyait-il. Une sorcière ; et une pirate.

La sorcière en elle devait être intimement liée à son identité réelle.

Sorciers et sorcières dépendaient étroitement de leurs mains lorsqu'il s'agissait de manipuler les éléments de la Nuit. Un sorcier à l'entraînement passait plus de temps à exercer ses doigts qu'un jeune sha-lug à apprendre à ses muscles le maniement des armes.

Else aiguisa son couteau puis s'empara de l'auriculaire gauche de Starkden.

Dans le mille. Elle grogna. Se crispa. Signifia qu'elle était prête à coopérer. Plus ou moins.

« Je te trancherai aussi la langue si tu tentes de faire la maligne. » Généralement, les gens préfèrent perdre quelques doigts plutôt que la langue.

Moitié sur un coup de tête, moitié par expérience, Else sortit toutes ses pièces d'argent de ses poches. Il les apposa sur le corps de sa victime partout où inhiber la magie pourrait se révéler utile. La femme s'affaissa.

Il lui retira son bâillon en continuant de la menacer du couteau. « Tu sais qui je suis. Tu as tenté de me faire tuer. Ton spadassin était nul. Sur le moment, je ne savais même pas que tu existais. Ce n'est plus le cas. C'est de ta faute. Mais j'en ignore encore la raison. Dis-moi pourquoi. »

La sorcière haussa les épaules, dans la mesure du possible. Else referma la main de la femme sur la lame. Elle hoqueta. « J'ignore pourquoi, marmonna-t-elle. Quelqu'un tenait assez à te voir mort pour en payer le prix.

— Mais tu ne sais pas qui. » Bien entendu. Une chaîne d'intermédiaires avait dû s'interposer entre elle et le commanditaire afin de détourner les soupçons.

« Peu m'importait. Je voulais l'argent. Ça n'avait rien de personnel. »

Else perdait patience. Elle ne résistait pas mais ne lui apprenait rien d'utile. Entre-temps, des événements importants se déroulaient à Brothe. Quoi, il n'en savait rien. Tout scénario où ses défenseurs repousseraient les envahisseurs tandis que Starkden survivrait serait néfaste pour Else Tage. Cette femme connaissait son identité.

Il changea de sujet, l'interrogea sur ses relations avec les pirates. S'agissait-il aussi d'un simple pillage intéressé ?

L'argent était par trop efficace. Starkden ne parvenait plus à s'exprimer avec cohérence. Il ôta quelques pièces.

Else avait récemment pris part à plusieurs vastes et mystérieuses opérations que Gordimer et er-Rashal lui avaient imposées. Il était le meilleur dans sa profession. Et un sha-lug ne discute pas les ordres. Pas même celui d'organiser un raid démentiel sur l'Idiam du désert de Lucidie, dans cette Andesqueluz hantée, pour y récupérer les momies maudites de féroces sorciers de l'Antiquité. Il s'était exécuté sans même demander pourquoi.

Je vieillis, songea-t-il. Quand il était encore une jeune recrue, on lui avait ressassé que les vieux réfléchissaient trop. Et il avait à présent atteint un âge qui lui aurait sans doute paru vénérable à l'époque où il était encore le jeune espoir de l'école du Rameau vibrant.

La démangeaison de son poignet se changea en souffrance, alors qu'il n'extorquait toujours rien de bien utile à Starkden.

« La Fraternité de la Guerre te recherche. Fiévreusement. Et elle est plus experte que moi en matière d'inquisition. »

Elle lui répondit par une mimique exprimant tout à la fois amusement et raillerie. Une moue dédaigneuse lui succéda.

Son poignet palpitait douloureusement. Il avait du mal à se concentrer.

Il était temps de prendre une décision.

Le choix était simple.

Il tira son épée.

Quelque chose le frappa par-derrière, ébranlant chaque pouce de son corps.

Il n'avait pas été assez vif.

Il savait ce que c'était. Et pourquoi son poignet l'avait gratté puis fait souffrir. Il savait aussi qui il avait négligé parce qu'on n'en avait pas parlé depuis longtemps un autre sorcier acoquiné avec les pirates. Masant al-Seyhan.

« Tu peux arquer ? entendit-il vaguement demander. Nous devons faire vite. Ça ne marche pas comme on nous l'avait promis. C'est déjà fortement compromis. Oh, malédiction ! Enfer, qu'est-ce que c'était que ça ? »

Else perçut le crissement de l'acier contre l'acier. Un second coup le secoua tout entier. Ensuite, il n'entendit ni ne sentit plus rien avant longtemps.

Redfearn Bechter trouva Else gisant en pleine rue. Ses lèvres, ses narines et ses oreilles étaient encroûtées de sang. Son teint avait pris une vilaine nuance rose sombre et sa peau était couverte de cloques. Ses ongles étaient fendillés et ses cheveux un massacre. À croire que de minuscules étincelles avaient rampé en quête de poux sur tout son cuir chevelu. Son visage était marqué de petits cratères rouges, pareils aux stigmates d'une étrange variole.

« Que s'est-il passé ? » demanda Else. Ses propres paroles lui semblaient un bourdonnement incohérent. « Oh, saints du paradis ! Je

n’entends plus. Parle lentement. Je vais lire sur tes lèvres. » À condition, toutefois, de réussir à focaliser. Son œil gauche était comme sec. Il le démangeait.

Quant à son poignet, il avait l’impression qu’on avait tenté de le lui trancher avec une barre de fer chauffée à blanc.

« D’accord. Là, tu me comprends ?

— Oui, continue. »

Bechter sourit. « Juste une hypothèse, mais j’ai l’impression que tu t’es fait tanner le cul.

— Même les gencives me font mal. Qu’est-il arrivé ? Articule soigneusement. Eh ! Je commence à entendre un peu.

— Les voisins m’ont brossé un tableau complètement absurde.

— Et ? Alors ?

— Tu es arrivé par cette rue, en courant et en traînant une femme derrière toi. Sans doute la sorcière. Une bande de pirates suivait à courte distance.

— Ça, je m’en souviens. Ils voulaient la récupérer. J’ai essayé tout du long de les semer avant de parvenir en territoire ami. Pas moyen de les décrocher. Chaque fois que je prenais la direction du Castella, ils me barraient le passage. J’ai décidé de me planquer jusqu’à ce qu’ils renoncent.

— Sûrement là-bas, fit Bechter en pointant le doigt. Là où il y avait une maison. »

Celle-ci n’existait plus. Une colonne de fumée montait vers un ciel chargé, prometteur de pluie. Le plus clair de l’après-midi était passé. « Par saints Eis et Aaron !

— Sans déc’ ?

— Continue de parler fort et lentement. J’entends presque tout ce que tu dis, à présent.

— Voilà où on en est : tu es entré par effraction. On a dû te voir. Les voisins ne sont pas intervenus à cause de tes cheveux blonds. Puis une bande de Calzirins a déboulé. Ils avaient l’air de savoir où aller. Leur chef était un sorcier.

— Masant al-Seyhan. Je crois. Son nom a été cité au début du sac de la ville.

— Peut-être. Il s’est servi de deux sortilèges, sûrement très puissants.

— Tu parles ! Ils ont fait s’effondrer une baraque sur ma tête.

— Non. C'est arrivé plus tard. Tu vas adorer. Deux hommes blonds sont apparus. Ceux-là mêmes qu'on traquait, ça crève les yeux. Ils n'ont rien dit. Ils sont allés directement massacrer les Calzirins. Ils étaient d'une férocité inouïe et rien n'aurait pu les arrêter. Plus tard, le combat s'est poursuivi à l'intérieur. »

Ça ne cadrait pas avec les souvenirs d'Else. Mais ils restaient vagues, fragmentaires et peu fiables. « J'entends parfaitement maintenant. Je boirais bien un peu d'eau.

— Il s'est passé quelque chose d'horrible dans cette maison. Mais les voisins avaient déjà perdu toute curiosité et étaient partis se cacher. On vient de commencer à fouiller les décombres. On a trouvé un tas de Calzirins morts.

— Mais ni sorcière ni sorcier, je parie.

— Pas la queue d'un. Ni aucun blond. Tu as réussi à tirer quelque chose de la sorcière ?

— Elle n'a même pas voulu reconnaître qu'elle en était une. Ni qu'elle me comprenait, d'ailleurs. Je l'ai maintenue dans l'inconscience presque tout le temps. De toute façon, j'étais trop occupé à essayer de semer les pirates pour l'interroger.

— Je m'en doutais ! Malédiction !

— Désolé.

— Pas ta faute. Tu t'étais déjà surpassé en piquant cette tête.

— Une petite seconde ! Comment se fait-il que tu aies perdu tout ce temps et rassemblé tous ces hommes pour me chercher ?

— La situation s'est améliorée. Le Collegium a mis tout son poids dans la balance pendant que tu distrayais cette talentueuse jeune Calzirine. En outre, un régiment de la cavalerie impériale est intervenu et a pris les pirates par surprise. »

Et tout le monde avec, présuma Else. Que mijotait donc Hansel ? Il avait sept ou huit cents soldats réguliers sous la main, en plein cœur du territoire patriarcal, juste au moment où Brothe était dans une situation désespérée.

« Pas moyen de réfléchir, dit-il. J'ai trop mal.

— Je vais tâcher de te faire raccompagner chez toi. Mais pas dans l'immédiat. Il y a encore des points chauds. La plupart des pirates ne sont même pas arrivés jusqu'à leur bateau. On va torcher ceux qui restent. »

« Te voici donc devenu un héros, lança Paludan à Else quand il se présenta devant lui le lendemain matin.

— Pas le plus verni de tous. » Il était encore endolori. Son œil et son oreille n'étaient toujours pas au point. Les petits cercles rouges s'étaient multipliés. Ils n'étaient plus cantonnés à son seul visage. Il se sentait vieux et fatigué malgré ses dix heures de sommeil.

« Mais un des nôtres, fit Gervase Saluda. Qui fait resplendir au-dehors le nom des Bruglioni. »

Paludan se rembrunit. Il n'était pas content, en dépit de ces heureuses répercussions sur le blason familial. Toute la ville se rendrait désormais compte qu'un de ses plus riches concitoyens n'avait envoyé qu'une poignée d'hommes pour la défendre. Et que ni Gervase ni lui ni aucun de ces hommes n'avait participé aux combats. Seul le nom de Piper Hecht se détacherait du lot.

« J'ai fait ce que j'ai pu, répondit Else. Mais ça n'a pas suffi. J'ai perdu la sorcière. Je n'ai même pas entrevu les deux spadassins blonds. Ni le magicien qui a sauvé la sorcière. Masant al-Seyhan pourrait s'engouffrer à l'instant dans cette salle que l'idée de me baisser ne me viendrait même pas.

— Cela perd toute signification au regard du fait que tu as été l'un des rares à combattre les Calzirins, déclara Saluda en balayant dédaigneusement l'argument. Tu restes celui qui a réussi à détourner assez longuement l'attention de leurs magiciens pour permettre au Collegium de briser les pirates.

— Comment ça se passe ? s'enquit Else, plutôt que de demander pourquoi Paludan se sentait si déterminé à déprécier un grand succès brothien.

— Mal pour les pirates. Ils sont désormais isolés par petits groupes dans toute la ville. Ils ne cherchent plus qu'à fuir Brothe. Mais ils ne le peuvent pas non plus. Il ne leur reste plus assez de bateaux.

— Les sorciers calzirins sont hystériques, grommela Paludan. Ils tentent encore opiniâtrement de sauver leurs effectifs. Mais ils ne rencontrent guère de succès.

— Nous savons donc qu'ils ont survécu ? » demanda Else. Ces gens se focalisaient sur la préservation de leurs troupes ? C'était là un raisonnement typiquement militaire, qui aurait dû rester étranger à des pirates.

Paludan poussa un grognement. Il aurait volontiers changé de sujet.

Les biens des Bruglioni s'en étaient tirés sans dommages. Gervase et Paludan n'avaient qu'une idée en tête : attendre que d'autres s'occupent de faire le ménage. Ils n'avaient qu'une assez vague notion de la réalité qui régnait dans la Ville Mère. Des hommes qui n'avaient aucun enjeu à défendre à Brothe, tant soldats impériaux que traîne-lattes enrôlés pour la solde, s'étaient pratiquement chargés de tous les combats et continuaient de le faire. Ils n'étaient guère enclins à mourir pour une ville qui les ignorait.

Monsieur Caniglia apparut. « Votre oncle est arrivé, seigneur Paludan. Il sera là dans cinq minutes.

— On va sans doute devoir le porter, expliqua Saluda à Else. Il a du mal à monter les marches. » Cette visite n'avait pas l'air de l'enchanter.

Divino Bruglioni arriva pantelant, probable conséquence du changement d'altitude. Ses valets l'installèrent dans un fauteuil que la maison Bruglioni réservait exclusivement au principaté puis se retirèrent.

« Restez, capitaine Hecht », déclara-t-il en voyant Else leur emboîter le pas.

Paludan s'assombrit mais réussit à se maîtriser, habitude qu'il avait prise depuis la mort de ses fils.

« On m'a appris que vous vous étiez très honorablement comporté en ville, poursuivit le principaté Divino.

— J'ai réussi à me faire réduire en charpie.

— Vous vous trouviez au bon endroit au bon moment. Et vous avez distrait nos plus dangereux ennemis à l'instant critique.

— Je peux vous garantir que je n'avais rien planifié. J'ai seulement fait ce que j'ai cru devoir faire. Si ces mystérieux hommes blonds n'avaient pas fait irruption sur ces entrefaites, je ne serais qu'un cadavre de plus à balancer au fleuve.

— Il se peut. Il se peut. Que pouvez-vous me dire sur ces gens ?

— Ces hommes blonds ? Je ne les ai même pas aperçus. J'étais inconscient à leur arrivée. C'est le sergent Bechter qui m'a appris leur présence. Celui de la Fraternité.

— Et les sorciers calzirins ?

— Je n'ai vu que la femme.

— Vous savez pourquoi ils ont survécu ?

— Pure question de synchronisme. Les blonds se sont pointés avant que les Calzirins ne m'aient achevé. »

Le principaté continua de poser des questions, mais à propos, désormais, de la maisonnée Bruglioni. Il donna amplement la preuve de son intime connaissance des efforts d'Else à cet égard. Il en savait bien plus long que Gervase et Paludan. Celui-ci n'était même pas informé du remplacement de certains serviteurs.

Le vieil homme aborda un autre thème « Paludan, que comptes-tu faire pour rapatrier nos parents de province ? »

Paludan eut l'air légèrement éberlué. Il avait envoyé des missives. Suivies de lettres de menace. « Ils temporisent, mon oncle. Mais ils finiront par réagir.

— Bien. Bien. » Mais Divino ne semblait pas satisfait. « Je vais maintenant regagner mes quartiers, capitaine Hecht. Accompagnez-moi, je vous prie. »

Else haussa les épaules à l'attention de son employeur et obtempéra.

« Je suis parti avant d'aborder le problème financier », lui confia le vieux prélat une fois hors de portée d'oreille.

Else patienta.

« Qu'avez-vous fait des registres ?

— Je les ai apportés à un expert-comptable dève. Pour qu'il examine le tout. Comptes domestiques et commerciaux.

— Qu'espérez-vous trouver ?

— Je sais déjà ce qu'il trouvera. Que le trésor des Bruglioni a été victime de coulage. Ce que je cherche à préciser maintenant, c'est l'envergure du forfait.

— Vous avez un suspect ?

— J'ai bien une idée derrière la tête. Mais ça me paraît un peu trop évident.

— Gervase Saluda, bien sûr. Je crois pour ma part que Gervase a le nez sale. Il nous reste à débattre d'autres sujets.

— Oui, Votre Grâce. » Else ne cherchait pas à dissimuler son malaise.

« Gervase est sincèrement l'ami de Paludan, Hecht. C'est même le seul. Tout comme Paludan est le seul ami de Gervase. Je vois mal celui-ci compromettre une belle amitié en commettant un délit impardonnable.

— Les Bruglioni sont réputés pour leur grande fortune.

— La famille est riche, certes. Mais elle manque de liquidités. Sa fortune se compose surtout de propriétés foncières et minières. Asseyez-vous. J'ai une offre à vous faire. »

Else restait nerveux. Divino Bruglioni était pour lui un parfait inconnu.

« Vous êtes intelligent. Habile. Vous agissez quand il le faut. Paludan a laissé cette maison partir à vau-l'eau. Son problème, c'est qu'il ne veut pas qu'on l'embête. Et il ne sait pas diriger ses gens. On ne le lui a pas enseigné et il n'a pas cherché à apprendre.

— Freido pensait que personne, sauf Soneral, n'avait besoin de recevoir une éducation, ai-je cru comprendre.

— Freido était un Paludan plus âgé. Mon frère n'a pas fait grand bien à la famille. Il a totalement renoncé à exiger de nos plus brillants jeunes gens qu'ils restent à Brothe pour gérer la fortune familiale. Son irascibilité et son intempérance les ont tous fait fuir. »

Else resta coi, tout en se demandant ce que le principaté avait derrière la tête.

« Nous vivons une époque difficile, Hecht. Le malaise qui affecte notre famille n'est pas réservé aux seuls Bruglioni. Tout Brothe en est la proie. Il s'abat comme un brouillard sur le monde épiscopalien. Une croisade pourrait nous réveiller. Mais à quel prix ? Le désir de laisser sa trace dans l'histoire obsède le patriarche. Quand nous ne disposons pas des instruments adéquats. Et quand personne n'a envie de tremper dans les aventures de Sublime. »

Else opina puis attendit, intrigué.

« Le monde entier semble s'efforcer de le contrecarrer, Hecht. Ces fous de Calzirins lui ont complètement fait oublier ses ambitions dans le Connec. »

Else envisagea un instant d'émettre l'opinion qu'une puissance plus considérable s'opposait aux machinations du patriarche.

Divino soupira, retint son souffle puis, voyant qu'Else restait muet, poursuivit : « Le duc Tormond et une délégation hétéroclite dont fait partie la reine de Navaya, laquelle est habilitée à parler au nom du roi Pierre, approchent de Brothe. Le duc compte offrir à Brothe l'assistance du Connec pour châtier le Calzir. La reine Isabeth affirme que Pierre pourrait jeter des vaisseaux de guerre dans cette campagne.

— N'est-ce pas là un prêté pour un rendu ? Le Connec sauverait le patriarche du Calzir pourvu qu'il lui fiche ensuite la paix ?

— Ça n'a pas été formulé en ces termes, mais c'est bien à cela que ça revient. Et Sublime, bien qu'il soit un spécimen de choix de la duplicité des Benedocto, ne peut pas, cette fois-ci, contourner Tormond et Pierre par la

ruse. Pas tant que l'empereur sera là pour surveiller tout le monde, du moins.

— Ce qui voudrait dire qu'il ne lèvera jamais les fonds susceptibles de financer une aventure outre-mer ?

— Exactement. Vous voyez plus loin que le bout de votre nez. J'aime ça.

— Merci, Votre Grâce. » Else se sentit subitement beaucoup mieux.

« Je vous ai fait venir pour apprendre à mieux vous connaître. Ce que j'ai entendu jusque-là me plaît. Ce que j'ai sous les yeux aussi. Bon. Puis-je vous enlever à mon neveu ?

— Votre Grâce ?

— Pas dans l'immédiat. Je suis peut-être un prince de l'Église, mais je n'en reste pas moins un Bruglioni. Vous commencez seulement à remettre de l'ordre dans cette maison. Je veux que vous restiez jusqu'à ce que la jalousie, la colère et la paranoïa de Paludan triomphent de son bon sens au point de le pousser à vous chasser. C'est là que vous commencerez à travailler pour moi. »

Else en resta bouche bée.

« Qu'en dites-vous ?

— Que ça me laisse pantois. Que c'est trop beau pour être vrai. C'est dans l'espoir de se voir offrir de telles occasions que tant d'hommes viennent à Brothe des quatre coins du monde. Bien sûr que j'accepte. » Et comment ! C'était un rêve qui se réalisait. On allait chanter et danser au palais des Rois quand la nouvelle parviendrait à al-Qarn. « Quelles seront mes obligations ?

— Nous en reparlerons ultérieurement. Je puis toutefois vous promettre que vous ferez ce pour quoi vous êtes le plus qualifié.

— Oh ? » Else n'insista pas. Il marcherait désormais sur des œufs. Si ça tombait à l'eau, il n'y serait pour rien.

« D'ici là, poursuivez votre splendide travail. Rendez leur puissance aux Bruglioni.

— Oui, Votre Grâce. Et qu'en est-il de la situation présente, Votre Grâce ?

— Que voulez-vous dire ?

— Que sont devenus les sorciers calzirins ? Et ces hommes blonds ? Qui sont-ils ? J'ai l'impression qu'ils ne sont pas seulement des guerriers hors pair.

— Ils sont ce que nous appelons des "possédés". Ce qui signifie qu'ils ne sont qu'à moitié vivants. Les possédés sont les instruments d'entités surnaturelles supérieures. On n'en avait plus vu ici depuis un millénaire. Ce qui rend leur comportement d'autant plus étrange. Les possédés commettent d'ordinaire les plus grands crimes. Pourtant, ceux-ci se conduisent en vulgaires spadassins.

— Vous les avez rencontrés, n'est-ce pas ?

— Une fois.

— Et ?

— Plus j'en sais sur les Instrumentalités de la Nuit, moins j'ai envie d'en parler. Je pense que nous avons raison d'en avoir peur. Nous sommes incapables de déterminer pour quelle raison elles manipulent ces deux hommes. Ni même de découvrir leur identité. C'est probablement lié à une curieuse effervescence des Instrumentalités de la Nuit, qui perdure maintenant depuis des mois.

— Je suis perplexe.

— Nous le sommes tous. Ça n'a aucun sens. Aucun que nous autres du Collegium puissions identifier, en tout cas. Nos alliés au sein des Instrumentalités de la Nuit, qui se montrent normalement dociles, refusent de coopérer. Le royaume de la Nuit est unanime… Vous avez tressailli. Une pensée vous a traversé ?

— Pas vraiment. » C'était cette allusion au royaume de la Nuit. Était-ce un concept chaldaréen épiscopalien ? « J'imagine que vous l'apprendrez avec le temps. Quand l'envie vous en prendra.

— Bien sûr. Nous retrouverons ces deux hommes. Tôt ou tard. Mais ils ne vous concernent en rien. Contentez-vous de faire votre travail ici. Le moment venu, je veillerai à ce que vous en soyez pleinement récompensé. »

Else afficha de son mieux la tête d'un homme dont c'était l'unique intérêt. « Si Paludan ne s'en mêle pas, je vous promets de remettre de l'ordre ici, affirma-t-il.

— Paludan est moins bête qu'il n'en a l'air, Hecht. Il sait la plupart du temps ce qu'il fait. Il a l'intention, selon moi, de vous laisser agir à votre guise. Car ça lui épargnera la corvée de le faire lui-même. À l'aveugle, puisqu'il n'a jamais appris. »

Else poussa un grognement.

« Mon frère a bien piètrement servi ses fils. Et maintenant, Paludan n'a ni enfants ni épouse pour lui en donner. Et moi non plus, pas même

illégitimes. Je crains pour demain.

— J'enseigne tout ce que je peux à Dugo, Votre Grâce. Mais, à la vérité, ce garçon n'est pas à la hauteur. Et l'on n'y pourra jamais rien. Les Bruglioni devraient bander tous leurs os, muscles et tendons pour que Paludan vive éternellement… ou se trouve une autre épouse et s'éloigne assez longtemps de Gervase pour qu'elle lui donne un ou deux héritiers. Dugo pourrait bien se révéler un désastre, assez néfaste pour pousser la famille à l'abîme et à l'extinction. Sauf votre respect. »

Les familles comptaient énormément à Brothe, et ce depuis l'Antiquité. Mais des Cinq Familles actuelles, aucune n'avait été puissante à l'époque impériale.

« L'homme qui n'est pas aussi bête qu'il le paraît finira peut-être par acquérir un peu de sagesse, Hecht. Avec le temps. Ça peut arriver. Il arrive parfois qu'on mûrisse quand, confronté à de fortes responsabilités, on se sait le seul à pouvoir y subvenir. J'ai déjà vu ça. »

Else toussa. « C'est plus fréquent chez les jeunes, n'est-ce pas ?

— Oh, Seigneur ! Et le sens de l'humour, en plus. Nous sommes peut-être vraiment bénis de Dieu. »

Else en resta un instant perturbé. Qu'il pût être la réponse d'un dieu inamical à la prière de ses adorateurs le mettait mal à l'aise.

Les jours passèrent. Les combats se poursuivaient. Les Calzirins piégés dans Brothe refusaient de se rendre. Les pirates étaient tous convaincus que ce qui s'était passé à Starplire leur vaudrait une mort cruelle.

« Traite-moi de vieux cynique si tu veux… » lança Else à Pinkus Ghort. Il zozotait, car sa mâchoire était encore enflée. Cercles rouges et peau rose avaient au moins disparu. Il n'en gardait plus que quelques vilaines ecchymoses jaunes et mauves. Et des cheveux coupés ras. « … mais je crois savoir pourquoi les pirates se sont montrés si sanguinaires à Starplire. Ils y ont été incités. Par Starkden et Masant al-Seyhan. Si bien qu'ils ont peur de se rendre aujourd'hui. L'attaque de Brothe n'était qu'un élément d'un plus vaste plan.

— À quoi donc peux-tu bien t'attendre de la part d'un ramassis de barbares pramans ? »

Else ne le contredit pas.

« Tu me donnes l'impression de couver les oreillons, Pipe. Tu allais dire quelque chose ?

— Si on leur en donnait l'occasion, ceux de notre bord se conduiraient tout aussi férocement. Comme Grade Drocker, par exemple. Tu remarqueras que je ne fais pas montre d'irrespect en mentionnant l'empereur ou le patriarche. »

Ghort gloussa. « Si tu continues de me fréquenter, tu finiras par devenir aussi réaliste que moi. Où est passé ton alter ego ?

— Réaliste ? C'est ainsi que tu qualifies ceux qui voient toujours le pire chez les autres ? Gervase ? » Ces derniers jours, Saluda accompagnait Else partout où il allait. « Il a fini par se lasser. Manque de concentration.

— Laisse-moi te dire une chose, Pipe. Les gens ne me déçoivent jamais. Quand vas-tu emménager au Collegium ?

— Je n'en sais rien. Pas de sitôt, en tout cas. Même en partant du principe que Divino Bruglioni ne racontait pas de craques. Il tient à ce que je remette d'abord la maison Bruglioni en état.

— Et ils ne sont pas capables de le faire eux-mêmes ?

— Ils n'ont même pas l'air de vouloir essayer. Trop fatigant.

— Ta promotion rapide excite beaucoup le principaté Doneto.

— Je l'aurais parié.

— Voilà Joe. Quoi de neuf, Joe ? »

Joe tout-court chevauchait un Fer de Porc peu pressé, qui semblait tout à la fois blasé et irrité. « Commencez pas à gueuler, patron. Le vieux bourricot n'a qu'une seule vitesse.

— Que t'est-il arrivé ? » demanda Else.

La jambe gauche de Joe était dans une attelle. Elle formait un angle bizarre avec le flanc du mulet.

« J'ai été touché par une de ces flèches à poisson à pointe barbelée. Celles auxquelles on attache un filin pour pêcher les requins. Elle est entrée dans la chair et a rebondi sur l'os. Qu'elle a un peu ébréché. On a réussi à la faire ressortir de l'autre côté et à panser la plaie avant qu'elle s'infecte. Je ne crois pas que vous obtiendrez la coopération de qui que ce soit, capitaine Ghort. Pas même des pirates. Ils ne jettent pas l'éponge. Mais ils ont promis de partir. Si vous les laissez faire.

— Je le ferais si la décision m'en incombait. Mais je n'y suis pas autorisé. Les mercenaires et les impériaux n'arrivent pas à les déloger ?

— Capitaine, même moi, je ne suis pas assez idiot pour risquer de me faire tuer en essayant de régler un problème qui se réglera de lui-même sans mon intervention.

— Et voilà où on en est, lâcha Ghort. Et devinez à qui on fera porter le chapeau si la ville entière se retrouve paralysée parce que ces crétins de pirates refusent de se coucher pour crever ? Je n'ai pas suffisamment surveillé mes arrières. Doneto a réussi à faire de moi le bouc émissaire idéal.

— M'étonnerait que tu puisses atteindre la perfection en quoi que ce soit.

— M'est avis que vous devriez payer ces mercenaires à la pièce plutôt qu'à la journée, suggéra Joe tout-court. Comme ça se présente, rester assis sur leur cul leur rapporte autant qu'aller se battre.

— Ce type n'a peut-être pas tort, fit Ghort. L'argent de la solde s'épuise rapidement, mais il en reste encore assez pour verser de fortes primes. »

Ça n'aurait au demeurant aucune incidence. Les pirates qui ne s'étaient pas encore échappés ne réussiraient jamais à fuir. Le Collegium et le patriarche en étaient convenus. Si le Calzir était attaqué, il ne resterait plus un seul pirate pour défendre sa patrie.

« Je vais te confier un secret, Pipe, déclara Ghort alors qu'ils cheminaient vers le Castella dollas Pontellas. Un secret que je ne suis pas censé connaître. Mais que j'ai surpris par hasard.

— Par hasard, Pinkus ?

— Ç'aurait été mon excuse si on m'avait pris sur le fait. Je sais comme tu aimes ces gens.

— Hein ?

— J'ai entendu Doneto parler avec Palo, le fils de sa fille. Palo est un des aides de camp du patriarche.

— Ce suspense va me tuer, Pinkus.

— J'en doute. Mais voilà ce qu'il en est, juste au cas où, vu que t'es trop lourd pour que je te trimballes si jamais tu crèves sous mes yeux. L'apparition à point nommé de la cavalerie impériale n'était pas une coïncidence.

— Non ? Sans blague !

— Ce que je veux dire, c'est qu'elle ne marchait pas du tout sur l'Alameddine mais sur Brothe, et depuis son départ. Sublime a conclu une sorte d'arrangement avec Hansel. Ça explique pourquoi j'ai vu rôder Ferris Renfrow dans les parages voilà quelque temps.

— Notre ami l'inquisiteur de Plemenza ?

— En personne. Bo l'a repéré. Sur l'embarcadère, non loin du Krois. Il l'a perdu de vue là-bas. J'ai compris pourquoi quand j'ai appris que Sublime avait passé cet accord. Il était entré dans la tanière du patriarche.

— Je te crois. Mais je ne comprends pas. Pourquoi le patriarche et l'empereur s'allieraient-ils ?

— Sublime ? Pour disposer de troupes fraîches. De deux façons. Des alliés impériaux sur le front et ses propres soldats, de nouveau disponibles puisqu'ils n'auraient plus à se préoccuper, à l'arrière, d'incursions des impériaux.

— Et Hansel ? Qu'y gagnerait-il ?

— Bonne question, Pipe.

— Que pourrait bien lui offrir Sublime qu'il n'obtiendrait pas autrement ?

— Encore une bonne question. Et nous tâcherons de répondre à toutes. À condition d'avoir l'intelligence de rester en vie.

— Eh, Pipe ! Capitaine Ghort ! » les héla soudain Joe tout-court. Fer de Porc et lui trottinaient devant Else et Pinkus.

« Quoi donc, Joe ?

— Des gens traversent le Blendine.

— Oh ! Eh ! on dirait cette ambassade du Connec, qui veut elle aussi conclure un pacte avec Sublime. Je n'aimerais pas être à la place d'Immaculé aujourd'hui. Tous mes potes voudraient me balancer aux poubelles de l'histoire. »

Deux des pires soucis de Sublime allaient bientôt prendre une toute nouvelle tournure. Ce qui signifiait que le patriarche serait peut-être en mesure, finalement, de prêcher sa croisade dans les Terres Saintes.

Else devait absolument rendre visite à Glédius Stewpo.

Mieux encore il devait rendre visite à Anna Mozilla. Se retrouver avec la veuve lui procurait un authentique réconfort.

25
À Brothe, avec la délégation du Connec

Frère Chandelle redoutait la Ville Mère en dépit de sa tendance à ne pas se laisser impressionner par les affaires du monde. Mais les strates du temps étaient plus prononcées et flagrantes à Brothe que partout ailleurs.

Khaurène et Castrerésone étaient aussi des villes anciennes, bien qu'elles aient porté un autre nom avant l'arrivée des conquérants dans le Connec.

Toute promenade dans une rue de Brothe permettait d'admirer les vestiges d'une gloire passée. Des conquérants dont le nom restait gravé dans les mémoires avaient arpenté ces pavés. Des armées victorieuses avaient défilé sur ces boulevards. Aujourd'hui encore, ces rues charriaient des gens qui ne comprenaient pas que ces jours de gloire étaient révolus. Encore que frère Chandelle soupçonnât cette gloire de n'avoir guère eu de valeur pour la plupart des Brothiens de l'Antiquité. À l'époque tout comme aujourd'hui, le gîte et le couvert étaient le principal souci des pauvres gens.

D'eux on ne se souviendrait pas. Cet honneur n'était réservé qu'à ceux qui leur faisaient bâtir un empire à la force du fouet et leur extorquaient des impôts pour financer légions et monuments. Pourtant, la masse brothienne avait toujours mieux vécu que les populations misérables de cités moins importantes. Qu'elle coïncidât ou non avec l'idéologie de frère Chandelle, c'était une vérité aussi simple que féroce.

« Qu'est-ce qui vous perturbe ainsi, mon frère ?

— Je songeais au sort cruel qui afflige les pauvres gens. » Il regarda autour de lui pour voir où s'était aventuré leur petit groupe pendant qu'il s'absorbait dans ses pensées.

Ils avaient atteint ce point de vue spectaculaire d'où l'on pouvait contempler le Teragi, ses ponts, ses îles, ses forteresses insulaires, les édifices voisins et les monuments du Mémorial dans toute la splendeur de leur souillure mordorée.

« Stupéfiant, souffla frère Chandelle.

— Je suis déjà venu, fit observer Michael Carhart. Deux fois. Ça reste toujours aussi impressionnant. »

Des badauds locaux les fixaient. Les Brothiens étaient habitués à la ségrégation des cultes.

« Nous arrivons au moment idéal de la journée et par un temps parfait, poursuivit Michael Carhart. La lumière… »

Un grondement lointain l'interrompit. Un nuage de fumée d'un brun doré monta dans la clarté de l'après-midi. « Un immeuble vient de s'effondrer », fit une voix.

Le combat contre les pirates touchait à sa fin.

Frère Chandelle avait aperçu des prisonniers un peu plus tôt. Ils n'avaient pas l'air assez lucides pour comprendre ce qui leur arrivait. Ils étaient affamés, effrayés et soulagés que ce fut enfin terminé. Frère Chandelle se demandait comment ils se comporteraient aux mains des Frères de la Guerre.

La Fraternité était avide de leur extorquer des informations sur les instigateurs de l'expédition calzirine. Laquelle n'était pas encore arrivée à son terme. Des raids continuaient de se produire le long de la côte.

Les prêtres connéciens s'assirent pour regarder jouer la lumière du jour sur les édifices et les monuments. En plissant les yeux, frère Chandelle parvenait tout juste à distinguer les soldats qui gardaient, précieuse récupération, les épaves des bateaux.

« Je me demande comment ça se passe », soupira Michael Carhart. Pendant qu'ils déambulaient au hasard et admiraient des merveilles renommées depuis des lustres, le duc Tormond et la reine Isabeth avaient une audience avec le patriarche. Tout le monde s'attendait à ce qu'elle finît mal. Tormond était trop planplan. Isabeth restait une inconnue. Elle avait quatorze ans lorsqu'elle était partie en Navaya pour devenir la reine de Pierre.

« Permettez-moi de jouer au prophète de mon vivant, répondit frère Chandelle. La reine de Navaya se montrera plus naïve que le duc de Khaurène. Qui, désorienté, livrera son patrimoine à Sublime parce que ce sera plus facile que de tenir bon et de faire ce qu'il faudrait.

— Regardez ! s'exclama un de ses compagnons. D'autres soldats du patriarche. »

Trente fantassins franchissaient le pont le plus proche du Krois. Sublime rapatriait ses garnisons. Prématurément, s'il préparait une

expédition au Calzir. Tabler sur un Johannes Bottenoire qui ne bondirait pas aussitôt sur des États patriarcaux dégarnis, c'était prendre un énorme risque.

Ils surent aussitôt que l'audience de Tormond et Isabeth était terminée. L'escorte du duc traversait le Teragi du Krois vers la rive sud, bien en vue.

Le duc, sa sœur et leurs intimes étaient les hôtes des Cologni au palais Bracco, une des citadelles qui servaient de résidence à cette famille. C'était le fief de Flouroceno Cologni, un principaté. Mais celui-ci avait emménagé dans une suite du palais Chiaro à l'arrivée des pirates. La plupart des principatés s'étaient d'ailleurs rencognés dans une sécurité douillette quand les ennemis de Dieu avaient débarqué.

Flouroceno Cologni adorait paraître. Héberger la délégation connécienne était un bon moyen de se faire mousser. Autrement, c'était plutôt une nullité ; s'il laissait jamais une trace dans l'histoire, ce serait pour avoir accueilli le duc Tormond durant son malheureux séjour dans la Ville Mère.

Les membres de la délégation commençaient de se rassembler dans la cour centrale du palais Bracco. Le duc attendit que plus personne ne pût s'y amasser.

À sa décharge, il nourrissait tout son monde. Sur le compte de Sublime. « Mangez ! Nous sommes désormais les amis du patriarche. »

Frère Chandelle profita du festin, servi à la mode « chacun pour soi » sur des tables alignées le long du mur de la cour. Le cirque dura plusieurs heures, au cours desquelles l'évêque LeCroès réussit à acculer frère Chandelle dans un angle. LeCroès avait ingurgité une quantité notable de vin firaldien, car il s'attendait à ce que le duc désavouât Immaculé.

« On n'en sait rien, protesta frère Chandelle. Tormond est un homme à principes et jamais il n'oubliera celui-ci : Valeureux VI a été légitimement élu patriarche de l'Église épiscopalienne.

— Bien sûr, qu'il ne l'oubliera pas. Mais il ne lui permettra pas non plus de se mettre en travers de cette opportunité. »

Le duc fit signe à un homme de main. Celui-ci exigea le silence d'un beuglement.

Tormond lui-même avait passablement éclusé. « Le but que nous visions a été atteint aujourd'hui, déclara-t-il prudemment un peu plus tard. La paix régnera désormais entre le Connec et l'Église. »

On n'entendit aucune acclamation. Mais plutôt d'anonymes protestations d'incrédulité.

« Isabeth et moi avons discuté pendant quatre heures avec le patriarche. » Tormond marqua une pause. « Avec le prétendant au manteau du patriarche de l'Église fondée par saint Eis, saint Domino et saint Arctué, je veux dire. Nous avons débattu des devoirs du Connec envers l'Église et réciproquement. Et la nouvelle est excellente, mes amis. »

Le duc aurait volontiers développé, mais le vin avait pris le dessus et le faisait bafouiller.

En dépit de son incapacité à s'exprimer, on ne tarda pas à distinguer les contours et la teneur de ces pourparlers. Les contours n'en étaient guère séduisants. Quant à la teneur, elle dégageait une odeur nauséabonde.

Il y avait des témoins : ces clercs anonymes et incolores qui sont toujours là pour consigner les débats par écrit.

Après qu'il eut passé quelques heures sans boire, soixante hommes et une femme écoutèrent un Tormond bredouillant et presque incohérent défendre l'accord qu'il avait conclu avec Sublime.

Le Connec reconnaîtrait la patriarchie de Brothe. Prêtres et évêques réfractaires seraient livrés au nouvel évêque d'Antieux. Celui-ci serait élu dans les cinq ans membre du Collegium. Garanti. Son successeur, le prochain principaté du Connec, serait désigné par le duc qui régnerait à l'époque.

L'évêque LeCroès piqua une crise de fureur : « Vous avez trahi votre propre foi, n'est-ce pas ? Pour une promesse de paix de la part de ce chacal sans foi ni loi de Benedocto. Vous n'y gagnez rien. Seigneur Dieu ! Strictement rien ! Il ne pourrait rien faire si vous le défiiez ! Il est impuissant. Il se retournera contre vous dès qu'il le pourra. Jamais un principaté connécien ne siégera au Collegium. »

Tormond laissa l'évêque déverser sa bile jusqu'à ce qu'il eût épuisé tout son fiel. « Deuxio : nous devrons anéantir tous les cultes et croyances hérétiques. »

La plus prévisible des exigences du patriarche, et celle qui déchaîna la plus féroce réaction. Même les épiscopaliens favorables à Brothe furent offusqués par cette ingérence aussi arrogante qu'inexcusable dans des affaires concernant les seuls Connéciens.

Trahi par un ami, frère Chandelle observait un silence morose.

L'élocution de Tormond devenait plus distincte, mais ses paroles n'étaient pas mieux accueillies pour autant. « Le Connec devra fournir deux

mille huit cents hommes armés pour aider Brothe à châtier le Calzir des tourments qu'il a infligés au monde épiscopalien.

— Aux Benedocto, voulez-vous dire, cria une voix.

— En d'autres termes, mon neveu, vous livrez au patriarche tout ce que nous lui avons refusé quand il a envahi notre patrie, reprit l'évêque LeCroès. Et, en guise de prime, vous ajoutez la vie de nos jeunes gens, afin que Sublime puisse exercer sa malfaisance sur des tiers. Un authentique triomphe diplomatique, mon cher neveu. On va sûrement exulter d'un bout à l'autre du Connec. On dansera dans les rues de Khaurène dès que cette nouvelle y parviendra. »

Le duc n'avait pas assez bu de coupes pour ne pas saisir le sous-entendu. Les danseurs en question brandiraient torches et fourches, et nourriraient le désir de façonner l'histoire à leur façon, en rendant nécessaire l'accession au trône d'un nouveau duc.

Tormond avait les larmes aux yeux. Jusque-là, il était persuadé d'avoir frappé un grand coup diplomatique. Pourquoi ses amis et conseillers se montraient-ils si déçus et courroucés ?

« Permets-moi une suggestion, mon neveu, railla l'évêque LeCroès. Reste à Brothe jusqu'au retour au pays des soldats que tu as dépêchés au loin. Sinon notre peuple risquerait fort, dans son enthousiasme forcené pour cette paix que tu as remportée de haute lutte, de te nuire physiquement. »

En dépit de son ébriété, le duc percevait les spéculations formulées à voix basse. Comment Raymone Garète réagirait-il en apprenant la nouvelle ? Comme il l'entendrait. Avec l'appui de la majorité des Connéciens.

Tormond quitta en titubant cette grande fête qu'il avait appelée de ses vœux. Sa déception et son marasme crevaient les yeux.

Refoulant sa timidité innée, sa sœur s'avança pour essayer de clarifier la haute portée des accords obtenus. Leur éventail était très large et leurs implications non moins vastes. Outre le Connec, la Firaldie, les États patriarcaux et l'Église, ils concernaient la Navaya, le reste de la Dirécie, le Calzir et l'empire. Sublime n'avait imposé aucun délai péremptoire, sauf en ce qui concernait la question des hommes armés, qui devraient être disponibles pour la campagne contre le Calzir prévue au prochain automne.

Isabeth affirma que son époux garantirait l'indépendance du Connec. Il enverrait des vaisseaux et des experts en siège pour l'effort de guerre.

Frère Chandelle ne manqua pas de remarquer que l'expédition punitive du début avait désormais pris le nom de « guerre ». Guerre qui se métamorphoserait probablement en croisade. Soutenue par un roi qui n'avait en rien contribué à sa préparation.

Isabeth était une meilleure négociatrice que son frère. En échange de l'aide apportée par son époux à la mise au pas du Calzir, Sublime offrirait l'île de Shippen à la Navaya. Ainsi que les moindres îles voisines. Shippen, assez vaste pour avoir été un royaume autonome à part entière par le passé, surpassait par sa superficie, bien qu'elle fût beaucoup plus pauvre, les actuels territoires diréciens de Pierre.

Isabeth rendit également compte des accords passés par Sublime avec l'empire du Graal. Le Calzir continental et ses îles du littoral seraient livrés à l'empire et à l'Alameddine. Quelques villes et châteaux iraient aux individus qui auraient appuyé la reconquête, mais resteraient les vassaux de l'empire et du roi d'Alameddine.

Sublime se montrait bien généreux avec des territoires qui n'étaient pas encore sous sa coupe.

Pierre mènerait une guerre triomphante. Les ennemis firaldiens de Sublime en sortiraient affaiblis. Tandis que Johannes gagnerait en puissance.

Frère Chandelle commençait à soupçonner qu'un plan bien plus vaste se cachait derrière l'apparente veulerie de Tormond.

Si Shippen passait sous le contrôle de la Navaya, Platadura y gagnerait une influence sans cesse croissante à l'est de la mer Utérine, aux dépens de Sonsa, Datéon et Aparion. Plus particulièrement Sonsa. Le plus clair de son commerce passait par le détroit de Rhype, traître et très étriqué, qui séparait Shippen du Calzir continental.

Frère Chandelle se fraya un chemin jusqu'à Isabeth. « Je flaire un mystère. Où se situe Johannes ? Qu'est-ce qui a changé ? Comment l'empereur du Graal peut-il faire soudain ami-ami avec le patriarche ? Ce sont des ennemis jurés, comme chien et chat. »

Nul ne semblait plus beaucoup s'intéresser à la question. « Ça ne restera pas très longtemps secret, murmura Isabeth. Je peux donc vous le révéler, j'imagine. Johannes n'a qu'un fils. Lothar a douze ans, il est souffreteux et ne survivra pas à son père. Johannes tient à ce que l'empire du Graal reste aux mains de la famille Ege. Sublime, en tant que patriarche, a promis que

l'Église garantirait l'accès à la succession impériale à tous les enfants de l'empereur. »

Intéressant. « Même ses filles ?

— Absolument. Katrin puis Helspeth avant qu'on puisse envisager un tout autre prétendant au trône. Le prix ? Johannes doit aider Sublime à conquérir le Calzir. Vous avez déjà entendu comment se partagerait le butin. »

Ça ne s'arrêtait sûrement pas là. Frère Chandelle en avait la conviction. Sublime ne vendrait rien à si bas prix à son plus intime ennemi. Et Hansel ne se laisserait pas si aisément subjuguer.

« Est-ce qu'une seule de ces promesses sera tenue ? voulut savoir Michael Carhart un peu plus tard. Tormond peut bien raconter tout ce qu'il veut à Sublime. Que se passera-t-il s'il tente d'éliminer les maysaléens, les Dévédiens, les Dainschaux et les pramans du littoral terliagan, ou les libres penseurs épiscopaliens du Connec ?

— Il se retrouvera isolé sur sa banquise, affirma le peu loquace Tember Sihrt.

— Littéralement, renchérit l'évêque LeCroès. S'il tente le coup, beaucoup lui tourneront le dos. Il a besoin de coopération pour agir efficacement.

— Aucun de vous, et personne depuis l'élection d'Honario Benedocto, n'a fait remarquer à quel point les problèmes de ce monde seraient réduits s'il n'était pas le patriarche, laissa tomber Michael Carhart.

— Suggérez-vous que quelqu'un devrait y remédier ? demanda frère Chandelle.

— Oh, non. J'énonçais seulement un fait. L'élection de Sublime a causé une affreuse quantité de souffrances et de morts. Et ça ne fait que commencer.

— Cet homme a raison, fit observer frère Purification. Nous allons maintenant souiller davantage nos âmes en permettant au Connec de participer à cette guerre contre le Calzir. Je connais des pramans. Beaucoup vivent autour de Terliaga et sur la côte voisine. Ce sont pour la plupart de braves gens. Comme la majorité des Connéciens. Et comme ces Calzirins que Sublime voudrait égorger.

— Ne parlez pas des Terliagans, fit Michael Carhart. Si jamais Sublime découvre que Volsard ne les a pas balayés lors de sa guerre avec le

Méridien, il les inscrira sur sa liste d'extermination avec le reste d'entre nous. Tout en haut, probablement.

— Nous nous inquiétons peut-être beaucoup trop, protesta frère Chandelle. N'oubliez pas qui est notre duc. Il ne fera pas grand-chose à mon avis. Sauf placer le comte Raymone à la tête de l'expédition pour le Calzir afin d'éviter qu'il n'aggrave encore la situation au pays avec les autres têtes brûlées. Si le Calzir se montre aussi entêté que d'ordinaire, Sublime n'aura pas le temps de se soucier du Connec.

— Mais Sublime est jeune, se lamenta l'évêque LeCroès. Il pourrait encore durer trente ou quarante ans.

— En ce cas, vous devriez peut-être contacter votre dieu, ironisa Tember Sihrt. Pour le supplier d'annuler la dernière élection du patriarche. »

Son trait d'esprit fit long feu.

L'ambassade connécienne s'attarda encore neuf jours à Brothe. Tormond et Isabeth tentèrent pendant les huit premiers d'obtenir une nouvelle audience de Sublime pour revenir sur les questions qui avaient soulevé un tel tollé. Sublime déclina, jusqu'à ce qu'il devînt évident qu'il ne les recevrait pas.

Après l'annonce par le Krois de la prochaine visite de l'empereur Johannes à Brothe, le duc, courroucé, donna l'ordre à la délégation de regagner le Connec. Certains croyaient volontiers que cette visite signifiait que Hansel allait se prosterner devant Sublime en échange d'un décret du patriarche ordonnant que la succession au trône de l'empire restât dans la lignée des Ege. Les supputations allaient bon train. Sublime semblait résolu à imposer sa vision personnelle du monde à l'avenir. Il n'avait pas une minute à consacrer à des pleurnichards qui refusaient de comprendre le rôle qui leur était dévolu dans ce grand réveil épiscopalien. Il ne craignait pas l'inimitié des Instrumentalités de la Nuit.

Conscient qu'il ne reverrait plus jamais Brothe, frère Chandelle regarda derrière lui pendant la traversée du Teragi. Il ne lui en resterait que ses souvenirs.

Tout ça pour pas grand-chose. Un si maigre résultat. Ils allaient rentrer chez eux et tenter de continuer de faire comme si rien n'avait changé.

On avait évité une guerre avec l'Église. Pour l'instant.

Les querelles restaient incessantes entre les Connéciens. Frère Chandelle était tenté de rentrer seul pour se soustraire à ces prises de bec. Mais il s'en abstint. Tant que sa présence serait acceptée par les chaldaréens traditionalistes, il pourrait faire entendre la voix de la raison et de la paix. Il avait sans doute quelque influence, mais ne pouvait rigoureusement rien changer aux décisions déjà arrêtées.

Le temps n'était guère meilleur qu'à l'aller. Du moins jusqu'à ce que le duc décidât de s'accorder une pause d'une journée. Dès lors, il se remit à faire beau.

Tormond ne perdait pas de temps. Au pays, un Raymone Garète écœuré s'employait à lever les troupes promises à Sublime.

On craignait que cette tête brûlée de comte ne s'en servît pour contraindre le Connec à prendre la direction de son choix.

Cette crainte n'était pas sans fondement. Les amis de Raymone espéraient le voir se rebeller. Ils tentèrent de retarder le retour de la délégation.

On ne pouvait pas manœuvrer le duc Tormond. Il abandonna derrière lui ceux qui s'efforçaient de traîner les pieds. Ils réussissaient toujours à le rattraper.

Tormond dépêchait des dizaines de messagers pour garder le contact avec sire Eardale Dunn et le comte Raymone. Dunn, pour sa part, ne signalait aucun problème à Khaurène. Mais les nouvelles qu'il donnait étaient toujours périmées.

Le comte Raymone quitta Antieux pour Castrerésone. La ville était plus centrale. Ses messages témoignaient tous de sa déférence et de sa docilité, sans jamais inclure les accusations et récriminations si répandues par ailleurs. Il donnait l'impression de se heurter sincèrement de front aux difficultés pratiques présentées par la levée de deux mille huit cents hommes armés dans une province peu habituée à guerroyer.

Le regain de nationalisme suscité par le massacre de la Montagne noire s'était dissipé, virant à la déception et au désespoir, immédiatement après la décision de Tormond de se rendre à la Ville Mère.

Les gens du Connec faisaient entièrement confiance à leur duc. Il allait laisser le faux patriarche leur confisquer par la force leurs droits et leurs biens. L'avenir leur donnerait raison. Pourtant, ils ne se retournaient toujours pas contre Tormond.

Mais le feraient-ils plus tard ?

Frère Chandelle craignait que la réponse à cette question ne dépendît des choix faits par des hommes mus davantage par leur orgueil et leur amour-propre que par le pur intérêt national.

26
Brothe. Les possédés

Shagot dormit six jours d'affilée. Svavar, quant à lui, ne sortit du sommeil qu'à la fin du quatrième. Il était si affaibli à son réveil qu'il eut tout juste la force de ramper jusqu'à la cuisine de la maison où ils étaient allés se terrer.

Ils avaient connu le pire des désastres quand ils avaient tenté de tuer l'homme dont les dieux souhaitaient l'anéantissement. Deux puissants sorciers leur avaient barré la route. Pas seulement un, mais deux. L'affrontement qui s'était ensuivi aurait pu leur être fatal. De fait, Svavar l'avait bel et bien cru fatal, jusqu'à ce que Shagot se réveillât enfin, bouche cousue et à demi fou de soif et de faim.

Svavar avait tordu un torchon humecté au-dessus de la bouche de son frère. Il l'avait nourri en lui enfonçant, des heures durant, de petits morceaux de pain imbibés d'eau entre ses lèvres craquelées.

Svavar lui-même n'était pas en très grande forme. Il avait souffert de plus de blessures et de contusions que Shagot. Mais, cette fois-ci, il s'était rétabli le premier.

Quand il lui arrivait de réfléchir à autre chose qu'à leur survie immédiate, Svavar se demandait ce qu'il était advenu de ces deux sorciers. Grim et lui n'avaient pas réussi à les anéantir. Les Anciens ne s'étaient pas montrés à ce point généreux.

Quelque chose s'était détraqué. Quelque chose sonnait faux. Et ce depuis que leur petit groupe s'était scindé. Cette mission n'aurait pas dû être aussi difficile.

Svavar avait aussi des problèmes de mémoire. De fiabilité. Autrement dit, il était capable d'évoquer des souvenirs contradictoires, mais tous aussi convaincants, de ce qui s'était passé quand Grim et lui avaient fait irruption dans la maison dont, selon son frère, les Anciens persistaient à dire qu'elle était la planque du Tueur de dieux. Irruption qui s'était soldée par un combat contre des sorciers et des pirates calzirins. Un fantôme, une ombre, bref quelque chose avait traversé cette explosion de férocité en dissimulant

sournoisement son passage. Cette impression participait de toutes les versions de ses souvenirs, mais Svavar ne parvenait pas à la concrétiser.

Il se faisait du mouron. Et il avait peur. Les Anciens n'étaient peut-être pas les seules Instrumentalités engagées dans l'affaire. La Nuit n'est pas monolithique. D'autres puissances avaient peut-être des vues différentes sur le Tueur de dieux. Mais il se convainquit que les deux sorciers s'étaient contentés de se défendre. Le Tueur de dieux n'était qu'une pièce rapportée.

Avait-il survécu ? Ce n'était pas le cas d'un bon nombre de participants.

Grim lui expliquerait tout à son réveil. S'il se réveillait.

Shagot se cramponnait au rebord de la falaise, à deux doigts mutilés et un pouce brisé de basculer dans l'abîme de la mort.

Svavar soupçonnait son frère et lui de devoir leur survie à cette ombre énigmatique. Comment auraient-ils pu trouver un abri où se planquer alors qu'ils étaient inconscients ?

Asgrimmur craignait d'être découvert avant qu'il ne fût assez rétabli pour se défendre. Ces gens du Sud étaient sans doute des mauviettes, mais pas pour autant des crétins. Ils savaient qu'une force ténébreuse était à pied d'œuvre à Brothe. Ils cherchaient déjà deux étrangers blonds avant le récent foutoir.

Ils les traqueraient désormais plus sérieusement.

Svavar ignorait que les pirates continuaient de causer du souci à Brothe. Sublime n'était guère porté sur la mansuétude. Il avait menacé d'excommunier tous ceux qui aideraient un pirate à s'échapper, fût-il un vieillard infirme ou un gamin terrifié. En sécurité dans sa retraite du Krois, le patriarche se montrait cruel et vindicatif, un peu comme l'avait été son propre Dieu dans l'ancien temps, avant que les Saints Fondateurs n'en donnent une autre description à l'avènement d'une ère nouvelle. Les pirates continuaient donc à se battre.

Svavar aurait sans doute trouvé familier le comportement de Sublime. Il était de la même espèce que le Gris-qui-marche et les siens.

Quand Shagot se réveilla enfin, Svavar ne lut aucune trace de lucidité dans ses yeux. Il ne savait pas trop, d'ailleurs, ce qu'il y voyait. Peut-être l'esprit d'un dieu dément. Si ce n'est pas un oxymore.

La conscience finit par graduellement s'instiller dans le cerveau qui se trouvait derrière ces yeux. Svavar vit la rage s'y dissiper et put même noter

l'instant précis où Grimur Grimmsson revint à lui. Mais bien moins sain d'esprit que ne l'avait été Svavar à sa sortie du coma.

« Ne dis rien », croassa Svavar. Lui-même avait le plus grand mal à parler. « Je ne sais pas combien de temps ça a duré. Très longtemps. Je suis plus ou moins réveillé depuis deux jours. » Il lui relata le peu qu'il savait, par petites bribes, la gorge sèche.

Shagot comprit la gravité de son état. Il ne chercha pas, comme d'habitude, à follement tenter de se rétablir de force. Il accepta de son mieux l'eau et la mie de pain détrempée puis se rendormit. Sans avoir prononcé un mot.

Il resta encore assoupi deux jours.

Svavar somnola aussi beaucoup. Il se sentait nettement mieux au réveil suivant de Grim, bien que sa vigueur restât inférieure à la normale. Ses blessures continuaient de le faire atrocement souffrir. Ses articulations étaient endolories. Son âme aussi.

Cette fois, Shagot s'exprima. Par phrases courtes :

« Ça fait plus de huit jours. La ville a changé. Il faut partir. Ils vont bientôt nous rechercher. Sérieusement. De maison en maison. En se servant du pouvoir du Collegium. On ne peut pas lutter. On va donc s'éloigner. Et frapper de nouveau quand ils nous auront oubliés.

— Le Tueur de dieux a survécu ?

— Bien sûr. Tu en doutais ?

— J'en étais quasiment certain.

— Tu veux un bon coup de pied au cul ? On a sauvé la peau de ce connard en attaquant. Vu comment ça s'est passé, le Gris doit soupçonner une intervention du Trompeur. Mais le Trompeur n'en a pas les moyens, à mon avis.

— Il s'est passé quelque chose d'étrange, Grim. Il y avait une autre puissance là-bas. Une ombre, peut-être. Tout près de nous et de ces sorciers. Plus grande que nous et eux réunis. Je crois qu'elle nous aurait empêchés de tuer le Tueur de dieux si on avait essayé. Mais elle nous a aussi sauvé la vie. Elle a même protégé les sorciers contre nous. J'ai beau me creuser les méninges, je n'arrive pas à comprendre qui c'était ni quoi.

— C'est bien pour ça que le Gris croit que son neveu s'en mêle, sinon directement, par l'entremise d'un complice qu'il a convaincu de faire le sale boulot.

— Le Père de Tout est au courant ?

— Certaines choses restent cachées aux dieux eux-mêmes. Surtout quand d'autres dieux sont dans le coup.

— Quoi ?

— La présence que tu as sentie doit être celle d'un dieu de la grande forteresse céleste, passé dans ce monde pendant le combat. Je pense que quelqu'un s'est emparé du pouvoir du sang au moment précis où certains des Élus s'apprêtaient à nous aider à achever le Tueur de dieux. »

Svavar ne comprenait pas. « On était censés en avoir terminé ?

— Oui. À un poil près. Mais quelqu'un, probablement de la grande forteresse céleste, a saboté notre travail. On m'empêche de conjurer les Héros. »

Cette explication ne clarifia strictement rien pour Svavar. Il se disait que cette présence inconnue n'avait rien d'une nouveauté. Et qu'elle leur collait aux basques depuis le vieux champ de bataille de l'Arnhand. Mais les spéculations de Shagot, en revanche, apportaient quelques lueurs sur sa conception du projet divin.

« Cette présence est toujours là, frérot, reprit Shagot. Sortie de la Nuit. Sur le plan mortel. Et pas très loin. Nous devrons nous montrer vigilants jusqu'à ce que nous ayons compris ce qui se passe. »

Les propriétaires de la maison avaient dû être tués pendant la bagarre. Personne ne venait la récupérer. Nul ne venait non plus la piller, au demeurant. Les gens l'évitaient. Par milliers.

Svavar dénicha un rasoir. Il se rasa le visage et la tête puis entreprit de raser son frère. Il s'appropria quelques vêtements. Ils lui allaient mal, mais il n'avait nullement besoin de jouer les dandys.

« J'arrive maintenant à marcher en boitillant, Grim. Je vais sortir voir si je peux apprendre quelque chose.

— Sois prudent, frérot. Je suis encore trop faible pour savoir si tu as des ennuis.

— Tu parles, Grim ! » Prudent, il l'était. Toujours, et bien davantage que Grim ne l'aurait imaginé. Grim se fiait entièrement à la faveur des dieux. Quand on a les Instrumentalités de la Nuit avec soi, tout devrait marcher comme sur des roulettes.

Mais Svavar était profondément conscient qu'ils se trouvaient dans une contrée où les dieux leur étaient étrangers. À Brothe, les Anciens n'étaient

plus que des rats dans les murailles mystiques. Bruyante, malodorante et détestable vermine surnaturelle, ils n'y étaient pas les bienvenus.

Svavar trouva que Brothe avait peu changé matériellement, mais qu'elle avait adopté une attitude différente envers le reste du monde et le Calzir en particulier. Désormais, tout le monde avait une dent contre ce pays. Et ceux qui prenaient les grandes décisions entendaient bien lui rendre, sur place, la monnaie de sa pièce.

Des combats se déroulaient toujours dans la demi-douzaine de secteurs où étaient piégés les pirates calzirins. La stratégie brothienne exigeait de la patience. Les pirates étaient isolés puis ignorés. Tôt ou tard, la faim ferait sortir le loup du bois.

Mille rumeurs couraient : le patriarche allait décréter une croisade contre le Calzir ; l'empereur du Graal permettrait à son royaume vassal d'Alameddine de devenir sa plateforme de lancement ; il y participerait en personne.

D'autres, plus intéressantes, avaient trait à la traque des deux sorciers blonds. Des proclamations étaient affichées sur toutes les places publiques et clouées aux portes des églises. Svavar s'en fit livrer la teneur par des passants lettrés.

Il pourrait poser des questions en toute sécurité tant qu'il se ferait passer pour un des mercenaires immigrés qui se battaient contre les pirates. En retrouvant Shagot, il en savait autant que l'homme de la rue.

« Il faut vraiment qu'on dégage, Grim. Ils sont en train de former un détachement pour nous débusquer. Deux cents hommes. Ils s'entraînent en ce moment même. Et une équipe de sorciers devrait se joindre à eux. Des gens d'un certain Office spécial de la Fraternité de la Guerre. Ils vont sûrement retourner la ville de fond en comble à leur arrivée.

— Il nous faut un chariot. Ou un fourgon. Pour m'embarquer. Je suis encore loin d'être rétabli.

— Mais tu guéris toujours si vite…

— Là aussi. Mais, cette fois, j'ai dû triompher de la mort.

— Quoi ? » Grim blaguerait-il ?

Non.

« Je n'aurais jamais dû survivre, frérot. Il m'est arrivé beaucoup trop de mal. Les Anciens ont dû bander toute leur volonté pour aveugler la Mort jusqu'à ce que je me remette. »

Shagot avait l'air profondément perturbé. Peut-être n'avait-il toujours pas compris qu'ils n'étaient plus entièrement vivants. Mais Shagot n'avait pas peur de la mort. Il ne l'avait jamais redoutée. Ah ! Il craignait seulement de rester infirme.

Tant qu'il serait touché par les dieux, il n'aurait pas le choix. Il lui faudrait éternellement traquer le Tueur de dieux, en se traînant s'il le fallait à la force du seul doigt qui restait à son unique main.

« Je vais voir ce qu'on peut faire. Je devrai peut-être l'acheter.

— Fais ce qu'il faut. Mais vite. On doit prendre une tête d'avance sur ces sorciers de l'Office spécial.

— Tu sais qui ils sont ?

— Ils chassent les gens comme nous et les tuent. Les gens touchés par ce qu'ils appellent les Instrumentalités de la Nuit. Ils veulent détruire les dieux eux-mêmes. Tous les dieux, toutes les créatures cachées, jusqu'au moindre *hulder*. Sauf leur propre dieu. »

Shagot était réveillé au retour de Svavar. Il avait meilleure mine. « Qu'est-ce qui cloche, frérot ? On dirait que tu as avalé un cafard.

— Un gros cafard puant, alors, Grim. On n'a plus un sou.

— Hein ?

— Ce connard de Talab à qui tu avais confié notre argent. Il nous a baisés, Grim. Il a compris qui nous étions et il nous a donnés au Collegium. Ils ont tout confisqué. Sauf les douze pour cent qu'il a reçus pour sa récompense.

— Et ?

— Et je l'ai tué. Après l'avoir fait chanter. J'ai ramassé tout l'argent qui traînait chez lui. Il voulait me payer pour que je ne lui fasse pas de mal. »

Shagot fronça les sourcils d'inquiétude : « Tu as réussi à t'en tirer ?

— J'ai semé les types qui me pourchassaient juste avant de traverser le fleuve. »

Ça n'avait pas été de la tarte. On l'avait aidé. Une femme, bâtie à la mode nordique. Svavar était persuadé de l'avoir déjà vue quelque part, mais il ne savait pas où. Il ne connaissait aucune femme à Brothe. Depuis leur arrivée en ville, il était plus chaste qu'un prêtre épiscopalien.

Elle avait jeté un sort aux Dèves qui le traquaient. Ils avaient d'abord perdu toute animosité. Puis, désorientés, ils s'en étaient pris les uns aux autres.

La femme l'avait également ensorcelé quand il avait tenté de l'aborder. Elle avait eu l'air sidérée qu'il la voie.

Était-ce son ange gardien ?

Il se garda bien de le dire à Shagot. Sans trop savoir pourquoi. Mais il était convaincu que son frère serait fâché s'il venait à l'apprendre.

« Il me reste de l'argent dans mon sac, déclara Shagot.

— Très bien. On va manquer de temps. En tuant ce connard de Dève, j'ai dû donner un coup de pied dans la fourmilière.

— Tu as raison. Tu as rapporté de quoi manger ? Je crève de faim, bordel !

— Tant mieux. Je commençais à m'inquiéter. »

Shagot et Svavar quittèrent Brothe quatre jours après que ce dernier eut donné à l'usurier dève la leçon qu'il méritait. Ils en sortirent par la même poterne qu'à leur entrée en ville. Les gardes ne s'intéressaient pas à ceux qui partaient. Surtout quand ils n'avaient pas l'air de Calzirins. Pas plus qu'ils ne prêtèrent attention à trois hommes accompagnés d'un chien et d'un mulet mangé aux mites tirant un fourgon en piteux état.

Le troisième homme ne fit bientôt plus partie du groupe.

« Récupère le fric ! cria Shagot de l'intérieur du fourgon.

— Dès que ce satané clébard… Merde ! Passe-moi une épée. Je vais lui trancher la tête, à cet emmerdeur. » Svavar n'avait pas peur du molosse, pourtant massif et encore armé de presque tous ses crocs. Après la grande forteresse céleste, il ne lui serait même pas venu à l'idée de craindre un malheureux toutou mortel.

Il était d'humeur exécrable. « Merde ! Il a dû laisser l'argent à sa femme. » Il ne se montra pas tendre avec le chien.

« Te bile pas. On trouvera toujours de l'argent. Planque les cadavres avant que quelqu'un se pointe. »

Svavar s'exécuta juste à temps. Ils n'avaient pas fait deux cents mètres que l'avant-garde d'un régiment de cavalerie arrivait sur eux. Svavar guida le mulet sur le bas-côté pour leur laisser le passage.

« Tu as reconnu les étendards ? demanda Shagot.

— Non. Mais celui aux clefs a sûrement quelque chose à voir avec le patriarche. »

Les soldats arrivaient de Malaterra, où ils avaient mission de tenir la route de Brothe au cas où l'empereur déciderait de fustiger Sublime.

Svavar se demandait qui, dans cette idylle entre l'empereur et le patriarche, cherchait à baiser l'autre.

Les soldats encombraient la route et l'on avançait à une allure d'escargot.

Les deux frères mirent le cap à l'est en atteignant une route qui traversait la péninsule firaldienne. Un peu plus tard, sur celle qui longeait la côte orientale, ils obliquèrent vers le sud. Vondera Koterba recrutait toujours en Alameddine. Ils se planqueraient dans son armée.

Shagot, persuadé qu'ils rencontreraient à nouveau le Tueur de dieux au Calzir, restait hanté par son idée fixe. Svavar, qui ne contrôlait plus rien, s'abandonna au désespoir.

Il commençait à avoir des hallucinations. À voir des choses qui peut-être étaient là et le suivaient partout… ou qui n'existaient que dans son imagination. Des choses que ne verraient jamais ceux qui n'étaient pas passés par la grande forteresse céleste.

La femme était plus grande que tous les soldats. Elle était séduisante, mais pas dans ce style lascif qu'on préférait en Firaldie. Elle était solidement bâtie, sèche et bien musclée. Ses cheveux d'or étaient tressés en macarons. Elle marchait à grandes enjambées, toute à son affaire. Les soldats ne lui prêtaient guère d'attention, comportement remarquable de leur part.

Elle quitta la route. Déplaça quelques broussailles mortes. Des mouches s'envolèrent en bourdonnant, mécontentes d'avoir été dérangées en plein travail. Elle fixa les cadavres d'un vieillard et d'un chien sans tête.

Elle fronça les sourcils. Elle était écœurée… bien qu'elle eût déjà vu pire dix mille fois.

Comme personne ne la regardait, nul ne s'aperçut qu'elle avait disparu à un moment donné.

27
Brothe – préparatifs de la guerre contre le Calzir

« Cette maison est plus habitée qu'un chien mort depuis une semaine », lança Polo à Else.

Celui-ci poussa un grognement. Polo avait raison. La citadelle Bruglioni était en pleine fermentation.

Divino Bruglioni avait contraint les parents de province à fournir des fonds pour embaucher des ouvriers. Et les Bruglioni champêtres rentraient au bercail… de peur de perdre les terres dont ils jouissaient.

Les menaces lancées au nom de Paludan par le principaté Bruglioni étaient péremptoires.

Else s'était rendu deux fois en province à la tête de vétérans du combat contre les pirates. Il avait dispersé les Bruglioni parasitaires soigneusement choisis par l'oncle Divino. Le reste de la famille avait été galvanisé. Tant par cette mesure que par les nouveaux domaines et richesses qui tomberaient dans l'escarcelle des Bruglioni pendant l'imminente intrusion de Sublime au Calzir.

Le patriarche avait proclamé la guerre sainte. Une large majorité du Collegium l'y avait poussé.

Else espérait y prendre part. Paludan lui avait ordonné de lever une compagnie d'infanterie aux frais de la famille.

Else n'arrivait pas à comprendre l'assurance de Sublime. Elle semblait entièrement reposer sur la foi.

L'histoire était jonchée des ossements d'empires qui avaient trop fait confiance au terrible glaive de leur dieu. Mais jamais les yeux des hommes ne se dessillaient. Ils se fiaient toujours aux fourbes Instrumentalités de la Nuit.

Else assistait aux réunions stratégiques. Ses questions lui attiraient des froncements de sourcils mais n'entamaient en rien l'assurance des autres.

On consacrait davantage de temps à se partager les miettes du Calzir, jusqu'au niveau paroissial, qu'à échafauder un plan de campagne.

Else demanda des instructions à al-Qarn, une première fois par le truchement de Glédius Stewpo et de la filière dévédienne, et une deuxième par l'entremise de l'ambassade du khaïfat. Il ne reçut aucune réponse. Il avait pris des décisions de son propre chef : autrement dit, il aurait toujours tort. Du moins si Gordimer décidait de le voir sous cet angle.

L'expert-comptable qu'il avait emprunté n'eut aucune difficulté à déjouer les chausse-trapes des registres de monsieur Grazia. Else porta les preuves à l'attention de l'oncle Divino. Le visage du principaté s'éclaira d'une joie mauvaise. Il se servit de ce matériau pour intimider et faire chanter ceux qu'il comptait garder au service des Bruglioni.

Dès qu'Else quittait la forteresse, il tombait, semblait-il, sur quelqu'un que mécontentait la renaissance des Bruglioni.

Le principaté Doneto, en particulier, se plaignait que Piper Hecht ne s'appliquât plus assez à la réalisation des projets de Bronte Doneto.

Pinkus Ghort trouvait amusante l'exaspération de Doneto. « Je n'ai jamais rencontré plus nombriliste que notre ex-compagnon de cellule, Pipe. Du moins tant qu'il lui restera des amis pour supporter ses bousculades incessantes.

— Ça ne me surprend pas. Je dois m'appuyer des types dans son genre depuis que je suis assez grand pour marcher à quatre pattes. Si je vis assez longtemps et que je grimpe assez haut, je finirai sans doute comme lui. Et toi aussi.

— Ouais. Je me vois déjà dans les pantoufles de Grade Drocker, la prochaine fois qu'on frappera au Connec. Et embarquer avec moi une troupe de jeunes putains comme celle de l'évêque Sérifs. Mais rien que des filles.

— Tu es écœurant.

— Mais drôle. Tu seras prêt à partir quand on s'ébranlera pour le Sud ?

— Prêt et pressé de m'y retrouver. » C'était un mensonge. Il n'avait aucune envie de combattre ses frères pramans. Mais al-Qarn ne lui laissait pas le choix. Il devrait rester dans la peau du personnage jusqu'à nouvel ordre.

« Tant mieux. Moi aussi. Comment va madame ?

— Anna ? » Anna Mozilla et lui avaient commencé de mener une vie mondaine. Ça rendait Else nerveux, bien entendu, mais Anna tenait bien son rang. Elle détournait l'attention de sa personne. N'empêche que, si

quelqu'un s'avisait de prendre des renseignements sur elle, on risquait de se demander à quel moment Piper Hecht avait eu l'occasion de nouer une relation avec une femme de Sonsa. « Bien. Malgré ses frayeurs de la semaine dernière.

— Quand ces Calzirins sont brusquement sortis des sous-sols ?

— Ça s'est passé juste en bas de sa rue. J'espère que c'était leur dernier groupe.

— C'est ce qu'affirme le Collegium.

— Le même Collegium qui avait déclaré la fin de l'alerte une semaine avant que ces gars ne surgissent ?

— On aurait pu s'attendre, de la part de ce ramassis de sorciers, qu'ils soient un peu plus pointus dans leur domaine d'expertise, pas vrai ?

— Je veux. Peux-tu m'apprendre quelque chose qui me faciliterait la tâche ?

— Nan. Enfin, à part que tu ne dois tourner le dos à personne. Comme je te l'ai dit, le principaté n'est guère exalté par la tournure que ça prend. Je ne pense pas qu'il réagira de manière radicale. Mais il n'est pas à prendre avec des pincettes en ce moment. Rien ne se passe comme il le souhaiterait.

— Pourquoi m'en voudrait-il ? Je peux être transféré au Collegium d'un jour à l'autre. Il n'aimerait tout de même pas me voir gâcher cette occasion, n'est-ce pas ?

— Je ne manquerai pas de le lui rappeler. Il attend simplement avec anxiété qu'une aubaine se présente, pour pouvoir ensuite se donner un peu d'exercice en se félicitant de s'être montré aussi futé.

— Si tu veux mon avis, je trouve que tout se passe pour le mieux. Je croyais qu'il me faudrait vingt bonnes années pour arriver là où j'en suis au bout de seulement quelques mois. Et toi…

— Ouais, merde ! Je suis enchanté d'avoir un boulot. Et Doneto aussi. Il a vraiment baisé Fanny lors du fiasco du Connec. Mais il a tout de même été promu.

— Paraît que le népotisme fonctionne plus efficacement quand on le réserve aux proches parents. Ce qui n'a rien à voir avec ce que je voulais dire, d'ailleurs, mais, parfois, la vérité vous sort de la bouche spontanément.

— Une blague ? De ta part ? Bon sang, Pipe ! Tu commences à faire peau neuve ! Si tu ne fais pas gaffe, tu vas finir par devenir un authentique être humain.

— Je m'y efforce. Comment vont Bo et Joe ?

— Joe a été bombardé responsable des écuries du principaté.

— Grand bien lui fasse.

— Fer de Porc vit comme un roi.

— Tant mieux pour lui aussi. Je dois filer, Pinkus.

— Au Castella ?

— Oui. Ils ont fait venir un peintre qui s'efforce de dessiner le portrait de Starkden d'après mes souvenirs. Pure perte de temps, à mon avis. Mais qui irait chinoiser avec la Fraternité de la Guerre ?

— Surtout avec l'Office spécial. Mais Bechter est très bien. Ce n'est qu'un soldat. Pas de prêchi-prêcha.

— C'est un brave gars.

— Méfie-toi de ce salaud de Drocker.

— Hé, je me méfie de tous ceux qui ne m'ont pas donné une bonne raison de leur faire confiance.

— Ouille !

— Je te fais confiance, Pinkus. Je crois que tu es bien Pinkus Ghort. Et je fais confiance à Pinkus Ghort pour surveiller ses arrières. Et je crois aussi le connaître assez bien pour savoir quand je dois boucler ma ceinture de chasteté. »

Ghort grogna. « C'est vrai, ce que j'ai entendu dire ? Les Bruglioni vont vraiment te confier une compagnie pour descendre en Alameddine ?

— Je ne m'attends pas à voir s'enrôler beaucoup de vrais Bruglioni. Sauf peut-être mon gars, Polo. C'est l'espion de l'oncle Divino. Il est aussi transparent qu'inapte. On a résolu le problème : il feint d'être mon ordonnance. Je fais mine de ne pas m'apercevoir qu'il me surveille. Transmets mes amitiés à Bo et Joe. Et veille à donner à Fer de Porc un panais de ma part. Il faut que j'y aille. Je ne peux pas arriver en retard. »

Ghort grommela. Else n'avait pas tort. Il ne le pouvait pas, puisqu'on ne l'attendait pas à une heure précise. Les convocations du Castella ne lui intimaient pas de se présenter à une heure fixée d'avance.

Outre son travail avec le peintre, Else avait été courtisé par la Fraternité. Il avait décliné par deux fois une offre de recrutement. Refus qui, selon Redfearn Bechter, enchantait Grade Drocker.

Drocker ne regardait pas Piper Hecht comme un bon candidat à la Fraternité. Un aveugle aurait vu qu'il n'était pas dévoué à Dieu.

Extrêmement ironique, se disait Else. De quoi Lui arracher un ricanement divin.

La Fraternité avait du mal à recruter depuis des décennies. Les chaldaréens d'aujourd'hui n'étaient pas prêts à endurer la vie d'austérité et de pauvreté qu'on attendait des soldats de Dieu.

« Ce qu'il faudrait à ce siècle, c'est une bonne peste capable de rétablir les anciennes valeurs », proclamait Divino Bruglioni en regrettant l'état actuel du monde chaldaréen, voué tout entier à foncer vers l'enfer à tombeau ouvert.

Redfearn Bechter attendait à la poterne bleue. Ça n'avait rien d'étonnant. Une vigie postée sur les remparts du Castella aurait vu Else arriver.

« Tu es plus en retard que nous ne l'espérions.

— La lettre disait dans la matinée.

— Je vois.

— On se croirait dans un mausolée, ici. » Les couloirs, les salles et les vestibules étaient tous déserts et silencieux. L'austérité qui régnait quotidiennement à la Fraternité était en soi intimidante. Else trouvait les Frères tout aussi zélés et déterminés que les meilleurs des sha-lugs.

« Les Frères valides sont partis pour l'Alameddine avec les éclaireurs de l'empereur. Ceux d'entre nous qui sont restés étaient trop âgés, trop malades ou trop impliqués dans les projets stratégiques pour se joindre à eux. Je préférerais moi-même être ailleurs, ajouta Bechter dans un souffle. Je n'aime pourtant pas me battre.

— Pas assez de souffre-douleur pour diluer le venin de Grade Drocker, hein ? »

Bechter gloussa. « C'est toi qui l'as dit. Pas moi. Mais je n'aurai pas à l'endurer plus longtemps. Le convoi de Runch devrait arriver avant la fin de la semaine. Hawley Quirke sera là. Le sorcier pourra bien mitonner dans son jus. »

Sans trop savoir pourquoi, Else se sentit mal à l'aise. « Qui d'autre doit venir ? Des gens de ma connaissance ?

— Comment le saurais-je ? Merde, comment les aurais-tu rencontrés, d'ailleurs ?

— De réputation, je voulais dire. Je ne devrais en connaître aucun personnellement. Sauf s'ils ont vécu avec nous les jours heureux du Connec. »

Ils entrèrent dans une salle où, à la surprise d'Else, étaient déjà assis près d'une cinquantaine d'hommes silencieux, tandis qu'armé d'une longue gaule Ferris Renfrow pointait les zones dignes d'intérêt d'une carte du Calzir continental peinte sur un mur préalablement enduit de plâtre puis blanchi à la chaux. Le sud de la carte était orienté vers le haut, et montrait aussi le pied de la péninsule firaldienne tel que vu de Brothe. Les artistes, qui portaient la livrée impériale, continuaient de la colorier pendant que Renfrow débattait du royaume calzirin. Les principaux éléments (côtes, villes, fleuves et forteresses) figuraient déjà sur la paroi. Les artistes procédaient aux finitions.

Else était impressionné.

Et plus encore par l'auditoire. Il était sans doute en retard, mais pas de beaucoup. Le public n'avait pas encore commencé à trahir son ennui par certains signes inéluctables. Plusieurs personnalités de premier plan étaient présentes, dont Johannes Bottenoire en personne et de nombreux membres du Collegium. Else aperçut Grade Drocker, bien entendu, et quelques-uns des plus haut gradés des États patriarcaux et de l'empire du Graal. De même que des représentants des Cinq Familles, dont Rogoz Sayag.

Il ne vit pas Pinkus Ghort. Il l'avait laissé dans la rue, aussi peu informé que lui-même de la réunion. Mais si Piper Hecht avait ici sa place, c'était aussi celle de Ghort. Il serait davantage au fait de ce qui se passait.

Bechter le conduisit à un siège dressé sur le côté gauche de la salle. Bon. Sa présence n'était donc pas capitale.

Un serviteur apporta du thé, luxe dont Else n'avait joui que peu de fois auparavant, à al-Qarn, voilà bien longtemps.

Ferris Renfrow l'observait avec un visible amusement. Mais il n'interrompit pas son soliloque.

Il parlait du Calzir comme s'il y était allé.

C'était là un homme dangereux. Que savait-il exactement de Dreanger ? Combien de temps avait-il passé dans les Terres Saintes, au milieu des puits d'Ihrian ?

Ferris Renfrow était un orateur passionnant. Il donnait vie au Calzir, qu'il décrivit comme un pays en voie de désertification, mis à part quelques oliveraies, orangeraies et vignobles disséminés. Le reste de la contrée élevait des moutons et des chèvres. Et l'on trouvait des villages de pêcheurs partout où existait un simulacre de port.

« Une poignée de riches familles aristocratiques contrôlent les meilleures terres. Ce qui reflète une réalité présente dans toute la Firaldie. Le paysage politique est lui aussi comparable. Le Calzir se compose d'une douzaine de principautés, dont aucune ne reconnaît le mafti al-Araj el-Arak – le nom a encore d'autres rallonges – d'al-Khazen. Le mafti n'y est guère plus pertinent qu'Immaculé II à Viscesment. Elles reconnaissent soit le khaïf de Qasr al-Zed soit celui d'al-Minphet, en fonction de certains facteurs dont des conflits entre différentes conceptions de la foi pramane. Mais, au plan pratique, les khaïfats n'exercent pas plus de contrôle qu'el-Arak. Aucun ne perçoit un tribut. Cette grande île, Shippen, fait partie du Calzir. Elle héberge des mines d'argent et de cuivre, exploitées bien avant que l'homme n'ait commencé à écrire son histoire. Le blé est la principale ressource agricole de l'île, qu'elle exporte depuis toujours. Elle produit aussi des fruits et des olives, et élève des moutons. La pêche y est importante, mais moins que sur le continent.

» L'intérieur de l'île est sauvage. Toute la population n'est pas non plus passée à l'Infidèle. Un tiers reste chaldaréen, même dans les grandes villes… mais surtout soumis au rite oriental. Il existe encore quelques païens pratiquants dans l'arrière-pays le plus profond. »

Sans jamais l'exprimer de vive voix, Ferris Renfrow laissait pleinement entendre que Hansel tenait depuis longtemps le Calzir à l'œil. Ce qui incita Else à se demander si Johannes n'aurait pas organisé, par Starkden et Masant al-Seyhan interposés, la piraterie calzirine.

Quelques heures plus tard, après en avoir appris plus qu'il ne l'aurait souhaité sur la topographie, la géographie, l'économie et la population du Calzir, Else découvrit enfin pourquoi on l'avait fait venir.

La nouvelle lui en parvint durant la pause déjeuner.

Ne tenant pas à attirer l'attention en essayant de rechercher de force la compagnie de l'élite, il s'était installé seul à une table. Redfearn Bechter vint l'y trouver. « Drocker voudrait te voir, capitaine. »

Else arqua un sourcil. « Que se passe-t-il ?

— Il se dit que tu dois sans doute te demander ce qui t'amène ici.

— Mis à part le fait qu'on m'a ordonné de me présenter ? Ce type est plus malin qu'il n'en a l'air.

— Apporte ton rata. Ce sera un repas de travail.

— D'accord. » Else prit son plat et son verre.

« Besoin d'un coup de main ? C'est à croire que tu as déjà pris un peu de tout et que tu t'es resservi.

— J'ai profité de l'aubaine. Tu comprendrais, à ma place. »

Bechter le conduisit dans une petite salle. Une douzaine d'hommes y confrontaient leurs idées. Il reconnut Grade Drocker, Ferris Renfrow, Divino Bruglioni et Bronte Doneto. Else banda ses muscles. C'était peut-être mauvais signe.

« Inutile de faire cette tête de cerf acculé, Hecht, fit le principaté Doneto. C'est une excellente nouvelle pour toi.

— Votre Grâce ?

— Tu as impressionné bon nombre de gens au cours de l'année passée. Ils pensent le plus grand bien de toi. » Gloussement. « Encore ce regard ? J'en viens tout de suite au fait. Nous avons décidé de te nommer commandant en chef du régiment de la ville pour la prochaine campagne.

— Oh ! » Le coup était inattendu. « Je… Vraiment ?

— Quelqu'un doit bien s'y coller. Brothe étant ce qu'elle est, nous ne pouvions nous accorder sur aucun candidat autochtone. Ces hommes te connaissent personnellement ou de réputation. Tu es le seul postulant que la majorité n'a pas repoussé. »

Logique… à la façon brothienne. En grande partie parce que nombre d'entre eux s'imaginaient avoir un droit sur Piper Hecht.

« Tu auras sans cesse sur le dos des gens qui te surveilleront et te harcèleront. Les Cinq Familles, la Fraternité, le Collegium, les couleurs, et même Sa Sainteté en personne. Ignore-les tous, fais du bon boulot et tout se passera bien.

— Je n'ai aucune expérience du commandement d'une troupe importante. Attendez. Parlons d'abord de sa taille. » Il n'allait sûrement pas laisser passer une telle embellie, devrait-elle lui coûter son infiltration au Collegium.

« Nous parlons là de deux mille ou deux mille cinq cents hommes, répondit Bronte Doneto. Les mêmes vagabonds et immigrés avec lesquels tu as combattu les pirates, armés et équipés par les arsenaux de la ville. Mais peut-être davantage. Tu n'auras pas à t'inquiéter du recrutement ni du financement. Rien que de l'entraînement et du commandement. »

Else se garda bien d'émettre une opinion sur les armes et l'équipement engrangés dans les armureries de Brothe. Celles-ci avaient livré leur meilleur contenu durant l'incursion calzirine. Tout était vétusté et mal

entretenu. Plutôt que de se voir gaspillé chez les armuriers, l'argent avait fini dans les escarcelles d'officiers corrompus.

En Dreanger, Else n'avait jamais mené troupe plus importante qu'une compagnie. Gordimer ne supportait pas d'en confier le commandement aux officiers trop populaires. Else Tage, voué aux missions spéciales, ne prenait la tête que de petits groupes de soldats très motivés et hautement entraînés qui aimaient relever des défis sortant de l'ordinaire.

« Tant que ça, vraiment ? On dispose donc d'une telle trésorerie ? » Paludan consentait à financer une compagnie d'infanterie rudimentaire de deux cents hommes. À contrecœur, et seulement après que Divino eut contraint quelques cousins de province à revenir s'installer en ville. Et, aussi, parce qu'il espérait que les Bruglioni pourraient mettre la main sur de nouvelles propriétés au Calzir.

Les Familles ajoutaient cette piquante épice à la politique firaldienne : elles pouvaient détenir des biens dans une douzaine de principautés différentes.

« Nourris-tu quelque préjugé déterminant contre les Dèves, capitaine Hecht ? demanda le principaté Doneto.

— Aucun sentiment particulier, Votre Grâce. Je n'avais jamais côtoyé ce peuple avant mon arrivée en Firaldie.

— Parfait, en ce cas. »

Grade Drocker marmonna quelques paroles aussi haineuses que fielleuses.

« Notre frère militant ne partage pas ton indifférence à cet égard, fit observer Doneto. Il a eu la malchance de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment pendant l'insurrection dévédienne de Sonsa.

— C'est ce que j'ai entendu dire. J'ai eu la chance, pour ma part, d'arriver en Firaldie après la fin des émeutes.

— Les Dévédiens soutiendront le Saint Père dans cette affaire calzirine. En échange de certaines concessions et garanties, bien entendu. Le patriarche les leur accordera. Les Dèves ont davantage à lui offrir qu'il ne pourrait leur concéder. Cette fois-ci, tout du moins. »

Grade Drocker était d'avis que l'arrangement restait dur à avaler, mais il était discipliné. Il garda son opinion pour lui. Ces Dèves visqueux et puants allaient…

« Qu'exigent-ils ? s'enquit Else.

— La fin des contraintes légales qui pèsent sur leur condition de Dèves. Ils promettent de ne pas célébrer leurs rites impies hors de chez eux. »

Ainsi, les Dèves ne demandaient que la reconnaissance officielle du *statu quo ante.* Contrairement aux chaldaréens et aux pramans, ils ne faisaient pas de prosélytisme ni ne cherchaient à convertir de nouveaux adeptes. Leur religion était tribale.

« Ça ne s'arrête sûrement pas là, déclara Else.

— Bien entendu. Ils veulent qu'on épargne les Dèves et les Dainschaux calzirins pendant l'invasion. Leurs cousins du Calzir ne nous résisteront pas. Ils nous aideront au contraire en nous fournissant des renseignements. Ce qu'ils ont déjà commencé à faire. »

Else coula un regard vers Ferris Renfrow. « J'accepte. Le défi me plaît. Et ce sera pour moi une occasion d'écrire l'histoire.

— Très bien, fit Divino Bruglioni.

— Quelle latitude aurai-je ? Je peux recruter mes officiers ?

— Vous jouirez d'une très grande liberté, capitaine Hecht. Mais nous nous réservons le droit d'intervenir. Vous sentez-vous à la hauteur ?

— Bien sûr. » C'était un sha-lug. On l'avait entraîné à ça toute sa vie. Même s'il avait toujours cru qu'il commanderait les champions de Dieu, pas ceux de ses ennemis.

« Profitez de votre repas, capitaine Hecht, dit le principaté Bruglioni. Détendez-vous. Réfléchissez. Nous déciderons dans l'après-midi de ce à quoi nous emploierons ce régiment de la ville. »

Else se faufila à l'intérieur pendant qu'Anna Mozilla lui tenait la porte. « Il était temps, déclara-t-elle. Tu commences à me rendre jalouse, tu sais ? »

Ses taquineries laissaient toujours Else perplexe. Il ne savait jamais si elle parlait sérieusement ou si elle plaisantait.

« Je passe avec toi tout le temps que je peux.

— Je le sais. Ça ne me plaît pas et ça n'a pas à me plaire, mais je le sais. Je prépare à dîner ? J'ai déjà une belle poularde bien grasse à demi rôtie.

— Fais donc. Si tu en as envie. Dans une heure, peut-être ? Ou deux ?

— Oh ! Tu te décides donc enfin à faire le premier pas ? J'étais persuadée que tous mes cheveux seraient gris et que tu n'aurais plus un poil sur le caillou avant que tu… Qu'est-ce que tu épies entre les jalousies ?

— On m'a suivi.

— Encore ? Je croyais qu'ils y avaient renoncé.

— C'est vrai des Bruglioni. Mais des gens autrement sérieux s'intéressent maintenant à moi. Je t'expliquerai plus tard. Pour l'instant, j'aimerais me sortir le monde de la tête. Et toi seule peux m'aider à me vider l'esprit. »

Anna fit rôtir la volaille en écoutant Else la mettre au courant. « Difficile à croire, Piper. » C'était une excellente auditrice. Elle ne vous interrompait jamais ; ne posait pas de questions idiotes ; ne laissait pas ses émotions prendre le dessus sur son entendement. « Ils vont faire de toi un général ?

— J'ai du mal à le croire, moi aussi. Mais j'étais aux bons endroits aux bons moments.

— Tu es pour quelque chose dans ce qui est arrivé à ce sorcier de la Fraternité à Sonsa, n'est-ce pas ?

— Il avait tué mes amis. Et voulait me tuer aussi. Mais il ne savait pas qui j'étais.

— Tu n'as pas peur qu'ils cherchent à vérifier plus soigneusement tes dires ?

— Ça me terrifie. Mais je ne vais pas reculer devant un risque.

— Et le sorcier ? Il ne te soupçonne pas ?

— Non, j'en suis sûr. Certaines preuves laissaient entendre que l'homme qu'il traquait avait trouvé la mort durant le combat. Il ne m'a jamais vu, de toute façon. Et il est encore plus monté contre les Dèves. Je redoute davantage Ferris Renfrow. Il croit savoir qui je suis. Il cherche à se servir de cette promotion pour me contrôler.

— Tu devrais peut-être partir.

— Non. C'est mon métier. Ce que j'ai décidé de faire. Ton mari avait-il des contacts avec d'autres gens que les miens ?

— Que veux-tu dire ?

— Brutalement, que les agents de renseignement cherchent parfois à vendre leurs informations à plus d'un acheteur. Je me demandais s'il servait plusieurs maîtres. »

Anna le fixa d'un œil dubitatif. « Où veux-tu en venir ?

— J'essaie de deviner si d'autres que moi pourraient savoir que tu étais son épouse. À part ceux dont nous sommes les instruments. Si on établissait une corrélation, notre vie pourrait devenir très inconfortable… » Mauvais,

ça. Il avait appris à bien trop de gens qu'il avait connu Anna ailleurs. Tous ceux qui s'y intéresseraient d'un peu trop près seraient en mesure de découvrir les origines de cette femme.

« Il ne m'a jamais dit qu'il travaillait pour d'autres. Il agissait pour des motifs personnels. Dont il ne m'a jamais fait part.

— J'aimerais pouvoir t'éclairer. Mais je ne savais même pas qu'il avait disparu. J'ignorais jusqu'à son nom.

— Il était trop futé pour son bien.

— Je vois. Écoute. J'ignore à qui tu transmets mes renseignements. Et je ne veux pas le savoir. Mais il se passe plein de choses. Les gens, à l'autre bout de la ligne, doivent absolument en être informés. Ils doivent pouvoir me donner des instructions. Et je ne tiens plus à parler de ça. Cette poule dégage un fumet bien appétissant. »

« On a pris du bon temps, capitaine ? s'enquit Gervase.

— Oui, messire Saluda. En effet. Dont le rare plaisir d'une vraie nuit de sommeil. J'ai une idée. Et si nous enseignions le commandement à Dugo et aux garçons ? À partir du premier échelon ? S'ils participaient à l'entraînement de la compagnie, ils pourraient au moins affronter l'existence armés d'une vague notion de ce à quoi elle ressemble pour ceux qui s'échinent et endurent plaies et bosses. »

L'idée n'était pas du goût de Gervase. Mais il n'émit aucune opinion négative. Il ne contredisait jamais Else. Celui-ci risquait de laisser tomber certains documents entre les mains de Paludan Bruglioni. Gervase n'avait qu'une foi très limitée en la mansuétude de son ami.

« Ce Dève que tu as fait venir veut te voir. Il est dans le bureau de la comptabilité. Il a amené des cousins à lui.

— Cessez de vous apitoyer sur vous-même, Gervase. Vous êtes meilleur que vous ne le croyez. »

Saluda aurait volontiers répliqué, mais il se rendit compte qu'il n'aurait réussi qu'à se rabaisser.

Else sourit. « Aimeriez-vous être capitaine de la compagnie Bruglioni du régiment de la ville ?

— Ne joue pas à ce petit jeu avec moi, Hecht.

— Quel jeu ? Je ne vous ai jamais pris pour un pleutre, Gervase. Seulement pour un enfant gâté et ignorant.

— Je ne suis pas un lâche ! » Nul homme, même pris sur le fait, n'admettrait sa couardise. La plupart des poltrons cherchent désespérément à dissimuler leur terreur.

« Peut-être pas. Où est Titus Consent ?

— Au service comptable. En train de compulser les registres. Et je n'ai jamais trempé là-dedans.

— Vous vous inquiétez trop, Gervase. »

Titus Consent, l'expert-comptable dève fourni à Else par les cohortes de Glédius Stewpo, avait dix-neuf ans. Et il faisait encore plus jeune. C'était de toute évidence un espion dève dévoué à sa cause. Les chiffres étaient sa passion, mais il était marié et venait d'avoir un fils, Sharone, qu'il réussissait à placer dans toutes les conversations.

Les « cousins » de Titus se révélèrent plutôt des « oncles ». Glédius Stewpo en faisait partie. Else avait déjà rencontré brièvement l'autre homme dans la résistance dévédienne, mais il avait oublié son nom. C'était un de ces Dèves laconiques aux cheveux noirs qui se cantonnaient à l'arrière-plan mais exerçaient une très grande influence au sein de leurs conseils.

Else inspecta rapidement le bureau des yeux pour vérifier que personne ne les écoutait. « Quoi de neuf ?

— Ça m'a paru la meilleure méthode pour vous rencontrer, répondit Stewpo. Maintenant que vous faites partie des décideurs, vous êtes sans arrêt entouré par des lèche-bottes de l'empire et du Collegium.

— Ravi que vous y ayez pensé. »

Stewpo se rembrunit. « On vous surveille ?

— À chaque seconde.

— Qui ?

— Ferris Renfrow. Il s'est fourré dans le crâne qu'il me connaissait. Je ne sais pas à quoi il joue exactement. L'homme pour qui il me prend est celui qu'il aimerait que je sois.

— Mauvaise affaire, lâcha Stewpo. Il ne doit pas me savoir ici.

— Vous connaît-il ? Tient-il à faire votre connaissance ? »

Stewpo haussa les épaules.

« C'est peut-être déjà trop tard, oncle Glédius. Vous n'avez pas pris la peine de vous cacher. Si Renfrow a des yeux dans le quartier, il sait. Pourvu que vous fassiez partie de ceux auxquels il s'intéresse. Est-ce le cas ?

— Ça ne devrait pas l'être.

— Alors expliquez-moi ce qui se passe entre vous et le Calzir. Pourquoi les vôtres consentent-ils à aider Sublime ?

— J'espérais que ça ne serait pas un sujet de fâcherie entre nous.

— Ça ne l'est pas. Et ça ne le sera pas. J'aimerais simplement comprendre pourquoi vous avez retourné votre veste.

— Votre raisonnement comporte une faille, sha-lug. Mes amis et moi sommes toujours dans le même camp. Le camp dévédien. Cette invasion aura lieu. Le Calzir ne pourra pas la repousser cette fois-ci. Nous allons donc nous efforcer d'épargner aux nôtres le désespoir et les souffrances habituels en nous alliant aux vainqueurs avant les combats.

— Le désespoir et les souffrances habituels ?

— Durant toutes les guerres qui se sont déroulées dans cette partie du monde, les deux bords ont toujours profité de l'occasion pour châtier et dépouiller leurs Dèves et leurs Dainschaux.

— Ah. » Ça s'était également produit dans le royaume de la Paix, en dépit d'une loi sacrée exigeant que fussent protégés les infidèles qui se soumettaient à celle de Dieu. Mais moins fréquemment que dans l'Occident barbare.

« Je comprends. »

Stewpo en fut surpris. « Vous n'en discutez pas ?

— À quoi bon ? Vous avez raison. Il faut veiller sur les vôtres. Mon problème n'est pas celui-là, oncle Glédius. Tant que je commanderai le régiment de la ville, votre peuple n'aura pas à en souffrir.

— Et quel est-il, ce problème ?

— Ça reste une hypothèse. Je crains qu'il ne se trouve, parmi les renforts de la Fraternité venus de Runch, quelqu'un qui se souviendrait de m'avoir rencontré à Staklirhod sous un nom différent.

— Quel rapport entre votre appréhension et les Dèves ? » demanda Titus Consent après avoir entendu Else relater brièvement son séjour à Staklirhod.

Stewpo balaya la question d'un geste. « Vous feriez mieux d'espérer que votre dieu soit plus costaud que le leur, en ce cas, sha-lug. Mais je me demande pourquoi ils se souviendraient de votre petite affaire. C'était anodin. Pourquoi s'attendraient-ils à ce qu'un croisé itinérant refit surface à Brothe ? Gardez les cheveux courts, tenez-vous-en fermement à votre fable et soyez un bon soldat. »

Else, Stewpo et Titus Consent discutèrent encore une bonne heure, principalement de la tenue exécrable des comptes des Bruglioni, due à des manœuvres ineptes.

Consent soupçonnait quelqu'un d'avoir été soudoyé pour cacher qu'on devait une grosse somme d'argent aux Bruglioni.

« Et une manipe aussi maladroite qu'évidente cherche à dissimuler que la branche provinciale de la famille ne verse pas au trésor commun un écot aussi important qu'elle le devrait, ajouta-t-il.

— Vraiment ? En as-tu une preuve que je pourrais montrer à Paludan ? »

Titus lui tendit une liasse de documents. « En quatre exemplaires. Je sais que vous me prenez pour un gamin. Écoutez-moi malgré tout. Ces tripatouillages portent sur de très grosses sommes. Ce rapport pourrait menacer quelqu'un. C'est pourquoi je vous en remets plusieurs copies. Et aussi pourquoi je vous conseille de surveiller vos arrières. »

Polo entra en trombe, les faisant tous sursauter. Il n'accorda aucune attention aux Dèves. « Monsieur. Capitaine. Un messager est là. On vous réclame au Castella. Il s'est passé quelque chose.

— Tu as une idée de ce que c'est ?

— Non. Mais le messager semblait persuadé que ce n'était pas une bonne nouvelle.

— Très bien. Merci, Titus, ajouta Else à l'attention de Consent. J'aurai encore un boulot pour toi bientôt. Qui paiera mieux. »

Le sergent Bechter était devenu le cicérone d'Else au Castella dollas Pontellas. « Tu n'avais pas besoin de te presser, capitaine. Les autres prendront leur temps.

— Que se passe-t-il ? J'ai eu le message de seconde main. Polo lui a donné l'allure d'un séisme.

— C'en est peut-être un. La manière dont il a été accueilli suggère en tout cas un grave revers quelque part.

— Est-ce concevable ? Où donc se battrait-on ? En Dirécie ?

— Tu vas devoir attendre. Comme nous tous.

— Mais je suis quelqu'un de très particulier, se regimba Else en s'inspirant du manuel de savoir-vivre personnel de Pinkus Ghort.

— Sang et navets, frère Hecht ! Même si je t'aimais, je ne pourrais rien te dire. On ne m'a pas informé.

— Sans doute parce qu'ils ne se fient pas à toi pour tenir les marginaux de mon espèce dans le noir des champignonnières.

— Sergent Pipelette. C'est mon surnom. Vas-y. Profites-en.

— Hein ?

— La graille n'est-elle pas la première raison de ta précipitation ? Parce que les premiers arrivés sont les mieux servis ? »

Else éclata de rire. « Je ne me suis pressé que parce que je croyais qu'on s'y attendrait de ma part, avoua-t-il.

— Ceux qui sont mêlés à cette affaire adoptent volontiers un comportement laxiste vis-à-vis de ce que chérit tout soldat professionnel. Ponctualité et discipline, entre autres. »

Révélation guère surprenante, au demeurant. Les néophytes locaux tendaient à regarder la guerre comme un jeu. En dépit de ce que leur avait enseigné le raid des pirates.

Le respect d'Else pour les maîtres des Cinq Familles et du Collegium s'effritait. Paludan Bruglioni n'était pas le seul à souffrir de ce mal-être moral et mental.

Il se goinfra des meilleurs mets.

Un nouveau visage escortait le sorcier Grade Drocker à son arrivée. Ce dernier claudiquait. Il s'assit en luttant contre la douleur. Son compagnon fit face à l'assemblée « Je m'appelle Voltor Wilbe. De l'Office spécial de la maison du Saint-Père. Voudriez-vous tous vous lever, s'il vous plaît. »

Else ne fut pas surpris. Les chaldaréens priaient avant, pendant et après toute activité collective.

« Accompagnez-moi pour le rite de l'abjuration », poursuivit Wilbe.

Murmures de stupéfaction.

Else s'inquiéta. Qu'était-ce donc qu'un rite de l'abjuration ?

« De quoi diable s'agit-il ? demanda un des généraux de l'empire.

— Du rite de l'abjuration, répéta Wilbe avec irritation. Créé par l'Office spécial. Il permet aux bons chaldaréens de renoncer au Grand Adversaire et à la Tyrannie de la Nuit. »

Le général renifla dédaigneusement.

Le rite de l'abjuration était un répons. Voltor Wilbe psalmodiait. Son auditoire reprit son chant en chœur, renonçant ce faisant à toute alliance avec l'Adversaire et les créatures de la Nuit.

Quand il en arriva à : « Je renonce à la Tyrannie de la Nuit. Je renonce aux Instrumentalités de la Nuit », l'écho se fit presque inaudible. Les clercs se taisaient. Wilbe était offusqué.

Mauvais public, se dit Else. Grade Drocker marquait le pas. Dieu Lui-même faisait partie des Instrumentalités de la Nuit, selon les critères vulgaires.

« Pardonnez-moi, fit Wilbe. Je me suis laissé emporter. Je voulais seulement bannir tous les esprits ténébreux.

— C'est fait, gronda Drocker. Venez-en au fait.

— Oui, monseigneur. Messieurs, il y a eu une bataille navale. Dans le détroit entre Penalt et Dole Hemoc. » Wilbe semblait attendre de son auditoire qu'il connût la géographie. « Y était engagée la flotte qui se rendait ici depuis Staklirhod. Une rencontre accidentelle qui s'est transformée en un combat acharné de plusieurs jours. Des vaisseaux de Sonsa, Datéon, Vantrad, Triamoline, de l'empire oriental, et nos propres navires à la fin, y étaient mêlés. Au début, l'ennemi était une flotte lucidienne qui transportait des troupes vers le Calzir.

— Silence ! beugla Grade Drocker pour faire taire les murmures qui commençaient d'interrompre le laïus de Wilbe. Cette affaire va affecter nos projets. » L'éclat de Drocker eut un effet puissant. Les membres du Collegium eux-mêmes la fermèrent.

Voltor Wilbe donna ensuite les détails d'une bataille depuis longtemps prévisible.

Les amiraux de l'empire oriental et des royaumes croisés de Vantrad et Triamoline commençaient à soupçonner les Lucidiens de préparer depuis plus d'un an une expédition navale. Vaisseaux et troupes s'accumulaient dans plusieurs ports. L'hypothèse d'une tentative d'invasion de Staklirhod prévalait. Des vaisseaux éclaireurs s'étaient mis à écumer les côtes de Lucidie. Quelques escarmouches avaient eu lieu sur les flots. Les Lucidiens tenaient au secret de leur projet.

Les républiques mercantiles avaient envoyé des navires pour protéger leurs biens et leurs marchandises dès le début des raids calzirins. Les pirates, qui concentraient leurs efforts sur l'Église, n'y avaient pas touché.

Mais les pramans des vingtaines de petites îles disséminées dans la mer Utérine orientale avaient tiré parti de la confusion qui régnait plus à l'ouest. Ils s'étaient mis à attaquer les navires chaldaréens. Les républiques marchandes avaient protesté.

Else comprit avant que Wilbe eût fini d'expliquer : la conclusion était inéluctable. Quand la flotte lucidienne avait fait voile, elle transportait cinq mille soldats, des vétérans, avec chevaux, équipement, armes et vivres, le tout à destination d'al-Healta au Calzir.

Ainsi, la Lucidie s'était préparée à venir en aide au Calzir bien avant que la racaille calzirine ne s'en prît à l'Église épiscopalienne.

Le principaté Donel Madisetti perdit patience. « Quel rapport avec nous ? Où la Fraternité intervient-elle là-dedans ?

— La flotte de la Fraternité s'est retrouvée mêlée au combat parce qu'elle s'est présentée au mauvais endroit au mauvais moment, Votre Grâce. »

Une flottille triée sur le volet de vaisseaux de guerre chaldaréens, le plus souvent petits mais rapides, avait commencé de harceler les Lucidiens dès qu'ils avaient pris la mer. La flotte de la Fraternité avait participé à l'affaire parce que le foutoir déclenché par la Lucidie lui avait bloqué la route alors qu'elle tentait de traverser la mer en catimini pour gagner Brothe. Les Lucidiens tentaient eux aussi de passer inaperçus.

Tout ce cirque donnait l'impression d'une pure folie ambulante propulsée à la rame… en même temps qu'il évoquait une de ces coïncidences dont raffolent les Instrumentalités de la Nuit et qu'elles déclenchent pour s'amuser.

L'apparition de la flotte de la Fraternité avait causé la perte des Lucidiens. La marée et les courants portaient leurs navires les plus vétustés, petits et vulnérables, vers les chaldaréens.

Mais marée et courants avaient également déporté ces derniers, en leur faisant contourner le cap de Dole Hemoc, pour les placer sur la route d'une flotte de Dreanger qui s'efforçait, elle aussi, de traverser l'archipel sans se faire remarquer, car elle apportait de l'aide au Calzir.

Les Instrumentalités de la Nuit continuaient de combiner leur canular.

Seuls deux vaisseaux de la Fraternité avaient pu s'échapper. Le Frère Wilbe était à bord de l'un d'eux. Les pramans survivants avaient fait route vers le Calzir. « Nous les avons filés, déclara Wilbe. Ils ont touché terre près d'al-Stikla, sur la côte est du Calzir. Les Lucidiens y ont aussi débarqué. Les Dreangériens et quelques Lucidiens ont poursuivi leur chemin vers al-Healta. Nous n'avons pas réussi à déterminer leurs forces actuelles. Les Dreangériens sont des marins épouvantables. »

Else dédia une prière muette aux sha-lugs qui avaient péri. Gordimer construisait trop vite ses flottes. Ses marins n'avaient pas le temps d'apprendre. La dernière fois que Dreanger avait été une puissance maritime, c'était avant le surgissement de l'Ancien Empire.

« Un puissant sorcier accompagnait leur flotte, poursuivit Wilbe. C'est sa présence qui a fait pencher la balance. »

Ça tournait un peu plus vilain à chaque seconde.

Devait-il conduire une flotte impressionnante contre er-Rashal al-Dhoulquarnen ?

Il ne combattrait que les Lucidiens et les Calzirins. Affaiblir les Lucidiens profiterait au khaïfat d'al-Minphet.

À un moment donné, l'empereur apparut sans s'être fait annoncer. Il resta en retrait, petit et silencieux, et ne se fit remarquer que lorsqu'il déclara « Ce n'est pas une catastrophe. Sauf si vous ne vous en étiez pas tirés. Essayez d'adapter votre réflexion à cette nouvelle réalité. » Il désigna la carte, qui ne montrait que le Calzir, les cantonnements d'Alameddine et les marches de plusieurs petites principautés frontalières. « On bloque les passes des montagnes de Vaillarentiglia. Là et là. On fait le blocus de leurs ports. Leurs moissons seront vite épuisées. La pêche cessera car pêcheurs et barques ne seront pas rentrés. Au début de l'hiver, ils seront proches de la famine. La surcharge en milliers de soldats et d'animaux improductifs hâtera encore la période des vaches maigres. Les Lucidiens et les Dreangériens ne pourront pas importer de vivres.

— Pourquoi ? s'enquit un des principatés.

— Le Frère Wilbe affirme qu'ils ont offensé Sonsa, Datéon, l'empire oriental, Vantrad, Triamoline et Staklirhod. Toutes ces puissances chercheront à leur rendre la monnaie de leur pièce. »

Else étudiait attentivement la grande carte. Et il y lut un désastre praman en puissance encore plus effroyable que celui qui bouillonnait dans le cerveau de l'empereur. Johannes ne regardait pas le Calzir comme un tout.

Quelqu'un, dont se dégageait puissamment la puanteur d'er-Rashal al-Dhoulquarnen, avait machiné, magouillé et tiré des ficelles jusqu'à ce qu'il fût certain d'avoir créé une situation qui enfermerait définitivement Sublime et ses frères épiscopaliens dans leur propre région du monde, leur interdisant ainsi de nuire à Dreanger et aux Terres Saintes.

Mais…

Le rêve d'er-Rashal était sur le point de tourner au cauchemar. La rencontre aléatoire de ces flottes avait éliminé tout espoir d'attirer les forces du patriarche et de l'empire dans une gigantesque embuscade. Les alliés pramans, en dépit de leur victoire sur la mer, étaient piégés dans une bouteille. Et Else les soupçonnait de ne pas s'en apercevoir avant le début de la disette.

Il fixait sombrement la carte. Il n'y voyait qu'un désastre pour les croyants. Hansel était encore trop pessimiste.

À moins qu'er-Rashal n'eût en tête quelque plan insondable, il n'avait réussi, par sa ruse, qu'à perdre deux flottes et deux armées de soldats chevronnés. Sauf si la débâcle faisait partie du plan.

Else ne savait toujours pas ce que le sorcier comptait faire de ces momies d'Andesqueluz.

Était-il donc aussi mal à l'aise que Gordimer avec lui ? Gordimer donnait des ordres. Er-Rashal les lui soufflait. Gordimer ne s'intéresserait pas aux momies. Mais, si jamais un rival potentiel devait échouer dans sa tentative de rapatriement d'une collection de vieux ossements, il n'en aurait pas le cœur brisé.

« Capitaine Hecht ?

— Votre Grâce ? Pardonnez-moi. » Le principaté Doneto s'était rapproché de lui. « Cette carte essaie de me dire quelque chose. Mais je n'arrive pas à l'entendre. Ça crève pourtant sans doute les yeux.

— Les idées ne fusent pas non plus comme un feu d'artifice dans cette salle.

— Bien sûr, Votre Grâce. Si c'était si évident, quelqu'un l'aurait déjà vu.

— Dis-moi ce que tu vois. Quand tu le vois. Et ce que tu penses. Parce que je ne sais pas trop en quoi cette nouvelle situation pourrait profiter aux Bruglioni. Ni à personne qui subventionnerait le régiment de la ville.

— Je ne suis pas d'accord. L'argent, jusque-là, est la seule contribution des Cinq Familles. Ce n'est pas comme si leurs membres se retrouvaient brusquement dans une situation où ils risqueraient réellement d'être blessés dans leur chair.

— Ton cynisme est l'égal de celui d'un natif de Brothe, capitaine Hecht. Mais…

— Votre Grâce ?

— Sommes-nous dans un mauvais cas ? S'agissant de la grande aventure de Sublime.

— Je ne peux pas vous donner la réponse à laquelle vous aspirez de tout votre cœur. Nous sommes à la merci des décisions des grands de ce monde. Les incroyants ont agi stupidement. Ils auraient dû préserver leurs forces. Battre en retraite et laisser le Calzir se défendre tout seul. »

Le principaté le scruta, perplexe. « Explique-toi.

— Les Lucidiens et les Dreangériens ont dilapidé une bonne partie de leur puissance navale. Ils se voulaient en mesure de défier les flottes occidentales. Ou celles de l'empire oriental. Pire encore, ils n'ont pas seulement perdu leurs vaisseaux, mais aussi leurs meilleurs soldats et marins, au moment où un patriarche s'apprête à lancer une nouvelle croisade.

— Je n'ai pas une tournure d'esprit militaire, j'imagine. Tout ce que je vois, c'est que ces soldats vont nous rendre la vie plus difficile au Calzir.

— Bien entendu. C'est leur mission. Mais nous les détruirons, hommes et navires. Le temps et l'argent qu'on leur aura consacrés auront été gaspillés en vain. Ils ne seront plus là à l'arrivée des croisés. Sauf si Sublime et Hansel prennent chacun des décisions stupides. »

On s'agitait. « Excuse-moi, fit le principaté Doneto. Je dois y aller. Le patriarche est là. »

Sublime fit une apparition surprise. Il n'intervint à aucun moment et se retira au bout de vingt minutes.

Else était déçu. Pendant des années, on lui avait décrit le patriarche sous les traits d'un grand démon cornu aux sabots fourchus. Il n'avait vu qu'un gros lard à moitié chauve, à la bouche pincée, affligé d'un léger strabisme, ressemblant plus à un morne boutiquier qu'à un puissant et lunatique seigneur de la guerre et chef religieux. Il n'avait pas eu l'air de comprendre ce qui se passait dans la salle.

Bon, il avait été un candidat du compromis. Raison pour laquelle l'Église ne pouvait pas s'offrir aujourd'hui le luxe de ses ambitions ultramarines.

Ce que Sublime laissait voir en public n'était qu'une façade destinée à désarmer ceux qui ne le connaissaient pas, déclara avec insistance, un peu plus tard, le principaté Doneto.

Else grava sa silhouette dans son esprit. À l'instar de Rodrigo Cologni, Honario Benedocto se faufilait peut-être dehors sous quelque

travestissement pour jouir des faveurs de l'Adversaire. Ses gardes du corps le trahiraient.

Il ignorait pourquoi cette idée lui semblait si évidente, à lui et lui seul. Tout était là, sur la grande carte. Tout ce qu'il fallait pour anéantir le Calzir et les bons soldats qu'on avait envoyés défendre ce royaume stérile.

Else demanda autour de lui. Personne ou presque n'était capable de nommer le mafti al-Araj el-Arak ni un seul prince ou seigneur de la guerre du Calzir. Les rares qui l'avaient visité en parlaient comme d'une contrée où régnait le chaos, composée en majeure partie de petits États gouvernés par des seigneurs mesquins. Guère différente, en somme, des confins chaldaréens de la Firaldie.

« Tu as posé de nouveaux charmes et talismans aux portes et fenêtres, chuchota Else, étendu sur le lit, Anna dans les bras.

— Quelqu'un essayait sans arrêt d'entrer. La faiseuse ne croyait pas que ça puisse arriver ici. Mais elle a quand même pris mon bon argent.

— Arriver… à Brothe ?

— Exactement.

— Ce sont des imbéciles.

— À croire qu'il ne fait pas noir la nuit.

— Ces sortilèges sont efficaces.

— J'ai choisi une femme avec de sérieuses références.

— Qui ne prend guère au sérieux les craintes de ses clients.

— Je ne suis pas née d'hier. Sonsa n'était pas non plus un antre de la vertu, chéri.

— Bon.

— Tu crois que c'est à cause de toi ? Quelqu'un voudrait-il m'épier pour mieux t'espionner ? »

Il ne pouvait guère lui affirmer le contraire.

« Oh, mon Dieu ! Le serpent est toujours vivant. » Elle passa le bras derrière lui et l'étreignit. « Bon. Le travail de la femme n'est jamais achevé. Mais je finirai par dompter ce monstre. »

Else n'avait connu qu'une seule femme avant Anna Mozilla. Son épouse. Elle était soumise. Endurait tout parce que tel était son lot et son devoir. Ne se mêlait jamais de rien.

Anna se mêlait de tout, totalement et sans exception. Plus souvent qu'elle ne l'aurait dû. « J'aurais fait une putain grandiose, proclama-t-elle.

Si j'avais pu coucher avec des inconnus. Parce que, si tu en étais capable, vingt fois par jour ne me ferait pas peur.

— Je ne suis plus aussi jeune, protesta Else.

— Vous ne l'avez jamais été, mon cher. Cesse de parler. Agis. »

Else supputait que Ferris Renfrow ferait surveiller cette veuve Mozilla qui avait incité ses voisins à penser qu'elle était une émigrée d'Aparion. Ce qui leur semblait d'ailleurs un mensonge. Ils la croyaient d'une contrée plus septentrionale, située vers les marches de l'empire du Graal. Else avait toujours semé ceux qui le filaient prés de la maison d'Anna. Ou le leur avait fait craindre.

Il n'alla nulle part cette nuit-là. Nulle part où Anna Mozilla ne l'emmenait pas.

Il reprit ses tournées dès qu'il eut regagné la citadelle Bruglioni. « Vous devriez y penser vous-même, monsieur Phone, aboya-t-il après avoir aplani quelques difficultés. Je ne serai pas toujours là pour réfléchir à votre place. »

Madame Ristoti ne se laissait pas intimider. « Et ma requête d'aides supplémentaires, monsieur Hecht ? J'ai trop de ventres à nourrir et trop peu de bras pour les remplir.

— On vous a autorisée à engager trois autres personnes. Vous connaissez vos besoins. Embauchez-les. Ne me remerciez pas. Remerciez plutôt mon comptable dève. Il peut convaincre Paludan de n'importe quoi. Paludan croit que les chiffres sont magiques. On a également augmenté de soixante pour cent le budget de vos achats. Alors tâchez de ne pas nous servir que du bouillon de panais.

— Ça leur a plu, non ? s'enquit madame Ristoti en souriant largement.

— Autant que vous pouviez l'espérer.

— Un rare témoignage de sympathie, alors ?

— La sympathie n'a rien à y voir. L'oncle Divino a expliqué à Paludan qu'il perdrait du personnel s'il continuait à lui servir ce rata. La ville s'apprête à entrer en guerre. D'autres opportunités s'offrent aux classes laborieuses.

— Ah, vous voilà, monsieur !

— Polo ! Je me demandais combien de temps ça te prendrait.

— Monsieur ? » Polo n'avait toujours pas compris qu'on avait percé à jour son allégeance au principaté Bruglioni.

« Pas grave, fit Else.

— Euh… Paludan veut vous voir. Il n'est pas content. Mais je ne crois pas que ce soit de votre faute.

— Mieux vaut aller voir ce qu'il me veut, alors. »

La citadelle avait changé. Le ménage était pratiquement terminé. La remise à neuf était en bon chemin. Des salles naguère lugubres et désaffectées grouillaient à présent de Bruglioni prodigues, retour de la campagne.

Polo avait pris la tête. Il conduisit Else jusqu'à la suite personnelle de Paludan. « Il est peut-être avec sa maîtresse, chuchota-t-il. Feignez de ne pas la voir.

— Il a une maîtresse ? » Else avait jusque-là ignoré les rumeurs, certain qu'on en parlerait davantage si elles étaient fondées.

« Tout le monde en a une quand on a atteint une certaine situation. Plus votre condition est élevée, plus votre maîtresse est belle. Quand on devient réellement important, on en prend deux. Le patriarche en a trois ! Elles lui ont donné quatre ou cinq enfants. Mais les connaisseurs croient qu'il leur préfère les garçons.

— Les prêtres ne sont pas censés faire vœu de chasteté ?

— C'est là une règle qui ne sera honorée qu'au carillon du Jugement.

— Vraiment ? D'où viennent ces dames ? » Pourquoi Rodrigo Cologni n'avait-il pas plutôt pris quelques maîtresses ? Il serait encore de ce monde.

Polo haussa les épaules. « De là où on les trouve. Le principaté Doneto couche avec Carmella Dometia, l'épouse de Gondolfo, son second. Depuis qu'elle a douze ans. Il est le père de ses deux enfants. Il veille à ce que Gondolfo ait la belle vie, bien que celui-ci, en sa qualité de régisseur des Benedocto, passe le plus clair de son existence dans l'empire oriental. Où il a sans aucun doute lui aussi une maîtresse. Et, tout comme les soldats, les femmes viennent chercher fortune à Brothe, ajouta Polo.

— Si bien qu'on n'y manque jamais de matériel à exploiter, travailleurs, soldats ou catins. »

Polo ne manifesta aucune empathie. « Les hommes vendent leurs muscles. Les femmes leur sexe. Si elles sont belles, qu'elles ont de la personnalité et peuvent plaire aux hommes, elles réussissent. » Il gratta à la porte de Paludan. « Polo, monsieur. Avec le capitaine Hecht. » Percevant une invitation à entrer qui échappa à Else, Polo ouvrit la porte.

Si Paludan était en compagnie d'une femme, il l'avait habilement cachée. « Capitaine Hecht. Merci d'être venu. » Comme si Else avait eu le

choix. Malgré lui, Paludan commençait à s'approprier les talents de tierces personnes.

« Monseigneur ?

— Le triste jour est arrivé. Celui que je n'appelais pas de mes vœux mais contre lequel je ne puis rien.

— Monseigneur ?

— Divino dit qu'il est temps pour toi de déménager. Tu peux donc te concentrer sur les préparatifs de ton départ pour la guerre. Je n'ai pas envie que tu partes. Je n'aurai plus aucune excuse. L'oncle Divino me lancera ton nom au visage chaque fois que je déraperai.

— Je n'ai fait que ce pour quoi vous m'aviez engagé.

— Bien sûr. Et pour le mieux.

— Je l'espère. »

Paludan se reprit. Ce qu'il avait à dire n'était pas facile. « Nous te regretterons, capitaine. Je n'ai jamais été bien à l'aise en ta présence, mais elle a toujours eu un effet positif. Tu as rendu espoir et ambition à cette famille. C'est là un don précieux. Rends-toi au Collegium avec la certitude que je me comporterai dorénavant en adulte responsable. »

Else hocha la tête. « Bien sûr.

— Et je te remercie de n'avoir pas créé une situation qui aurait pu me coûter mon meilleur ami. C'était en ton pouvoir. »

Eh bien, Paludan était donc capable, de temps à autre, d'un fulgurant effet de surprise.

« J'ai fait ce qui m'a paru le plus souhaitable. Mon séjour ici m'a plu. Les défis y étaient épineux mais pas insurmontables.

— Ceux de ton nouveau travail seront davantage dans tes cordes.

— Celui pour lequel on m'a élevé et entraîné, monseigneur. Mais, de vous à moi, je n'y prends pas plaisir. Même si je suis doué pour ça.

— Tu feras ton chemin. Tiens. Prends ça. En témoignage de ma gratitude pour le réveil de cette maison. » Paludan lui tendit une bourse en peau de daim. « Et le mien en particulier.

— Merci, monseigneur. Mais je ne suis pas sûr de l'avoir mérité. »

Paludan haussa les épaules. « Fais comme si. Polo. Viens ici.

— Monseigneur ?

— Prépare-toi à partir. Une grande réunion stratégique doit se tenir cet après-midi. L'oncle Divino tient à ce que le capitaine Hecht soit installé avant. »

Que Polo l'accompagnât ne surprit guère Else. Le petit bonhomme incolore serait toujours à un jet de pierre, du moins tant que Piper Hecht aurait affaire au principaté Bruglioni et au Collegium.

Else examina la bourse en peau de daim pendant que Polo achevait de charger leurs possessions. Il en fit soigneusement coulisser les tirants.

« Combien vous a-t-il donné ? demanda Polo.

— Quelques-unes de ces petites pièces d'or aussi fines que des écailles de poisson. Et une poignée de pièces d'argent. Toutes étrangères. »

Polo sourit. « Il n'a pas changé de livrée, dirait-on. »

Else offrit à Polo deux pièces d'argent et une petite monnaie d'or guère plus épaisse qu'une écaille de carpe. Polo les fit aussitôt disparaître. « Paludan ignore que j'y travaille depuis hier. Depuis que le principaté m'a annoncé qu'on déménageait.

— Où irons-nous ?

— Au palais Chiaro. Fantastique, non ? » Polo se mit à jacasser sur le Chiaro : immense, riche et labyrinthique, une véritable cité tapie au cœur de la Ville Mère. Une cité sainte bourrée jusqu'à la gueule de tout ce qui est impie.

Else piocha dans la bourse le seul article qu'elle aurait dû contenir.

Un simple anneau d'or. Non, pas si simple, après tout, découvrit-il en le présentant à la clarté de leur seule lampe.

Des caractères étaient gravés sur la bague. On ne les distinguait que lorsque la lumière les frappait sous certains angles. Quand on les présentait de façon correcte, ils se détachaient très distinctement en noir, comme calligraphiés.

Un anneau magique ?

Certainement. Mais de quelle espèce ? Aucune instruction ne l'accompagnait. Peut-être n'était-il pas censé le remarquer.

Il ne pouvait venir que de Divino Bruglioni. Mais pourquoi le lui avoir remis de manière aussi tarabiscotée ?

Le principaté Divino avait peut-être craint qu'un indésirable ne remarque qu'il avait changé de main. Else restait pourtant persuadé qu'il n'était pas censé voir ces caractères gravés. Quelqu'un, qui n'aurait pas eu comme lui une amulette bien spéciale au poignet, ne les aurait sans doute pas remarqués. À moins que l'anneau ne soit qu'un banal morceau d'or et que cette gravure concerne un serment de fidélité vieux de cinq siècles.

« Qu'est-ce que cet anneau a de si fascinant, monsieur ?

— Je n'en suis pas sûr. Mais le manipuler me détend.

— Oh ! Clémence III se servait de ces grosses perles rouges d'eau douce. Et mon père d'un galet lisse des Terres Saintes. C'est peut-être compréhensible, alors.

— Il est très usé. Je ne suis pas le seul à l'avoir tripoté. » Il tenta de le glisser dans une poche et eut la très nette impression que l'anneau s'y opposait.

Il l'enfila à son annulaire gauche, ce qui parut satisfaire l'objet.

Le palais Chiaro était effectivement très vaste. Une petite ville en soi. La nouvelle suite d'Else était douze fois plus grande que celle de la citadelle Bruglioni.

« Ces pièces sont immenses, Polo ! Des tribus nomades pourraient y camper. » Trop grandes. Il s'y sentait mal à l'aise.

Mais il ne détestait pas se trouver si près de la source du pouvoir occidental ; à un jet de pierre du patriarche dément.

Là où Gordimer et er-Rashal n'auraient souhaité sa présence que dans leurs rêves les plus fous.

Il arpenta l'appartement en quête d'un piège évident. Il ne trouva rien. Mais il s'y était attendu. Ces gens feraient preuve de subtilité.

« Tâche de savoir si on peut se remplir la panse, Polo. Je vais me reposer jusqu'au moment d'expliquer au patriarche comment conquérir le monde.

— On devrait faire venir votre amie pour cuisiner, suggéra Polo. Elle pourrait habiter ici.

— Je ne pense pas.

— Il y a des bains. Si ça vous tente. » Polo lui jeta un regard torve.

Les bains du palais Chiaro étaient légendaires.

« Vraiment ? » Else soupçonnait les bains du Chiaro d'être bien moins licencieux qu'on ne le croyait, comme la plupart de ce qui reste caché au péquin ordinaire. « Il faudra me les montrer plus tard.

— C'était juste pour dire. Je ne sais pas encore m'orienter. Je ne suis venu qu'une fois, quand le principaté Bruglioni m'a fait visiter l'appartement. »

Else se remit à déambuler dans la suite, en accordant une attention plus particulière à la pièce dont Polo lui avait expliqué qu'elle serait son cabinet

de travail. Il voulait éloigner Polo. « Va voir si tu peux trouver des vivres et des fournitures. »

Quand aurait-il l'occasion de revoir Anna à présent ? Le succès crée ses propres complications.

Else s'installa confortablement dans son nouveau bureau. Il examina l'anneau qu'il avait trouvé dans la bourse de Paludan. Ce cadeau le rendait nerveux. Si c'en était bien un. Paludan aurait-il ignoré sa présence dans la bourse ?

Les anneaux magiques pullulaient dans le folklore et les légendes. Ils n'étaient jamais bénéfiques à personne.

Des anneaux de pouvoir figuraient dans les mythes des religions préchaldaréennes du Nord et des marais glacés d'où Piper Hecht était censé provenir. Else, dès qu'il en avait l'occasion, se renseignait autant qu'il le pouvait sur cette lointaine culture. Il ne se passait pas un jour sans qu'on le questionnât sur sa patrie, le plus souvent par pure curiosité. Il n'osait pas prendre le risque de se tromper. Quelqu'un pouvait relever une erreur.

Il fixa l'anneau d'or. « Es-tu Grinling, l'anneau forgé par les Aelen Kofer pour le Père de Tout ? » Le Trompeur l'avait volé et caché dans le ventre du roi des ours des glaces. Le héros Gedanke avait défié le roi des ours dans un combat dont l'enjeu serait son foie, parce qu'un oracle lui avait appris que seule une bouchée du foie du roi des ours des glaces pourrait sauver les enfants d'Amberscheldt d'une maladie mortelle. En arrachant son foie à l'ours des glaces, Gedanke avait découvert Grinling.

Une malédiction était attachée à Grinling, car le Père de Tout n'avait pas versé aux Aelen Kofer la totalité de ce qu'ils avaient exigé pour paiement. L'anneau trahissait inéluctablement celui qui le portait. Dont Gedanke lui-même, quand le Père de Tout avait envoyé Celles-qui-choisissent-les-égorgés récupérer Grinling. Arlensoul était tombée amoureuse de Gedanke et lui avait donné un fils, scellant ainsi leur perte. « Si tu es Grinling, anneau, je ne te veux pas auprès de moi. »

L'histoire de Grinling était sombre et cruelle. Elle parlait de viol, de meurtre, d'inceste, et d'une querelle mortelle entre les anciens dieux et ceux, encore plus vieux, qui les avaient précédés. Des dieux si féroces qu'ils terrifiaient les Instrumentalités de la Nuit.

Else déchiffra chaque mot de l'inscription gravée dans l'anneau, un caractère après l'autre. De prudentes modifications de l'angle de réflexion

en révélèrent d'autres, gravés presque à la même place. Puis il découvrit d'autres inscriptions à l'intérieur. Il les nota toutes laborieusement. Et soupira de soulagement en ne reconnaissant pas le mythe de Grinling.

Aucune des inscriptions n'était écrite avec les bâtonnets impies de l'écriture nordique.

Il ne comprenait pas ce qu'il retranscrivait. À l'extérieur, il s'agissait probablement de brothien pré-classique. La langue et l'alphabet de l'inscription intérieure étaient différents, et les caractères si minuscules qu'Else voyait mal comment ils auraient pu être gravés à la main. Beaucoup étaient trop usés pour qu'on les reproduisît avec certitude.

Il aurait aimé pouvoir filer au quartier dève. Glédius Stewpo connaîtrait sans doute quelqu'un qui pourrait lui expliquer ce qu'était l'anneau.

Les bains du Chiaro semblaient sortis des fantasmes de quelque luxurieux potentat oriental. On y trouvait vin et femelles en abondance, encore que les filles, visiblement, ne fussent pas là pour le sport. Else ne vit rien de tel, mais en revanche de vieux principatés ridés s'y faire conduire en litière par des jeunes gens glabres et huilés.

Un jeune éphèbe entièrement nu l'aborda. « Je m'appelle Gleu, messire. » Gleu avait un accent très prononcé. « Je vous aide à vous déshabiller ?

— C'est ma première visite, Gleu. Explique-moi comment ça marche.

— Les règles ne sont pas nombreuses, messire. Vous allez aux bains chauds – ou froids, selon votre inclination – et vous choisissez la fille dont vous souhaitez qu'elle vous baigne. Ou le garçon, selon vos préférences. On ne touche pas. Sauf si on vous y invite. Sinon, vous aurez une amende. La deuxième fois, on vous met encore une amende et on vous exclut pour deux semaines. La troisième, on vous exclut définitivement. Votre comportement peut même vous valoir le fouet. C'est du moins ce que dit le Saint-Père.

— On appliquait donc d'autres règles autrefois ?

— Oui, messire. »

Le service dans les bains était une forme de privilège social réservé aux orphelins et enfants abandonnés. Pourvu qu'ils fussent beaux, évidemment. On leur assurait le gîte et le couvert. Sans exiger d'eux davantage que ce qu'ils consentaient à offrir. Mais les pourboires qu'ils touchaient étaient manifestement plus gros quand leurs critères moraux se faisaient plus souples.

« Ceux qui réussissent à épargner peuvent vivre dans l'aisance après leur départ. » Ceux qui ne gagnaient pas de gros pourboires ou n'étaient pas choisis fréquemment servaient ensuite dans les lupanars de bas étage. « Vous voudrez une fille, n'est-ce pas ?

— Oui. »

Gleu conduisit Else dans une salle où plusieurs dizaines de filles de diverses provenances ethniques, âgées de sept à dix-huit ans, attendaient d'aider les princes de l'Église à se baigner et se détendre. Else hésita.

« Vous préférez vous faire assister par des garçons ? souffla Gleu.

— Non.

— Alors choisissez-en deux. Peu importe lesquelles. »

Else se laissa faire. Il désigna deux des filles les plus âgées, dont aucune n'appartenait à un type ethnique qu'il reconnaissait. La première était une grande blonde musclée aux seins pointus et aux yeux bleus, du bleu d'une glace vieille de mille ans. L'autre, tout aussi grande, avait la peau acajou et dénuée de tout défaut. Ses seins rappelaient à Else des calebasses. La blonde avait les cheveux longs mais tressés. Ceux de l'autre, noirs et frisés, ne faisaient pas plus de deux centimètres. Elle semblait ravie d'avoir été choisie. Chacune le prit par un bras pour le conduire au principal bassin chauffé. Elles le firent asseoir et le laissèrent s'imprégner de la chaleur. « Ne parlez pas. Fermez les yeux. Détendez-vous. »

Elles se blottirent contre lui. Une de chaque côté.

Else laissa la chaleur le pénétrer, comme elles le lui avaient expliqué. À mesure qu'elle le saturait, son esprit se vidait de tous ses soucis.

Les filles posèrent chacune la tête sur ses épaules. Il somnola.

Au bout d'un moment, elles le conduisirent dans un bassin de récurage. Elles savonnèrent et frottèrent chaque pouce de son corps. La grande blonde n'avait pas l'air de tenir à un plus gros pourboire.

La Noire gloussa soudain en montrant sa réaction physique « Plus impressionnant que ce que nous exhibent d'ordinaire ces tristes vieillards. » Elle n'y prêta plus beaucoup attention par la suite.

Son érection perdurait encore quand elles décidèrent qu'il était prêt à sortir du bassin.

Il se retrouva presque aussitôt nez à nez avec un Osa Stile en petite tenue. « Oh, mon Dieu ! » se contenta de lâcher Osa, tout en continuant de cornaquer un vieil homme vers un bassin de récurage.

« Vous avez fait une touche », déclara la Noire dans un rire de gorge.

Else ne répondit pas. Que faisait donc Osa ici ? Comment diable était-il devenu garçon de bain ? Johannes Bottenoire graisserait-il la patte d'un principaté ?

Bien sûr que oui. Et même de plusieurs, sans doute.

Les filles le conduisirent dans une petite salle embaumée. Elles le séchèrent. « Allongez-vous sur cette couche, lui dit la blonde. Sur le ventre. »

Elle avait aussi un accent, léger mais perceptible. Sa langue maternelle n'était pas le firaldien. Mais la Noire était peut-être née à Brothe.

Else s'étendit sur la couche de cuir. Les filles entreprirent de le masser et de l'oindre d'huiles.

Ses soucis s'évanouirent de nouveau.

Quand on lui demanda de se retourner, il était presque trop flasque pour obtempérer.

Les filles se remirent à glousser à la vue du glorieux et persistant témoignage de sa virilité.

Frictions et onctions continuèrent encore un moment, puis les filles se glissèrent sur la couche à côté de lui. Le contact mouvant de leur peau lisse et huilée contre la sienne était encore plus doux que le massage. Elles ralentirent peu à peu et se blottirent contre lui.

Il s'assoupit.

À son retour, Pinkus Ghort l'attendait dans ses quartiers.

« Désolé pour le retard.

— Ça fait du bien d'être un des cadors, hein ?

— Quoi ?

— J'ai entendu parler de ces bains.

— Les exagérations ont sûrement dû prendre d'encore plus grandes proportions après avoir tournoyé quelque temps sous ton crâne.

— Bien sûr. » Ghort avait réussi à mettre une dose massive de cynisme incrédule dans ces deux seuls mots. « De quoi avais-tu besoin ?

— Besoin ?

— Tu m'as envoyé chercher, frère. Je ne passe pas par hasard.

— Oh ! Oui. Bien sûr. Il me faut un adjudant. Pour le régiment de la ville. Le poste t'intéresse ?

— Merde, ouais ! éructa Ghort au terme d'un bref instant de stupeur. Par les couilles velues d'Aaron, Pipe ! Pourquoi tu me poses la question ?

Eh ! Minute ! C'est quoi, la putain d'entourloupe ?

— Que tu vas devoir quitter le principaté Doneto pour t'appuyer plus de boulot que dans toute ta putain de vie.

— Merde ! Je m'en doutais. Je pourrai fréquenter les bains ?

— Non.

— De pire en pire. Et maintenant, tu vas aussi me demander de travailler à l'œil, pour l'expérience.

— Je te nourrirai. Que demander de plus ?

— Laisse-moi une minute, Pipe. Je vais réfléchir. Bordel, j'ai une idée ! Et si tu me filais beaucoup plus de pognon que je n'en touche du principaté Doneto ? Chez qui, dois-je le souligner ? je n'ai strictement rien à glander qui ressemble vaguement à du travail. Et pour une foutrement bonne paie, qui plus est.

— Mince ! Je comptais garder ton salaire pour moi.

— Mets-moi au parfum, alors. Qu'est-ce qu'on fabrique ? Qu'est-ce qu'il nous reste à faire ?

— Tout. Je viens à peine de démarrer. En me frayant mon chemin à coups de coude dans la politique. Les gens qui financent le régiment se conduisent comme des enfants de cinq ans. Tu es le deuxième homme que je recrute moi-même. Ils m'ont obligé, sans même me consulter, à enrôler des dizaines de parfaits demeurés. Ces Brothiens ne comprennent rien à ce qu'on leur dit quand on parle de mérite ou de compétence. Un caillou pourrait bien devenir général, pourvu qu'il ait de l'entregent. Je m'efforce donc de placer en douce quelques types prévisibles, qui resteront compétents même sous la pression.

— J'arrive donc en second, hein ? De qui donc avais-tu davantage besoin ?

— D'un expert-comptable dève de dix-neuf ans capable d'accomplir des miracles, et qui sait comment employer au mieux l'argent qu'on me donne. Il débusque aussi les filous qui tentent d'en accaparer une partie pour leur compte.

— Il est doué ?

— Tellement doué qu'il pourrait te flouer de la moitié de ta paie alors que tu croirais t'enrichir encore.

— Oh ! oh !

— J'ai une réunion de prévue. Je tiens à ce que tu y assistes.

— Je dois déjà me mouiller les pieds ?

— Non. Je veux que les gens du Castella et les locataires de cet asile de dingues s'habituent à te voir traîner par ici.

— Où est-ce que je page ?

— Là où tu crèches déjà. Ce n'est pas une si longue trotte. Laissons le principaté Doneto s'imaginer que tu lui restes fidèle. Et, puisque tel est peut-être le cas, laissons-le continuer à régler la facture de ton gîte et de ton couvert.

— Par le cul velu d'Eis ! Tu es foutrement radin.

— C'est bien de cette manière que je compte me bâtir une petite armée efficace.

— En griffant chaque ducat ?

— Jusqu'à ce que le patriarche qui couche dessus se mette à glapir. »

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'Else regrettait d'avoir amené Pinkus Ghort dans la salle de réunion du Castella. Ghort jeta un coup d'œil à la grande carte renversée du Calzir et de ses environs. « Merde, Pipe ! éructa-t-il. On tient ces connards par les couilles ! »

Le silence se fit. Vingt paires d'yeux, dont celle de Ferris Renfrow, se fixèrent sur Ghort.

Le serpent avait pointé la tête hors de l'œuf. Else ne voyait aucun moyen de dissimuler ce qui aurait dû crever les yeux de chacun, à condition, bien entendu, de n'être pas englué dans des siècles de stratégie passéiste.

« Hein ? » Ghort s'en était-il réellement aperçu ?

« La flotte du roi Pierre a-t-elle déjà fait voile ? Et les soldats du Connec se sont-ils déjà ébranlés ? »

Il s'en était bel et bien rendu compte.

« Je ne crois pas. Pourquoi ? » Il fallait qu'il pose la question.

« Oui, lança Ferris Renfrow par-dessus l'épaule d'Else. Éclairez-nous, capitaine Ghort. »

Des membres du Collegium et deux des plus fins stratèges d'Hansel s'étaient agglutinés autour de Ghort, fascinés par son enthousiasme.

« Votre plan, me semble-t-il, consiste à franchir les montagnes pour attaquer les châteaux et les villes. Comme si vous vous en preniez à une principauté firaldienne. Comme on a tenté de le faire les quatre ou cinq dernières fois.

— Les nobles et les richesses se trouvent dans les villes et les châteaux, fit remarquer un des hommes de l'empereur.

— Bien sûr. Mais pas les vivres, mon cher. Pas les vivres. Dis-lui, Pipe. »

Le fils de chienne ! « Je crois comprendre. La subsistance du Calzir continental dépend beaucoup du pain. Mais le blé n'y pousse pas. Il croît ici, sur Shippen. C'est en partie à cause de l'abondance de Shippen que les anciens Brothiens ont occupé cette île.

— Exactement ! s'exclama Ghort. Le blé et les mines d'argent.

— Expliquez-vous plus clairement, s'il vous plaît, enjoignit un des impériaux.

— La population du Calzir vit à quatre-vingts pour cent sur le continent. Elle cultive du raisin pour le vin, des olives, et élève des moutons. La majeure partie du blé pousse sur l'île. De l'autre côté du détroit de Rhype. Une assez considérable flotte dirécienne se trouve ici et va se diriger dans ce sens. Elle pourrait interdire l'arrivée de renforts pramans par l'ouest et embarquer le contingent connécien qui longera la côte. Ces troupes pourraient débarquer sur Shippen et bloquer tout le blé destiné au continent, qui se retrouverait privé de pain. Alors que de nombreux soldats, marins et animaux venus de Lucidie seraient autant de bouches en surplus à nourrir. »

Ghort plastronnait avec fatuité, non sans raison. « Pendant combien de temps ces tarés pourront-ils se nourrir de raisin, d'olives et de viande de chèvre ? Un petit moment, sans doute. Mais leur régime est principalement à base de pain et de poisson. Il ne leur reste plus de bateaux de pêche. Ils finiront par manger des racines, de l'herbe, la vase du fleuve et, si ça se trouve, dévorer mutuellement leurs bébés. Quel délai s'écoulera-t-il avant qu'ils n'aient plus la force de combattre ? Pas bien long, si nous nous pointons assez vite là-bas pour confisquer leurs champs ou leur interdire d'exporter les moissons du printemps. »

Remous dans la salle.

Ce qui avait sauté aux yeux d'Else autant qu'une femme nue dans la rue à midi dès qu'il avait regardé la carte, et faisait exactement le même effet à Pinkus Ghort, semblait beaucoup moins évident à des hommes qui, habitués à une stratégie destinée à leur procurer la maîtrise personnelle d'un château ou d'une ville, continuaient d'appliquer des tactiques qui avaient

continuellement fourvoyé les libérateurs chaldaréens depuis la conquête pramane.

« Vous ne l'aviez pas vu, n'est-ce pas, capitaine Hecht ? s'enquit Ferris Renfrow en insistant imperceptiblement sur le patronyme.

— Et vous ? Non plus. J'avais bien pressenti quelque chose de ce genre. Mais je viens d'un pays enfermé dans les terres. Nous ne réfléchissons pas en marins. Quelqu'un d'autre a-t-il vu ce que vient d'énoncer le capitaine Ghort ? Pinkus Ghort ne s'est pas laissé éblouir par ce qu'il espérait piller, ajouta Else d'une voix douce.

— Profitez-en tant que ça durera. »

Le chat était sorti du sac. Le cochon s'était évadé de sa soue. On ne pourrait plus les y faire rentrer.

« Très beau raisonnement, capitaine Hecht, capitaine Ghort. Inspiré et édifiant. »

Ferris Renfrow fixait Else d'un œil de plus en plus soupçonneux.

Il y avait sûrement une arnaque dans le raisonnement de Renfrow.

Il y en avait bel et bien une. Bien sûr !

Cette fois-ci, le Calzir ne survivrait pas. L'intervention de Dreanger et de la Lucidie scellait son sort. Même si les ennemis de Sublime ne souhaitaient pas voir ces puissants khaïfats établir une tête de pont sur la péninsule firaldienne.

On ne pouvait pas sauver le Calzir. Mais Else pouvait encore tenter d'épargner sa population. Les pramans calzirins survivraient peut-être à une victoire rapide, obtenue après quelques brefs combats.

Ç'avait fonctionné ainsi dans le Connec quand Volsard avait investi les villes pramanes. Et c'était ce qui se passait en ce moment même en Dirécie. Pierre de Navaya ne persécutait jamais ceux qui ne lui résistaient pas, quelle que fût leur religion. Il restait fermement l'allié de Platadura qui, tout en demeurant pramane, soutenait la plupart de ses aventures. Raison pour laquelle, d'ailleurs, l'inflexible Sublime l'avait plus d'une fois vilipendé.

Le mécontentement de Sublime n'impressionnait pas davantage Pierre de Navaya que l'empereur du Graal. Le patriarche avait plus besoin de Pierre que Pierre n'avait besoin du patriarche.

Sublime avait des idées bien arrêtées sur le sort qu'on pourrait réserver aux pramans, Dévédiens, Dainschaux et autres incroyants afin de donner plus d'espace vital aux épiscopaliens chaldaréens élus de Dieu. L'Église de Sublime n'était pas une Église évangélique mais militante.

Le grand projet de Sublime laissait le roi Pierre indifférent.

Le hic, songea Else, c'était qu'il risquait de confisquer à Sublime cette option sanglante. Mais uniquement s'il se montrait le plus résolu et le plus rusé de tous les adversaires qu'eût jamais rencontrés le royaume de la Paix.

28
En Alameddine. Lassitude des possédés

Il leur avait fallu une éternité pour descendre la moitié de la péninsule fïraldienne et atteindre enfin Hoyal, le canton le plus oriental d'Alameddine. Shagot ne parvenait pas à rester éveillé. Il était maussade et peu loquace. La vie devenait de plus en plus difficile. Svavar ne s'autorisait aucune activité risquant d'attirer l'attention sur eux, dans la mesure où ils se déplaçaient trop lentement pour s'éloigner assez vite du théâtre d'un crime majeur.

Leur argent finit par devenir un handicap. Des mercenaires sans grade ni emploi ne possèdent pas de pièces de deux ou cinq ducats or. Des gens d'aussi bas étage ne devraient même jamais voir ce genre de monnaies.

Une longue disette contraignit Svavar à se trahir. Ils se trouvaient à Testoli, ville carrefour que rien n'avait jamais rendue célèbre dans l'histoire, située à une vingtaine de kilomètres au nord du canton de Hoyal, lequel n'était jamais qu'une vaste étendue sauvage préservée, réserve de chasse des empereurs du Graal et souverains d'Alameddine.

Une stupide réaction à la faim vira au coup de chance. Les yeux qui avaient remarqué des pièces d'or entre les mains de racailles qui n'auraient dû connaître que le seul argent appartenaient au brigand Rollo Registi, dont l'infamie était célèbre à une lieue à la ronde. Rollo était idiot et réussissait mal dans sa profession. Sa bande parvenait tout juste à ne pas crever de faim en conduisant clandestinement des moutons dans les collines du canton de Hoyal. Elle braconnait les troupeaux de l'empereur plutôt que son gibier.

Rollo alla précipitamment quérir ses hommes de main. Ils n'étaient que deux, en mauvaise santé et sans amis susceptibles de s'inquiéter s'il leur arrivait malheur.

Ce qui, quand Rollo et ses compères les attaquèrent, profita largement à Svavar et Shagot. Les Grimmsson moissonnèrent assez de monnaies d'argent et de cuivre sur les cadavres pour terminer leur voyage sans attirer davantage l'attention.

Svavar ne parla pas à Shagot de la guerrière qui les avait aidés pendant le combat. Un kraken de terreur l'enserrait à présent dans son étreinte mortelle. Lui, à qui des parents réellement terrifiants avaient appris à dénier et défier toute peur, d'où qu'elle vînt.

Du temps de Svavar, tout Andorayen digne de ce nom affrontait la peur le gourdin à la main.

Peut-être n'était-il pas l'astre le plus brillant du firmament ni la grenouille la plus rapide de son espèce, mais il connaissait intimement les croyances de son peuple. Et les mythes les plus courants. Ce qui le convainquait qu'il avait bel et bien vu son ange gardien. Mais son imagination n'était pas assez échevelée pour lui permettre de comprendre les mobiles de cette femme.

C'était certainement Arlensoul, la fille aînée du Gris-qui-marche. Elle faisait partie de Celles-qui-choisissent-les-égorgés et avait été bannie de la grande forteresse céleste pour avoir osé aimer le mortel Gedanke. C'était à présent l'ennemie jurée du Marcheur et des siens. Un ver sournois et cruel, qui se faufilait parmi les Instrumentalités de la Nuit, assoiffée de vengeance.

Svavar n'en avait donc toujours rien dit à Shagot. Sans doute le croyait-il trop instrumentalisé par ceux qui foulaient de leurs semelles de fer le sol du monde nordique. Voire par ceux qui l'avaient arpenté au temps jadis.

Aujourd'hui, on croyait les Anciens disparus. On les regardait comme des contes de fées. Des légendes de plus en plus oubliées. L'Andoray était désormais un royaume chaldaréen, du moins nominalement. Elle se reconnaissait un maître chaldaréen.

Pourtant, on trouvait encore dans les montagnes de vieilles gens persuadés que la progression des falaises de glace était due entièrement à l'adoption de ce dieu du Sud. Les imbéciles. Les imbéciles !

Horreur plus frustrante encore pour les Grimmsson, le roi de Friesland avait réussi à annexer l'Andoray. Sur le long terme, tous les efforts d'Erif n'avaient servi strictement à rien.

Svavar nourrissait un amer soupçon : l'histoire réduit toujours l'œuvre d'un homme à néant, et trois ou quatre générations suffisent à la plonger dans l'oubli.

Grim s'en moquait. Une fois réveillé, Grim était morose, renfermé, et se concentrait exclusivement sur sa mission.

Svavar subodorait vaguement que la tendance de Grim à sommeiller lui était imposée par sa connexion avec la grande forteresse céleste. Les Anciens avaient le plus grand mal à maintenir le contact sur une longue distance.

À un moment donné, Svavar s'acoquina avec une bande de mercenaires commandée par un certain Ockska Rashaki, calzirin renégat entretenant l'illusion qu'une alliance avec Vondera Koterba lui permettrait de venger toute une liste d'affronts personnels essuyés au-delà des montagnes de Vaillarentiglia. La bande de Rashaki était inférieure à soixante hommes, tous voleurs et meurtriers, de ceux qui font aux soldats, et aux mercenaires en particulier, une réputation désastreuse.

Svavar se serait senti comme chez lui en leur compagnie, n'eût été la barrière de la langue. Shagot aussi, du moins quand il s'éveillait assez longtemps pour comprendre ce qui se passait. À eux deux, les frères bottèrent une demi-douzaine de culs et Shagot tua une énorme et stupide brute nommée Renwal qui, au nom de Rashaki, terrorisait le reste de la bande.

La perte de son gorille ne plut guère à Rashaki, mais c'était un pragmatique. Il n'éprouvait aucune affection particulière pour ses comparses.

Ockska Rashaki n'aimait que lui-même. Et ne s'intéressait qu'à ce que faisait Ockska Rashaki.

Svavar et Shagot s'installèrent pour attendre l'arrivée de l'homme qu'ils devraient tuer. Il viendrait, persistait à dire Shagot. Et il le saurait le moment venu.

Cette attente ne serait guère coûteuse. Ockska Rashaki n'exigeait pas grand-chose de ses hommes. Ni Vondera Koterba de la bande de Rashaki. Elle devait surveiller une passe de contrebandiers. Koterba veillait à ce qu'ils fussent bien nourris, afin qu'ils n'entreprissent point de piller les environs de l'Alameddine.

Shagot se contentait de manger, de roupiller la plupart du temps et d'aller poser une pêche à l'occasion. Comme ses maîtres, il se satisfaisait d'attendre.

Svavar, quant à lui, supportait. Il avait assez longtemps souffert en ce monde pour savoir que toute douleur a une fin.

Ces derniers jours, Svavar apercevait presque quotidiennement Arlensoul en train de rôder, à l'insu de tous les autres, autour de ce campement d'hommes à l'âme morte. Elle et lui étaient unis par une sorte de conjuration du silence.

29
Les Connéciens, en mer et à terre

C'était un jour sans nuage de la fin de l'été. Les goélands piquaient en criaillant. L'eau du port puait. Frère Chandelle regardait les combattants connéciens embarquer à bord d'une douzaine de gros vaisseaux plataduriens, les plus gros qui pouvaient mouiller aux quais de Sheavenalle. Navires navayens et plataduriens tranchaient dans ce port parmi les caboteurs et les pêcheurs, évincés pour permettre à la flotte expéditionnaire de charger. Certains étaient arrivés au port déjà bourrés d'ingénieurs, de sapeurs, d'artilleurs et de spécialistes des sièges, tous navayens.

Frère Chandelle se demandait si le roi Pierre ne voyait pas dans cette affaire une sorte d'entraînement à la bien-aimée croisade de Sublime dans les Terres Saintes.

Peut-être. Toujours était-il qu'il se passait quelque chose. Pierre s'était très convenablement débrouillé en Dirécie, souvent en s'alliant à un petit prince praman pour en vaincre un autre plus puissant. Pourquoi subitement concentrer toute son attention et ses ressources vitales sur des combats outre-mer ? Pierre était un homme honorable et dévoué à son dieu, mais l'honneur et son affection pour le frère de sa reine ne pouvaient être seuls en cause.

Nul ne savait encore où l'on débarquerait. Sublime et Johannes Bottenoire n'avaient pas encore parachevé leurs plans. Ou, s'ils l'avaient fait, les troupes n'avaient pas encore reçu de mot d'ordre.

Le comte Raymone s'arrêta auprès de frère Chandelle. « L'heure est venue de bander votre courage et de monter à bord, maître. On commence déjà à élinguer les amarres. »

Frère Chandelle soupira. Ses quelques biens étaient déjà à bord. Il n'était pas pressé de suivre le mouvement. Ses compagnons, tous des clercs bénévoles respectés, partageaient sa réticence. Toutes les religions du Connec étaient représentées dans la force expéditionnaire, y compris les frondeurs pramans de Terliaga. Leur présence stupéfiait encore plus frère

Chandelle que celle des quelques dizaines de Chercheurs de Lumière censément pacifiques.

Les pramans plataduriens mettaient tout le monde mal à l'aise. Les chaldaréens ne comprenaient pas pourquoi ils s'alliaient à Pierre contre leurs coreligionnaires, alors que partout des chaldaréens en combattaient d'autres.

Les compagnons de frère Chandelle étaient ces hommes avec qui il s'était rendu à Brothe.

S'agissant d'exécuter les ordres reçus du duc, le comte Raymone avait fait merveille. Il avait précédé la flotte dirécienne à Sheavenalle alors qu'il se trouvait encore à Castrerésone quand il avait appris que ses troupes voyageraient par mer.

Ce voyage était le premier qu'accomplissait frère Chandelle à bord d'une embarcation plus grosse qu'un bac, et le tout premier sur l'eau salée. C'était aussi la première fois qu'il arpentait une plateforme qui tanguait, roulait, se cabrait ou piquait du nez sous ses pieds, même par les journées les plus calmes quand le ciel était limpide. Un plancher qui ne cessait jamais de craquer et de grogner, de marmotter et de gémir, outre qu'il ne manquait de faire sans cesse se dresser l'horizon sous les angles les plus invraisemblables et terrifiants. L'odeur ne ressemblait à aucune odeur connue de lui : mélange de remugles de baraquements, d'écurie, de goudron et d'étoupe, de mer et d'un épouvantable rata qui, normalement, aurait dû révulser les goélands charognards qui suivaient la flotte.

Les marins lui dirent qu'il était trop délicat. Le *Taro* était un vaisseau tout neuf. Il n'avait pas encore eu le temps de se former le caractère.

La cambuse exhalait les pires effluves.

Le coq ne servait que l'équipage platadurien. Tous les autres cuisinaient sur le pont principal, au milieu de la troupe, des marins à la manœuvre et de ces audacieux pique-assiette de goélands. Dès que la mer était démontée, on ne mangeait plus chaud. Les Plataduriens se méfiaient de ces terriens de Connéciens, qui risquaient de bouter le feu au bateau.

La pire peur des marins, c'était un incendie en pleine mer.

Le voyage n'était pas seulement inconfortable physiquement. Frère Chandelle était constamment conscient de la présence et de la curiosité de moindres entités des Instrumentalités de la Nuit. C'était affolant. La vie,

dans l'Antiquité, avait dû être tout aussi éprouvante. L'homme avait fait du chemin dans sa longue et lente tâche de domestication du monde.

Mais sa main pesait moins lourdement en mer.

Au large de l'île côtière d'Armun, ancien séjour balnéaire des empereurs de Brothe, frère Chandelle réunit les porte-parole religieux de l'équipage platadurien et des frondeurs terliagans. Il avait la tête ailleurs. Armun se trouvait très au sud de Brothe, non loin de Shippen. Ce qui signifiait qu'ils étaient près du littoral d'Alameddine et qu'ils approchaient de la frontière de ce royaume avec le Calzir. Et la flotte ne donnait, par aucun signe, l'impression qu'elle allait bientôt mouiller.

Les prêtres pramans dilettantes étaient légèrement inquiets, mais frère Chandelle les avait quelque peu circonvenus en répétant avec insistance qu'il désirait seulement s'instruire.

« Je me demandais quelle était l'attitude d'al-Prama par rapport aux Instrumentalités de la Nuit. Elles ne s'inclinent jamais devant le dogme. Et se plaisent à contredire la doctrine. »

Les aumôniers pramans n'étaient guère enclins à discuter philosophie. C'étaient des hommes prosaïques, qui ne s'intéressaient qu'à apporter un soutien spirituel minimal à des hommes qui travaillaient loin de chez eux. Ils pouvaient accorder les sacrements de base de leur culte. C'était là leur limite.

Frère Chandelle, lui, se passionnait de plus en plus pour les questions éternelles. L'esprit des hommes a-t-il créé les dieux et les moindres créatures de la Nuit en façonnant le pouvoir issu des puits d'Ihrian et d'ailleurs ? Ou bien les Instrumentalités de la Nuit s'en sont-elles nourries pour imposer cette croyance dans l'esprit de ceux qui les apercevaient ?

Le paradoxe de la poule et de l'œuf, comme certains l'appelaient.

Le débat dégénérait souvent en spéculations portant sur l'aspect qu'offrirait le monde si les puits n'existaient pas pour vomir du pouvoir magique à l'état brut.

Pour frère Chandelle, la réponse était toute trouvée.

Les puits d'Ihrian n'étaient pas les seules sources de pouvoir magique ; seulement les plus importantes et les plus concentrées. Il existait beaucoup de puits plus petits et éloignés par où le pouvoir se déversait dans le monde, même si leur flux, en l'occurrence, ressemblait davantage à un suintement qu'à un jaillissement.

Les calculs effectués par des générations de sorciers avaient démontré que soixante-dix pour cent de l'énergie surnaturelle qui s'engouffrait dans le monde sortait des Terres Saintes. C'était un monde énorme et étrange, scarifié en profondeur par le pouvoir et habitable uniquement parce qu'il tenait la glace en échec.

Le monde devenait encore plus sombre, froid et étrange quand on s'éloignait des sources magiques pour entrer dans les bizarres royaumes de la légende.

Il y avait d'autres questions plus troublantes. Si l'imagination humaine avait créé les dieux et les véhicules de la Nuit, qui donc avait alors créé l'homme ?

Frère Chandelle concevait difficilement un monde privé d'êtres pensants capables d'apprécier les Instrumentalités de la Nuit.

Les prêtres pramans étaient des laïcs. Ils ne voyaient qu'œuvre de l'Adversaire dans cette sophistique. Ils avaient appris la vérité enfants. Ce n'était pas un prêcheur, hérétique de surcroît à sa propre foi, qui pourrait les convertir à cette libre-pensée diabolique.

Frère Chandelle découvrit que ces pramans partageaient nombre de convictions avec les chaldaréens. La pierre de touche du conflit, en fait, c'était l'identité de ceux qui prétendaient s'attribuer la responsabilité de la sublime révélation. Les Saints Fondateurs de Chaldar, dans les Terres Saintes ? Ou bien, plus tardivement, la famille fondatrice de Jezdad, au Pequaa ?

« La vraie pomme de discorde, c'est l'adoration des idoles, fit observer un praman.

— L'adoration des idoles ? demanda frère Chandelle. Ma jeunesse épiscopalienne est loin derrière moi, mais je ne me souviens d'aucune idole.

— Les églises chaldaréennes en sont remplies.

— Ce ne sont pas des idoles mais des statues. Des images des fondateurs et des saints, pas eux en personne.

— Ce sont des images gravées. Ne sont-ce pas là des idoles, par définition ? Pas le dieu lui-même, mais l'image d'un dieu destinée à rappeler à tous qu'il nous observe ?

— N'étant plus épiscopalien, je puis difficilement en débattre. L'évêque LeCroès pourra peut-être nous expliquer la différence. »

Frère Chandelle avait vécu assez longtemps pour se méfier du dogme. Le dogme est le reflet du besoin humain de croire en quelque chose de plus

vaste et important que le simple mortel. En l'existence d'un grand dessein cosmique.

Des cornes appelaient de la côte.

Les vaisseaux plataduriens communiquaient entre eux à l'aide de diverses cornes de brume, alors que les autres marines se servaient de pavillons ou de tambours pour leurs signaux. La marine navayenne avait adopté la même méthode.

L'amiral de la flotte était platadurien. Le commandant des forces alliées, lui, était le roi Pierre, qui s'était invité à bord parce qu'il ne se fiait pas aux Firaldiens. Surtout ceux de Brothe. Et encore moins à un Firaldien qui se trouvait être le dernier d'une lignée de faux patriarches, en dépit du soutien qu'il apportait à l'Église en tant qu'institution.

La souplesse d'esprit était le plus grand talent du roi Pierre. Il faisait siens les outils et les méthodes efficaces. Dont un patriarche, sans doute illégitime, mais qui n'en maîtrisait pas moins toute la puissance de l'Église.

Plataduriens et Navayens croyaient tous que Pierre allait conquérir la totalité de la Dirécie de son vivant. Nombre de peuples de Dirécie espéraient en sa réussite.

« Que se passe-t-il ? » s'enquit frère Chandelle en voyant des marins se précipiter pour amener les voiles. Le *Taro* était une large et longue birème, comme presque tous les navires de la flotte platadurienne. Il pouvait combattre si besoin, mais était surtout destiné au commerce. D'ordinaire, il ne sortait pas les rames en eaux profondes, sauf sur une mer d'huile. La voile était son mode de locomotion de prédilection.

« Les capitaines ont été convoqués à une réunion à bord de *l'Isabeth* », expliqua un Platadurien à frère Chandelle.

Le vaisseau amiral de la flotte de guerre avait été baptisé d'après la reine de Pierre. L'armada réduisit son erre et les navires se rapprochèrent, jetèrent l'ancre et mirent des barques à la mer pour convoyer les capitaines et officiers supérieurs vers *l'Isabeth.*

Le littoral de Shippen ne ressemblait en rien à ce que connaissait frère Chandelle. De petits bateaux regagnaient le rivage, aux deux extrémités d'un village de pêcheurs du nom de Tarenti, dont le port était réduit mais profond. Les vétérans navayens isolaient la ville. Les transports rentraient décharger leur cargaison.

La même chose se produisait dans d'autres petits ports. Frère Chandelle n'était que partiellement dans le secret. Le but de la manœuvre semblait d'interdire à Shippen d'exporter ses ressources vers le Calzir continental. Lequel ne tiendrait pas très longtemps sans cet apport.

Le roi Pierre et le comte Raymone espéraient soumettre une île plus vaste qu'une bonne moitié des royaumes du monde chaldaréen avec une armée composite, connécienne et navayenne, forte de moins de quatre mille hommes. Les Plataduriens refuseraient de combattre à terre.

Frère Chandelle avait assisté au massacre de la Montagne noire : c'était sa seule expérience de la guerre. Il ne pouvait pas comprendre qu'il n'était pas nécessaire de conquérir l'ensemble de Shippen pour interdire à ses ressources d'atteindre le continent.

La résistance locale prit rapidement fin.

Historiquement, une fois que ses envahisseurs avaient pu établir une solide tête de pont, Shippen n'avait jamais réussi à soutenir une attaque. Peu importait qui gouvernait, aux yeux de la population laborieuse. Les prétentions des classes dirigeantes n'avaient pas grand effet sur la vie quotidienne. Du moins tant que les mines produisaient argent et cuivre, et les champs et les vergers blé et fruits en surabondance. Le temps était d'ordinaire propice et, depuis une succession d'éruptions volcaniques remontant à l'Antiquité prébrothienne, on n'avait connu aucune catastrophe naturelle.

Les grands désastres dont l'île avait été victime dans le passé étaient plus souvent le fait du prince que celui de Dieu : une guerre parfois, mais, le plus souvent, les excès de quelque sorcier mégalomaniaque convaincu qu'il réussirait à dominer les Instrumentais de la Nuit.

Seuls les esprits les plus brillants pouvaient se convaincre qu'ils étaient capables de se soustraire à la Tyrannie de la Nuit.

Frère Chandelle et les Connéciens du *Taro* débarquèrent ensuite à Caltium Cidanta. La ville puait les entrailles de poisson pourries. Des nuées de mouettes tournoyaient dans le ciel en glapissant. Caltium Cidanta n'avait aucune importance dans le monde contemporain. Elle avait jadis, dans l'Antiquité, connu un passé glorieux. C'était de cette ville que le général colphéroen Eru Itutmu avait quitté l'empire brothien pour aller défendre Dreanger, sa patrie… après qu'il eut ravagé le jeune empire pendant une génération avec des milliers d'hommes qui le prenaient pour un dieu. Eru

Itutmu avait massacré deux cent cinquante mille Brothiens, mais il avait été vaincu, tant à Brothe que chez lui. Ces premiers Brothiens étaient têtus. Ils avaient combattu Eru Itutmu pendant des décennies et triomphé de tous les alliés que Dreanger s'était faits autour de la mer Utérine.

Ne restaient plus à Caltium Cidanta que de lointains souvenirs d'Eru Itutmu.

« Cette ville ressemble à toutes les foutues bourgades de cette île, grommela l'évêque LeCroès. Aucun bateau. Aucun homme de moins de soixante ans, aucun garçon de plus de douze ans. Et trois sortes de femmes : les moches, les plus moches et les plus moches encore.

— Je ne suis qu'un hérétique un peu borné, Briès, gloussa frère Chandelle. Mais j'ai cru comprendre quelque part que nous étions censés traiter les femelles du cru comme nous aimerions que le fussent nos solides gaillardes connéciennes. Sans compter que notre état impose le célibat.

— Vous êtes un vrai furoncle, Chandelle. Le roi des pisse-froid.

— Je fais ce que je peux. »

Le vrai problème, c'était qu'il n'y avait pas de femmes en âge de s'accoupler, si libérale que fût votre conception.

« Toutes les femelles susceptibles d'éveiller la convoitise d'un pécheur se cachent dans les montagnes, grogna LeCroès. Même les brebis, les chèvres et les truies. »

L'occupation de Caltium Cidanta et de ses environs était parfaitement fastidieuse. Le seul blessé déploré fut un frondeur terliagan qui s'était cassé un doigt en faisant une démonstration à des gamins du coin. Les villageois encore présents n'affichaient aucun ressentiment flagrant. Mais plutôt une solide lassitude.

Frère Chandelle, quant à lui, y voyait une grande résignation.

« Ça fait partie de leur culture », lui affirma un aumônier platadurien. Il était descendu à terre parce qu'il connaissait le dialecte de l'île. « Shippen a été victime de nombreuses invasions. Les gens savent qu'ils y survivront.

— N'empêche qu'ils iront pirater ensuite. » Ce qui n'avait strictement rien à voir avec la manière dont ils réagissaient à l'occupation. Leur tendance à la piraterie était le fruit de l'histoire de l'île.

La plupart des invasions avaient été déclenchées par des pirates venus piller l'île, mais qui n'avaient pas trouvé grand-chose de valeur à embarquer. En revanche, ils avaient découvert que Shippen faisait une planque idéale.

L'aumônier platadurien montra un alignement de pics voilés d'un halo indigo. « Si les gars ressentent l'envie pressante de batifoler, ils devront crapahuter jusque là-bas. Le temps d'y arriver, elle leur sera passée. »

L'occupation de Shippen se déroulait sans fanfare ni conflits bien violents. Les nobles des grandes familles avaient tous gagné le continent pour y résister sur place à l'agression de l'Infidèle. Ils y partageaient et y aggravaient encore les privations et le malheur endurés par ceux qui servaient dans les armées de Dieu.

À Shippen, autochtones et occupants vivaient confortablement et dans l'harmonie. Les Connéciens aidaient à rentrer les moissons. Les femmes revinrent des collines par petits groupes, en ramenant leur bétail. Les Connéciens ne furent guère impressionnés. Une blague courait : les femmes calzirines seraient la raison même de la querelle opposant les hommes du Calzir à la Firaldie chaldaréenne.

Frère Chandelle s'en mêla. Et parla de ses propres convictions. Les pramans du cru le trouvèrent amusant. Les chaldaréens indigènes, eux, soit un tiers de la population, en vinrent à se dire que l'hérésie maysaléenne avait peut-être mis le doigt sur quelque chose.

Les chaldaréens de Shippen ne raffolaient pas de Brothe, de l'Église épiscopalienne ni du patriarche.

Frère Chandelle souhaitait le plus profond désarroi à l'évêque LeCroès. Berger privé de son troupeau, il était hors de son élément. Les Connéciens débarqués du *Taro* étaient tous des maysaléens, des pramans terliagans ou des chaldaréens épiscopaliens qui préféraient Sublime V à Immaculé II.

« Je ne cherche pas à vous faire du mal, Briès.

— Je sais. J'ai creusé ma propre tombe en décidant de voyager avec un ami. Si j'avais un peu de bon sens, je m'y résignerais et je cesserais de me lamenter.

— Achetez un âne et rejoignez le comte Raymone. » Le soir tombait sur Caltium Cidanta. Frère Chandelle goûtait au cru local, lequel était étonnamment bon. Cette expédition tournait aux grandes vacances.

À Shippen, la guerre en cours, les hommes qui mouraient tandis que de grandes religions s'efforçaient de comparer leurs mérites respectifs dans l'ordalie d'un combat, tout cela ne semblait plus susciter beaucoup d'intérêt.

Il y avait des deux côtés, sur cette île, une pénurie de vrais croyants résolus. Nul ne semblait beaucoup s'intéresser à ce que son dieu fût le seul survivant du conflit.

Frère Chandelle prenait réellement du bon temps à Shippen, à lézarder et débattre de mille absurdités avec tous ceux qui voulaient s'en donner la peine. Ailleurs, cependant, si l'on pouvait accorder quelque crédit à des récits dramatiquement exagérés, des cataclysmes se préparaient.

Personne, sur cette rive du détroit de Rhype où séjournait frère Chandelle, n'avait l'air de vouloir approfondir.

30
L'Alameddine et le Calzir

Tout semblait fonctionner au ralenti et prendre davantage de temps. Et le plus souvent coûter plus cher. L'empereur du Graal espérait franchir les montagnes de Vaillarentiglia en temps voulu pour semer l'affolement dans les moissons calzirines. Seules quelques compagnies de Vondera Koterba accompagnées d'éclaireurs impériaux y parvinrent. En dépit de leur faiblesse, elles n'eurent aucune difficulté à repousser les assauts débraillés et indisciplinés des Calzirins qu'elles rencontraient sur leur route. Elles ne croisèrent aucun de ces terrifiants sorciers pramans dont on leur rebattait les oreilles depuis l'enfance.

Le paysage politique du Calzir n'était pas moins chaotique que partout en Firaldie. Plusieurs seigneurs de la guerre de moindre envergure proposèrent de changer de bord en échange de la conservation de leurs biens. Ça ne leur valut rien de bon. Sublime ne voulait pas d'alliés parmi les incroyants.

Les Lucidiens et Dreangériens traitaient durement les Calzirins qu'ils soupçonnaient d'une loyauté chancelante.

Certaines troupes, tel le régiment de la ville commandé par Else et gonflé jusqu'à plus de quatre mille hommes avec animaux et suiveurs, étaient passablement retardées. Luttes politiques intestines et problèmes logistiques entravaient leur progression.

Else et son équipe réalisaient des miracles en matière d'organisation et d'entraînement. Leurs efforts étaient universellement salués. Ferris Renfrow lui-même se fendait parfois d'un hochement de tête réticent à l'occasion d'un bref interlude entre deux séances d'espionnage du Calzir.

Peu importait, au demeurant, qu'il fût merveilleusement préparé le régiment de Brothe ne devait pas s'ébranler. L'ordre de marche ne lui parvint jamais, en raison de querelles en haut lieu.

La même abjection paralysait des formations de volontaires dans tous les États patriarcaux.

Les Cinq Familles aspiraient toutes à une juste part – voire davantage – de ce que rapporterait le Calzir. Le patriarche, le Collegium, la Fraternité de la Guerre et toutes les villes qui levaient des troupes étaient eux aussi animés, encore que dans une moindre mesure, par la cupidité. La victoire chaldaréenne semblait à ce point acquise qu'aucun des acteurs impliqués dans l'affaire ne se souciait du coût de cette entrave à la progression.

« Je suis à bout de patience, déclara Else. Il faut prendre nos distances avec ces gamins poussés trop vite. Ils sont malades.

— Et c'est parti, lui apprit Pinkus Ghort à l'occasion d'une petite réunion privée de leur état-major, plus d'un mois après la date butoir fixée par Hansel pour les premières interventions. On envoie dans le Sud les compagnies qui sont prêtes à compter d'aujourd'hui. Une par jour. Titus a déjà mis le transfert au point. Si on ne s'en sert pas, ça va nous péter dans les doigts.

— Intéressant. » Else pouvait déplacer lui-même de simples compagnies sans demander la permission d'une douzaine de Brothiens importuns. « Combien de temps avant que les huiles ne commencent à se crêper le chignon ?

— Tout dépend de qui se penchera sur le problème. Renfrow devrait être le premier informé. Mais il passe le plus clair de son temps au Calzir. À espionner. Les Dèves de là-bas fournissent d'excellents renseignements. Mais ils commencent à devenir nerveux. On prend trop notre temps. Lucidiens et Dreangériens se sont fait vraiment très actifs récemment. Les Dèves craignent qu'on découvre le fin mot de l'affaire et qu'on tombe à bras raccourcis sur leur communauté d'infidèles.

— Qu'en penses-tu, Titus ? demanda Else.

— Il a raison. Les Dévédiens du Calzir ont peur. Les Dèves ont peur partout. C'est ça, être un Dève.

— Je ne suis pas en mesure de rassurer qui que ce soit.

— Vous ne les inquiétez pas beaucoup, capitaine. »

La communauté dévédienne ne l'avait jamais déçu jusque-là. Mais son efficacité, son aptitude à l'organisation réveillaient d'anciens soupçons bien enracinés. Ces vieilles histoires de sociétés secrètes dèves destinées à conquérir sournoisement le monde recèleraient-elles quelque part de vérité ?

Glédius Stewpo se gaussait de cette ineptie. Il avançait des dizaines d'arguments plausibles pour la démentir, mais l'on pouvait parfois, malgré tout, se poser des questions. Quand on découvrait, par exemple, que les Dèves disposaient d'armes fonctionnant à la poudre à canon, capables d'anéantir le plus puissant sorcier.

« Ne soyez pas stupide, lui déclara Stewpo. Si nous avions le quart du pouvoir que nous accordent ces fables, nous n'endurerions pas de turpitudes comme celles de Sonsa.

— Hein ? grogna Else.

— S'il vous arrive d'entendre dire que les Dèves sont les maîtres secrets du monde, demandez-vous pourquoi ceux que vous côtoyez mènent cette existence au lieu de vivre comme tout le monde.

— Je me moque du contexte religieux et des convictions de chacun, admit Else. Pourvu que le boulot soit fait. »

Stewpo sourit. Il lui manquait une incisive supérieure. Avec un peu plus de cheveux, songea Else, le nabot aurait présenté une ressemblance frappante avec une créature sortie d'un de ces contes où le petit peuple change la paille en or.

Mais il fallait dire aussi que le peuple entier de Stewpo sortait d'un pays où prédominent les contes de fées.

« Pas de suzerains cachés, promit Stewpo. Même si tous les Dévédiens s'accordaient à dire que ce serait sûrement la meilleure idée jamais émise depuis que le Créateur a fait de nous son peuple élu, elle s'effondrerait dès qu'on réunirait quatre Dèves pour la mettre en pratique. Croyez-vous vraiment que la mesquinerie, la vanité et l'envie soient réservées à votre seul monde ? Essayez seulement de vous mêler à la basse classe dévédienne. Où le moindre carat de statut est jalousement dorloté… et devient la cible de tous ceux qui croient pouvoir s'en emparer si vous lâchez le morceau. »

Else hocha la tête. Il pouvait feindre de croire à n'importe quoi. « Titus. Les compagnies doivent descendre dans le Sud. Tout de suite. Avertis tes contacts. Glédius. Je sais que tu ne parles pas au nom de tous les Dèves de Brothe. Mais tu es le seul taureau de la communauté présent pour le moment. Y aura-t-il, oui ou non, une compagnie dévédienne ? » Depuis des semaines, les Dèves parlaient à mi-voix d'ajouter une compagnie levée dans leur propre communauté au régiment de la ville. Mais leurs chefs ne semblaient jamais réellement savoir ce qu'ils voulaient. Et Else n'était pas

non plus certain que le patriarche y consentirait. Pourtant, il était de notoriété publique que l'armée alliée du roi Pierre, composée de Navayens et de Connéciens, incluait non seulement des chaldaréens hérétiques, mais encore des Dévédiens et des pramans, ces derniers plus nombreux que les épiscopaliens bien-pensants favorables à Brothe.

« Il y aura une petite équipe de spécialistes. Des hommes possédant les qualifications techniques nécessaires à la résolution de vos problèmes spécifiques. »

Des clercs et des comptables, supputa Else. Dont la principale fonction serait de servir de conscience au régiment.

La convocation fut si longue à venir qu'Else se prit à espérer qu'on l'avait oublié. Douze compagnies étaient déjà parties pour le Sud et un camp voisin de la ville frontalière de Pateni Persus. Dont celle des Bruglioni, forte de deux cents hommes, parmi lesquels douze membres réels de la famille. La troupe des Arniena commandée par Rogoz Sayag était d'une force équivalente. Bien armé, le contingent dévédien de plus de trois cents hommes (dont un bon paquet de spécialistes) était parti devant pour ouvrir la voie.

Huit principatés étaient assis à une longue table. Else les reconnut tous. Cinq d'entre eux représentaient une des Familles. Le principaté Doneto parlait indubitablement pour son cousin. Un octogénaire sénile ne faisait strictement rien sinon baver, émettre d'étranges petits bruits et laisser à un évêque âgé d'une trentaine d'années le soin de parler en son nom. Et, enfin, il y avait là le principaté Barendt, de Smoogen, dans le nouvel empire brothien. L'homme d'Hansel.

Le principaté Madisetti se montra brutal : « Que croyez-vous faire, général Hecht ? »

Else réprima une impulsion. Après tout, il venait tout juste d'être promu. Du moins dans l'esprit d'un seul homme. « Pourriez-vous préciser, Votre Grâce ? On m'a engagé pour entraîner et commander un régiment que la ville comptait mettre à la disposition du Saint-Père. Je me suis acquitté de ma tâche. Le Saint-Père a répété à maintes reprises qu'il souhaitait que le châtiment du Calzir commençât. La première fois avant les moissons. Et, maintenant, avant le début de l'hiver. Mais nous sommes encore ici, bien loin de l'Alameddine et des montagnes de Vaillarentiglia, tandis que les

Cinq Familles continuent de se disputer un butin toujours aux mains des Calzirins. »

Au grand étonnement d'Else, Grade Drocker fit une apparition surprise pendant son laïus.

« Présenter l'affaire comme un fait accompli est encore la meilleure façon de procéder, Hecht, intervint-il. Écoutez, Vos Grâces. J'apporte un message. » Drocker semblait bien plus vigoureux qu'au cours de toute l'année passée.

Else fixa avec méfiance le sorcier de la Fraternité. Il ignorait que Drocker fût en ville. La Fraternité gardait bien ses secrets.

« Je suis revenu pour essayer de comprendre les raisons de ces retards, poursuivit Drocker. Ce n'est pas un voyage dont je me faisais une joie. Il ne me reste plus beaucoup d'énergie. Les forces connécienne et dirécienne se sont installées à Shippen. La faim commence déjà à se faire sentir au Calzir. La stratégie approuvée dès le début par le Saint-Père opère à la perfection. Il a néanmoins exprimé sa frustration, car l'étape suivante tarde à se réaliser. La troupe principale reste bloquée ici. »

Drocker fulminait. Il pouvait se le permettre. Le Collegium le redoutait. Tout le monde craignait la Fraternité de la Guerre. Et plus particulièrement le mécontentement de l'Office spécial. Le patriarche lui-même n'osait pas contrecarrer la Fraternité.

« Je vous ordonne de prendre l'initiative, colonel Hecht. » Tiens ! La promotion, justement. Et, avec elle, plusieurs nouveaux ennemis. « Sa Sainteté m'a ordonné de m'assurer le contrôle du régiment de la ville et de ne me faire conseiller que par son commandant désigné. » Le visage mutilé de Drocker semblait défier les principatés, en même temps qu'il les toisait du regard.

L'Office spécial se retournerait tôt ou tard contre le Collegium. La disparition définitive de la sorcellerie était sa mission première.

« Le patriarche a décidé que toutes les troupes levées pour la croisade calzirine devaient gagner l'Alameddine sur-le-champ. Il m'a laissé toute latitude pour en finir avec l'obstructionnisme. »

Quelqu'un tenta de faire remarquer que le régiment de la ville ne faisait pas partie de l'armée du patriarche. Contredisant ce faisant son fréteur appointé.

Drocker ne répondit pas. Son visage détruit, glacé et intense suffit à clore le débat. Là était le vrai pouvoir. Un pouvoir dont Else n'aurait jamais

cru Drocker capable.

Else atteignit le camp de Pateni Persus par une journée particulièrement froide, selon les dires, pour l'Alameddine. Des flocons de neige tombaient par intermittence entre les gouttes d'une fine pluie glacée. Neige et glace avaient d'ailleurs commencé de s'amonceler, pour la première fois depuis des siècles, au sommet des montagnes de Vaillarentiglia. Else n'en avait cure. Il se sentait déjà assez misérable là où il était. Il avait chevauché toute la nuit durant, dans des conditions qui empiraient de minute en minute.

Ce qu'on disait de l'hiver du Calzir n'était peut-être pas exagéré.

Il n'était guère avide d'entreprendre une campagne par ce temps qui ne pouvait que s'aggraver. Mais Hansel, Sublime et Drocker, eux, avaient hâte de marcher sur les brisées des succès remportés par le roi Pierre à Shippen. Les intempéries ne les gênaient pas.

La dernière centaine d'hommes du régiment de la ville accompagnait Else. Si Pinkus Ghort avait bien fait son boulot, ceux qui se trouvaient déjà au camp seraient prêts à descendre dans le Sud.

« On t'a finalement viré de Brothe, hein ? » demanda Ghort à son arrivée, non sans avoir attendu, pour s'exprimer avec cette familiarité, qu'ils se retrouvassent en tête-à-tête. Il avait installé le quartier général du régiment dans une église désaffectée.

« Drocker est rentré en ville. Il les a obligés à me lâcher la bride sur le cou. Ils sont comme un essaim de frelons enragés. Mais c'est à Drocker qu'ils en veulent.

— Et ça ne leur vaudra rien de bon, pas vrai ?

— Pas la moindre miette. Dans quelle condition sommes-nous ?

— Tu ne seras pas mécontent des troufions. Certains des officiers, malgré tout… Si un fléau qui ne tuait que les incapables s'abattait sur le camp, je n'en aurais pas le cœur brisé.

— Parles-en à Dieu. Car aucune puissance terrestre ne t'y aidera. J'ai essayé trois fois avec des équipes différentes de puissants ; autant leur parler le lindrehr de chez moi. Ils ne comprennent rien au mérite ni à la compétence… Bon. Je suis sérieux. Dans quel état sommes-nous ? On ne va plus tarder à partir.

— Tu en sais un peu plus long sur ce qu'on attend de nous ?

— Tout. On attend tout de nous, je veux dire. Comme d'investir, par exemple, tout ce qui se trouve à l'ouest d'al-Khazen. Non sans maintenir

l'ordre, en même temps, parmi la population d'al-Khazen, alors qu'on aura nettoyé le reste du pays. On a un plan de bataille ?

— Grâce aux Dèves. Ils nous fournissent de bonnes informations. Tu as quelque chose sur eux ?

— Je leur ai promis qu'on les traiterait bien. Eux et leurs cousins calzirins. Ça ne devrait pas être très compliqué. Pas vrai ? »

Ghort changea de position, l'air un peu gêné. « Je n'en sais rien. »

Son ordonnance passa la tête par la porte. « Capitaine, il y a là-dehors des Dèves qui demandent à vous voir immédiatement, vous et le colonel.

— Les crétins présomptueux ! grommela Ghort. Dis-leur…

— Attends ! le coupa Else. J'allais de toute façon les envoyer chercher.

— Fais-les entrer, Colón.

— Comment vont Bo et Joe tout-court ? s'enquit Else.

— Crois-moi si tu veux, mais tous deux sont devenus très compétents. Bo fait un excellent sous-off. Il flaire d'avance toutes les magouilles et les devance avant même que ça commence à puer. Et Joe est un authentique magicien avec les bêtes. Ce n'est pas lui qui tient les rênes, mais c'est grâce à lui que tout fonctionne. Les animaux sont bien nourris et en bonne santé.

— Parfait. J'ai toujours dit que chaque homme avait un talent particulier. Et c'est le rôle d'un officier de le cerner, de le choyer et de… Salut. »

Les Dèves étaient au nombre de cinq. Else connaissait déjà Glédius Stewpo, Shire Spéréo et Titus Consent. Les autres portaient d'étranges affûtiaux et ils étaient trempés, sales et plus sombres de teint que ceux de Brothe. « Toutes nos excuses pour ce dérangement pendant votre installation, colonel, mais des nouvelles importantes viennent d'arriver d'al-Khazen. »

Les Dèves à la peau bistre devaient donc être calzirins. « Très mauvaises, Titus ?

— Pas du tout. Dans la mesure où nous sommes prévenus.

— Alors ?

— Les sorciers qui ont mené la campagne des pirates se sont établis en al-Khazen. Ils s'imaginent être passés inaperçus et préparent une grosse embuscade : ils comptent tuer Grade Drocker et de nombreux soldats en attirant la Fraternité dans un traquenard. »

Else était impressionné. Quelqu'un avait dû assister à une réunion stratégique.

« N'invoque pas le nom du démon », marmotta Ghort, citant un adage connu dans toutes les contrées hantées par les Instrumentalités de la Nuit. Toutes les terres non gelées, autrement dit.

Ghort n'avait pas parlé en vain.

« J'ai cru entendre mon nom », fit une voix. Drocker se faufila dans la pièce, appuyé sur des béquilles. Son visage délabré était impavide.

« Je viens d'apprendre que Starkden et Masant al-Seyhan s'étaient installés en al-Khazen, déclara Else. Ils comptent nous attirer dans un piège. Explique, ordonna-t-il à Consent.

— Ce n'est pas tout.

— Bien entendu. Vas-y. » Il espérait que Consent ne s'imaginait pas pouvoir finasser avec Drocker.

« Starkden et Masant al-Seyhan ne sont pas les seuls maîtres des esprits impliqués. Il y en a un troisième. Mais les nôtres ne peuvent pas s'en approcher. Nous ne connaissons son existence que par déduction. Nul n'est autorisé à entrer dans certains endroits. »

Un des Dèves du Calzir prononça quelques mots. Else ne comprenait rien à son dialecte. Consent fit l'interprète. « Le sorcier que personne ne voit est… » Pause. « un étranger venu d'au-delà des mers. » Pause. « Il est arrivé travesti en soldat étranger. » Pause. « Ce sont surtout des Lucidiens qui sont descendus en al-Khazen. Mais aussi quelques ingénieurs et soldats de Dreanger.

— Je te connais, nabot ? » demanda subitement Drocker.

Glédius Stewpo s'était enfoncé en catimini dans une pénombre plus épaisse. « Je ne crois pas, monseigneur. » Stewpo avait adopté un accent qu'Else n'avait jamais entendu. Sa voix ne trahissait plus rien de sonsien.

« Peut-être. Pourtant… il me semble que si. Peu importe. C'est très intéressant. Ça m'intrigue. Pourquoi croyaient-ils pouvoir garder le secret sur cette affaire ? » Drocker fixait avec véhémence les Dèves calzirins, peinant à dissimuler son mépris croissant.

Consent posa une question dans le dialecte dève. Les espions y répondirent. Il traduisit : « Les pramans étrangers ne croient pas qu'un Calzirin pourrait les vendre au patriarche. Le sort réservé à plusieurs seigneurs de la guerre qui ont proposé de reconnaître l'autorité de l'empereur devrait servir d'exemple. »

La moutarde était montée au nez de Sublime. Personne, nulle part, n'offrait de prêter allégeance au patriarche. Même en Dirécie et dans

certaines contrées du Connec, où pourtant les pramans s'accommodaient de leurs dirigeants chaldaréens.

Consent continuait de traduire « Il existe également en al-Khazen un sortilège qui masque la présence de la plupart des pramans étrangers. »

Else soupçonna cette déclaration d'être quelque peu tronquée.

« Mais on ne peut pas éternellement cacher ce qui risque d'exploser de façon imprévisible, poursuivit Consent. Ni ce qui doit se nourrir, surtout en ce moment.

— Que font ces hommes ici, alors, si ce sorcier est si puissant ? » demanda Drocker.

Else entraperçut fugacement ce qui perturbait Drocker. L'affaire pouvait d'une seconde à l'autre tourner au massacre.

Consent avait saisi, lui aussi. « Ces deux-là peuvent aller et venir à leur guise car ce sont des agents du mafti d'al-Khazen. Le mafti croit qu'ils recueillent des informations auprès des communautés dèves de la Firaldie chaldaréenne. » Des gouttes de sueur perlaient au front du jeune homme.

« Ah ! fit Drocker. Je vois. » Il réussissait à maîtriser sa haine, sans doute parce que Consent se montrait si direct.

« Je vois, répéta le sorcier. Et comment me persuaderez-vous qu'ils trahissent leur mafti pour nous aider et non l'inverse ? » Tout le monde se rendait désormais compte que des vies étaient en jeu.

Titus Consent n'était encore qu'un adolescent, mais il fournit la bonne réponse : « Question d'intérêt ethnique, monseigneur. Un aveugle… pardon…

— Continue. Je suis au courant pour mon œil.

— Quand les temps sont particulièrement durs, les Dévédiens doivent se rendre irremplaçables. La façon dont cette guerre s'achèvera saute aux yeux. Par un triomphe chaldaréen. Nous travaillerons à le faciliter et à l'accélérer, de manière à en réduire le coût pour les nôtres. »

Drocker opina. « Excellente réponse. » Il s'apprêtait à ajouter autre chose quand une quinte de toux le secoua.

Il ne parvenait pas à y mettre fin. « Hecht ! » réussit-il à hoqueter. Ce qui restait de son visage était écarlate. « Traitez avec ces gens. Soyez dur. Ne les laissez pas vous écorcher vif. Ils chanteront la même chanson dans les cours du Calzir. Et tenez-vous prêt à partir. » Son élocution était hachée et il continua de tousser après son départ.

Glédius Stewpo sortit de l'ombre. Il était blême. Et cherchait son air. Il avait quelque chose à dire, mais Ghort était toujours là et s'efforçait encore de se faire trop petit pour qu'un sorcier de l'Office spécial remarquât sa présence. « Quelqu'un a-t-il vu du sang ? s'enquit Stewpo. Il n'a pas craché ici, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Else. Pourquoi ?

— Une nouvelle et horrible maladie vient de se déclarer. Les premiers symptômes sont des crachats sanglants. Elle est arrivée dans l'ouest par la route de la Soie.

— Pneumonie, j'ai l'impression, lâcha Ghort.

— On ne t'a pas beaucoup entendu, fit remarquer Else.

— Je n'avais rien à dire.

— Ce serait une première. Toi, le nain. Drocker m'a donné matière à réfléchir. Pourquoi devrais-je croire que vous n'essayez pas de nous piéger ? »

Titus Consent intervint. « Vous l'avez entendu. Cette guerre ne peut connaître qu'une seule issue. Le patriarche et l'empereur vont la gagner. Notre plan a toujours été d'épargner le plus de souffrances possible à notre peuple. Ce qui nous oblige à nous investir de manière crédible dans l'équipe gagnante. » Il émit des bruits qui galvanisèrent les Dèves du Calzir.

Ceux-ci sortirent des cartes. Non pas une ou deux mais une vingtaine. À grande et petite échelle ; des cartes qui reproduisaient jusqu'aux plus infimes détails et qui apprirent à Else tout ce qu'il avait besoin de savoir sur le terrain que devrait traverser le régiment de la ville, et sur ce qu'il trouverait à l'approche d'al-Khazen.

« Heureux, Pipe ? demanda Ghort en réapparaissant quelques heures plus tard.

— En extase. C'était ma nuit de noces. C'est de l'or en barre, nabot. Navré pour cette crise de parano. Pinkus, il faut mettre tout l'état-major là-dessus. Titus, j'ai cru comprendre que tu avais établi un ordre de marche pour le Sud.

— Le squelette d'une logistique est en place, colonel. Les conditions rendent malaisée toute planification détaillée.

— Très bien. Un squelette devra donc suffire.

— C'est déjà plus que ce que nous avons d'habitude, lança Ghort. Ce gamin est fabuleux, Pipe. Foutrement fabuleux.

— Tu vas le faire rougir. Et, demain, il va me demander une augmentation.

— Vous comptez passer la nuit à jouer à ça ? intervint Stewpo. Ceux des nôtres qui ne sont pas notoirement connus doivent disparaître. Ces deux-là en particulier. Rien ne nous prouve que d'autres espions calzirins ne rôdent pas dans les parages.

— Occupe-t'en, Pinkus. Et tâche de trouver une explication si on te pose des questions.

— Et de repérer aussi ceux qui m'en poseraient.

— Bonne idée. Je reste ici, à faire l'amour à ces cartes. »

Mais ce à quoi il aspirait désespérément, en réalité, c'était à un lit que lui aurait préparé Polo.

Titus Consent resta quand Ghort eut fait disparaître les Dèves. « Je fais partie du personnel. Nul ne s'étonnera de ma présence.

— Tu me parais bien compétent et sûr de toi pour ton âge.

— Je suis un cas à part. On m'entraîne et on m'éduque à ça depuis mes cinq ans.

— À devenir une espèce de messie ?

— Rien d'aussi présomptueux. Juste quelqu'un qui saurait tenir les rênes si jamais les fortunes dèves partaient à vau-l'eau. Ce qui se produit à une fréquence désastreuse.

— Je devrais sans doute émettre quelques bruits dubitatifs. Mais je suis trop fatigué. » Else ne souhaitait pas qu'on devinât à quel point il devenait de plus en plus suspicieux.

« Je suis bien certain que Stewpo vous aura expliqué le sophisme qui sous-tend cette notion, fit remarquer Consent.

— Il a fait ça ?

— Il ne vous a pas dit que les Dèves étaient si ambitieux, jaloux, mesquins et médisants que le seul complot dève ayant quelque chance de réussir ne saurait impliquer plus de deux personnes ?

— Ça signifierait que trois hommes sur les cinq qui étaient assis ici tout à l'heure pourraient faire mettre les autres à l'ombre.

— C'était une parabole.

— Peu importe. Je crois que ta tribu m'aidera.

— Vous avez des doutes.

— Pas exactement. Je sais ce que vous faites et pourquoi. Je ne peux pas vous en blâmer. Mais je me demande maintenant comment vous vous

situez par rapport à l'empereur dans ce méli-mélo. Lui n'a jamais fait preuve d'animosité contre votre peuple. Et c'est un ennemi zélé de Sublime. Lequel n'a pas perdu tout espoir de voir votre race exterminée.

— Ce niveau de politique dépasse le jeune chiot que je suis. Ma tâche consiste à faire ce que je peux pour que le régiment fonctionne efficacement. »

Pinkus Ghort était de retour. « Tout est réglé, Pipe. Qu'en penses-tu ? On magouille ? Ou bien on cède à la putain préférée du soldat et on se met au page ?

— La putain peut attendre. Je ne sombrerai pas avant une heure. Pourquoi ne pas tenter de distinguer le possible de l'impossible en éliminant les vœux pieux des imbéciles qui croient pouvoir, de droit divin, nous dire ce que nous devons faire ? Nous étonnerions peut-être le monde.

— Il faut te calmer un peu, mon gars. Dis-lui, Titus. Trois sorciers en al-Khazen, Pipe. Dont un enculeur de mouches encore plus mahous que ces tarés qui t'ont laissé sur le carreau à Brothe.

— Le capitaine Ghort a parlé un peu crûment, mais il n'a pas tort. Trois sorciers. Ça vaut la peine d'y réfléchir, colonel.

— Tu as raison. Il faut en tenir compte. Ils nous guettent sûrement au tournant. Malheureusement, je n'ai pas beaucoup d'expérience en la matière. Et toi, Pinkus ?

— Nib. Je mets un point d'honneur à esquiver ce genre de conneries. Pas trop difficile dans la mesure où ça me paraît être surtout un problème praman. »

Else remarqua une subtile modification de la physionomie de Titus. Il était donc au courant pour Sonsa. Que lui avait encore appris Stewpo ? Trop de gens connaissaient trop de choses sur Else Tage.

« L'Office spécial est un problème praman ? »

Ghort renifla dédaigneusement. « Oh que oui, bordel ! Je parie qu'on ne peut pas trouver un plus gros furoncle sur le cul de Merdecékouasonnomdéjà !

— Peut-être. Mais ce n'est pas le plus important. Il faut décider de ce que nous allons faire de ceux d'al-Khazen.

— Pas vraiment.

— Hein ?

— Je viens de comprendre que nous n'avons pas de mouron à nous faire de ce côté-là, Pipe. Puisque Grade Drocker va nous dicter la conduite à

prendre.

— Un excellent argument, colonel, approuva Titus. Nous n'aurons pas à en décider nous-mêmes.

— Erreur. Je vais…

— Lève un peu le pied, Pipe, le coupa Ghort. Va te reposer. On pourra toujours s'inquiéter de la merde quand on nous aura dit quelle quantité on devra se goinfrer. »

Le régiment de la ville entra au Calzir par une journée regardée comme sainte par les quatre religions dont les Terres Saintes étaient soi-disant le berceau. Pure coïncidence au demeurant. Les calendriers ne se recoupaient que tous les cinquante-six ans.

De dures petites billes de glace cinglaient l'air et les joues. L'hiver dans une contrée où il était depuis toujours réputé pour sa férocité. La terre était gelée et stérile. Sinon, les autres défenses du Calzir n'étaient que purs fantasmes. Fruits de l'imagination d'adolescents. En dépit d'exemples antérieurs assez brutaux, chaque petit noble ou seigneur de la guerre qu'on croisait était disposé à prêter allégeance au premier dont on lui citerait le nom. Voire à se convertir pour garder la vie sauve.

« Ils retourneront leur veste si jamais on prend une piquette dans le Sud », fit observer Ghort.

Le Sud n'était plus très loin. La côte ne se trouvait qu'à quelque cent cinquante kilomètres après Pateni Persus.

Else opina. « Il n'y a pas grand monde dans les rues, tu as remarqué ?

— Ouaip. Et je ne pense pas non plus qu'ils se planquent dans les collines. Ils ont tous filé vers al-Khazen. Persuadés que les sorciers peuvent les protéger.

— Ils n'ont peut-être pas tort. »

Else composait avec les chefs locaux en acceptant les serments de fidélité, en capturant des otages ou en extorquant des vivres. Il prenait son temps. Grade Drocker ne le pressait pas. Drocker voulait davantage de renseignements sur l'ennemi, lui aussi. Else espérait en outre découvrir ce que faisaient les autres colonnes. L'empereur était censé s'activer dans tout le Calzir oriental.

« Toujours avec nous, le corbeau noir ? » demanda-t-il, faisant allusion à Drocker. Une troupe de quatre cents hommes de la Fraternité suivait la même route que le régiment de la ville, juste derrière, mais le commandant

en chef des Croisés du patriarche tenait à les voir voyager avec l'armée brothienne.

« Je n'ai pas perdu espoir. Mais, chaque fois que je ralentis le pas pour aller vérifier à l'arrière-garde, il est encore là. Avec sa petite bande. Il faut lui reconnaître au moins ça : il est tenace. »

Pour cela, Else n'était pas en reste. Il n'était pas mécontent qu'il n'existât que bien peu de croisés de la trempe du sorcier de l'Office spécial. « Tu le crois doué de prescience ?

— De quoi ? Sers-toi de mots simples et compréhensibles pour un gars de la campagne, Pipe.

— Il peut prédire l'avenir ?

— Comme un astrologue, quelque chose comme ça ?

— Exactement.

— J'en sais rien. Pourquoi ?

— Je me demandais s'il ne nous collait pas aux basques pour cette raison. Peut-être nous a-t-il vus tomber dans un traquenard et tient-il à être présent quand ça arrivera.

— Merde ! Tu commences à me faire peur, Pipe. Et si tu arrêtais un peu de gamberger sur toutes les merdes qui risquent de nous tomber dessus ? Songe plutôt à découvrir un monceau d'or praman qu'on pourra empocher pour acheter une belle villa, bourrée à bloc de jeunes catins avec le feu au cul.

— J'ai déjà une femme.

— T'es doué pour couper l'herbe sous le pied à tous les beaux rêves, hein ?

— Tu as peut-être raison. Je suis né borné, prosaïque et parfois même dénué d'imagination.

— Parfois. Une sorte d'inclination. » Ton sarcastique.

« Mauvaise éducation.

— Toute ta famille est dans le même cas ?

— Pratiquement. » L'école du Rameau vibrant n'était guère portée sur la frivolité.

Du point de vue d'un Occidental, les pramans prennent tous la vie trop au sérieux.

Les éclaireurs de l'avant-garde ratèrent les cavaliers calzirins cachés dans une vallée broussailleuse, à la gauche de la colonne en progression.

Trop confiants ou trop nonchalants, ils n'étaient guère enclins non plus à trop s'éloigner par ce froid. L'avant-garde en paya le prix. Elle se composait de jeunes cavaliers des Cinq Familles, en constante compétition et peu désireux, devant des rivaux, de couvrir leurs parents de honte. Ils refusèrent de fuir. Les attaquants, eux aussi des amateurs, rompirent le combat dès que des renforts survinrent de l'arrière.

Grade Drocker déboula alors qu'Else arpentait encore la neige ensanglantée. « Des cavaliers calzirins, annonça le sorcier. Mais entraînés et menés par un sha-lug de Dreanger. »

Else en convint. Mais pas de vive voix. Un Piper Hecht n'aurait pas pu le savoir.

« Merde ! s'exclama Ghort. Sait-on ce qu'ils ont mangé au petit-déjeuner ? »

Oui, se dit Else. Très probablement. Mais il s'efforça de prendre la tête d'un homme avide de retenir les leçons d'un supérieur ayant déjà combattu les pramans.

La santé de Drocker restait fragile. Il n'arrivait pas à se débarrasser de sa toux, mais le sang qu'avait redouté Glédius Stewpo n'apparaissait toujours pas dans ses postillons.

Drocker n'était pas d'humeur à donner des leçons. Il s'expliqua néanmoins « Une attaque sha-lug classique. Depuis une embuscade et sur un flanc exposé. Toutes armes dehors, arcs de selle et javelots. Mais de véritables sha-lugs n'auraient pas fui si vite.

— Une leçon à retenir, déclara Else. Occupe-toi des morts et des blessés, Pinkus. Je dois toucher deux mots au responsable des éclaireurs.

— Sûrement Stefano Benedocto. »

Drocker clopinait derrière Else. Stefano Benedocto se révéla le fils d'un cousin d'Honario. Il croyait que ce lien de consanguinité lui épargnerait le courroux de son supérieur. Il y avait des limites à ce qu'Else pouvait tolérer.

Grade Drocker le tua froidement. Sans mot dire et devant une centaine de témoins, dont quelques Benedocto. En se servant d'un sortilège qui lui fit sortir la cervelle par les orbites et les oreilles. « L'Office spécial se moque de savoir qui est ton oncle », déclara-t-il juste après.

« Encore une leçon à retenir, Pipe, commenta Ghort en apprenant l'incident. Ça devrait faire merveille sur le moral des troupes. » Sans aucune ironie cette fois-ci.

Else apprit peu après que Drocker n'accompagnait plus le régiment. « Il s'est contenté de nous escorter jusqu'à ce que quelqu'un lui fournisse une excuse pour marquer le coup, fit Ghort.

— C'est bien mon avis.

— Ça a marché. Le plus inepte de tous ces clampins va maintenant se rendre compte que cette affaire est aussi sérieuse qu'un tisonnier chauffé à blanc dans le trou de balle.

— Ça ne durera pas.

— Faut maintenant que tu joues l'imbécile heureux qui voit toujours le bon côté des choses ?

— Quoi que je fasse, tu te plaindras toujours de moi, pas vrai ?

— C'est-y pas mon boulot ? »

Il y eut d'autres escarmouches. Les Calzirins n'étaient plus pris de court. Else savait à quoi s'attendre. Il s'y prépara.

Else passait de mauvaises nuits. Il s'endormait en se débattant avec sa conscience. La logique lui soufflait qu'il aurait dû faire son possible pour paralyser les armées croisées. Mais le régiment de la ville n'était qu'une petite partie des forces d'invasion et il était isolé. Les troupes de l'empereur livraient les plus violents combats là où elles avaient débarqué. Les plus proches alliés du patriarche descendaient le long du littoral occidental de la Firaldie, mais le plus gros des armées n'avait pas encore atteint l'Alameddine et encore moins le Calzir. Le régiment de la ville, lui, progressait sur une route intérieure, talonné par des soldats de la Fraternité et des contingents appartenant aux petites principautés. Confusion du commandement à l'ordre du jour.

Dieu était la réponse. Dieu est toujours la réponse à la question, quelle qu'elle soit. Else devait seulement se fier à la volonté de Dieu. Tout finirait par se réaliser selon son plan.

Else craignait de n'être pas un bon praman. Il ne parvenait pas à céder à la Volonté de la Nuit. Chaque soir, quand le régiment rentrait au camp, il étudiait les cartes et les rapports de renseignements en cherchant un moyen de trahir Sublime sans se discréditer lui-même.

L'aurait-on envoyé en Firaldie en s'attendant à son échec et à ce que ce fiasco l'engloutît ? Mais cela signifierait que Gordimer voulait…

Ce calcul ne tenait pas la route.

Else croyait connaître Gordimer. L'homme était sans doute assez subtil pour éliminer un rival en puissance quand la mort risquait de l'emporter. Mais jouerait-il un pareil tour à Else Tage ? Else imaginait mal comment Gordimer aurait pu voir en lui une menace aussi sérieuse.

Il décida de temporiser. Il servirait Brothe. Comment mieux servir Dreanger qu'en infiltrant les réunions de ses ennemis ?

Pinkus Ghort se pointa. « Les Dèves veulent te voir, Pipe.

— Ils t'ont dit pourquoi ?

— Nan. Je ne fais pas partie de leurs copains. » Ghort regarda autour de lui pour s'assurer qu'aucune encoignure proche n'abritait quelqu'un d'hostile. Dans l'Ouest, cette surveillance constante et machinale des alentours relevait d'une seconde nature.

« Pas même une allusion ?

— Non. Des nouvelles d'al-Khazen, je présume. Les éclaireurs ont trouvé au bord de la route des Dèves qui se chamaillaient pour savoir s'ils devaient ou non allumer un feu. »

Ghort exécuta une brève pantomime où les partisans de « On se gèle le cul ici » ergotaient avec ceux de « La fumée nous coûtera la vie ».

Le temps était épouvantable et empirait chaque jour. Aujourd'hui, plusieurs sortes de vents avaient soufflé, tous glacés et mordants, rappelant à Else qu'il avait passé le dernier hiver douillettement cloîtré dans une prison. La neige fondue se mua en neige épaisse, qui s'abattait en gros flocons. Mille fantômes semblaient se cacher derrière ce rideau de blancheur et clapoter parallèlement à la route du Sud.

Les Instrumentalités de la Nuit devenaient de plus en plus actives à mesure que le régiment s'approchait d'al-Khazen.

Il n'avait même pas parcouru dix kilomètres dans la journée. Mais Else n'était pas pressé. Il était seul dans ce foutoir, avec un ramassis de soldats novices et mal entraînés qui paniqueraient probablement dès qu'ils apercevraient l'éléphant. Leur épargner une trop forte pression restait impératif, sauf si la Fraternité de la Guerre opérait enfin la jonction avec eux.

Else ordonna qu'on établît le bivouac un peu plus haut sur la route, à une heure de là.

Il voulait rendre visite à ces nouveaux Dèves.

31
Des Andorayens loin de chez eux

Svavar haïssait la vie. Svavar détestait la Firaldie. Svavar exécrait les mercenaires de la bande de brigands d'Ockska Rashaki. Et, plus que tout, Svavar vomissait les Instrumentales de la Nuit. Il se serait volontiers couché pour trouver enfin la paix.

Shagot dormait désormais vingt heures d'affilée. Voire davantage. Mais ses périodes de veille et d'activité commençaient elles aussi à s'allonger. Il pouvait s'agiter furieusement pendant les mêmes vingt heures avant de s'effondrer et de sombrer dans un sommeil plus profond qu'un coma.

La seule étincelle qui luisait dans ces ténèbres qu'était l'existence de Svavar restait sa certitude qu'Arlensoul arpentait à ses côtés ces cruelles collines étrangères. Elle lui permettait chaque jour de l'entrapercevoir du coin de l'œil, ou bien se faufilait dans l'obscurité quand la compagnie se livrait à l'un de ses rares déplacements.

La félonne tenait à ce qu'il connût sa présence. Était-elle son ange gardien ou le bourreau chargé de l'exécuter ? Voire un simple instrument ? L'Arlensoul du mythe était assoiffée de vengeance.

Svavar ne ressentait aucune sympathie à son égard. Son seul dessein était de lui faire éprouver une telle rancœur contre son atroce immortalité qu'il ne pourrait que devenir son allié le moment venu.

Asgrimmur Grimmsson n'était pas une flèche. Néanmoins, avec le temps, il avait fini par comprendre. Il avait eu tout le temps, dans ces montagnes où il empochait les shillings de l'empereur quasiment sans contrepartie, de ruminer et de retourner des idées dans sa tête.

Svavar, le mercenaire impérial, n'avait plus rien de commun avec l'Asgrimmur Grimmsson qui, quelques siècles plus tôt, traînait ses guêtres avec son frère. Ce Svavar-là avait franchi les frontières du royaume de la Nuit et devenait lentement la créature qu'il exécrait le plus : du menu fretin frétillant à la lisière des bancs poissonneux des Instrumentalités de la Nuit. Il se transformait en quelque chose de plus qu'humain, comme des millions de mortels l'avaient fait avant lui sans jamais s'en apercevoir.

Et la fille bannie du Père de Tout lui ouvrait le chemin.

Il n'est pas un homme sur un million pour apprendre que de simples mortels peuvent parfois se métamorphoser en une entité supérieure. La divinité elle-même est accessible, pour celui qui en possède la volonté et jouit de cette aubaine.

Ce mortel sur un million prend rarement conscience du rôle de la chance. Un puissant sorcier pourrait consacrer sa vie entière à tenter d'obtenir cette suprématie pour finalement se tuer à la tâche. Un barbare tel que Svavar pourrait fort bien y parvenir, tout bonnement parce qu'il est dans l'ignorance. La tête enchantée de Shagot avait jadis honoré un chaman résolu à devenir une des Instrumentalités de la Nuit. Les Instrumentalités d'ores et déjà présentes s'étaient servies de lui, l'avaient manipulé, en jouant sur son ambition, à une époque où un monde plus chaud endiguait encore le règne de la glace et où les hommes et les dieux étaient moins compliqués.

Svavar commençait à prendre conscience de la présence d'Arlensoul et de la position qu'elle occupait dans l'espace. Ça fonctionnait encore mieux qu'avec Shagot. Il ressentait le froid et le vide, la haine et le désespoir qui étaient l'essence même d'Arlensoul la Bannie. Guère passionné d'ordinaire par ce que pouvait éprouver autrui, Svavar se demandait cependant quel effet ça ferait d'échanger des récits de guerre avec la fille du Gris-qui-marche.

Shagot avait pris l'habitude déconcertante de passer en un clin d'œil de son état comateux à la pleine lucidité. Svavar était en train de faire rôtir un crétin de lièvre apathique qu'Arlensoul avait levé pour lui. Shagot s'était réveillé en sursaut. « Que se passe-t-il ? avait-il rugi comme s'il n'avait pas passé les dernières vingt-six heures dans un tout autre monde. Quelque chose cloche. » Ignorant royalement les deux pieds de neige qui s'étaient accumulés pendant son sommeil.

« C'est ce connard d'Ockska, répondit Svavar. Il refuse de faire ce qu'il devrait. Le lapin sera prêt dans une seconde. » Svavar savait que Shagot ne songeait pas à Rashaki.

« Hein ? » Son frère mit un bon moment à retrouver ses marques. « Il ne surveille plus la passe ?

— Ce n'est pas ça, Grim. On a reçu trois messages de Vondera Koterba pendant que tu dormais. L'empereur veut que nous descendions plus bas

qu'al-Citizi pour couper la route est-ouest. Pas pour la bloquer, juste pour intercepter les messagers. » Svavar parlait à voix basse pour éviter de se faire entendre des proches de Rashaki. « Il prétend tergiverser pour obtenir une meilleure solde. À mon avis, il a surtout peur de nous montrer à quel point il est con.

— Il défie à la fois les ordres de Koterba et ceux de l'empereur ? »

Svavar se détendit légèrement. L'attention de Shagot avait été détournée d'une bizarrerie probablement liée à Arlensoul.

Shagot engloutit plus que sa part du lièvre. « J'ai besoin de ton appui, frérot », déclara-t-il en se léchant les doigts avant de sortir la tête du monstre et l'épée enchantée forgée à une époque où le temps n'existait pas encore.

Des hommes de la bande – racaille dépenaillée plutôt que véritables soldats – restèrent bouche bée en voyant Shagot se diriger à grandes enjambées vers la hutte de Rashaki. Il en fit voler la maigre porte en éclats. Une fois à l'intérieur, il décapita un des lieutenants puis en priva un autre de son visage avant de déclarer : « Tu as défié un ordre de l'empereur. » D'une voix très douce, affable, sans aucune trace de tension. Sur le ton d'un homme demandant négligemment le prix d'un sac de navets. Il décocha un coup de pied à sa victime survivante parce qu'elle avait saigné sur sa jambe.

Ockska fixa l'antique tête, l'épée sanglante puis Shagot : « Je me suis dit qu'on pourrait lui extorquer plus de fric.

— L'empereur est un homme d'honneur. Il tient parole. Il attend la même chose de toi. Il est grandement temps qu'un vrai chef fasse le boulot.

— Tu as raison, j'imagine.

— Bien. Très bien. Tu es un homme raisonnable, après tout. Je ne serai pas un capitaine trop sévère, tu verras. Et mon frère et moi allons bientôt partir. Aide notre lieutenant à se lever, frérot, qu'on puisse sceller ce nouvel arrangement d'une poignée de main. »

Rashaki était un homme de taille moyenne, devenu chef en se montrant plus dur et rusé que les autres plutôt qu'en faisant purement et simplement étalage de sa force brute. « Êtes-vous des agents spéciaux de l'empereur ?

— Quelque chose comme ça », admit Shagot. Il plongea l'antique épée dans la poitrine de Rashaki. Svavar tenait le chef des brigands pendant qu'il portait le coup. « Mais nous servons un pouvoir plus puissant que celui de tout suzerain éphémère de la terre. »

Ockska entendit ces paroles avant que ces yeux ne s'éteignissent. Il les crut, car il avait vu ce que nul autre ne pouvait voir.

Son lieutenant rescapé se hâta d'aller rapporter ce rebondissement au reste de la bande.

Nul ne contesta. Tous étaient conscients que les agents de la Nuit marchaient parmi eux.

Svavar savait que les lieutenants de Rashaki nourrissaient les mêmes pensées que leur capitaine juste avant que l'épée de bronze ne l'eût affranchi de la nécessité de réfléchir : Jouons le jeu de ce cinglé d'étranger ; on n'aura aucune peine à les égorger, son frère et lui, quand ce sommeil diabolique s'emparera à nouveau de lui.

Shagot comptait sur les Anciens pour le sortir de là. Si du moins il raisonnait encore. Svavar se fiait à Arlensoul. Elle était réelle et toute proche ; en outre, elle avait tout intérêt à soutenir les Grimmsson.

La bande dégagea. Les chutes de neige n'étaient pas moins violentes au pied des collines. La neige fondait et se changeait en bouillasse, comme si la boue était la friandise favorite de tous les dieux, grands et petits.

Les six premiers jours de la nouvelle gestion donnèrent lieu à quatre tentatives de coup d'État. Les conspirateurs moururent d'une mort horrible. Certains se retrouvèrent mutilés et saignés à blanc avant même d'avoir levé la main contre les Andorayens.

Le jour où Shagot avait tué Ockska Rashaki, la bande était encore forte de quatre-vingt-huit hommes, cela en décomptant tout le monde sauf la triste poignée de souillons qui suivaient la compagnie avec leurs morveux. Quand elle atteignit enfin la position que lui avait assignée Vondera Koterba, ce chiffre était tombé à soixante-cinq. La plupart des manquants avaient déserté avec femme et enfants.

Pendant deux mois, elle s'employa à intercepter les communications entre Calzirins. Cavaliers isolés et petits groupes ne passaient tout bonnement plus. On envoyait les prisonniers à Ferris Renfrow, quelque part dans l'Est. Il versait de grosses primes. La vie n'était pas exactement un rêve éveillé, mais pas non plus un cauchemar. Et elle promettait de s'améliorer encore.

Svavar ne tarda pas à se rendre compte qu'il dirigeait tout. Shagot le Bâtard n'était plus qu'une espèce de créature féroce, de berserker qu'il pouvait invoquer à sa guise. Gestion quotidienne et prises de décision lui revenaient. Et il se débrouillait bien. Il maintenait la cohésion de la bande.

Il vint à bout de sa mission sans qu'on dût déplorer d'autres morts, et seulement quatre désertions.

Les troupes de l'empereur et celles de Vondera submergèrent le tiers oriental du Calzir bien plus aisément que les deux camps ne l'auraient cru possible. Les défenseurs pramans étaient abasourdis par leur propre inefficacité.

Même ainsi inspirés par des conseillers de Lucidie et renforcés par des cadres d'outre-mer, les Calzirins ne pouvaient pas lutter contre l'infanterie et la cavalerie lourde impériales, puissamment armées et disciplinées. Les Lucidiens combattaient vaillamment, mais s'entêtaient à mener une guerre dépassée. Johannes Bottenoire n'avait cure de l'élégance des manœuvres. Il progressait de ville en cité, de cité en port et de port en château sans se soucier des forces ennemies, sauf si elles attaquaient… attaques qui se soldaient toujours par un désastre pour les pramans. Les piquiers impériaux les tenaient en échec pendant que des milliers de projectiles pleuvaient sur eux. Et, dès qu'ils fuyaient, les cavaliers les poursuivaient et les massacraient.

Les vaisseaux de guerre de Datéon et Aparion faisaient le blocus des côtes est et sud. Le talon de la botte firaldienne tomba. Quelques troupes de pramans tentèrent de gagner l'ouest pour y rejoindre les armées alliées. Svavar liquidait tous les imbéciles qui s'avisaient d'emprunter sa route.

Il aperçut Johannes Bottenoire pour la première fois quand les brancequenets de l'empereur traversèrent la passe vers l'ouest dans l'espoir de devancer les armées moins fortes levées par Sublime et l'Église brothienne.

« C'est un putain de nabot », fit observer Shagot.

Pas tout à fait, mais presque.

Témoignage éloquent de sa confiance, toute la famille de l'empereur accompagnait Johannes. Les deux frères ne virent ses filles, n'apprirent même leur existence, que bien plus tard. Elles voyageaient dans une voiture fermée encerclée par des gardes brancequenets à cheval, massifs, vifs et ombrageux.

Lothar, l'héritier impérial, chevauchait aux côtés de son géniteur ; aussi pitoyable qu'il était donné de l'être à un enfant, mais bien déterminé à faire la fierté de son père, il ne persévérait pas moins avec une force de volonté mieux faite pour un corps plus vigoureux.

Ferris Renfrow alla trouver les Grimmsson après le passage de l'empereur. « Vous avez fait du bon travail. Selon Vondera Koterba, vous méritez une prime. J'y consens. Aimeriez-vous continuer à nous servir ? »

Svavar prit un sac de pièces pendant que Shagot répondait : « Nous poursuivrons avec vous. Nous cherchons un homme. Il se trouve à l'ouest d'ici. Il doit mourir.

— Tout le monde doit mourir.

— Très vite. C'est une mission sacrée. »

Svavar devina que Renfrow savait qui ils étaient. Ses agents avaient dû lui envoyer des rapports. « Parlez-moi de celui que vous traquez. Peut-être suis-je en mesure de vous aider.

— Tout ce que nous savons, c'est qu'il se trouve au Calzir et que nous le reconnaîtrons quand nous le verrons », répondit Svavar, distrait par le passage de l'infanterie lourde, qu'il n'avait jamais croisée jusque-là.

Une compagnie du patriarche passait. Elle avait participé à la poussée impériale victorieuse dans l'Est. Svavar fixait d'un œil mauvais les corbeaux noirs de la Fraternité de la Guerre. Ils lui étaient tout son courage. Ils leur en voudraient éternellement de ce qui s'était passé à Brothe.

Renfrow continuait de le faire parler. Svavar était conscient qu'il l'avait classé parmi les crétins et les jobards. Il s'en fichait. Peut-être faisait-il effectivement partie de ces deux catégories, mais pas assez pour empêcher un tiers de le sous-estimer.

« Ce type croit connaître notre homme, dit-il à Shagot une fois Renfrow parti. Il sait aussi où il est. Et il pense savoir qui nous sommes.

— Avec les armées du patriarche.

— J'imagine.

— Ça me paraît logique. Et ça comble tous mes vœux. On va l'avoir, ce coup-ci. »

Svavar opina. Mais il avait ses doutes. Le plan du Père de Tout n'avait pas prévu Arlensoul.

Il y aurait d'autres occasions, plus propices, pour parler d'Arlensoul à Grim.

Les mots refusaient de venir.

Il paya les membres de la bande. « Ceux qui veulent rester peuvent nous suivre dans l'Ouest, Grim et moi. On a encore besoin de nous. »

Seuls une douzaine d'hommes qui n'avaient rien de mieux à faire suivirent. Les autres se hâtèrent de regagner leurs montagnes glacées et

désolées avec leur fortune nouvellement acquise.

32
Shippen et l'Orteil

L'évêque LeCroès se posa à côté de frère Chandelle. Celui-ci regardait le soleil se coucher derrière la ligne indistincte de lointains pics indigo. Il était adossé à un amandier, avant-garde d'une plantation. Les envahisseurs pramans avaient amené les amandes à Shippen.

Le ventre du soleil s'écrasait sur ces collines distantes, œuf vermillon boursouflé et distordu dont l'œil pouvait tolérer l'éclat quelques secondes d'affilée.

Des couleurs mouchetaient tout le ciel, comme arrachées à la palette d'un dieu dément. Les gens de Shippen l'expliquaient par une brume diffusée par un volcan du Nord assoupi.

« Désolé de vous déranger, déclara LeCroès. Je tenais à vous le faire savoir. Les rumeurs sont fondées. Le roi Pierre va effectivement passer sur le continent.

— Une idée de Sublime ? s'enquit frère Chandelle.

— Vous voulez rire ? Cette guerre terminée, Pierre l'agacera autant que l'empereur.

— L'empereur l'a peut-être suggéré, alors ?

— Pierre est assez intelligent pour décider par lui-même. »

Frère Chandelle comprit aussitôt pourquoi Pierre avait pris cette décision.

Il y gagnerait à la fois une tête de pont sur le continent et une réputation accrue en Firaldie où il était mal connu. En même temps qu'elle lui permettrait, si jamais Sublime décidait de faire suivre sa croisade contre le Calzir d'une autre contre la Fin du Connec, de poster des forces amicales dans son dos. Il allait tripler la taille des territoires qu'il possédait et faire de la Navaya le plus puissant royaume chaldaréen d'Occident, le tout à moindre coût, tant en hommes qu'en argent.

Frère Chandelle ne pouvait qu'admirer le roi Pierre. Cet homme, avant de décider de transporter et soutenir les troupes du duc Tormond promises à

Sublime, avait su voir les immenses opportunités que lui ouvrirait cette ligne de conduite. Peut-être avait-il agi sur l'insistance d'Isabeth.

Sublime, à présent parfaitement incapable de s'emparer (et de conserver) les pouvoirs temporels élargis convoités de tout temps par les patriarches, devait se sentir très à l'étroit.

L'ascension de frère Chandelle vers la perfection ne se faisait au détriment ni de son cynisme ni de son scepticisme. La triste vérité, c'était qu'aucun des douze derniers patriarches n'avait eu beaucoup de considération pour sa mission spirituelle. Et que bien peu avaient témoigné d'une grande compétence politique.

« Je crois comprendre à quoi ça mènera.

— Où donc ?

— Votre loyauté à Immaculé est-elle acquise ?

— Absolument ! C'est le seul qui soit légitime et… »

Le ton crispé et l'œil fuyant de LeCroès apprirent à frère Chandelle que l'évêque avait été cajolé par les agents de Sublime et ne les avait pas encore repoussés.

« Immaculé sera sans doute le dernier patriarche de Viscesment.

— Je vous demande pardon ?

— C'est très simple : à tort ou à raison, Viscesment ne gagne plus guère de cœurs. Les prétendants ont déjà entrepris de passer des arrangements pour ne pas souffrir du départ d'Immaculé. Je parie que sa fin ne sera suivie d'aucune élection. »

Frère Chandelle en aurait lui aussi le cœur brisé. Une Église divisée par des luttes intestines ne gardait pas assez d'énergie pour persécuter ceux qui ne se pliaient pas à la doctrine épiscopalienne.

LeCroès baissa la tête. « C'est vrai. Les Brothiens nous auront survécu. Mais il faut dire que le combat était perdu d'avance. Valeureux VI aurait dû immédiatement demander à l'empereur de lui prêter main-forte. »

Aurait-il reçu son appui ? On ne pouvait guère dire que Valeureux et Voromund (ou Spinomund, quel que fût le nom de celui qui régnait à l'époque) se portaient beaucoup d'affection.

Valeureux avait l'échiné trop souple. La postérité l'avait surnommé Valeureux le Couard. Mais le soutien déterminé de la Fraternité de la Guerre elle-même n'aurait pu convaincre la populace de Brothe que ses droits naturels n'avaient pas été usurpés.

« J'étais perdu dans mes pensées », dit frère Chandelle, s'adressant aux amandiers car l'évêque LeCroès était parti. La nuit tombait. « Votre Église est bâtie sur la pierre de la corruption. Et vous vous étonnez quand des gens entrevoient une voie plus pure. »

Frère Chandelle soupira puis se contraignit au calme. Ceux qui choisissaient le Chemin savaient la corruption intrinsèque à la nature humaine. On devait éviter la condamnation, non constructive. Et plutôt donner l'exemple. Prouver que la corruption était mauvaise, et le fruit d'un esprit perverti.

Le comte Raymone s'adressait à un rassemblement d'officiers et de suiveurs connéciens, dont frère Chandelle et les aumôniers. « Le roi Pierre et ses alliés plataduriens ont reçu des rapports fiables. Ils ont des informateurs au Calzir. Les Calzirins sont prêts à renoncer, sauf les entêtés d'al-Khazen. Ils aimeraient nouer une relation avec un chef chaldaréen qui respectera et tolérera leurs convictions. Le roi Pierre, en l'occurrence. Le grand champion de la reconquête chaldaréenne. »

Les pramans de Platadura et du littoral terliagan émirent de petits bruits polis d'approbation.

« Des émissaires de plusieurs villes de la région du continent qui porte le nom de l'Orteil ont franchi le blocus pour venir supplier Pierre d'accepter leur reddition avant que le patriarche ne leur tombe dessus. »

Frère Chandelle combattait son cynisme naturel. Le patriarche et l'Église étaient effectivement les derniers qu'on pouvait souhaiter voir remplacer les tyrans qu'on avait toujours connus.

Les Calzirins continentaux n'en appelaient pas au comte Raymone. Les Connéciens étaient devenus des personnages secondaires dans la Passion du roi Pierre.

Excellent aboutissement au demeurant, selon frère Chandelle. Pierre pouvait d'ores et déjà nier la démence de Sublime et voir une nouvelle ère de paix s'instaurer autour de la mer Utérine… pourvu que Sublime connût enfin le grand bonheur de rejoindre son Créateur.

L'aventure de Shippen avait permis à Raymone de mûrir. Désormais, il n'était plus seulement fureur et action irréfléchie. La leçon qu'il avait apprise était la patience. Car une fois les envahisseurs installés à Shippen, il ne leur restait plus qu'à attendre.

Vingt-deux vaisseaux, dont plusieurs petits caboteurs de Shippen, se faufilèrent dans ces deux ports de l'Orteil que sont Scarlène et Snucco. Le premier et le plus à l'ouest n'était qu'un village de pêcheurs privé de bateaux. L'autre servait d'habitude au déchargement de produits agricoles importés de Shippen. L'absence de bâtiments n'y était pas moins notable. Les collaborateurs venus à Shippen affirmaient avec insistance que ça n'avait rien à voir avec les récents désagréments infligés par les gens de la Firaldie chaldaréenne. Ce n'était jamais qu'une méchante coïncidence, sans plus.

Il n'y eut aucune résistance. Ceux qui aspiraient au combat étaient allés se réfugier en al-Khazen, où ils complotaient pour écraser les croisés dès que ceux-ci seraient malades, affamés et perdus dans le froid et la neige.

Les Connéciens et Diréciens de Shippen ne se heurtèrent qu'à ces deux seuls inconvénients qui compliquent toujours la conquête : la distance et le nombre. Les villes se rendaient aussi vite que les envahisseurs pouvaient progresser à pied.

Le roi Pierre n'était entravé que par le manque de soldats lui permettant de constituer une garnison sur tous les territoires prêts à se jeter à ses pieds. Il envisagea bien d'enrôler des Calzirins mais n'avait pas de quoi les payer.

Progressant hardiment, le roi Pierre et le comte Raymone devancèrent les deux tiers des forces patriarcales destinées à occuper al-Khazen après sa chute. L'armée de Pierre poussa vers l'est le long de la côte méridionale jusqu'à rencontrer les troupes d'Hansel arrivant de l'ouest.

Pour frère Chandelle, tout se déroulait à une allure vertigineuse. Vers le milieu de l'hiver, le Calzir continental insoumis se réduisait au cinquième de son territoire primitif, dont la plus grande partie aux alentours d'al-Khazen et quelques enclaves vers al-Healta et al-Stikla. Des vaisseaux de guerre de Datéon et Aparion bloquaient ces deux ports. Les troupes patriarcales arrivaient en vue d'al-Khazen par le nord.

Frère Chandelle réussit à se placer derrière les capitaines et les généraux lors d'une réunion stratégique portant sur la fin de la partie. Il y apprit que l'opportunisme de Pierre et le succès spectaculaire qu'il avait remporté, pratiquement sans effusion de sang, indisposaient Hansel.

Sublime réagissait encore plus violemment.

Al-Khazen ne montrait par aucun signe qu'elle comptait se rendre. Les prisonniers qu'on faisait de temps à autre laissaient entendre que les

défenseurs de la cité n’avaient aucunement perdu confiance en la victoire finale.

Frère Chandelle observait, prêchait pour les siens et gardait le silence. Il nourrissait de plus en plus fortement la crainte que les croisés n’eussent été habilement attirés dans un vaste traquenard. Un jour, tôt ou tard, les suppôts les plus intimes et préférés de l’Adversaire finiraient par surgir.

Inopinément, sans jamais en prendre conscience, frère Chandelle avait été induit dans le péché de désespoir. Sans doute l'abjura-t-il, terrifié, dès qu’il l’eut identifié. Mais, pendant très longtemps, il se montra incapable d’en triompher. Et nul autre parfait ne se trouvait à ses côtés pour l’aider à se désembourber de cette ornière.

Il se mit à douter si âprement de lui-même et de sa foi qu’il envisagea quelque temps de mettre un terme à ses souffrances terrestres.

33
La guerre de Sublime au Calzir

Grâce à l'infatigable Titus Consent et à ses partenaires dévédiens, le régiment de la ville jouissait d'un campement confortable derrière une crête d'où l'on voyait al-Khazen.

Le dernier des troufions et le moindre animal y étaient abrités du mauvais temps. Les paysans et bûcherons du cru, à qui l'on refusait l'accès en al-Khazen parce qu'ils seraient autant de bouches inutiles à nourrir, ne demandaient qu'à subvenir aux besoins de leur famille en aidant les envahisseurs à construire des abris ou en s'acquittant des tâches qu'on voulait bien leur confier. Bois et combustible étaient fournis par les plantations d'oliviers, citrus, noisetiers et autres amandiers appartenant aux Calzirins qui, réfugiés dans la ville, se félicitaient d'avoir laissé dehors tous ces ventres affamés sans emploi.

On payait bois, matériaux et renseignements en nature, sous forme de vivres. Les provisions du régiment lui parvenaient désormais de Postastasi, village de pêcheurs fantôme d'au-delà des mers, situé sur la côte occidentale firaldienne à une quarantaine de kilomètres du campement épiscopalien qui ne cessait de s'agrandir. Les paysans calzirins se chargeaient de presque toute la manutention. Ceux qui volaient des vivres étaient punis de façon draconienne.

Le régiment continuait lui aussi de s'étoffer, mais il prenait plus de graisse que de muscle. Chaque fonctionnaire brothien haut placé, chaque membre du Collegium, semblait résolu à assister au spectacle de la chute du dernier bastion praman devant la volonté de Dieu.

Else avait élu pour principal poste d'observation permanent un chalet bâti sur la pente de la crête qui dominait la ville.

Les pramans menaient une défense aussi agressive que vigoureuse, multipliant quotidiennement sorties et coups de sonde. Au bout de quelques désastres sans trop grande conséquence, les capitaines d'Else s'aperçurent que leur colonel étranger récemment promu disposait peut-être des atouts nécessaires pour les garder en vie.

Les forces impériales endurèrent des retours de bâton plus conséquents. Hansel ne comprenait rien aux tactiques des sha-lugs.

L'armée patriarcale avait pour elle Grade Drocker et les vétérans de la Fraternité. Et Else Tage, qui continuait de souffrir de son dilemme.

Else, Pinkus Ghort et Grade Drocker observaient al-Khazen depuis le chalet de vigie. Une neige légère tombait, réduisant la visibilité. Les autochtones avaient juré aux envahisseurs que cet hiver était le pire qu'ils eussent connu de mémoire d'homme.

Une douzaine de principatés, d'évêques et de dignitaires des Cinq Familles étaient aussi présents. Grade Drocker produisait un effet des plus apaisants sur les gens ordinairement enclins à faire du tapage. Sublime l'avait bombardé commandant en chef de la croisade calzirine, mais nul ne croyait que le roi Pierre ni l'empereur pussent se soumettre à ses ordres.

« Ça devrait être notre tour aujourd'hui, fit-il observer.

— Leur commandement est par trop prévisible, convint Else, qui était au courant.

— Trop prévisible ?

— De leur point de vue. Pinkus. La composition de leurs troupes est restée constante jusque-là, non ? Un cadre étranger pour quinze Calzirins ?

— C'est ce qu'on me dit. Je ne peux pas leur demander de se mettre en formation pour…

— Suffit ! » hoqueta Drocker. Il n'aimait pas le style populo de Ghort. Ce dernier prophétisait que Drocker mourrait d'apoplexie en essayant de deviner ce qui clochait le jour où quelqu'un aurait enfin réussi à lui arracher un rire. « Restez attentif ! » Drocker pointait l'index. Il sucrait les fraises.

Else ne s'attendait pas à le voir survivre à cette campagne. Il s'affaiblissait un peu plus tous les jours. Mais il était mû par une volonté de fer.

Le panache de fumée d'un signal apparut à une trentaine de degrés à la droite de la direction d'al-Khazen. Il faisait nuit. Un subterfuge avait opéré.

Else n'en apprit que plus tard le fin mot. Une troupe calzirine exceptionnellement nombreuse avait mordu à l'hameçon. Les pramans, en poursuivant des cavaliers brothiens en fuite, étaient tombés dans un piège où plus de quatre cents des leurs avaient été décimés par de féroces tirs croisés suivis d'assauts sur leurs deux flancs. On avait fait également quatre-vingts prisonniers, mais aucun Lucidien ni sha-lug. Un désastre pour les pramans.

Else réitéra cette tactique. Ceux d'en face semblaient incapables d'imaginer que leurs ennemis pussent retourner contre eux leurs propres stratagèmes.

« Le patriarche veut qu'on donne l'assaut en al-Khazen, apprit à Else le principaté Divino Bruglioni. Il se retrouve contraint de rembourser l'argent qu'il a emprunté pour acheter des voix lors de son élection. Il parle d'envoyer des officiers un peu plus agressifs.

— Personne ne lui a fait remarquer qu'il n'était pas aux commandes ?

— Il n'écouterait pas. L'avouer frise sans doute l'hérésie, mais nous nous sommes fourvoyés en nous compromettant avec Honario Benedocto. »

C'était à l'occasion d'une nouvelle réunion dans le nid-de-pie. Else et son état-major y passaient à présent toutes leurs journées. Grade Drocker en était un pilier. Un assortiment sans cesse changeant de principatés allaient et venaient. La discussion portait sur la viabilité de l'édification d'une palissade autour de la ville, suivie de la construction de petits forts capables de bouter le feu aux abords des portes et du port maritime d'al-Khazen.

Grade Drocker dévisagea le principaté Bruglioni comme s'il avait affaire à un dément. « On devrait en discuter avec mon patron », lança Pinkus Ghort en montrant Bronte Doneto. Doneto observait al-Khazen, d'un gris sale derrière son rideau de neige, comme s'il avait hâte de la balayer pour pouvoir enfin rentrer chez lui.

« Si le patriarche tient tellement à ce qu'on enfonce ces murs, il n'a qu'à ramener ici sa carcasse de froussard pour conduire lui-même la charge, déclara Grade Drocker, plus pantelant et sifflant que jamais.

— Bien sûr, répondit Ghort. Le temps finira par nous livrer al-Khazen. Si le patriarche a besoin d'argent, qu'il en emprunte à nouveau. »

Là-dessus, il entreprit d'exposer l'entière vérité sur al-Khazen. Le cercle des envahisseurs se resserrait sans cesse. Et les magasins de la ville ne contenaient pas autant de grain que le prétendaient ses registres. Des fonctionnaires corrompus l'avaient bradé au fil des ans.

Les petits groupes envoyés à l'approvisionnement n'obtenaient aucun résultat. Les razzias lancées depuis la ville ne parvenaient pas à s'emparer des magasins chaldaréens. Dans les secteurs contrôlés par les troupes épiscopaliennes, toutes les tentatives des pramans tournaient au désastre.

« Si Sublime a besoin d'argent, qu'il l'emprunte aux Dèves, renchérit Drocker, abondant dans le sens de Ghort. Doneto lui enfoncera un peu de

sagesse dans le crâne, ajouta-t-il.

— Et s'il n'y parvient pas ?

— On ignorera l'*ignoramus*. Nous n'avons pas prêté le serment de nous suicider pour Honario Benedocto. »

Else soupçonnait un élément d'ordre personnel d'envenimer les relations de Drocker et du patriarche.

Drocker s'exprimait par phrases brèves et hachées, entrecoupées de halètements, mais, depuis peu, elles se faisaient relativement plus longues tandis que les coupures se réduisaient. « Vos embuscades deviennent un peu trop futées, Hecht.

— Monseigneur ?

— Jusque-là, vous avez réussi avec brio à anticiper sur l'ennemi. Mais il finira par se convaincre de tenter une tactique bien plus sinistre.

— Monseigneur ? » Else répondait avec modestie. Ces derniers temps, les déclarations hésitantes et les trébuchements du sorcier lui rappelaient tous ses anciens professeurs. Drocker avait décidé de devenir son mentor.

« Vous les avez combattus d'homme à homme et cerveau contre cerveau, et vous avez eu l'avantage parce que les Dèves calzirins vous aidaient. » Ceux-là paieraient très chèrement leur assistance si le commandement praman découvrait le pot aux roses.

« Il y a dans al-Khazen trois sorciers de premier ordre. Sans compter les maîtres des esprits qui accompagnent les formations de Dreanger. Ils ne veulent pas qu'on connaisse leur présence. Mais ils ne souffriront plus beaucoup d'autres échecs.

— Raison de plus, et de taille, pour ne pas livrer l'assaut. Ils pourraient conjurer toutes les Instrumentalités de la Nuit.

— Ils commenceront petit.

— Est-ce vrai, Drocker ? demanda le principaté Bruglioni. Pour ces sorciers ?

— C'est vrai.

— Pourquoi n'en a-t-on pas avisé le Collegium ? »

Drocker se montra brutal. « On ne tenait pas à ce que le bruit s'en répandît dans toute la Firaldie. »

Facile de comprendre pour quelle raison Drocker était détesté de toute la hiérarchie épiscopalienne. La mesquinerie nombriliste de la politique de l'Église le faisait écumer de mépris. « Mais nous aurons besoin de vous malgré tout quand l'Incroyant invoquera les Instrumentalités de la Nuit. »

Aux yeux de Drocker, une seule guerre valait la peine d'être menée : celle contre la Nuit.

« Autant que vous le sachiez maintenant, déclara Else à Doneto. Car c'est à vous qu'elles s'en prendront d'abord. »

Drocker mit les points sur les *i*. « Il n'y aura pas d'assaut. En attendant, pour ne pas perdre de temps, attachons-nous à créer une réserve de vétérans pour l'avenir. »

Ses discours de plus en plus longs faisaient bouillir d'impatience son auditoire. Mais nul ne le pressait. On était sur le terrain de la Fraternité, la guerre. Peu de ses chevaliers étaient plus terrifiants que lui.

« Ils me trouvent dur », admit-il avant d'éclater de rire. Son hilarité déclencha une quinte de toux si violente qu'Else fit venir le médecin de la Fraternité, qui prescrivit à Drocker l'inhalation de plantes broyées dans un sachet de cuir. Redfearn Bechter l'aida en tenant le sac. « Je suis un enfant de chœur, déclara le sorcier à Else dès qu'il se fut remis. Attendez qu'ils aient rencontré Asher Huggin, Parthen Lorica, Alin Hamlet ou Bugo Armiène. Eux me font peur.

— En ce cas, j'espère ne jamais les croiser.

— Ça vous inquiète ?

— Bien sûr. Ça inquiéterait tout le monde sauf vous. »

Drocker arqua un sourcil interrogateur.

« Quand on est du genre à s'échiner pour gagner son pain quotidien, on a tendance à trouver effrayants les gens qui entretiennent des certitudes absolues. »

Drocker eut l'air amusé.

Dehors, la neige tombait légèrement mais régulièrement. Ce temps semblait s'être installé pour une longue période. Allait-il perdurer jusqu'à ce que le Calzir fût enfoui sous deux kilomètres de glace, comme dans le Grand Nord ?

Else frissonna. Même un édifice aussi solide que leur nid-de-pie ne parvenait pas à les isoler du froid. Les bourrasques brusques, les courants d'air glacés, tout ce qu'on racontait sur les sorciers pramans refit surface dans son esprit. Il laissa Drocker pour aller trouver Ghort. « Pinkus, tous ces caquetages m'ont donné à réfléchir. Si jamais ces gens envoyaient des spectres nous harceler sans que nous soyons prêts à les…

— Pigé, Pipe. Que devrions-nous faire pour nous y préparer ?

— Ce que font toutes les familles qui vivent là où la Nuit est toujours derrière la porte. Colmater toutes les fissures.

De fait, « colmater toutes les fissures » était une vieille scie de Duarnénie. Des versions différentes circulaient partout. La sagesse populaire relève du sens commun. En bouchant les failles, on empêche le froid d'entrer tout en laissant dehors les créatures de la Nuit.

Colmater toutes les fissures. « J'ai murmuré ce petit mot doux à l'oreille de tous les subalternes dès le premier soir où nous avons établi le camp, Pipe.

— Je n'ai donc pas à les houspiller. »

Colmater toutes les fissures. Else peinait à imaginer qu'on pût ne pas s'y employer systématiquement en terre étrangère.

Titus Consent lui amena deux Dèves autochtones. « Ces gens ont tout risqué pour nous, colonel, chuchota-t-il. Ils ne peuvent plus rentrer en ville. Mais ils y ont encore des parents.

— Compris. » Else aurait volontiers hurlé. Il était coincé. Ces Dèves comptaient livrer les siens à ses ennemis. Et il devait les protéger et les récompenser. « Arrange une espèce de bref procès. Rédige les minutes de manière à faire croire que nous mentons en affirmant que des Dévédiens du Calzir nous aident. Condamne-les à la pendaison puis gracie-les, à la requête des Dèves de Brothe.

— C'est encore plus horrible que la mort d'un bébé, mais je peux me débrouiller pour que ça passe.

— On les a déjà remarqués ?

— Pas encore. Nous les cacherons. Ils ne s'adresseront qu'à vous.

— Continue dans ce sens. Fais-les entrer. Mais pourquoi moi ?

— Ils craignent les espions. Ils ont entendu dire qu'il y avait ici un agent praman au moins de haut rang.

— C'est sûrement vrai, la nature humaine étant ce qu'elle est. » Else Tage prenait soin de ne révéler à aucun Dève que sa loyauté n'allait pas forcément aux ennemis d'al-Prama.

Bien qu'al-Khazen ne fît pas l'objet d'un siège total, la vie n'était pas rose pour les assiégés, lui rapportèrent ses espions. On avait commencé d'abattre les animaux de trait. Les montures de la cavalerie n'étaient pas encore inquiétées, mais leur picotin était maigre. Les greniers restaient vides. L'exécution des fonctionnaires corrompus n'avait que très légèrement soulagé la pression sur les réserves.

Les citadins qui ne partageaient pas l'enthousiasme religieux de la majorité souffraient le plus durement. Else écouta les récits d'horreur. Il ne tarda pas à jeter à Consent des regards en biais. « Prenez patience, le pressa ce dernier. C'est ce que vous nous dites sans arrêt.

— J'espère au moins entendre quelque chose qui récompensera mon indulgence. »

Les Calzirins étaient un vieux couple d'ex-serviteurs du palais du mafti al-Araj el-Arak, qui hébergeait à présent les capitaines étrangers.

« Ils étaient chargés des livres comptables, expliqua Titus.

— D'où la place particulière qu'ils occupent dans ton cœur.

— Ils avaient l'occasion d'assister à d'importantes discussions. »

Les deux vieillards d'al-Khazen n'avaient guère plus de patience qu'Else. Ils étaient épuisés ; avaient surtout envie de se coucher et de dormir pour reposer leurs vieux os. Cela dit, ils se faisaient un sang d'encre pour leurs enfants et petits-enfants.

Else s'efforçait de ne pas se torturer les méninges en se demandant pourquoi les vieux Dèves préféraient la miséricorde de chaldaréens inconnus à celle de pramans au visage familier.

Les sorciers d'al-Khazen allaient bientôt sortir de l'ombre ; c'était là la grande nouvelle.

À la fin de l'interrogatoire, Else ne parvenait toujours pas à s'ôter de l'esprit la certitude qu'il était passé à côté de quelque chose. « Qu'est-ce que j'ai raté, Titus ? aboya-t-il. Tu aurais pu m'envoyer un mémo et me résumer tout ça en une seule phrase.

— Je tenais à donner un visage humain à la tragédie dévédienne, répondit Consent. J'ai échoué, de toute évidence. »

Else chercha les yeux de Glédius Stewpo. Le nain haussa les épaules. « Les jeunes n'apprennent que par l'expérience. Mais je crois que ces vieilles gens peuvent nous aider.

— Comment ?

— Ils travaillaient au palais. Ils savent quels bâtiments sont importants.

— Je vois. Vous avez raison. Je deviens impatient.

— Compréhensible, j'imagine, quand on doit sans cesse côtoyer Grade Drocker.

— Vous ne pouvez même pas vous douter. » Consent et Else consacrèrent une heure à débattre de problèmes logistiques. Le plus grave

étant que d'autres forces du patriarche s'imaginaient qu'elles pouvaient parasiter le régiment de la ville.

Les rencontres prématurées avec les créatures de la Nuit prenaient un tour subtil. Les sorciers d'al-Khazen n'étaient pas pressés de se démasquer.

Le régiment de la ville répondait à la menace à la manière éternelle : à l'aide de charmes et de sortilèges, et en colmatant toutes les brèches.

Les troupes de l'empereur resserrèrent le cercle dans les collines, sur l'est et le sud. Le roi Pierre était moins agressif. Ses soldats préféraient s'épargner les intempéries.

Else, Grade Drocker, plusieurs principatés et les commandants des contingents de quelques États épiscopaux étudiaient la possibilité d'infiltrer al-Khazen via un canal d'évacuation des eaux usées découvert par les sorciers du Collegium, en employant le même genre d'entités mineures qui espionnaient leurs assiégeants pour les pramans. « Sommes-nous certains qu'ils ignorent l'existence du réseau d'égouts ? demanda Else.

— Vos prisonniers dèves eux-mêmes l'ignoraient, répondit Bronte Doneto. Sa création remonte à l'Ancien Empire. Cassina était alors une ville très importante.

— Navré, Pipe, les interrompit Pinkus Ghort. Colonel. Principatés. La nouvelle vient d'arriver. Les pramans étrangers ont entrepris de rassembler tous les non-pramans en ville. »

Else et Doneto échangèrent un regard. « Auraient-ils compris que des Dèves nous aident ?

— Ce sont des Dèves qui nous l'ont rapporté, affirma Ghort.

— Y a-t-il eu des exécutions ? s'enquit Else. Est-ce que… ? Désolé, Pinkus. Ce n'est pas en l'ouvrant que j'apprendrai quelque chose, pas vrai ?

— Ça se pourrait. Tu es à part. Mais on n'en sait pas plus. Personne ne sait ce qu'ils vont faire de leurs prisonniers. Il y a eu des combats.

— Dommage que nous ne soyons pas encore prêts à exploiter le réseau d'égouts, fit observer Bronte Doneto. On aurait pu frapper pendant qu'ils étaient occupés ailleurs. »

Les pramans calzirins allaient-ils tolérer qu'on persécutât leurs minorités ?

Probablement.

Grade Drocker s'en mêla. « Intéressant. Mais est-ce lié ? Concentrons-nous sur le problème actuel. Pouvons-nous infiltrer des hommes pour

s’emparer des portes ou tuer les dirigeants pramans ?

— Réunis une équipe de nos Dèves et de quelques réfugiés pour sonder la question, ordonna Else à Ghort. Ça cache peut-être quelque chose de plus grave, ajouta-t-il pour les autres. Où sortirons-nous de ce réseau d’égouts ? »

Les Dèves d’al-Khazen avaient fourni d’excellents plans de la ville, parfois assez détaillés pour préciser le nombre des marches du perron d’un bâtiment important.

« Aucune certitude, répondit Ghort.

— Êtes-vous bien certain que les pramans ne sont pas au courant ? demanda Drocker à Bronte Doneto et Divino Bruglioni. À leur place, je m’en servirais de piège. »

Drocker était désormais si affaibli qu’il fallait le porter. Mais il parlait presque normalement. Else ne s’attendait pas à ce qu’il passât l’hiver. Ce qui lui inspirait des sentiments mitigés car Drocker était devenu son patron.

Et Drocker pouvait le conduire jusqu’à Honario Benedocto en personne.

La raison présidant au rabattage et à l’élimination des minorités ne tarda pas à se faire connaître. La plupart, chassées de la ville, étaient censées devenir un fardeau pour les assiégeants. Criminels, prostituées, vieilles gens sans lien de parenté avec des personnalités de premier plan… bref, tous ceux qui ne pouvaient pas participer à la défense de la ville, étaient éjectés avec les ressortissants des diverses minorités.

Avant la fin du lendemain, Dreangériens et Lucidiens entreprenaient d’expulser également des pramans en état de se battre, mais auxquels ils ne faisaient pas confiance.

Else fit rassembler par des patrouilles un échantillon représentatif de ces exilés écœurés et leur fit miroiter la possibilité de prendre leur revanche.

« Méfiez-vous, Hecht, le prévint Grade Drocker. J’ai déjà vu ça dans les Terres Saintes. Certains de ces réfugiés sont des agents de l’ennemi.

— Je tâcherai de m’en souvenir. »

« Non, je n’ai pas oublié ma promesse », répondit Else à Rogoz Sayag. Ils déambulaient dans le noir entre le chalet de surveillance et le camp du régiment.

« Je ne pose la question que parce que Salny me dit que le *don* périclite.

— Ça me tient toujours à cœur. Une promesse est une promesse.

— Mais ?

— Absolument.

— Je comprends. Vous êtes devenu l'un des hommes clés de cette croisade.

— Je n'en sais rien. Je ne suis né ni au bon endroit ni au bon moment. Ça ne ferait aucun doute si j'avais assassiné mon père et prostitué mes sœurs. » Un des héros de l'Antiquité brothienne s'en était précisément rendu coupable.

Rogoz ricana méchamment. « Les Brothiens ne sont pas plus mauvais que les autres. Vous avez seulement entendu parler de ceux qui ont commis les pires saloperies, voilà tout.

— J'imagine.

— Je pose juste la question. Comme je l'ai dit, le *don* s'affaiblit.

— Quel est le Bruglioni qui emporte le plus son admiration ?

— Le principaté Divino était presque aussi proche de Draco que Freido.

— Ça se comprend. Mais nous sommes en guerre ici. » Autrement dit, un membre important du Collegium n'était pas un atout à gaspiller, du moins tant que les ennemis de Brothe resteraient debout.

« Je comprends. J'essaie seulement de vérifier que vous vous souvenez de mon père et du *don.*

— Vous n'avez pas à vous inquiéter. Je n'oublierai jamais leur générosité. »

Une sentinelle fit une sommation. Else donna le mot de passe.

« Hé, Pipe ! C'est toi, vieux branleur ?

— Bo Biogna. Bo, voici le capitaine Sayag, de la maison des Arniena. Bo est entré au Connec avec nous quand nous suivions Grade Drocker, le capitaine Ghort et moi. Bo est un brave gars. J'ai même appris qu'il donnait l'impression par moments de pouvoir faire un bon soldat. »

Bo avait mûri depuis la dernière fois où Else l'avait vu. « Merci, Pipe. Euh… colonel. »

Avant qu'Else ne fût entré dans le petit bâtiment du pressoir à vin dont Polo avait fait un appartement confortable, Bronte Doneto et plusieurs de ses collègues du Collegium lui tombèrent dessus.

« Principaté, malgré tout ce dont je vous suis redevable et en dépit de la valeur que vous revêtez pour la foi, je ne peux rien pour vous maintenant. Je suis vanné. J'ai besoin de dormir. Tout de suite.

— Je suis désolé, fit Doneto, mais une toute nouvelle perspective s'ouvre à nous. Un élément important, que nous n'avons commencé à entrevoir qu'il y a une heure. Le problème est peut-être plus profond qu'une simple guerre de religions. »

Else se retint de déclarer au principaté qu'il n'était qu'un récipient pour bouses de chameau. « Il va falloir vous montrer plus explicite.

— Grosso modo, Hecht, il se pourrait qu'une puissance de premier plan soit impliquée, quelque part à l'est de notre position, dans le camp de l'empereur ou aux environs. Une puissance qui pourrait bien être une Instrumentais de la Nuit pleinement accomplie.

— Vous avez l'avantage sur moi, principaté. Je ne comprends pas.

— Souvenez-vous de l'entité du Nœud Ownvidien. Celle à laquelle nous avons survécu parce que vous avez eu la présence d'esprit de me réveiller.

— Oui ?

— Il y a là-bas une puissance qui suit peut-être l'empereur et ferait passer ce bogon pour une belette apprivoisée. »

Else fixa Doneto en se demandant si la santé mentale de l'homme n'était pas sujette à caution.

« Une époque comme celle-là éprouve durement la foi en Dieu de ses plus zélés serviteurs, colonel. Cette… créature… les peuples primitifs verraient en elle un dieu inférieur. »

Else opina, haussa les épaules et se tortilla. « Et vous m'en faites part parce que… ?

— Parce que nous devrons nous en charger, que cela nous plaise ou non. Vous et moi. Si du moins elle consent à relever ce gant. »

Else s'autorisa pendant quelques secondes à vainement souhaiter que cette absurdité s'évanouisse. « Mettons que vous ayez raison. Que pourrait bien faire là cette abominable déité ? Si elle n'est ni pramane ni chaldaréenne, en quoi est-elle concernée ?

— Il va falloir vous y faire. Ce n'est qu'un symptôme de plus de l'effervescence qui règne au sein des Instrumentalités de la Nuit.

— Peut-être devrais-je me féliciter d'y rester insensible.

— La plupart des gens traversent l'existence imperméables à la Nuit… jusqu'à ce qu'elle tende la main pour les écraser.

— Comme cette créature du Nœud Ownvidien ?

— Exactement. Je ne sais toujours pas ce que c'était. Aucun de mes ennemis ne se donnerait cette peine. Il eût été bien plus facile de me faire assassiner dans la prison de l'empereur.

— Vous avez peut-être offensé l'Adversaire.

— M'étonnerait. Il y a un commanditaire humain derrière ce bogon.

— C'est quoi, ce raffut ? » Mais Else connaissait déjà la réponse. C'était le vacarme déclenché par des hommes victimes d'une attaque inopinée.

Doneto blêmit. « Ça ne peut pas être… Nous l'aurions su d'avance s'ils avaient fait une sortie. »

Les sorciers pramans attaquaient la Fraternité. Ce qui impliquait des lacunes dans leurs renseignements autant que dans leur intelligence. Le contingent de la Fraternité ne représentait pas une très sérieuse menace pour al-Khazen.

Le charivari prit fin avant même qu'Else ne fut arrivé sur place. Une créature semblable à celle du bois d'Esther avait été repoussée par les principatés. Trois Frères avaient été victimes de sa fureur. Aucun n'était mort. Ce n'était pas, de toute évidence, ce qu'avaient escompté ceux qui l'envoyaient.

Else reconnut plusieurs Dévédiens influents en train d'observer. Était-ce une coïncidence si ce premier coup frappait des hommes qui avaient tant nui aux Dèves ? Les deux camps savaient ce qu'ils contrôlaient. Ou croyaient le savoir.

L'ennemi fit une nouvelle tentative en lançant des assauts ponctuels destinés à répandre la terreur. « S'agit-il de l'entité dont vous m'avez parlé ? demanda Else à Doneto.

— Non. D'un bogon d'un rang inférieur. Parfaitement étranger.

— Étranger ?

— Les pramans d'au-delà des mers ont dû l'amener. Il n'y a plus rien de semblable au Calzir.

— Alors ? Est-ce l'affaire principale ou une diversion ?

— Une diversion ?

— Que se passe-t-il ailleurs pendant que nous assistons à ce cirque ? » Les sha-lugs, traditionnellement, n'auraient pas opéré autrement : un « son et lumière » ici pendant que l'attaque cruciale se déroulerait ailleurs.

« Bien réfléchi, Hecht. Je vais aller me renseigner. Entre-temps, vous devriez veiller sur vos hommes. »

Le régiment de la ville n'avait nullement besoin d'une nounou. Les gars étaient nerveux mais disciplinés. Installés au centre du déploiement des forces patriarcales, le régiment bénéficiait d'une véritable digue de chair humaine. Les coups de sonde ne les effleuraient jamais.

Néanmoins, la peur continuait de hanter la nuit.

Grade Drocker hocha la tête. « La dernière nuit a marqué un recul pour les pramans. » Les commandants des forces patriarcales avaient perdu l'habitude d'appeler leurs ennemis des Calzirins. Les Calzirins n'étaient plus aux commandes. « La Nuit s'est pliée à notre volonté plutôt qu'à la leur. »

Else apprit que de cruelles petites créatures avaient été envoyées pour ébranler le courage des commandants du patriarche. Ces mortels lambeaux de ténèbres avaient été exterminés. Les principatés s'y étaient attendus. Des hommes d'une intelligence exceptionnelle, tels que Bronte Doneto, en avaient renvoyé certaines sur les pramans natifs d'al-Khazen.

La vie du soldat consiste surtout à attendre ou à gagner quelque destination pour y attendre. Tout siège est un concentré de patience. Celle d'Else était à bout, se rendait-il compte. Mais son impatience n'était jamais si extrême qu'il perdît cette réalité de vue : l'impatience est toujours la mère de décisions hâtives.

Ghort se pointa. « Tu as reçu le rapport des pertes pour cette nuit, Pipe ?

— Pas encore. Il n'y en a pas eu, me semble-t-il. Si ?

— Je n'en suis pas sûr. J'ai vu quelques hommes qui ont prétendu le contraire, mais, à mon avis, ils ont picolé un peu trop de vin et se sont mutuellement blessés en tournant en rond, pris de panique. Mais il y a ce gars qui commande la compagnie Arniena. Sayag. Ton pote, non ?

— Pas vraiment. On a travaillé ensemble. Je l'ai vu hier soir. Que s'est-il passé ?

— Je n'en suis pas certain. Lui non plus, d'ailleurs. Il croit que quelque chose a essayé de le tuer. Mais ça ne me paraît pas vraisemblable. »

Non, en effet. À moins que Divino n'ait découvert que les Arniena avaient une dent contre les Bruglioni. « Je ne sais pas. Ce monde est plein de misères et de froidure, Pinkus.

— Et il se refroidit de plus en plus vite. Partout. N'envisage même pas de rentrer chez toi. Cette région du monde sera sous les glaces de notre vivant.

— Le monde entier, tu veux dire, Pinkus. De notre vivant. Si la moitié des bruits qui courent sont vrais. »

Un peu plus tard, dans le nid-de-pie, Else observait les murs, les toits et les tours d'al-Khazen par-delà le paysage enneigé. Ils lui semblaient encore plus sombres et dangereux ce matin. Ces gens appartenaient à son peuple. Mais il ne parvenait pas à éprouver de la sympathie pour eux. Et restait persuadé qu'on n'en ressentait aucune pour Else Tage derrière ces murailles.

Le monde entier allait-il être enseveli sous la glace ? Ou bien les puits d'Ihrian se remettraient-ils à couler plus abondamment, comme sans doute dans le passé ?

La même situation se reproduisit la nuit suivante. Les assauts menés par la Nuit depuis al-Khazen cafouillèrent plus vite malgré tout. Bronte Doneto et ses légions les repoussèrent encore plus vigoureusement.

Seuls al-Seyhan et Starkden s'activaient. S'imaginaient-ils que le troisième sorcier restait ignoré ?

Le troisième soir, ils s'en prirent aux forces impériales.

Ghort alla trouver Else dès qu'ils furent débarrassés des observateurs de la Fraternité, des principatés, de Polo et autres fléaux qui leur bouffaient la vie. « Ce dernier gâchis ne te rend pas dingue, Pipe ? Moi si. Ces connards… Tu crois que les grands conquérants de l'Antiquité ont aussi dû s'appuyer toutes les saloperies qu'on se farcit quotidiennement ?

— Ce qui donne tant de grandeur aux récits de l'ancien temps, c'est qu'ils font l'impasse sur la médiocrité, la cupidité, le mauvais esprit, la médisance et les querelles intestines.

— Ouais, génial. Fait chier. Tu as sûrement raison. Les gens resteront toujours les gens. Des tarés, autrement dit. Je ne voulais pas te parler de ça, d'ailleurs.

— Mais tu avais quelque chose derrière la tête.

— Oh, ouais. Il se passe toujours quelque chose là-dedans. Mais, avec un peu de chance, ce n'est peut-être pas plus important que ce qui se passe dans celle de tous ces crétins qui, quand on leur explique quelque chose, n'entendent que ce qu'ils veulent bien entendre.

— Il fait frisquet dehors, Pinkus.

— J'ai bien un sujet d'inquiétude. Au sens où j'aimerais que tu m'expliques ce que tu mijotes. Je ne tiens pas à me faire tailler en pièces pour avoir ignoré tes plans. »

Else lui passa un bras autour du cou. « As-tu goûté le jus de fruit amélioré d'ici ?

— C'est une des rares choses que les incroyants fassent bien, Pipe. Ils ne sont pas censés boire ce qui risquerait de les mettre de bonne humeur. Leur dieu doit être un foutu pisse-vinaigre. Mais ils réussissent pourtant à faire du bon vin.

— Tu y as bel et bien goûté.

— Ce qui ne veut strictement rien dire. Ce qui veut dire quelque chose, en revanche, et que j'aimerais bien savoir, c'est : qu'est-ce qu'on va faire ?

— Qu'est-ce que tu bafouilles là, Pinkus ?

— Tu n'en es même pas conscient, pas vrai ?

— Tu as raison. Je suis paumé. »

Ghort se livra à quelques exercices oraux histoire de garder le contrôle de sa langue. « Tu ne te rends pas compte que tu es désormais le premier de la classe, ici. Le caïd après Grade Drocker. Qui n'en a visiblement plus pour longtemps.

— Tu n'as pas vraiment dissipé le brouillard.

— D'accord. J'y viens. Nous avons… quoi… ? Onze ou douze mille hommes dans l'armée du patriarche ?

— Douze mille deux cents, grogna Else. Et des poussières. Dont peut-être huit mille en état de se battre. » Il y avait beaucoup de malades. Mais c'était encore pire en ville. « Où veux-tu en venir ?

— Tu n'as pas remarqué que, quand tu prends la parole dans les grandes réunions, même les tarés comme le comte Juditch va Geiso la bouclent ? »

Non, il n'y avait pas prêté attention. Ce qu'il avait remarqué, c'était que les principatés et la plupart des seigneurs de haut rang se soumettaient aux décisions de Grade Drocker. « Non.

— Par l'hernie sacrée de saint Eis, Pipe ! Pour un type qui se montre si futé sur le terrain, tu m'as l'air plutôt bouché quand il s'agit de la place que tu occupes dans le rang. Ces gars t'ont regardé bosser, Pipe. Quelques-uns ne sont pas franchement heureux, mais ils ont vu comment tu menais le régiment. Ils t'ont vu faire le bras de fer avec lui. Ils savent qu'aucun type

de leur classe dirigeante ne serait capable d'abattre la moitié de la besogne. Et pas un seul n'a envie qu'un de ses pairs ne lui dicte sa conduite. »

Ça, Else l'avait compris. Pleinement. « Je ne te crois pas, mais je vois ce que tu veux dire.

— Tu n'as pas besoin de me croire. Mais on s'est bien débrouillés. Z'ont pas envie de crever de faim et de froid, ni de casser leur pipe à cause d'un pauvre crétin qui connaît que dalle aux affaires de la guerre. »

Else secoua la tête.

Ghort balaya l'argument d'un geste. « Un tas de ces gars pensent que tu serais l'homme idéal pour les garder en vie, bien au chaud et le ventre plein, si jamais Drocker avalait son bulletin de naissance.

— Cette discussion est donc caduque. Le vieux salaud n'est pas près de la glisser. » Ergotant contre ses propres convictions.

« Jouons un peu aux "Et si…", Pipe. Que se passerait-il si tu tenais les commandes ? »

Else se rembrunit. Ghort était-il assez bête pour tremper dans une conspiration ? « Es-tu sérieux ? Bien sûr que oui. Tu n'as pas assez d'imagination pour ne pas l'être. Du moins, c'est ce que tu voudrais nous faire croire. Ce que je ferais si j'étais aux commandes ? Exactement comme maintenant, Pinkus. Creuser des tranchées, rétrécir le cercle et ne rien tenter qui risquerait de valoir une mort stupide à l'un de nous. Un maximum de résultats pour un minimum de sang versé. De notre côté comme du leur. Alors, qu'attends-tu de moi, Pinkus ?

— Je ne parle pas dans le vide, Pipe. Je vais droit au but. Je crois que tu es l'homme du compromis. Quant à la bonne santé de Drocker, je m'inscris en faux.

— Tu m'as entendu, Pinkus. Va dire à Doneto que je ferai tout à la manière de Drocker. Laissons le temps travailler. Comme pour bonifier le vin. Cela dit, je ferai peut-être plus d'efforts que lui pour convaincre les pramans de se rendre.

— Tu pourrais faire chier le roi des chieurs, Pipe. Tu ne m'as toujours rien appris qui vaille un pet de lapin.

— Je ne vois vraiment pas ce que tu voudrais entendre de plus, Pinkus. »

Ghort poussa un grognement et feignit de s'arracher les cheveux. « Pourquoi es-tu incapable de répondre directement à une question directe ?

— Je l'ai fait.

— Je parie que tu as quitté la Duarnénie parce qu'on t'en avait chassé au motif que tu avais un manche à balai dans le cul.

— Je ne comprends toujours pas ce que tu attends de moi.

— J'ai raté mon coup, j'imagine », déclara Ghort. Il haussa les épaules, donnant ainsi la preuve de sa souplesse de caractère. « Je croyais pouvoir t'inciter à m'offrir quelque chose. Hé ! Devine qui… ou quoi… s'est pointé ? Le vilain petit avaleur de sabres qui astiquait le manche de l'évêque Sérifs.

— Osa Stile ? éructa Else, sidéré. Le giton ?

— Je croyais qu'il s'appelait Armand.

— Tu as raison. Stile… Où suis-je donc allé chercher ça ? Il est là ? Comment est-ce arrivé ?

— Il est maqué avec un des types du Collegium. Un de ces vieux spectres bien tranquilles qui tripatouillent dans l'ombre. » Un des plus puissants principatés, s'agissant de manipuler les Instrumentalités de la Nuit, autrement dit. Un homme pour qui la Nuit était un royaume idyllique et aventureux plutôt que celui de la terreur. Ce qui convenait à merveille au rôle d'espion d'Osa.

Le Collegium était le plus solide rempart que Sublime pût interposer entre les ambitions de Johannes Bottenoire et sa propre personne. Mais ses partisans n'y jouissaient que d'une marge de manœuvre très étroite. Ferris Renfrow tiendrait à surveiller le Collegium de près.

« Ne le perds pas de vue, Pinkus. Ce garçon est bien davantage que ce qu'il paraît.

— Ouais. On a une petite chance de faire quelque chose, à part rester assis sur notre cul ? »

Encore ? « Pas si je peux l'empêcher. Mais, si tu te sens des envies de suicide, je peux te faire une lettre de recommandation pour Starkden et Masant al-Seyhan.

— Ennuyé plutôt que suicidaire.

— Tu t'ennuies ? Tu n'as donc pas assez de travail sur les bras ?

— Des tonnes. Ne va surtout pas te faire des idées stupides et essayer d'en rajouter. Mais je suis un homme d'action.

— Je ne t'ai jamais vu faire la moindre tentative qui puisse te valoir une blessure, Pinkus.

— Ouais. Mais, à force de mariner, on finit par avoir des fourmis dans les jambes.

— Patienter peut être aussi payant que de se faire tailler en pièces.

— Dit comme ça…

— C'est le fond de toute l'affaire, Pinkus. Le résultat final. S'en tirer en vie. Et ployer sous le poids de tout ce trésor. C'est ce que je vise.

— Dans cet ordre, alors, mon pote. Vivant puis rupin.

— Et quand on en aura terminé ici ?

— Je rentre à Brothe et je deviens l'homme de confiance de Doneto. Et toi le favori du Collegium. Avec, peut-être, le commandement permanent d'un régiment du patriarche. On est dans le coup, Pipe ! Du moment qu'on ne cafouille pas.

— C'est vrai. C'est vrai. » Lui-même avait Drocker pour mentor et défenseur.

« Tu soupires, Pipe ?

— Je soupire. Parce que nous sommes de bons soldats. Et que nul ne s'en souviendra. »

Le temps s'était radouci. Les troupes patriarcales quittèrent leurs abris pour reprendre la construction d'une palissade, juste au-delà de la portée de tir de l'artillerie pramane. Else tenait à ce que la circonvallation s'étendît dans les deux sens. Le roi Pierre semblait peu disposé à se rapprocher d'al-Khazen.

Grade Drocker préférait ignorer l'armée alliée des Connéciens et des Diréciens. Ces gens avaient joué leur rôle. Et ils avaient accaparé leur part de butin, sinon davantage. « Si j'en avais le pouvoir, j'ordonnerais aux Connéciens d'envahir al-Khazen pour les épuiser. »

Else n'avança aucune opinion. Il eut un peu plus tard une discussion orageuse avec Titus Consent. Consent commençait à prendre conscience de sa propre valeur. Et ça lui montait à la tête.

« Ça n'a rien d'une menace, lui certifia Else. Ce n'est pas mon genre. Mais le patron en est capable. Et il n'a aucune affection pour les Dévédiens. C'est un sentiment profond, pas seulement une afféterie. Il vous surveille.

— Vos chefs se plaignent qu'on gaspille des vivres en nourrissant les gens chassés de la ville, répondit Consent, refusant de plier l'échiné.

— Ignore leurs lamentations. Ces Dèves nous ont aidés. Beaucoup.

— À vos ordres, colonel.

— Si ce qui se passe ne te plaît pas, va te plaindre à la Fraternité. »

Titus Consent s'éloigna, parce que les principatés dévoués à Sublime avaient repéré le commandant du régiment de la ville.

Divino Bruglioni prit Else à part. « J'aimerais te poser une question depuis un certain temps, Hecht.

— Monseigneur ?

— C'est au sujet de cette bourse que Paludan devait te remettre en guise de récompense avant que tu ne le quittes pour le Collegium.

— Oui ? » Il devait s'agir de l'anneau.

« Tu sais que je la lui ai donnée pour qu'il te la remette ?

— Merci, alors. Un homme aime qu'on reconnaisse son travail… même si cette reconnaissance ne se mesure qu'en argent.

— C'est vrai. Mais… comment formuler ça ? La manière directe me paraît la seule. As-tu trouvé un anneau dans cette bourse ? En or pur, très usé, assez vieux… Rien de particulier. Mais il a pour moi une valeur sentimentale. Il me vient de mon grand-père, qui le tenait du sien. Je le cherche depuis des mois. Je sais que je l'avais encore en préparant cette bourse. Je ne me rappelle pas l'avoir revu par la suite.

— Ah ! Il y avait bien un anneau. Une sorte d'alliance en or. Et quelques pièces étrangères. J'ai tout bradé dans une officine de change, dont le patron m'a dit qu'il revendrait la totalité à son neveu l'orfèvre, qui devait fabriquer un bijou pour la mère du patriarche. »

Divino Bruglioni cracha un juron. « Cette foutue tiare !… Je sais qui… Comment as-tu pu ? Par les Saints Fondateurs ! Les Parques sont cruelles !

— Qu'est-ce que j'ai fait, Votre Grâce ? » Un prince de l'Église se lamentant sur l'inflexibilité de puissances païennes ?

« Enfer… rien ! Tu ne pouvais pas savoir que l'anneau ne faisait pas partie de ta récompense.

— Je suis complètement perdu, Votre Grâce.

— Certainement. J'ai menti. Cet anneau était bien spécial. Il était magique, pour employer un terme laïque.

— Ouah ! Comme dans les légendes ?

— Non. Pas comme dans les légendes. L'homme à qui tu l'as vendu était un Dévédien du coin, j'imagine ?

— Non. Bien plus exotique. Un Dainschau, je crois. Et au moins octogénaire. Il m'a fallu un interprète. Il venait du vieux pays.

— Tous les Dainschaux cherchent à le faire croire, Hecht. Leur soi-disant incapacité à parler la langue leur confère un avantage. Tu serais

surpris de la vitesse à laquelle ils l'apprennent quand il y a de l'argent à gagner.

— Un anneau magique ? Réellement ?

— Réellement.

— Je n'y ai jamais cru. » Else se demanda combien de fois Polo avait cherché l'objet.

« La plupart des gens refusent d'y croire. Les citadins n'ont le plus souvent aucune idée de ce qui se passe dans le vaste monde. Ils vomiraient leurs tripes s'ils étaient informés du dixième de ce qui leur demeure invisible.

— Vous me faites peur, Votre Grâce.

— Son principal pouvoir est de faire passer inaperçu celui qui le porte et lui avec. Pour les créatures de la Nuit. En l'enfilant, je pourrais me tenir au beau milieu d'une meute de loups de la Nuit sans qu'ils me remarquent. Mais il affecte aussi ceux qui s'en servent. On l'oublie. Puis on le perd.

— C'est ce qui vous est arrivé ?

— Exactement.

— Je suis désolé, Votre Grâce. Je comprends à quel point cet objet aurait pu vous être utile. Je vous conduirai chez ce Dainschau à notre retour à Brothe. Au cas où l'anneau ne serait pas encore fondu.

— Ce sera sûrement inutile. Il aura sans doute oublié l'incident. »

Excellent. L'excuse idéale présentée sur un plateau. « Je suis navré.

— Cesse de te répéter. Ce n'est pas grave. Dis-moi, projetons-nous de faire autre chose que de rester ici à nous geler les fesses ?

— Le temps ne devrait plus tarder à se réchauffer.

— Pour al-Khazen, je veux dire. Allons-nous nous contenter d'attendre ? Ou enfin agir ?

— Pas si je peux l'empêcher. Le temps reste notre meilleure arme. Ils s'affaiblissent chaque jour un peu plus. Quelques-uns désertent. Le nombre des défections augmentera encore quand ils apprendront que nous permettons aux simples soldats d'aller retrouver leur ferme et leur famille.

— Je ne suis pas certain d'apprécier.

— C'est ce que m'a appris mon grand-oncle : toujours montrer à l'ennemi un chemin pavé d'or. Une échappatoire qui lui permettra de se défiler. S'il est convaincu que vous allez le tuer, il ne vous facilitera pas la tâche et s'efforcera de vous faire le plus de mal possible. »

Un coureur survint, qui murmura quelques mots à l'oreille du principaté. « Je vois, fit Bruglioni. Oui, je m'y rends immédiatement. Une délégation impériale s'approche de nous, ajouta-t-il une fois le messager hors de portée d'oreille. Certains de ses membres ont été blessés par les sorciers pramans. Ils aimeraient savoir comment soulager leurs souffrances. Et trouver le repos cette nuit. »

L'oncle Divino s'éloigna précipitamment. Else regagna ses quartiers. Pourquoi l'empereur n'était-il pas mieux préparé ? Ferris Renfrow couvrait pourtant ses arrières.

Else opta pour une sieste pendant qu'il en avait l'occasion.

Polo le réveilla quelques instants plus tard, lui sembla-t-il. « Les voilà, colonel.

— Qui ça ?

— Les impériaux. Ils vont passer juste devant nous. »

Parfait. Drocker leur avait sans doute fait traverser tout le campement pour les impressionner. « Allons jeter un œil, alors. »

Polo bondit hors de la maison et resta planté là à écarquiller les yeux sous le vent mordant. Else, quant à lui, s'attarda encore un instant à l'intérieur, parce qu'on se les gelait effectivement dehors. Et qu'il avait besoin de Polo pour enfiler son épaisse tunique d'hiver.

Le fracas des armes et des armures, assorti du grondement des sabots qui foulaient la boue gelée, se rapprochait. Else décida de rester où il était. Ferris Renfrow serait sûrement de la partie. Il ne tenait pas à attirer son attention.

Il entrebâilla les volets. Et repéra aussitôt Renfrow, ainsi que plusieurs brancequenets croisés l'an passé. Le capitaine anonyme chevauchait à la droite de Lothar, le prince de la Couronne.

Lothar ! Le bruit courait que Johannes avait amené ses rejetons. Else avait refusé d'y croire. À quoi bon prendre un tel risque ? Mais le plus faible des trois enfants Ege était bel et bien là, à la tête d'une délégation, cherchant une occasion de montrer ce qu'il savait faire.

Else était profondément déçu. Helspeth Ege n'accompagnait pas son petit frère. Puis il eut honte de son désappointement.

« Polo ! Rentre !

— Colonel ?

— Reviens. Tout de suite. J'ai besoin de toi. » Il ferma les volets en espérant que les impériaux ne mèneraient pas d'enquête.

« Colonel ? » Polo avait l'air inquiet. Else le soupçonnait parfois de se soucier de lui.

« Polo… ce lapin… J'ai des crampes d'estomac. Mauvaise affaire. Va chercher le… capitaine Ghort. Il lui faudra… représenter le régiment. Ça va bientôt… commencer… à sortir par l'autre bout.

— Colonel ? Vous êtes sûr ? »

Else poussa un grognement. « Polo, si tu ne me ramènes pas Ghort dans les… trois minutes qui suivent… je t'affecte à… Oh !… une mission spéciale dans les équipes de sape. » Polo venait de rencontrer Joe tout-court. « Tiens-tu… Ouille ! Tiens-tu réellement à éprouver ton habileté au… maniement de la pelle ? »

Cette besogne (et elle était sans fin car ces équipes comptaient plus de bêtes que d'hommes) revenait à des journaliers calzirins. Polo l'ignorait. Il ne déambulait pas dans le camp pour voir qui faisait quoi.

« J'y cours, colonel. »

Polo parti, Else réfléchit à une course qu'il pourrait lui confier quand il reviendrait avec Ghort.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Pipe ? s'enquit Ghort, non sans avoir attendu que Polo eût décampé.

— Il est parti ? Sûr et certain ?

— Ouais. Raconte. J'ai mangé la même chose que toi.

— Il y a, dans le groupe qui vient d'arriver, deux fantômes de mon passé. Deux cauchemars. Je ne tiens pas à les rencontrer avant d'avoir changé d'aspect.

— Tu as déjà beaucoup changé depuis notre rencontre.

— En effet. Mais pour reprendre la dégaine qui était la mienne avant de descendre dans le Sud. Écoute, je n'ai pas envie de parler. Je t'en ai déjà trop dit. Va à cette réunion. Tiens-toi à l'écart. Ne réponds qu'aux questions qu'on te posera. À part Drocker, l'oncle Divino et le principaté Doneto, nul ne s'apercevra de mon absence. Si on te le demande, dis que ça ressemble à une intoxication alimentaire. Ou à un empoisonnement pur et simple, puisque tu as mangé avec moi.

— Bien sûr. » Ghort sourit. « Qui veux-tu éviter ?

— Pas tes oignons.

— Je me doutais que tu allais dire ça. »

Else fit mine d'être exaspéré. « Va et contente-toi d'être les yeux et les oreilles du régiment.

— Je vais faire tout un cirque.

— Non. Ne fais pas ton Pinkus Ghort. Reste invisible. Je ne leur manquerai peut-être pas.

— Certains vains espoirs tournent parfois au rêve aviné. Très bien, Pipe. Si on me le demande, tu es en train de crever de coliques galopantes. Je vais les supplier d'user de tous leurs pouvoirs pour te sauver. Et de brûler Polo pour t'avoir empoisonné.

— Pinkus.

— Je suis très calme. Tu es couvert. Si jamais on se rend compte de ton absence.

— Vas-y. C'est tout ce que je voulais entendre. »

Ghort partit accomplir sa mission.

Else ne voulait participer à aucune réunion où serait présente une délégation incluant des hommes qui avaient partagé un repas avec sire Aelford daSkees dans l'auberge sonsienne de Runch.

L'ennemi pouvait également épier le camp impérial depuis al-Khazen. L'empereur avait omis d'enrôler de puissants sorciers. Mais les forces du patriarche, elles, bénéficiaient de la protection de deux douzaines de principatés du Collegium. Ils n'arrêtaient pas de se pointer, bien décidés à s'attribuer une bonne partie de la gloire.

Les pramans étaient intimement liés aux Instrumentalités de la Nuit. En apprenant que l'empereur avait envoyé une délégation pour palabrer avec les commandants croisés de Sublime, leurs chefs y virent une belle opportunité.

Hansel ne tenait qu'un quart des lignes qui assiégeaient la ville. Ses fortifications n'en étaient pas proches, pas plus qu'elles n'étaient reliées à celles des croisés, ni aussi avancées dans leur construction. Cela en dépit du fait que ses troupes, avec le contingent de Vondera Koterba, surpassaient de loin en nombre celles du patriarche. Mais Hansel avait dû laisser de nombreuses garnisons derrière lui. La chute d'al-Healta et d'al-Stikla était encore trop récente pour que les soldats qui les occupaient battissent en retraite afin de participer au siège de la dernière place forte pramane.

Ni Starkden ni Masant al-Seyhan ni l'horreur qui se tenait derrière eux ne se laissaient décontenancer par Johannes Bottenoire. Le professionnalisme et la compétence surprenants déployés par l'armée de

Sublime V ne les inquiétaient nullement. Et ils n'étaient guère ébranlés non plus par les succès spectaculaires remportés par le roi de Navaya.

Les sorciers d'al-Khazen frappèrent là où l'on s'y attendait le moins.

« Pipe. »

On était au beau milieu de la nuit. Aucun honnête homme n'aurait eu d'excuse pour être debout. « Quoi ? » Ghort avait l'air tendu.

« De mauvaises nouvelles du côté impérial. On ne connaît pas encore les détails, mais, apparemment, des personnages importants auraient été capturés après être tombés dans une embuscade. Dont les filles de l'empereur.

— Je regrette parfois de n'être pas porté sur le blasphème, déclara Else quand il eut digéré la nouvelle. Comment l'a-t-on appris ?

— À croire qu'il y a un Dève sous chaque lit. Je le tiens du nabot. Ses gars ont entendu la délégation tempêter à ce sujet. Des messagers ne cessent d'aller et venir. Drocker a exigé des impériaux qu'ils s'expliquent.

— Il ne s'en est pas mêlé, au moins ?

— Pas encore.

— Ce serait discourtois.

— La Fraternité ne raffole pas de l'empire. Les empereurs ne coupent pas dans ses calembredaines.

— Et vice-versa. Drocker n'est pas idiot. Il ne provoquera pas inutilement le courroux de l'empereur. Si Hansel se fâchait assez fort, il risquerait d'élire son propre patriarche ou de ramener Immaculé de Viscesment.

— Comment te portes-tu ?

— Pas beaucoup mieux.

— Drocker voulait venir te soigner en personne.

— Je me rétablirai miraculeusement après le départ des impériaux. » Else ne demanda pas comment s'était passée la conférence. Il en avait eu des échos. Les Dèves avaient une oreille sous chaque chaise. Hansel avait deux préoccupations majeures : comment obtenir des soldats du patriarche qu'ils meurent à la place des siens en cas de combat, et comment rafler ses conquêtes à Pierre de Navaya.

« Continue de coller ton oreille au sol. Reviens dès que tu auras de plus amples détails. »

Ce fut le raffut du départ de la délégation impériale qui le réveilla la fois suivante ; Lothar et ses conseillers tiraient une longue figure.

Une heure plus tard, un Pinkus Ghort sonné réapparaissait, accompagné de Glédius Stewpo et de Titus Consent.

« On s'est fait rouler, Pipe.

— Hein ?

— Eh bien, ces types. Lothar et sa bande. Les messages qu'ils ont reçus étaient des faux.

— Quoi ? » Else se frotta les yeux pour essayer d'en chasser le sommeil. Polo faisait tinter des casseroles quelque part.

« Cette histoire à propos de ses sœurs… c'était une mystification. Montée par les gugusses de cette ville. Quand les principatés se sont mis au travail, ils ont découvert que Johannes et sa famille ronflaient paisiblement dans un château, à une trentaine de kilomètres au sud-est. Il n'y a jamais eu aucun problème. Les messages étaient tous bidons.

— Depuis quand le prince est-il parti ? Pourrait-on encore lui porter secours ?

— Plus d'une heure. Il était pressé. J'ai envoyé des cavaliers, mais je doute qu'ils le rattrapent à temps. »

Else visualisa une carte, s'efforça d'estimer la position du prince de la Couronne et le point où attaqueraient le plus vraisemblablement les pramans. « Tu as raison. Mais les pramans devront passablement s'éloigner de leurs bases. Ordonne à la compagnie de commandos de se préparer. On a une bonne chance de couper la route de la ville à l'ennemi. Que fabriquent la Fraternité et les principatés ? »

Ghort haussa les épaules. « Les principatés tournent en rond en glapissant.

— Ils devraient être en train de protéger Lothar.

— Que tu dis ! Mais ils sont trop occupés à se demander quelle figure ils vont faire. Quant à la Fraternité, je n'en ai aucune idée. »

Consent et Stewpo gardaient un silence impavide.

« Très bien. Occupe-toi des commandos. Je vais parler à Drocker.

— Vous vous sentez un peu mieux, dirait-on ? demanda Titus Consent.

— Non. Mais l'instant est critique. Polo. Le café est-il prêt ? » On avait découvert des caches de café dans plusieurs villes conquises.

Quinze minutes plus tard, Else rejoignait Grade Drocker ; il simulait encore des problèmes intestinaux. « Mes Dèves me disent qu'un très

méchant coup se prépare. Du café ?

— Non, merci. Je m'en passe. C'est sans doute la cause de vos crampes d'estomac. Vous pourrez faire votre travail ?

— Je ferai ce que j'ai à faire. » Il lui exposa les mesures qu'il avait déjà prises.

Drocker hocha la tête. « Parfait. Mais retenez vos gars. J'ai déjà envoyé les miens dans le même but. Il ne faudrait pas qu'ils se marchent sur les pieds. Les miens ont l'habitude d'opérer dans un environnement où les Instrumentalités de la Nuit sont actives.

— Bonne idée. Je n'y avais pas songé.

— Je ne cherche nullement à accaparer toute la gloire.

— Je comprends. Vous avez raison.

— Ne craignez rien. Lothar court moins de danger que vous ne le croyez. Deux Frères de l'Office spécial font partie de son groupe. L'Incroyant peut s'attendre à une mauvaise surprise.

— Ravi de l'apprendre. »

L'affrontement serait sûrement passionnant. Aidés à distance par les principatés, ces agents de la Fraternité pourraient peut-être affronter Starkden et Masant al-Seyhan. Mais les Frères, eux aussi, risquaient d'avoir des surprises.

Ceux qu'on avait envoyés capturer Lothar seraient à coup sûr des shalugs.

« Avez-vous le temps de me parler de la délégation impériale ? demanda Else.

— Voyez Bechter. Il vous informera. Et vous prêtera un coursier pour rappeler votre meute.

— J'ai amené mon gars Polo. Il leur portera le message. Où puis-je trouver le sergent Bechter ? »

« Va trouver le capitaine Ghort, ordonna Else à Polo. Dis-lui que nous avons été devancés dans notre tentative de sauvetage, mais que je tiens à ce que la compagnie de commandos soit malgré tout prête à intervenir. Tu peux faire ça ? »

Polo hocha la tête avec empressement.

« File. »

« Où étiez-vous passé ? s'enquit Drocker.

— Aux latrines. » Il ne mentait pas.

« Si longtemps ? Tenez. Prenez ça. Dans dix onces d'eau tiède. J'ai besoin de vous voir au turbin, pas en train de vous vider les boyaux. »

Agacé par la raillerie de Drocker, Else prit néanmoins le paquet. « Je reviens de suite. » Il s'éloigna, feignit ostensiblement de se plier aux instructions du sorcier puis le rejoignit. « Cette substance donne-t-elle des crampes d'estomac ? Parce que j'en souffrais déjà passablement avant de la prendre.

— Vous aurez peut-être de l'aérophagie pendant quelque temps. À moins que vous ne soyez déjà si malade que rien ne pourrait vous guérir. Asseyez-vous. Installez-vous confortablement. Les vieilles dames du Collegium devraient bientôt nous apprendre ce qui se passe là-bas. »

Else opina. « Monseigneur… J'ai remarqué que vous vous exprimiez avec une plus grande aisance, lâcha-t-il ensuite. Au détriment de votre santé, semble-t-il.

— Votre sollicitude me touche, Hecht. Mais vous vous émouvez en vain. Je sais ce que je fais… même si ça risque fort de nuire à ma survie.

— Monseigneur, je…

— Cette enveloppe charnelle importe peu, Hecht. J'y aurais renoncé à l'instant si j'avais pu vous enrôler dans la Fraternité. Vous n'en êtes pas conscient, mais vous êtes homme, précisément, à sauvegarder notre foi dans ses pires tribulations puis à porter hardiment l'étendard de Dieu jusqu'aux puits d'Ihrian.

— Monseigneur ? Vous… Je…

— Le hic, c'est que votre dévouement à la foi est fort loin d'égaler votre aptitude à inspirer aux hommes la volonté de travailler à un but commun.

— Monseigneur… Vous vous fatiguez inutilement, monseigneur. Et vous vous abusez aussi, me semble-t-il. Je suis un étranger, un expatrié qui a joué de bonheur. Le capitaine Ghort aurait fait aussi bien.

— Peut-être. » La fatigue de Drocker commençait à transparaître. « Réfléchissez à ce que je vous ai dit. Parlez à Dieu. Sondez votre conscience.

— La volonté de Dieu s'accomplira, répondit Else en regrettant de ne pouvoir entrer dans la tête de Drocker.

— Allez. Faites ce que vous devez faire. Sans trop vous éloigner des latrines. »

Cette conversation n'avait pas eu de témoins. Else prit congé de Drocker sérieusement intrigué. Le sorcier tentait manifestement de le manipuler, et dans plusieurs directions à la fois.

Ça méritait plus ample réflexion.

« Où en sommes-nous, Pinkus ? » Les premières teintes d'une fausse aurore commençaient d'escalader lentement les collines orientales. Sous peu, ceux dont la loyauté allait aux créatures de la Nuit perdraient leur avantage. « Prêts au départ ?

— Qu'a dit Drocker ?

— Si je te le disais, tu ne me croirais pas. Il a plus ou moins laissé entendre qu'il fermerait les yeux si nous décidions de nous lancer dans un sauvetage impérial.

— Oh ? Autrement dit ?

— Autrement dit, il a des projets personnels. Et il s'imagine que nous pouvons l'aider à arriver à ses fins.

— Qu'en penses-tu ?

— Que je compte bien en profiter. Bon, de quoi disposes-tu ? »

Ghort lui exposa le projet minutieux d'un raid à l'intérieur d'al-Khazen, par le canal d'écoulement des eaux usées découvert par les principatés.

« Tu as concocté ça en trois heures ?

— Bordel, non ! J'y travaille depuis qu'ils ont découvert cet égout. Juste au cas où.

— Intéressant. Je constate que de nombreux Dèves figurent sur ta liste de main-d'œuvre. Surtout dans la réserve.

— Ouais. Qui se battra le plus âprement une fois sur place, à ton avis ?

— Nous ? »

Ghort grimaça un sourire. « Tu ne comptes pas t'abstenir, n'est-ce pas ?

— Trop de gens commencent à me connaître un peu trop bien. » Else étudia de nouveau le plan de Ghort. Il était solide. S'appuyait sur deux compagnies de réserve destinées à exfiltrer le groupe principal en cas de pépin. « La seule lacune, c'est le nom du principaté qui nous accompagnera.

— Bronte Doneto. Mais tu t'en doutais.

— Je l'avais deviné. Il est non seulement notre principal atout, mais le seul des trois qui soit assez ingambe pour faire le voyage. Il viendra ?

— Même si Grade Drocker oppose son veto.

— C'est donc qu'il a un intérêt personnel dans l'affaire.

— Ils en ont tous un. Toujours.

— Une question reste cependant en suspens. À qui laisserons-nous les commandes ici ?

— Je songeais au jeune Dève. Titus Consent.

— Personne ne l'acceptera. Pas longtemps en tout cas. Même pas les siens.

— Précisément. Et on ne l'aura pas dans les jambes.

— Quand partons-nous ?

— Dans moins d'une heure.

— Je vais demander à Polo s'il veut participer à l'aventure. »

La soif d'aventure de Polo était étanchée. Il préférait rester au camp pour surveiller Titus. Else gloussait en se laissant glisser le long d'une façade rocheuse couverte de glace vers un ravin qui permettrait à ses hommes de s'approcher d'al-Khazen à l'insu des guetteurs perchés sur ses murailles. Ghort avait fait un bon boulot d'éclaireur. Mais la neige, au fond du ravin, ralentissait beaucoup leur progression.

Ghort marchait en tête. Vingt-six hommes le suivaient, dont Else et Bronte Doneto. Doneto n'était guère à son aise, ainsi entouré par tant de combattants dèves. La troupe de réserve avançait derrière, ralentie par des membres du Collegium plus âgés mais agressifs. Assis dans une chaise à porteurs, Divino Bruglioni était du lot.

Ghort conduisit le groupe hors de la ravine puis ordonna une pause. « Il nous faudra attendre que le soleil se déplace un peu pour profiter d'ombres plus longues.

— Pourquoi ? s'enquit Doneto.

— On doit franchir cette crête et dévaler l'autre versant. On nous verrait du mur, sauf si nous restions sous le couvert de ces ombres. Sinon il faut attendre la nuit. Que l'ennemi ne jouisse plus que de sa vision nocturne.

— Entendu. Beau travail, capitaine. »

En effet, se dit Else. Ghort témoignait parfois de fulgurances en matière de compétence. Si l'on mettait son cerveau au service d'une unité d'élite, il risquait de devenir quelqu'un. « Tu pourrais faire le prochain Adolf Noir, Pinkus.

— Je pourrais aussi me trancher la gorge sur le tas et épargner cette misère au monde. »

Sensible, hein ? « Combien de temps ? » Else espérait entrer en ville avant les ravisseurs du prince de la Couronne.

Et ensuite ? Devenir un des officiers supérieurs de Sublime ? Pas une mauvaise idée. Il pourrait faire beaucoup… mais les risques augmentaient chaque jour… Ces Frères de Runch… Il devait absolument cesser de ressembler à sire Aelford daSkees… sans éveiller pour autant une curiosité intempestive.

« Maintenant, répondit Ghort. Un homme à la fois. Restez dans l'ombre, contre les rochers, et marchez lentement jusqu'à ce que vous ne voyiez plus le mur.

— Et les piquets de garde ? demanda Else.

— Les patrouilles n'en ont rencontré aucun récemment. Les caïds de la ville craignent trop qu'ils ne poursuivent leur chemin une fois les portes franchies. »

Les soldats calzirins continuaient de fréquemment déserter.

Le groupe se rassembla au pied de la pente. Ghort arriva le dernier en bas. Else demanda alors au principaté Doneto ce que faisait la compagnie de la Fraternité. Comment l'empereur prenait la nouvelle. Et comment réagissait Ferris Renfrow.

« Vous ne comprenez visiblement pas comment ça fonctionne, répondit Doneto. Il ne me suffît pas de claquer des doigts pour qu'un démon omniscient me raconte ce que je voudrais savoir. J'aimerais que ça puisse se passer ainsi. Un homme qui saurait tout pourrait régenter le monde.

— Vous ne savez rien, alors ?

— Je n'irais pas jusque-là. Rien d'utile, voilà tout.

— Non, j'imagine. » Else regardait Ghort ébranler de nouveau ses hommes.

Le prochain passage périlleux se trouvait à une centaine de mètres de la base du mur. « S'ils sont à l'affût, nous devrons attendre la nuit, fit Ghort.

— Il n'y a personne ici, déclara Bronte Doneto.

— Votre Grâce ?

— Regardez. Il n'y a pas âme qui vive sur le mur. Personne. J'ignore pour quelle raison. Peut-être à cause de ce foutu froid. Parce qu'ils se disent que ça n'en vaut pas la peine. Ou bien parce qu'ils sont tous allés voir autre chose.

— Vous en êtes sûr ? questionna Ghort.

— À cette distance ? Regardez vous-même. Vous avez de meilleurs yeux que moi.

— Rien d'absolument certain, donc. Oh, bon… suivez-moi. »

Les pieds humides, souffrant du froid et d'une abominable puanteur, la petite bande se fraya un chemin dans la broussaille et les monceaux de détritus qui s'amassaient à l'embouchure de l'égout. L'égout cintré faisait un mètre trente de haut sur un cinquante de large. Il avait naguère été plus spacieux. Mais le sol était tapissé de vase et d'ordures balayées par les eaux en aval.

Else progressait en rampant sur le ventre, non sans se demander quand le piège allait se refermer. Bien que la sortie du canal fût masquée depuis une éternité par une végétation envahissante, et que nombre de forteresses et de cités conquises eussent d'abord été infiltrées par cette méthode, il ne parvenait pas à croire que des sha-lugs pussent se montrer aussi négligents.

Toutefois, les quelques éboulements partiels n'avaient pas gêné l'écoulement. La pente était assez raide pour permettre à l'eau d'emporter les immondices au-delà des goulets d'étranglement. Il leur fallut pourtant plusieurs heures pour venir à bout du canal.

Else restait près de Bronte Doneto, tout en s'efforçant de ne pas se mettre dans les jambes de Ghort. Pinkus avait l'air de savoir ce qu'il faisait et il s'en tirait bien. « Comment nous débrouillons-nous, Votre Grâce ? » demanda-t-il d'une voix coassante. La puanteur était insupportable.

« Ils n'ont pas l'air de nous avoir encore repérés. Mais l'effervescence est grande. Il commence à faire noir. Je devrais très bientôt avoir une idée plus précise de ce qui se passe. »

Else passa devant pour aider à déblayer des blocs de maçonnerie effondrés. « J'espère être en aussi bonne forme que lui quand j'aurai mille ans, déclara-t-il à Ghort.

— Quel âge as-tu, Pipe ? »

Else n'en savait trop rien. Mais Piper Hecht n'aurait certainement aucun doute à ce sujet. « Trente-trois ans. Et six jours. Sauf si ma mère m'a menti.

— Inquiète-toi d'arriver jusqu'à trente-trois ans et sept jours plutôt qu'à mille ans. Tu te paies ma tête ? Ton anniversaire est tombé l'autre jour et tu n'as prévenu personne ?

— C'est sans importance. » Et en Dreanger, parmi les sha-lugs, ça n'en avait effectivement aucune. On n'y célébrait que l'anniversaire de l'accession aux pleins droits et aux responsabilités d'un guerrier esclave du khaïf d'al-Minphet.

« Merde, Pipe ! T'es pas vrai. Eh ! Regarde-moi ça ! »

« Ça », c'était une salle plus haute et plus large où venaient se collecter une demi-douzaine d'égouts plus petits. Un seul était assez large pour laisser passer un homme.

« Tu es un petit rat maigrichon, Zano, dit Ghort. Prends une chandelle et faufile-toi dans cet égout. C'est déjà beaucoup moins prometteur, fit-il observer ensuite. Sauf si on découvre par où les égoutiers entrent et sortent.

— Il y a une fête qui débute là-haut, annonça Bronte Doneto. Les pramans s'imaginent que la capture de Lothar va retourner la situation en leur faveur.

— Où l'ont-ils enfermé ? » demanda Else. Il connaissait aussi bien al-Khazen qu'il était possible en se basant sur les seuls plans de la ville.

« Il n'est pas encore arrivé. Ils sont engagés dans un combat prolongé avec la Fraternité. Depuis ce matin.

— Voilà qui fait notre affaire plus que je ne l'aurais imaginé, déclara Ghort. Ils vont tous se focaliser sur ce gamin et sur la manière de s'en servir au mieux pour déjouer les plans du Seigneur. »

La subite exaltation de Ghort déconcerta Doneto lui-même.

Il sourit. « Vous avez marché, hein ? Mais est-ce que je me trompe ? Ce dont nous avons besoin, principaté, c'est de trouver une issue. Quand vous avez découvert cet égout, vous avez affirmé qu'il en existait une. »

Zano était en train de s'extirper du plus large des égouts. Sa chandelle était éteinte et son teint grisâtre. Il n'aimait pas trop se retrouver à l'étroit dans le noir. « Ça continue sur une trentaine de mètres en grimpant, avant de tourner à gauche et de passer derrière ces grosses citernes. Il y a des échelles à l'intérieur. Pour déboucher ensuite à l'extrémité en aval d'un cul-de-sac qui donne l'impression de tout traverser par le milieu.

— On peut sortir par là ? » demanda Ghort.

Zano regarda autour de lui. « Moi, oui. Mais il faudrait en huiler quelques-uns. Toute l'eau de cette longue voie est censée se déverser dans un égout d'environ vingt centimètres de haut sur un mètre de large.

— N'en dis pas plus, lâcha Ghort. J'ai pigé. On peut entrer dans ces citernes ?

— Oui, capitaine.

— Parfait. On y va. »

Un quart d'heure plus tard, Else jetait un œil par la porte entrebâillée de ce que ses cartes apprises par cœur appelaient le réservoir 4. À la lumière

du crépuscule, al-Khazen évoquait une ruine abandonnée : rien de plus gros qu'un rat pour s'y mouvoir ou faire du bruit.

« Avancez, colonel ! » fit une voix derrière lui.

Il n'y avait pas beaucoup de place. Les gens étaient censés puiser de l'eau et repartir.

Else se faufila dehors derrière Ghort. « Tu sais où nous sommes, Pinkus ? C'est trop beau pour être vrai. »

La troupe était entrée dans un bâtiment étriqué qui, encore récemment, hébergeait des joailliers, des écrivains publics et des prêteurs sur gages dévédiens.

« Tu as fait un boulot incroyable, Pinkus.

— Mais tu vas maintenant me le soulever, pas vrai ?

— En partie, oui.

— C'est toi le patron, Pipe.

— Que comptais-tu faire ensuite ?

— Moi ? » Ghort sourit. « Tu veux l'entière vérité ?

— Oui.

— J'étais déjà persuadé qu'un de ceux qui nous suivaient, toi ou quelqu'un du Collegium, me le confisquerait bien avant.

— Par les couilles d'Eis, Pinkus ! Tu es le plus cynique de tous les tristes fumiers qui arpentent cette terre.

— Est-ce que ça fait de moi un homme dans l'erreur ?

— Non. Principaté. Où en sommes-nous, à votre avis ? Pouvons-nous leur reprendre Lothar et nous faire aimer de l'empereur du Graal ?

— Oui. Et non. Et oui. Et non.

— Les femmes adorent les hommes sûrs d'eux qui savent exactement où ils en sont », railla Ghort.

Doneto lui jeta un regard suggérant qu'il envisageait de le faire dégorger pour le soulager de son lard.

« Je retire mes mots si je me trompe.

— Nous sommes parfaitement bien placés, expliqua Doneto à Else. Quand ils amèneront leurs prisonniers, ils devront passer devant nous pour gagner le palais et la citadelle. On pourra leur sauter dessus, leur arracher Lothar et nous enfuir à toutes jambes. Je laisserai des pièges pour les ralentir pendant qu'on s'échappera pour rejoindre notre troupe de soutien.

— Ça m'a l'air tout à fait séduisant », déclara Ghort.

Else fronçait les sourcils. Il se trouvait tout au fond d'une faille séparant Piper Hecht d'Else Tage. « Pourriez-vous nous dire ce qu'a réussi à faire la Fraternité ?

— Non. Asseyez-vous et bouclez-la. »

Le temps passa. Else somnolait. Une main le secoua. Ghort et Doneto le toisaient de tout leur haut.

« Les pramans ont semé la Fraternité. Ils ont réussi à conserver leurs prisonniers. Ils ne vont plus tarder. La fête est beaucoup moins joyeuse maintenant. Ils ont beaucoup souffert de l'engagement. » Comme on pouvait s'y attendre, sachant qu'ils devaient affronter une section triée sur le volet par Grade Drocker.

« Combien de personnes devrons-nous sauver ? » demanda Pinkus Ghort.

Doneto l'ignora.

« Combien sont-elles ? » s'enquit Else. Il se rappelait en avoir vu passer une vingtaine devant le pressoir à vin.

Doneto ne répondait toujours pas. Else insista. « Serait-ce un secret, Votre Grâce ?

— Je n'en sais rien, aboya le principaté. Il devrait y avoir sept prisonniers. Presque tous blessés. »

Ça faisait sens. Les brancequenets ne se seraient pas laissé faire sans résister. « On arrive enfin à quelque chose, dit Else. Quoi d'autre ? On va engager le combat dans un moment. Ce que vous taisez pourrait nous tuer.

— Lothar était escorté par dix-neuf hommes », répondit Doneto, la mine sombre, écœuré de devoir partager ses informations avec un tiers. « Deux de ses serviteurs. Deux prêtres. Deux Frères de la Guerre. Dix brancequenets. Les trois autres restent plus mystérieux. Mais nous les avons vus à Plemenza.

— Ferris Renfrow. Bien sûr. Le chef des espions de l'empereur. Il s'activait beaucoup pendant que nous nous préparions à ce conflit.

— Oui. Je ne pense pas qu'il fasse partie des captifs. »

Le sha-lug qui a capturé Lothar mérite les plus grands honneurs, se dit Else.

« Savez-vous quelque chose qui pourrait nous être utile à présent ? demanda-t-il sur un ton signalant à tous les autres qu'il devait lutter pour rester patient. Je vous rappelle que ce que vous nous cachez pourrait vous valoir la mort, comme à nous tous.

— Ils envoient encore d'autres hommes, parmi les meilleurs, pour protéger les ravisseurs. Pour leur peine, ils hériteront de Lothar, d'un prêtre qui n'a rien fait pour résister, de deux Frères du culte de la guerre à moitié morts et de plusieurs brancequenets en aussi mauvais état, qui ne vivent encore que parce que les hauts responsables souhaitent les interroger.

» Parlez-moi de ce bâtiment, là, reprit Doneto en changeant de ton. De l'autre côté de la rue, le troisième. Je le sens désert.

— Il devrait l'être, répondit Else. C'était le temple dainschau et leur Bourse. Ils l'ont abandonné après l'arrivée des incroyants.

— Vous connaissez tous les immeubles de la ville, Hecht ?

— Seulement ceux que les réfugiés disaient importants.

— Supposons que quelques-uns des nôtres l'occupent et que les autres restent là. Ceux qui sont passés en face frappent les premiers. Puis ceux d'ici embarquent Lothar pendant que les pramans ripostent. Ils se sentiront détendus et en sécurité. On pourra agir et filer. »

Else n'était pas à l'aise. Mais il n'était pas Grade Drocker, pour ordonner à un principaté de la boucler et de se mêler de ses affaires. « Tu ferais bien de dire aux renforts de se tenir prêts, Pinkus.

— C'est leur boulot, Pipe. Ils sont déjà à l'affût.

— Pouvez-vous m'affirmer que ce bâtiment est désert ? demanda Else à Doneto. Depuis que les Dainschaux se sont envolés, il y a eu de nombreuses nuits neigeuses et glacées.

— Allez donc vérifier, répondit le principaté. Si on ne vous tranche pas la gorge, c'est qu'il est sûr. »

C'est très exactement ce que fit Else. Mais seul. Il pourrait se faire passer pour un Dreangérien jusqu'à redevenir invisible.

Le bâtiment dainschau n'était pas resté inoccupé. Des soldats s'y étaient installés, mais ils n'étaient pas là pour l'instant. Au moment précis où Else allait appeler des renforts, les pramans apparurent avec les prisonniers impériaux.

« J'espère que tu auras assez de cervelle pour t'en sortir, Pinkus », marmonna Else.

C'était le cas, bien entendu. Mais pourrait-il empêcher Doneto de s'en mêler ? Là surtout était la question.

Les pramans n'étaient pas sur le qui-vive. À quoi bon, d'ailleurs, dans leur propre place forte, et débordants d'assurance après leur récente victoire ? Ils se pressaient en ordre dispersé, échangeant ces vannes

macabres dont les hommes qui ont planté un doigt dans l'œil de la camarde et s'en sont tirés indemnes sont coutumiers. Les douze premiers portaient des casques lucidiens et les lambeaux de vêtements qui, originellement, étaient la tenue de la cavalerie d'Indala al-Sul al-Halaladin. Les captifs arrivaient derrière, surveillés par les gardes du corps du mafti al-Araj el-Arak. Huit ou neuf sha-lugs formaient l'arrière-garde.

Une forme sombre et bruyante monta des pavés devant les Lucidiens. La puanteur donna des haut-le-cœur à Else. Puis Ghort frappa depuis le pied de la côte. Lucidiens et Calzirins paniquèrent. Les sha-lugs semblaient moins impressionnés. Mais, même ainsi, leur faible résistance fit honte à Else.

Ghort récupéra les prisonniers à peu de frais.

De nombreux pramans coururent se réfugier dans le bâtiment d'où Else observait la scène.

Une deuxième ombre nauséabonde se dressa dans l'intervalle qui séparait les pramans des hommes de Ghort.

Else était coincé à l'intérieur. Il plongea dans un recoin sombre, s'enterra sous une pile de matériel et de pièces d'équipement endommagées, se couvrit le visage de chiffons et s'efforça de contrôler sa respiration.

Longtemps qu'il n'avait plus entendu parler sa propre langue. Il lui fallut quelques minutes pour renouer le fil.

Vingt hommes furibonds, à moins de six mètres de lui. Quelques-uns jetaient des projectiles. D'autres voulaient contre-attaquer sur-le-champ, alors même qu'ils ignoraient ce qu'ils affrontaient. Et tant pis s'ils étaient épuisés au point d'avoir peine à tenir debout.

Une main passa dans son champ de vision quelque peu étriqué ; elle agrippa une selle brisée posée prés de ses pieds dissimulés et la renversa. Puis un homme s'assit dessus. Il pantelait, avait du mal à respirer et sombrait dans un désespoir teinté de défaitisme, sous lesquels la colère couvait comme un torrent de lave. L'homme croyait avoir été manipulé, abandonné voire trahi par les siens.

Les vingt hommes présents formaient un mélange hétéroclite de Lucidiens, de Calzirins et de sha-lugs. Ils sortirent au bout de quelques minutes. L'homme assis sur la selle ne les suivit pas. Ceux qui le hélèrent n'eurent droit qu'à des grognements pour toute réponse.

C’était leur officier supérieur, comprit brusquement Else. Et il était blessé. Il aurait aimé suivre les autres mais n’en avait plus la force.

Else plaqua la main sur la bouche de l’homme et sortit de sa cachette. Il ne lui ferait pas de mal s’il pouvait l’éviter. Puis il hoqueta. « Os ? »

Le blessé le fixa comme s’il venait de voir son propre fantôme.

« Os ? répéta Else. C’est bien toi, n’est-ce pas ?

— Capitaine Tage ? Mais vous êtes mort. Depuis plus d’un an.

— Tiens ? Je l’ignorais. Quand est-ce arrivé ?

— Un sorcier des infidèles vous aurait tué le jour de votre arrivée en Firaldie, nous a-t-on dit.

— Vraiment ? Intéressant. » D’autant qu’il avait envoyé des rapports jusqu’au jour où le régiment de la ville avait quitté Brothe. « Et qui est ce "on" ?

— Er-Rashal, capitaine. Il l’a chanté sur tous les toits. Le maréchal était très déçu, surtout parce que vous ne lui serviez plus à rien. Sinon, votre mort ne lui a fait ni chaud ni froid. »

Les soupçons les plus profonds et secrets d’Else se confirmaient. « C’est notre compagnie, là-dehors ?

— Ce qu’il en reste. Et quelques Lucidiens et autochtones avec qui nous travaillons. Je suis sûr qu’on nous a envoyés ici pour nous éliminer, capitaine. On nous confie les plus rudes missions. Nous n’arrêtons pas de perdre des gars. On a laissé Az sur le carreau quelque part, cette fois-ci.

— Je ne veux surtout pas qu’on sache que je suis toujours vivant. Pas encore. Le troisième sorcier… L’homme mystère. C’est sans doute er-Rashal en personne, non ? Je me trompe ?

— Euh… en effet. Mais comment le savez-vous ?

— Ce sont des choses qu’on sait. Et qu’on ne devrait sans doute pas savoir. Pas vrai ? Nous sommes au courant de presque tout ce qui se passe ici, Os. Nous avons même la copie des rôles des compagnies calzirines.

— Les Dèves.

— Ils n’apprécient pas trop la façon dont ils sont traités ici.

— Vous avez dit "nous". Qui êtes-vous maintenant, capitaine ?

— Toujours Else Tage. Votre capitaine. On m’a confié une mission. Je l’exécute. J’ai remporté d’assez jolis succès, dont les échos, apparemment, ne sont jamais parvenus jusqu’en al-Qarn. » Il épargna à son interlocuteur des détails qu’il pourrait être tenté de transmettre.

« Je n’ai aucune idée de ce qu’er-Rashal mijote, Os. Il a réussi à perdre une flotte de Dreanger et de nombreux sha-lugs. Il ne l’emportera pas ici. La réalité de la situation semble lui échapper, comme s’il était frappé de cécité. Rends-nous un service à tous les deux. Tire-toi avant qu’il ne parvienne à te faire tuer. Et va rapporter la nouvelle en al-Qarn. »

Os était visiblement très mal à l’aise. Blessé dans son cœur comme dans sa chair. « Impossible, capitaine. On a prêté serment, tous autant qu’on est, quand on croyait encore que ça pourrait empêcher les croisés de venir. »

Else ne discuta pas. De tels engagements pouvaient paraître d’une folle témérité, mais ils étaient essentiels aux sha-lugs. « Sa mort vous libérera-t-elle de ce serment ?

— Oui. »

Else posa la main sur l’épaule de son vieil ami. « Ne nous poursuivez pas cette nuit, Os. Ne nous forcez pas à vous tuer pour ressortir. Je te quitte, maintenant. Oublie que nous nous sommes rencontrés. »

Else sortit du temple comme une flèche. On se battait encore autour du réservoir, mais le gros de l’action se déroulait ailleurs, plus à l’est.

Il en surprit des échos en dévalant l’échelle de la citerne du réservoir 2. Les brancequenets s’étaient emparés d’une porte. Les troupes impériales étaient entrées en ville.

Sa tentative de fuite prit bientôt fin. Des dizaines de pramans avaient envahi le réseau d’égouts par le réservoir et traquaient ses hommes. Il resta sur place, en espérant passer inaperçu et en regrettant de porter des vêtements aussi ostensiblement chaldaréens.

34
L’heure du Rôdeur

Seuls les encouragements d’Arlensoul permettaient encore à Svavar d’avancer. Il était prêt à quitter définitivement ce monde de cinglés. Des centaines de gens mouraient pour des divergences religieuses qu’il trouvait incompréhensibles.

Shagot ne faisait qu’ajouter à son malheur. Éveillé, Grim semblait parfaitement incapable de s’interdire d’attirer l’attention. Mais ce problème perdit un peu de son acuité dès que les forces impériales s’établirent à l’est d’al-Khazen et se contentèrent d’attendre que le temps vînt à bout de leurs ennemis survivants.

Quand il se réveillait, Shagot se retrouvait frustré. Les Anciens ne parvenaient ni à localiser ni à identifier le Tueur de dieux, bien qu’ils fussent persuadés qu’il se trouvait (probablement) dans le camp des alliés épiscopaliens de l’empereur.

Shagot n’était guère plus qu’un *draug,* un de ces morts qui marchent tout droit sortis des légendes de contrées désormais ensevelies sous les glaces. Svavar se servait de son frère comme d’un ustensile pour conserver les faveurs de Vondera Koterba et de l’empereur.

Arlensoul prévenait toujours Svavar de l’approche des patrouilles ennemies. Quand Shagot était réveillé, ils allaient en massacrer quelques-uns ou faire des prisonniers. L’ennemi finit par rester à l’écart. Mais de violentes incursions d’une tout autre espèce commencèrent de se produire après la tombée de la nuit.

Les rumeurs disaient vrai il y avait de puissants sorciers en ville. Et l’empereur n’avait pris aucune disposition pour les contrecarrer.

Abusés, les impériaux couraient à leur perte.

Arlensoul avait implanté cette idée dans la tête de Svavar. Il ne pouvait pas la garder pour lui. Il en fit part à Shagot et au reste de leur bande de plus en plus clairsemée.

L’un après l’autre, tous les hommes qui les avaient rejoints quand ils suivaient encore l’empereur trouvaient une excuse pour s’éclipser. Il ne

resterait bientôt plus que ceux qui n'avaient pas assez d'imagination pour rêver d'une vie meilleure.

On avait remarqué Svavar et Shagot du haut en bas de la chaîne de commandement impériale. Ils étaient trop étranges et efficaces pour qu'on les ignorât.

Ni l'un ni l'autre n'avaient d'expérience de la guerre sédentaire. Ils ne l'appréciaient guère. Shagot voulait laisser tomber pour traquer le Tueur de dieux.

« Faudrait déjà qu'on sache où il est, objecta Svavar. Qu'arriverait-il si tu t'endormais alors qu'on errerait dans ces collines à sa poursuite ? Je ne peux pas te protéger tout seul. Ces soldats ne nous aideront pas à le débusquer. Ils s'en fichent. Mais on s'en sort mieux ici, où la misère risque moins de nous tomber dessus, tant qu'on ne sait pas où trouver notre homme. »

Un messager de Vondera Koterba vint trouver les Grimmsson dans leur abri. « Ton frère est-il réveillé ? demanda-t-il à Svavar. L'empereur va peut-être avoir besoin de vos talents particuliers. Le prince de la Couronne aurait été capturé par les pramans.

— Je vais tâcher de le réveiller, promit Svavar. C'est pressé ?

— Je suis juste venu vous prévenir. »

Les événements ne tardèrent pas à s'accélérer. Un autre messager les exhorta à se joindre à une troupe rassemblée devant le château où l'empereur et sa suite s'étaient arrêtés pour se reposer. Shagot n'était guère désireux d'obtempérer.

Arlensoul apparut dans l'encadrement de la porte ; la tête baissée parce qu'elle était trop grande. « *Lui* y sera. »

Svavar la crut. Quand une déesse vous annonce une nouvelle qu'on désire ardemment entendre, on la croit.

« Viens, Grim. On y va. On trouvera notre homme à la fin de cette affaire. Allons. Lève-toi. C'est l'heure. »

Shagot réagit pesamment, engourdi et vaseux. Il avait entendu mais n'y croyait pas, lui. Les Anciens n'avaient pas pipé mot.

À leur arrivée au rassemblement, ils eurent l'impression que toute l'armée s'était ébranlée. Une délégation envoyée aux épiscopaliens, dont faisait partie le prince de la Couronne, avait été rattrapée pendant la nuit par des commandos pramans. On n'avait que peu de détails. On tenait la

majorité des délégués pour morts, tandis qu'une poignée auraient été capturés.

Une longue colonne défilait sous la neige par ce matin glacé, le long d'une route tracée par des pionniers. Shagot et Svavar avaient été affectés à l'avant-garde : la Nuit ne leur ferait pas peur.

Les hommes de tête faisaient partie des meilleurs soldats d'Hansel. Ils progressaient plus silencieusement qu'on ne l'aurait cru possible, mais encore trop lentement. « Ces gens ne seront pas pris de court, déclara Svavar à Shagot. On va tomber dans un piège. »

L'empereur savait peut-être quelque chose qu'ignorait tout le monde. Les ravisseurs du prince se repliaient sûrement en combattant, présuma Svavar. Mais qui pouvait bien les harceler ?

Les éclaireurs de l'empereur vinrent rendre compte. Svavar était assez près pour entendre leurs rapports.

Le prince était vivant et indemne. On ne pouvait en dire autant de la plupart des gens de son escorte. L'empereur semblait s'intéresser davantage au sort de Ferris Renfrow qu'à celui de son fils. Mais Johannes savait déjà que Lothar se portait bien.

Les sommations furent adressées à Svavar plutôt qu'à Shagot. Johannes le prit directement à partie. « Comprends-tu ma situation, possédé ?

— Oui. » Svavar ressentit ce qui faisait de Johannes Ege bien davantage qu'un petit homme auquel la chance avait conféré un immense pouvoir. Hansel donnait à tous ses interlocuteurs l'impression d'être des conspirateurs.

« Tu as donc aussi compris vers quoi ils tentent de nous entraîner ? Et qu'ils espèrent nous voir foncer la tête la première dans un piège ?

— Je m'en rends compte. Et aussi que vous jouez leur jeu.

— Pas tout à fait.

— Une invraisemblable quantité de pouvoir ténébreux s'accumule derrière ces murs. La Tyrannie de la Nuit s'y trouve au grand complet, sans que les combattants n'en soient sans doute conscients.

— Au grand complet ? J'en doute. Mais ces forces ne sont pas non plus conscientes de votre présence, à ton frère et toi. »

Svavar attendit, calme et sans crainte. Il sentait Arlensoul toute proche. Elle lui redonnait confiance et assurance.

« Je crois savoir ce que vous êtes. Vous servez les Instrumentalités de la Nuit. Vous êtes là pour mener à bien une certaine tâche. Qui n'a rien à voir

avec les ambitions de ceux qui tiennent al-Khazen. »

Svavar ne répondit pas.

« Si vous m'aidez maintenant, je mettrai toute la puissance de l'empire au service de votre mission. »

Svavar sentit qu'Arlensoul souhaitait qu'il donnât son accord. « Nous vous aiderons donc. En échange… nous ne tolérerons pas…

— Jamais Johannes Ege ne… Suffit. Je dois entrer dans cette ville. Et quelqu'un doit distraire les puissances qui s'y trouvent pendant que je fais ce que j'ai à faire. »

Svavar inclina la tête, à l'écoute.

Arlensoul l'encouragea.

« Nous pouvons nous en charger. »

Quels que fussent les projets des habitants de cette ville, et les instruments de désespoir qui rôdaient derrière ses murs, la présence d'une de Celles-qui-choisissent-les-égorgés n'entrait pas dans leurs calculs.

La fille du Gris-qui-marche resta parfaitement visible pendant trente secondes. Les soldats impériaux la virent, tout comme les soldats pramans. La pierre et le bois muets la contemplèrent. Svavar craignait que les lointaines puissances de la grande forteresse céleste ne marquent encore davantage sa présence. Shagot risquait de l'apercevoir. Mais Svavar devait se fier à elle. Au fil des mois, il était devenu son allié sans partage.

Shagot ne la remarqua pas.

Ce qui se passa au portail oriental d'al-Khazen fut d'une telle violence que la porte cessa non seulement de barrer la route aux troupes impériales, mais que toute la barbacane et quinze mètres de muraille s'effondrèrent de part et d'autre. Les impériaux s'engouffrèrent dans al-Khazen, encouragés par l'empereur à trucider tous ceux qui n'étaient pas Lothar, le prince de la Couronne.

Svavar et Shagot entrèrent les premiers. Shagot brandissait devant lui la tête de démon. Ils furent aussitôt assaillis par les visages grimaçants de diables vociférants… qui ne tardèrent pas à s'enfuir, repoussés par Arlensoul. L'assaut redoubla de fureur. Svavar était impressionné. Les sorciers d'ici étaient réellement terrifiants. Il pouvait s'estimer heureux d'avoir pour ange gardien une de Celles-qui-choisissent-les-égorgés.

Les frères Grimmsson se battaient à l'intérieur d'une sphère d'invulnérabilité. Son rayon n'était pas très étendu. Au-delà, le combat était

rude. Il faisait nuit noire. La Nuit se montrait d'une agressivité féroce. Les impériaux ne tenaient ferme que grâce au pouvoir des possédés.

Plus le sang coulait, plus Shagot sortait de sa torpeur, à chaque seconde plus lucide et connecté à la grande forteresse céleste. Où les Anciens, à leur tour, devenaient plus conscients, lucides et interconnectés, se persuada Svavar.

Shagot tailla trois pramans en pièces dans un flou virevoltant de bronze hanté. « Qu'est-ce qui se passe, frérot ? demanda-t-il ensuite.

— On aide Johannes à reprendre son fils aux pramans. » L'empereur n'était qu'à quelques pas d'eux et toisait hardiment le chaos du haut d'Écume Sanglante, son destrier. « Ensuite, il consacrera tout son pouvoir à nous aider à trouver notre homme. »

Shagot eut l'air dubitatif. Mais son lien avec la grande forteresse était désormais solide. « Par ici. Il était encore là il y a peu. Il est parti de ce côté. »

Ouah ! se dit Svavar. Il chercha Arlensoul des yeux, ne la vit pas mais la soupçonna d'être la force qui repoussait à présent la vague de ténèbres qui s'abattait de la citadelle.

Les soldats pramans s'enfuirent. Leur magie noire était moins puissante que celle qui les attaquait.

« Par là, fit Shagot. Les commandos sont partis par là.

— Quels commandos, Grim ? »

Un petit groupe de l'armée du patriarche avait tendu une embuscade aux ravisseurs de Lothar et récupéré leur proie.

Johannes piqua une crise de rage, écarlate. Il envoya des coursiers précipiter l'arrivée du reste de l'armée. Il allait purger al-Khazen de l'Incroyant puis retrouver son fils.

Shagot entra dans un bâtiment carré bas de plafond, qui ne semblait tenir debout que par la seule force de sa volonté. Ses fenêtres n'avaient plus de carreaux et toutes les portes manquaient.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Svavar.

— Un réservoir. Les femmes viennent y puiser de l'eau. » Shagot plongea le regard dans la citerne. « Ils sont descendus par là. » Une échelle de fer qui allait jusqu'au fond de la citerne avait perdu sa rouille. Les barreaux en étaient tachés de sang.

Un visage apparut tout en bas. Praman. Il reflétait tout à la fois étonnement et terreur. Il disparut brusquement en glapissant un

avertissement.

Shagot franchit la margelle d'un bond et sauta dans le puits. Svavar poussa un juron et l'y suivit plus prudemment. Les brancequenets refusèrent tout d'abord de s'enfoncer dans les entrailles de la terre.

L'empereur entra dans le réservoir. Il appréhenda aussitôt la situation. Il ordonna aux soldats d'encercler l'ouest de la ville et de chercher un canal d'écoulement des eaux de pluie. En bas, les possédés engageaient déjà le combat avec l'arrière-garde des pramans qui avaient poursuivi les commandos épiscopaliens sous terre.

Hansel sortit du réservoir en trombe et enfourcha Écume Sanglante. Il fixa un instant le sommet de la colline, en direction de la citadelle. Il y enverrait ensuite les possédés.

Alors qu'il fléchissait les poignets pour secouer les rênes et ébranler Écume Sanglante, une flèche sortit des ténèbres et s'engouffra dans sa bouche béante. Sa pointe lui sectionna l'épine dorsale en ressortant par sa nuque.

35
Avec l’armée alliée de Dirécie : un printemps froid

L'hiver avait été long et mordant, mais il n’avait pas gêné les forces conjointes de Dirécie, de Platadura et de Navaya. Elles ne firent pas grand-chose à part rester au chaud et apprendre à connaître le peuple du Calzir ; et ne furent témoins d’aucun combat.

Frère Chandelle n’avait pas l’impression de réellement participer à une guerre. Il faisait désormais partie de la cour qui entourait le roi Pierre au château d’al-Negesi, bâti au sommet d’une éminence d’où, par beau temps, on pouvait distinguer les collines d’al-Khazen. Pierre ne ressentait pas le besoin de se rapprocher. Les pramans étaient d’ores et déjà incapables d’en imposer aux armées qu’ils affrontaient.

Frère Chandelle pouvait le comprendre. Pierre avait triplé ses territoires à peu de frais. Il s’était créé – et continuait de se créer – un réseau de relations personnelles avec des nobles étrangers et des gens comme frère Chandelle, l’évêque LeCroès, Michael Carhart et Tember Remak. L’absence de dangers réels – autres que les vents marins – avait attiré des curieux de Dirécie et de la Fin du Connec. Le duc Tormond et sa sœur passèrent un mois à Shippen, elle à profiter de son mari et lui à en apprendre davantage sur le monde et les hommes qui se tiendraient à ses côtés lors des temps sombres à venir. Tormond était épaté par la maturité qu’avait acquise le comte Raymone Garète.

« Nous rentrerons chez nous au printemps, prophétisa l’évêque LeCroès. Cette guerre est terminée. Il suffit maintenant que les pramans le comprennent et déposent les armes. »

Du moins si la Lucidie et Dreanger ne leur envoyaient pas de renforts.

Frère Chandelle eût été fort étonné que le monde praman s’enflammât passionnément pour une contre-croisade au Calzir. Pas tant que la reconquête du roi Pierre continuerait d’absorber, dans la tonitruante indifférence apparente de ce qui restait du Royaume de la Paix, de petits royaumes de Dirécie nettement plus riches et romantiques.

Frère Chandelle prenait tranquillement son petit-déjeuner quand LeCroès s'arrêta devant chez lui. « Il n'est peut-être plus temps de lézarder, déclara-t-il. De graves événements se déroulent en al-Khazen. » Sa voix était à ce point tendue que frère Chandelle se mit en quête d'un poste d'observation surélevé.

Il se servit de ses coudes plus qu'il n'était de mise pour un parfait. Tout le monde l'avait devancé, dévoré par la même curiosité. Lorsqu'il eut enfin réussi à trouver une place offrant une vue dégagée, il vit, montant d'un énorme incendie, ce qui ressemblait à une épaisse colonne de fumée noire. Sauf que… ça évoquait davantage une petite mais furieuse tornade. « Qu'est-ce que c'est ?

— La Nuit est devenue folle. Elle tente de s'autodévorer. C'était beaucoup plus bariolé quand ça s'élevait moins haut. »

Sur une plus haute tourelle, le roi Pierre, le comte Raymone et quelques autres étaient engagés dans une discussion animée.

Frère Chandelle crut y voir un signe : le monde allait encore changer. Il y avait de bonnes chances pour que ce changement n'allât point dans le sens d'une amélioration.

Pierre et ses courtisans dépêchèrent des cavaliers chargés de découvrir ce qui se passait. Et des courriers aux diverses garnisons pour les prévenir que quelque chose était en train. D'autant que nul, à l'est, ne tenait à ce que ses alliés d'outremer fussent trop bien placés.

Frère Chandelle n'était guère sensible aux Instrumentalités de la Nuit. Ceux qui l'étaient, comme Michael Carhart, lui affirmèrent que tous les esprits mineurs du Calzir avaient été comme aspirés, absorbés par les forces rassemblées en al-Khazen. Les sorciers calzirins restaient une énigme. Les armées du patriarche comprenaient dans leurs rangs de nombreux membres du Collegium.

Nul ne savait quelles forces ténébreuses avaient été invoquées au nom de l'empire du Graal.

Plus le temps passait, plus frère Chandelle avait l'impression que son monde refroidissait – du moins aux yeux de ceux dont les idées ne correspondaient pas à celles des hommes persuadés qu'ils étaient nés pour le diriger.

« Je sens venir la glace au Connec », annonça-t-il à Michael Carhart et Tember Remak.

Ils comprirent. L'existence des maysaléens, des païens, des Dévédiens, des Dainschaux, des pramans de Terliaga et même des épiscopaliens qui osaient préférer à Sublime le patriarche de Viscesment allait devenir bien moins plaisante.

Mais aucun n'avait l'imagination assez sombre, sinistre et pessimiste pour se douter de la tournure terrifiante que risquait de prendre l'avenir.

36
Embrassés dans l'étreinte de la Nuit

Tapi dans la citerne obscure sous le réservoir 2, Else se sentait comme un rat pris au piège, encore que l'esquive et le camouflage fussent pour un sha-lug des talents aussi prisés que ceux impliquant le maniement de la lance ou de l'épée. Un guerrier esclave sha-lug devait avant tout se protéger, et non se gaspiller en vaines actions héroïques.

De terribles combats se déroulaient dans le réseau d'égouts. Et au-dessus aussi, dans la ville, à en juger par les bruits. Else n'était pas en mesure d'en suivre le développement, mais les troupes impériales avaient apparemment investi al-Khazen. En dépit de leurs efforts conjoints, Starkden, Masant al-Seyhan et er-Rashal al-Dhoulquarnen ne parvenaient pas à les repousser.

Assurément, il y avait de la sorcellerie dans l'air. L'amulette, qu'il avait pratiquement oubliée, ne l'avait jamais autant fait souffrir depuis la rencontre du Nœud Ownvidien.

Er-Rashal incapable d'en faire à sa guise quand il en ressentait l'envie, ça dépassait l'imagination. Aussi loin que remontait la mémoire d'Else, er-Rashal al-Dhoulquarnen avait été dans le monde de Dreanger une présence sans doute distante, mais quasi divine. L'actuelle impuissance du Chacal devait tout autant mettre à mal sa propre imagination.

Il avait fallu vingt-cinq années d'entraînement et de présence au feu pour façonner un Else Tage inébranlable. Mais Else l'inébranlable poussa un glapissement de petite fille effrayée.

Quelque chose – dont la silhouette, au début, ne ressemblait à rien de connu pour le sha-lug Else Tage – quelque chose venait de saturer le trop-plein de la salle où se collectaient les eaux du réservoir 2. Else sentit qu'on touchait son âme, qu'on accédait à des bribes de souvenirs refoulés. Empruntant d'abord diverses apparences répugnantes, la chose finit par adopter celle d'une femme… Non, d'une fille. Héris, la sœur du mioche qu'avait naguère été le sha-lug Else Tage, mais plus grande. Si grande. Trop pour traverser le trop-plein.

Cette créature, quelle qu'elle fut, cligna de l'œil, posa l'index sur ses lèvres et disparut. Un brouillard se forma à la place qu'elle avait occupée. L'entrée redevint invisible.

Lorsque son cerveau recommença à s'activer, Else se demanda comment, si elle ne parvenait pas à pénétrer dans la citerne, elle pouvait bien se déplacer dans le reste du système d'évacuation des eaux… L'amulette qu'il portait au poignet lui rappela sa présence, mais par un froid glacial, cette fois-ci, plutôt que par une chaleur cuisante. L'anneau du principaté Bruglioni lui donnait l'impression de peser dix kilos.

Que diable… ?

Le diable était sans doute pour beaucoup dans l'affaire. Cette créature n'était pas une femme, mais une entité vaste et puissante, plus qu'humaine mais probablement créée par l'espoir et la crainte de l'homme. C'était sûrement contre elle qu'on l'avait prévenu. Une chose qui pouvait balayer les efforts les plus résolus d'er-Rashal al-Dhoulquarnen. Une des Instrumentalités de la Nuit. Peut-être une déesse, du moins aux yeux d'un infidèle qui n'aurait pas rencontré le vrai Dieu.

Conseillant à Else Tage de garder son calme, de ne pas bouger et de ne faire aucun bruit ?

Le moment était délicat. Il n'avait nullement besoin de la mise en garde d'un démon. Il était davantage en sécurité ici que partout ailleurs. Et, quoi qu'il décidât, il ne pouvait guère influer sur sa situation.

La créature avait laissé un long silence dans son sillage. Mais uniquement là où Else se planquait, derrière le charme puissant qu'elle avait projeté. On continuait de se battre au-dessus de lui dans les rues. Et dans le réseau d'égouts. On allait faire de nombreuses veuves avant la nuit. Et Else Tage restait un observateur aveugle de ce carnage. Il se voyait mal intervenir. Il lui faudrait trahir quelqu'un.

Il finit pourtant par sortir de la citerne et quitter le réservoir pour le chaos des rues d'al-Khazen. Des soldats impériaux continuaient d'arriver. Les pramans ne se battaient plus que poussés par un vain désespoir. Leurs sorciers leur avaient de nouveau fait faux bond, comme chaque fois depuis le raid sur Brothe.

Avec prudence, en prenant soin d'éviter tout affrontement, Else se servit des plans qu'il avait mémorisés pour gagner une section du mur d'enceinte dominant la sortie du canal. Il était seul sur les fortifications. Le reste du monde semblait se focaliser sur les combats qui se déroulaient derrière le

mur et en contrebas. Sauf que la créature qu'il avait aperçue était désormais engagée dans une féroce confrontation avec les sorciers qui défendaient al-Khazen – comme si l'idée ne lui en était venue que distraitement, comme un homme qui chasserait un taon particulièrement agile.

Else observa les collines éclairées à ses pieds par le clair de lune. Il distingua bien quelques repères remarqués à son entrée mais ne vit aucune trace des compagnies de réserve. C'était un bon point. Le contraire l'eût dépité.

Tout bien réfléchi, il s'étonna d'en voir autant, même sous la pleine lune.

Une fausse aurore commençait de lentement se lever à l'est. Déjà ? Combien de temps s'était-il donc écoulé ? Comment était-ce possible ?

Else se sentait si seul sur cette muraille qu'il envisagea un instant de s'en plaindre à Dieu. Personne pour l'empêcher de réaliser ce qu'il projetait.

Il entreprit de chercher un moyen de redescendre hors de la ville. Peut-être pourrait-il s'en échapper sans de nouveau emprunter ce tunnel générateur de claustrophobie ?

Le destin s'en mêla.

Il trouva un rouleau de corde dans une guérite. Elle était assez longue pour atteindre le pied du mur et avait été retravaillée pour l'escalade. On avait ajouté des nœuds à intervalles réguliers. Quelqu'un avait dû s'en servir pour un raid ou une escapade amoureuse. Voire pour déserter.

Après l'avoir attachée, Else s'installa néanmoins pour observer ce qui se passait. Il ne participerait pas aux événements. La chance l'en avait écarté avant même que la confusion ne s'installe.

Ses commandos étaient sortis des égouts en bon ordre. Il n'eut aucune peine à reconnaître Ghort, pressant le prince de la Couronne Lothar à l'avant du groupe principal. Else se demanda comment Bronte Doneto comptait désormais mener sa barque. La rançon qu'il exigerait pour Lothar serait certainement plus forte que celle réclamée par Hansel pour sa propre libération.

Else distinguait maintenant plusieurs soldats des compagnies de réserve. Quelques-uns étaient sans doute trop exaltés et véhéments, mais sans jamais trahir leur présence. On n'aurait pu les apercevoir d'aucun autre poste d'observation. Même si des témoins avaient été en mesure d'entrevoir le traquenard, il leur eût été impossible de prévenir ses futures victimes.

Le détachement de pramans lancés à leur poursuite dégringola du canal, aux prises avec quelques Brothiens retardataires.

Premiers sortis des pramans, les gardes du corps sha-lugs et calzirins marquèrent peu d'intérêt pour ceux qui les précédaient ; ils se contentèrent de repérer la direction qu'ils avaient prise avant d'opter pour un itinéraire différent.

Une forme n'ayant qu'une apparence humaine des plus réduite émergea à son tour du canal d'évacuation : une gigantesque créature humaine dont le crâne et la figure se perdaient dans une tignasse broussailleuse de cheveux d'un blond sale, qui leva très haut une tête momifiée non moins répugnante en beuglant un défi qui parut figer le temps. Elle brandissait de la main droite une épée de bronze visiblement enchantée, même pour un œil non exercé. Une sorte d'aura la nimbait, indescriptible mais sensible.

Une puissante énergie émanait de cet homme étrange, tout comme du second quidam, à la dégaine similaire, qui venait d'apparaître derrière lui en pleine lumière. Mais Else, malgré tout, ne voyait encore aucune raison de les fuir.

Il devait s'agir des étrangers blonds qui avaient causé tant d'effervescence à Brothe. Ceux qui avaient décimé la Fraternité, opéré un tel carnage parmi les Calzirins et déboulé au beau milieu de sa rencontre avec Starkden et Masant al-Seyhan. Les « possédés », comme les appelait le principaté Doneto. Des morts vivants qui servaient les Instrumentalités de la Nuit. Dont celle qui l'avait protégé et lui avait conseillé de ne pas bouger.

Des soldats impériaux jaillirent soudain du canal d'évacuation. Mais, une fois au grand jour, ils hésitèrent. Les pramans s'étaient égaillés et Pinkus Ghort et ses acolytes mis à couvert.

Les deux possédés se dirigèrent vers les réserves brothiennes. Puis celui qui portait la tête et l'épée de bronze pila net.

Il se retourna lentement. Releva les yeux et fixa Else Tage. Else vit briller dans ses prunelles comme une lueur de joie. L'homme leva plus haut la tête et l'épée. Et adressa un hurlement aux cieux, dans une langue inconnue.

Une épaisse brume sombre gicla hors du canal puis se condensa en une énorme, hideuse, sombre et répugnante créature, d'abord guère différente d'une harpie antique, puis, l'instant suivant, rappelant une monstrueuse mante religieuse. Les brancequenets, terrifiés, suivirent l'exemple des fuyards pramans.

La créature avait changé de forme, mais Else était certain qu'il s'agissait de la démone entraperçue sous le réservoir 2.

Elle toisait les possédés de tout son haut. Celui qui tenait la tête et l'épée n'avait pas l'air impressionné. Il fit signe à Else de descendre.

Pour quoi faire ?

Le tuer. Et, ce faisant, anéantir le savoir qu'il détenait.

Pourquoi ? Ça n'a aucun sens.

Si. Pour lui. Et pour ceux qui l'ont envoyé. Ils ne comprennent pas qu'une vérité ne peut plus être occultée, une fois découverte. Ils vont l'apprendre aujourd'hui.

Ce n'était pas une voix, à franchement parler, qui avait murmuré ces mots dans la tête d'Else. Mais une notion qui venait de s'y cristalliser. Il avait été directement touché par la Nuit.

La harpie s'était de nouveau dissipée en brume. Brume qui se recroquevilla pour se transformer en une grande femme blonde. Laquelle fit face au possédé. Tous deux semblaient aussi embarrassés qu'irrésolus.

Les soldats impériaux savaient à quoi ils assistaient. Et refusaient d'y croire.

Else surprit quelques murmures confus. Ce qu'ils voyaient là, c'était une légende ressuscitée, une déesse survivante d'un culte oublié. Une Instrumentalité que le monde n'animait plus.

Elle continuait de défier le possédé.

Else entreprit de descendre le long de la muraille. Des soldats aux allégeances diverses pointaient le doigt en chuchotant. Aurait-il commis une erreur ?

Contourne-les par la droite et rejoins tes gars.

L'amulette brûlait et gelait tour à tour à son poignet. L'anneau de l'oncle Divino pesait maintenant cinquante kilos. Il se faufila comme un rat qui se carapate, en fonçant d'un couvert à l'autre.

Les possédés ne lui prêtaient plus aucune attention. Ils se désintéressaient de lui.

Pinkus Ghort et ses hommes, toutefois, ne l'avaient pas quitté des yeux. Ghort et une demi-douzaine de Brothiens sortirent le protéger.

« J'apprécie, Pinkus. Mais tu devrais te montrer plus avisé.

— Pas pris un bien gros risque. Ils sont totalement absorbés, là-bas. » Ghort désigna la créature de l'index. « Une de Celles-qui-choisissent-les-égorgés. La Bannie. Qui aurait pu le croire ?

— Qui, effectivement ? Arlensoul ? Tu crois vraiment ? » hasarda Else, reconnaissant à Ghort de lui avoir fourni cet indice mythologique.

Pinkus haussa les épaules. « Ça cadre. Mais qui voudrait s'en assurer ? Si on bavassait un peu moins et qu'on s'activait un peu plus ? » Mais, entre-temps, ils avaient déjà rejoint les croisés, que l'affrontement impie semblait captiver. « Tu connais la tignasse avec une tête de rechange ?

— Non. Peut-être un de ceux qu'on recherchait à Brothe. Pourquoi ?

— J'ai eu l'impression qu'il essayait de t'appeler.

— Il l'a bel et bien fait, non ? Qu'est-ce qui arrive ? Où sont passées nos proies ?

— Lothar et les autres ? Les principatés les ont renvoyés au camp.

— Logique.

— N'est-ce pas ?

— On combat encore l'Incroyant et ils essaient déjà de faire chanter Johannes.

— La politique. Que diable magouillent-ils maintenant ? »

Else et Ghort venaient tout juste de se mettre laborieusement en position d'assister à l'affrontement surnaturel.

Le principaté Divino se glissa à côté d'Else, face à Pinkus Ghort. Il était dans un état épouvantable, trempé, couvert de boue et terrifié. « L'Instrumentalité qui contrôle ces deux hommes va bientôt se manifester. Que s'est-il passé là-bas, Hecht ? On a perdu votre trace. »

L'homme était-il suspicieux ? Pas de manière évidente. Else lui dit la vérité, en omettant toutefois sa petite conversation avec Os et sa rencontre ultérieure avec la femme de la Nuit.

« Oh, mon Dieu ! s'exclama le doyen des Bruglioni. Ma curiosité va me tuer.

— Hein ?

— J'aurais dû partir quand je le pouvais encore. Nous aurions tous dû. »

Le possédé qui tenait la tête et l'épée grandit lentement, jusqu'à toiser la femme. Celle-ci, entre-temps, avait trouvé quelque part un bouclier d'airain et une lance dorée. Le possédé ouvrit la bouche. « Traîtresse ! mugit-il.

— Vengeance ! répondit la femme. Père de Tout. De tout le Mal. L'heure est venue pour toi de connaître une mort éternelle.

— Oh, oui, j'aurais dû m'en aller, gémit le principaté Divino. Quel imbécile je fais ! C'est réel ! Bien réel !

— On dirait que ça va devenir intéressant », lança Ghort.

Le possédé articula deux mots. Pendant qu'ils se tournaient autour avec fracas, ces deux êtres revêtaient des dehors différents, tandis que deux colonnes de noirceur aux ailes battantes se métamorphosaient en un couple de vautours ténébreux. Chacun cria un des mots qu'avait prononcés le possédé. Leur nom ?

Else sentit que l'apparition femelle était contente.

Les créatures qui battaient des ailes se dirigèrent vers le possédé. « On a dit que toutes les religions détiennent la vérité. Mais comment est-ce possible ? » marmotta l'oncle Divino.

L'événement ébranlait la foi de tous les témoins.

« Pour Gedanke », répondit Arlensoul à une question restée inaudible.

Le possédé enfla encore et se jeta à la gorge de sa fille prodigue. Le tissu de la réalité se fendillait. Il commença de se déchirer.

37
Un dieu aimant un père affectueux

Svavar avait l'esprit clair et ses pensées étaient plus limpides que jamais. Il avait vu le Tueur de dieux descendre la muraille en rappel à l'insu de Shagot. Grim ne voyait qu'Arlensoul. Grim ne comprenait pas qu'elle était là depuis leur irruption sur l'antique champ de bataille. En fait, il n'était plus Grimur Grimmsson, mais l'avatar terrestre du Gris-qui-marche, venu achever sa traîtresse de fille.

Il n'y avait plus aucune place pour le Tueur de dieux dans ses pensées.

Les Anciens étaient l'exact reflet de Shagot, leur créature : grossiers, irréfléchis, violents, ignorant la pitié et le remords. Et pas très futés. À quoi bon l'intelligence quand on a l'omnipotence et l'immortalité ?

Les deux choses noires qui battaient des ailes se rejoignirent dans l'intervalle séparant les Instrumentalités et entreprirent de se pourchasser mutuellement en décrivant un tournoyant mandala de ténèbres qui affectait de multiples dimensions. Les Instrumentalités s'insultaient à gorge déployée, en hurlant démentiellement leur haine et leur fureur. Tandis que le mandala continuait de grossir.

Svavar fixait la créature qu'était devenu son frère, à la fois tout prêt à y croire et incapable de l'accepter. Le défi d'Arlensoul avait invoqué Celui-qui-prête-l'oreille-au-son… à présent armé du marteau qui faisait la célébrité de son fils favori. Le mandala émit un rugissement déchirant et révéla quelques fulgurantes visions d'horreur d'antiques cadavres implorant une occasion de revenir à la vie, pour servir des dieux qui leur vouaient le plus profond mépris.

Arlensoul, jusque-là satisfaite des réactions de son père, cingla l'air de sa lance. Le Marcheur esquiva. Son marteau fit résonner le bouclier de sa fille comme un gong.

Des mots se formèrent au plus profond de l'esprit de Svavar *Ne perds pas de vue ton souhait le plus cher. N'oublie pas qui a été ta protectrice la plus dévouée.*

Toutes paroles qui ne manquèrent pas de le mystifier.

Que pouvait-il bien faire, à part assister à ce choc de titans ?

Père et fille échangeaient coup pour coup. La campagne résonnait de leur fureur. Malgré la terreur qui les saisissait, les mortels s'arrêtaient de courir pour regarder, fascinés.

Bientôt, mon élu.

Svavar se mit à trembler, plus transi, tant il redoutait l'horreur qui se préparait, que s'il s'était retrouvé nu au beau milieu de l'hiver le plus glacé de l'Andoray.

Quel démon tourmente le plus le monde ?

À l'intérieur du mandala, les sœurs d'Arlensoul réveillaient les Héros.

Mauvais, ça. Il y avait là Erif… du moins ce qu'il en restait après plusieurs siècles dans ce panthéon terrifiant.

Le grand dieu du Nord balança son marteau. Il ne retomba jamais à terre. Un bâton surgit entre ses mains, mythe sculpté dans la cendre du bois du grand Arbre du Monde, géant vivant et conscient dont les racines plongeaient dans tous les puits de la connaissance. Le Marcheur frappa le bouclier d'Arlensoul du bout ferré de ce bâton et le fendit. Celle qui choisit les égorgés n'en contrôlait plus qu'un infime fragment. Le bâton frappa encore. Le javelot immortel échappa en tournoyant à la main d'Arlensoul. Il ne disparut pas mais tomba aux pieds de Svavar.

À toi de décider, maintenant.

38
Une autre perspective

« Oh, merde ! » murmura Ghort, d'une voix si basse et dépourvue d'émotion qu'Else comprit aussitôt qu'il mourait de peur.

« De tout cœur avec vous, capitaine, renchérit le principaté Bruglioni.

— Pourriez-vous faire quelque chose pour mettre les troupes à l'abri, Votre Grâce ? » s'enquit Else. Les renforts étaient toujours en place, à droite comme à gauche. La réserve d'appoint s'était même avancée pour assister à un événement qui ne se produisait qu'une fois tous les mille ans.

Les soldats étaient pour la plupart des durs dévédiens. Mais Else n'eut guère l'occasion d'y réfléchir à deux fois.

« On y va ? », proposa Ghort.

Else agrippa la poignée de sa vieille épée fatiguée.

Une des deux Instrumentalités fendit le bouclier de l'autre puis, d'un second coup, envoya valser son javelot. La lance légère retomba au pied du plus petit des possédés. Des volutes commençaient de sourdre du mandala noir.

Le possédé fit pleuvoir une grêle de coups sur le vestige de bouclier de son adversaire.

Des murmures s'élevèrent parmi les témoins. Aux yeux d'un mortel, c'était là le spectacle de la fin d'un cycle mythique majeur, et tous en étaient conscients.

On voyait à présent des pramans sur les murs de la ville. Leur désarroi spirituel était encore plus marqué que celui de leurs ennemis épiscopaliens et dévédiens. Les pramans sont si farouchement attachés à leur foi qu'ils peinent à imaginer une autre réalité. C'était pour certains inconcevable, même en prêtant un statut démoniaque aux Instrumentalités de la Nuit.

La plus petite de ces dernières luttait fermement et vaillamment ; elle campait sur ses positions. Son adversaire était handicapé par les limitations de son enveloppe charnelle.

L'autre possédé venait de récupérer le javelot d'Arlensoul.

Ce qui suintait désormais du mandala noir était bien davantage que des spectres brumeux. Les hommes armés reculèrent en traînant les pieds et en se cognant les uns aux autres dans leur confusion. Seraient-ils aveugles ? Non. Ils venaient à peine de se réveiller. Et peu d'entre eux étaient encore en bonne condition.

Else en savait assez long sur les mythes nordiques pour comprendre ce qui se passait. Le panthéon des Héros de la grande forteresse céleste vomissait sa moisson par-delà l'espace et le temps. Non de façon aléatoire, visiblement, mais absurde, absolument insensée : pourquoi un ramassis de dieux oubliés interviendraient-ils dans une querelle opposant des religions ennemies mais n'entretenant aucun rapport avec la leur, et ce à plus de mille kilomètres de leur sphère d'influence ?

39
Un frère vivant, une mort aimante

Svavar comprit ce qu'il devait faire. C'était simple comme bonjour ; ça crevait les yeux. Grim et lui n'avaient que ce seul moyen de se débarrasser de l'emprise des Anciens. Il s'empara du javelot d'Arlensoul forgé par les Instrumentalités elles-mêmes. Une fois en main, il lui parut étonnamment léger et vif.

L'arme frappa comme une langue de vipère et s'enfonça dans le dos de Grim comme une dague dans la pâte molle d'un fromage. Asgrimmur sentit battre le cœur de Grim dans sa hampe enchantée. Il hurla quand la vie de Shagot inonda son métal et son bois surnaturels.

Et il hurla encore quand la féroce démence du Gris-qui-marche s'y déversa à son tour. La douleur était inimaginable. Mais elle ne dura qu'un bref instant. Puis le dieu disparut en filant vers le mandala noir, qu'il rata avant de poursuivre aveuglément sa trajectoire sur une large hyperbole.

Le mandala noir continuait de déverser cadavre sur cadavre, menés par les sœurs d'Arlensoul. Ils se dispersaient sur la pente.

Svavar avait triomphé de la volonté d'Arlensoul. Normalement, il aurait dû se jeter lui-même sur le javelot. Du moins le présumait-il. Mais ça n'arriverait pas. Un fragment du Gris l'avait contaminé à travers la lame d'Arlensoul.

La langue de vipère darda de nouveau.

Arlensoul fut prise au dépourvu. Ça n'entrait pas dans ses projets. Svavar lui-même fut surpris de sentir une bribe de la déesse l'atteindre par le truchement du javelot.

Il cria quelque peu. La douleur lui donna l'impression d'être interminable, mais elle ne dura en réalité que quelques secondes. Puis l'émotion le submergea, le guerrier Gedanke venant d'émerger en titubant du mandala noir, pourchassé par les sœurs d'Arlensoul.

Le plus hideux des coups et Arlensoul cessa d'exister alors qu'elle se tendait désespérément vers son amant mort.

Même les Instrumentalités de la Nuit ne sont pas réellement immortelles. Et c'était là, comprit vaguement Svavar, la raison de son propre désespoir.

Des dieux stupides et affaiblis, loin de tout, avaient perçu la bribe d'un écho roulant dans les canons du temps et, dans leur terreur de la marginalisation et de l'extinction, avaient jeté leur dévolu sur cet instant d'un futur éloigné et choisi d'en faire la clef de voûte de leur perpétuation.

Comment pouvait-il savoir tout cela ?

Le javelot d'Arlensoul bondit entre ses mains. Sa sœur Sprenghoul poussa un hurlement d'agonie. La grande forteresse céleste était privée du soutien d'une autre Instrumentalité. Svavar sentit la puissance et le savoir l'inonder. Ce javelot sortait tout droit des plus noires légendes ; c'était un moissonneur d'âmes. Chaque Instrumentalité qu'il dévorait lui facilitait l'extraction du pouvoir et des connaissances de la suivante.

Svavar sourit faiblement. Ils s'étaient plantés. Tous. Leur Tueur de dieux, l'instrument même qu'ils avaient choisi pour supprimer leur futur assassin, ils l'avaient nourri en leur sein.

Il y avait là comme une ironie mythique. À moins que d'autres Instrumentalités ne s'en fussent mêlées sur un plan supérieur. Les dieux des dieux s'amusaient peut-être.

Svavar se retourna contre Fastthal, la dernière de Celles-qui-choisissent-les-égorgés, qui continuait de pousser les morts dans le monde. Son père passa en courant. Les Héros tournaient en rond. Certains dérivaient vers les soldats dont Svavar sentait qu'ils les observaient à couvert non loin de là. D'autres zigzaguaient au pied des murailles. Quelques-uns les escaladaient.

Ils choisirent finalement de se retirer. Ils scellèrent le mandala noir, s'isolant ainsi du régiment monstrueux de morts et de tueurs mutilés. Svavar ne put ni les en empêcher ni traverser pour les châtier.

Il nota que son frère, Grimur Grimmsson, était mort, comme il s'y était attendu toute sa vie durant, loin de chez lui et pour bien peu de chose, sans même connaître un réel désespoir. Il avait vécu comme il l'avait espéré. En puissant prédateur.

Le récit touchait à sa fin. Asgrimmur Grimmsson pouvait se coucher et déposer son fardeau.

Svavar planta dans la neige le bout rond du javelot d'Arlensoul. Il ne devrait pratiquement pas souffrir.

Il essaya. N'y parvint pas. Mais pas parce qu'il était un pleutre. Le javelot refusait tout bonnement de le prendre. Le pouvoir et le savoir qu'il avait siphonnés aux trois sœurs et au Père de Tout avant son départ s'y opposaient. Et ce qu'il restait en lui d'Asgrimmur Grimmsson, son noyau dur, n'en avait pas vraiment envie non plus. Il avait encore du pain sur la planche. Certaines dettes n'étaient toujours pas acquittées.

Svavar était lent, mais il finit par comprendre Asgrimmur Grimmsson était mort. Ce qui chaussait désormais ses bottes était une Instrumentalité montante. Il ne pouvait pas se tuer, même s'il en avait la volonté. Quelqu'un devrait désormais s'en charger à sa place.

Son univers s'emplit de tonnerre et d'éclairs, de puanteur sulfureuse et de souffrances encore plus inimaginables, qui explosèrent d'abord dans son épaule puis dans une douzaine d'autres régions de son corps.

40
Le feu et la douleur

Je suis prêt à faire mon rapport, Pipe, déclara Ghort à Else. J'ai tout vu officiellement.

— Qu'as-tu vu, en fait ? » Else n'en croyait pas ses propres yeux. Ces créatures, là-bas, faisaient partie des plus puissants démons de la Nuit. De saints hommes du khaïfat d'al-Minphet affirmeraient sans doute qu'elles n'existaient pas. Du folklore et voilà tout. Comme les affabulations des conteurs professionnels de Lucidie.

Le possédé s'en prit à ses compagnons tandis que des morts innombrables se mettaient à errer dans le monde et, après quelques instants d'égarement, se dirigeaient vers les vivants en traînant les pieds. Quelques-uns se tournaient vers le mur de la ville, d'autres piquaient vers l'est à la rencontre du détachement impérial qui s'approchait, et la plupart s'avançaient vers Else et les croisés.

Else n'avait pas une seule fois aperçu Glédius Stewpo dans la réserve, composée en majorité de Dèves. « Choisissez votre cible ! entendit-il néanmoins beugler le nabot. Feu ! »

Deux cents armes à poudre à canon crépitèrent durant deux secondes. Elles étaient restées invisibles jusqu'à ce que le nain fît appel à elles.

La salve déchiqueta les Héros qui avançaient. La vitesse à laquelle les projectiles réduisaient à néant le pouvoir de la Nuit estomaqua Else.

Peu de ces féroces guerriers morts s'approchèrent assez pour engager le combat avec les soldats du patriarche. Les Dèves entretenaient un feu roulant. La fumée devint oppressante.

Là où la poudre ne parlait pas, les dégâts étaient moins sanglants. Les impériaux n'étaient pas préparés à se battre contre des guerriers d'ores et déjà trépassés. La discipline était leur meilleure défense. Une fois les rangs formés, ils réussissaient à repousser leurs agresseurs qui combattaient farouchement mais individuellement.

Un dixième des Héros choisirent d'attaquer al-Khazen. Else ne voyait aucune raison évidente qui aurait pu pousser ces épouvantails à escalader la

muraille, mais c'est pourtant ce qu'ils firent, aussi agiles que des insectes. Dès qu'ils eurent franchi les créneaux, ils massacrèrent tous ceux qui leur tombaient sous la main.

La fumée se dissipa. Des panaches de brume noire montaient d'al-Khazen où les sorciers étaient aux prises avec les non-morts. Leur résistance attirait l'attention de la plupart des cadavres qui affrontaient encore les troupes patriarcales.

Else se releva poussivement du sol détrempé et glacé puis reprit d'une glissade sa progression. Ghort lui emboîta le pas et se colla à lui. « Que diable s'est-il passé, Pipe ? J'aimerais assez, bordel, que ça ne soit pas ce à quoi ça ressemblait ! »

Derrière eux, les fusiliers dèves s'apprêtaient à se replier. La garnison d'al-Khazen n'organiserait pas de poursuite.

Les tubes à feu continuaient de crépiter sporadiquement. Les tireurs d'élite allumèrent une créature aveugle qui décrivait de larges cercles en s'égosillant. Une créature qui n'avait plus rien de l'homme qu'elle avait possédé.

Elle n'était d'ailleurs que très médiocrement consciente d'elle-même. Elle passa près d'Else sans même ressentir sa présence. Ce ne fut pas réciproque.

La douleur fut pire encore que celle qu'il avait éprouvée en présence du bogon du Nœud Ownvidien ; plus soudaine et déclenchée à plus courte portée. Else s'effondra. Mais il ne fut pas le seul. Il n'aurait pas besoin d'expliquer à Ghort ce qui lui était arrivé. Pinkus était à terre, lui aussi, et se griffait les tempes.

Les tireurs dévédiens continuaient de cribler de mitraille le dieu blessé. Chaque coup porté l'affaiblissait, le ralentissait et déstabilisait son apparence. Il n'avait plus du tout l'air humain désormais. Mais c'était un dieu. Il mettrait longtemps à mourir. Sans doute ne mourrait-il même pas. Peut-être même se rétablirait-il si les mortels mouraient autour de lui en nombre suffisant.

La douleur d'Else se dissipa dès que le dieu s'éloigna en titubant.

Ghort rendait le contenu de son estomac. « Oh, par les pilotis sacrés d'Eis, Pipe ! S'il existe un moyen de tuer ce monstre, finissons-en. Ou bien écartons-nous de son putain de chemin. Je n'en supporterai pas davantage. »

Tout en se remettant de sa propre souffrance, Else réfléchit à la place qu'il occupait dans ces événements, tant parce qu'on la lui avait assignée

que parce que le destin y avait conspiré. Cette matinée n'allait pas faire le bonheur de Grade Drocker. Ni celui d'er-Rashal al-Dhoulquarnen, qui devait être sonné.

Il prenait seulement conscience maintenant de la signification de ces quelques minutes dans le bois d'Esther : ce qui pouvait tuer un bogon pouvait aussi avoir raison d'entités bien plus puissantes.

« Je ne sais pas trop quoi faire, Pinkus, répondit-il. Je commence seulement à réaliser. Mais, à mon avis, on assiste à l'histoire en marche. Des premières loges. »

Un glapissement de désespoir tomba du mur. Ils virent des Héros morts balancer un corps dans le vide.

Ghort poussa un juron. « Ces foutus monstres ne renonceront donc jamais. » Un Héros mort, aveugle, manchot et unijambiste, lui agrippait la cheville.

« Ne va pas te couper. J'ai l'impression que Starkden vient de faire le plongeon. »

Ghort trancha le poignet de son agresseur puis ôta la main qui se cramponnait à sa cheville. « Il nous faudrait un bon gros bûcher pour brûler quelques cadavres.

— Bonne idée. » La douleur d'Else augmenta. L'Instrumentalité aveugle arrivait sur eux. « Une fosse serait peut-être préférable.

— Pour qu'ils ne puissent pas échapper au feu ? Ouais. Merde ! Quoi encore ? »

Des Dèves arpentaient le théâtre du carnage et achevaient les Héros à l'aide d'épées et de pointes de javelot en fer forgé plaqué d'argent. Ils laissèrent largement du champ au dieu aveugle. Par moments, des éclairs l'illuminaient.

« Ils ont trouvé un moyen de vaincre la Nuit, fit Else. À distance. La Fraternité sera tout émoustillée. »

Ghort esquiva d'un bond une main qui cherchait à l'empoigner et fronça les sourcils. « Il s'est déjà passé quelque chose de similaire, Pipe. À une moindre échelle. C'est ton allusion à la Fraternité qui me l'a rappelé. À Sonsa, il y a deux ans, avant qu'on fasse connaissance. C'est comme ça que Drocker s'est fait déglinguer. Par des Dèves. Ils parlaient d'une nouvelle sorte de magie, mais je parie qu'il s'agissait du même phénomène qu'on vient de voir ici.

— Ça se pourrait. Ils sont assez tortueux. Tiens ! C'était bien Starkden.

— Elle est morte ?

— On dirait.

— Fais attention. »

Else ramassa un antique javelot qui avait perdu son instrumentiste. « Ligotons-la, emballons-la et amenons-la à Drocker. Il nous en sera reconnaissant même si elle a cessé de respirer.

— Ça risque de lui inspirer une chiée de sentiments mitigés. On fait quelque chose pour épauler les impériaux ? » Tout ne se passait pas au mieux pour les aspirants sauveteurs de Lothar, bien qu'ils eussent été rejoints par les brancequenets.

« Les gars m'ont l'air bien pressés d'y aller, Pipe. Ils ont dû deviner qui étaient ces morts. Et en déduire qu'ils pourraient peut-être faire main basse sur quelques armes et bijoux antiques de valeur. Mais je suis déjà sur le coup. »

Ghort s'éloigna pour lever des équipes de travailleurs. Else porta le regard vers le sommet du mur pour voir la tournure que ça prenait. Il s'aperçut qu'Os et Az contemplaient eux aussi la scène, d'un poste d'observation relativement sûr. Ainsi, Az avait retrouvé le chemin de la compagnie. Ils le virent mais n'en montrèrent rien tout d'abord. Puis Az lui adressa un bref signe d'avertissement façon sha-lug.

Else se retourna au moment où un corps profondément enfoui dans la boue, la neige sale et les lambeaux de Héros morts bondissait sur ses pieds : le possédé qui avait transpercé le dieu mutilé de son javelot. Il sentit la rage, la peur et la démence de la créature.

Un nouveau monstre de la Nuit venait de se déchaîner, qui se reconstituait en dérobant des fragments aux Instrumentalités agonisantes.

La créature le reconnut.

Else opta pour une retraite stratégique rapide. Une vague de douleur l'assaillit brusquement. Il en oublia de regarder où il posait le pied, glissa sur une pierre givrée, tomba et dévala la pente sur cinq ou six mètres.

Les Dèves qui s'escrimaient contre le dieu aveuglé firent feu sur cette nouvelle menace.

Le possédé rugit, émettant un cri stupéfiant pour une gorge humaine. Puis il s'ébroua comme un chien victime de convulsions. Il enfla, changea d'apparence et prit ses jambes à son cou.

Il se métamorphosa en une créature ressemblant à une mante religieuse deux fois plus grande qu'un homme et dotée du double du nombre normal

de pattes pour un insecte. Une chitine acajou, scarifiée d'écarlate et de miroitements, déchiqueta ses lambeaux de vêtements et de fourrure. Elle piqua à toute allure vers le nord sans que le terrain accidenté parût la gêner.

Else s'assit dans la boue glacée et patienta jusqu'à ce que son poignet lui soufflât que le dieu aveugle arrivait sur lui.

Il entreprit de se relever. Sa main frôla un objet que ne voyaient pas ses yeux. Lorsqu'il l'empoigna, de la main qui portait l'amulette, il redevint visible : c'était l'épée du pouvoir en bronze, naguère brandie par le possédé à présent contaminé par sa divinité suprême.

Le dieu aveugle obliqua vers ses tourmenteurs les plus proches.

Cette tête hideuse pouvait-elle se trouver loin de l'épée ?

Ah ! La voilà !

Les entrailles d'Else se glacèrent. Elles faillirent se vider.

Les paupières de la chose étaient ouvertes. Elle gisait sur le côté gauche dans l'herbe boueuse et piétinée, les yeux luisants. Conscients. Et aussi fous de rage qu'on pouvait l'imaginer. Qu'est-ce que c'était ? Ça n'avait ni mains ni voix ni aucun moyen d'imposer sa volonté… hormis la puissance hypnotique de ces yeux.

Le poignet d'Else lui cuisait. L'amulette le protégeait à nouveau. Pour cela au moins, er-Rashal al-Dhoulquarnen avait mérité sa gratitude.

Il se releva gauchement, dépouilla un Héros mort des débris de sa cape et en enveloppa la tête.

La douleur se dissipa aussitôt.

Des troupes commençaient d'arriver du campement du patriarche. Grade Drocker avait flairé une occasion d'enfoncer le clou. Else dépêcha un détachement dans le canal d'évacuation puis en envoya un autre escalader la corde qui lui avait permis de s'échapper et pendait toujours le long du mur. Ceux qui le pourraient ouvriraient une poterne ou une porte. Il ordonna à d'autres soldats d'aider les Dèves à ramasser les héros morts. Puis décida finalement d'expédier Ghort à la rescousse des impériaux. Les hommes de l'empire du Graal affrontaient une situation en voie de détérioration rapide.

Épuisé, il finit par s'installer avec l'oncle Divino au fond d'une ravine broussailleuse. Laquelle semblait héberger sous sa neige des armes antiques. On en distinguait des dizaines éparpillées dans la boue ou accrochées aux buissons.

« Bonne cachette, hein ? » L'épée de bronze l'avait vidé. Il posa de côté lame et tête emballée. « Je ferais bien une sieste, moi aussi. »

Bruglioni grogna. « Je vois mal ce que je pouvais faire d'autre. Comment ça se passe, là-bas ?

— On s'en est tirés, je crois. Vous êtes seul ? Où sont vos gars ?

— Ces débiles ont décampé dès que ça commençait à devenir intéressant. Là-dessus, j'ai réussi à me faire blesser rien qu'en restant couché ici. »

Else grogna à son tour.

« Toute cette ferraille s'est brusquement mise à pleuvoir. Cette foutue dague m'a traversé le genou. On lui avait jeté un charme mortel, mais il ne m'était pas destiné. Elle devait tuer un certain Erif Erealsson. Un de nos visiteurs non-morts, probablement.

— Ce nom ne me dit rien. Sûrement un homme important à un moment donné. L'histoire est volage.

— Avez-vous la moindre idée de ce qui se passe ici, Hecht ?

— Je crois. Il pourrait bien s'agir du commencement de la fin pour la Tyrannie de la Nuit. Les armes dont se servent les Dèves devraient permettre de châtier les dieux eux-mêmes. »

L'oncle Divino fronça les sourcils. « Vous êtes en pleine confusion doctrinale, Hecht. Mais vous avez presque mis dans le mille. La Fraternité de la Guerre et l'Office spécial vont jubiler. Dès qu'ils en auront compris le fonctionnement, ils voudront mettre ces armes au service de Dieu.

— Même si ce sont des instruments de l'Adversaire ?

— Hein ? » Le principaté écarquilla des yeux comme des soucoupes. Aurait-on orchestré les derniers événements ? Assisterait-il au premier coup de cloche du Carillon de la Fin ? « Malédiction ! Vous avez peut-être raison. Un quorum du Collegium devra se pencher sur la question. Enfer ! Je ne peux pas me lever. Pas moyen de remuer la jambe. »

Else était profondément chagriné. Mais il devait honorer ses promesses. Il soupira. Ils étaient seuls dans cette ravine et personne ne les voyait. L'occasion ne se représenterait plus. « Principaté, voilà des années, Freido Bruglioni et son frère ont joué un tour cruel à Draco Arniena. Don Draco les a démasqués. Il l'a appris sur son lit de mort à don Inigo et lui a fait jurer d'exercer des représailles appropriées. »

Le principaté Bruglioni était mal à l'aise. « Ce… Ce… Je l'avais presque oublié… Draco savait ?

— Depuis toujours.

— Et Inigo vous a envoyé ?

— En effet, principaté. Je suis désolé. Vous menez depuis une vie exemplaire.

— Hecht ! Non !

— Un homme ne vaut que par sa parole. »

Else plia la cape de Bruglioni et la plaqua au visage du vieil homme.

Bruglioni se débattait. L'amulette d'Else recommençait à torturer son poignet gauche.

Dieu était d'humeur généreuse. Nul témoin ne passa pour assister à ce crime. Else acheva sa besogne puis planta de nouveau l'antique dague dans le genou de Bruglioni. Il effaça les traces de son passage, longea la ravine, toujours à l'insu des hommes dont l'attention se concentrait sur tout autre chose, et s'éloigna du principaté Bruglioni.

Else avait plus ou moins envisagé de renoncer à sa promesse. Il avait fini par s'enticher du principaté. Mais la perte de Divino Bruglioni poserait de toute évidence d'énormes problèmes au Collegium et à Sublime.

Dix minutes s'écoulèrent avant qu'il n'adressât de nouveau la parole à un tiers. Il déambula sur le champ de bataille, la tête du monstre sous le bras et l'épée de bronze dans l'autre main, en se demandant ce que Divino et Freido avaient bien pu faire pour s'attirer ainsi la haine inflexible des Arniena.

Il remarqua soudain qu'un des hommes de Ghort s'avançait dans sa direction. « Quintille ? Qu'y a-t-il ?

— Un message du capitaine Ghort, colonel. Confidentiel. »

L'homme tremblait dans ses bottes. Pour quelle raison ?

« Continue.

— L'empereur est mort. Tombé au combat en ville. Lothar est désormais l'empereur. Les filles de Johannes ont pris les rênes. Le capitaine Ghort dit qu'on doit s'attendre à voir régner une certaine confusion dans le camp impérial.

— Certainement. Comment se débrouille-t-il ?

— C'est l'autre partie du message. Il a besoin d'aide. De quelques-uns de ces foudroyeurs, si vous pouvez les lui faire parvenir. Ces créatures ne connaissent pas la fatigue et ne renoncent que lorsqu'on les a taillées en pièces.

— Dès que je pourrai les réunir. »

Quintille s'éclipsa, visiblement soulagé de se retirer.

Else se mit en quête de Glédius Stewpo. Le nain était d'une nature fuyante. Il réussit néanmoins à le dénicher.

« Je ne me rappelle pas t'avoir confié les commandes, nabot. Ni même que le plan du capitaine Ghort ait comporté un seul élément des événements de ce matin. Mais ça a marché. Jusque-là. Vous reste-t-il de la poudre à canon et de la mitraille ? Ghort a un problème de l'autre côté. »

Stewpo et ses hommes de main ne protestèrent pas, même s'ils en crevaient manifestement d'envie. Mais deux tubes à feu pivotèrent pour se braquer sur Else.

« Ce ne serait pas très malin. Je suis le seul ami dont vous puissiez vous targuer de ce côté-ci de la mer Utérine.

— C'est à cause de cette épée, colonel. Il faut vous en débarrasser. Elle commence déjà à vous envelopper de la même aura que le dernier qui la portait. »

Else jeta un regard vers le dieu aveugle qui s'enfuyait et dont la taille avait quelque peu diminué. « Je vois », fit-il. Mais il soupçonnait la tête d'en être davantage responsable que la lame. « Connaîtriez-vous quelqu'un d'assez fiable et volontaire pour surveiller cette épée sans songer à s'en servir ?

— L'un de nous serait-il assez vertueux pour rejeter les instruments de dieux étrangers, voulez-vous dire ? ironisa Stewpo. Il me semble.

— Parfait. Trouvez-moi ce parangon de vertu. Nous détruirons l'épée dans le même bûcher que les non-morts. Elle est en bronze et devrait fondre. Si vous parvenez à rameuter quelques renforts, j'irai tirer du pétrin mon un peu trop optimiste bras droit. »

« Comment avez-vous pu vous procurer toutes ces munitions ? demanda Else alors que vingt Dèves, le nain et lui se dirigeaient vers la mêlée opposant les impériaux aux non-morts. On prétend que les trésors de votre peuple feraient passer un dragon pour loqueteux, mais vous avez tiré plus de mitraille d'argent que je ne peux l'imaginer.

— Votre imagination vous égare. » Stewpo lui tendit un plomb de métal grossier, de la taille de la dernière phalange du pouce.

« Du fer ?

— Oui. Plaqué de quelques fines pellicules d'argent.

— Hum ?

— Il n'est pas nécessaire de se servir d'argent massif. Il suffit que la surface soit de ce métal. Et le fer donne de terribles indigestions aux créatures de la Nuit. Une seule piécette d'argent suffit pour une centaine de ces balles. »

Stupéfiant. « Comment se fait-il que nous ne l'apprenions qu'aujourd'hui ? Et pourquoi les armes à feu sont-elles efficaces là où les armes traditionnelles échouent ?

— C'est pourtant le cas. Vous nous avez vus achever les non-morts avec des épées à pointe d'argent. Une entité en bonne forme saura esquiver les armes et les projectiles classiques. Ils sont trop lents. Mais la mitraille tirée par un tube à feu est trop rapide pour l'œil. Nous y sommes presque. Peut-être devriez-vous rester quelques pas en arrière ?

— Une dernière question, avant que vous ne vous fassiez massacrer par les non-morts. Pure curiosité personnelle. Pourquoi êtes-vous là, en train de diriger ouvertement les troupes dévédiennes ? Grade Drocker sait qui vous êtes. À quoi bon montrer votre visage maintenant ? Et comment saviez-vous qu'une brèche allait s'ouvrir dans le Royaume de la Nuit ?

— Ça fait plusieurs questions, colonel. » Stewpo fit signe à ses hommes de se déployer. « Mais tout se passe si bien que j'éprouve le besoin de plastronner. Mon dieu est le seul vrai dieu.

— Pardon ?

— Un ange du Seigneur est venu me visiter la nuit, à de nombreuses reprises, pour m'annoncer que la bouche de l'enfer s'ouvrirait ici même. J'ai précisément choisi de m'y faire voir parce que le sorcier se souviendrait de mon nom à cause de Sonsa. S'il harcèle les miens, ils auront de bonnes raisons de m'en vouloir. Et je leur ai raconté que les premières informations portant sur les armes à feu nous avaient été fournies par ce provocateur dreangérien mort durant l'insurrection de Sonsa. »

Les paroles de Stewpo recelaient-elles une menace voilée ?

« Je ne m'attends pas à ce que Grade Drocker dure encore bien longtemps. Il ne lui reste plus assez de forces pour vous poser de gros problèmes. Et les autres s'en moquent.

— Vous n'êtes pas dévédien, colonel. Vous ne comprenez pas que tout participe au fleuve du temps. Hier, aujourd'hui et demain, ce sont là les limites de votre perspective. »

Else n'était pas d'accord, mais il garda son opinion pour lui. Cela dit, le nain croyait peut-être sincèrement avoir reçu la visite d'un ange plutôt que

celle, traîtresse, d'une de Celles-qui-choisissent-les-égorgés, ourdissant un cruel traquenard pour ce père qui lui avait arraché le cœur.

« Est-ce tout ? demanda Stewpo. Je dois encore sauver la mise de votre empoté de partenaire.

— Allez-y. Sauvez. Sauvez. » Else escalada un monticule rocheux. Le flanc de la colline escarpée tombait assez loin du mur d'enceinte. Plus bas, la pente était jonchée de morts, de blessés, de débris et de lambeaux épars des Héros morts. À quelque soixante-dix mètres de là, une douzaine de brancequenets formaient autour d'Helspeth Ege un amas branlant. Le même frisson qu'à Plemenza parcourut l'échiné d'Else. La jeune fille semblait aussi courroucée qu'intrépide.

Ghort et son groupe n'avaient pas réussi leur percée. Eux aussi étaient cernés. Aucune des deux équipes ne semblait en mesure de tenir très longtemps.

« Fais ton boulot, nabot », marmotta Else.

Les Héros morts n'obéissaient à aucune stratégie réfléchie. Les tireurs dévédiens expédièrent leur première salve d'une distance de trois mètres. Tous les coups portèrent. Le temps que les Héros comprissent le danger, les Dèves tiraient une seconde rafale. Les Héros touchés s'affalaient. Et restaient sur le carreau. Quelques minutes suffirent à les exterminer.

« Vous avez pris votre temps », hoqueta Ghort. Il était livide et tendu. « Dix minutes de plus et vous n'auriez plus trouvé personne à sauver.

— À t'entendre pester, j'imagine qu'on est malgré tout arrivés à temps.

— Oh, tu parles ! Je compte te pourrir la vie pendant un bon moment. Ouille ! Doucement, le garçon coiffeur ! » Un médecin dainschau avait entrepris d'ausculter Pinkus.

« Les autres en ont davantage besoin que celui-là, dit Else au médecin. Laissez donc le venin s'écouler par ses plaies avant de le panser. » Else se dirigea en gloussant vers les impériaux survivants. La plupart s'étaient effondrés dès que la nécessité de se défendre ne s'était plus fait sentir. Seule la fille de l'empereur était encore debout près de sa monture abattue, une épée légère dans une main et l'étendard de son père, récupéré de son porteur mort, dans l'autre. Elle arborait une espèce de cotte de mailles fantoche et un pectoral léger, mais pas de casque. Ses cheveux noirs flottaient au vent.

Else inclina la tête. « Princesse.

— Je me souviens de vous. Mais pas de votre nom.

— Piper Hecht, princesse. Du régiment de Brothe.

— Votre situation s'est améliorée. » Elle lui décocha un sourire torride.

« En effet. Tandis que la vôtre semble s'être quelque peu détériorée.

— Nous les avons amenés exactement là où nous le souhaitions. »

Else ne put réprimer un sourire. « Comment puis-je vous aider ?

— En me rendant mon frère, par exemple.

— J'en serais enchanté. Mais ça ne dépend pas de moi. Je ne suis qu'un soldat. Il est entre les mains d'hommes qui s'intéressent davantage à la politique.

— Les membres du Collegium.

— Oui.

— Il va bien ?

— Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas vu. Mais je crois. » Else était incapable de détacher ses yeux de ceux de la jeune femme. Visiblement, elle aussi sentait passer le courant. « Qu'allez-vous faire ?

— Nous sommes les enfants de Hansel Bottenoire.

— Je vous souhaite bonne chance, princesse. Autant que faire se peut. Je n'aimerais pas être à votre place aujourd'hui. »

Helspeth se fendit d'un autre sourire renversant. « Je viens de vous le dire. Nous sommes les enfants d'Hansel le Féroce. » Son regard se reporta sur quelqu'un derrière lui. Elle hoqueta de stupeur.

Else se retourna au moment précis où un caillot de ténèbres lardait le ciel.

Le son leur parvint : le rugissement d'une douzaine d'orages comprimés en une seule minute de furie.

Ça ne pouvait avoir qu'une seule cause.

« Je dois y aller, fit Else.

— Nous nous reverrons », articula silencieusement Helspeth. Else avait lu sur ses lèvres.

Les tympans d'Else lui tintaient encore et il avait du mal à saisir les nuances. Mais ça ressemblait à une promesse.

« Stewpo ! hurla-t-il à l'oreille du nain. C'était bien ce que j'ai cru ?

— C'était la mort d'un faux dieu. »

Else regardait les troupes patriarcales entrer en al-Khazen par une poterne récemment ouverte. Des combats violents les attendaient encore. Masant al-Seyhan ne céderait pas sans lutter. Er-Rashal ne céderait pas du

tout. Il disparaîtrait et réapparaîtrait en Dreanger, mettrait tous les désastres sur le compte d'autrui et préparerait quelque nouveau méfait.

« Vous feriez mieux de rentrer sous terre, mon petit ami, conseilla Else à Stewpo. Drocker est plus matois que vous ne le croyez.

— Il peut l'être autant qu'il lui plaira. Le secret de la poudre à canon est maintenant lâché dans la nature. Il ne peut pas l'effacer. Votre grand sorcier dreangérien lui-même en est incapable. C'est un marionnettiste bien moins retors qu'il ne l'imagine.

— L'existence risque de devenir difficile pour les Dévédiens d'al-Qarn, maintenant.

— Les Dévédiens d'al-Qarn ont toujours eu la vie difficile.

— Savez-vous ce que projetait er-Rashal ? Pourquoi il s'est complu à tramer des intrigues qui nuisaient davantage à son propre camp qu'aux ennemis de Dreanger ?

— J'en ai une petite idée. Elle est probablement en grande partie erronée. Je vais vous répéter ce que m'a dit une fois un vieux monsieur. En politique comme à la guerre, c'est perdre son temps que de chercher à expliquer un désastre par la trahison ou la conspiration quand la bêtise et l'incompétence y suffisent. »

Else opina. Pour justifier ses problèmes, son propre peuple forgeait d'aussi compliquées qu'improbables théories de complot. Qui, souvent, avaient trait aux manœuvres secrètes de la monolithique religion dévédienne.

Ils atteignirent le haut panache de fumée noire. Il ne se dissipait que très lentement. « Eh bien ! s'exclama Else. Il y a un fameux trou dans le sol ! » Un cône de terre et de pierre, large de quelque quinze mètres sur vingt de profondeur, avait disparu. Les flancs du puits étaient vitrifiés et présentaient l'aspect de la cire fondue.

Else s'était échiné à inculquer l'art de l'innovation à ses soldats. À leur apprendre à saisir l'occasion au vol. C'était précisément ce à quoi ils s'employaient : ils précipitaient tout ce qui était plus ou moins inflammable dans la fosse avec les débris des Héros morts.

« Ces fainéants ne tenaient pas à la creuser eux-mêmes », déclara-t-il. Il s'assura que l'épée de bronze et la tête de démon allaient bien au bûcher.

Il organisa ensuite le ramassage des blessés et veilla à ce que les épiscopaliens tombés au combat fussent enterrés dans le cimetière chaldaréen d'al-Khazen. Puis il rejoignit les troupes en ville. La plupart des

défenseurs calzirins s'étaient rendus ou avaient fui. Leur moral s'était effondré. Les derniers noyaux de résistance se terraient dans la citadelle, attaqués sans relâche par les Héros morts. Else maintint ses croisés à l'écart.

Les impériaux se désintéressaient de l'affaire. Ils regagnaient leurs camps. La noblesse devait déjà manœuvrer pour s'assurer le contrôle des filles de Hansel.

Celles-ci devraient s'armer de clairvoyance et de fermeté.

Et Lothar devrait être surveillé par une garde spéciale. Sublime risquait d'ourdir son assassinat dans le seul dessein d'émousser les crocs de l'empire du Graal.

On ne pouvait pas laisser faire ça. La menace de l'empereur devait toujours, impérativement, peser sur le patriarche.

Al-Khazen était une ville morte, hormis l'animation qui régnait en son centre. Les sortilèges y faisaient florès. Mais tous les efforts des occupants de la citadelle restaient vains. Le Collegium avait déjà entrepris de les harceler, ne leur laissant que bien peu d'attention à accorder aux Héros morts.

Une dernière bande de fuyards calzirins réussit à esquiver tout à la fois les pramans étrangers et les Héros morts. Le mafti al-Araj el-Arak et ses courtisans, leur famille et certains seigneurs du royaume du Calzir, naguère encore fermement résolus à tenir tête, se faisaient la paire. Lors d'un échange de messages, ils avaient promis de se rendre au roi Pierre de Navaya, en al-Negesi. Ils l'avaient même juré sur l'Écrit. Else s'était convaincu un instant que le mauvais temps leur éviterait de se parjurer. Ils n'avaient nulle part où aller s'ils tenaient à s'abriter du froid et manger.

Else les regarda partir, protégés par ses soldats. Il espérait que la rumeur de leur départ avait couru et qu'il pourrait repérer des visages connus parmi les réfugiés.

Ah ! Les voilà ! Os et le maître des esprits, Az, que ses compagnons devaient soutenir. Tous deux très Calzirins d'aspect aujourd'hui. Os avait donc trouvé une échappatoire à leur serment.

Minute ! Il y avait un autre visage familier. Lequel n'était pas inclus dans cette promesse de libération. « Arrêtez cet homme ! Chiotto. Brench. Celui qui porte une djellaba grise à capuche. Coupez-lui la route. »

Le chambellan en chef du mafti se matérialisa. Il avait entrepris lui-même les premières négociations. « Mille pardons, seigneur, pantela-t-il,

s’adressant à Else. Veuillez pardonner au mafti. Ce rat gris s’est imposé à nous de force. Il tenait désespérément à échapper au Dreangérien dément. Le mafti n’avait pas l’intention de violer notre promesse.

— Je vois. Vous l’avez drogué ?

— Effectivement. Oui, seigneur. » Son regard fuyant suggérait plus vraisemblablement le poison.

« Est-ce Masant al-Seyhan ?

— Lui-même, seigneur. Un homme terrible. Nous n’avons pas osé…

— Suffît ! Tu mens comme un chien. Mais je n’ai aucun grief pour l’instant. Rappelle au mafti qu’on le suivra jusqu’en al-Negesi. J’ai ordonné qu’on ne fasse pas de quartier à ceux qui manquaient à leur parole.

— Votre générosité tient de l’héroïsme, seigneur. Elle est digne d’un croyant. Nous n’oublierons jamais votre miséricorde.

— Va. Mes supérieurs peuvent encore donner le contrordre. » Laisser filer une rançon potentielle ne manquerait sûrement pas de déclencher un tollé. Et tant pis pour le nombre des soldats dont cet arrangement aurait épargné la vie !

Il y a toujours pléthore de troufions.

Else improvisait, et pas seulement pour sauver des vies. Mais pour laisser à de vieux amis une chance de se soustraire à l’anéantissement dont er-Rashal al-Dhoulquarnen menaçait les sha-lugs survivants.

Else était furieux. Le Chacal avait trahi al-Prama et Dreanger pour quelque obscure ambition personnelle. Mais il le paierait en temps voulu. Ici même, peut-être, des mains de fusiliers dévédiens.

Ceux-là seraient sûrement avides de loger une balle dans le corps de l’inventeur des armes à feu. Ils appréciaient autant l’ironie que l’or. À moins que la vengeance ne vînt plus tard, quand l’écho de sa trahison parviendrait aux oreilles de Gordimer le Lion.

Une fois l’homme en gris dépêché, encore vaseux, à son futur entretien avec Grade Drocker, Else décida de faire le siège de la citadelle. Siège qui n’eut jamais lieu.

Des soldats moins vannés que lui et encore capables de raisonner saisirent l’occasion du départ du mafti pour s’y introduire par la même poterne. Les non-morts ne leur prêtèrent aucune attention. Ils étaient occupés ailleurs.

Er-Rashal al-Dhoulquarnen restait introuvable. Tout comme, au demeurant, les commandants des corps expéditionnaires dreangérien et lucidien. On ne trouva guère de trésors. Les quelques serviteurs laissés pour compte étaient d'une ignorance si désespérante qu'on avait visiblement trafiqué leur mémoire par voie de sorcellerie.

« Voici ce que vous allez faire, déclara Else à l'un de ses capitaines. Mettez les serviteurs aux fers. On les réinterrogera plus tard. Puis boutez le feu à la citadelle. S'ils se cachent dans une pièce dérobée, ça les en fera sortir. Autorisez-les à se rendre s'ils le proposent. »

Il alla ensuite s'installer à l'écart pour faire la sieste. Il lui suffisait d'entrouvrir l'œil pour apercevoir une centaine de soldats brothiens non moins somnolents. Il s'assoupit en songeant à la solitude dans laquelle il avait si longtemps vécu. Il était seul même lorsqu'il commandait à dix mille hommes.

Mais il retrouverait bientôt Anna Mozilla.

Il s'était remis à neiger. Ce répit-là prenait fin.

L'épuisement terrassait encore Else sans merci alors qu'il grimpait d'un repère à l'autre le long de la piste, sous la neige et à la nuit tombée, pour regagner le camp. Il faisait partie d'un torrent tumultueux. Ses cadets le dépassaient. Lui dépassait ses aînés. Polo le retrouva et se mit à le harceler de ses inquiétudes en tournant autour de lui comme un chiot nerveux. « Contente-toi de me nourrir et de me mettre au lit », lui dit-il. Il était trop fatigué pour se soucier de l'état du camp patriarcal, qui avait enduré la tyrannie de Titus Consent pendant plusieurs jours. On pourrait toujours y remettre bon ordre plus tard.

Polo le protégea fidèlement, jusqu'au coucher du soleil, de tous ceux qui voulaient lui toucher deux mots. Il entreprit ensuite de les repousser lui-même puis alla trouver Grade Drocker.

Le sorcier de la Fraternité avait une mine effroyable.

« Content de voir que vous vous en êtes sorti, Hecht. Il s'est produit des événements dramatiques. Je dois savoir tout ce que vous pourrez m'en apprendre. J'ai des décisions à prendre. » Drocker avait mis deux bonnes minutes à déballer tout ça.

« Posez-moi des questions. J'y répondrai de mon mieux.

— Dites-moi d'abord ce qui s'est passé. Je me rappelle vous avoir déconseillé de vous porter à la rescousse du prince de la Couronne.

— On s’en est abstenu pour laisser cette corvée à la Fraternité.

— Pourtant ce sont des hommes du régiment de la ville qui ont ramené Lothar au camp.

— Vos soldats n’ont pas fait leur boulot. Sans les miens pour s’emparer de lui, Lothar serait mort en captivité.

— Vous avez su faire preuve d’initiative à point nommé. Nous avons perdu les Frères que nous avions envoyés récupérer Lothar. Tous sans exception, hélas.

— Ils se sont bien battus. À ce que j’ai pu en voir, les pramans ont payé un prix exorbitant pour sa garde.

— J’en suis ravi. Je suis épuisé, Hecht. Ma fin approche. Il ne me reste pratiquement plus rien. Pas même mon petit royaume habituel. Sans Bechter, je serais tout seul. Nos pertes devraient me mettre dans une fureur noire. Et le comportement de nos Dèves, là-bas, me rendre fou de rage. Ce sont des armes de la même espèce qui m’ont réduit dans cet état. Mais je suis trop faible. Il y a un passage dans le Livre. Chez un des prophètes anonymes. "Je suis las à mourir." Je ne passerai pas la semaine, Hecht. Peut-être ne verrai-je même pas le soleil se lever. J’ai emprunté à Dieu tout le temps qu’il pouvait me prêter. » Ce long discours entrecoupé de quelques interruptions lui avait donné l’aspect d’un cadavre.

« Dois-je envoyer Polo quérir un médecin, monseigneur ?

— Non. Il ne me reste que peu de temps. J’ai fait ce que je devais faire. Le sergent Bechter deviendra votre aide de camp. Un homme dépourvu d’imagination mais solide que ce Bechter. Il détiendra tous les renseignements et le matériel dont vous aurez besoin.

— Monseigneur ?

— Vous me succéderez à la tête des forces patriarcales. Les principatés ont répondu à mes vœux. Ils encourageront le patriarche à pérenniser ce commandement.

— Je n’en suis pas digne.

— Peut-être que non. Il y a en vous beaucoup de traits troublants. Mais ceux qui trahissent une fermeté de caractère outrepassant de loin la piété feinte sont encore plus nombreux. »

Else changea de sujet. « Avez-vous réussi à tirer quelque chose de Starkden et de Masant al-Seyhan ?

— La femme était morte depuis trop longtemps. Je ne suis pas nécromancien. Sale coup. Nous avions nos griefs. Les principatés

travaillent sur l'autre. Ce n'est guère prometteur, apparemment. Son cerveau a été endommagé par des drogues et du poison. Seuls les experts de l'Office spécial réussiraient à le pénétrer. Mais les deux seuls présents au camp escortaient Lothar. Ils ont peu de chances de se remettre de leur capture.

— Et l'autre sorcier ? Celui qui venait d'au-delà des mers ?

— Parti. Disparu. Il aurait soi-disant été gravement blessé par les guerriers non-morts avant d'avoir pu en finir avec eux. Suffit pour le moment. Je dois récupérer. Si ça m'est encore possible. En partant, dites à la vieille femme d'entrer. J'ai besoin de me changer. »

Drocker ne plaisantait pas. Il avait bel et bien une infirmière ; une Calzirine chaldaréenne si âgée que les montagnes de Vaillarentiglia s'étaient probablement édifiées autour d'elle. Elle le changeait comme un bébé. Il n'était plus capable de se lever de son lit.

Else prit donc les rênes du régiment. La première tâche qu'il confia à ses capitaines de compagnie fut de dresser la liste des absents. Huit hommes seulement manquaient à l'appel : trois Dèves qui avaient participé à la fusillade surprise ; quatre soldats arrivés juste à temps pour le pillage d'al-Khazen dans l'espoir de voler quelques objets de valeur ; le huitième était Divino Bruglioni. Nul ne savait ce qu'il était advenu du principaté. Ses pairs frisaient l'hystérie.

Else envoya quelques hommes à la recherche du vieillard porté disparu.

Il saisit une occasion de s'entretenir en privé avec Rogoz Sayag. « Avisez don Inigo que c'est fait. Le client a parfaitement compris le pourquoi de la tractation avant la fin. Je regrette de n'avoir pu laisser un parent plus proche s'en charger. »

« Don Inigo s'est cramponné désespérément à la vie », devait lui confier Rogoz plus tard, une fois le corps du principaté Bruglioni retrouvé, victime des Héros morts. « Je suis certain qu'il en sera très heureux. Les Arniena vous en seront à jamais redevables.

— Prévenez-les que j'espère bien me faire rembourser. En temps et en heure. Je reste tout aussi ambitieux. »

Une longue conversation avec Rogoz était exclue. Partout où Else se rendait, Polo et Redfearn Bechter lui collaient aux basques. Bechter était bien décidé à faire de lui un remplaçant convenable à Drocker. « Je suis le

seul membre encore debout de la Fraternité de Firaldie, colonel. Et je ne suis pas qualifié pour devenir un chef de guerre.

— Je reste persuadé qu'on enverra quelqu'un de Staklirhod dès qu'on se rendra compte que le Castella est désert. »

Polo, quant à lui, ne lui collait aux talons que parce qu'il n'avait rien de mieux à faire depuis qu'on avait retrouvé le principaté Bruglioni. Il ne tenait pas à ce qu'on l'affectât à la compagnie Bruglioni. « Je ne m'entends pas avec ces jeunes chiots arrogants. »

Les jeunes chiots arrogants ne manquaient pas non plus dans le régiment de la ville. Else regrettait de n'avoir pu en arracher davantage à la grande misère de Brothe.

Il alla rendre visite à Ghort à l'infirmerie du régiment. « Il faut faire quelque chose pour le rata qu'on bouffe ici, Pipe », le tarauda aussitôt Pinkus.

Le médecin en chef du régiment accompagnait Else. « Ce type est mon bras droit, lui dit ce dernier. Veillez à ce qu'il jouisse des mêmes menus gastronomiques que vous servez aux Dèves de l'abri d'à côté. »

Le médecin était dévédien. Naturellement.

« Pipe, si tu n'étais pas mon colonel, je te traiterais de trouduc et je te prierais de m'embrasser là où le soleil ne brille jamais, se rebiffa Ghort.

— Une chance que je sois ton colonel, alors. Tu mettras un point d'honneur à reprendre bientôt le collier ?

— Je vacille au bord du gouffre, ici, Pipe. Ces gens essaient de m'affamer.

— Si tu te sens indisponible, j'en bombarderai un autre à ta place. Peut-être Bo Biogna. Il ferait un très bon commandant du régiment de la ville. »

Else souriait en partant. Il avait l'impression que Ghort commençait déjà à guérir.

Il y avait quatre de ces abris sur le terrain de l'infirmerie. Deux appartenaient au régiment de la ville. Les deux autres servaient à tout le monde. Le plus petit abri de la ville, destiné aux Dévédiens et aux Dainschaux, était bourré à bloc. En revanche, ceux des chaldaréens épiscopaliens, du régiment de la ville et des autres compagnies ne l'étaient pas. Les prisonniers et les étrangers occupaient le dernier et le plus réduit. Else s'y rendit parce que Lothar y était enfermé.

Le prince de la Couronne avait souffert d'engelures et de blessures sans gravité. De tout son groupe, il était le seul encore assez gaillard pour

s’offusquer d’être donné en spectacle. Il se rappelait avoir déjà vu Else. Quelques mots suffirent à persuader Else que ce corps débile abritait un esprit puissant.

C’était bien le fils de son père.

« Votre situation n’est peut-être pas aussi désespérée qu’elle le paraît, Majesté. » Cette déclaration valut à Else un regard sans doute inexpressif mais calculateur. « Efforcez-vous de rester trop faible pour voyager. À moins que vous n’ayez envie de revoir Brothe. »

Plusieurs nobles pramans grièvement blessés faisaient partie des compagnons de chambrée de Lothar. On devait sans doute les laisser en vie dans l’espoir d’en tirer une rançon.

Les sorciers de la Fraternité dont il avait partagé la table à Runch étaient à l’isolement dans un recoin sombre. « De puissants réseaux de sortilèges enveloppent ces deux hommes, lui expliqua le médecin en chef. Mes talents en la matière ne me permettent pas de les défaire. Je les ai donc installés là où ils risquaient le moins de nous nuire.

— L’isolement est encore la meilleure solution. Sauf si vous pouvez les fourrer dans un puits.

— Ils seront enterrés bien assez tôt.

— Oh ?

— Aucun ne survivra bien longtemps. Nous ne pouvons pas les nourrir. Sans ces sortilèges, ils n’auraient pas duré autant.

— Grade Drocker sera très déçu. »

Le plus jeune des corbeaux noirs, dont Else, s’il l’avait su, ne parvenait jamais à retenir le nom, ouvrit les yeux. Ils se posèrent sur lui, hagards et terrifiés. « DaSkees ? Que faites-vous là ? Où sommes-nous ? » Il les referma aussitôt.

« Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda Else en espérant que ses battements de cœur ne le trahissaient pas.

— Je n’en sais rien. Peut-être revivait-il quelque scène. Ça arrive parfois sous l’empire de la fièvre.

— Oh. J’ai déjà vu ça. Bon sang, j’ai déjà été aussi malade. Quand j’étais petit. Vous faites du bon travail. S’il vous faut davantage de moyens, informez-m’en. Je ne peux rien vous promettre, mais… Tâchez de remettre le capitaine Ghort sur pied le plus tôt possible. J’ai besoin de lui. » Il aurait volontiers suggéré qu’on étranglât aussi les sorciers de la Fraternité, mais ce n’était qu’un vœu pieux.

« Polo. J'ai une nouvelle affectation pour toi. »

Polo n'était pas content. Il était plongé dans le désespoir depuis la mort du principaté Bruglioni. Il se ceignit néanmoins les reins, se préparant théâtralement au pire.

« Viens. Ce n'est pas si terrible. Tu seras l'assistant du capitaine Ghort. Exactement comme tu as été le mien. Du moins si l'on me nomme général en chef.

— Monsieur ? Mais qui va s'occuper de vous, monsieur ?

— On a déjà désigné le sergent Bechter. De la Fraternité.

— Bechter, monsieur ? Mais c'est un vieux. Et un espion. »

Else se borna à lui sourire en arquant un sourcil.

« Je vais avoir du mal à m'habituer au capitaine Ghort, monsieur.

— Je suis sûr que tu t'y feras. Il peut parfois être très pénible. Mais il finit par grandir dans votre estime.

— Et moisir, dans certaines circonstances.

— C'est pourtant ce qui se passera. Dans l'immédiat. Tu pourras regagner la citadelle Bruglioni dès notre retour à Brothe. Si ça te chante. »

La nouvelle se répandit que Grade Drocker périclitait et qu'il avait désigné Piper Hecht pour lui succéder. Pour des raisons qui ne furent jamais éclaircies, le général agonisant s'était pris d'affection pour le franc mercenaire de Duarnénie.

Else Tage se contentait d'y voir la main du Tout-Puissant.

Cette annonce faisait de lui l'homme le plus populaire du camp des croisés. Et il s'agissait bel et bien de croisés à présent. Le patriarche avait publié les bulles appropriées.

La proclamation n'eut d'autre effet, sur le plan pratique, que de mettre un peu plus l'accent sur la détermination de Sublime à livrer une guerre au nom de son dieu.

Tous ceux qui avaient directement accès à Else briguaient quelque chose. La plupart se contentaient de lui présenter des pétitions que Grade Drocker avait déjà repoussées.

Else fit passer le mot qu'il n'y aurait aucun changement de programme, si du moins il succédait réellement à Drocker. Il envisageait néanmoins de soulager quelque peu les contraintes qui pesaient sur les Dèves. Jusque-là, ceux-ci avaient toujours porté le plus clair du fardeau.

Else n'avait plus une minute à lui. Quand il réussissait à s'accorder un moment de réflexion, il appréhendait les réactions des Frères blessés de Runch.

On commençait déjà à se quereller sur la répartition des dépouilles du Calzir. Else fit clairement comprendre, à maintes reprises, qu'il n'avait pas l'intention de se laisser entraîner dans des litiges d'adjudication avec les charognards et qu'il fallait les porter devant Sublime. La croisade calzirine avait été la guerre personnelle du patriarche, même si le grand vainqueur en était Pierre de Navaya. Il n'existait aucun moyen de faire rendre gorge à Pierre. La poussière était retombée et, déjà, la Navaya était à la patriarchie une entrave non moins puissante qu'hier l'empire du Graal.

Lothar, visiblement encore trop faible pour voyager, était toujours dans l'infirmerie du camp. Ses sœurs s'enquéraient quotidiennement de lui mais ne recevaient aucune réponse en retour. Le camp impérial était plongé dans le chaos. Elles avaient le plus grand mal à imposer leur volonté. La succession était sans doute établie, mais nul n'avait prévu qu'il devrait la vivre.

Grade Drocker menaçait de refaire surface. L'absence de tension s'était révélée fabuleusement tonifiante. Toutefois, Else n'eut pas l'occasion de le voir durant ces deux derniers jours.

Le sergent Bechter le réveilla en pleine nuit. « C'est fait, colonel. Maître Drocker a rendu l'âme. Paisiblement. Il souriait. Il n'a rien dit avant de mourir, mais il a laissé des lettres et un testament.

— Et il était seul. À part toi. Une vie entière pour en arriver là.

— Pas tout à fait. Le principaté Delari a passé quelque temps à son chevet. Et il a beaucoup accompli de son vivant, en bien ou en mal. »

Else hocha la tête. « Ne commence pas à faire dans la philosophie avec moi, Bechter. J'ai besoin de toi. Nous allons devoir affronter un tas de problèmes beaucoup plus prosaïques. Il ne faudrait pas que tu te piques de gamberger par-dessus le marché.

— On doit tout de même réfléchir à ce qu'on va faire de ces soldats. Maintenant qu'ils ont gagné cette guerre, notre patriarche serait plutôt du genre à les planter là. Et on assiste déjà à des désertions. Le pillage n'a guère rapporté jusque-là. Les gars commencent à se débrouiller en solo.

— Mets-y un terme. Tout déserteur qui agressera ou dépouillera les autochtones sera traité en brigand. Tant que le régiment gardera sa cohésion, il pourra regagner Brothe et faire payer Sublime.

— Comme tu voudras.

— La nouvelle de la mort de Drocker s'est-elle répandue ?

— Nous sommes encore les seuls au courant avec le principaté Delari. Pour l'instant.

— N'en parle à personne avant demain matin, en ce cas. Faut-il envisager une cérémonie de la Fraternité ?

— Oui. Mais il faut plus d'un homme pour accomplir ces rituels.

— Peux-tu faire appel à ceux qui sont à l'infirmerie ?

— Peut-être. On me demande rarement d'innover.

— Tu es maintenant le Frère en chef, sergent. Si tu as quelque chose en commun avec tous les soldats qui ont arpenté cette planète, tu sais depuis toujours comment tu t'y prendrais si tu avais les commandes. »

Bechter gloussa. « Auquel cas personne ne fait la queue pour venir se plaindre de votre sottise, colonel.

— Tu es le dernier en lice.

— Hum.

— Drocker ne servait plus à grand-chose les derniers temps. Il était trop aigri. Mais j'en étais venu à le respecter cordialement. Prends tes dispositions. Si tu as besoin des deux sorciers de l'infirmerie, on les ligotera dans un fauteuil pendant que tu parleras en leur nom. »

Bechter eut le plus grand mal à dissimuler le mécontentement que lui inspirait l'irrespect d'Else.

« Désolé. Mais tu ferais bien de te dépêcher si tu as besoin d'eux. On ne s'attend pas à ce qu'ils survivent très longtemps. »

Outre Else Tage, Redfearn Bechter et les deux Frères grièvement blessés de Runch, seuls Bronte Doneto et le principaté Muniero Delari assistèrent à la cérémonie de funérailles rituelles de Grade Drocker. Lequel avait été le troisième des treize supérieurs de la Fraternité de la Guerre. Osa Stile était également présent et exultait dans l'ombre. Le temps semblait glisser sur lui. Il s'était trouvé une place au chaud sous la soutane du principaté Delari, le plus puissant sorcier du Collegium.

« Pourquoi Delari est-il là ? » marmotta Else, s'adressant au principaté Doneto. Doneto donnait désormais l'impression de traiter Else en égal. Du

moins jusqu'au jour où Sublime refuserait d'honorer les consignes de Drocker relatives à sa succession.

« C'est le père naturel de Drocker. »

Else en resta baba un certain temps.

« Ce n'est pas de notoriété publique. Delari était encore un très jeune homme à l'époque, mais il était déjà évêque eu égard à sa naissance. Il n'a jamais reconnu l'enfant officiellement, mais on était au courant. Il a veillé à son éducation et facilité son entrée dans la Fraternité. Puis il a poursuivi sa propre carrière. »

Else resta coi. Il digérait l'information. Elle pourrait avoir son importance ultérieurement. Voire se révéler essentielle, dans la mesure où Osa Stile n'arrêtait pas de lui faire la bouche en cœur dès que personne ne regardait.

« La question qui se pose désormais est celle-ci, poursuivit Doneto. Delari vous soutiendra-t-il autant que l'a fait son fils ? En vous mettant bien avec ce vieillard, vous auriez beaucoup à gagner. »

Voilà qui expliquait au moins pourquoi l'œil d'Osa Stile pétillait d'un éclat si sarcastique.

La cérémonie semblait interminable. Else n'en devait conserver qu'un souvenir très flou. Il y assistait en qualité de simple témoin et n'avait strictement fait que regarder. Elle finit néanmoins par s'achever et le sergent Bechter se retrouva soudain aux prises avec le principaté Delari. La discussion était orageuse : Drocker avait laissé des instructions très précises sur ses funérailles ; il avait exigé une crémation et souhaité qu'on dispersât ses cendres afin qu'aucun sorcier, à l'avenir, ne pût disposer de sa glaise pour se livrer à quelque malfaisance.

Le principaté Delari objectait violemment à l'incinération. Il y opposait des arguments d'ordre religieux, mais sa voix chevrotante trahissait un besoin purement émotif. Il refusait de voir disparaître à jamais ce fils qu'il avait si mal connu… en dépit de l'indiscutable virulence de la crainte éprouvée par Grade Drocker sur l'usage qu'on ferait de son cadavre.

Else s'en mêla en rappelant gentiment au vieillard que, si aucun d'entre eux n'appréciait la perspective d'une crémation, ils ne pouvaient pas non plus, ni légalement ni moralement, ignorer les dernières volontés du défunt et risquaient ce faisant d'attirer sur eux les foudres de la Fraternité. Puis il alla superviser le retour des deux Frères blessés à l'infirmerie.

« Il s'est subitement redressé et s'est mis à divaguer, apprit Else au médecin en chef. Il voulait s'échapper. Croyait que des démons le pourchassaient. Puis il s'est évanoui. Je l'ai ramené aussi vite que possible. »

Le plus jeune des deux sorciers de Runch ne respirait plus. Le médecin-chef y remédia. Le Frère se mit à délirer à propos d'un certain daSkees. Else avait bien envisagé en chemin d'écarter définitivement ce risque, mais il n'avait pas osé. Trop de témoins potentiels. Le camp grouillait d'hommes sur le départ. Nul ordre n'avait encore été donné, mais la rumeur se propageait.

« Et la cérémonie ? demanda le médecin, dont le visage sévère trahissait la désapprobation.

— Elle s'est bien passée.

— Où allez-vous trouver les officiants pour le départ de ces deux hommes ?

— Je n'en sais rien, toubib. C'est le problème du sergent Bechter. »

Else regagna ses quartiers épuisé et prêt à tout remettre entre les mains de Redfearn Bechter. Mais il avait une visite qu'il ne pouvait repousser.

« Ferris Renfrow. Je vous croyais mort. Tombé au combat en défendant vaillamment le prince de la Couronne.

— Un vœu pieux, je le crains. De votre part comme de celle de quelques autres.

— Si c'est le cas, y a-t-il une raison qui m'empêche à présent d'exaucer mon souhait ?

— J'avoue que vous avez l'avantage. Néanmoins, je pense que vous trouverez un grand intérêt à m'épauler.

— Dois-je envoyer quérir un médecin ? »

Il crevait les yeux que Renfrow s'était assez mal tiré des événements entourant la capture du prince Lothar, et ne s'en était pas encore remis.

« Traitez-moi de bravache si vous voulez, mais… non. J'ai connu pire. »

Else haussa les épaules. « Je me plierai à votre volonté, bien entendu.

— Je devrais sans doute vous féliciter. Vous avez fait merveille.

— Je n'ai fait que mon travail. Celui d'un soldat.

— Oui. Eh bien, cessons de jouer, voulez-vous ? Je n'ai pas beaucoup de temps. Je suis à votre merci.

— J'ai hâte d'entendre ça.

— Naturellement.

— Eh bien ?

— Le garçon. Lothar. Il est encore ici ?

— À l'infirmerie. Gardé par des hommes qui refuseraient de le laisser partir si je l'y autorisais. Il a beaucoup trop de valeur.

— Notre camp est en plein chaos, avoua Renfrow. Nul ne veut plier le genou devant deux adolescentes.

— Ça évoquerait assez l'emploi de couteaux dans le noir.

— Il faudra peut-être y recourir. Mais les meurtres aliènent les sympathies. On obtient de meilleurs résultats en forçant les mains, en persuadant ou en créant des objectifs communs. »

Else arqua un sourcil.

« C'est ce à quoi j'aimerais travailler en l'occurrence.

— Je ne peux qu'écouter. Je n'ai aucun pouvoir. »

Renfrow eut un reniflement sarcastique. « Vous êtes le foutu chef de guerre de la patriarchie. Et, Dieu sait pourquoi, le blond et flamboyant fils adoptif de l'ex-numéro trois de la Fraternité de la Guerre, lequel faisait secrètement la fierté de son père illégitime et jouissait de son indulgence. Un père qui, maintenant qu'Osa Stile a son oreille, va sans doute devenir votre grand patron s'agissant de la politique de Brothe.

— Vous m'avez l'air un tantinet désarçonné. Qui donc est Osa Stile ? »

Renfrow le fusilla du regard. « Vous êtes si foutrement borné que vous commencez à me fatiguer, laissa-t-il tomber au bout d'un moment. Osa Stile serait le giton du principaté Delari. Celui qui couchait avec l'évêque Sérifs.

— Oh ! Le jeune Armand. J'étais un peu perdu.

— Vous jouez. Je n'en ai nulle envie. Écoutez, si Lothar Ege parvenait à glisser entre les doigts de Sublime, l'empire du Graal en serait à jamais reconnaissant.

— La gratitude est éphémère. Si elle avait la vie longue, je n'aurais jamais quitté mon pays. Et je serais mort à l'heure qu'il est. Combattre dans les Grands Marais doit être d'une extrême âpreté. Le bruit court que la glace y progresse à grands pas. » Else n'avait pu résister à l'envie de servir sa fable au seul homme qui la savait forgée de toutes pièces.

« Suffit. Vous savez comme moi ce que valait la parole de Johannes. Vous êtes un professionnel et un homme méthodique. Vous savez écouter. »

Else poussa un grognement d'assentiment.

« Johannes est mort, mais pas moi.

— Les gens auxquels vous vous intéressez sont dans la petite cabane de l'infirmerie. Avec plusieurs autres dont vous n'avez rien à faire, mais dont la disparition pourrait semer la confusion dans l'esprit de ceux qui chercheraient à s'expliquer ce qui s'est passé. »

Renfrow joignit brièvement les mains en clocher et porta à ses lèvres l'extrémité de ses doigts. « Donc, si jamais une bande de pramans enlevait tous ces gens une nuit, le petit groupe de principatés présents resterait quelque temps confondu.

— Et l'empereur du Graal me devrait une fière chandelle. »

Renfrow hocha la tête. « Le plateau de la balance pencherait en votre faveur.

— Il faudra bien minuter votre intervention. Il y a ici quelques hommes puissants qui jouissent d'un accès presque illimité à la Nuit. Alors que les forces impériales en semblent dépourvues.

— Va donc apprendre à ta mère-grand à gober des œufs, marmonna Renfrow.

— Vous pourriez aussi influencer les gens qui font des misères aux filles d'Hansel. »

Cette dernière remarque parut stupéfier Renfrow. Il scruta Else attentivement, cherchant à deviner comment il devait la prendre.

« Une diversion pourrait avoir son utilité, suggéra Else.

— Ne réagissez surtout pas de manière trop enthousiaste.

— Je m'en garderai bien. Si on m'en laisse le choix. »

Else somnolait quand le raid prit place. Il avait renoncé à l'anticiper. Renfrow ne frappa que lorsque la plus extrême confusion, due aux préparatifs du retour dans le Nord, régnait dans le camp. On crut d'abord à une tentative désespérée des pramans pour faire main basse sur des vivres.

Les agents de Renfrow avaient procédé à une reconnaissance des lieux passablement efficace. Else prit soin de mettre cette information de côté, la réservant à une réflexion ultérieure.

Trois des hommes capturés avec Lothar Ege ne purent supporter les fatigues de la fuite. Ils moururent avant même que les ravisseurs n'eussent quitté le camp. Deux des nobles pramans connurent le même sort. Aucun des Frères de l'Office spécial rencontrés à Runch ne survécut. Les hommes de Renfrow ne firent d'ailleurs aucun effort pour garder quiconque en vie, à l'exception de Lothar.

Else était tout content de lui. Il avait fort adroitement réussi ce coup.

Il commença de songer à l'avenir et à compter les journées de marche qui séparaient encore l'armée de Brothe. Il y envoyait chaque jour un courrier chargé d'un message pour Anna Mozilla.

41
Retour à l'utérus obscur

Svavar courait dans un interminable flou de pattes de mante religieuse ; il n'était que vaguement conscient d'animaux affolés et de paysans stupéfiés. La nuit tombait, le jour se levait et s'achevait, et la nuit retombait. Rivières et montagnes défilaient puis disparaissaient derrière lui. Une semaine entière s'écoula avant que la faim et l'épuisement n'eussent enfin raison de lui. Il ne recouvra ses esprits qu'à cette occasion.

Il reprit son apparence originelle : celle d'Asgrimmur Grimmsson. Nu. Grelottant dans l'hiver glacé qui sévissait toute l'année durant au Friesland actuel. Sous cette forme, il n'était guère différent du Svavar qu'il avait toujours été… sauf que son esprit était plus clair et rapide, et ses sens mieux aiguisés. Et qu'il se savait désormais bien plus grand que ne l'avait été Asgrimmur Grimmsson, pirate et pillard une forme de terreur entièrement nouvelle.

Le Friesland avait changé. La nouvelle religion avait transformé ses habitants en vieilles femmes pleurnichardes. Nu et sans armes, Svavar n'avait aucun mal à se procurer de quoi manger et se réchauffer, encore moins à effrayer ceux qui tentaient de le combattre.

Il reprenait son apparence d'insecte. La terreur se répandait à la vitesse des ondulations sur un étang. Il adorait faire peur. Grim aurait été au paradis. Grim était une brute née. Svavar, lui, avait dû apprendre à prendre plaisir à la peur et au malheur d'autrui.

Il se déplaçait plus lentement quand le froid empirait. Son apparence d'insecte était vulnérable aux basses températures.

La contrée devenait de plus en plus sinistre et inhabitée. Des fermes et des villages entiers avaient été désertés. Il n'y avait plus de saison pour la croissance des cultures.

Svavar finit par découvrir qu'il pouvait revêtir bien d'autres apparences. Cette découverte lui fut une distraction pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'il eût appris à en adopter une douzaine, parfois prosaïquement utiles, parfois seulement horribles. Son unique contrainte était son imagination

limitée. Un de ces quatre, il apprendrait à se métamorphoser en dragon. En énorme dragon noir, tout en crocs, en serres et en flammes.

Quand il se lassa enfin du petit jeu des métamorphoses, il reprit la mission qu'il s'était assignée.

Arrivé à la pointe de Grodnir, désormais inhabitée, il prit l'apparence d'un énorme morse mâle, traversa la glace et se glissa dans la mer au sud d'Orfland. Le chenal séparant l'île du continent s'était rétréci et recouvert de glace. Le niveau de la mer était apparemment tombé de quelques mètres. Il se demanda jusqu'à quel point la mer Basse avait diminué de volume.

Les eaux, qui fourmillaient naguère de gens de mer, étaient à présent comme mortes. Il lui fallut trois jours pour découvrir une petite colonie abritée par une crique, sur la côte occidentale d'un îlot rocheux, à une soixantaine de kilomètres au large dans la mer andorayenne. Une infime fuite d'énergie rendait cette crique plus hospitalière que son voisinage.

Ce suintement de pouvoir magique était comme un chaud rayon de soleil par une matinée de printemps. Jusque-là, Svavar ignorait tout du doux plaisir que procurait le pouvoir. Et de l'immense puissance qu'il pourrait acquérir si on le laissait s'y baigner.

Les gens de mer étaient terrorisés. Ils n'avaient jamais connu pouvoir plus étendu. Les Instrumentalités de la Nuit se faisaient rarement voir ces derniers temps. Les entités inférieures étaient parties : elles s'étaient enfuies ou, si elles étaient attachées à quelque lieu en particulier, avaient été ensevelies sous les glaces.

Svavar s'efforçait de se montrer diplomate. Il répétait avec insistance qu'il n'avait pas de mauvaises intentions. Il convoqua même un banc de morues en apprenant que le poisson s'était lui aussi raréfié. « Il y a quelque part au milieu de la mer une ouverture qui donne accès au royaume des dieux, expliqua-t-il ensuite. Au monde des Anciens. »

La trouille des gens de mer se traduisit par un long silence. « Celui-qui-prête-l'oreille-au-son n'est plus. Arlensoul et Sprenghoul ne sont plus. Les autres disparaîtront aussi quand j'aurai gagné la grande forteresse céleste. »

Personne, de tous ces gens, n'avait entendu parler des Anciens. Les dieux du Nord n'étaient plus actifs depuis des siècles. Depuis qu'une bande de chasseurs d'Andoray se dirigeant vers le sud avait disparu, voilà bien longtemps, en déduisit-il. La peur qui étreignait aujourd'hui cette communauté, c'était lui, Svavar, qui la causait.

Un trio de jeunes gens réticents se virent confier la tâche de lui indiquer où, selon la légende, se dressait la porte conduisant au royaume des dieux. L'horreur que les gens de mer avaient baptisée Havre des Ombres.

Svavar le morse entra dans le port des dieux. La chaleur induite par une fuite de pouvoir magique baignait le plus clair de ses eaux. Mais de fins tortillons de froid serpentaient à la surface. Tout ce qu'on apercevait du rivage semblait trouble, comme vu par des yeux souffrant de la cataracte.

Svavar se hissa pesamment sur la rive et reprit l'apparence d'Asgrimmur Grimmsson. Des nains l'encerclèrent aussitôt. Ils apportaient des vêtements. Il ne se demanda pas pourquoi. Pas tout de suite.

Il entreprit l'escalade de la montagne. La grande forteresse céleste évoquait un rêve lointain rôdant derrière les traînes diaphanes d'un tissu arachnéen. Mais les nains, eux, étaient suffisamment tangibles. Et ils avaient peur.

Svavar tenta de se remémorer. Il ne se rappelait pas avoir entendu les nains parler la dernière fois. Et beaucoup de ce qu'en disaient les légendes lui échappait aussi. C'étaient les merveilleux artisans qui forgeaient les instruments magiques formant le fond des légendes. Ils pouvaient devenir très désagréables quand on les maltraitait ou les bernait.

« Êtes-vous Celui-qui-est-annoncé ? demanda le plus grand, le plus hirsute et le plus grisonnant.

— Hein ? Que se passe-t-il ?

— La Fin des temps. » Le vieux nain n'en dit pas davantage. Il ne répondit plus à aucune question. Ses compagnons semblaient même étonnés qu'il eût daigné ouvrir la bouche.

Svavar chercha à sonder la colère en lui. Il la caressa puis entreprit la grimpette, suivi par une bande de nains.

La route menant à la forteresse était dans un triste état. Il n'y avait plus de gardes au pied de l'arc-en-ciel qui reliait les deux rives. Le pont lui-même n'était guère plus qu'un souvenir, un soupçon de couleur délavée. Nul mortel n'aurait pu le franchir. Pas de sentinelles au portail. La porte était délabrée.

L'intérieur n'avait pas beaucoup changé. Peut-être était-ce un peu plus lugubre, mais en aucune façon immatériel à l'instar de tout ce qu'on voyait dehors. Mais négligé, ça oui. Et depuis très longtemps.

Svavar invoquait des souvenirs volés pour s'orienter. Une seule pensée lui suffît pour gagner la salle où les Héros les avaient attendus. Il en restait encore des centaines qui n'avaient pas traversé le mandala noir. Mais la plupart étaient horriblement mutilés, et il leur manquait tant de membres que l'écœurement de Svavar attisa sa haine. Il allait venger puis libérer ces pitoyables infirmes.

Il y avait une salle de banquet où se réunissaient les dieux nordiques. Pas moyen d'en retrouver le chemin. Par où passer ? Il l'avait su, pourtant. Il était un dieu. Bon, peut-être pas entièrement, mais assurément une Instrumentalité en voie de bourgeonnement. Il pouvait sortir de lui-même, même ici. Et il avait encore d'autres souvenirs. Il aurait dû connaître cette forteresse jusqu'à son moindre mouton de poussière. Il avait puisé dans la mémoire de trois Anciens… Ah. Voilà ! Il en restait encore une douzaine que le désastre d'al-Khazen n'avait pas affectés. Ils se cachaient. Tout en l'aveuglant subtilement.

Il se matérialisa où se terraient les Anciens. Il n'y avait pas de limites apparentes à ce lieu ni murs ni plafond ni plancher, rien qu'étendues sombres et brumeuses. Aucun des dieux ne revêtait l'apparence que lui prêtaient les mythes humains. Mais il les reconnaissait.

Seul le Trompeur ne montrait pas de crainte. Il croyait pouvoir se soustraire à toute avanie par le seul baratin.

Svavar s'aperçut qu'une colère sans cesse croissante ne pouvait remplacer le savoir ni des millénaires d'expérience.

Le combat fut hideux. Aucun mot ne fut échangé. Svavar finit par battre en retraite la queue entre les jambes ; sa queue divine, du moins, entre les pattes qui lui restaient.

Les Anciens avaient souffert, eux aussi. Sauf le Trompeur, qui s'était tenu à l'écart de la rixe. La famille céleste avait tout juste survécu.

Svavar emportait une partie de leurs connaissances.

Des nains l'attendaient au pont arc-en-ciel. Ils l'avaient consolidé. « Conservez cette apparence de mille-pattes, lui conseilla le plus grisonnant, qui s'était déjà adressé à lui. Vous êtes trop gravement blessé pour redevenir humain. »

Le temps passa. Svavar se soignait en puisant de l'énergie dans l'eau du port. Le royaume des dieux devenait chaque jour plus précaire. Mais les dieux eux-mêmes perduraient, tapis dans leur cachette.

Une fois guéri, Svavar escalada de nouveau la montagne. Il ne trouva que onze dieux survivants. Très affaiblis. Les Héros pourrissaient dans le panthéon. Ils n'endureraient plus le joug de la Nuit. Ils avaient recouvré la liberté dans la mort.

Svavar prit conscience que les Anciens étaient piégés dans leur grande forteresse céleste. Comment c'était arrivé et pour quelle raison… cela restait obscur. Peut-être était-ce le fait des nains. C'étaient les architectes et les artisans du royaume divin. Au terme d'interminables siècles, ils voyaient enfin une occasion de recevoir leur congé d'acquit.

Svavar escalada la montagne à quatre reprises. Le combat ne se déroulait jamais comme il l'espérait. Mais il ne se laissait pas démonter. La vie ne se conforme jamais aux folles espérances.

Les Anciens s'affaiblissaient de plus en plus. Svavar se nourrissait de leur savoir. Le Trompeur s'efforçait bien de recourir à ses ruses habituelles, mais Svavar refusait obstinément de pactiser. Il y avait de bonnes raisons de croire qu'il avait poussé, par ses artifices, Arlensoul à se compromettre avec le mortel Gedanke. Arlensoul se souvenait. Animée plus que jamais par la rage et la haine, elle continuait de survivre en Svavar sous une forme spectrale.

La grande forteresse céleste n'était plus qu'un miroitement sur fond de ciel bas. Svavar grimpa une dernière fois au sommet de la montagne, mais, ce coup-ci, le pont arc-en-ciel refusa de supporter son poids. Les Aelen Kofer l'avaient abandonné.

Les nains savaient que le cœur de la grande forteresse céleste restait une réalité tangible pour les Anciens rescapés. Mais l'extérieur s'effilochait. Sous peu, tout le royaume disparaîtrait. Les Anciens se retrouvaient enfermés à l'intérieur sans possibilité d'en sortir. Piégés pour l'éternité dans une bulle qui rétrécirait sans cesse.

Svavar s'en contenta. Même si Arlensoul en lui regrettait amèrement de ne pouvoir assister, exultante, à leurs derniers instants de rage écumante.

Lorsqu'il s'en éloigna à la nage, il n'y avait plus aucune trace de chaleur dans le port. Les nains étaient déjà partis dans leur barge d'or.

Il ne restait plus à Svavar de but plus noble que se trouver une brûlante fuite d'énergie quelque part dans la mer andorayenne.

42
La Fin du Connec. Le retour

Les forces connéciennes évacuèrent Shippen après la fin des orages de printemps. Elles débarquèrent à Sheavenalle au terme d'une paisible traversée de douze jours.

Frère Chandelle et le corps des aumôniers avaient voyagé à bord du *Taro,* le même navire qui les avait conduits dans le Sud. Autant qu'il pût en juger, tant l'équipage que la cargaison humaine du vaisseau n'étaient réduits que d'une demi-douzaine d'hommes, dont aucun n'avait été tué par les Calzirins. Accidents et maladies étaient responsables de la plupart des pertes de l'expédition.

D'importants bouleversements étaient en cours dans la Fin du Connec. Frère Chandelle n'avait pas quitté les quais de Sheavenalle qu'ils lui sautaient aux yeux. Il voyait des hommes en armes vêtus de cuirasses de cuir entrer et sortir de divers bouges, toujours par petits groupes. Ils s'exprimaient dans des dialectes étrangers gutturaux et servaient les plus riches familles d'une ville qui devait directement allégeance aux ducs de Khaurène, mais dont elles étaient les véritables pouvoirs en place.

L'irrésolution de Tormond, perçue comme une faiblesse, tout comme son incapacité à défendre son peuple et le patriarche légitime quand Brothe les avait rudoyés, avaient commencé de semer leurs graines empoisonnées. Ces têtes brûlées de nobles et de chevaliers qui avaient participé au massacre de la Montagne noire, ainsi que ceux qu'avait inspirés leur exemple, et la bourgeoisie riche avaient engagé des nervis pour les protéger… avant tout des prédations de l'Église de Brothe. Mais, dès qu'ils eurent armé tous les hommes disponibles, ils cédèrent à la tentation de régler de vieux comptes.

Le duc n'avait ni les moyens ni la volonté de réprimer ces violations de la loi, des droits ducaux et de l'ancienne paix. Du moins pas tant qu'on aurait encore pu étouffer ces horreurs dans l'œuf. Il avait pourtant recruté trois cents hommes coriaces en l'absence du comte Raymone, mais

persistait à dire qu'il avait besoin d'eux pour châtier les ennemis de l'Église.

Mathé Richenau n'était que médiocrement moins corrompu que son prédécesseur. Et, à une certaine époque, il avait compté au nombre des amants d'Anne de Ménand.

Autant le comte Raymone avait mûri pendant la croisade, autant il s'était endurci et autant sa confiance en lui s'était trempée. Il regagna Antieux un après-midi du début de l'été. Le lendemain matin, alors que le soleil se levait au-dessus des collines, par-delà le Job, ses vétérans et lui attaquèrent le manoir qui, naguère habité par l'évêque Sérifs, était devenu la résidence de l'évêque Richenau. Surclassés en nombre, ils n'en mirent pas moins les nervis de l'évêque en déroute au terme d'un grand carnage. Puis ils boutèrent le feu au manoir pour en chasser Richenau. L'évêque alla rejoindre son dieu après un procès de dix minutes : on l'avait enterré vivant, la tête en bas, en laissant exposées ses jambes qui s'agitaient furieusement.

Le comte Raymone n'avait pas mûri au point de se rendre compte que ces messages-là ne sont jamais entendus par ceux auxquels ils sont destinés.

Il ordonna que tous les biens confisqués fussent restitués à leurs propriétaires légitimes et que tous les prêtres épiscopaliens favorables à Brothe fussent bannis d'Antieux. Certains souffrirent cruellement. Nul n'en avait cure. Raymone s'en prit à ceux qui avaient conspiré avec l'évêque Richenau, collaboré avec lui ou profité de sa corruption.

Frère Chandelle venait de s'installer dans la maison du boulanger Scarre quand Khaurène se mit à bruisser de rumeurs portant sur les événements d'Antieux.

Le maître parfait pleura.

L'heure de la désespérance qu'il avait prévue deux ans plus tôt allait s'abattre sur la Fin du Connec, plus sinistre encore qu'il ne l'avait imaginée.

Une fois son équanimité recouvrée, frère Chandelle se remit à la tâche qu'il avait commencé d'entreprendre, voilà deux années, à Saint-Jeules-ande-Neuis.

Les Chercheurs de Lumière et leurs voisins devaient désormais se préparer à l'assaut des ténèbres.

43
Brothe. Dernière lampée de vin d'été

Else se vautra, épuisé, sur le lit d'Anna Mozilla. Pourquoi avoir fait à pied tout le chemin jusqu'à chez elle alors qu'il aurait pu se rendre au Castella dollas Pontellas ? Où il dormirait déjà du sommeil du juste. Il manquait sans doute à Redfearn Bechter quelque chose qu'Anna Mozilla détenait.

« Alors ? demanda-t-elle. Je vois bien que ç'a été pénible. Donne-moi un indice. Tu as vu le patriarche ?

— Oui.

— À quoi ressemble-t-il ? De près ?

— Pas à quoi on pourrait s'attendre. Plus chétif qu'il n'en donne l'impression de loin. Il a l'air d'un petit boutiquier rabougri. Qui boirait beaucoup, mangerait trop aillé et ne s'intéresserait que de loin aux tâches quotidiennes de son officine. La corruption est reine à sa cour.

— Ça n'a rien de nouveau, mon cœur. La corruption est la marque de fabrique de la patriarchie depuis huit siècles. Tu te fiches de moi. Raconte.

— J'ai décroché le boulot. Je suis le nouveau capitaine général des armées du patriarche. Pinkus est tout excité. Bronte Doneto et Paludan Bruglioni aussi. Tout comme les Sayag et les Arniena. Je suis le seul à émettre quelques réserves.

— Parce que tu gamberges trop. Fais la sieste. Je vais te préparer un repas exceptionnel. On va fêter ça. »

Else n'écoutait pas. « Je suis devenu quelqu'un d'important. Trop de gens vont m'observer d'un peu trop près. Personne ne se souviendra de moi en Duarnénie. »

Anna l'embrassa sur le front. « Tu penses trop. Les vrais Duarnéniens ne te connaîtront pas, et alors ? Tous les aventuriers de Brothe mentent sur leur passé. Tout le monde s'en fout, du moment que tu ne déconnes pas ici. »

C'était vrai. Mais ça ne diminua en rien son malaise. « Et je m'inquiète à propos du principaté Delari. Il s'intéresse beaucoup trop à moi. »

C'était ce qui le perturbait le plus. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi Delari tenait tant à devenir son patron.

« Peut-être veut-il remplacer son freluquet par un homme, un vrai.

— Non ! C'est plus ou moins lié à ce qui se passait avec Grade Drocker sur la fin. En plus accentué. Des gens l'ont remarqué. Ils commencent à se poser des questions.

— Tu ne supportes pas que tout aille bien, n'est-ce pas ? »

Else laissa le silence s'éterniser avant de répondre : « Tout ne va pas si bien.

— Oh ! oh ! J'avais un mauvais pressentiment.

— Oui. Il n'a fallu que deux minutes au patriarche pour me bombarder capitaine général. Ensuite il a voulu discuter de la Fin du Connec. Interminablement.

— Il n'est toujours pas… ?

— Si.

— On lui réclame encore à cor et à cri le remboursement des dettes qu'il a contractées pour financer sa croisade au Calzir.

— C'est sans doute la seule chose qui l'arrête. Les imbéciles qui vivent au Connec lui ont fourni toutes les excuses dont il a besoin. Ils ont assassiné l'évêque d'Antieux.

— C'est le second, blagua Anna. Antieux doit vraiment pousser à la corruption. »

Else se remémora la ville. « Non. Le problème, ce sont ceux qu'y envoie Sublime. Ils sont déjà corrompus et espèrent s'enrichir encore. Le comte local est rentré du Calzir et a découvert que Richenau essayait de faire main basse sur tout ce qui avait survécu à notre passage deux ans plus tôt. Il l'a donc tué. J'ai appris que Richenau s'était comporté avec la même bassesse à son poste précédent.

— Ce comte a donc rendu service au monde.

— Indubitablement. Mais l'évêque était un vieux complice d'Honario Benedocto. Ce qui signifie que l'Arnhand va châtier le Connec. D'autant plus que c'est le comte qui a organisé le massacre de la Montagne noire.

— Si bien que Sublime espère. »

Son ton surprit Else. « J'imagine. » Il n'arrivait pas à se concentrer. Mais refusait de s'assoupir.

« N'aurait-il pas précisément désigné ce félon *à cause* de ce qu'il était ? Dans l'espoir que ce comte un peu trop fougueux lui fournirait une excuse

pour sa croisade ?

— Je n'y avais pas pensé, admit Else. Il en serait bien capable. » Ses paupières étaient plombées.

« Essaie de dormir un peu, conseilla Anna. Je vais préparer quelque chose… »

Il n'en entendit pas plus long.

Anna planta l'index dans les côtes d'Else. « Réveille-toi ! »

Il se redressa d'un bond, momentanément désorienté et à deux doigts de paniquer, les idées confuses.

« Quoi ?

— Tu parlais et tu gémissais en dormant. Tu hurlais quasiment.

— Je rêvais.

— Sûrement un cauchemar.

— Euh… Je n'en sais rien. À tous les coups. Rapport à mon enfance, je crois. Ma mère… ma sœur… » Il refusait de s'avouer qu'il faisait ces mauvais rêves de temps à autre depuis qu'il avait assisté, du pied de la muraille d'al-Khazen, à l'anéantissement de ces Instrumentalités.

Ces cauchemars ne lui étaient d'ailleurs pas réservés. D'autres avaient souffert de troubles nocturnes similaires. Glédius Stewpo s'était suicidé.

Else espérait que le temps ferait son office et que ces horribles et cruels souvenirs se fondraient de nouveau dans les ténèbres où ils avaient reposé en paix durant des décennies.

Il ne tenait pas à se les rappeler. Pas une seconde. Les profondeurs du passé recelaient trop de souffrance. Mieux valait se ceindre les reins en prévision de l'avenir, travailler jusqu'à l'épuisement et oublier tout cela.

« Tu vas mieux ?

— Très bien. Je ne sais vraiment pas pourquoi mon cerveau s'est mis à recracher toutes ces conneries. Il n'y a pas grand-chose qui m'effraie. Ça oui. »

Anna réfléchit quelques secondes. « Elles te reviennent peut-être parce que tu as peur de perdre encore ta famille.

— Hein ?

— Ce doit être épouvantable d'être enlevé aux siens et vendu quand on est encore un bébé ou presque. » Anna connaissait à présent le plus clair de son histoire. « Tu t'es vraiment attaché à cette autre famille qu'était pour toi

ton école. Et, maintenant, tu crains que ton père de substitution et ta famille sha-lug ne t'aient rejeté. »

Else la fixait en essayant de suivre son raisonnement, qu'il détestait et aurait aimé démentir, tout en sachant qu'elle avait quasiment mis dans le mille. « J'aimerais autant ne plus en parler. Le dîner est prêt ?

— C'est pour ça que je t'ai réveillé. Il est sur la table. À refroidir.

— Commençons, alors. Je meurs de faim. »

Les rêves étaient revenus. Else n'allait pas tarder à voir sa mère et sa sœur face à face. Héris ? Nul père ne hantait jamais ces pénibles cauchemars.

Anna les interrompit encore. Il sortit de nouveau du sommeil sans trop savoir où il se trouvait, vaseux et les idées embrouillées. Il se cramponnait aux couvertures comme si elles pouvaient le protéger de l'établissement d'une tête de pont de la Nuit dans son esprit.

« Un type attend sur le perron. Il insiste pour te voir immédiatement.

— Qui ça ?

— Je n'en sais rien. Il refuse de le dire. Son accent est très prononcé. Il affirme que c'est très important et ne veut pas s'en aller. À toi d'en décider, donc. Et débarrasse-toi de lui vite fait. Il te reste encore beaucoup à faire ici. » Elle ponctua ses mots d'un coup de rein enflammé.

Else ouvrit la porte d'entrée ; il s'efforçait encore de s'éclaircir les idées et s'attendait plus ou moins à un messager du Castella, venu lui faire part d'un autre problème dépourvu de toute urgence, mais auquel personne ne voulait se risquer à trouver une solution. Mais il se retrouva nez à nez avec un inconnu. « Oui ? Vous êtes… ? Que puis-je faire pour vous ? »

Son visiteur n'était sorti que très récemment de l'adolescence, pourtant il avait le regard cauteleux d'un vétéran. Il était beau à la manière nordique, les yeux bleus. Else remarqua qu'il portait de petites cicatrices sous l'œil droit et au dos de la main gauche. Il claqua des talons et inclina brièvement la tête, aristocratique constat des exploits d'un chef de guerre sorti du rang.

« Ritter fon Greigor, à votre service, capitaine général. »

Intéressant. La nouvelle n'avait pas encore été rendue publique. Greigor devait avoir des relations haut placées. Son nom et son accent trahissaient un sujet de l'empire du Graal. Ses informations privilégiées laissaient entendre qu'il était lié à Ferris Renfrow.

« Ritter fon Greigor. En quoi puis-je vous être utile à cette heure de la nuit ? »

Greigor laissa transparaître une pointe d'irritation. « J'apporte un paquet de communications. Sur ordre. » Il sortit un gros portefeuille de cuir portant le sceau impérial.

Else le prit prudemment.

Greigor patienta un instant, comme s'il s'attendait à voir Else lire les lettres et y répondre illico. « Autre chose ? » s'enquit Else.

De nouveau, Greigor eut l'air piqué au vif. Il avait de lui-même très bonne opinion. Un vétéran sans nul doute, mais de quoi ? Ces balafres pouvaient aussi bien être le fruit d'un duel que d'une guerre.

L'impérial sortit un second portefeuille avec une réticence marquée. Celui-là était mince, vieux et usé ; il portait, à peine discernable, le cimier de la maison de Fracht und Thurner, créatrice et gérante des services de poste de l'empire et d'une bonne partie du monde chaldaréen occidental.

Else l'accepta à son tour.

« Les réponses à ces missives pourront être présentées à toute heure au Pénital au cours des trois prochains jours, déclara Greigor.

Je regagnerai ensuite Plemenza. » Il claqua les talons, salua de la tête puis lui tourna le dos pour signaler que sa visite prenait fin.

Else le raccompagna. Une voiture et des gardes du corps l'attendaient dehors.

« C'était quoi ? » demanda Anna quand Else eut refermé l'huis.

Il était persuadé qu'elle avait écouté aux portes. « Un courrier impérial. Rien qui n'aurait pu attendre. » Et n'aurait pu être transmis de jour. « Le porteur avait une vision un tantinet surfaite de sa propre importance.

— Les routes marines depuis Dreanger sont rouvertes. J'ai acheté du café ce matin. Je t'en prépare ?

— Ce serait merveilleux. » Il s'installa dans un fauteuil confortable et lorgna sur les deux portefeuilles. Non sans une certaine nervosité. Guère enclin à les ouvrir à cause de ce qu'ils risquaient de contenir.

La plus grosse et la plus officielle des deux communications contenait des lettres de l'empereur Lothar et de Ferris Renfrow. Que ce dernier lui écrivît n'était pas franchement surprenant. De la part du garçon, ça l'était davantage.

Le second portefeuille recelait ce qu'Else avait réellement redouté. Une lettre d'Helspeth Ege. Une missive qui, écrite d'une main ferme et assurée,

avait certainement été ouverte. Else l'aurait juré… mais Helspeth avait prévu cette éventualité. La teneur du texte était relativement inconsistante. Elle exprimait sa gratitude croissante pour l'assistance qu'il lui avait apportée à point nommé en al-Khazen. Et, en quelques mots, lui confiait son inquiétude pour la santé de son frère. Et la reconnaissance qu'elle lui vouait pour son retour. Là-dessus venaient se greffer les quelques creuses platitudes auxquelles on pouvait s'attendre de la part d'une fille privilégiée, pas tout à fait consciente que ces privilèges ne s'étendaient pas au reste du monde. Le vrai message était à lire entre les lignes. Son auteur se sentait bien seul et effrayé.

Le fait qu'elle eût écrit cette lettre était en soi un message éloquent.

Else s'exhorta à la prudence. Il ne s'agissait là que d'une simple et stupide crise de romantisme dont avait été la proie une enfant gâtée. Helspeth avait dû entendre trop de baladins connéciens pousser la sérénade. L'idylle d'Arlensoul et de Gedanke, c'était là que résidait l'amour véritable. Mais il ne parvenait pas à réprimer totalement l'excitation que lui procurait cette lettre.

Anna revint avec du café. « De quoi s'agit-il, alors ?

— Le chef des espions de l'empereur essaie encore de me recruter. Le nouvel empereur me remercie de l'avoir aidé à fuir. Sa sœur m'est reconnaissante de les avoir sauvés elle et sa troupe, des assauts des non-morts qui les attaquaient.

— Je croyais que tu cherchais à sauver Pinkus ?

— Bien sûr. Mais je n'ai pas besoin de le lui avouer, pas vrai ? Quoi qu'il en soit, tout cela aurait très bien pu attendre. » Bon, évidemment, il y avait cette allusion aussi brève qu'indirecte à la maladie de son frère. De futures et graves menaces en puissance.

« Il avait donc une autre raison de venir te déranger ici ?

— C'est quasiment certain.

— Parce qu'il voulait me voir, moi ? Ou vérifier jusqu'à quel point tu étais vulnérable ici ?

— Je n'en sais rien. Je suis persuadé qu'on l'apprendra très vite. Laisse-moi terminer de lire ce que Renfrow m'écrit, puis je m'occuperai de mener à bien la mission spéciale que tu m'as confiée.

— Oooh ! Lis vite, alors, amour. »

Else obtempéra. Et ce qu'il lut ne lui plut pas.

Lothar entendait maintenir l'alliance entre l'empire et Sublime V. À condition que le patriarche soutînt fermement la succession au pouvoir de la lignée Ege.

« Terminé ? »

Il dit à Anna ce qu'elle espérait entendre. « Je viens tout juste de commencer, chérie. » Il pensait à Helspeth Ege.